VOYAGE
EN NUBIE ET EN ABYSSINIE.

TOME PREMIER.

TITRE de propriété de M. PANCKOUCKE *du Voyage de Nubie & d'Abyssinie, par M. le Chevalier* BRUCE.

« M. le Chevalier BRUCE, Auteur d'un Voyage en Nubie, & en Abyssinie, dont » le manuscrit doit former plusieurs volumes *in*-4°, avec nombre de Planches & » Cartes, a cédé, comme en effet il cede à M. Panckoucke, ce acceptant, pour en » jouir, lui & ses ayans cause, tous ses droits sur ledit manuscrit, pour en faire » une ou plusieurs Editions, en françois, en tel format qu'il jugera convenable. »

Kirnnaird, 10 Février 1788. *Signés* JAMES BRUCE & PANCKOUCKE.

Regiſtré la préſente ceſſion ſur le Regiſtre 23 de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 562, *fol.* 503, *&c. Paris,* 1er *Avril* 1788.

Signé, KNAPEN, *Syndic.*

Le Privilege se trouvera à la fin de l'Ouvrage.

VOYAGE
EN NUBIE ET EN ABYSSINIE,
ENTREPRIS
POUR DÉCOUVRIR LES SOURCES DU NIL,
Pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771, 1772 & 1773.

PAR M. JAMES BRUCE.

Traduit de l'Anglais, par M. CASTERA.

TOME PREMIER.



A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. XC.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AU ROI D'ANGLETERRE.

SIRE,

L'ÉTUDE du globe semble avoir été, dès les premiers âges, un des principaux objets de l'application des grands Princes; & c'est à cette étude qu'ils ont dû quelquefois leur grandeur.

Mais, il faut l'avouer, l'orgueil, l'ambition, l'ardente ſoif des conquêtes, furent preſque toujours les motifs qui dirigèrent ceux qui cherchoient à connoître la Terre; & de tels principes ne pouvoient avoir aucun avantage réel pour le genre humain.

Dans les temps modernes, qu'on regarde comme plus éclairés, un motif encore plus coupable ſuccéda à celui de l'ambition. L'avarice ouvrit la route aux Voyageurs; l'oppreſſion & la cruauté s'y précipitèrent ſur ſes pas. Découvrir & détruire ſemblèrent n'avoir qu'une même ſignification; &, choſe étrange! l'innocent & malheureux vaincu fut flétri du nom de barbare, tandis que l'uſurpateur injuſte & ſanguinaire ſe qualifioit du nom de Chrétien!

C'eſt ſous le règne de VOTRE MAJESTÉ, SIRE, règne qui, à tant de titres, doit être regardé comme une époque glorieuſe dans les Annales de la Grande-Bretagne, que les découvertes ont commencé à être exemptes de crimes.

Sous ce règne, qu'on peut nommer un nouvel âge d'or, la bienfaiſance s'eſt jointe au ſavoir; & des hommes non moins généreux qu'inſtruits, ſe ſont conſacrés à la plus noble de toutes les entrepriſes, celle de découvrir les contrées les plus lointaines, les plus inacceſſibles du globe, ſans jamais ſe dégrader, ſans courir riſque d'être placés au rang des Flibuſtiers & des Pirates, que leurs prédéceſſeurs avoient trop ſouvent imités.

L'on ſait que juſqu'alors la forme préciſe de la terre, ainſi que ſon étendue, reſtoit incertaine; & cette incertitude embarraſſoit les Philoſophes dans beaucoup de calculs & de recherches utiles. Mais la munificence qui diſtingue ſi éminemment VOTRE MAJESTÉ, vous fit régler la manière & fournir les moyens de réſoudre les doutes & de triompher des difficultés qu'on éprouvoit à cet égard; & c'eſt à vous ſeul que le genre humain doit un ſi grand bienfait.

Pour exécuter vos heureux projets, SIRE, vous envoyâtes, dans des mers inconnues, vos flottes

chargées d'hommes, sinon supérieurs, au moins égaux pour le courage & l'habileté, à tous ceux qui jusqu'alors avoient singlé sur l'Océan.

Mais que dis-je ? ils possédoient encore de bien plus grands avantages. Dédaignant ces faux principes d'honneur, ces trompeuses notions de gloire, qui excitent toujours à verser le sang humain, leur cœur étoit rempli de cette douce & consolante vérité, que les hommes sont tous non-seulement égaux, mais frères. Ils pensoient que le bonheur qu'ils avoient d'être plus instruits que le Sauvage, leur faisoit un devoir de lui donner l'exemple de la modération, de la bonté, de l'indulgence; ils savoient que si le Sauvage manquoit d'éducation, ce n'étoit point sa faute, & que le hasard seul, en le rendant le plus foible, le soumettoit à leur pouvoir.

Ainsi, sans s'abandonner à de barbares excès, sans bouleverser des Royaumes, sans répandre du sang, sans fouler aux pieds les loix de l'hospitalité, les Sujets de VOTRE MAJESTÉ, plus braves, plus

puiſſans, plus éclairés que les anciens Conquérans, & ſur-tout plus juſtes, plus humains, plus généreux, ont, en découvrant des Nations lointaines & en gagnant leur affection, fondé un empire parfaitement conforme aux principes de paix & de bienfaiſance, avec leſquels VOTRE MAJESTÉ a toujours régné; un empire plus ſûr, plus durable que celui qu'on établit par la force, & par ces moyens cruels & tyranniques, dont le nom même eſt oublié dans vos heureux Etats.

Mais tandis que ces grands travaux s'achevoient avec le courage & l'habileté qu'exigeoient leur importance, les encouragemens du Public, & la juſteſſe des meſures avec leſquelles ils avoient été conçus, il reſtoit encore à exécuter une entrepriſe, vainement deſirée depuis long-temps par les Philoſophes de toutes les Nations.

Il ne falloit pour cela ni des flottes, ni des armées. Tout le pouvoir de la Grande-Bretagne n'y eût été d'aucun ſecours; & les lieux qu'on devoit parcourir avoient ſi peu de rapport avec le reſte du monde,

que les vertus, le nom même de VOTRE MAJESTÉ n'y étoient jamais parvenus.

On ne connoiſſoit qu'à peine la ſituation de ce pays. Placé ſous un ciel inclément, borné d'un côté par d'impénétrables forêts, où les bêtes féroces jouiſſent d'un empire que l'homme n'a jamais pu leur diſputer, & de l'autre, par d'immenſes déſerts de ſable mouvant, où rien n'offre l'image de la vie, il renferme des hommes plus ſauvages, plus ſanguinaires que les bêtes des forêts, & plus terribles aux Voyageurs que la ſolitude des déſerts. Auſſi, livrés ſans ceſſe à eux-mêmes, ces hommes ſont devenus chaque jour plus barbares, & leur cruauté rend exceſſivement dangereuſe la curioſité de quiconque oſe les approcher.

Cependant, SIRE, quoique je ne ſois qu'un de vos Sujets les moins conſidérables, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de concourir à l'exécution des projets de VOTRE MAJESTÉ, & à étendre les découvertes de ma Nation, autant que le pouvoit un homme mal ſecondé, ſouvent ſeul, quelquefois

forcé de s'aſſocier à des vagabonds, à des brigands. J'ai entrepris ce difficile & pénible voyage, & je ne me ſuis pas un inſtant détourné de la carrière que je n'aie atteint le but. Cette découverte fut même la première commencée ſous le règne de VOTRE MAJESTÉ. D'Egypte je pénétrai en Abyſſinie, en traverſant d'abord l'Arabie, puis d'horribles déſerts déſolés par des vents *peſtiférés*, embraſés par un ſoleil dont *rien ne* tempère les ardeurs, effrayans par leur *étendue*, & dont les noms ſont auſſi inconnus à la Géographie que ceux du monde antidiluvien. Dans les ſix années qu'a duré mon voyage, j'ai parcouru une circonférence, dont le diamètre comprend 22 degrés du méridien, eſpace où l'on rencontre tout ce qui peut rebuter le courage, nuire à la ſanté, & menacer la vie de l'homme.

En vous offrant, SIRE, la relation de mon Voyage, j'eſpère fournir une nouvelle preuve de ce que peuvent les efforts de ceux qu'anime un vrai zèle pour le ſervice de VOTRE MAJESTÉ; j'eſpère montrer qu'un grand nombre d'hommes n'eſt pas toujours néceſſaire pour achever d'illuſtres travaux, & qu'il n'y a ni obſtacles, ni dangers qui arrêtent

un cœur plein d'affection pour ſon Souverain, non moins jaloux de l'honneur de ſon Prince, que de la gloire de ſa Patrie, de cette Patrie qui, ſous le règne ſage, juſte & bienfaiſant de VOTRE MAJESTÉ, peut être conſidérée comme la reine des Nations.

Je ſuis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-fidèle & très-reſpectueux Sujet,
JAMES BRUCE (*).

(*) M. Bruce, d'une très-ancienne famille deſcendante des Rois d'Ecoſſe, vient d'être créé Chevalier Baronnet par le Roi d'Angleterre.

INTRODUCTION.

Pour peu qu'on soit versé dans l'Histoire ancienne, on n'ignore pas que la découverte des sources du Nil, principal objet de l'Ouvrage que je publie, a, dès les premiers siècles du Monde, intéressé toutes les Nations savantes. Rien ne fut alors épargné pour l'exécution d'un si grand projet. Les hommes les plus renommés par leurs connoissances, par leur sagesse & par leur courage, l'une des qualités les plus essentielles dans une pareille entreprise, s'attachèrent avec ardeur à trouver les sources de ce fleuve fameux; mais les obstacles succédèrent rapidement aux obstacles, les conséquences produisirent d'autres conséquences si funestes, qu'ils renoncèrent à un dessein qui sembla, même d'après les efforts les plus hardis, absolument impraticable. On vit des Conquérans, à la tête d'armées nombreuses, après avoir découvert & soumis une grande partie du globe, obligés de s'humilier ici, & de borner presqu'à des vœux stériles l'ambition qu'ils avoient de parvenir à cette découverte nouvelle. Enfin, si elle ne fut point oubliée totalement, elle paroissoit du moins abandonnée, & avec elle s'arrêtèrent aussi toutes les recherches topographiques qui en dépendoient.

Lors de la renaissance des Lettres en Europe, la curiosité se reporta avec une nouvelle vigueur vers cet intéressant objet. Mais les tentatives modernes éprouvèrent les mêmes

obſtacles qui avoient exiſté autrefois. Ce n'eſt qu'au commencement du règne de notre Monarque, que le courage de la Nation ſe trouvant élevé au plus haut degré, par les travaux d'une guerre longue & glorieuſe, ſe changea naturellement, au retour de la paix, en cet eſprit aventureux, qui a beſoin d'entreprendre; & un de ſes premiers ſuccès fut la découverte de ces *pudiques* (1) fontaines, qui, juſqu'alors, demeuroient ignorées du monde entier.

Les difficultés & les dangers d'un tel voyage étoient bien connus; mais on ſavoit pourtant qu'il venoit d'être exécuté complétement & heureuſement. On ſavoit qu'il y avoit été employé un appareil de livres & d'inſtrumens, qui rarement accompagne les voyages d'un ſimple particulier. Cependant ſeize ans ſe ſont écoulés, ſans qu'on en ait vu paroître aucune relation; & le Voyageur ſembloit par-là montrer à la fois une exceſſive indifférence pour ſa propre gloire & pour les vœux du Public.

Pluſieurs perſonnes cherchèrent, d'après leur différent génie & leurs diſpoſitions particulières, à pénétrer la cauſe de ce ſilence. Les gens ſages, les gens inſtruits, cette claſſe

(1) Cette épithète donnée aux ſources du Nil, eſt empruntée d'un poëme Anglois très-élégant, qui parut au mois de mai 1786, dans le *Review* du Docteur Maty. Il me fut envoyé alors par mon ami M. Barrington, à qui on l'attribua, bien qu'il eût la modeſtie de ne pas l'avouer. Cependant, quel que ſoit le poète qui l'a compoſé, je le prie d'en recevoir mes remercîmens. Cet Ouvrage fut reçu avec une approbation générale, & on fut obligé d'en tirer un grand nombre d'exemplaires pour ſatisfaire le Public. Le haſard ſembla l'avoir placé très-heureuſement dans le Journal du Docteur Maty, par rapport à un fragment de l'Arioſte, auquel il ſe trouva joint. Au reſte, ce poëme a été depuis attribué à M. Maſon, célèbre auteur de *Caractacus*.

d'hommes enfin pour qui seuls on doit voyager ou écrire, supposant, & peut-être non sans quelque fondement, que cette cause provenoit d'un peu trop de négligence de la part de ceux qui auroient dû m'encourager, employèrent, pour la faire cesser, un moyen qui sembloit le plus propre à réussir, parce qu'il étoit le plus noble. Ils s'efforcèrent de me présenter sous un point de vue plus favorable, les dispositions des nouveaux Ministres, quand je leur montrerois le droit que me donnoit à leur *bienveillance* l'honneur d'avoir étendu la *gloire de la* Nation. Mais d'autres hommes, dont je ne *parle ici* que pour mieux faire sentir la générosité des *premiers*, & qui, à tout autre égard, sont indignes d'être cités, essayèrent de piquer mon amour-propre par des lettres anonymes & des paragraphes dont ils chargèrent les Gazettes; & ils crurent follement pouvoir réussir de cette manière à me faire publier la relation d'un Voyage, qu'ils affectoient en même temps de croire que je n'avois point achevé.

Cependant je m'empresse de déclarer que ce n'est ni pour avoir été trop négligé, ni par aucun caprice de ma part, ni sur-tout par indifférence pour le jugement du Public, que j'ai retardé si long-temps à faire paroître cette relation. Je regarde, au contraire, l'*impatience* qu'on m'a témoignée, comme infiniment honorable pour moi, & comme un gage de l'approbation qu'on daignera accorder à mon Ouvrage; & si j'ai eu quelques motifs pour en différer l'impression, ils n'ont pu être fondés que sur le desir de le polir davantage, & de le rendre plus digne des Lecteurs. Le Public honnête & éclairé, & *les* étrangers impartiaux composent le Tribunal auquel on

doit naturellement en appeller, quand on prétend à quelque mérite. L'homme qui en a, eſt sûr d'y être défendu contre l'influence des cabales & les atteintes de la malice, de l'envie & de l'ignorance.

Plein du deſir de ſatisfaire, autant qu'il eſt en mon pouvoir, ceux qui liront cette relation, je vais leur expoſer ici les divers motifs qui m'ont fait entreprendre mes voyages, & la manière dont ils ont été exécutés; & je dirai en même temps un mot de l'Ouvrage même, tant par rapport au ſujet, que par rapport à la manière dont il eſt diſtribué.

Tout le monde ſe rappelle les dernières années du Miniſtère du Comte de Chatam, époque à jamais glorieuſe pour l'Angleterre. Je revenois alors de voyager dans la plus grande partie de l'Europe, & principalement en Eſpagne & en Portugal, Etats entre leſquels la guerre étoit déjà au moment d'éclater. J'allois me retirer dans le petit héritage que j'ai reçu de mes ancêtres, & je voulois conſacrer ma vie à l'étude & à la réflexion, parce qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de choiſir des occupations plus actives: mais dans le temps où je m'y attendois le moins, le haſard me procura un moment de converſation avec Lord Chatam.

Peu de jours après M. Wood, l'un de mes plus ſincères amis, & alors ſous-Secrétaire d'Etat, m'apprit que Lord Chatam deſiroit de m'employer d'une manière particulière; & il me dit en même temps que je pouvois aller paſſer quelques ſemaines en Ecoſſe pour arranger mes affaires; mais que je m'y tinſſe prêt au premier avis. Rien ne pouvoit être plus flatteur

pour moi qu'un pareil discours. Dans ma première jeunesse, me voir jugé digne par Lord Chatam d'être chargé de sa confiance, c'étoit sans doute un double avantage. Je ne perdis donc pas une minute; mais au moment où je venois de recevoir l'ordre de retourner à Londres, Lord Chatam quitta sa place, & partit pour Bath.

Ce contre-temps fut d'autant plus sensible pour moi, qu'il étoit le premier que j'eusse éprouvé dans la carrière de l'ambition. Lord Egremont & M. George Greenville me promirent de m'en dédommager. Le premier étoit mon ami dès long-temps; mais malheureusement il se trouvoit attaqué d'une maladie léthargique, qui bientôt le conduisit au tombeau, & à sa mort mes nouvelles espérances s'évanouirent. De plus longs détails à ce sujet deviendroient superflus; mais ils resteront à jamais dans mon cœur; & je croirai toujours que n'être pas tout-à-fait oublié, c'est ne pas demeurer au moins sans récompense.

J'avois déjà employé sept ou huit mois à Londres à faire une cour très-dispendieuse, & qui ne m'avoit rien produit, lorsque Lord Halifax voulut bien non-seulement me proposer d'entreprendre un voyage très-important, & qui devoit durer plusieurs années, mais encore en tracer lui-même le plan. Il me représenta en même temps que rien ne seroit plus ignoble que d'aller, à l'âge où j'étois, encore tout frais de mes études, plein de vigueur & de santé, devenir un Campagnard, & m'ensevelir dans une vie oisive & obscure; que quoique la guerre fût prête à se terminer, il restoit encore de grandes ressources aux hommes de courage qui voudroient se distinguer

dans l'utile & dangereuſe carrière des aventures & des découvertes. Il m'obſerva que les côtes de Barbarie, qu'on pouvoit regarder comme étant à notre porte, n'avoient encore été découvertes qu'en partie par le Docteur Shaw, qui s'étoit borné à vérifier & à faire connoître très-judicieuſement les travaux géographiques de Samſon (1); mais que ni le Docteur Shaw, ni Samſon n'avoient pu prétendre à donner au Public aucun détail de ces vaſtes & magnifiques ruines d'Architecture; que l'un & l'autre ont dit pourtant être pleines d'élégance & de perfection, & répandues en grande quantité dans tout ce pays-là. Lord Halifax ajouta qu'à la vérité leur genre d'étude ne comportoit point ce travail, mais que le gout actuel l'exigeoit; & que pour lui il deſiroit que je fuſſe le premier, qui, au commencement du nouveau règne, ajoutât de pareilles richeſſes à la collection royale. Il s'engagea en conſéquence à me ſervir d'appui & de patron, & à faire remplir, pour prix des nouvelles obligations qu'on m'auroit, les promeſſes que les anciens Miniſtres m'avoient faites pour d'autres ſervices.

La découverte des ſources du Nil fut auſſi le ſujet de notre converſation: mais Lord Halifax ne m'en parloit jamais qu'avec une ſorte de défiance, & comme s'il avoit dû attendre une pareille entrepriſe d'un Voyageur plus expérimenté que moi. Il m'eſt impoſſible de dire ſi c'étoit un moyen qu'il prenoit pour m'exciter mieux à tenter cette découverte; mais mon cœur en fut plus enflammé, & j'eus le juſte orgueil de penſer

(1) Samſon fut long-temps eſclave du Bey de Conſtantine; & on voit par ce qu'il a fait, qu'il avoit beaucoup de capacité.

que ce projet feroit accompli par moi, ou qu'il refteroit, comme il étoit refté depuis les vingt derniers fiècles du monde, & l'effroi des Voyageurs, & la honte de la Géographie.

La fortune fembla favorifer le plan de Lord Halifax. M. Afpinwall, indignement traité par le Dey d'Alger, venoit de réfigner le Confulat de la Nation Angloife, & M. Ford, Négociant & anciennement lié avec le Dey, fut nommé à la place de M. Afpinwall; mais peu de jours après M. Ford mourut, & laiffa de nouveau le Confulat vacant. Lord Halifax me preffa auffi-tôt de l'accepter, me repréfentant que par ce moyen, l'entreprife que nous avions projettée deviendroit bien plus facile.

Il n'en fallut pas davantage pour achever de me déterminer. Toute ma vie je m'étois appliqué, avec peut-être plus d'amour que de talent, à l'étude du Deffin. J'avois auffi conftamment pratiqué les Mathématiques, & particuliérement la partie qui a le plus de rapport à l'Aftronomie. Le paffage de Vénus fur le difque du Soleil ne pouvoit pas tarder. Il étoit certainement connu qu'il feroit une fois vifible à Alger, & il y avoit grande raifon de croire qu'il pourroit l'être deux fois. Je m'étois muni d'un très-grand appareil d'inftrumens les plus propres à faire des obfervations aftronomiques. J'avois été aidé dans ce choix par mon ami, l'Amiral Campben, & par M. Ruffel, Secrétaire de la Compagnie Angloife du Levant; & je me pourvus également de tous les autres objets dont je prévoyois avoir befoin. Ce fut une fatisfaction pour moi, je l'avoue, de favoir que ce n'étoit point de deffus la pointe d'un rocher, ou du milieu d'un bois, mais bien de ma propre

maiſon à Alger, que je pourrois tout à mon aiſe travailler à me placer dans la liſte des Savans de toutes les Nations, qui ſe préparoient alors à obſerver le paſſage de Vénus.

Je partis donc dans le deſſein de traverſer la France & de me rendre en Italie. Quoique la guerre durât encore, & que le Miniſtère François eût refuſé pluſieurs paſſe-ports particuliers, ſollicités par le Gouvernement Anglois, M. de Choiſeul fit très-obligeamment une exception en ma faveur; & il m'aſſura, dans une lettre polie qui accompagnoit mon paſſe-port, que les difficultés qu'on faiſoit ſur cela ne me regardoient en aucune manière, & que j'étois parfaitement libre, ainſi que toutes les perſonnes qui m'accompagneroient, & dont il ne fixoit pas le nombre, de voyager en France, & même d'y ſéjourner, auſſi peu ou auſſi long-temps que je le trouverois agréable.

A mon arrivée à Rome, je reçus une lettre qui m'enjoignoit de me rendre à Naples, pour y attendre de nouveaux ordres du Roi. Sir Charles Saunders, qui commandoit alors une flotte en ſtation devant Cadix, étoit chargé de viſiter l'iſle de Malte, avant de retourner en Angleterre. Le Grand-Maître s'étoit, diſoit-on, conduit, au commencement des hoſtilités de l'Eſpagne, d'une manière ſi étrange envers M. Hervey, depuis Lord Briſtol, & il avoit montré tant d'injuſtice & de partialité durant tout le cours de la guerre, qu'une explication de notre part étoit devenue indiſpenſable. Mais le Grand-Maître ne fut pas plutôt inſtruit de mon arrivée à Naples, que devinant ma commiſſion, il fit partir le Chevalier Mazzini pour Londres, où il fit ſa paix, & préſenta ſes complimens à Sa Majeſté ſur ſon avénement au trône de la Grande-Bretagne.

Il

Il ne me reſtoit alors plus rien à faire qu'à me mettre en poſſeſſion de mon Conſulat. Je retournai à Rome ſans perdre de temps. De-là je paſſai à Livourne ; & m'étant embarqué dans ce port ſur le vaiſſeau de guerre *le Montréal*, je me rendis à Alger.

Tandis que j'étois à Naples, je reçus, par des eſclaves qui avoient été rachetés dans la province de Conſtantine, beaucoup d'informations ſur les magnifiques ruines qu'ils avoient vues en divers endroits, quand ils ſuivoient le camp du Bey leur maître. Je ſentis alors que, ſans le ſecours de quelques collaborateurs, il étoit impoſſible à l'homme le plus laborieux & le plus habile d'exécuter tout le travail qui alloit s'offrir à moi. Cependant tous mes efforts avoient été juſques-là inutiles pour perſuader aux Italiens de s'expoſer à tomber entre les mains des Algériens, qu'ils ne pouvoient s'accoutumer à regarder que comme un peuple de pirates.

En choiſiſſant à Londres mes inſtrumens, j'avois ſongé à une choſe qui, bien que fort petite & dans un état imparfait, m'avoit été tout enſemble agréable & utile dans mes premiers voyages ; c'étoit une chambre obſcure, dont la première idée m'étoit venue en liſant le *Spectacle de la Nature* de Pluche. Mais je la fis conſtruire d'après mes propres principes. Je confiai la taille des verres à MM. Nairne & Blunt (1), ouvriers fameux pour les inſtrumens de mathématiques, & dont, par ma propre expérience & pluſieurs

(1) Ils demeurent à Londres, vis-à-vis le Change.

épreuves réunies, j'ai droit de louer les talens & l'exactitude.

Cette nouvelle chambre obſcure me revint fort cher, & formoit un aſſez gros volume lorſqu'elle étoit montée : mais le bas pouvant être ſéparé du haut & ſe replier par le moyen de charnières, elle n'étoit ni peſante, ni embarraſſante, & ce qu'il en coûtoit pour les additions & les changemens ſe trouvoit plus que compenſé par les avantages qui en réſultoient. La chambre même formoit un exagone de ſix pieds de diamètre, dont le ſommet étoit en cône. Là le deſſinateur s'aſſeyoit ſans être vu, comme dans un cabinet de jardin, & il travailloit à ſon aiſe. Il y a maintenant une de ces machines faites, je crois, d'après les mêmes principes que la mienne, & ayant les mêmes dimenſions, qu'on montre dans les rues de Londres, & qu'on appelle un *Délinéateur*.

Par le moyen de cette machine, une perſonne d'un médiocre talent, mais habitué aux effets de la chambre obſcure, peut, en deſſinant des ruines d'architecture, faire plus d'ouvrage & d'un meilleur goût, en une heure, que le plus habile deſſinateur n'en pourroit faire en ſept heures, ſans un pareil ſecours. Avec un peu d'attention & de patience, non-ſeulement l'élévation de l'objet qu'on deſſine & toutes les autres proportions ſont rendues avec la plus grande vérité, mais le jour & les ombres, les brèches que le temps ou la main des hommes y a faites, les vignettes, les plantes même qui en font un des ornemens, & qui croiſſent ordinairement ſur les projections & ſur les bords des ruines, y ſont parfaitement exprimées, & de plus on y apprend à les

changer de place & à les mettre dans les endroits où elles peuvent produire encore plus d'effet.

Un plus grand & plus précieux avantage eſt encore dû à la chambre obſcure. Tous les payſages, tous les points de vue qui conſtituent le fond du tableau, ſont réels & d'une vérité frappante; & c'eſt d'autant plus utile, que dans un pays tel que l'Afrique, la nature offre ſans ceſſe des ſcènes pittoreſques, bien ſupérieures à tout ce que peut enfanter l'imagination la plus brillante. Les nuages paſſagers, ſur-tout ceux qui ſont les plus épais & qui couvrent un ciel orageux, peuvent être fixés par deux ou trois coups de crayon ſans art. Les figures, dans leurs vêtemens & leurs attitudes les plus agréables, s'y préſentent de manière qu'une main ordinaire peut les bien ſaiſir très-promptement; & ce qui vaut encore mieux, avec ces eſquiſſes on eſt à même d'employer enſuite les meilleurs artiſtes, & alors il eſt aiſé de donner la plus grande perfection à ce qu'on veut rendre, ſans le dénaturer en rien; c'eſt-là même ce que j'ai toujours préféré & accompli avec ſuccès.

Il eſt pourtant vrai que la chambre obſcure a un défaut d'optique fondamental: mais il eſt frappant, & on le reconnoît immanquablement tout de ſuite; & il faudroit avoir bien peu de capacité & être bien borné dans la théorie & dans la pratique, ſi l'on ne trouvoit pas le moyen d'y remédier ſans peine & en très-peu de temps.

Je fus ſi ſatisfait des premiers eſſais que je fis de ma chambre obſcure à Julia Cæſarea, maintenant Shershell, à

ſoixante milles d'Alger, que j'en demandai une plus petite en Italie. Celle-ci fut exécutée avec aſſez d'ignorance & d'incapacité; mais elle me devint cependant utile, parce qu'elle fut cauſe que la première, n'étant point perdue dans mon malheureux naufrage (1) à Bengazi, l'ancienne Bérénice, ſituée ſur la côte du Cyrénaïque, je fus à même d'accomplir tout ce que je deſirois lors de mon voyage à Palmyre.

Je m'étois donc procuré toutes les choſes qui m'étoient néceſſaires, ou du moins toutes celles dont j'avois prévu avoir beſoin; mais malgré cela, il m'en manquoit encore beaucoup. Indépendamment des ruines d'Architecture que je voulois faire connoître au Public, il y avoit pluſieurs autres objets non moins dignes de ſon attention. L'Hiſtoire naturelle du pays, les mœurs & le langage des habitans, ainſi que tout ce qui avoit rapport à la Phyſique & à l'Aſtronomie, & qui pouvoit ſervir à faire tracer une Carte intelligible & utile de cette partie de l'Afrique, étoient ſans doute de la plus grande importance.

Le temps qu'il falloit pour plier & replier mes divers inſtrumens, pour les monter & les rectifier, auroit preſque ſuffi pour occuper un ſeul homme, s'il avoit eu beſoin de s'en ſervir ſouvent, & qu'il n'eût pas été très au fait. C'eſt pourquoi je voulus me procurer un certain nombre d'aides, c'eſt-à-dire, trois ou quatre au moins, qui puſſent chacun ſe charger d'une partie différente. Je m'étois engagé, & mon orgueil ſe trouvoit intéreſſé à montrer combien il étoit facile de tromper les prophéties oiſeuſes

(1) Ceci ſera expliqué par la ſuite.

des ignorans, qui prétendoient qu'un pareil voyage étoit un objet de plaisir pour celui qui l'entreprenoit, & non d'utilité publique. J'écrivis à plusieurs de mes amis, tels que M. Lumisden, M. Strange, M. Byers, & quelques autres personnes, en différentes parties de l'Italie, pour les instruire de mon dessein, & leur demander leur secours. Ces Messieurs n'épargnèrent point leurs peines; mais ce fut long-temps en vain.

Le seul Artiste qui se présenta fut M. Chalgrin, jeune Architecte François, qui me fit passer des dessins d'Architecture rectiligne fort bien faits. Il m'eût sans doute pu être fort utile, s'il ne s'étoit pas dédit. L'honneur de l'entreprise le flattoit; mais il eût voulu l'obtenir sans éprouver les fatigues du voyage. Enfin M. Lumisden entendit parler, par hasard, d'un jeune Bolonois, nommé Luigi Balugani, qui étudioit l'Architecture à Rome. J'en appelle à M. Lumisden lui-même, qui est maintenant en Angleterre; il peut rendre témoignage des connoissances & de la pratique que ce jeune homme acquit bientôt, quoiqu'il sût très-peu de chose quand il vint me joindre. Son application & les instructions que je lui donnai pendant les vingt premiers mois qu'il fut à Alger, me le rendirent d'un très-grand secours. Aussi fut-il le seul que j'employai jamais, soit pour m'aider dans quelques momens, soit pour lever quelque plan d'Architecture particulier. Mais malheureusement il fut attaqué en Palestine d'une maladie incurable, & après avoir souffert constamment depuis notre départ de Sidon, il mourut en arrivant en Ethiopie.

Dans le temps de mon voyage en Espagne, j'avois souvent songé au peu de notions qu'on a sur l'histoire de ce Royaume.

Ce qui concerne même les Maures n'eſt guère connu que d'après quelques romans, quoique ces conquérans ſe ſoient rendus doublement célèbres par leurs richeſſes & par leur ſcience. Il me ſembloit donc que c'étoit une entrepriſe digne d'un homme de Lettres, que de retirer du ſein de l'oubli cette époque trop long-temps négligée. Les matériaux ne manquent point; car il y a un nombre conſidérable d'ouvrages qui y ont rapport, dans la Langue Arabe, qui, à la vérité, eſt preſque inconnue. Je cherchai à pouvoir viſiter les Manuſcrits Arabes, dont l'immenſe collection périt tous les jours dans la pouſſière de l'Eſcurial, & j'eus, en conſéquence, pluſieurs entretiens avec M. Wall, alors Miniſtre; mais tout ce qu'il me dit ne ſervit qu'à me convaincre que les objections qu'on faiſoit à ce que je demandois, étoient appuyées ſur des préjugés ſi fortement enracinés, qu'il ne lui étoit pas poſſible à lui-même de les détruire.

Tous les ſuccès que j'obtins à cet égard, en Europe, ſe bornèrent à l'acquiſition de quelques livres Arabes imprimés, que je trouvai en Hollande, encore ces livres étoient-ils plutôt biographiques, qu'ils ne traitoient de l'Hiſtoire en général; & ils ne fourniſſoient donc qu'une inſtruction fort partielle. Cependant l'étude de ces Ouvrages & du Koran de Maracci m'avoit rendu la Langue Arabe aſſez familière; & lorſque l'Afrique m'offrit un champ plus vaſte pour l'acquiſition des Manuſcrits, je ne manquai pas d'en profiter.

Après un an de ſéjour à Alger, les converſations continuelles que j'avois avec les gens du pays, dès que je ſortois, & la lecture de mes Manuſcrits, tant que je me tenois dans ma

maiſon, me mirent à même de parcourir tout le Continent d'Afrique, ſans avoir beſoin d'Interprète. Ludolf (1) aſſure que la connoiſſance de quelque langue orientale que ce ſoit, facilite ſinguliérement l'étude de l'Ethiopien; auſſi ne me manquoit-il que d'avoir le même nombre de livres, pour faire marcher d'un pas égal l'étude de la Langue Ethiopienne & celle de l'Arabe. Le projet que j'avois de partir bientôt pour viſiter l'intérieur de l'Afrique, me faiſoit redoubler de zèle. Je travaillois nuit & jour ſans relâche, quoique je puiſſe dire, ſans vanité, qu'aucune des Langues que j'ai appriſes ne m'a jamais coûté beaucoup de temps, ni ne m'a offert de grandes difficultés.

Cependant lorſque je fus prêt à commencer mon voyage, au lieu d'obtenir la permiſſion de partir, ainſi que je l'avois ſollicitée, le Roi me fit mander d'attendre ſes ordres à Alger, & de ne point ſonger à en ſortir, juſqu'à ce que la querelle occaſionnée par les paſſe-ports fût terminée. Je n'avois pourtant d'autre part dans cette affaire, que l'intérêt que j'y pouvois prendre, comme étant au ſervice de l'Angleterre; car elle provenoit entiérement de la négligence de mon prédéceſſeur, qui n'avoit point écrit ce qu'il falloit au Secrétaire d'Etat, avant que j'arrivaſſe à Alger.

Les François avoient conquis Minorque; & quand le fort S. Philippe ſe rendit, il fut ſtipulé, par un article commun à toutes les capitulations, que les papiers qui étoient dans le fort ſeroient livrés aux vainqueurs. Il ſe trouva que parmi ces

(1) Ludolf, lib. 1, cap. 15.

papiers il y avoit un grand nombre de passe-ports en blanc pour la Méditerranée, & ces blancs furent remplis par les François, qui naturellement desiroient de nous brouiller avec les Etats barbaresques. Ils vendirent les passe-ports aux Espagnols, aux Napolitains, & à tous les autres ennemis des Africains. La paraphe (1), qui est la seule preuve qu'ont ces Pirates qu'un vaisseau soit leur ami, se trouvoit parfaitement bien dans les passe-ports remplis par les François : mais le Capitaine Algérien, qui voyoit que les équipages avoient un teint basanné, portoient des moustaches, & ne parloient point Anglois, conduisoit le vaisseau à Alger, où le Consul de la Nation Britannique découvroit bientôt la fraude, & se trouvoit dans la dure nécessité d'abandonner une foule de Chrétiens à l'esclavage.

Deux ou trois aventures pareilles firent croire aux Pirates que les passe-ports de tous les vaisseaux qu'ils rencontroient, même de ceux qui sortoient de Gibraltar, étoient faux, & ne servoient qu'à protéger leurs ennemis. Cette idée excita la violence de la soldatesque, que plusieurs Consuls neutres ne manquoient pas d'échauffer pardessous main. J'avois profité de toutes les occasions pour mander la cause du désordre en Angleterre, mais en vain. Aussi le Dey ne vouloit point croire qu'elle fût telle que je le lui disois, parce qu'il ne voyoit point de réponse. Notre Gouvernement s'occupoit alors des moyens de terminer la guerre, & le peu de soin qu'on eut de répondre à mes lettres me mit souvent en péril. Mais enfin on voulut y

(1) C'est une espèce de trait qui se trouve au milieu, & qui ressemble à celui d'un billet de banque.

remédier

remédier d'une manière paſſagère. Je n'ai jamais ſu ſi les meſures qu'on prit pour cela, venoient de Londres, de Gibraltar ou de Mahon; mais il n'y en eut certainement jamais de plus propres à faire maſſacrer tous les Européens qui étoient à Alger.

Des quarrés de papier commun, de la grandeur d'un quart de feuille, furent ſcellés avec les armes du Gouverneur de Mahon, tantôt en cire rouge, tantôt en cire noire, ſuivant que l'exigeoient les *circonſtances* particulières qui avoient rapport à la *famille* de cet Officier. Puis ces papiers étoient revêtus de ſa ſignature & de celle de ſon Secrétaire, & cer*tifioient* ſeulement que le vaiſſeau du porteur étoit Anglois. On appelloit cela un *paſſavant*. Les Pirates, inaccoutumés à ces paſſavants, demandoient, dès qu'ils abordoient un vaiſſeau, le paſſe-port pour la Méditerranée. Le Capitaine Anglois répondoit qu'il n'en avoit point, & préſentoit ſon paſſavant, qui, ſe trouvant ſans paraphe, étoit cauſe qu'on amenoit le vaiſſeau, comme de bonne priſe, à Alger.

Lorſque je réclamois ces vaiſſeaux, ainſi que mon devoir me l'ordonnoit, j'étois immédiatement appellé devant le Dey & ſon Divan; & ſi ce n'eût été par rapport à quelque conſidération perſonnelle que les Turcs me témoignèrent toujours, je n'aurois certainement point été à l'abri des inſultes de la ſoldateſque, quand je me rendois au palais. Le Dey me demanda, ſur ma foi de Chrétien & d'Anglois, ſi ces certificats étoient conformes aux traités, & ſi le mot de paſſavant ſe trouvoit même dans aucun article de nos accords avec les Régences Maures. Toute équivoque étoit inutile. Je lui répondis que

ces certificats n'étoient point conformes aux traités; que le mot de *paſſavant* n'étoit, à ma connoiſſance, dans aucun de nos traités avec les Puiſſances barbareſques; mais que c'étoit un moyen néceſſaire dont on ſe ſervoit, depuis que Minorque étoit tombée entre les mains des François. J'ajoutai que c'étoit la première fois qu'on avoit employé une pareille reſſource, & qu'on y remédieroit auſſi-tôt que la concluſion d'une paix générale donneroit au Miniſtère Anglois le temps de reſpirer. A ces mots, le Dey, me montrant pluſieurs paſſavants qu'il tenoit dans ſa main, prononça ces paroles mémorables: « Le » Gouvernement Anglois n'ignore pas que nous ne ſavons ni » lire, ni écrire, même dans notre propre Langue. Nous ſommes » des ſoldats & des matelots groſſiers, même, ſi vous voulez, » des voleurs, quoique nous ne vous dérobions rien à vous » autres; mais la guerre eſt notre commerce, & nous ne vi- » vons que par la guerre. Dites-moi comment mes corſaires » peuvent connoître que tous ces différens écrits & ces ſceaux » ſont du Gouverneur Moyſtin, ou du Gouverneur Johnſton, » & non pas du Duc de Sidonia, ou de Don Barcello, Ca- » pitaine des vaiſſeaux garde-côtes d'Eſpagne » ?

Il me fut impoſſible de répondre à un argument ſi ſimple & ſi preſſant. Je touchai à l'inſtant d'être taillé en pièces par les ſoldats, ou de voir tous les Navigateurs Anglois de la Méditerranée conduits dans les ports d'Alger. Mais la manière ouverte & franche dont j'avois parlé au Dey, l'eſtime particulière qu'il avoit toujours eue pour moi, & la méthode dont je m'étois toujours ſervi avec les Membres de la Régence, éloignèrent un fatal dénouement, & me firent accorder le temps dont j'avois beſoin. Les paſſe-ports de l'Amirauté revin-

rent enfin, & toute cette affaire se termina heureusement; mais tandis qu'elle dura, elle fut extrêmement désagréable, & me fit courir un des plus grands dangers que j'aie éprouvés de ma vie.

Pendant tout ce temps, je continuai de me livrer à l'étude, & je me familiarisai encore davantage avec tout ce qui pouvoit m'être nécessaire dans le voyage que je projettois. M. Ball, Chirurgien du Roi à Alger, homme plein de mérite & de capacité, & qui vivoit dans ma famille, obtint un congé pour retourner en Angleterre; mais avant son départ, je tâchai d'apprendre de lui tout ce qui pouvoit m'être utile dans son art. M. Ball ne m'épargna ni son temps, ni ses soins. Aussi je devins adroit à saigner; car je trouvai qu'il ne falloit pour cela que de l'attention & de la confiance; & je m'exerçai aussi à faire plusieurs sortes de ligatures, & à dresser des blessures & d'autres plaies. Les leçons multipliées que je réçus ensuite à Alep, de mon ami le Docteur Russel, achévèrent de me rendre assez habile dans la Médecine & la Chirurgie.

J'avois une petite malle remplie des remèdes les plus efficaces, & une instruction pour apprendre à composer les plus usuels. J'avois aussi quelques petits traités sur les maladies aiguës des climats situés entre les tropiques. Ainsi endoctriné, je me flatte, sans offenser personne, j'espère, que je ne dus pas occasionner plus de mortalité parmi les Mahométans & les Payens, loin de chez nous, que quelques-uns de mes confrères, les Médecins, n'en occasionnent parmi les Chrétiens dans notre patrie.

M. Tonyn, Chapelain du Roi à Alger, étoit abſent par congé, lorſque j'arrivai dans cette Régence. Les Capitaines Proteſtans, qui y venoient & qui avoient beſoin des ſecours ſpirituels du Miniſtre de leur Religion, trouvoient un vuide difficile à remplir. Auſſi je crus que je ſerois obligé de me charger moi-même du déſagréable emploi d'enterrer les morts, & de l'office plus gai, quoique non moins embarraſſant, de marier & de baptiſer les vivans. Cela n'étoit nullement de mon reſſort; mais le Clergé Catholique ne vouloit nous donner aucune aſſiſtance.

Cependant il y avoit à Alger un Prêtre Grec, né dans l'iſle de Chypre. Cet homme vénérable, âgé de plus de ſoixante-dix ans, s'étoit attaché à moi, dès le moment de mon arrivée. Il étoit d'un caractere très-gai & très-ſociable, & il avoit plus de connoiſſance de ſa propre Langue que les gens de ſa nation n'en ont ordinairement. Je le logeai dans ma maiſon, & je le pris pour mon Chapelain. Je liſois du grec tous les jours avec lui, & je parlois même de temps en temps dans cette langue, pour profiter de ſes inſtructions. Ce n'eſt pourtant pas que j'euſſe alors beſoin de commencer à étudier le grec. Il y avoit long-temps que je l'entendois parfaitement; mais il me manquoit la prononciation, & cet accent que les érudits Anglois ignorent parfaitement. Auſſi quand ils prétendent que le grec qu'on parle & qu'on écrit dans l'Archipel, eſt tout-à-fait différent de celui qui eſt dans les Livres, & que quelques ſemaines de ſéjour dans les iſles de la Grèce doivent ſuffire pour l'apprendre, ils ſe trompent beaucoup.

Je n'avois alors d'autre vûe, en me fortifiant dans le grec, que de m'en ſervir en traverſant l'Archipel, que je voulois

voir, mais ſans aucun deſſein de m'y arrêter pour étudier. Cependant l'on verra combien la connoiſſance du Prêtre dont je viens de parler, me devint utile dans le cours de mon voyage. Ce bon vieillard contribua plus que qui que ce ſoit au ſuccès de mes projets en Abyſſinie.

A mon départ d'Alger, le Padre Chriſtophoro, ou Chriſtophe (car c'eſt ainſi qu'il ſe nommoit), ne ſe trouvant plus avec aſſez d'agrément en Barbarie, s'embarqua pour l'Egypte; & arrivé au Caire, il fut élu pour remplir la ſeconde place ſous Marc, Patriarche d'Alexandrie. C'eſt au Caire que je le retrouvai.

Une affaire particulière m'obligea alors de me rendre à Mahon, où une perſonne m'avoit promis de ſe trouver. En conſéquence je partis d'Alger, après avoir pris congé du Dey, qui me donna toutes les recommandations que je demandai, avec des ordres très-preſſans pour tous les Officiers qui commandoient dans ſes Etats, ainſi que des lettres pour les Beys de Tunis & de Tripoli, Souverains indépendans, il eſt vrai, du Dey d'Alger, mais ſur leſquels les circonſtances lui donnoient une influence toute puiſſante.

Les diſputes occaſionnées par les paſſe-ports avoient augmenté l'eſtime du Dey pour moi. Auſſi ſes lettres me furent accordées d'une manière très-gracieuſe, & les ordres qu'elles contenoient furent exécutés en tout point, durant le temps que je demeurai en Barbarie. N'ayant point trouvé l'homme que je cherchois au rendez-vous qui m'avoit été donné à Mahon, je demeurai trois jours dans l'iſle de la Quarantaine,

quoique le Général Townſend, alors Lieutenant-Gouverneur, s'efforçât de m'engager à venir à terre, où il deſiroit de pouvoir me donner de plus grandes marques de politeſſe & d'attention.

L'eſprit alors rempli d'idées plus agréables que celles qui m'avoient occupé depuis quelque temps, je m'embarquai dans un petit vaiſſeau, & je fis voile du port Mahon avec un bon vent, qui, en peu de temps, me conduiſit à la côte d'Afrique. Nous découvrîmes bientôt un Cap nommé Ras-El Hamra (1); & nous abordâmes à Bona, ville conſidérable, qui eſt l'ancienne Aphrodiſium (2), bâtie des ruines d'Hippo-Regius (3), dont elle n'eſt éloignée que de deux milles. Cette ville eſt ſituée dans une grande plaine, qui paroît avoir été entiérement couverte par la mer. Son commerce conſiſte dans l'exportation du bled, que le Gouvernement permet dans les années abondantes. Je fis un voyage délicieux le long de la côte, où je vis la petite iſle de Tabarca (4), appartenant naguère aux Génois, qui l'avoient fortifiée, & à préſent entre les mains de la Régence de Tunis; car les Tuniſiens s'en ſont emparés par ſurpriſe, & ont rendu tous les habitans eſclaves. Cette iſle eſt fameuſe par la pêche du corail. Le long de la côte qui eſt vis à-vis, il y a d'immenſes forêts de chênes, plus que ſuffiſantes pour fournir du bois de conſtruction à toutes les Puiſſances maritimes du Levant, ſi la qualité de ce bois répond à la hauteur & à la beauté des arbres.

---

(1) Hippo. Reg. Ptol. Géog. lib. 4, pag. 109.
(2) Hippo. Reg. *idem. ibid.*
(3) Aphrodiſium, *idem. ibid.*
(4) Tabarca, *idem. ibid.*

De Tabarca nous allâmes jetter l'ancre à Biserte, l'Hippozaritus de l'antiquité (1); & de-là, plein de respect pour la mémoire de Caton, j'allai visiter les ruines d'Utique. J'étois pourtant loin de m'attendre à y trouver rien de bien remarquable; & en effet, je vis que le nom seul d'Utique étoit encore digne de mémoire. Il ne reste plus de ses murailles qu'un monceau de décombres & de petites pierres; mais les tranchées & tous les travaux de ceux qui en firent anciennement le siège sont parfaitement bien conservés.

Après avoir doublé le cap de Carthage, nous mouillâmes devant la forteresse de Golette, place fort peu redoutable aujourd'hui, mais cependant encore renommée par l'expédition de Charles-Quint en Afrique. En me promenant en canot, entre la baie & le cap, je vis des édifices & des colonnes encore debout, que les eaux couvroient entiérement. Cela me prouva que la mer avoit contribué beaucoup à la destruction de l'ancienne Carthage; aussi peut-on juger combien il est absurde de vouloir représenter sur le papier la situation de cette ville fameuse. En outre, elle a été au moins détruite & relevée dix fois; & la place, où ses premiers Citoyens périrent en combattant pour leur liberté, est profondément ensevelie sous des décombres & sous les flots, & est bien loin d'être foulée par les pas des indignes esclaves qui en sont aujourd'hui les maîtres.

Tunis (2) est à douze milles de distance de Carthage. C'est une ville grande & florissante. Ses habitans sont mieux civilisés

(1) Plin. Ep. 33, lib. 9.
(2) Liv. Ep. 30, lib. 9.

que ceux d'Alger, & ſon Gouvernement plus doux. Mais le climat n'y eſt pas, à beaucoup près, auſſi ſain. Tunis eſt enfoncé; l'air y eſt exceſſivement chaud, très-humide; & de plus il n'y a point de bonne eau dans la ville, au lieu qu'Alger en voit jaillir mille ſources d'excellente.

Je remis les lettres que m'avoit données le Dey, & j'obtins la permiſſion de viſiter le pays de quel côté que je voudrois. Je pris pour cela avec moi un renégat nommé Oſman, qui me fut recommandé par M. Barthelemy de Saizieux, Conſul de France à Tunis, l'un des hommes que j'ai vus dans mes voyages dont l'entretien & l'amitié me fourniſſent encore les plus agréables ſouvenirs. Avec Oſman je choiſis dix Spahis, qui ſont des Cavaliers bien armés de carabines & de piſtolets; mais autant que je pus le diſtinguer, ceux qui m'accompagnoient n'avoient pas moins de poltronerie que d'adreſſe à manier leurs chevaux. Pour Oſman, il étoit très-brave. Il avoit ſeulement beſoin qu'on prît garde qu'il ne nous embrouillât par trop ſouvent là où il y avoit du vin ou des femmes.

Je reçus une faveur très-diſtinguée d'une des femmes du Bey. Elle me fit fournir deux petites charrettes couvertes, ſemblables à celles dont ſe ſervent les Boulangers en Angleterre. Ces charrettes me ſervirent à mettre mon quart-de-cercle (1) & mon téleſcope à l'abri des injures du temps; & quelquefois les plus foibles de mes compagnons y montoient pour voyager plus à l'aiſe. Indépendamment d'Oſman & des Spahis, j'avois dix domeſtiques, dont deux Irlandois, déſerteurs des régimens

(1) Quart-de-cercle, ou quadrant. Les Anglois ont divers inſtrumens qu'ils déſignent ſous le nom de quadrant, tels, par exemple, que l'inſtrument d'Hadley, qui eſt un ſextant, &c.

Eſpagnols,

pagnols en garnison à Oran. Quoique esclaves comme soldats de l'Espagne, le Dey d'Alger m'en avoit fait présent à mon départ, parce qu'ils étoient nés dans les Etats du Roi d'Angleterre.

La côte le long de laquelle j'avois navigué, faisant partie de la Numidie & de l'Afrique propre, je n'y avois point trouvé de ruines. Ainsi je résolus de diriger ma route à travers les Etats d'Alger & de Tunis. Afin de les parcourir en entier, je commençai par suivre la rivière de Majerda, qui arrose un pays bien cultivé, & habité par un peuple vivant sous l'inspection immédiate du Gouvernement. La rivière de Majerda est l'ancienne Bagrada (1).

J'arrivai bientôt à Basil-bab, où je vis un arc triomphal d'un assez mauvais goût. Le lendemain je me rendis à Tugga, & peut-être avec plus de propriété Tucca (2), mais que les gens du pays nomment Dugga. Ceux qui liront cette partie de mon Ouvrage, doivent avoir devant eux le livre du Docteur Shaw, parce que ma carte de ce pays-là n'est pas encore publiée. J'avoue même qu'elle est peu nécessaire à ceux qui ont celle du Docteur Shaw, & à qui il ne faut qu'un itinéraire, d'autant que les observations de M. Shaw ont pour base celles de Samson.

Je trouvai à Dugga de vastes ruines, parmi lesquelles il y avoit un édifice fort remarquable. C'étoit un grand temple d'ordre corinthien, & en marbre de Paros, ayant des

(1) Strabon, lib. 17, pag. 1189. — Son nom signifie la rivière des vaches. P. Mela, lib. 1, cap. 7. — Sil. It. lib. 6, p. 140.
(2) Ptol. Géog. lib. 4. — Procop. lib. 6, cap. 5, *de ædif.*

colonnes élégamment flûtées, & une corniche ſculptée dans le plus beau ſtyle. Sur le tympan du fronton on voit un aigle qui porte un homme ſur ſon dos, & qui prend ſon vol vers les cieux. Les différentes inſcriptions qu'on lit ſur ce temple, ſemblent être dédiées à Trajan, & annoncer que ſon apothéoſe eſt l'objet de ce monument, qu'Adrien conſacra à la mémoire de ce Prince, ſon prédéceſſeur & ſon ami. J'employai quinze jours à deſſiner ce temple, ſans éprouver ni le moindre dégoût, ni la moindre impatience; & cet ouvrage eſt encore tout entier dans mon porte-feuille.

Ces ſuperbes reſtes du goût & de la magnificence des anciens, qu'on peut ſi aiſément ſe procurer en ſe promenant le long du Bagrada, avec non moins d'agrément & de ſécurité que le long de la Tamiſe, entre Londres & Oxford, ſont pourtant totalement inconnus à Tunis. Le Docteur Shaw a parlé de la ſituation de Dugga, ſans dire un ſeul mot des ruines curieuſes qu'on y trouve.

En quittant Dugga, je continuai à monter vers Keff (1), appellée anciennement Sicca Venerea, ou Venercam ad Siccam; & je traverſai, pour m'y rendre, les plaines charmantes habitées par les Welled Yagoubé. De-là je marchai à Hydra, qui eſt la Thunodrunum de l'antiquité (2). Hydra, ainſi que Keff, ſert aujourd'hui de limite entre les deux royaumes d'Alger & de Tunis. Elle eſt habitée par une Tribu d'Arabes, dont le Chef eſt un Marabou ou Saint; & ces Arabes

(1) Val. Max. lib. 2, cap. 6, § 15.
(2) Ptol. Geog. lib. 4.

portent le nom de Welled-Sidi-Boogannim, c'est-à-dire les Enfans du Pere des Troupeaux.

Ils sont extrêmement riches, & ils ne paient aucun tribut ni à Tunis, ni à Alger. La cause de cette exemption est vraiment singulière. D'après une loi de leur Fondateur, ils sont obligés de se nourrir de la chair des lions qu'ils peuvent prendre à la chasse. Ils l'observent rigoureusement; & en considération de l'utilité d'une telle coutume, on ne leur a point imposé des taxes, comme aux autres Arabes de ces Etats. La vie qu'ils mènent continuellement les rend excellens Cavaliers & Chasseurs intrépides. Aussi ces qualités, & l'avantage qu'ils ont de demeurer sur les frontières, est peut-être autant cause qu'ils sont affranchis des tributs, que l'utilité de la loi qui les oblige de faire la guerre aux lions.

L'on voit à Thunodrunum un arc de triomphe, que le Docteur Shaw croit plus remarquable par sa grandeur que par l'élégance de l'exécution. Mais sa grandeur n'est point extraordinaire; au lieu que le goût qui règne dans son exécution est admirable. Il est avec tous ses détails dans la collection du Roi; & en le considérant dans son entier, il offre un des plus beaux dessins, en noir & en blanc, qui existent. Les distances, ainsi que la place qui se trouve au-devant, sont d'après nature, & parfaitement bien calculées pour la perspective.

Avant que les Voyages du Docteur Shaw eussent acquis la célébrité qu'ils ont maintenant, une chose leur fut très-nuisible, & faillit ruiner entiérement leur crédit. Il s'étoit hasardé

à dire en converſation que les Welled-Sidi-Boogannim étoient léophages ou mangeurs de lion, & ce propos fut regardé à Oxford, où le Docteur avoit étudié, comme un conte de Voyageur. On crut que ce feroit une ſubverſion dans l'ordre naturel des choſes, ſi un homme mangeoit un lion, puiſqu'il étoit connu depuis long-temps que l'uſage du lion étoit de manger l'homme. M. Shaw s'humilia ſous la ſévérité de cette critique. Il ne put pas nier précisément que les Welled-Sidi-Boogannim mangeaſſent des lions, comme il l'avoit pluſieurs fois répété; mais n'ayant pas encore publié ſes voyages, il ôta ce fait de ſa relation, & il ſe contenta d'en faire mention fort légérement dans ſon appendix.

Grace à mon profond reſpect pour la ſavante Univerſité d'Oxford, je ne diſputerai point ſur la coutume qu'ont les lions de manger les hommes; mais comme cette coutume n'eſt point fondée ſur des patentes, rien ne m'empêchera de reconnoître le mérite des Welled-Sidi-Boogannim, qui font la chaſſe à leur ennemi. D'ailleurs, c'eſt une vérité hiſtorique; & je ne veux point que le Public ſoit plus long-temps induit en erreur là-deſſus. Au contraire; je déclarerai, malgré les préjugés qui s'éléveront contre ce fait, que j'ai moi-même mangé ma part de trois lions, ſous les tentes des Welled-Sidi-Boogannim. Le premier étoit un lion maigre, coriace, & ayant une très-forte odeur de muſc. Le goût que je lui trouvai reſſembloit à celui de la chair d'un vieux cheval. Je mangeai la ſeconde fois d'une lionne, qu'on me dit n'avoir point fait de petits cette année. Elle étoit extrêmement groſſe; & ſans l'odeur de muſc qu'elle avoit, quoiqu'elle ſentît bien moins que le premier, & ſans nos ridicules préjugés contre

une pareille viande, je ne l'aurois certainement pas trouvée mauvaiſe grillée. Le troiſième étoit un lionceau de ſix ou ſept mois; & c'étoit aſſurément le pire des trois. J'avoue que je ne deſire pas qu'on me ſerve à l'avenir de pareils morceaux. Mais j'ai bien peur que les Arabes, qui ſont des brutaux & des ignorans, ne continuent à manger des lions auſſi long-temps qu'ils le pourront, malgré l'incrédulité de l'Univerſité d'Oxford.

D'Hydra je me rendis à l'ancienne Tipaſa (1), autre colonie Romaine, qui porte encore ſon premier nom. On y voit une vaſte ſcène de ruines, parmi leſquelles on diſtingue un *temple* immenſe & un arc de triomphe, dont les quatre côtés préſentent la même façade d'ordre corinthien & d'un goût admirable. Les deſſins de ces deux édifices ſont dans la collection du Roi.

Je traverſai en cet endroit la rivière Myskianah, qui tombe dans le Bagrada; & continuant à marcher dans un des pays les plus magnifiques & les mieux cultivés du monde, j'entrai dans une province du Royaume d'Alger, qui eſt à l'eſt, & qu'on nomme à préſent Conſtantine, mais qui jadis s'appelloit la Mauritanie Céſarienne, dont Conſtantine, la capitale, eſt la ville où régna Syphax. Elle portoit d'abord le nom de Cirta (2); & après la conquête de Jules Céſar, on lui donna celui de Cirta Sittianorum, d'après Caïus Sittius, qui la prit le premier. Cette ville eſt ſituée ſur un rocher, haut,

(1) Ptol. Geog. lib. 4, pag. 106.

(2) *Ibid.* lib. 4, pag. 111.

escarpé, & sans cesse entouré de nuages. Il ne subsiste plus qu'une partie de son aqueduc. L'eau, qui autrefois étoit portée dans la ville, tombe maintenant du sommet du rocher à plus de quatre cens pieds de profondeur, dans une vallée fort étroite, ou plutôt dans un abîme. Le Roi possède un dessin qui représente cette cascade. On y a mis une bande de voleurs; mais ces figures ne sont qu'un ornement imaginaire, au lieu que tout le reste est réel.

Le Bey étoit alors dans son camp; car il faisoit la guerre aux Hannéishah, Tribu d'Arabes la plus puissante de cette province. Après m'être reposé dans le palais du Bey, je partis pour Seteef, anciennement Sitifi (1), capitale de la Mauritanie Sitifense. Non loin de cette ville je joignis l'armée du Bey, forte de douze mille hommes, & n'ayant seulement que quatre pièces de canon. Je demeurai quelque temps avec lui. J'obtins les lettres de recommandation que je desirois; & ensuite je pris la route de Taggou-Zainah, qui est l'ancienne Diana Veteranorum (2), comme on l'apprend par l'inscription placée sur un arc triomphal d'ordre corinthien que j'y trouvai.

De Taggou-Zainah, je continuai mon voyage droit au sud-est, & j'arrivai bientôt à Medrashem. Là on voit une superbe masse d'Architecture, qui est le tombeau de Syphax & des autres Rois de Numidie. Les Arabes croient que les trésors de ces Princes y sont aussi déposés. J'ai dans mon porte-

(1) Ptol. lib. 4, pag. 108.

(2) Vide Itin. Anton.

feuille le deſſin de ce monument. En marchant toujours vers le ſud-eſt, à travers une campagne inégale & des vallées ſtériles, qui ne ſont bonnes que pour la chaſſe, j'arrivai au Jibbel-Aurez, l'Auraſius Mons du moyen âge. Ce n'eſt point une ſeule montagne, c'eſt un aſſemblage de pluſieurs monts les plus eſcarpés de l'Afrique.

Je vis en cet endroit, à mon grand étonnement, une Tribu d'Africains, qui, ſi je ne puis pas dire qu'ils étoient beaux comme des Anglois, avoient du moins le teint plus clair que les habitans du midi de la Grande-Bretagne. Ils avoient auſſi les cheveux rouges & les yeux bleus. Indépendans & même ſauvages, ils ne ſe laiſſent approcher ni aiſément, ni ſans danger. Cependant je fus aſſez heureux à cet égard. Les détails ſur la manière dont je m'y pris ſeroient trop longs à raconter ici. Il me ſuffit de dire que j'en fus bien reçu, & qu'ils me laiſſèrent libre de faire tout ce qui me plairoit. Cette Tribu porte le nom de Néardie. Les gens qui en ſont portent chacun, entre les deux yeux, une croix grecque qu'ils ſe font avec de l'antimoine. Ils ſont Kabylès. Quoique vivant en troupes, ils ont dans les montagnes des huttes, qu'ils appellent dashkras, & qui ſont conſtruites avec de la boue & de la paille. Ils diffèrent en cela des Arabes, qui n'habitent que dans les plaines & ſous des tentes. J'imagine que ce peuple eſt un reſte des Vandales. Procope (1) parle d'une armée de cette nation, vaincue en cet endroit, après une réſiſtance opiniâtre; & il ſeroit poſſible qu'il en fût reſté une partie dans ces montagnes. Ils m'avouèrent

(1) Procop. Bell. Vand. lib. 2, cap. 13.

avec grand plaiſir que leurs ancêtres étoient Chrétiens, & ils ſembloient bien plus ſatisfaits de cette origine que d'aucun rapport avec les Maures, à qui ils font une guerre continuelle. Ils ne paient point de tribut au Bey, & ils vivent ſans ceſſe avec lui dans une extrême défiance.

Comme c'eſt-là le Mons Audus de Ptolemée, on doit y placer auſſi ſa *Lambeſa* (1) ou *Lambeſentium Colonia.* D'ailleurs, on y trouve encore cent inſcriptions latines, qui atteſtent le ſéjour de cette Colonie. Le lieu où elle étoit ſe nomme aujourd'hui Tezzoute. Les ruines de l'ancienne Cité ſont très-conſidérables. On y voit encore ſept portes & une grande partie des murailles qui entouroient la ville, ſolidement bâties, avec des quarrés de maçonnerie où l'on n'avoit point employé de chaux. Les édifices qui ſubſiſtent dans l'enceinte de ces murailles, ſont de différens âges, depuis Adrien juſqu'à Aurélien, & même juſqu'à Maxime. Un ſeul de ces édifices, ſupporté par des colonnes d'ordre corinthien, paroît d'un bon goût. Le deſſin en eſt dans la collection du Roi. Je ne puis pas deviner à quoi il ſervoit. Je juge pourtant, d'après l'élévation des portes, qu'il étoit deſtiné à quelqu'uſage militaire, & qu'on y mettoit ou les éléphans, ou la catapulte, ou quelqu'autre grande machine de guerre. Mais il n'y a point de traces ſur les murailles qui indiquent rien de tout cela. Sur la pierre qui ſert de clef au ceintre de la principale porte, on a ſculpté un bas-relief repréſentant l'étendard d'une légion, & on lit au-deſſous, *Legio tertia Auguſta.* L'Hiſtoire nous apprend en effet,

(1) Ptol. Geog. lib. 4, pag. 111.

que

que cette troisième Légion étoit en garnison dans cette partie de l'Afrique.

Le Docteur Shaw (1) dit qu'il y a à Tezzoute un joli temple, de forme ronde & d'ordre corinthien, appellé Cubb-El-Arrousah, c'est-à-dire le Dôme de l'Epouse. Mais ce n'est qu'un bâtiment d'ordre dorique & sans proportion. Il paroît construit du temps d'Aurélien, & il ne mérite l'attention d'aucun Architecte. Au reste, le Docteur n'est jamais allé jusques au Jibbel-Aurez, & il n'a pu en parler que sur le rapport des autres.

Au-delà du Jibbel-Aurez, je ne vis aucun monument d'Architecture remarquable. Je laissai Hydra à main gauche, & je me rendis à Cassaréen, l'ancienne Colonie Scillitane (2), où j'eus doublement à souffrir & de la faim & de la peur. La campagne étoit plus rude, plus inégale, plus stérile & moins peuplée que tout ce que j'avois déjà parcouru. Ce pays est habité par les Nemenshah, Tribu rebelle, qui, s'étant soustraite à l'obligation accoutumée de suivre le Bey quand il va à la guerre, avoit pris le parti des rebelles Henneishah.

J'avois alors dessein d'aller à Feriana, la Thala (3) des anciens, que je comptois devoir offrir un vaste champ à mes recherches. Mais je ne pus pas accomplir ce projet. Trop près des frontières, dans ces temps dangereux où plusieurs armées cherchoient à combattre, je pensai qu'il valoit mieux tourner mes pas vers l'Est, & éviter le théatre de la guerre.

---

(1) Voyage de Shaw, chap. 8.
(2) *Idem*, chap. 5.
(3) Sal. Bel. Iug. §. 94. — Luc. Flor. lib. 3, cap. 1.

En marchant à l'Eſt j'arrivai à Spaitla (1), & je rentrai dans le Royaume de Tunis. Spaitla ſe dit par corruption pour Suffetula (2), comme s'appelloit probablement cette ville avant qu'elle devint Colonie Romaine; & ce mot dérivoit de *Suffetès*, nom d'une Magiſtrature établie dans tous les pays dépendant de Carthage.

On trouve à Spaitla un grand nombre d'inſcriptions, & pluſieurs monumens d'Architecture très-conſidérables & très-élégans. Il y a trois temples preſque entiers. Deux ſont d'ordre corinthien, & le troiſième eſt d'ordre compoſite. Un chapiteau magnifique d'ordre compoſite, le ſeul qui ſoit maintenant parfait en ce genre, a été deſſiné en grand dans toutes ſes parties. Ce plan, avec le reſte des ruines, eſt dans la collection du Roi, & forme un des plus précieux monumens de l'ordre compoſite.

Le Docteur Shaw, frappé de la magnificence de Spaitla, a eſſayé d'en deſſiner les trois temples : mais ſes eſquiſſes reſſemblent tout au plus à ce qu'on pourroit attendre d'un Charpentier ordinaire ou d'un Maçon. J'eſpère que je les ai un peu mieux repréſentés; & j'oſe recommander l'étude du chapiteau compoſite, comme celle du chapiteau corinthien de Dugga, aux perſonnes qui deſirent de connoître le goût avec lequel ces deux ordres étoient exécutés au ſiècle des Antonins.

Pendant les huit jours que je demeurai à Spaitla, je fus très-inquiété par les Welled Omran, Tribu d'Arabes ſans

(1) Voyage de Shaw, chap. 5.
(2) Itin. Antonin, page 3.

loix & vivant de rapine. Ce fut un combat perpétuel de poltron à poltron. Je me trouvois renfermé, avec toute ma ſuite, dans une place où ſont les trois temples, & qui eſt entourée de hautes murailles. Les aſſaillans auroient voulu venir à moi, mais ils craignoient mes armes à feu; & moi, de mon côté, je me ſerois bien enfui, ſi je n'avois pas eu peur que leur cavalerie me pourſuivît dans la plaine. La faim nous faiſoit déjà beaucoup ſouffrir, quand nous fûmes heureuſement délivrés par l'arrivée des Welled-Haſſan, Tribu amie, qui habite Dréėda. Les Welled-Haſſan venant à mon ſecours, m'apportèrent à la fois la liberté & des proviſions.

De Spaitla j'allai à Gilma, *l'Oppidum Chilmanenſe* des Romains. Il y a là une quantité conſidérable de pierres & de décombres; mais on n'y diſtingue plus aucune eſpèce d'édifice.

De Gilma je gagnai Muchtar, appellée ainſi par corruption. On la nommoit anciennement *Tucca Terebinthina* (1). Le Docteur Shaw (2) dit que ſon nom moderne eſt Sbééba; mais je puis garantir que ce nom-là n'eſt ſeulement pas connu dans le pays. De Spaitla je pouvois marcher plus directement au Sud; mais une grande chaîne de montagnes qu'il eût fallu traverſer, & où je n'avois aucune recommandation, me fit préférer la route plus unie & plus ſûre de Gilma.

A *Tucca Terebinthina* il y a deux arcs de triomphe, dont le principal me ſemble préférable, pour le goût, pour l'exé-

---

(1) Itin. Anton. pag. 3.

(2) Voyage de Shaw, chap. 5, pag. 115.

cution & pour la grandeur, à quelqu'autre monument de ce genre qu'il y ait maintenant au monde. Le plus petit est beaucoup plus simple, mais très-élégant. Les dessins détaillés de l'un & de l'autre sont dans mon porte-feuille.

En partant de Muchtar, je me rendis à Kisser (1), que le Docteur Shaw soupçonne avoir été la Colonie *Assuras* des anciens. Mais cette manière douteuse de parler feroit croire que M. Shaw n'a point été à Kisser; car il y a encore une inscription sur un bel arc triomphal, & plusieurs autres en différentes parties de la ville, qui prouvent que ce n'est pas seulement une conjecture, mais un fait vrai. Indépendamment de l'arc de triomphe, on voit à Kisser un petit temple quarré, où l'on a sculpté plusieurs instrumens de sacrifice, lesquels sont très-curieux, mais dont l'exécution est inférieure au dessin. Ce temple est bâti sur le penchant d'une colline qui domine une grande & fertile plaine, encore appellée la plaine de Surse, par corruption, sans doute, d'*Assuras*, son ancien nom.

Après avoir quitté Kisser, j'allai à Musti, où il y a un arc de triomphe d'un excellent goût, mais tombant tout-à-fait en ruines. Il ne me fut possible de rassembler le mérite de ses différentes parties, que d'après les fragmens que je trouvai épars sur la terre.

Je laissai Musti (2), & dirigeant ma route au Nord-Est, j'allai à Tubersoke. Ensuite je repassai à Dugga; & en descendant le long du Bagrada, je revins à Tunis.

---

(1) Cel. Géog. antique, liv. 4, chap. 4; & chap. 5, pag. 118.

(2) Itin. Anton. pag. 2.

Dans mon troisième voyage par Tunis, je passai à Zowan, haute montagne où l'on voit encore un grand aqueduc qui servoit jadis à conduire l'eau à Carthage. De-là j'allai à Jelloula, petit village situé au pied des monts qui sont à l'Occident, & les mêmes que Ptolemée (1) appelle *Montes Vassaleti*, comme Jelloula est l'*Oppidum Usalitanum* de Pline. Je repris là ma première route de Gilma, & non content du temps que j'avois employé à dessiner les superbes restes de Spaitla, je leur consacrai cinq jours de plus, corrigeant & perfectionnant ce que j'avois déjà tracé. Indépendamment de la richesse & de l'élégance de ses monumens, cette ville est dans un des plus beaux sites de toute la côte de Barbarie, couvert de bois de genièvre, & arrosé par un ruisseau qui se perd là dans la terre, pour ne plus reparoître.

A Cassaréen j'abandonnai ma première route, & marchant droit au Sud-Est, je me rendis à Feriana, où je n'étois point allé la première fois par des motifs de prudence. Feriana est, comme je l'ai déjà observé, l'ancienne Thala, que le Consul Metellus prit & détruisit en poursuivant Jugurtha. Je m'étois fait, je ne sais pas pourquoi, une très-haute idée des ruines de Feriana; mais je m'étois bien trompé. Je n'y trouvai rien de remarquable que les bains chauds qui sont hors de la ville (2). Dans ces bains, je vis une grande quantité de poissons, de quatre pouces de longueur, & assez semblables à des goujons. Je voulus connoître le degré de chaleur de l'eau avec mon thermomètre, & je me rappelle que je fus bien étonné

(1) Ptol. Geog. lib. 4, pag. 110.

(2) Cette fontaine est appellée El-Tarmid. Nub. géog. pag. 86.

que ces poiſſons puſſent la ſupporter, ou plutôt qu'ils ne fuſſent pas cuits en y demeurant long-temps. J'étois entré moi-même dans le bain, & comme je marquois les degrés du thermomètre avec un crayon, la feuille de papier ſur laquelle j'écrivois fut mouillée, de ſorte que j'ai oublié quelle étoit préciſément la chaleur du bain, & je ne veux point la donner au haſard. Le bain eſt à la tête du ruiſſeau, qui court à une diſtance très-conſidérable. Je crois qu'il y avoit au moins cinq ou ſix douzaines de poiſſons dans l'endroit où l'on ſe baigne; & l'on me dit que le jour ils ſuivoient le cours du ruiſſeau, mais que chaque ſoir ils ſe rapprochoient de la ſource, où l'eau eſt plus chaude & plus profonde.

Laiſſant Feriana, je marchai au Sud-Eſt pour me rendre à Gafsa, qui eſt l'ancienne Capſa (1), & de-là à Tozer, autrefois Tizurus (2). A Tozer je tournai au Nord-Eſt, & j'entrai dans un grand lac appellé le lac des marques, parce que dans l'endroit où on paſſe pour le traverſer, il y a un rang de troncs de palmiers, qu'on a planté pour guider les Voyageurs.

Le Docteur Shaw a fort diſtinctement tracé la Géographie de ce lieu & de tout ce qui l'entoure. Le lac eſt, ainſi qu'il l'obſerve judicieuſement, le Palus Tritonidis (3). Ce fut-là la partie de mon voyage en Afrique la plus déſagréable & la plus ſtérile; non-ſeulement ſtérile par la nature du ſol, mais parce que je n'y trouvai aucun monument des Arts, aucun veſtige de l'antiquité.

---

(1) Sal. Bell. §. 94.
(2) Itin. Anton. pag. 4.
(3) Voyages de Shaw, chap. 5, pag. 126.

Bientôt j'arrivai à Gabs ou Tacape (1). Pour m'y rendre il me fallut paſſer par El-Hammah, qui ſont les mêmes bains qu'on nommoit autrefois *Aquas Tacapitanas*, où la fraîcheur que produit la petite rivière Triton, change tout à coup un déſert aride en une plaine couverte de fleurs & de verdure.

J'étois alors à l'entrée du plus petit des Syrtes, & je ſuivis le bord de la mer, en marchant au Nord, juſques à Inshilla, ſans avoir occaſion de rien ajouter à mes obſervations. A Inshilla je retournai encore du côté du Nord-Eſt, & j'atteignis El-Gemmé (2), où je vis un très-ſpacieux amphithéatre, qui ſubſiſteroit encore dans ſon entier, malgré le pouvoir du temps, ſi Mahomet Bey n'en avoit pas fait ſauter quatre *arches*, afin qu'il ne ſervît point de forteresſe aux Arabes rebelles. Le plan que j'en ai deſſiné, & qui en contient toutes les parties viſibles dans le plus grand détail, eſt dans la collection du Roi.

J'ai auſſi crayonné le plan de la partie ſouterraine de cet édifice; mais mon eſquiſſe n'eſt point achevée. J'avois forcé une entrée de ce ſouterrain en voyageant le long de la côte de Tripoli. Il étoit pratiqué pour pouvoir être rempli d'eau, par le moyen d'un aqueduc & d'une écluſe qui ſubſiſtent encore ſans dégradation. Toutes les fois qu'il y avoit des combats de Naumachie, l'eau s'élevoit & étoit verſée dans l'arène par une ouverture carrée, qui eſt dans une grande pierre poſée au milieu. Le Docteur Shaw (3) s'imagine que

(1) Itin. Anton. pag. 4.
(2) *Idem. ibid.*
(3) Voyages de Shaw, chap. 5.

cette pierre creusée étoit faite pour recevoir le pôteau de la couverture (1) qui garantissoit les spectateurs des ardeurs du soleil. Elle pourroit avoir été effectivement destinée à ces deux usages; mais il me semble que l'ouverture eût été trop grande pour recevoir un poteau. D'ailleurs, j'avoue que plus j'ai considéré la forme & la grandeur de ces amphithéatres, moins j'ai pu me former une idée de cette couverture, soit pour la manière dont elle servoit aux spectateurs, soit pour la manière de la placer & de l'ôter.

Cet amphithéatte fut le dernier des monumens de l'antiquité que je vis dans le Royaume de Tunis; & j'ose dire avec confiance, qu'il n'y a point dans les deux territoires de Tunis & d'Alger, un seul fragment d'Architecture remarquable dont je n'aie emporté le dessin en Angleterre.

En suivant ma route le long de la côte jusques à Suse, je traversai une campagne charmante, couverte d'oliviers. Je retournai ensuite à Tunis, sans avoir éprouvé dans cette dernière excursion le moindre désagrément de la part des gens du pays, & sans avoir été interrompu, ni par des maladies, ni par aucun autre accident. Je pris congé du Bey, & après les témoignages de reconnoissance que je lui devois, je repartis de Tunis pour commencer un voyage bien plus sérieux. Je traversai d'abord le désert de Tripoli, & je suivis jusques à Gabs la même route, où j'avois passé très-récemment. Ensuite je me rendis à l'isle de Gerba, qui est l'isle Meninx (2) des anciens, ou l'isle des Lotophages.

(1) *Velum.*
(2) Boch. Chan. lib. 1, cap. 25. — Voyages de Shaw, chap. 4.

Le

Le Docteur Shaw assure que le fruit qu'il appelle *lotus*, est très-commun sur toute cette côte. Je voudrois beaucoup qu'il nous eût expliqué ce que c'est que ce lotus; car dire seulement que ce fruit est le plus commun, ce n'est pas le faire connoître, puisqu'il n'y a là aucune espèce de fruit. On n'y voit même ni arbres, ni buissons, ni verdure, excepté une herbe rase qui borde ces déserts, remplis dans toute leur étendue de sables stériles & mouvans. Le Docteur Shaw n'est jamais allé à Gerba, & il a sans doute appris cette particularité de quelque conteur d'histoires.

Les Wargumma & les Noïlés, deux puissantes Tribus d'Arabes, sont les maîtres errans de ces déserts. Sidi-Ismain, dont le grand-père, étant Bey de Tunis, fut détrôné & étranglé par les Algériens, & qui étoit lui-même prisonnier à Alger, où il jouissoit d'une grande réputation de valeur, & où je vivois avec lui dans une étroite liaison, me dit souvent qu'il regardoit comme la plus pénible de ses entreprises, d'avoir traversé ce désert à cheval.

A quatre journées de marche de Tripoli, je rencontrai l'Emir Hadjé, conduisant la caravane des Pélerins de Fez & de Suze, qui traversoient l'Afrique pour se rendre à la Mecque; c'est-à-dire qu'ils passoient des bords de l'Océan Atlantique, jusques sur le rivage de la mer Rouge, dans le Royaume de Sennaar. C'étoit un homme de moyen âge, oncle de l'Empereur de Maroc, & ayant un air stupide & désagréable. Sa caravane étoit d'environ trois mille hommes, qui conduisoient, dirent-ils, douze ou quatorze mille chameaux, chargés de marchandises & de peaux remplies d'eau, de farine, & d'autres

provisions pour les Hadjées. Ces Hadjées, ou ces Pélerins, formoient une multitude scorbutique, en désordre, & sans armes. Dès que mes Cavaliers, qui n'étoient qu'au nombre de quinze, furent apperçus au crépuscule du matin, toute la caravane donna de grandes marques de terreur & s'enfuit en confusion. Mais ensuite, les Pélerins voyant ce que nous étions, cessèrent d'avoir peur, & suivant l'usage des poltrons, ils devinrent extrêmement insolens.

Je trouvai à Tripoli M. Frazer de Lovat, Consul de la Nation Angloise, qui s'empressa de me témoigner beaucoup d'amitié, & de me rendre tous les services qui dépendoient de lui. J'avois, en vérité, besoin d'un tel accueil, en arrivant d'un voyage si fatigant & si rapidement fait, que deux de mes chevaux moururent peu de jours après.

J'espérois trouver quelque chose de remarquable à Lebeda, la *Leptis magna* (1) des anciens, qui est à trois journées de marche de Tripoli. Il y a, en effet, un grand nombre d'édifices; mais la plupart sont ensevelis dans le sable; & d'ailleurs ils sont d'un fort mauvais goût, presque tous d'ordre dorique, sans aucune proportion, & du siècle d'Aurélien. Sept grandes colonnes de granit furent envoyées en France sous le règne de Louis XIV. Ce Prince les employa, sans doute, dans quelqu'un des palais qu'il faisoit alors bâtir. La huitième fut brisée en route, & reste encore sur le rivage d'Afrique.

Cependant, si je ne rencontrai point ce que je cherchois à Lebeda, j'en fus amplement dédommagé à mon retour à

(1) Intin. Anton. page 104.

Tripoli. De Tripoli j'expédiai pour Smyrne un de mes domeſtiques Anglois, avec mes livres, mes deſſins & les inſtrumens dont je pouvois me paſſer. Je gardai ſeulement des extraits des Auteurs qui pouvoient m'être néceſſaires dans la Cyrénaïque. Je traverſai alors le golfe de Sidra, jadis connu ſous le nom de *Syrtis major*, & j'arrivai à Bengazi, l'ancienne Bérénice (1), bâtie par Ptolemée Philadelphe.

Le frère du Bey de Tripoli commandoit à Bengazi. C'étoit un jeune homme d'un eſprit très-borné, & d'une ſanté déplorable. Toute la province étoit en confuſion. Deux Tribus d'Arabes, qui occupoient toute la campagne à l'occident de la ville, & qui, en temps de paix, y répandoient la richeſſe & l'abondance, étoient entrées, par la faute du Bey, dans une querelle ſanglante. La Tribu vivant le plus à l'oueſt, & réputée la plus foible, avoit battu la plus nombreuſe & la plus voiſine de la ville; & celle-ci, appellée la Tribu des Velled-Abid, s'étoit retirée dans les murs même de Bengazi. Les habitans reſtoient livrés depuis un an à la famine la plus cruelle; & cette calamité venoit d'être redoublée par l'arrivée déſaſtreuſe de quatre mille perſonnes, de tout ſexe & de tout âge, qui venoient vivre avec eux, au moment où ils manquoient de tout. Chaque matin on trouvoit dix ou douze perſonnes mortes de faim dans les rues, & les autres ne ſoutenoient, dit-on, leur malheureuſe vie, que par une nourriture dont l'idée ſeule fait frémir la nature humaine. Impatient de fuir loin de ces feſtins Thyeſtéens, j'obtins du Bey qu'il m'envoyât à quelque diſtance au ſud de la ville,

(1) Ptol, Géog. pag. 4.

parmi les Arabes, qui se ressentoient un peu moins de la disette.

Je fis le tour d'une grande partie de la Pentapole (1); je visitai les ruines d'Arsinoé; & quoique je fusse plus foiblement recommandé que de coutume, j'eus le bonheur de ne recevoir aucune insulte. Ne trouvant rien à Arsinoé, ni à Barca, je dirigeai ma route vers Ras-Sem, où l'on dit qu'est la ville pétrifiée, sur laquelle, au commencement de ce siècle, l'Ambassadeur de Tripoli, Cassem Aga, débita les mensonges auxquels toute l'Angleterre ajouta foi, quoiqu'ils portassent un caractère de fausseté très-évident (2). Ce n'étoit point alors le temps de l'incrédulité; on avançoit vers cette époque célèbre, où un homme persuadoit qu'il entreroit dans une bouteille d'une pinte. Mais depuis ce temps-là, l'on est devenu aussi incrédule qu'on avoit été facile à croire, & cela avec le même degré de raison.

Ras-Sem est à cinq journées de distance de Bengazi. Il n'y a d'autre eau à boire qu'une source fort désagréable au goût, & qui paroît imprégnée d'alun. C'est précisément ce qui a fait donner à ce lieu le nom de Ras-Sem, c'est-à-dire la fontaine du poison. Les seuls monumens qu'on y trouve sont les ruines d'une tour ou fortification, qui semble avoir été bâtie du temps des Vandales. Il est impossible de deviner si les habitans se servoient de l'eau amère qui est à Ras-Sem;

(1) C'est une contrée de la Cyrénaïque, où étoient les cinq villes d'Arsinoé, d'Apollonie, de Bérénice, de Cyrène & de Ptolémaïde. *Note du Traducteur.*

(2) Voyages de Shaw, sect. 6.

mais ce qu'il y a de bien certain, c'eſt qu'il n'y en a pas à moins de deux journées de chemin.

Je ne fus pas aſſez heureux pour découvrir les pétrifications d'hommes & de chevaux, de femmes qui battoient du beurre, d'enfans, de chiens, de chats & de ſouris, dont ſon Excellence Barbareſque certifia l'exiſtence à Sir Hans Sloane. Cependant, pour rendre juſtice à l'Ambaſſadeur de Tripoli, je dois avouer que quoiqu'il ait propagé ce menſonge, il n'en fut point l'inventeur. Les Arabes qui me ſervoient de guides à Ras-Sem, aſſuroient que l'hiſtoire étoit vraie, & ils ne commencèrent à ſe dédire que deux heures avant d'arriver ſur le lieu même du prétendu prodige. Je vis là des ſouris (1), comme on les nomme, d'une très-ſingulière eſpèce. Elles n'avoient rien de pétrifié; mais elles étoient au contraire vives, leſtes, & tenant plus, par leur agilité, de la nature des oiſeaux que de celle des quadrupèdes.

En me rapprochant de la mer, je vins à Ptolomète, qui eſt la Ptolémaïs (2) des anciens, & l'ouvrage de Ptolemée Philadelphe. Les murailles & les portes de cette ville ſubſiſtent encore dans leur entier. L'on y voit un grand nombre d'inſcriptions; mais il n'y reſte que quelques colonnes du portique, & un temple d'ordre ionique, tel qu'on l'exécutoit dans les premiers temps qu'il fut inventé. Auſſi quoique ces monumens ſoient peu conſidérables, ils ſont précieux dans l'hiſtoire de l'Architecture, & conſéquemment très-dignes d'être conſervés. Le Roi les poſſède dans ſa collection, avec tout ce que j'en ai pu deſſiner.

(1) Voyez dans l'Apendix, la figure du *Jerboa*.
(2) Itin. Anton. pag. 4.

Je rencontrai là une jonque grecque de Lampedosa, petite isle voisine de la Crète. Elle venoit de décharger une cargaison de bled, & étoit prête à remettre à la voile. Dans ce temps-là, les Arabes de Ptolomète me dirent que les Welled-Ali, puissante Tribu qui occupe tout le pays entre Ptolomète & Alexandrie, étoient en guerre entre eux, & avoient pillé la caravane de Maroc dont j'ai déjà parlé. On m'ajouta que les Pélerins qui composoient la caravane, avoient presque tous péri, dispersés dans le désert, & manquant d'eau. Enfin on me dit encore que la famine avoit été à Derna, ville voisine, où j'avois dessein d'aller; que la peste y avoit succédé à la famine, & que la ville, divisée en haute & basse, étoit aussi livrée aux horreurs d'une guerre civile. Ce torrent de mauvaises nouvelles ne me permit pas même d'hésiter; d'ailleurs, la continuation de mon voyage par terre ne sembloit devoir m'offrir rien qui dût me faire braver de si grands périls. Je résolus de fuir cette côte inhospitalière, & de conserver au moins les monumens des arts que j'avois recueillis pour le Public.

Je m'embarquai donc dans le vaisseau grec, qui étoit fort mal gréé, comme je ne tardai pas à m'en appercevoir. Quoiqu'il portât beaucoup de voilure, il n'avoit pas une once de lest. Une multitude de personnes, hommes, femmes & enfans, fuyant la famine, s'y embarqua à mon insu. Mais le passage étoit court, le vaisseau léger, & le Capitaine, ce me sembloit, devoit être accoutumé à ces mers. Cependant il en étoit tout autrement. Le Capitaine n'avoit jamais connu la mer. Propriétaire de ce vaisseau, il faisoit son premier voyage; mais malheureusement je le sus trop tard.

Nous mîmes à la voile à la pointe du jour, avec le temps le plus agréable que j'aie vu de ma vie à la mer. Nous étions au commencement de Septembre; & quoique le vent ne fût pas très-fort, il nous promettoit un voyage assez court: mais il fraîchit bientôt, & il devint très-froid. Il tomba beaucoup de grêle, & les nuages s'épaissirent & promenèrent sur nos têtes le tonnerre & l'orage. J'observai que nous ne gagnions point le large; & je fis ensorte de persuader au Capitaine, si le temps devenoit plus mauvais, d'entrer dans le port de Bengazi. Je crus même cet expédient d'autant plus nécessaire, que notre marin venoit de faire la découverte d'un très-grand inconvénient; c'est que nous n'avions pas à bord pour vingt-quatre heures de provisions.

Cependant le vent nous devint tout-à-fait contraire, soufflant par raffales, & nous menaçant du tonnerre & de la pluie. Le vaisseau étant dans son estive avec ses grandes voiles latines, tomba violemment sous le vent; & à peine il avoit doublé le cap qui est à l'entrée dangereuse du havre de Bengazi, qu'il heurta contre un rocher caché sous l'eau, & y demeura échoué. La Providence permit que le vent calmât en cet instant. Cependant je ne vis pas plutôt le vaisseau échoué, que je songeai à sortir du péril où nous étions. Nous ne nous trouvions pas loin de terre; mais la mer étoit extrêmement grosse. Il y avoit deux canots attachés derrière le vaisseau. Roger Mac-Cormack, mon domestique Irlandois, avoit été matelot à bord du vaisseau Anglois *le Monarque*, avant de passer au service d'Espagne. Son camarade l'avoit été aussi. Tout-à-coup ils démarrèrent le plus grand des canots, & nous nous y élançâmes tous les trois, suivis par une foule de personnes, que

nous ne pûmes pas empêcher d'y entrer. Il y auroit même eu de la cruauté à s'oppoſer à ce que ces pauvres gens uſaſſent des mêmes moyens que nous pour ſauver leur vie. D'ailleurs, à moins de les tuer, il n'étoit pas poſſible de les arrêter; & quand même nous aurions voulu prendre ce parti, il eût été trop dangereux, puiſque nous étions ſur les côtes des Maures. Ce que nous pûmes faire de mieux, fut de nous éloigner promptement, & de ramer vers la terre. Je m'étois mis en veſte & en caleçon de toile. Je n'avois qu'une ceinture de ſoie autour du corps. Mon petit porte-feuille, mon crayon, ma montre, étoient ſur ma poitrine, dans la poche de la doublure de ma veſte. Mes deux domeſtiques Anglois & deux Maures me ſuivirent; les autres, plus ſages, demeurèrent à bord.

Nous n'étions pas éloignés du vaiſſeau de deux fois la longueur du canot, que ce malheureux canot fut preſque rempli par une vague. Un cri de terreur, que firent entendre tous ceux qui y étoient, annonça qu'ils connoiſſoient toute l'horreur d'un danger qu'ils ne pouvoient éviter. Je vis que leur ſort alloit être décidé par une ſeconde vague, qui ſe déployoit en roulant vers nous. Craignant alors que quelque femme, quelque enfant, ou même quelque homme déſeſpéré, ne me ſaisît, & m'empêchant de me ſervir de mes bras & de mes jambes, ne me fît noyer, je criai à mes domeſtiques, en arabe & en anglois : « Nous ſommes perdus. Si » vous pouvez nager, ſuivez-moi «. Et ſoudain je m'élançai dans la mer. Je ne ſais point ſi ce fut la vague qui venoit vers nous, ou une autre, qui remplit le canot; car je m'en éloignai, autant qu'il me fut poſſible. J'étois nageur

vigoureux

vigoureux & exercé dès ma première jeuneſſe, & accoutumé en outre à toute ſorte de fatigue. Cependant tout cela, qui pouvoit me ſervir beaucoup dans une eau profonde, ne me ſuffit pas quand je fus près de terre. La lame, en ſe repliant, me donna ſur l'eſtomac un coup terrible & ſemblable à un coup appliqué avec une branche d'arbre, avec une groſſe corde, ou avec une arme élaſtique. Ce coup me renverſa ſur le dos, & me fit avaler tant d'eau que j'en fus preſque ſuffoqué.

J'évitai le retour de la ſeconde lame, en plongeant, & la laiſſant paſſer par deſſus ma tête; mais j'en fus très-fatigué, & j'en perdis un moment la reſpiration. Cependant la terre étoit devant moi & très-près. Je conſervois l'eſpoir de me ſauver, & je m'efforçai de ne pas être reporté au large. Mon courage ne m'abandonnoit pas, quoique mes forces m'abandonnaſſent, quoique je fuſſe battu malgré moi par le choc des vagues oppoſées; & qu'enfin il ſemblât qu'il ne me reſtât plus d'autre parti à prendre que de ne plus tenter de vains efforts, & de me ſoumettre à ma deſtinée. Mais avant de m'y réſoudre tout-à-fait, je plongeai pour voir ſi je ne pourrois pas toucher le fond; & je trouvai qu'en effet mes pieds atteignoient au ſable, quoique j'euſſe encore de l'eau par-deſſus la bouche. Ce ſuccès me donna dix fois plus de vigueur que je n'en avois; & j'eſſayai de flotter ſeulement avec la vague qui portoit à terre, afin de réſerver ma force contre le reflux; ce qui m'étoit devenu plus aiſé, depuis que je pouvois toucher le fond. Enfin ayant mes mains & mes genoux ſur le ſable, j'y enfonçai mes ongles, & je m'y tins ſi bien, que je ne fus plus rejetté en arrière, me

traînant au contraire quelques pieds en avant, quand la lame s'étoit retirée. Lorſque je fus tout-à-fait hors de la mer, je perdis preſque tout ſentiment, & j'imagine que je reſtai évanoui; car je ne me ſouviens de rien de ce qui ſe paſſa alors autour de moi.

Cependant les Arabes, qui ne vivent qu'à deux milles du rivage de la mer, vinrent en foule pour piller le vaiſſeau naufragé. Un de nos canots fut jetté ſur la plage, & ils en avoient, en outre, pluſieurs autres qui leur appartenoient. Pour celui qui étoit reſté attaché au vaiſſeau, les vagues l'avoient preſque entiérement rempli. Tous les paſſagers, tous les gens du vaiſſeau furent conduits à terre, & il n'y eut de noyés que ceux qui périrent dans le canot où je m'étois embarqué. Ce qui me retira de l'état d'anéantiſſement dans lequel je demeurois plongé, fut un coup qu'on me donna avec le gros bout d'une lance qui étoit garnie de fer. Ce coup porta préciſément ſur la jointure des vertèbres du cou & de l'épine du dos, & il me cauſa une douleur très-violente. Cependant je fus encore heureux de n'avoir point été frappé avec la pointe même de la lance; car ma petite veſte à l'algérienne, ma ceinture, mes longs caleçons, firent croire aux Arabes que j'étois un Turc; & après m'avoir donné bien des coups & des malédictions, ils me dépouillèrent de tout ce que j'avois ſur le corps, & me laiſſèrent. Ils en firent autant aux autres; enſuite ils allèrent du côté de leurs canots pour viſiter les noyés.

Après le traitement que je reçus des Arabes, je me traînai comme je pus parmi des monceaux de ſable blanc, où je tâchai de me cacher. Il faiſoit encore chaud; mais tout ſembloit

annoncer que la nuit feroit froide, & elle s'approchoit à grands pas. Il y auroit eu beaucoup de danger à aller, tandis que j'étois nud, du côté des tentes où il y avoit des femmes; il étoit même probable que j'aurois encore été mieux roffé que la première fois. Une chofe qui m'étonnoit moi-même, c'eft que j'avois été fi confus, que je ne m'étois pas fouvenu de parler aux Arabes dans leur propre langue; & ce ne fut même qu'alors qu'il me revint dans l'idée que le baragouin turc dont je m'étois fervi pendant qu'ils me battoient & me dépouilloient, m'avoit fait prendre pour un vrai Turc, & bien plus maltraiter qu'ils ne l'auroient fait fans cela.

Tandis que je me livrois à ces penfées, un vieux Arabe, fuivi d'un grand nombre de jeunes, s'avança vers moi. Soudain je le faluai, en lui difant, *Salam alicum!* Mais ce falut ne me fut rendu que par un jeune homme de la troupe; encore le prononça-t-il de manière à me faire croire qu'il étoit furpris de mon audace. Le vieillard me demanda alors fi j'étois Turc & ce que je faifois là. Je répondis que je n'étois point Turc, mais que j'étois un pauvre Chrétien, Médecin, Derviche, qui voyageois, cherchant à faire du bien pour l'amour de Dieu, & que j'avois voulu me dérober à la famine, & aller chercher du pain dans la Grèce. — Il me damande fi j'étois Crétois. — Non, répondis-je; je ne fuis même jamais allé en Crète. Je viens de Tunis, & je vais y retourner, puifque j'ai perdu tout ce que j'avois dans le vaiffeau qui vient de faire naufrage. Je parlois d'un ton fi lamentable, qu'il n'y avoit point de doute que l'Arabe ne crût vrai ce que je lui difois. Alors on me jetta fur le corps un habit de baracan fort fale & fort mauvais, & on me conduifit dans une tente, au bout de laquelle

je vis une longue lance plantée comme une marque de souveraineté.

Je fus présenté au Sheik de la Tribu, qui me questionna beaucoup; & comme il étoit en paix avec le Bey de Bengazi & le Sheik de Ptolomète, il me fit servir un bon souper, auquel tous mes domestiques prirent part; car il n'en avoit péri aucun. Ensuite beaucoup d'Arabes vinrent me consulter sur des maladies; & je m'en tirai le mieux que je pus, alléguant la perte de mes remèdes, afin d'engager quelqu'un d'eux à trouver au moins mon sextant : mais ce fut en vain. Après avoir resté deux jours parmi ces Arabes, le Sheik me fit rendre tout ce qu'on m'avoit pris, ainsi qu'à mes gens; puis il me fournit des chameaux avec un guide, qui me conduisit jusqu'à Bengazi, où j'arrivai le lendemain au soir.

Quand je fus à Bengazi, je fis faire mes remercîmens au Sheik, & le Bey lui envoya un homme pour le prier d'employer tous les moyens possibles, afin qu'on repêchât mes caisses pour lesquelles je promis une bonne récompense. On me renvoya faire, en retour, beaucoup de complimens & de promesses; mais je n'ai plus entendu parler de mes instrumens. Tout ce que je pus recouvrer fut une montre d'argent d'Ellicot, dont le mouvement avoit été ôté & brisé, quelques crayons & un porte-feuille dans lequel j'avois quelques esquisses de Ptolomète. Mon porte-feuille de poche me fut aussi rendu : mais mon crayon, qui étoit dans un étui d'argent, disparut pour jamais, ainsi que toutes les observations astronomiques que j'avois faites en Barbarie. Je perdis également dans mon naufrage un sextant, un instrument parallactique, un télescope à réflexion, un autre

achromatique, plusieurs dessins, un exemplaire des Ephémérides de l'abbé de la Caille, pour servir jusqu'en 1775, & que je regrettai d'autant plus, qu'il étoit rempli de notes marginales & manuscrites; une petite chambre obscure, des fusils, des pistolets, un gros mousquet & divers autres articles.

Je trouvai à Bengazi un petit bâtiment François, dont le Capitaine avoit été souvent à Alger pendant que j'y étois Consul. Il se ressouvint très-bien que je lui avois alors rendu quelque petit service; &, contre la coutume de la plupart des gens qu'on oblige, il se montra fort reconnoissant. Etant venu porter du bled à Bengazi, il se trouvoit prêt à s'en retourner dans l'Archipel, & il alloit même prendre une nouvelle cargaison dans la Morée; car celle qu'il avoit apportée ne pouvoit être regardée que comme une miette, en raison des besoins de Bengazi. Ce n'étoit seulement qu'un secours passager pour les soldats; & beaucoup de gens de tout âge & de tout sexe n'en mouroient pas moins de faim tous les jours.

Le port de Bengazi est rempli de poissons. Mes gens en prenoient une grande quantité avec un petit filet & quelques hameçons; & par ce moyen nous aurions eu de quoi nourrir une troupe encore plus nombreuse que la nôtre. Nous avions du vinaigre, du poivre, des oignons. Le pain, il est vrai, nous manquoit; mais malgré cela notre industrie nous empêchoit de nous ressentir de la famine. Nous essayâmes d'apprendre aux malheureux qui étoient autour de nous, à nous imiter. Nous leur donnâmes de la ficelle & quelques hameçons communs, par le moyen desquels ils auroient pu facilement attraper de quoi se sustenter. Mais ils aimoient mieux mourir de faim, en

s'efforçant de ramaſſer quelques grains de bled, que l'inattention des matelots ou la crevaſſe de quelques ſacs laiſſoit éparpiller ſur le rivage, que de veiller une heure à la marée montante, pour prendre d'excellens poiſſons; d'autant mieux qu'ils euſſent été ſûrs qu'en ayant une fois le premier, ils en auroient attrapé enſuite tant qu'ils auroient voulu juſqu'au juſſant.

Le Capitaine François dont j'ai parlé tout-à-l'heure, ne perdit pas un moment. Il avoit fort bien fait ſa vente; & quoiqu'il s'en retournât pour acheter une nouvelle cargaiſon, il m'offrit avec beaucoup de franchiſe, une partie de ſon argent. Je m'embarquai dans ſon vaiſſeau. Nous mîmes à la voile avec un vent favorable; & en quatre ou cinq jours de temps, nous arrivâmes à Canée, ville conſidérable, à l'extrémité occidentale de l'île de Crète. Là, je tombai dangereuſement malade de la ſuite des efforts extraordinaires que j'avois faits dans la mer de Ptolomète. Je me reſſentois auſſi des coups que j'avois reçus des Arabes, & j'en ai même porté les marques long-temps après.

De Canée je me rendis à Rhodes, où je trouvai mes livres. Enſuite j'allai à Caſtelroſſo, dans la Caromanie, où j'appris qu'il y avoit des ruines ſuperbes d'architecture ſur la côte oppoſée & à peu de diſtance de la mer. La Caromanie eſt une partie de l'Aſie mineure, encore très-peu connue. Mais comme ma ſanté devenoit de plus en plus mauvaiſe, il me fut impoſſible de la viſiter, & même de pouvoir prendre des meſures pour obtenir la protection néceſſaire; & je fus obligé d'abandonner cette découverte à quelque Voyageur plus heureux.

M. Peyssonel, Consul de France à Smyrne, homme non moins distingué par son caractère aimable, que par les ouvrages politiques & littéraires dont il a enrichi le Public, m'avoit fourni des lettres pour la Caromanie; & il n'y a nul doute qu'elles ne m'eussent été très-utiles, si j'avois achevé ce voyage. Ce qui augmenta la reconnoissance que je devois à l'honnêteté & à l'attention de M. Peyssonel, c'est que je ne l'avois jamais vu. Je suis bien fâché de n'avoir pas encore eu occasion de pouvoir le remercier, depuis mon retour en Angleterre: mais j'espère qu'il daignera agréer le témoignage de ma gratitude, ainsi qu'un exemplaire de mes Voyages, que j'ai chargé mon Libraire de Paris de lui faire remettre.

Depuis Castelrosso jusqu'à l'Isle de Chypre, je ne vis rien de remarquable. Je ne demeurai en Chypre qu'une demi-journée, & je me rendis à Sidon, où je fus parfaitement bien accueilli par M. de Clerembaut, beau-frère de M. Peyssonel, & Consul de France dans cette ville. M. de Clerembaut étoit un homme rempli de politesse & de bienveillance, & portant toutes les qualités sociales au plus haut degré. Je vécus quelque temps avec lui, parmi une Nation florissante, industrieuse & fort instruite; & quoique ma santé fût toujours très-foible, je fis de loin en loin quelques excursions dans le continent de Syrie, & dans le Liban & l'anti-Liban. Mais comme je ne portois point d'instrumens avec moi, comme je suivois à-peu-près les sentiers que d'autres Voyageurs avoient déjà parcourus & décrits, je leur abandonne ce champ tout entier; & je ne chercherai point à grossir de détails inutiles cette Introduction déjà trop longue.

Tandis que j'étois à Rhodes, j'écrivis par la voie de Smyrne, comme j'avois écrit de Canée par la voie de France, à quelques amis de Londres & de Paris, pour les informer de mon malheur, & leur demander un quart-de-cercle ou un sextant d'environ deux pieds de rayon, une montre marine, un télescope à réflexion, & un télescope achromatique de Dolland, avec plusieurs autres choses qui me manquoient.

Je reçus presqu'à la fois de Paris & de Londres, des réponses qui sembloient dictées par la même personne. L'on me mandoit que tous les ouvriers travailloient pour des Danois, des Suédois, & d'autres Astronomes étrangers; que tous les instrumens achevés étoient vendus, & qu'on ne pouvoit espérer d'en avoir qu'en attendant un temps considérable & indéfini. En même temps j'appris, à mon grand regret, qu'on n'avoit reçu d'Afrique aucune nouvelle de moi, excepté ce que portoient quelques lettres extravagantes & malicieuses, écrites par un homme que je m'abstiens de nommer ici, & parce qu'il ne vit plus, & parce qu'il tenoit à une famille très-respectable.

Mon Nouvelliste avoit dit dans ces lettres que j'étois allé avec une caravane Russe, dans le Curdistan, pour observer le passage de Vénus dans un endroit où il ne seroit point visible, & que de-là je devois poursuivre mon voyage jusqu'à la Chine, & m'en revenir par les Indes orientales. Ce conte absurde fut répandu adroitement dans le monde par des gens non moins dangereux que celui qui l'avoit écrit; & d'autres personnes, plus foibles que méchantes, quoique assez méchantes pourtant, ont affecté de le croire jusqu'à ce jour.

Je

Je conçus un ſi violent dépit de me voir ainſi traité pour prix du voyage que je venois de faire, que je jugeai au-deſſous de moi de ſacrifier encore les plus belles années de ma vie à endurer chaque jour de nouvelles peines & courir de nouveaux riſques, tandis que les foibles ſentimens que je faiſois naître dans le cœur de mes compatriotes, étoient également indignes d'eux & de moi. Une ſeule choſe m'empêchoit de retourner en Angleterre : c'étoit le deſir de remplir la promeſſe que j'avois faite au Roi, & d'ajouter les ruines de Palmyre aux ruines d'Afrique, que j'avois deſſinées & miſes à l'abri du danger.

Dans ma colère, je renonçai à toute idée de tenter la découverte des ſources du Nil ; & je ne donnai point de nouveaux ordres pour qu'on m'envoyât ni quart-de-cercle, ni téleſcope, ni montre marine. J'avois du papier & des crayons, ainſi que ma grande chambre obſcure, qui, n'ayant point été embarquée dans la jonque où j'avois fait naufrage à Ptolomète, étoit heureuſement arrivée à Smyrne, & de-là à Sidon. Je commençai en conſéquence à me donner des ſoins, ſuivant ma coutume, pour me procurer les moyens de faire le voyage de Palmyre d'une manière ſûre & commode ; & je crus qu'il falloit pour cela m'en rapprocher un peu. M. Abbot, Conſul Anglois de Tripoli en Syrie, m'invita à venir réſider chez lui ; & enſuite M. Vernon, ſon ſucceſſeur, me répéta la même offre de la manière la plus obligeante.

A Tripoli on fait un commerce de Varech qu'on envoie aux Marais ſalans qui ſont auprès de Palmyre. Le Sheik de

Cariateen, ville située précisément à l'entrée du Désert, avoit fait un marché avec le Bacha de Tripoli, pour une certaine quantité de cette plante nécessaire aux manufactures de Savon. Je profitai donc de cette occasion pour lier amitié avec ce Sheik: mais tout ce que j'en obtins fut qu'il entreprit de me conduire imprudemment au milieu d'un danger où il savoit bien qu'il ne seroit pas en état de me secourir.

Deux Tribus d'Arabes également puissantes, habitent les déserts des environs de Palmyre. La plus nombreuse, qu'on nomme la Tribu des Annecy, est renommée pour ses chevaux, qui sont les plus beaux du monde entier. L'autre, la Tribu des Mowalli, ne cède guère à la première pour l'excellence de ses chevaux; & si elle lui est inférieure en nombre, ses soldats sont plus vaillans. Les Annecy possèdent la contrée du sud-ouest, adossée au Mont-Liban, depuis Bozra jusques à Hawran, & ensuite le pays du Sud, qui s'étend des extrémités de l'Arabie Pétrée jusques au Mont-Horeb.

Les Mowalli habitent les plaines qui sont à l'orient de Damas, le long de l'Euphrate, & au nord jusqu'auprès d'Alep.

Ces deux Tribus ne se faisoient pas ouvertement la guerre, mais elles n'étoient pas non plus en paix: elles en étoient au commencement d'une rupture, moment peut-être le plus dangereux pour les étrangers qui avoient quelque chose à démêler avec l'une d'entre elles. Je n'appris cela qu'à Hassia,

où je trouvai un Sheik pour lequel j'avois une lettre de recommandation du Bacha de Damas, son ami. Ce Sheik d'Hassia conserve sa puissance, non par sa propre force, mais en épousant une fille tantôt chez les Annecy, tantôt chez les Mowally; & par ce moyen, les deux Tribus l'aident également à maintenir la sûreté de son Canton. C'est lui qui est chargé de veiller sur cette partie de la route où passent les couriers qui vont de Constantinople en Egypte, route appartenant à ces deux Tribus, qui se trouvoient alors à une certaine distance l'une de l'autre, mais dont les escadrons voltigeoient autour de Palmyre pour veiller sur la propriété de leurs pâturages respectifs. Ces Arabes sont, je crois, ceux que les Ecrivains Anglois appellent les Arabes sauvages. Mais quoique véritablement assez sauvages, je ne crois pas qu'ils le soient plus qu'aucune autre espèce d'Arabes. Ce qu'il y a pourtant de bien certain, c'est que les jeunes Arabes qui composent les escadrons dont je viens de parler, sont brutaux & féroces quand ils se trouvent éloignés de leur camp & de leur Sheik; & l'étranger qui tombe alors entre leurs mains, & qui en réchappe, peut se regarder comme un heureux voyageur.

En m'en revenant d'Hassia, j'aurois prolongé ma course au Midi pour voir Baalbec; mais elle étoit assiégée par l'Emir Yousef, Prince des Druses, Nation idolâtre qui habite le Mont-Liban. Je m'en retournai donc à Tripoli de Syrie, & peu de temps après je partis pour Alep, prenant ma route par la plaine du Jeûne, qui s'étend entre le Mont-Liban & le rivage de la mer.

Je visitai l'ancienne Byblus, & je me baignai avec plaisir dans l'Adonis. Là tout rappelle la belle Littérature Grecque. J'y vis plusieurs monumens d'Architecture très-dégradés; mais je n'en parlerai point, parce que M. Drummond en a déjà publié les dessins, & que je n'ai jamais aimé à aller sur les brisées de personne.

Je passai à Latikea, qui est l'ancienne Laodicée *ad mare*. De là j'allai à Antioche, & enfin j'arrivai à Alep. La fièvre, que j'avois eue après mon naufrage de Bengazi, m'avoit repris avec violence, pour avoir passé une nuit dans les vergers de mûriers qui sont derrière Sidon, & depuis elle continuoit toujours à se faire sentir par petits accès. Mais à Alep elle redoubla, précisément au moment où j'entrois dans la maison de M. Belville, Négociant François, pour lequel j'avois des lettres de crédit. Jamais peut-être recommandation ne fut plus heureuse, jamais le ciel ne créa une ame aussi bien assortie à la mienne que celle de M. Belville: en dire davantage ce seroit trop faire mon éloge.

A M. Belville se joignit le Docteur Patrik Russel, Médecin de la Factorerie Angloise. Je puis dire que sans l'amitié & la tendre inquiétude de l'un, & l'habileté & les soins de l'autre, mes voyages auroient été terminés à Alep. Je me rétablis lentement; & quoique je n'eusse vu personne que mes deux amis, leurs rapports furent cause que je devins l'objet de l'attention publique; aussi passai-je depuis des heures très-agréables avec M. Thomas, Consul de France, avec sa famille, & avec plusieurs autres Négocians d'Alep. Indépendamment des services que le Docteur Russel me rendit dans

ma maladie, il me donna des Livres & de nouvelles leçons de son Art. Personne ne connoissoit aussi bien que lui les maladies endémiques de l'Orient; & peut-être, en me guérissant de la fièvre à Alep, ce ne fut pas la seule fois qu'il me sauva la vie.

Rendu à la santé, ma première idée fut d'accomplir mon voyage de Palmyre. Les Mowalli étoient campés non loin d'Alep. J'obtins sans peine le moyen de m'expliquer avec Mahomet Kerfan, leur Stheik, & je m'assurai de sa bonne volonté: mais j'appris en même temps de lui que la route que je m'étois proposé de suivre pour me rendre à Palmyre par le côté du Nord, étoit ennuyeuse, incommode, peu sûre, & m'occasionneroit beaucoup de dépense. Enfin le Sheik me conseilla de ne pas l'entreprendre. Il est inutile, en pareil cas, de demander des informations plus particulières. Un Arabe qui agit avec précaution, sait assurément bien ce qu'il fait. Il me dit qu'il laisseroit un de ses amis dans la maison d'un autre Arabe à Hamath (1), à moitié chemin de Palmyre; que si j'y allois après qu'un mois se seroit écoulé, je le trouverois, & que je pourrois me fier à lui sans crainte, parce qu'il me conduiroit en sûreté à Palmyre.

Je m'en retournai alors à Tripoli. Au temps fixé, je partis pour Hamath; j'y trouvai mon conducteur, & je me rendis avec lui à Hassia. En venant d'Alep, je n'avois point suivi le chemin d'en bas qui passe à Antioche. Le fleuve Oronte arrose la plaine où l'on cultive d'excellent Tabac. Il étoit

(1) C'est la limite nord de la Terre-Sainte.

alors si enflé par les pluies qui avoient tombé dans les montagnes, qu'on ne pouvoit pas distinguer le gué. Je m'arrêtai à deux misérables huttes, habitées par quelques infames Turcomans, & je priai un de leurs Chefs de m'indiquer le gué. Il feignit de me l'indiquer en effet, d'un air assez complaisant. Je marchai quelques pas sur un fonds solide : le courant étoit si violent devant moi, que je fus plusieurs fois tenté de rebrousser chemin ; mais ne soupçonnant aucune trahison, je m'avançai toujours, jusqu'à ce que tout-à-coup je tombai avec mon cheval au fond de la rivière.

Je portois un fusil en bandoulière, & la bandoulière étoit retenue par une agraffe. Tant que cette agraffe tint, elle m'embarrassa tellement les bras & les jambes, que je ne pus pas nager, & je vis l'instant où je me noyois. Mais heureusement elle échappa, le fusil alla au fond, & on le repêcha ensuite par ordre du Bacha, & à la prière des Marchands François. Cependant je gagnai le rivage, tandis que mon cheval y arrivoit de son côté, & j'entrai pour faire sécher mes habits, dans un Caphar (1) qui étoit un peu plus loin. L'homme que je trouvai dans le Caphar me dit qu'à l'endroit où j'avois passé il y avoit le reste d'un pont de pierre récemment brisé par les eaux ; & que j'étois tombé précisément dans le vuide d'une arche emportée ; que les gens qui m'avoient montré ce passage étoient une troupe d'exécrables bandits ; & qu'enfin j'étois bien heureux de leur avoir échappé, & d'être rendu de ce

(1) C'est un poste où il y a un parti d'hommes destinés à recevoir des Voyageurs, une contribution pour l'entretien & la sûreté des chemins.

côté du fleuve. Je priai alors cet homme d'enseigner à mes domestiques où étoit le gué.

D'Hassia, mon conducteur me mena à Cariateen, où l'on voit une source de belle eau, qui coule dans un grand étang. Là, je trouvai, à ma grande surprise, environ deux mille Arabes Annecy, qui étoient en dispute avec mon vieil ami Hassan, le Marchand de Varech. Mais cela n'eut aucun effet dangereux pour nous. La querelle des Annecy & des Mowalli sembloit être appaisée; car un vieillard de chacune de ces Tribus nous accompagna à cheval jusqu'à Palmyre. Les deux Tribus nous fournirent même des chameaux pour nous faire voyager plus commodément, & nous traversâmes le grand Désert, qui s'étend entre Cariateen & Palmyre, en un jour & deux nuits, marchant sans cesse, sans dormir un seul instant.

Un peu avant d'arriver à la vue des ruines, nous grimpâmes sur une montagne de pierre blanche & graveleuse, en suivant un chemin étroit & tournoyant où notre vue étoit bornée. Mais dès que nous arrivâmes au sommet de la montagne, il s'offrit à nos regards le plus magnifique, le plus ravissant spectacle qui ait peut-être jamais frappé des yeux mortels. La vaste plaine qui paroissoit au-dessous, étoit entiérement couverte d'édifices superbes & si rapprochés, que l'un sembloit toucher à l'autre. Tous étoient dans les proportions les plus élégantes, & avoient les formes les plus gracieuses. Tous étoient construits d'une pierre blanche, qui de loin ressemble à du marbre. A l'extrémité s'élève le temple du Soleil, édifice digne de terminer une scène si majestueuse.

Il n'étoit pas possible que deux personnes songeassent ni à dessiner les ornemens, ni à relever les proportions de tous ces monumens. D'ailleurs M. Wood l'avoit déjà fait, & je n'avois intention de rien publier concernant Palmyre, puisque c'eût été une violation de la loi que je m'étois imposée de ne point me mêler des travaux des autres. J'ai toujours suivi cette loi à l'égard des étrangers; & elle doit m'être encore plus sacrée, quand il s'agit de M. Wood, à qui la reconnoissance & l'amitié m'attachent doublement.

J'ai divisé Palmyre en six vues angulaires, portant toutes au premier palais, ou au principal grouppe de colonnes qui m'a paru le mériter. L'état de ces édifices est particuliérement favorable à cette manière de les représenter. Les colonnes sont toutes découvertes jusques à leur bases, & le sol sur lequel la ville est bâtie est solide & plane. Ces vues sont toutes dessinées sur du grand papier. Dans quelques endroits les colonnes ont jusqu'à un pouce de long, & quelques-unes des figures qui sont sur la place qui est devant le temple du Soleil, ont près de quatre lignes de hauteur.

Avant de partir de Palmyre, j'observai sa latitude avec l'instrument d'Hadley. Cet instrument s'étoit sans doute déjetté dans la route, car l'index alloit mal, & avoit de petits ébranlemens; ainsi je ne prétends point donner cette observation pour très-exacte. Cependant après avoir pris tous les soins possibles, je trouvai que la latitude étoit de 33° 58'; ce qui me semble se rapprocher beaucoup de la vérité. Ensuite la distance de la mer étant en droite ligne de 160 milles, & ce Cap montueux de la côte de Syrie, qui s'élève entre Byblus

Byblus & Tripoli, & qu'on connoît sous le nom de *Théoprosopon*, étant presque directement à l'occident & dans le même parallèle de Palmyre, j'estime que la longitude de cette ville est de près de 37° 9′ du méridien de Greenwich.

De Palmyre je me rendis à Baalbec, qui en est éloignée de cent trente milles. J'y arrivai précisément le jour que l'Emir Yousef ayant pris la ville, & établi un nouveau gouvernement, décampoit pour s'en retourner dans ses montagnes. Le moment étoit favorable pour moi, parce que j'étois ami de l'Emir. J'obtins la liberté de faire tout ce que je voudrois; & à cet avantage fut joint celui du départ du vainqueur, de sorte que je n'eus point l'embarras de faire ma cour, ni l'ennui d'écouter quelquefois des questions impertinentes.

Baalbec, située dans une plaine charmante, à l'occident du Mont-Liban, est très-bien arrosée & environnée de jardins. Elle se trouve à environ cinquante milles de distance d'Hassia, & à trente milles de la côte de la mer la plus proche, c'est-à-dire, de l'endroit où étoit l'ancienne Byblus. L'intérieur du grand Temple de Baalbec, qu'on suppose le Temple du Soleil, est plus beau que tout ce qu'il y a à Palmyre, & même qu'aucune autre sculpture en pierre que je me rappelle avoir vue. Toutes les vues que j'ai dessinées à Palmyre & à Baalbec, sont maintenant dans la collection du Roi, & j'ose dire que c'est un des plus superbes présens qu'on pût offrir à un Prince ami des Arts.

La seule curiosité m'engagea à passer par Tyr, & j'y devins le triste témoin de la vérité de cette prophétie,

« qui dit que Tyr, la reine des Nations, seroit un rocher, sur » lequel les Pêcheurs feroient sécher leurs filets (1) ». Deux misérables Pêcheurs, après avoir attrapé un peu de poisson, venoient d'étendre leurs filets sur ces rochers de Tyr. Je les engageai, au risque de déchirer les filets, de les jetter encore dans les endroits où l'on dit qu'on peut prendre des coquillages, & où j'espérois qu'ils me rapporteroient un des fameux poissons qui recèlent la pourpre tyrienne. Mais je me trompai; & je crois pourtant que je ne fus pas moins heureux en cela, que ne l'étoient les anciens Pêcheurs de Tyr. Le prétendu coquillage où étoit la pourpre, servoit vraisemblablement à cacher la connoissance que les Tyriens avoient de la cochenille; car si leur pourpre avoit dépendu de ce coquillage, & que toute la ville se fût mise à pêcher, on n'auroit sûrement pas pris de quoi teindre vingt aunes d'étoffe par an.

Fatigué de mon voyage, mais extrêmement satisfait de tout ce que j'avois vu, & plein de santé & de bonne humeur, j'arrivai sous le toit hospitalier de M. de Clerembaut à Sidon.

Je trouvai des lettres d'Europe d'un style bien différent des premières. Mon ami M. Russel me mandoit de Londres qu'il m'avoit expédié d'abord un excellent Télescope à réflexion, de deux pieds de rayon, & le dernier qu'avoit fait M. Short, ce qui suffisoit pour en faire l'éloge; ensuite un autre Télescope achromatique de Dolland, presque égal à un Réflecteur de trois pieds; ayant d'ailleurs un support très-ingénieusement composé & des régulateurs fixés avec des écrous. Je crois

(1) Ezéch. chap. 26, verf. 5.

cependant que cet instrument seroit plus parfait, si les trois pieds du support étoient plus courts seulement de six pouces. Ce raccourcissement lui ôteroit le léger vacillement qu'il a quand on s'en sert & qu'il fait du vent. Mais peut-être aussi ce léger défaut n'est-il point dans les autres Télescopes d'une construction pareille. Cet instrument est d'ailleurs très-agréable, & une fois plié, il tient peu de place & est facile à transporter.

Au retour de mon voyage, j'ai rapporté chez moi l'un & l'autre Télescopes; & ils sont tous les deux en fort bon état déposés dans ma Bibliothèque. Cela doit paroître surprenant, car la plupart des Voyageurs semblent s'accorder à dire que les miroirs de métal se rouillent entre les Tropiques, & deviennent hors d'état de servir dès qu'on a fait quelques observations auprès du zénith. La crainte de cet inconvénient & la fragilité des verres des Télescopes achromatiques m'occasionnèrent beaucoup de dépense; mais j'éprouvai ensuite qu'avec un peu de soin, un Réflecteur pouvoit suffire pour un long voyage.

En recevant mes instrumens de Londres, je reçus aussi de Paris une montre marine, & une montre à secondes de Lepaute, plus chère que celle d'Ellicot, mais d'ailleurs ne lui ressemblant en rien. La montre étoit fort propre, & faite sur des principes très-ingénieux & très-simples; mais les détails en étoient si mal exécutés, si peu finis, qu'il eût été facile à l'Ouvrier le plus novice d'appercevoir la cause de son irrégularité. Je la garde encore telle qu'elle me fut envoyée. Elle m'a fort peu servi, & je doute qu'elle puisse jamais servir davantage à d'autres. Aussi m'a-t-elle coûté, je suis sûr, dix fois plus cher qu'elle ne vaut.

Cependant les lettres que je trouvai à Sidon étoient loin de me faire efpérer un quart-de-cercle ; & conféquemment elles me laifsèrent peu de fatisfaction. Mais elles me confirmèrent dans la réfolution que j'avois prife alors de voyager en Egypte. Après avoir vu la plus grande partie des monumens de la belle Architecture des Anciens, depuis fa plus grande perfection jufqu'à fa décadence, je defirois de connoître ce qu'elle étoit dans l'origine. Ainfi j'avois befoin de voir l'Egypte.

Norden, Pocoke & plufieurs autres Voyageurs, ont donné des relations très-intéreffantes de l'Architecture Egyptienne en général, de la difpofition & de la grandeur des Temples, de la magnificence des marbres, de leurs hiéroglyphes, de leurs diverfes formes, de leurs dorures, de leurs peintures, & de la manière dont ils font encore confervés. Cependant je crus qu'on pouvoit apprendre quelque chofe de plus fur les premières proportions de leurs colonnes, & la conftruction de leurs plans. Dendera, qui eft la Tentyra des anciens, fembloit, d'après le récit des Ecrivains dont je viens de parler, offrir un vafte champ à mes recherches.

J'avois déjà recueilli un grand nombre d'obfervations fur les progrès de l'Architecture Grecque & Romaine, en différens âges, non d'après des livres & des fyftêmes particuliers, mais d'après les modèles que j'avois moi-même mefurés. J'étois depuis long-temps d'une opinion, dans laquelle je me fuis encore fortifié ; c'eft que le goût de l'Architecture ancienne, fondé fur les exemples que l'Italie feule peut fournir, ne fuffit pas pour connoître le mérite des anciens Architectes.

Ce qu'on peut apprendre d'après les premières propositions des plans & des élévations, semble avoir resté intact en Egypte.

Après avoir visité l'Egypte, je me proposois de me retirer tranquillement dans mon patrimoine, avec une ample provision d'études & d'observations propres à me servir d'amusement dans ma vieillesse. J'espère pourtant que ma collection ne sera point perdue pour le Public, à moins que la gravure n'en reçoive aussi peu d'encouragement que mes autres travaux.

Tandis que je me préparois à passer en Egypte, je reçus, par la voie d'Alexandrie, une lettre que je n'attendois nullement, & qui, si elle ne changea point d'abord mes résolutions, m'ébranla au moins beaucoup. Le Comte de Buffon, M. Guys de Marseille, & plusieurs autres personnes avantageusement connues dans le monde littéraire, s'étoient adressés au Ministre, & par lui au Roi Louis XV, pour lui représenter combien il étoit douloureux qu'après qu'un homme avoit fait espérer qu'il réussiroit à venger l'honneur des Voyageurs & des Géographes, en découvrant les sources du Nil, un accident malheureux l'empêchât d'exécuter son entreprise. Ce Prince, distingué par sa munificence & sa générosité, & rempli du desir de protéger les sciences, donna ordre qu'on choisît un quart-de-cercle de l'Ecole de la Marine, & qu'on me l'envoyât de Marseille à Alexandrie.

Je reçus en même temps une nouvelle lettre de M. Russel, qui m'apprenoit que les Astronomes avoient commencé à perdre l'espoir de découvrir avec précision la parallaxe du

Soleil, par l'obſervation du paſſage de Vénus, parce qu'ils craignoient que les erreurs des Obſervateurs ne fuſſent plus conſidérables que la quantité de l'équation demandée ; & qu'ils deſiroient ardemment qu'on fît un voyage en Abyſſinie, plutôt que de chercher à établir une exactitude, pour l'obtention de laquelle les Savans penſoient que nos inſtrumens étoient trop imparfaits.

En m'envoyant ces lettres, mon correſpondant d'Alexandrie m'écrivoit que le quart-de-cercle du Roi de France, & mes autres inſtrumens étoient arrivés.

L'ouvrage que je donne aujourd'hui au Public, contient le récit du Voyage que je commençai alors. Je crois qu'en rendant compte de ce qui m'étoit arrivé juſques-là, j'ai fait tout ce qui étoit en mon pouvoir pour diſſiper les doutes & les difficultés qui auroient pu embarraſſer les perſonnes qui liront mon Livre ; & j'eſpère, en cela, avoir réuſſi.

Il me reſte maintenant à remplir encore une partie de ma promeſſe, en expliquant ce qui a retardé la publication de mon Voyage. Quiconque réfléchira ſur l'éloignement des lieux que j'ai parcourus, ſur les déſerts affreux qui me ſéparoient de ma patrie, ſur les guerres civiles qui déſoloient l'Abyſſinie pendant que j'y étois, ſur les vols & les violences inſéparables d'un Gouvernement tombé dans une anarchie horrible, ne ſera nullement étonné que pendant pluſieurs années il ne ſoit parvenu en Europe qu'une ſeule fois de mes nouvelles. Une lettre, accompagnée d'un billet, pour de l'argent que j'avois emprunté d'un Grec à Gondar,

parvint fort bien au Caire ; mais toutes les autres furent perdues. Mes amis d'Angleterre me crurent mort ; mais comme ma prétendue mort devoit être arrivée dans des circonstances difficiles à prouver, mes biens devinrent un héritage vacant, sans propriétaire, & livré en commun à ceux qui crurent avoir des titres pour s'en arroger la jouissance passagère.

A mon retour, divers procès ont été la suite inévitable de ce désordre. Un seul, soutenu avec opiniâtreté pendant dix ans par une Compagnie opulente, vient enfin d'être terminé en peu d'heures à la Chambre des Pairs, grace à la sagacité & à la sagesse du noble Lord, qui, heureusement pour les trois Royaumes, est à la tête de nos Loix. Tel a été l'effet d'un Jugement si équitable, que la confiance, l'harmonie, & tout ce qui constitue un bon voisinage, règnent aujourd'hui dans mon canton.

Il me reste cependant quelques autres procès, qui malheureusement ne sont pas encore assez près de leur terme. Mais j'espère qu'avec de la patience & des soins, j'en viendrai à bout. On ne pourra sûrement pas accuser le Jugement d'être trop prompt, puisque les plaidoieries auront duré plus de trente ans.

A ces occupations désagréables, qui m'ont pris beaucoup de temps, j'en puis joindre de plus malheureuses. La fièvre, que j'avois attrapée à Bengazi, s'est fait sentir de temps en temps, pendant plus de seize ans, quoique j'eusse employé toutes sortes de remèdes pour la déraciner ; & ce qui m'a été bien plus sensible, c'est qu'une maladie de langueur, après

avoir menacé long-temps la vie d'une épouſe chérie, après m'avoir coûté neuf ans d'alarmes, pendant leſquels le devoir & la tendreſſe m'obligeoient à des ſoins continuels, l'a enfin miſe au tombeau à la fleur de ſon âge (1).

L'affliction inſpire toujours le goût de la ſolitude, & la ſolitude porte naturellement à la réflexion & à l'étude. Mes amis s'empreſſèrent unanimement à m'attaquer du côté le plus facile à vaincre quand notre eſprit eſt abattu, du côté de la vanité. Ils me repréſentèrent combien il ſeroit ignoble, après tous les dangers & les obſtacles que j'avois ſurmontés, de me voir accablé par une infortune commune à tous les hommes, & de me livrer à un oubli déraiſonnable, dont les conſéquences ne m'offroient aucun avantage, & qui étoit abſolument contraire à ce que ma patrie avoit droit d'attendre du caractère ferme & intrépide que j'avois autrefois montré. Parmi ceux qui ont daigné me parler ainſi, le plus preſſant eſt un homme avantageuſement connu dans la littérature, & non moins diſtingué par ſes vertus que par ſes talens; c'eſt enfin l'honorable Daines Barrington, dont l'amitié, précieuſe à tant d'égards, a encore pour moi le mérite particulier d'être, pour ainſi dire, née avec nous, & d'avoir été dans notre enfance la compagne de nos études. Ses conſeils, ſes ſoins, ſon zèle ardent, m'ont déterminé à publier mes Voyages; & ſi ma relation a quelque mérite, c'eſt à M. Barrington qu'il eſt dû.

Il n'y a pas long-temps que cette relation a été achevée de mettre en ordre. Les matériaux, recueillis ſur les lieux même,

(1) Madame Bruce eſt morte en 1784.

étoient

étoient en grand nombre, & les événemens dont je parle ont été décrits le jour même où ils se sont passés ; & quand j'ai rapporté des discours, c'est parce que je les ai copiés à l'instant même où ils venoient d'être prononcés. Aussi ces discours, bien différens de ceux qu'on trouve ordinairement dans les Livres, n'ont point été fabriqués à loisir & loin des objets auxquels on les approprie.

L'on peut trouver des défauts dans cet Ouvrage, peut-être même des défauts très-grands; & j'en conviendrai volontiers. Mais je prendrai la liberté d'observer que je ne connois point de Livre, dans le même genre, où il n'y en ait autant & d'aussi graves, quoiqu'ils ne soient peut-être pas de la même espèce des miens. Distinguer les objets avec justesse, les écrire simplement, exactement & sans passion, est tout ce qu'on peut attendre d'un homme qui se trouve, comme moi, sans cesse environné d'obstacles & de périls.

L'on peut trouver aussi des fautes dans mon style, l'on peut trouver que j'aurois dû le travailler davantage; & peut-être aura-t-on raison. Cependant je puis assurer que j'y ai porté beaucoup d'attention. Mais je ne me suis point servilement attaché à une délicatesse, à un purisme, qui n'eût produit rien qu'une gêne désagréable dans ma narration. On ne doit pas même oublier que mon amusement est l'un des motifs qui m'ont fait prendre la plume ; & j'aurois mieux aimé renoncer à entrer dans la carrière, que de la parcourir avec des entraves que je me serois forgées moi-même. Le style est comme le sujet, rude & mâle. Les sentiers que j'ai suivis n'étoient point semés de fleurs; & ce n'eût été augmenter ni le mérite

de mon Livre, ni le plaisir des Lecteurs, que de le traiter comme un ouvrage d'imagination & de goût. Je livre donc volontiers les petites fautes de diction à la malice des critiques, qui, sans ces taches légères, ne trouveroient peut-être aucun plaisir à la lecture de mes Voyages.

L'on a répandu qu'il s'étoit formé d'avance des partis contre mon Livre. Je ne puis pourtant pas dire que cela soit vrai ; je n'ai jamais pris la peine de m'en informer. Si j'ai eu de tels adversaires, ils ont été bien foibles, puisqu'ils n'ont encore pu me faire aucun mal ; & je ne me soucie point, en vérité, de savoir si c'est par défaut de volonté, ou par défaut de moyens. S'il falloit même opter, j'aimerois à croire que c'est uniquement par défaut de volonté ; car il n'y a point d'ennemi si foible qu'il n'ait toujours quelque moyen de nuire.

A présent que j'ai acquitté ma promesse en rendant compte des motifs de mes Voyages, & des raisons qui m'en ont fait différer la publication, il ne me reste qu'à donner une idée sommaire de l'Ouvrage même. Il est considérable & très-coûteux par rapport au grand nombre de gravures qu'il contient. J'étois loin de le vouloir ainsi : mais le Voyage a été long, & le travail s'est accru insensiblement sous mes mains. Aussi peut-il désormais remplir un grand vuide dans l'histoire du monde. Au lieu de ressembler en général aux Voyages qui font l'amusement d'un jour d'oisiveté, il est fait pour qu'on s'en occupe long-temps.

Les personnes qui connoissent le mieux Hérodote, Diodore de Sicile, & quelques autres Historiens Grecs, trouveront ici

applanies bien des difficultés que ces Auteurs leur présentoient; & ceux qui n'ont point lu ces Historiens, & qui prendront ici les premières notions de la géographie, du climat, & des mœurs de l'Orient, n'auront peut-être pas beaucoup de regrets à former de ne les avoir pas puisées dans des sources plus anciennes.

Ma relation commence à mon départ de Sidon pour Alexandrie, & au voyage que je fis en remontant le Nil jusqu'à la première cataracte. L'on ne doit pas s'attendre que je m'étende beaucoup sur l'histoire particulière de l'Egypte. Depuis quelque temps, chaque année nous en a fourni quelques détails bons ou mauvais; & les deux derniers Ouvrages de MM. Savary & Volney semblent avoir épuisé la matière. Ce n'est pourtant pas la seule raison qui m'a arrêté.

Après que M. Wood & M. Dawkins eurent publié les dessins des ruines de Palmyre, le feu Roi de Danemarck envoya un certain nombre d'Artistes, supérieurs chacun dans son genre, pour faire des recherches en Orient. Ce Prince leur dit en même temps d'une manière très-obligeante, qu'ils pouvoient visiter, s'ils le vouloient, Baalbec & Palmyre, pour leur satisfaction & pour leurs études particulières; mais qu'il leur défendoit de s'immiscer dans les travaux des Voyageurs Anglois, & de choisir aucun des sujets que ces Voyageurs avoient traités. Une pareille attention éprouva de la part des Anglois toute la reconnoissance qu'elle méritoit; & comme j'allois partir pour l'Egypte, M. Wood me pria d'avoir pour les Danois, les mêmes égards qu'ils avoient eus pour nous, & de m'abstenir d'écrire sur les sujets traités par M. Nieburh, ou du moins de

ne pas chercher à le critiquer. Voilà pourquoi j'ai moins parlé de l'Egypte & de l'Arabie. Cependant j'en ai peut-être assez dit. Ceux qui penseront le contraire, doivent avoir recours au Voyage de M. Nieburh, qui est très-étendu. Ce savant fut le seul des Voyageurs Danois qui revint dans sa patrie. Ses cinq compagnons moururent en différentes parties de l'Arabie, & aucun ne put pénétrer en Abyssinie, principal objet de leur mission.

Mon départ d'Egypte est suivi de l'examen détaillé du Golphe d'Arabie, jusqu'à l'Océan Indien; de mon arrivée à Masuah; de quelques idées sur le premier peuple qui habita l'Atbara & l'Abyssinie; de conjectures sur le langage de ce peuple; de l'histoire des premiers âges du commerce de l'Inde; de la fondation de l'Empire d'Abyssinie & de ses diverses révolutions, jusqu'à l'usurpation des Juifs, l'an 900 de l'ère Chrétienne. Voilà ce qui compose le premier volume.

Le second commence avec le rétablissement de la race de Salomon, dont l'histoire est puisée dans les annales d'Abyssinie, & paroît ici, pour la première fois, traduite de la langue Ethiopienne. J'ai déposé l'original de ces annales dans le Museum Britannique, pour servir aux Savans & au Public.

Le troisième renferme le détail de mon voyage de Masuah à Gondar; les mœurs & les coutumes des Abyssiniens; deux tentatives pour remonter aux sources du Nil; la description de ces sources; & généralement tout ce qui a rapport à ce fleuve fameux & à ses débordemens.

Enfin, le quatrième volume contient mon retour des ſources du Nil à Gondar; les campagnes de Sébraxos, & les révolutions qui en furent la ſuite; mon retour par le Royaume de Sennaar & le Béja, c'eſt-à-dire, le déſert de Nubie; & mon arrivée à Marſeille (1).

En revoyant mon Ouvrage, je me ſuis apperçu qu'une choſe, & je crois que c'eſt la ſeule, n'étoit pas aſſez claire, & pourroit faire élever quelques doutes inſtantanés dans l'eſprit des lecteurs, du moins de ceux qui ne le parcourront qu'avec peu d'attention. L'objet de ces doutes eſt qu'on me demandera comment je pus me procurer des fonds pour me défrayer moi & dix perſonnes de ma ſuite, ſi long-temps & ſi aiſément, puiſque j'exerçois l'art utile de la Médecine ſans en retirer de l'argent, ni aucun autre profit? Comment eſt-ce encore que, contre l'uſage des autres Voyageurs, je vécus à Gondar, & ſur-tout à la Cour, dans l'indépendance & l'égalité, au lieu de m'abaiſſer & de me tenir au loin, de peur des Prêtres, ou de rechercher en eſclave la protection de quelque Grand?

Je m'empreſſerai avec plaiſir de répondre à ces doutes, à ces queſtions raiſonnables, ainſi qu'à d'autres ſemblables, ſi je pouvois en prévoir. Il n'eſt nullement extraordinaire qu'un Etranger comme moi, & une troupe de gens tels que ceux qui m'accompagnoient, puſſent ſe ſoutenir, vivre aiſément à Gondar pendant un certain temps. L'homme qui eſt un peu inſtruit, a une ſupériorité infinie ſur des Barbares; & c'eſt alors qu'on ſent tous les avantages de l'éducation. Tous

(1) Depuis, M. Bruce a joint à ſon Ouvrage un cinquième volume, précieux pour l'Hiſtoire Naturelle. *Note du Traducteur.*

les Grecs que nous trouvâmes à Gondar étoient originairement des criminels & des vagabonds. Nul d'eux n'avoit jamais exercé aucune profeſſion honnête, excepté Pétros, le Chambellan du Roi, qui étoit un ancien Cordonnier de Rhodes; ce qu'il eut bien ſoin de cacher à ſon arrivée en Abyſſinie. Cependant tous ces expatriés, non-ſeulement ſubſiſtoient, mais par degrés & ſans prétendre être Médecins, ils parvenoient aux places, aux richeſſes, aux honneurs.

L'hoſpitalité eſt la vertu des Barbares, qui ſont même d'autant plus hoſpitaliers, qu'ils ont plus de barbarie, comme, par pluſieurs raiſons ſenſibles, la même vertu ſe trouve chez les Nations policées dans la même proportion.

Si, à mon arrivée en Abyſſinie, je montrai un caractère indépendant, ce fut par réflexion & par politique. J'avois ſouvent ſongé que les infortunes que d'autres Voyageurs avoient éprouvées dans ces contrées, ne venoient que de l'opinion que les Abyſſiniens s'étoient formée en général du rang & du mérite de ces Voyageurs. D'après cette idée, je réſolus de me conduire autrement qu'eux. J'allois dans une Cour où régnoit un *Roi des Rois*, dont le trône étoit environné d'un grand nombre de Nobles vains & jaloux de leurs droits héréditaires. Il étoit donc impoſſible que beaucoup d'infériorité & d'humilité pût réuſſir à plaire.

M. Murray, Ambaſſadeur d'Angleterre à Conſtantinople, en m'obtenant un firman du Grand-Seigneur, m'avoit fait qualifier de Bey-Adzé, titre qui répond à celui de noble Anglois, & on avoit ajouté que j'étois au ſervice du Roi de la Grande-Bretagne. Toutes les puiſſantes recommandations que je m'étois procurées au Caire & à Jidda, avoient répété

au loin ces qualités. Elles avoient annoncé aux Abyssiniens que j'étois un homme, non pas comme ceux qui vont ordinairement chez eux chercher à vivre de leurs charités, mais possédant de grands moyens qui m'étoient propres; & tous ceux qui avoient écrit en ma faveur, garantissoient la vérité de cette attestation, en offrant de subvenir eux-mêmes à mes besoins, toutes les fois que je le requerrois.

La seule chose que ces lettres demandoient pour moi, étoit la sûreté de ma personne. Elles disoient que j'étois Médecin, mais bien au-dessus de pratiquer mon art pour chercher à gagner, & que tout ce que j'en faisois, n'étoit que par crainte de Dieu, par charité & par amour du genre humain. Elles ajoutoient encore que j'étois un Médecin dans la ville, un Soldat sur le champ de bataille, distingué en tous lieux, & me conduisant en homme qui savoit bien lui-même qu'il n'étoit point indigne de marcher l'égal des premiers de la Cour d'Abyssinie, & qui devoit être l'Etranger & l'Hôte du Roi, qualité qui, à Gondar, obtient beaucoup de considération, ainsi qu'elle en a obtenu de tout temps chez les anciens peuples de l'Orient.

C'eût été en vain que les Abyssiniens auroient voulu entrer en comparaison pour le savoir, puisqu'ils n'en ont d'aucune espèce. Pour la musique, ils la connoissent très-peu. Mais à table ils étoient mes maîtres; & nous n'étions en rivalité que dans l'art de l'équitation; encore leur montrai-je bientôt que je leur étois supérieur.

Le long séjour que j'avois fait parmi les Arabes, m'avoit accoutumé à bien manier un cheval. Je fis toujours porter

à ma suite une bonne selle & une bride, & dans les premiers jours de mon arrivée en Abyssinie, j'achetai du Baharnagash un cheval, que je jugeai en état de faire mon voyage, que je caparaçonnai très-proprement, & que j'étudiai avec soin. Les Abyssiniens sont en général les plus mauvais cavaliers du monde. Ils ont d'ailleurs, des chevaux qui ne valent pas mieux que nos bidets d'Ecosse, & qui sont fort mal enharnachés. Ils ne sont point dans l'usage de se servir d'armes à feu, lorsqu'ils sont à cheval. Ils n'avoient jamais vu, avant mon arrivée, de fusil à deux coups, & loin de deviner, même en le voyant, que ce fusil étoit limité à deux décharges, ils croyoient qu'il devoit tirer à l'infini. Toutes ces choses me donnoient donc sur eux un prodigieux avantage.

J'oserai encore ajouter qu'étant alors à la fleur de mon âge, d'une figure qui n'étoit point désagréable, ayant un certain goût de parure, qui vaut bien son prix, je cultivai, avec la plus grande assiduité, la bienveillance du beau sexe, par les hommages les plus modestes & les plus respectueux, & par une soumission en public, à laquelle je dérogeois en particulier, autant qu'il le falloit pour me conformer à leur humeur & à leur inclination. La jalousie n'est point la passion des Abyssiniens. Ils portent, au contraire, l'indifférence jusqu'à l'extrême.

Indépendamment de l'argent que je portois avec moi, j'étois nanti d'un crédit de quatre cens livres sterling sur Yousef Cabil, Gouverneur de Jidda. J'avois encore un autre crédit sur un Marchand Turc de la même ville, ainsi que des recommandations très-fortes pour que Métical-Aga,

premie

premier Ministre du Shérif de la Mecque, me fournît ce qui me seroit nécessaire. Avec de la prudence, c'en étoit sans doute assez; mais quand je rencontrai à Jidda mes compatriotes, les Capitaines de la Compagnie des Indes, ils renforcèrent beaucoup mes finances; ils auroient volontiers fait pleuvoir l'or sur moi, pour faciliter un voyage qu'ils desiroient à beaucoup d'égards. Le Capitaine Thornhill, commandant le vaisseau le Marchand du Bengale, & le Capitaine Thomas Price, commandant du Lion, se chargèrent d'être mes trésoriers. Leur Saraf, ou Courtier, tenoit dans ses mains tout le commerce que produisoient les revenus de l'Abyssinie, avec une grande partie des correspondances de l'Orient; & par un hasard assez heureux pour moi, le Capitaine Price passa tout l'hiver à Jidda. Il eut même la tendre attention d'envoyer un de ses domestiques en Abyssinie, pour s'informer si j'avois été effectivement massacré par l'usurpateur Socinios, ainsi qu'on l'avoit rapporté à Jidda. Mais Socinios n'ôta la vie qu'à un de mes gens, & à l'Officier de Métical-Aga; & le monstre les assassina, dit-on, de sa propre main. Deux fois M. Price me fit passer de l'argent, quoique j'eusse beaucoup d'or: mais j'avois besoin d'argent en lingots, pour en faire faire divers ouvrages. Je ne prétends pourtant point cacher que ces ressources me manquèrent quelquefois; mais ce fut uniquement par ma négligence, parce que je n'eus pas soin de demander à propos, ou par l'absence des Négocians, qui tous étoient Mahométans & constamment occupés d'affaires & de voyages. Je parus sur-tout abandonné dans le temps que le Roi se retira dans la province de Tigré, après la bataille de Limjour, & durant l'usurpation de l'indigne Socinios. Ce fut alors que j'eus recours à Pétros & aux autres Grecs; mais plus encore

peut-être par rapport à eux que par rapport à moi, & rarement par néceſſité. Mon opulence me mit donc à même de traiter les gens de la Cour d'égal à égal, & d'accorder des faveurs comme d'en recevoir.

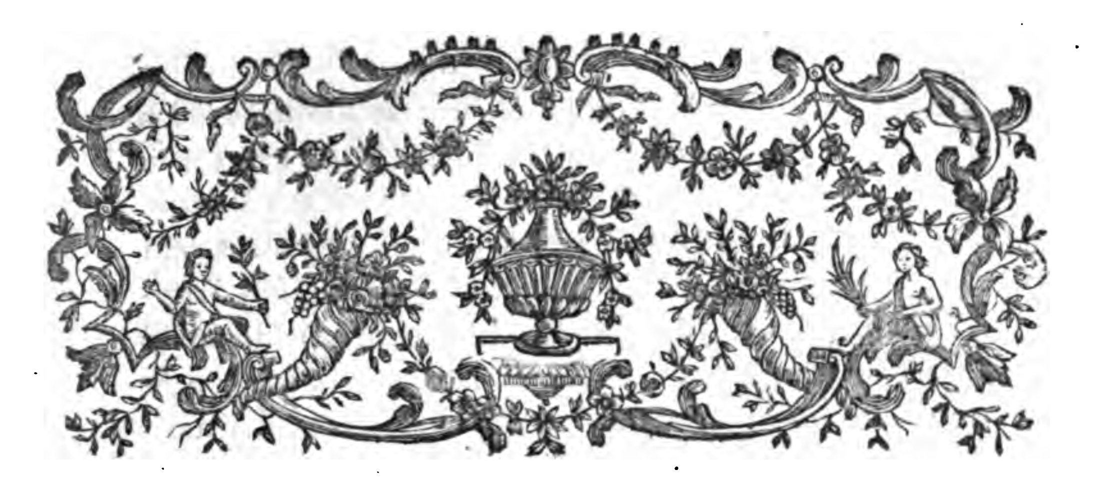
Le moindre tour de gibecière paſſe dans ce pays-là pour un grand talent. Des fuſées, des pétards y ſont regardés comme des merveilles. Il n'y a point de grade où ces bagatelles n'euſſent pu me faire parvenir, ſi j'avois été aſſez fou pour vouloir paſſer ma vie en Abyſſinie. Je ſuis même certain que j'aurois en vain voulu m'en revenir, ſi une certaine mélancolie que m'inſpiroit le deſir de revoir ma patrie, ne m'eût pas abattu au point de faire craindre pour mes jours; encore ne me permit-on de partir de Gondar qu'après que j'eus fait ſerment d'y retourner.

Cette manière de me conduire eut auſſi, je l'avoue, quelques déſavantages. Le lecteur trouvera ces détails dans la relation de mon Voyage, ſans que je les lui explique d'avance. Il me ſuffira de dire ici que ce qui faillit à me faire maſſacrer à Maſuah, me ſauva la vie à Gondar, en me mettant au-deſſus du pouvoir & des recherches des Prêtres, écueil fatal contre lequel tous les Voyageurs Européens ſe ſont briſés. J'aurois auſſi été mis à mort à Sennaar, ſi je n'avois pas eu la prudence de me contraindre & de mettre de côté mon air de fierté & d'indépendance. Mais pourquoi ne pas dire plutôt ce que je penſe réellement? Pourquoi paroître coupable d'une ingratitude que mon cœur déſavoue? Je n'échappai ſans doute que par le ſecours de cette Providence qui règle nos deſtins; & je dois ſi peu me glorifier de ma conſervation, que ſi

je recommençois le même voyage, mon expérience ne m'empêcheroit peut-être pas de périr triſtement, comme tant d'autres Voyageurs.

J'ajouterai ici que, quoique ma ſanté délabrée ne me laiſſe guère l'eſpoir de voir une ſeconde édition de cet Ouvrage, je recevrai avec reconnoiſſance toutes les remarques judicieuſes qu'on daignera me faire, & que j'en profiterai ſi j'en ai l'occaſion. Mais je déclare ſolemnellement que je ne réfuterai jamais les critiques de mauvaiſe foi, ni ne répondrai aux objections oiſeuſes & malignes, telles que chaque Livre nouveau en fait naître, & qui rempliſſent les paragraphes des Gazettes. Ce que j'ai écrit eſt écrit. Mes Lecteurs ont devant les yeux tout ce que je puis dire directement ou indirectement ſur ce ſujet; & j'oſe, ſans la moindre inquiétude, confier ma défenſe à un Public impartial & éclairé.





VOYAGE AUX SOURCES DU NIL.

LIVRE PREMIER.



CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur s'embarque à Sidon. — Il touche à l'Isle de Chypre. — Il se rend à Alexandrie. — Il part pour Rosette. — Il arrive au Caire.

Le 15 de Juin 1768, je m'embarquai dans un vaisseau françois, & je partis de Sidon, ville qui fut jadis la plus riche & la plus puissante du monde, mais qui ne conserve pas la moindre ombre de son ancienne splendeur. Nous fîmes route vers l'isle de Chypre, avec un vent favorable & un tems très-beau, mais d'une chaleur excessive.

L'ISLE de Chypre n'eſt pas préciſément ſur la route de Sidon à Alexandrie. Elle gît un peu au Nord. Je ne me ſentois aucune curioſité de la voir. Mon eſprit ſe portoit vers des lieux plus éloignés, & dont les voyages ſont moins fréquens & bien plus pénibles; mais le Capitaine du vaiſſeau avoit beſoin d'aborder en Chypre; & j'y conſentis avec d'autant plus de facilité que nous n'avions point eu de nouvelles certaines que la peſte eût encore ceſſé en Egypte. Il y avoit quelques jours à attendre pour voir arriver la fête de Saint-Jean, époque qu'on croit, dans le pays, mettre toujours fin à ce fléau terrible (1).

NOUS apperçûmes un grand nombre de nuages légers, blanchiſſans & très-élevés, qui couroient du Sud au Nord, c'eſt-à-dire, dans une direction oppoſée à celle du vent, qui pouſſoit notre navire. Il eſt évident que ces nuages venoient des hautes montagnes d'Abyſſinie, où ayant laiſſé tomber la pluie, dont ils avoient été chargés, & ſe trouvant preſſés par l'air plus épais qui couroit du Nord, ils étoient montés dans une région vuide, & ils revenoient pour rétablir l'équilibre au Nord. De-là, chargés de nouveau des vapeurs du Mont-Taurus, ces nuages retournent bientôt vers le Sud, où ſe heurtant contre le ſommet eſcarpé des montagnes, ils verſent périodiquement ces torrens de pluie, qui occaſionnent les débordemens du Nil.

RIEN ne pouvoit être plus agréable pour moi que ce ſpectacle, & les raiſonnemens qu'il me donna occaſion de faire.

(1) La roſée qui tombe la veille de la Saint-Jean, a, dit-on, la vertu de faire ceſſer la peſte. — On trouvera, par la ſuite, ſes obſervations que j'ai faites là-deſſus.

J'anticipois, avec tranſport, ſur le tems où je ſerois le ſpectateur & l'hiſtorien de ce phénomène, qui, depuis le commencement des ſiècles, a été regardé, juſqu'à préſent, comme un myſtère impénétrable. Je me réjouiſſois des meſures que j'avois priſes pour mon voyage, & qui, ayant été dirigées avec plus de ſoin que celles des Voyageurs, qui m'avoient précédés, devoient me mettre à l'abri des accidens déſaſtreux qui les ont toujours empêché de terminer leur entrepriſe.

Le 16, à la pointe du jour, je découvris une haute montagne, que, d'après ſa forme particulière, décrite par Strabon (1), je reconnus pour le Mont-Olympe (2). Bientôt après le reſte de l'iſle de Chypre, qui eſt très-bas, s'offrit à notre vue. Nous diſtinguâmes à peine Lernica juſqu'à l'inſtant où nous jetâmes l'ancre. Cette Ville eſt, ainſi que celle de Damas, bâtie d'argile, de la même couleur de ſon ſol, & il faut en être très-près pour en appercevoir les maiſons.

Il eſt bien extraordinaire que l'iſle de Chypre ſoit reſtée ſi long-tems ſans être découverte (3). Les vaiſſeaux naviguoient, dans la Méditerranée, 1700 ans avant Jeſus-Chriſt. Cependant, quoique l'iſle de Chypre ne ſoit qu'à une journée du continent d'Aſie, dans ſa partie Nord & Eſt, & guères plus éloignée de l'Afrique dans ſa partie Sud, elle étoit encore inconnue, lorſque Tyr fut bâtie, un peu avant la guerre de Troye, c'eſt-à-dire, plus de cinq cens ans après que les vaiſſeaux eurent fréquenté les mers qui l'environnent.

(1) Strabo, lib. XIV, page 781.
(2) On le nomme à préſent Mamilho.
(3) Chronologie de Newton, page 183.

CETTE Isle, au moment de sa découverte, étoit remplie de bois; & ce qui me fait penser qu'elle étoit peu connue à l'édification du Temple de Salomon, c'est que rien ne nous apprend qu'Hiram, Roi de Tyr, qui étoit dans le voisinage de Chypre, y ait jamais envoyé couper des arbres, quoiqu'assurément le transport en eût été bien plus aisé que celui des cèdres qu'il faisoit prendre au sommet du Liban.

L'ABONDANCE du bois, qui couvroit l'isle de Chypre, est prouvée par le récit d'Eratosthènes (1), qui rapporte, que les arbres y étoient si multipliés, qu'on ne pouvoit pas d'abord en travailler le bois. Il falloit commencer par les ébrancher, & on brûloit les branches sous les fourneaux, où l'on faisoit fondre l'argent & le cuivre; ensuite les arbres servoient à construire des vaisseaux. Mais comme ces moyens ne suffisoient pas pour dégager le sol, on permettoit aux étrangers d'y couper tout le bois qu'ils vouloient, & on leur donnoit même la propriété des terreins dont ils avoient enlevé les arbres.

LES choses sont tristement changées. Le bois manque maintenant en Chypre, dans plusieurs endroits; & cette Isle n'est pourtant pas devenue plus salubre par la destruction de ses forêts, comme cela arrive ordinairement.

A CACAMO, qui est l'ancienne Acamas (1), dans la partie occidentale de l'Isle, il y a encore autant de bois, que lors de sa découverte. On voit beaucoup de grands Cerfs, & des

(1) Strabo, lib. XIV, page 684.
(2) Strabo, lib. XIV, page 780.

ſangliers monſtrueux, qui vivent en paix dans ces forêts natales, & je ne dois qu'au peu de crédulité, dont je ſuis doué, de n'avoir pas été perſuadé qu'un Eléphant y exiſtoit, il n'y a pas encore beaucoup d'années. Pluſieurs familles grecques me l'ont aſſuré; & j'ai enſuite vu à Alexandrie d'autres perſonnes de cette Nation, qui ont cherché à me confirmer ce rapport. Il n'en eſt pas moins vrai que ſi j'avois trouvé, en Chypre, le ſquelette de cet animal, j'aurois penſé qu'il y avoit été avant le déluge. Il n'a été fait autrefois d'invaſion en Chypre, que par Darius Ochus, & je ne me ſouviens pas que ce Prince eut à ſa ſuite des éléphans.

En côtoyant le rivage de Paphos j'avois quelqu'envie de débarquer pour voir s'il ne reſtoit pas encore quelque débris de ſon Temple célèbre. mais le voyage que j'avois entrepris, exigeoit que mes vœux s'adreſſaſſent plutôt à Hercules qu'à Venus; d'ailleurs le Capitaine de mon vaiſſeau craignoit de perdre du tems, ce qui me détermina à continuer ma route.

On a déterré, en Chypre, pluſieurs Médailles de peu de valeur. Il y en a d'argent, trouvées auprès de Paphos, qui ſont bien travaillées, mais dont les Antiquaires ne font pas grand cas, parce qu'elles ne repréſentent guères que des Villes, & qu'elles ſont pareilles à celles qu'on trouve en Crète, à Rhodes & dans toutes les Iſles de l'Archipel. Il y a auſſi quelques pierres gravées à la belle manière grecque, & d'une meilleure qualité de pierre, qu'elles ne le ſont communément dans ces Iſles. J'ai vu quelques têtes de Jupiter, remarquables par l'épaiſſeur de la chevelure & de la barbe, & dont le travail exquis étoit inappréciable.

La fièvre règne fréquemment à l'isle de Chypre, & surtout aux environs de Paphos.

Nous partîmes de Lernica, le 17 de Juin, à environ quatre heures de l'après-midi. La journée avoit été assez nébuleuse ; & le vent, qui souffloit du Nord-Est, renforça dès que nous fûmes en mer. Notre Capitaine, qui avoit beaucoup d'expérience de ces parages, en profita, & mit toutes ses voiles pour courir à l'Ouest. Plein de confiance dans un signe, qu'il apperçut à l'horizon, & qu'il appelloit un banc, signe qui ressembloit parfaitement à un nuage noir, il devina que le vent viendroit de ce côté-là le lendemain.

Effectivement le 18, un peu avant midi, une brise très-favorable se leva au Nord-Ouest, & nous mîmes soudain le Cap sur Alexandrie.

Les côtes de l'Egypte sont très-basses ; & si le tems n'est pas bien clair, on court risque de les toucher, avant de les avoir apperçues.

Un courant très-fort porte continuellement à l'Est. Les Capitaines des vaisseaux, qui ont coutume de naviguer sur ces côtes, prétendent reconnoître, quand ils en sont proche, à un limon noir (1), qui s'attache à la sonde jusqu'à environ sept lieues de distance de la terre.

Notre Capitaine croyoit, à minuit, que sa sonde avoit déjà

(1) C'est un ancien préjugé, voyez Hérodote, lib. 2, page 90, sect. 5.

rapporté ce limon noir; c'eſt pourquoi, au lieu de profiter du bon vent, il aima mieux s'arrêter juſqu'au matin, imaginant qu'il étoit fort près de terre, quoique le calcul de ſa route ne fût nullement d'accord, avec ce que ſa ſonde lui perſuadoit.

Pour moi, j'étois très-fâché de ne pas avancer, avec le vent favorable que nous avions; & ayant pris hauteur, je trouvai, par le paſſage des deux étoiles du méridien, que nous étions par les 32°. 1'. 45" de latitude, c'eſt-à-dire, à dix-ſept lieues d'Alexandrie, au lieu de ſept, que ſuppoſoit notre Capitaine.

D'après cela je conclus que cette idée qu'ont les Marins, que le limon du Nil leur annonce l'approche de l'Egypte, eſt aſſez mal fondée. Nous vîmes d'ailleurs que l'endroit où nous nous arrêtions alors, étoit la mer oppoſée au déſert de Barca, & n'avoit aucune communication avec le Nil.

Au contraire les vents qui règnent tout l'Eté dans ces parages, & qui ſoufflent de l'Oueſt & du Nord, & les courants qui vont dans l'Eſt, empêchent abſolument que le limon du Nil puiſſe jamais être porté au vent d'aucune des embouchures de ce fleuve.

Il eſt bien reconnu que l'action de ces vents d'été, & la permanence des courans ont jetté une grande quantité de limon, de gravier & de ſable, dans tous les ports qui ſont ſur la côte de Syrie.

Il ne ſubſiſte plus aucun veſtige de l'ancienne Tyr. Le port de Sidon, ceux de Berout (1), de Tripoli, de Latikéa (2),

(1) Berytus.
(2) Laodicée.

ſont comblés par l'accumulation des ſables. Peu de jours avant mon départ de Sidon, M. de Clerembaut, Conſul de France, me montra le pavé de l'ancienne ville de Sidon, qui eſt maintenant ſept pieds & demi au-deſſous du ſol ſur lequel on a bâti la nouvelle Cité, & d'ailleurs bien plus rapproché du Mont-Liban, & couvert de jardins.

Il n'eſt aucun habitant de ces contrées, qui ne connoiſſe les effets des courants, qui portent de l'Eſt ſur la côte. Comme ils rencontrent le cours du Nil, au moment où il ſe dégorge dans la Méditerranée, par une ſeule de ſes embouchures, ou par toutes à-la-fois, ils entraînent ſur la côte de Syrie tout ce que charroie le fleuve, & l'empêchent de ſe jetter ſur la rive oppoſée, & d'aller accroître, par ſes dépôts, la terre d'Egypte, ainſi qu'Hérodote l'a vainement ſuppoſé (1).

Le 20 juin, au lever du ſoleil, nous vîmes de loin la ville d'Alexandrie, qui ſembloit s'élever du ſein de la mer. Si l'état où eſt maintenant cette ville n'étoit pas généralement connu, un Voyageur curieux des monumens de l'architecture antique, s'imagineroit trouver dans Alexandrie un vaſte champ pour ſes recherches.

En effet, Alexandrie promet de loin un ſpectacle digne d'attention. La vue des anciens monumens, parmi leſquels on diſtingue la colonne de Pompée, avec les hautes tours & les clochers conſtruits par les Maures, font eſpérer un grand nombre de beaux édifices ou de ruines ſuperbes.

(1) Hérodote, lib. 2, page 90.

Mais,

Mais, au moment où l'on entre dans le port, l'illusion s'évanouit, & on n'apperçoit plus qu'un très-petit nombre de ces monumens d'une grandeur collossale & majestueuse, qui distinguoient les anciens, & qui se trouvent mêlés avec les édifices, aussi mal imaginés que mal construits, qu'ont élevés les conquérans, qui se sont emparés d'Alexandrie dans les derniers siècles.

Alexandrie a deux ports, l'ancien & le nouveau. L'entrée de ce dernier est difficile & dangereuse, parce qu'il est défendu par une barre. Il est, en outre, plus petit que l'ancien; quoique Strabon l'ait nommé le grand port (1).

Ce n'est que dans ce nouveau port que les vaisseaux Européens peuvent mouiller, encore n'y sont-ils pas en sûreté; car il en périt sans cesse quelqu'un, même à l'ancre.

Lorsqu'au retour de mon voyage, je passai à Alexandrie, dans le mois de mars 1773, il y eut plus de quarante vaisseaux jetés à terre & mis en pièces. La plupart étoit de Raguse ou des ports de Provence : mais ceux des Nations accoutumées à naviguer sur l'Océan n'éprouverent aucun mal.

Il étoit très-curieux d'observer, en ce moment terrible, la manière dont on agissoit à bord de ces différens vaisseaux. Aussitôt que la tempête se fut annoncée avec violence, tous les Capitaines Ragusiens, & les François des ports de la Méditerranée, après avoir mouillé tous leurs ancres, s'embarquerent dans

(1) Strabo, lib, XVII, page 922.

leurs canots, pour gagner promptement le rivage; abandonnant le sort de leurs vaisseaux aux fureurs de la tempête; car ils savoient bien qu'ils avoient des agrêts trop foibles pour pouvoir y demeurer en sûreté.

La plupart de leurs cables étant faits d'une espèce d'herbe, appellée spartum, ne purent supporter ni le roulis du vaisseau, ni l'agitation des vagues. Ils se furent bientôt cassés & les vaisseaux jetés à la côte.

Cependant les Anglois, les Danois, les Suédois, les Hollandois, tous les navigateurs de l'Océan enfin ne pressentirent pas plutôt le mauvais tems, qu'ils quitterent leurs magasins à terre, & se rendirent à leur bord. Ils connoissoient la bonne construction de leurs vaisseaux, & contens de pouvoir, par eux-mêmes, remédier aux accidens imprévus, ils osoient braver la tempête. Ils savoient que leurs cables étoient faits de bon chanvre, & que leurs ancres étoient assez forts. Quelques-uns présenterent au vent la pointe de leurs vergues; d'autres descendoient leurs vergues sur le pont. Ensuite on les voyoit se promener tranquillement sur le tillac, & défier l'orage. Aucun homme de leurs équipages ne sortit de leurs vaisseaux jusqu'à ce que le tems fût calme. Alors ils vinrent à l'aide des infortunés dont les navires avoient été brisés & dispersés sur la plage.

L'autre port d'Alexandrie est l'Eunostus (1) des Anciens, situé à l'Occident du Phare. Il étoit aussi appellé le port d'Afrique,

(1) Strabo, lib. XVII, page 922.

Beaucoup plus grand que le premier, il se trouve placé immédiatement au-dessous d'une partie de la Ville. L'eau y est bien plus profonde quoique depuis plusieurs siècles beaucoup de vaisseaux y aient versé une immense quantité de lest. Mais il n'y a point de doute, que ce moyen ne finisse par combler le port; & la postérité pourra probablement, d'après le système d'Hérodote, (si ce système est encore adopté,) nommer cette partie du continent, comme on a nommé le reste de l'Egypte, *le produit du Nil.*

Les vaisseaux des Chrétiens n'ont pas la liberté d'entrer dans ce port; & cela seulement parce qu'on veut éviter que les femmes musulmanes ne soient vues, lorsqu'elles prennent l'air le soir à leurs fenêtres. Cette considération a été jugée assez puissante par les Princes chrétiens pour les engager à s'y soumettre; & elle l'emporte sur la perte continuelle des richesses & des hommes, qui périssent dans les navires jetés à la côte.

Lorsqu'Alexandre (1) revint de la Lybie en Egypte, il fut frappé de l'heureuse situation & de la beauté de ces deux ports. L'Architecte Dynocharès (2), qui l'accompagnoit, traça soudain le plan d'Alexandrie, & Ptolemée I. la fit bâtir.

La campagne qui l'environne, & qui forme en partie le désert de Lybie, est stérile, affreuse, mais salubre; & ce fut une raison de plus pour faire préférer cette situation aux terreins humides & mal-sains de l'Egypte. Cependant il n'y avoit point

(1) Strabo, lib. XVII, page 920. Quint. Curt. lib. IV, ch. 8.

(2) Plin, lib. 5, ch. 10, page 273.

d'eau à Alexandrie; & Ptolemée fut obligé d'en tirer du Nil, par un canal vulgairement appellé de nos jours, le canal de Cléopâtre, quoiqu'indubitablement il ſoit auſſi ancien que la ville même d'Alexandrie.

Toutefois ſi l'on a remédié dans l'origine à l'eau, qui manquoit à Alexandrie, cet inconvénient ne lui en eſt pas devenu moins fatal par la ſuite; & c'eſt une des principales cauſes de l'état de décadence où elle eſt maintenant.

Sa ſituation la rend ſi importante & ſi favorable au commerce, que, dans toutes les guerres, chaque parti a cherché à s'y établir. Il eſt aiſé de la prendre, parce qu'il n'y a point d'eau; & comme la même raiſon empêche qu'on la conſerve, les vainqueurs ont toujours eſſayé de la détruire, de peur que leurs ennemis, la poſſédant à leur tour, n'en tiraſſent un trop grand avantage.

Nous ne devons peut-être pas ſuppoſer que la campagne, qui environne Alexandrie, fût auſſi ſtérile dans le tems de la proſpérité de cette Ville, qu'elle le paroît maintenant. Nous voyons, par l'exemple de la plupart des anciennes villes répandues dans les déſerts de l'Afrique, que tandis qu'elles ſont habitées, il y a tout autour des plantes & des cultures, qui contiennent les ſables, & les empêchent d'être emportés, çà & là, par les vents.

J'imagine que les lacs qu'on voit en Egypte, en ſi grand nombre, ſont des réſervoirs, creuſés pour conſerver de l'eau, & arroſer les plantations, dans les mois où le Nil décroît. Le grand effet que peut produire un peu d'eau ſur la terre,

s'apperçoit le long du canal de Cléopâtre, par la quantité d'herbes & d'arbustes qui y croissent, ainsi que par les belles plantations de dattiers. Aussi je ne doute pas que, du tems des Ptolemées, ces cultures ne fussent mieux soignées & ne s'étendissent bien plus loin.

La colonne de Pompée, les obélisques & les citernes souterraines, sont à présent toutes les antiquités qu'on trouve à Alexandrie. Plusieurs Voyageurs les ont décrites savamment, & dans le plus grand détail.

Le feuillage & le chapiteau de la colonne ont été assez généralement improuvés. Mais le faîte mérite beaucoup plus d'attention.

La colonne entière est de granit, à l'exception du chapiteau, qui paroît d'une pierre moins belle. Je soupçonne que les feuilles, grossièrement taillées, qu'on y voit, étoient destinées à supporter des feuilles de métal (1), ou des sculptures plus précieuses; car le chapiteau a neuf pieds de haut, & les feuilles de pierre proportionnées, auroient dû non-seulement être très-larges, mais mieux travaillées, & en état de résister aux injures du tems.

Ce magnifique monument paroît, pour le goût, avoir été fait au siècle d'Adrien, ou de Sévère. Mais quoique le premier de ces Empereurs ait fait élever plusieurs édifices en Orient, on remarque qu'il ne les a jamais chargés d'aucune inscription.

---

(1) On voit plusieurs exemples de ces feuilles de métal à Palmyre & à Balbec.

La colonne de Pompée portoit une inscription grecque: Aussi je crois qu'elle a été élevée sous le règne de Sévère, comme un monument de la reconnoissance qu'Alexandrie devoit à ce Prince, pour tous les bienfaits qu'il lui avoit accordés. D'ailleurs aucun des Historiens, qui ont écrit avant le règne de Sévère, ne parle de ce monument.

Je pense que la colonne vient de Thèbes dans la Haute-Egypte, & fut portée en bloc par le Nil. Il y a cependant des personnes, qui ont imaginé que c'étoit un ancien obélisque, qu'on a depuis arrondi. Sa longueur, de 80 pieds, auroit dû vraiment en faire un obélisque prodigieux, & il eût fallu qu'il eût été bien large, pour pouvoir ensuite, dans une forme ronde, conserver la circonférence qu'il a, & être poli au point de ne pas laisser appercevoir une trace des hiéroglyphes, qui devoient avoir été profondément gravés sur les quatre faces.

Le tombeau d'Alexandre a été cité comme un des monumens de la ville à laquelle ce conquérant célèbre donna son nom. Marmol (1) raconte l'avoir vu en 1546. C'étoit, suivant lui, un édifice assez petit, bâti en forme de Chapelle, dans le milieu de la Ville, & près de l'Eglise de Saint-Marc. On le nommoit Escander.

Ce récit n'est nullement probable: car tous ceux qui ont conquis Alexandrie dans les derniers siècles, respectoient trop la mémoire du vainqueur de Darius, pour n'avoir pas pris le plus grand soin de son tombeau. Les Sarrasins même n'auroient pas

(1) Marmol, lib. 11, cap. 14, p. 276, tom. 3.

manqué de l'épargner; & Mahomet a parlé d'Alexandre comme d'un grand Roi, & comme d'un grand Prophète. Du tems de Strabon (1) le corps de ce Prince étoit conservé dans un cercueil de verre, après avoir été enlevé du cercueil d'or dans lequel on le déposa à sa mort.

Les Grecs sont, pour la plupart, bien mieux instruits de l'histoire de ces contrées, que les Cophtes, les Turcs & les Chrétiens; & après les Grecques, la connoissance la plus étendue des faits appartient aux Juifs.

Comme j'étois parfaitement bien déguisé, ayant porté pendant plusieurs années l'habit arabe, je ne fus soumis à aucune gêne. Je me promenai à ma fantaisie dans les différens quartiers de la Ville, accompagné par toutes les personnes de différentes Nations, que je pouvois engager à me suivre. Je parlois continuellement la langue arabe, & on ne me prenoit que pour un Bedouin (2). Mais, malgré tout l'avantage que la liberté attachée à mon costume me procuroit, malgré toutes mes recherches, je ne pus jamais rien apprendre touchant le tombeau d'Alexandre. Les Grecs, les Juifs, les Maures, les Chrétiens, me parurent, à cet égard, également ignorans.

Alexandrie a été souvent conquise depuis César. Elle fut pour la dernière fois détruite par les Vénitiens & les Habitans de l'isle de Chypre, quelque tems après la délivrance de Saint-Louis; & nous pouvons dire d'elle, comme de Carthage, *periere ruinæ*. Ses ruines même ont disparu.

(1) Strabo, lib. XVII, p. 922.
(2) Arabe qui habite la campagne.

Ses portes & les murailles, qui l'entourent à présent, & que quelques personnes ont cru être fort anciennes ne paroissent pas avoir été bâties avant le treizième siècle. S'il y en a quelques portions d'une date plus reculée, elles ont pu avoir été élevées par les derniers Califes, qui précédèrent Saladin; mais, à l'exception de ces morceaux d'architecture, & des débris de colonnes, qui sont placés horizontalement dans divers endroits des murailles, tout le reste semble être fait dans les derniers tems, & même avec beaucoup de précipitation.

Ce seroit vainement qu'on desireroit un plan de ce qu'étoit cette Ville fameuse, & qu'on essaieroit de retracer l'ouvrage du Macédonien Dynocharès. Les débris de ses anciennes ruines sont profondément ensevelis sous le sable, ou détruits par les dévastations des barbares; & si Cléopâtre revenoit au monde, il lui seroit impossible de reconnoître l'endroit où étoit situé son Palais, dans cette Ville, où elle régna.

La seule chose qui puisse plaire maintenant dans Alexandrie, c'est une assez belle rue, bâtie à la moderne, & habitée par un grand nombre de Marchands, pleins d'intelligence & d'activité, lesquels se partagent les restes de ce commerce, qui fit autrefois la gloire & la splendeur d'Alexandrie.

Cette Ville est fort peu peuplée. Les Habitants racontent qu'il a été question plus d'une fois de l'abandonner tout-à-fait, pour se retirer à Rosette ou au Caire : mais qu'ils en ont été empêchés par plusieurs Prophètes arabes, qui leur ont prédit que la Mecque étant détruite, (comme on croit dans le pays qu'elle doit l'être par les Russes,) Alexandrie deviendra

dra la Ville sainte, le corps de Mahomet y sera transporté. Ensuite, quand Alexandrie sera détruite à son tour, les reliques du Prophète passeront à Carouan, dans le Royaume de Tunis; & enfin de Carouan à Rosette, où elles demeureront jusqu'à la consommation des siècles, qui ne sera pas alors très-éloignée.

PTOLEMÉE place Alexandrie par les 30° 31′ de latitude Nord, & dans son Almagest par les 31.°

NOTRE Professeur Greaves, dont l'un des motifs, dans son voyage d'Egypte, étoit de déterminer la situation de cette Ville, paroît pourtant s'être trompé dans ses observations. Quoiqu'il eut un sextant de cinq pieds, il a, d'après le medium de ses différens calculs, assigné à Alexandrie, 31° 4′ de latitude Nord, tandis que les Astronomes de l'Académie des Sciences de Paris, l'ont mise par les 31° 11′ 20″; de sorte qu'entre le calcul de M. Greaves & celui des François, il y a 7′ 20″ de différence; ce qui est beaucoup trop. Il n'y a rien à présent qui puisse excuser une pareille erreur, comme du tems de Ptolemée. La nouvelle ville d'Alexandrie est bâtie de l'Orient à l'Occident; & comme tous les Voyageurs chrétiens font nécessairement leurs observations sur la même ligne, il ne doit point y avoir de différence dans la situation.

M. NIEBUHR donne 31° 12′ de latitude; mais n'a point dit s'il avoit fait une seule ou plusieurs observations. Pour moi, j'en ai fait trente-trois, avec un Quadrant de trois pieds, & j'ai trouvé 31° 11′ 16″; de sorte qu'en prenant le medium de ces trois calculs, il résulte que la latitude d'Alexandrie est 31° 11′ 32″, ou en nombres ronds 31° 11′ 30″, je ne pense même pas qu'il puisse y avoir 5″ de différence.

Par une éclypſe du premier ſatellitte de Jupiter, que j'obſervai le 23 juin 1769, je trouvai la longitude de 30° 17′ 30″ à l'Eſt du méridien de Gréenvich.

Nous arrivâmes, le 20 juin, à Alexandrie, & nous apprîmes que la peſte avoit ravagé cette Ville, & les environs depuis le commencement de mars. Il n'y avoit que deux jours que les habitans ouvroient leurs maiſons pour communiquer les uns avec les autres. On ne craignoit plus rien. Le jour de Saint-Jean étoit paſſé; la roſée miraculeuſe tombée, & chacun vaquoit à ſes affaires ſans plus ſonger à la maladie.

J'eus un extrême plaiſir en recevant tous mes inſtrumens. Je les examinai avec ſoin; & le bon état, où ils étoient, fut pour moi une nouvelle preuve de la reconnoiſſance que je devois à mes correſpondans & à mes amis. Muni alors de tout ce qu'il me falloit pour ſuivre le cours de mes entrepriſes, j'abandonnai le ſentier battu qu'offrent les recherches des triſtes reſtes de la fameuſe Capitale de l'Egypte.

On ſe rend ordinairement par terre d'Alexandrie à Roſette, parce que l'entrée du bras du Nil, qui conduit dans cette dernière Ville, & qu'on nomme le Bogaz (1), eſt embarraſſée, dangereuſe, & tient ſouvent beaucoup de tems les vaiſſeaux qui veulent y paſſer. D'ailleurs perſonne ne ſe ſoucie de voyager avec des navigateurs égyptiens, toutes les fois qu'il eſt poſſible de s'en diſpenſer.

(1) Ce mot ſignifie l'embouchure étroite d'une rivière.

Le chemin par terre eſt, dit-on, auſſi très-dangereux. Les Voyageurs ne le font que chargés d'armes, quoiqu'ils ſoient, pour la plupart, déterminés à ne pas s'en ſervir.

Pour moi, je mis toute ma ſûreté dans mon déguiſement; & dans la manière de me conduire. Nous portions tous des piſtolets à la ceinture, pour nous en ſervir en cas de beſoin; les fuſils, dont nous avions pourtant une aſſez grande quantité, furent envoyés à Roſette par le Bogaz, avec nos inſtrumens & le reſte de notre bagage. Je tenois à la main une petite lance, appellée Jerid; mais mes domeſtiques eurent ſoin de cacher leurs armes.

Nous partîmes d'Alexandrie dans l'après-midi; & environ trois milles avant d'arriver à Aboukeer, nous rencontrâmes un homme de bonne mine, qui ſe rendoit à Alexandrie.

Comme nous n'avions aucune peur de lui, ni de ſa ſuite, nous ne cherchâmes ni à aller au-devant de lui, ni à l'éviter. Nous paſſâmes cependant aſſez près, pour lui donner le ſalut accoutumé, *ſalam alicum*. Mais le Chef de la Troupe, au lieu de nous ſaluer à ſon tour, ſe tourna vers un de ſes gens, & lui dit, en parlant de nous, & avec un air de dédain, Bedouin! C'eſt le nom qu'on donne aux Arabes du déſert; & je fus bien plus ſatisfait de le voir ainſi deçu que s'il m'avoit cent fois rendu mon ſalut.

On trouve à Aboukeer quelques ruines, peu conſidérables, il eſt vrai, mais qui annoncent que ce fut autrefois une aſſez grande Ville. Il y a auſſi un bras de mer, & ſon peu de

distance d'Alexandrie, qui est de moins de quatre milles, semble prouver que c'est là qu'étoit Canope, l'une des plus anciennes Villes du Monde. Ses débris, malgré le voisinage du bras du Nil, qui porte son nom, n'ont pas encore été couverts par l'exhaussement des terres de l'Egypte.

A Médée, que, d'après sa distance d'environ sept lieues, nous jugeons être l'ancienne Héraclée, il y a un passage de rivière, où cesse le risque de rencontrer les Arabes de la Lybie. C'est aussi là que le Delta, ou la basse Egypte est supposée commencer (1).

Le Docteur Shaw (2) est obligé d'avouer qu'entre Alexandrie & le bras du Nil de Canope, il n'y a presque point de vestiges qui annoncent que les terres se soient accrues par l'inondation du fleuve; &, en vérité, s'il y en avoit, ce seroit assez étonnant.

Alexandrie & ses environs sont situés dans le désert de Barca, trop élevé pour avoir jamais été submergé par aucun des bras inférieurs du Nil. Autrement il n'eût pas été nécessaire de remonter jusqu'au-dessus de Rosette pour trouver un niveau, & tracer le canal, qui porte de l'eau à Alexandrie.

M. Shaw ajoute que le territoire d'Aboukeer doit avoir été une Isle. Cela peut être en effet; & il n'y a guères de lieu au monde, dont on ne puisse en dire autant: mais à Aboukeer,

(1) Herodot. p. 108.
(2) Voyage de Shaw, p. 293.

rien n'indique qu'il y a eu une Isle, ni de quelle manière elle pourroit avoir été formée.

D'ALEXANDRIE à Médée, nous n'apperçûmes aucune trace de végétation, excepté quelques racines d'Absynthe, dispersées de loin en loin. Ces racines étoient même sans vigueur, & ne sembloient pas devoir croître davantage : mais, quoiqu'elles eussent peu d'odeur, elles étoient extrêmement amères. Leurs feuilles sembloient imprégnées des parties salines, qui abondent dans le désert de Barca.

NOUS vîmes deux ou trois Gazelles ou Antelopes (1), chacune toujours seule. Ces animaux ne nous parurent nullement différents de ceux qu'on rencontre dans le Cyrénaïque. Nous vîmes aussi le Jerboa, autre habitant de ces déserts; & d'après la multitude de trous, que nous trouvâmes à chaque pied d'Absynthe, nous jugeâmes que le Céraste (2), ou Vipère cornue, étoit aussi en grand nombre dans ces arides contrées.

A MÉDÉE, ou plutôt au passage du bras de mer, nous commençâmes à trouver un chemin de sable très-sec & très-mouvant; &, pour l'éviter, nous fûmes obligés de marcher dans la mer, ayant de l'eau jusqu'au ventre de nos chevaux. Si le vent porte une si grande quantité de sable dans la Méditerranée, on ne doit pas être surpris que les embouchures des divers bras du Nil soient souvent engorgées.

TOUTE l'Egypte ressemble à la contrée que nous parcourions

(1) Voyez la figure de cet animal dans l'Appendix.

(2) Voyez l'Appendix.

alors : elle eſt couverte depuis le commencement de mars juſqu'à la ſaiſon des inondations, de cette pouſſière, ou ſable, dans lequel on enfonce profondément ; & c'eſt cette pouſſière fine & ſablonneuſe, qui, rendue mouvante par le ſoleil, par le manque de roſée, par le manque d'aucune herbe, qui puiſſe la contenir, & charriée dans la mer par les débordemens du Nil, a donné lieu à quelques perſonnes d'imaginer qu'elle venoit de l'Abyſſinie, où toutes les rivières roulent dans des lits de rocher.

QUAND on quitte la mer, on ſuit un chemin qui ne va que par angles droits, & on prend ſa route à l'Orient, en tirant un peu vers le Nord. Là on rencontre des monceaux de pierre, & des tronçons de colonnes, qu'on a planté dans ces ſables mouvans, pour diriger les Voyageurs, & qui, diſpoſés ſymétriquement, conduiſent en ſûreté à Roſette, quoique cette Ville ſoit preſque couverte par les montagnes de ſable, qui ſont à côté d'elle.

ROSETTE eſt ſituée à quatre milles de la mer, ſur ce bras du Nil, qu'on appelle le Bolbut. Cette Ville doit, ſans doute, le nom qu'elle porte actuellement aux Génois, ou aux Vénitiens, qui y faiſoient un grand commerce avant la découverte du Cap de Bonne-eſpérance ; mais les Arabes la nomment Raſhid, c'eſt-à-dire la ville Orthodoxe.

J'AI déjà expliqué la raiſon de cette dernière dénomination. Les Muſulmans penſent que, tôt ou tard, Roſette doit ſuccéder à la Mecque, & jouir de tous les privilèges céleſtes que la poſſeſſion des reliques du Prophète peut procurer.

Le Docteur Shaw, s'étant bien pénétré de l'opinion d'Hérodote, que l'Egypte a été créée par le Nil, dit que peut-être Rosette fut autrefois un Cap, parce que Rashid a cette signification (1). Mais comme le Docteur Shaw entendoit parfaitement l'arabe, il devoit savoir que Rashid ne signifie un Cap, dans aucune des langues orientales. Ras exprime bien une langue de terre, un promontoire; mais Rassit ne veut point dire cela, & Rashid a une signification toute différente.

Rashid ou Rosette est une grande Ville, très-propre & très-jolie, bâtie sur la rive orientale du Nil. Elle a environ trois milles de long. Les Mahométans studieux & pieux y viennent en grand nombre; & on y voit beaucoup de Négocians, car Rosette est l'entrepôt du commerce, qui se fait entre le Caire & Alexandrie. Les Marchands de ces deux Villes y envoient aussi leurs facteurs pour veiller sur les marchandises qui passent le Bogaz pour aller au Caire, ou pour en venir.

Il y a autour de Rosette beaucoup de jardins, & la terre est couverte presque par-tout d'une jolie verdure; car elle retient long-tems la fraîcheur que lui procurent les inondations du Nil. On y remarque sur-tout une grande quantité de plantes curieuses & de fleurs, que les Marchands & les Fakirs y portent de différens pays. Sans cela, l'Egypte, sujette à de si longues inondations, & si riche en végétaux nécessaires à la nourriture des hommes, ne pourroit guères se vanter de la magnificence de ses jardins; & cependant il n'y a que deux siècles, si nous en croyons Prosper Alpinus, que cette contrée étoit célèbre, pour ses arbres & pour ses fleurs.

(1) Voyage de Shaw, p. 294.

Les ſciences & le goût des choſes utiles & agréables, qui ont toujours été en déclinant dans l'Egypte, ſont enfin totalement tombés dans le mépris & l'oubli, ſous le règne barbare de ces derniers eſclaves (1), dont le nom infâme eſt un reproche aux Souverains.

Tous les Voyageurs Chrétiens, qui vont viſiter l'Egypte, & tous les Négocians, établis dans ces contrées, ſéjournent avec plaiſir à Roſette. Ils croient pouvoir reſpirer là un air de liberté, qui n'eſt pourtant qu'imaginaire, entre les deux ſièges les plus affermis de la tyrannie, de l'injuſtice & de l'oppreſſion, Alexandrie & le Caire.

Rosette a la réputation d'être habitée par un peuple bien plus doux, bien plus traitable, & moins avare que celui des deux autres Capitales de l'Egypte: mais je puis aſſurer, avec vérité, que je n'y trouvai aucune différence.

Il eſt certain que les Marchands, qui commercent à toutes les heures du jour avec des Chrétiens, ſont plus civiliſés, & moins inſolens que la ſoldateſque & la populace. Leur intérêt les y oblige; & c'eſt là tout comme ailleurs. Mais les Prêtres, les Mollahs, les ſoldats de Roſette, & les payſans des environs, ſont tous auſſi groſſiers & auſſi méchants que dans le reſte de l'Egypte.

La latitude de Roſette eſt de 31° 24′ 15″ Nord. C'eſt là qu'on reprend la mer pour ſe rendre au Caire; & en effet, nous nous y embarquâmes le 30 de juin.

(1) Les Mamelucs.

On parle beaucoup à Alexandrie du danger qu'il y a à passer le désert pour aller d'Alexandrie à Rosette; &, à Rosette, on ne s'entretient que des risques qu'on court dans les voyages du Caire; on ne parle que de Pilotes, de Capitaines de Navires, qui ont débarqué les Passagers pour les livrer à des Voleurs, & partager le butin; & on fait une foule d'histoires de ce genre, qui peuvent avoir eu lieu anciennement, mais qui, peut-être aussi, ne sont jamais arrivées.

Pourvu que le Gouvernement du Caire soit tranquille, & qu'on n'aborde point dans les villages, quand ils sont en guerre les uns avec les autres, (car alors un Voyageur, de quelque Nation qu'il fût, n'y pourroit être en sûreté,) on est presque certain de ne pas éprouver de grands accidens dans la route d'Alexandrie au Caire.

Le grand commerce, qui se fait continuellement entre ces deux Villes, & les riches cargaisons qu'on confie à des Capitaines de vaisseaux, font que ces Capitaines sont presque aussi connus & aussi estimés que les Patrons, qui font le cabotage de la Tamise.

S'ils assassinoient, ou s'ils pilloient quelque Passager, ils seroient obligés d'abandonner le Pays; car sans cela, dès qu'ils arriveroient au Caire, à Fuès, à Rosette, ou à Alexandrie, ils seroient infailliblement pendus.



CHAPITRE II.

L'Auteur arrive au Caire. — Il se procure des lettres du Bey & du Patriarche. — Il visite les pyramides. — Observations sur leur construction.

NOUS arrivâmes au Caire dans le commencement de Juillet. J'étois recommandé à Messieurs Julien & Bertrand, Négocians estimables, & obligeans, à qui je fis part du dessein que j'avois formé de voyager dans l'Abyssinie.

UN projet si hasardeux parut singulièrement les étonner. Ils me firent beaucoup de représentations pour m'en détourner : mais, voyant que j'y étois absolument résolu, ils m'offrirent, avec affection, tous les services qui dépendoient d'eux.

COMME le Gouvernement du Caire s'est toujours montré jaloux de s'opposer à des entreprises pareilles à celle que j'allois tenter, & que la Porte les a régulièrement interdites aux Nations étrangeres, je feignis de vouloir me rendre aux Indes, afin que mon voyage n'inspirât aucune crainte.

CETTE intention ne fut pas long-tems secrette ; car on ne peut rien cacher au Caire. Là les hommes de toutes Nations ; Juifs, Turcs, Maures, Cophtes & Francs s'occupent sans cesse à se surveiller mutuellement, & sont aussi attentifs à s'informer des intérêts des autres, que de ceux qui leur sont propres.

J'AVOIS pris le parti de paroître en public, aussi rarement que je le pouvois, & toujours sous mon déguisement. Mais je fus bientôt considéré comme un Fakir, ou un Derviche, un peu instruit de la magie, & ne se souciant que de l'étude & des livres.

CETTE réputation me fut particulièrement utile pour pouvoir acheter plusieurs manuscrits arabes, que la connoissance de la langue me mit à même de choisir, sans risquer d'être trompé, comme le sont communément les Chrétiens.

LA partie du Caire, où les François sont établis, est extrêmement commode & fort tranquille. Elle consiste en une seule rue, où vivent tous les Négocians de cette Nation; & la rue a, dans l'un de ses bouts, une grande porte, où on entretient une garde, & qui reste toujours bien fermée pendant le tems de la peste.

A L'AUTRE bout de la rue, il y a un jardin, assez bien tenu, où l'on trouve plusieurs jolies allées, & des sièges pour se reposer. Tous les plaisirs, dont les Chrétiens peuvent jouir parmi l'infâme peuple de ces contrées, se bornent à la paix & à la tranquillité. Personne n'en recherche davantage. Cependant de lâches Emissaires sont sans cesse occupés à tourmenter ces Commerçans utiles par des menaces, des mensonges & des demandes extravagantes; & ils leur ravissent ainsi ce repos, dont ils se contenteroient, au défaut de la liberté, & du bonheur plus solide, qu'ils ont abandonné dans leur Patrie.

J'AI toujours considéré les François qui sont au Caire, comme

des hommes pleins d'honnêteté, de politesse & d'esprit, mais qu'une fatalité cruelle a fait condamner aux galeres; & je puis attester que, d'après la constance qu'ils montrent en supportant des vexations continuelles, je ne connois pas de Nation plus noble & plus courageuse.

Ils ont soin de renfermer dans leur sein leurs affaires particulières; & quelques craintes que puissent leur inspirer les malheurs dont ils sont souvent menacés, ils n'en font pas moins bonne mine à un étranger, & ils ne cherchent pas moins à l'obliger de tout leur pouvoir, comme si ses demandes indifférentes ou importunes étoient le seul objet qui dût les intéresser.

L'on voit aussi au Caire un Consul vénitien, avec une maison de commerce, nommée Pini, l'un & l'autre également honnêtes. Mais il n'y a peut-être pas au Monde des hommes aussi brutaux, aussi injustes, aussi tyranniques, aussi oppressifs, aussi avares que la race infernale qui tient en ses mains le Gouvernement du Caire.

Quelques personnes ont pourtant vanté ce Gouvernement. Peut-être même mérite-t-il des éloges, quand on le connoît à fond : mais comme je n'ai jamais pu le comprendre, je ne chercherai point à l'expliquer.

Il est, dit-on, composé de vingt-quatre Beys. Cependant ses Administrateurs n'ont pas pu me fixer une année, où ce nombre fût complet. A mon passage au Caire, il n'y en avoit que sept, & l'un d'eux commandoit les autres.

Les Beys sont censés revêtus de la Souveraineté de l'Egypte;

Cependant quelquefois un Kaya leur fait exécuter ses ordres absolus, & quoique d'un rang inférieur, il nomme ses esclaves, à son choix, Beys ou Souverains.

Dans les tems de paix, quand les Beys se contentent de conserver l'égalité entr'eux, & qu'aucun ambitieux ne cherche à commander aux autres, il y a un grand nombre d'Officiers inférieurs, tels que des Kayas, des Schourbatchis & autres, qui, bien que subordonnés aux Beys, exercent un empire despotique sur le peuple du Caire, & nomment des Délégués pour tyranniser les habitans des villages voisins.

Peut-être y a-t-il au Caire plus de quatre cens personnes, qui s'arrogent un pouvoir sans bornes, & qui exercent ce qu'ils appellent la justice, à leur manière, & au gré de leur seul caprice.

Heureusement, lorsque j'étois au Caire, cet hydre de Gouverneurs n'existoit pas. Il n'y avoit que le fameux Ali-Bey, qui commandoit par lui-même, ou par ses Officiers. Mais la paix qu'il maintenoit ne fut pas de longue durée. Pour devenir Bey, il faut avoir été esclave, & vendu comme tel. Chaque Bey a un grand nombre de ces esclaves, qui le servent, comme il a lui-même servi les autres. Ils forment sa garde, & il les élève en grade, à mesure qu'il est content d'eux.

La place la plus importante des Officiers des Beys, est celle de Hasnadar, ou Trésorier. Il a le commandement sur le reste de la maison; & dès que le Bey meurt, quelque nombre d'enfans qu'il ait, aucun ne lui succède; mais le Hasnadar épouse sa veuve, & il hérite de son rang & de sa fortune.

Le Bey eſt vieux, ſa femme eſt jeune ainſi que le Haſnadar, dont elle a ſans ceſſe beſoin, & qu'elle regarde ordinairement comme ſon époux futur; malgré cela ces hommes, qui cachent leurs femmes, qui les renferment, qui ſont exceſſivement jaloux, ne ſoupçonnent jamais ce que doivent néceſſairement produire les rapports qui exiſtent entre leur femme & leur Tréſorier.

Il eſt bien extraordinaire de voir une race d'hommes tout puiſſans, qui, depuis des ſiècles, ont conſenti à laiſſer leur ſucceſſion à des étrangers, préférablement à leurs propres enfans, ſans qu'aucun d'eux ait tenté de faire hériter ſon fils de ſa place, ou de ſes biens; plutôt qu'un eſclave, qu'il a acheté comme une bête de ſomme.

A la vérité il eſt rare que les Beys aient des enfans, & plus rare encore que ces enfans vivent. J'ai entendu dire, comme une obſervation commune, que le Caire étoit très-mal ſain pour les petits enfans en général; & apparemment que la proſtitution, à laquelle ſe livrent les Beys dès leur première jeuneſſe, rend leurs enfans d'une conſtitution plus foible & plus difficiles à conſerver que les autres.

Le moment où j'arrivai au Caire, étoit peut-être le ſeul où, dénué de protections comme je l'étois, je puſſe eſpérer d'exécuter mon projet.

Ali-Bey, connu à préſent en Europe, par tout ce qu'on a raconté de ſes aventures & de ſon courage, avoit déja éprouvé les faveurs & les diſgraces de la fortune; &, après avoir été banni de ſa Capitale, par ſes rivaux, il venoit de jouir de la

satisfaction de les en chasser à son tour, & d'y rentrer tout puissant.

La Porte lui avoit été sans cesse contraire, & il portoit dans son cœur un ressentiment implacable. Le plus ardent de ses vœux étoit de pouvoir contribuer à renverser l'Empire Ottoman.

La guerre des Russes lui présenta une occasion favorable de satisfaire sa vengeance. Aussi ne manqua-t-il point d'en profiter, résolu de seconder de tout son pouvoir les ennemis des Turcs. Il n'y a peut-être jamais eu d'entreprise si heureuse, dans un Pays si éloigné que celle des Russes dans la Méditerranée; & il n'y a jamais eu des Officiers plus mal dirigés par leur Cour, plus ignorans des lieux où ils alloient combattre, plus accoutumés à une représentation vaine, & plus adonnés au plaisir.

Après la défaite & l'incendie de l'Escadre turque, sur les côtes de l'Asie mineure, il ne paroissoit pas un vaisseau dans ces mers, qui ne rendît hommage aux Vainqueurs. Ils s'étoient placés très-avantageusement à Paros, ou plutôt je crois qu'une Escadre qui n'auroit eu que la moitié du nombre de leurs voiles, eût été très-bien placée dans cette Isle.

Les Bachas, les Gouverneurs de la Caramanie, qui sont rarement d'accord avec la Porte, se signaloient alors par une rébellion ouverte. La partie de la Syrie, qui est au-dessous de Tripoli & de Sidon, les imitoit, & le Scheik Daher soulevoit tout, depuis Acre jusques aux plaines d'Esdraélon, & aux frontières de l'Egypte.

Dans de si belles circonstances, & avec des forces si supérieures, l'Egypte & la Syrie auroient dû rester à jamais démembrées de l'Empire Ottoman : mais il est certain que les Commandans Russes manquoient d'instructions, & ne savoient ni jusqu'où la victoire pouvoit les mener, ni comment ils devoient en profiter.

Ils n'entretenoient point une correspondance franche & suivie avec Ali-Bey, quoiqu'ils dussent bien se confier à lui en toute sûreté, comme il devoit se confier à eux. Mais ni eux, ni lui n'avoient de bons Interprètes; & ils ne purent s'entendre que lorsqu'il fut trop tard, & que leurs ennemis, profitant de leur lenteur, eurent rendu impossible l'exécution de leurs grands projets.

Carlo-Rosetti, jeune Négociant vénitien, intriguant & plein de capacité, s'étoit emparé, pendant quelques années, de toute la confiance du Bey. Si un tel homme avoit été à bord de la flotte avec une commission & des instructions de la Cour de Péterfbourg, c'en étoit fait de l'Egypte pour l'Empire Ottoman.

Le Bey, malgré son esprit & son courage, étoit toujours Mameluc, & conservoit les principes d'un esclave. Trois hommes de différente religion avoient fini par le gouverner tous trois à-la-fois. L'un étoit Grec, l'autre Juif, & le troisième, qui lui servoit de Secrétaire, Egyptien Cophte. Et certes il auroit fallu beaucoup de discernement & de pénétration pour juger lequel des trois étoit le plus scélérat, & le plus disposé à trahir son Maître.

Le Secrétaire, nommé Risk, eut l'adresse de supplanter ses deux

deux rivaux, au moment même où ils se croyoient au comble de la faveur. Après avoir bravé tous les Turcs & volé tous les Chrétiens, le Grec fut banni d'Egypte, & le Juif fut bâtonné à mort. Telle est la destinée des Ministres Egyptiens!

Risk se disoit savant en Astrologie ; Ali-Bey, semblable à tous les autres Mahométans, croyoit tout ce qu'il lui prédisoit ; il soumettoit à cette folie son esprit & sa raison ; & Risk, payé, sans doute, par la Porte, le conduisit de faute en faute, jusqu'à ce qu'il l'eût perdu, en le faisant obéir aux étoiles.

La vue de mes instrumens, dont les caisses furent ouvertes à la douane, quand elles arriverent à Alexandrie, persuada à Risk que j'avois des connoissances supérieures en Astrologie.

Le Juif, qui étoit Intendant de la douane, reçut non-seulement la défense de toucher à mes instrumens, ce qui dût être une grande mortification dans une douane Turque, où l'on visite & manie tout sans exception ; mais il eut encore ordre du Bey de m'envoyer mes caisses, franches de tous droits, parce que ce n'étoit point des marchandises.

Je fus très-sensible à cette faveur, non par rapport à l'exemption des droits de la douane, mais parce que mes instrumens ne furent point tirés de leurs étuis, & visités par des mains grossières, qui m'auroient sûrement cassé quelque chose.

Risk vint me voir le lendemain, & m'apprit à qui j'étois redevable de l'attention qu'on avoit eu pour moi ; ce qui nous

fit penser à tous, que c'étoit une manière de m'avertir, que je devois lui faire quelque présent. En conséquence, comme j'avois quelques autres affaires auprès du Bey, je préparai un très-joli cadeau pour le Secrétaire.

CEPENDANT je fus extrêmement étonné, lorsqu'ayant sollicité le moment de l'offrir, non-seulement il fut refusé, mais Risk m'envoya lui-même quelques bagatelles en présent, & me fit dire, par un Messager : « Que, dès que je serois re-» posé, il me rendroit visite, pour me prier de faire usage de » mes instrumens devant lui; &, en même-tems, il me préve-» noit que personne n'oseroit m'inquiéter tandis que je resterois » au Caire, parce que j'étois sous la protection immédiate du » Bey. »

IL ajouta : « Que si j'avois besoin de quelque chose, je lui » envoyasse mon domestique Arménien, Arab-Keer, au lieu » de prendre la peine de m'adresser aux Négocians François, » ou de me confier à leur Dragoman. »

QUOIQUE je vécusse, depuis plusieurs années, en bonne intelligence & amicalement, avec des Turcs & des Maures, j'avoue que je n'avois jamais trouvé, en aucun d'eux, tant de politesse & de prévenance que dans le Cophte Risk.

JE n'avois pas encore vu le Bey. Je n'avois aucune recommandation particulière, ni aucun des moyens avec lesquels il faut se présenter devant ces sortes de gens, pour les intéresser en sa faveur. Je ne savois même comment m'y prendre pour cela; c'est pourquoi je me confiai à M. Bertrand, l'un des Négocians chez qui j'étois logé.

Je lui fis part de mes craintes sur les premières apparences d'un tems trop beau, qui, dans ces climats, finit ordinairement par la tempête ; & je lui dis que je soupçonnois quelque secret dessein. M. Bertrand me promit très-obligeamment de sonder Risk à ce sujet.

En même-tems il me recommanda de prendre garde d'offenser ce Cophte, ou de me confier trop à lui, me le représentant comme un homme capable des plus noirs desseins, & d'une cruauté implacable.

La curiosité de Risk ne tarda pas long-tems à fournir à M. Bertrand l'occasion qu'il desiroit. Risk vint s'adresser à lui, pour le questionner sur la connoissance que j'avois des Astres ; & mon ami, qui vit alors le motif de sa conduite, le prévint si bien en faveur de ma haute science, que le Cophte lui fit part à l'instant de l'espoir qu'il avoit conçu de connoître, par mon secours, la destinée de son Maître, le succès de la guerre des Turcs, & en particulier, si on prendroit, ou non, la ville de la Mecque, dont Ali-Bey devoit confier le Siège à son ancien Esclave, devenu son gendre, Mahomet Abou-Dahab. Mahomet étoit prêt à partir pour cette expédition, à la tête d'une armée, suivie d'un grand nombre de Pélerins.

M. Bertrand m'apprit, avec de grandes marques de joie, les projets de Risk : mais moi, je ne fus pas trop content de la profession de diseur de bonne aventure, dont la bastonnade ou l'empalement peut, à la moindre méprise, devenir le salaire.

Cependant j'appris que j'avois à faire à un Peuple excessi-

vement crédule; & qu'il ne me restoit d'autre moyen que de me sauver le plutôt qu'il seroit possible, avant l'issue de mes prophéties.

C'ÉTOIT d'ailleurs mon dessein. Je n'ai jamais vu de Ville plus désagréable, ni qui offre moins d'instruction ou d'amusement que le Caire. Ses antiquités ne répondent en aucune manière aux descriptions qu'on en a.

BIENTÔT je reçus une lettre de Risk, qui me prioit de me rendre à environ trois milles du Caire, au couvent de Saint-George, où le Patriarche Grec m'avoit fait préparer un appartement; & il ajoutoit que je pouvois assurer les Négocians François, qu'on m'envoyoit là, par précaution pour ma santé, & que j'y recevrois les ordres du Bey.

LA providence sembla me dicter alors ce que j'avois à faire. Je me rendis donc au Couvent de Saint-George, maison grande, solitaire, paisible, commode pour l'étude, & sur-tout propre à exécuter un plan que je crus m'être utile.

PENDANT mon séjour à Alger, M. Tonyn, Chapelain de la Factorerie Angloise, étoit absent par congé. Les Prêtres Catholiques y sont des bigots, qui ne marient, ne baptisent, ni n'enterrent aucun Protestant; mais il y avoit un Moine Grec, nommé le Pere Christophe, (1) qui se prêta très-honnêtement à remplir ces fonctions toutes les fois qu'on en eut besoin.

(1) Voyez l'Introduction.

La politesse, la douceur, le caractère excellent de cet homme, m'engagerent à le prendre dans ma maison de campagne, où je vivois la plus grande partie de l'année ; & sa société m'étoit non-seulement très-agréable, mais utile. Nous nous entretenions & nous lisions ensemble dans la langue Grecque, non comme on le prononce dans nos écoles, mais avec le véritable accent, sans lequel un étranger, qui parle cette langue, ne peut jamais être entendu des Peuples de l'Archipel.

Quand je quittai Alger pour voyager en Barbarie, le Pere Christophe s'ennuyant, s'embarqua dans un vaisseau, qui le porta à Alexandrie, d'où le Patriarche Marc l'appella bientôt au Caire, & l'éleva à la dignité d'Archimandrite, dignité qui est, après celle de Patriarche, la seconde de l'Eglise Grecque. Le Pere Christophe étoit en outre fort bien reçu dans la maison d'Ali-Bey, dont tous les Officiers & domestiques étoient des esclaves Géorgiens ou Grecs ; & c'étoit à la sollicitation de ce bon Moine, que Risk avoit prié de me faire arranger un appartement dans son couvent.

Je fus donc bien agréablement surpris quand, le lendemain de mon arrivée, je reçus la visite de mon ancien ami. Mais, pour ne pas occuper mes lecteurs du récit de choses indifférentes, je me bornerai à leur dire que, dans cette visite & dans plusieurs autres que me rendit le Pere Christophe, j'appris qu'il y avoit alors beaucoup de Grecs puissans en Abyssinie, & que même quelques-uns d'entr'eux remplissoient les premières places. Ces Grecs entretenoient, quand l'occasion s'en présentoit, une correspondance avec le Patriarche, & dans

tous les tems, ils conservoient tant de respect pour lui, que sa volonté leur paroissoit aussi sacrée que l'Evangile.

Le Pere Christophe se chargea avec zèle de faire écrire des lettres en ma faveur par le Patriarche ; & nous concertâmes ensemble le plan qu'il falloit suivre pour cela. Trois lettres furent envoyées séparément ; & il y en eut une adressée en forme de bulle à tous les Grecs qui étoient alors dans l'Abyssinie.

Le Patriarche leur enjoignoit comme une pénitence, dont le prix étoit une sorte de Jubilé, de mettre de côté leur vanité & leur orgueil, péchés dont il les savoit très-infectés, & au lieu de prétendre être mes égaux à la Cour d'Abyssinie, de me servir réellement & avec zèle. Il ajoutoit que, sans qu'on pût supposer qu'ils eussent reçu des instructions de ma part, ils devoient tous déclarer, devant le Roi, que leur condition n'égaloit point la mienne ; que j'étois un Citoyen libre & serviteur d'un grand Roi, tandis qu'eux, nés esclaves des Turcs, ne pouvoient prétendre qu'au rang de mes domestiques ; & qu'en effet, j'avois à mon service un de leurs compatriotes.

La lettre portoit ensuite qu'après avoir fait publiquement & de bonne volonté cette déclaration, tous leurs anciens péchés leur seroient pardonnés.

Le Patriarche consentit très-honnêtement à écrire & à envoyer cette lettre. Je l'avois déjà vu plusieurs fois au Caire, & nous avions commencé à nous lier d'une sincere amitié.

Peu de tems après que je fus au Couvent de Saint-George ;

Risk m'envoya dire un soir, à neuf heures, de venir parler au Bey. Ce fut la première fois que je le vis. Je le trouvai beaucoup plus jeune que je ne me l'étois imaginé. Il étoit assis sur un large sopha, couvert d'une étoffe cramoisie & or; son turban, sa ceinture & le manche de son poignard, étoient ornés d'une grande quantité de pierres très-fines. Le diamant, sur-tout, placé sur son turban, & qui supportoit un grouppe d'autres brillans, étoit l'un des plus gros que j'aie vu.

Le Bey me parla tout de suite de la guerre des Turcs & des Russes; & il me demanda si j'avois déjà observé quel seroit le succès de cette guerre? Je lui répondis que les Turcs auroient le dessous par terre & par mer, toutes les fois qu'ils combattroient.

Constantinople sera-t-elle brûlée ou prise? me demanda-t-il encore. — Ni l'un ni l'autre, lui repliquai-je. Mais la paix se fera après qu'on aura répandu beaucoup de sang, & aucun parti n'aura retiré de grands avantages de la guerre.

A ces mots, il frappa ses mains l'une contre l'autre, & jura en langue Turque. Alors se tournant vers Risk, qui étoit debout, il lui dit: «Ce sera bien malheureux, sans doute! » Mais ce qui est vrai, est vrai; & Dieu est miséricor- » dieux. »

Le Bey m'offrit ensuite du café & des confitures. Il me promit sa protection, me dit de ne rien craindre, & me recommanda si quelqu'un me faisoit du mal, de le lui faire savoir par Risk.

Deux ou trois jours après cette entrevue, Ali-Bey me renvoya chercher ; & il étoit au moins onze heures du soir lorsque je fus admis en sa présence.

Je rencontrai l'Aga des Janissaires, qui sortoit de son appartement, & un grand nombre de soldats qui étoient à la porte. Comme je ne connoissois point l'Aga, je passai à côté de lui sans cérémonie ; ce que personne n'ose jamais faire. Quand cet Officier monte à cheval, (& il étoit alors prêt à y monter), il a droit de vie & de mort, sans aucun appel, sur tous les Habitans du Caire & des environs.

Il s'arrêta sur le seuil de la porte, & demanda à un des domestiques du Bey, qui j'étois ? « C'est l'Anglois Hakim, » répondit le domestique, c'est-à-dire, le Philosophe ou le Médecin Anglois.

Alors l'Aga, se tournant vers moi, me demanda en Turc, très-poliment si je voulois venir le voir ; parce qu'il ne se portoit pas bien ? — « Oui, lui dis-je, en Arabe ; quand tu voudras, mais je ne puis pas m'arrêter à présent. Le Bey m'a envoyé dire qu'il m'attendoit. » « Non, non, pas à présent » repliqua-t-il, dans la même langue. Va, pour l'amour » de Dieu. Tout autre moment me conviendra. »

Le Bey étoit assis & penché en avant, tenant d'une main une bougie, & de l'autre, un petit papier qu'il lisoit & qui touchoit presque son visage. Il sembloit que sa bougie l'éclairoit mal ou qu'il avoit les yeux foibles. Personne n'étoit resté à côté de lui. Tous ses gens avoient été renvoyés hors de l'appartement, ou bien ils accompagnoient l'Aga des Janissaires.

Il

Il parut ne pas me remarquer, jusqu'à ce que je fus près de lui, & que je le saluai par le mot *Salam*. Je lui dis que je m'étois rendu à ses ordres. « Grand merci, me répondit-il : » mais vous ai-je envoyé chercher ? » Et, sans attendre ma réponse, il continua : « Oh, oui ! cela est vrai. » Ensuite il reprit la lecture de son papier.

Après qu'il eut achevé, il se plaignit de n'être pas en bonne santé, & d'avoir vomi d'abord après dîné, quoiqu'il eût mangé modérément. Il me dit aussi que son estomac lui faisoit encore mal, & qu'il craignoit qu'on ne lui eût fait prendre quelque chose pour lui nuire.

Je touchai son pouls, qui étoit bas & foible, mais qui indiquoit peu de fièvre. Je le priai d'ordonner à ses gens, d'examiner si son dîner avoit été préparé dans des ustensiles de cuivre bien étamés. Je l'assurai qu'il étoit sans danger : mais je lui fis entendre que je le soupçonnois de s'être livré à quelque excès, avant de manger. Alors il se mit à sourire, & dit à Risk, qui étoit venu auprès de lui : « afrite ! afrite ! » ce qui signifie : c'est un diable ! c'est un diable ! « Si votre estomac, » repris-je, est encore incommodé, faites chauffer de l'eau, » mettez-y un peu de thé verd, & buvez-en jusqu'à ce que » vous ayez bien vomi. Cela vous remettra tout-à-fait à l'aise. » Ensuite vous prendrez une tasse de café très-fort, ou un » verre de liqueur, si vous en avez de bonne, & vous vous » mettrez dans votre lit. »

A ces derniers mots, il me regarda d'un air de surprise, & me dit gravement : « De la liqueur ! ne savez-vous pas que

» je suis musulman ? » — « Oui, lui répondis-je ; mais moi » je ne le suis pas ; & je vous indique ce qui est bon pour votre » corps, sans prétendre avoir rien à démêler avec votre religion, » ou avec votre âme. » Ce discours le fit beaucoup rire. Il parut satisfait de ma franchise, & il s'écria : « Voilà qui est parler » en homme ! »

Notre entretien se borna là. Il ne fut pas dit un mot, ni de la guerre, ni des Russes, & je m'en retournai très-fatigué, & fâché d'avoir été tiré hors de chez moi, pour un si léger motif.

Le lendemain matin, le Secrétaire Risk vint me rendre visite au couvent de Saint-George. Le Bey ne se trouvoit pas encore bien, & il conservoit l'idée d'avoir été empoisonné. Risk me dit, en même-tems, que son maître avoit beaucoup de confiance en moi. Je lui demandai quel avoit été l'effet du thé ? Il me répondit que le Bey n'en avoit pas pris, ne sachant comment s'y prendre pour le préparer ; & qu'il venoit, par son ordre, me prier de lui enseigner la manière de faire cette boisson.

Je le lui montrai soudain, en infusant, en sa présence, un peu de thé verd dans de l'eau bouillante. Mais il ne se contenta pas de cela. Il me pria modestement de boire & de vomir, afin d'apprendre au Bey tout ce qu'il falloit faire.

Je m'excusai en représentant que je ne pouvois pas être tout-à-la-fois Médecin & malade ; & je lui dis que j'allois le faire vomir lui-même, ce qui feroit la même chose : mais il n'accepta point ma proposition.

Au moment même le Pere Christophe vint nous joindre, & nous lui voulûmes persuader de faire l'essai de mon remède. Le bon vieillard n'y consentit pas; mais il alla nous chercher un caloyer, ou jeune Moine, que nous engageâmes, un peu malgré lui, à boire l'eau chaude.

COMME ma faveur auprès du Bey étoit maintenant assez bien établie par mes entrevues nocturnes, je résolus de quitter le Couvent solitaire, où je demeurois. Je priai Risk de me procurer des lettres de recommandation pour le Sheik Haman, & pour le Gouverneur de Syene, d'Ibrim, & de Deir, dans la Haute-Egypte. J'en obtins aussi des Janissaires pour ces trois places, parce que les garnisons en sont tirées du Caire, que ces Troupes appellent leur Porte. Ali-Bey me donna encore des Lettres pour le Bey de Suès, pour le Shérif de la Mecque, pour le Nayb ou Souverain de Masuah, & enfin pour le Roi de Sennaar & pour son Ministre

DÈS que j'eus toutes ces Lettres, ainsi que celles du Patriarche, je me préparai à continuer mon voyage.

LE Caire est, dit-on, l'ancienne Babylone (1), ou au moins une partie de cette Ville fameuse. Sa latitude est de 30° 2′ 30″ Nord, & sa longitude de 31° 16′ à l'Est du méridien de Gréenwich. Je ne puis pas confirmer ce qu'on a dit du Caire, qu'il étoit bâti en forme de croissant; mais j'observerai qu'on peut en faire le tour, ainsi que des jardins qui l'environnent, en trois heures de tems, au pas de trois milles par heure.

(1) Ptolem. Geograph. lib. 4. Cap. 5.

Le Calish (1), où le fleuve Trajan traverse le Caire dans toute sa longueur, & va remplir le lac, appelé Birketel Hadje, le premier endroit où les Pélerins puissent trouver de l'eau dans leur pénible voyage de la Mecque.

Au-de-la du Caire, sur la rive du Nil, est Géeza, nommée ainsi suivant les Auteurs Arabes, parce qu'il y a eu autrefois un pont. Géeza signifie passage.

A environ onze milles plus loin, on rencontre les Pyramides; auxquelles Géeza a donné son nom, & dont les descriptions sont si connues. On les a gravées & publiées à Londres, à très-grand point, deux ans avant mon voyage en Egypte, & j'ai vu de ces gravures chez M. Davidson, Consul à Nice, qui en avoit lui-même levé les plans & fourni les desseins.

C'est aussi M. Davidson qui découvrit la petite chambre, au-dessus de l'endroit où l'on arrive, quand on monte la longue galerie de la grande pyramide, à main gauche; & il y laissa l'échelle, dont il s'étoit servi, pour que les voyageurs, qui viendroient après lui, pussent en profiter. Mais la petite chambre, découverte par M. Davidson, n'a rien de remarquable, que d'avoir échappé, pendant tant de siècles, aux recherches des curieux.

La découverte m'en paroît d'autant plus extraordinaire que ces Pyramides sont si connues, que la plupart des Voyageurs se contentoient de suivre le rapport des Anciens, au lieu de faire usage de leurs propres yeux.

(1) Voyage de Shaw, p. 294.



CANJA À LA VOILE.

On a toujours cru que les pierres, dont on a bâti les Pyramides, ont été portées des montagnes de la Lybie. (1) Cependant si on avoit pris la peine de remuer un peu le sable, qui est à l'Occident de ces Edifices, on auroit trouvé un roc solide & creusé par degrés.

Dans la route de la grande chambre ; où s'éleve le sarcophage, & dans celle de la galerie, qui conduit à cette chambre, on voit de larges fragmens de rochers, qui prouvent incontestablement que les Pyramides n'étoient d'abord que des rocs énormes trouvés au même lieu où on les voit. Les plus convenables furent choisis pour former le corps de la Pyramide, & on tailla les autres pour le couronnement, & l'extérieur de l'Edifice.

(1) Herod. lib. 2, cap. 8.



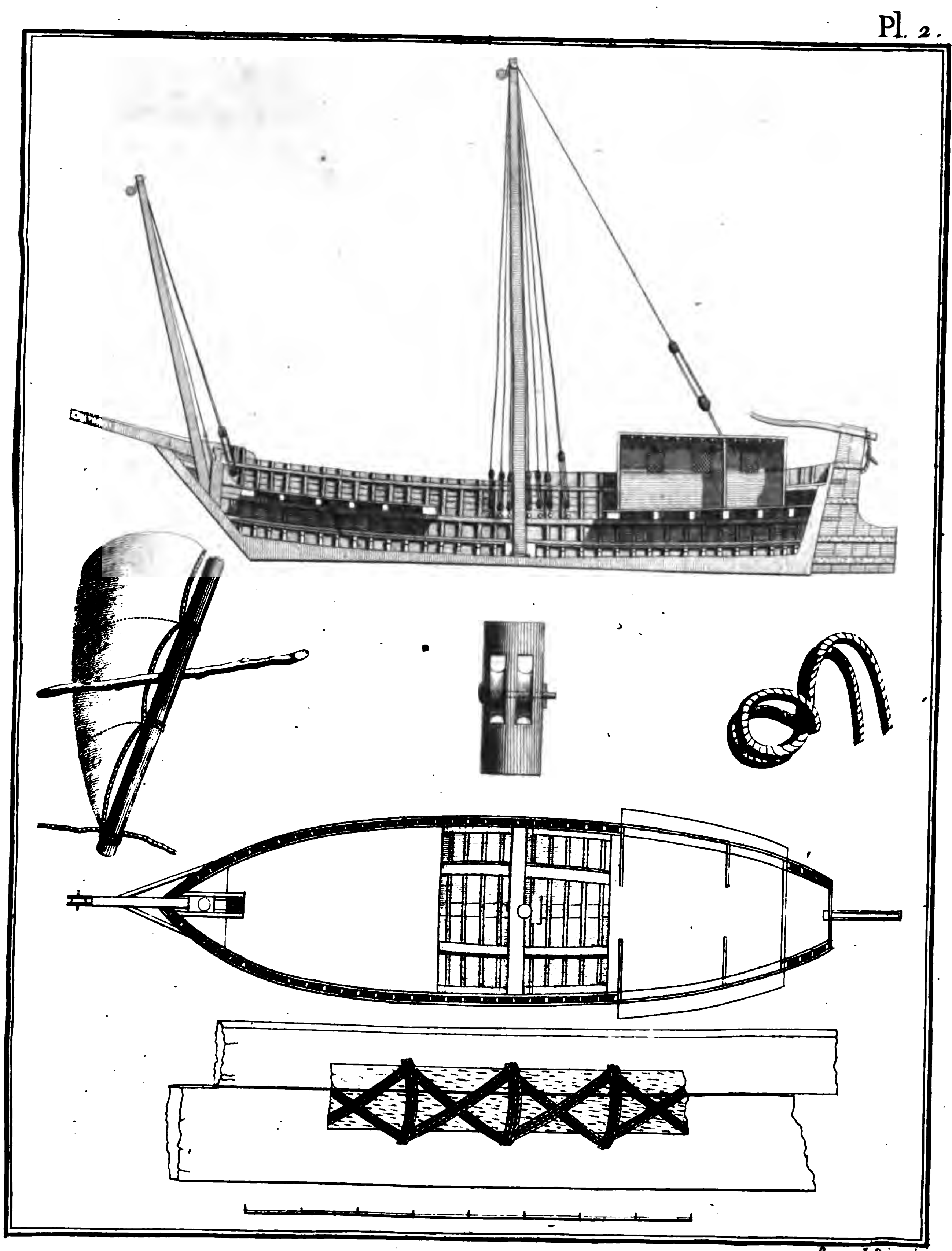
d'environ vingt pieds en quarré, où étoient des fenêtres très-commodes, que nous pouvions ouvrir pendant le jour pour faire entrer la fraîcheur de l'air : mais il étoit néceſſaire de les tenir bien fermées la nuit.

Il y a une certaine eſpèce de voleurs, qui ſe tiennent dans le Nil, & qui ſont continuellement occupés à roder autour d'un vaiſſeau, dont ils ſuppoſent que l'équipage n'eſt pas ſur ſes gardes, quand il eſt en calme; ils en approchent ordinairement en nageant entre deux eaux, & quand il fait nuit, ils vont ſur des peaux de Belier. Enſuite ils montent à bord dans le plus grand ſilence, & enlèvent tout ce qu'ils peuvent attraper.

J'ai oui dire qu'ils n'aiment pas les vaiſſeaux où ils voient des Francs ou Européens, parce que quelques-uns d'eux ont été bleſſés par des armes à feu.

Ces voleurs tentent ordinairement leurs coups quand un vaiſſeau eſt à l'ancre, ou qu'il ſe trouve la nuit en calme; mais bien plus ſouvent encore quand il a mis bas ſa mâture & qu'il deſcend au courant. Il faut ſans doute beaucoup de vigueur & d'adreſſe, pour monter à bord d'un vaiſſeau qui eſt emporté par un bon vent; mais ces voleurs en ont toujours beaucoup.

Derrière la ſalle à manger, qui touche la poupe, j'avois une chambre à coucher de dix pieds de long, où j'avois placé mes livres & mes armes. Celles-ci ne nous manquoient pas; car indépendamment de ce qui nous étoit vraiment utile, nous avions de groſſes carabines, qui ne nous ſervoient qu'à inſpirer de



Benard Direxit.

PLAN, COUPE ET DÉVELOPPEMENS DU CANJA.

de la terreur. Nous étions aussi pourvus d'une grande quantité de munition, tant pour notre défense que pour notre amusement.

Nous avions peu de livres ; mais ils étoient tous bien choisis ; & ils nous étoient très-précieux. En voyant combien mes équipages étoient accrus par mon grand quadrant & son pied, & par le grand Télescope achromatique de Dolland, je commençai à penser que c'étoit une folie de me charger de tant de choses, qui ne pouvoient être charriées que par des hommes à travers des montagnes, où il étoit incertain qu'on me permît d'entrer, & plus incertain encore que je pusse persuader à leurs sauvages habitans de porter des fardeaux si embarrassans.

Pour les diminuer autant qu'il étoit possible, après avoir réfléchi bien sur ce qui seroit le plus utile aux recherches que je me proposois de faire dans les contrées que j'allois parcourir, je tombai, non sans remords, sur mes livres ; j'en enlevai les feuillets que j'avois marqués & qui m'étoient nécessaires, je sacrifiai des éditions très-rares ; &, roulant ensemble les différentes feuilles dont j'avois besoin, je réduisis ma Bibliothèque à un mince volume.

Nous étions déjà au 12 de Décembre, quand je m'embarquai sur le Nil, à Bulac, dans le Canja, dont j'ai fait la description, & dont on aura encore une idée plus juste, en examinant la planche qui représente ce vaisseau dans l'appendix de mon Ouvrage.

Nous avions eu la précaution, avant d'entrer à bord, de

recourir au Secrétaire Risk, pour qu'il nous recommandât à Hagi-Hassan Abou-Cussi, Capitaine du vaisseau; & nous obligeâmes ce Capitaine à donner en ôtage son fils, Mahomet, afin qu'il répondît de sa conduite envers nous. Le prix de notre passage étoit de vingt-sept patakas, qui valent à-peu-près six livres quinze shellings-sterling.

Nous desirions ardemment d'être bientôt éloignés du Caire; car il survient toujours quelques mauvaises affaires, on éprouve quelques extorsions au moment qu'on veut quitter ce détestable pays.

Le vent nous fut d'abord contraire, & nous étions obligés d'aller contre le courant par le moyen d'une corde, avec laquelle on tiroit le vaisseau le long du rivage.

Nous étions un peu étonnés de voir l'extrême joie qui animoit deux jeunes Maures, lesquels nous tenoient lieu à bord de Capitaine, d'Officiers, de Pilote & de Matelots.

Notre Raïs n'avoit pas encore paru; aussi n'augurois-je pas trop bien de la joie des deux Maures, qui voulurent partir sans lui.

Cependant comme nous desirions aussi de partir, nous les encourageâmes & nous les cajolâmes autant que nous pûmes. Après avoir fait quelques milles nous arrivâmes dans un endroit, où il y a deux couvents, appellés Déiretur (1).

(1) Ce mot signifie les deux couvents.

Nous nous y arrêtâmes pour passer la nuit. De-là nous voyions très-bien les Pyramides de Géeza & de Saccara, ainsi qu'un nombre prodigieux d'autres Edifices d'argille blanche ; lesquels s'étendent fort loin dans le désert, du côté du Sud-Ouest.

Deux de ces Edifices paroissent être non moins grands que les Pyramides de Géeza, l'un d'eux est d'une construction très-extraordinaire. Il semble qu'on en a d'abord voulu faire une Pyramide immense ; mais qu'ensuite l'architecte ayant manqué de courage ou de moyens, l'a achevé d'une manière difforme & mesquine.

Nous étions assez mécontens de voir qu'au lieu de l'exactitude & de l'assiduité que notre Raïs nous avoit promis, il s'absentât si long-tems de son vaisseau. La crainte de nous voir plaindre si nous restions près du Caire, étoit cause que ses deux domestiques nous avoient fait partir si joyeusement ; mais, quand ils se crurent à l'abri de toute punition, leur conduite changea totalement. A peine daignoient-ils nous parler ; &, fumant tranquillement leurs pipes, ils tenoient entr'eux une conversation dérisoire & insolente.

Sur le bord du Nil, vis-à-vis de notre vaisseau, & un peu au-dessous à l'Occident, on voyoit une tribu d'Arabes qui avoit dressé ses tentes.

Ces Arabes étoient sujets du Caire, ou du moins ils vivoient en paix avec Ali-Bey. On les appelloit les Howadat, & ils faisoient partie des Atouni, grande Tribu, qui possède l'Isthme de Suez, &

s'étend de-là entre la mer rouge & les montagnes ; qui bornent la partie Orientale de la vallée d'Egypte. Elle atteint tout près de Cosseir aux possessions d'une autre tribu également nombreuse, appellée les Ababdé, qui de-là va jusques dans la Nubie.

Ces deux tribus formoient ce qu'on nommoit autrefois les Arabes Pasteurs ; & maintenant elles se font continuellement la guerre.

Les Howadat sont les mêmes, qui rencontrerent M. Irwine (1), dans les montagnes d'Abyssinie, & qui le menerent si généreusement au Caire. Cependant, quoiqu'il ne connût ni les mœurs ni le langage de ses conducteurs, M. Irwine imagina qu'ils ne pouvoient être que des *voleurs* ; & il ne leur donne jamais d'autre nom.

Quelques-uns de ces Arabes vinrent auprès de notre vaisseau pour chercher du tabac & du café, & je leur dis que s'il y en avoit d'honnêtes parmi eux qui voulussent venir à bord, je partagerois avec eux le tabac & le café que j'avois. Deux d'entr'eux accepterent l'invitation & nous devînmes bientôt bons amis.

Je me souvins que lorsque j'étois en Barbarie, vivant parmi les tribus de Noilé & de Wargumma, Peuples très-nombreux & très-puissans dans le Royaume de Tunis ; je me souvins, dis-je, d'avoir appris de l'une de ces Tribus que les Howadat, ou

(1) Voyez les lettres d'Irwine.

les Atouni, Arabes de l'Isthme de Suez, étoient de la même race qu'elle.

J'AVOIS même marqué ce fait sur mon memorandum; mais mon memorandum étoit dans mes malles; &, comme je n'étois pas certain de laquelle de ces tribus ils étoient alliés, & qu'elles étoient toujours rivales & ennemies, je pris d'abord le parti de ne rien dire de peur d'une méprise dangereuse. Cependant j'essayai de découvrir ce qui en étoit, & bientôt je connus par leurs discours & par quelques circonstances que je me rappellai, que les Noilé étoient leurs amis; ainsi nous nous parlâmes familiairement, & comme nous nous reconnûmes mutuellement pour hommes vrais, ils voulurent absolument aller chercher un de leurs Sheiks.

JE leur dis qu'ils étoient les maîtres de faire venir qui ils voudroient: mais que j'avois avant un service à exiger d'eux; & aussi-tôt ils m'assurerent qu'ils étoient prêts à m'obéir. Je les priai donc de me procurer, pour le lendemain matin, un jeune-homme à cheval, qui portât une Lettre à Risk, Secrétaire d'Ali-Bey, & j'annonçai qu'en recevant la réponse, je lui donnerois une piastre.

LES Arabes me promirent ce que je demandois: mais ils ne furent pas plutôt à terre, que nos deux compagnons maures tinrent conseil; après quoi, l'un deux partit à pied, & avant le jour, je fus réveillé, par l'arrivée du Raïs-Abou-Cuffi, & de son fils Mahomet.

ABOU-CUFFI étoit ivre, quoiqu'il fût un *Sherif*, un *Hagi*, & un demi-saint, qui jamais ne touchoit de liqueur fermentée,

m'assura-t-il, quand je fis mon marché avec lui. Le fils étoit encore tremblant de peur. Il eût été empalé, à ce qu'il disoit, si mon Messager étoit arrivé, & voyant que je m'occupois des moyens d'entretenir une correspondance avec le Caire, il me dit que puisqu'il étoit en sûreté, il ne courroit pas le risque de retourner à la Ville, pour répondre des fautes de son pere, de crainte qu'un jour ou autre, quelque plainte de ma part, ne fût cause qu'on l'arracheroit de son lit, & qu'on le feroit périr sous le bâton, sans qu'il sût pour quelle offense.

Une nonvelle altercation s'éleva. Abou-Cuffi alléguant les mêmes raisons que son fils, refusa de rester lui-même au Caire. Je m'apperçus que Risk leur avoit parlé, comme il faut, à l'un & à l'autre, & je vis bien la corde qu'il falloit toucher pour réveiller leurs craintes.

Ils résolurent donc de faire ensemble le voyage, car aucun d'eux ne se croyoit en sûreté, s'il demeuroit, & je fus assez content d'être avec deux hommes de quelque solidité, plutôt que de n'avoir avec moi que des vagabons de louage, comme je jugeois qu'étoient les deux Maures.

Comme le Sheik des Howadat & moi nous étions liés d'amitié, il me proposa de me conduire, par terre, jusqu'à Cosseir, sans qu'il m'en coûtât rien; m'observant que, d'après ce qui s'étoit passé, je devois me défier de mon patron.

Je le remerciai de son offre obligeante, quoique je fusse persuadé que je pouvois l'accepter sans courir aucun risque : mais j'aimai mieux qu'on envoyât un des Maures, qui servoient à

notre bord, pour chercher au Caire les hardes de Mahomet, fils de d'Abou-Cuffi, & je consentis de donner cinq patakas, en sus du prix de mon passage, à condition que Mahomet feroit le voyage, à la place d'un de ses Matelots, & que le dévot Abou-Cuffi, *qui ne buvoit jamais de liqueur fermentée*, dormiroit, sobre comme il l'étoit, jusques à ce que les hardes de son fils fussent arrivées.

En même-tems, je m'arrangeai avec le Chef des Howadat, pour qu'il me fournît des chevaux pour aller voir Métrahenny ou Mohannan, où il me dit qu'étoit autrefois une immense Ville, capitale de toute l'Egypte.

Cet arrangement eut tout le succès possible. Le lendemain, à la pointe du jour, le Sheik passa le Nil à Miniel, où il y avoit un gué, quoique le fleuve soit dans cette partie-là, très-profond. Il étoit accompagné de cinq Cavaliers bien montés, & d'un beau cheval, qu'on avoit préparé pour moi; & alors marchant au Sud de Miniel, nous nous rendîmes à Métrahenny, où nous trouvâmes une grande plantation de palmiers.

Le 13 Décembre, j'étois de retour au vaisseau; &, à huit heures du matin, nous hissâmes nos immenses voiles & nous partîmes. Bientôt nous eûmes dépassé un village assez considérable, appellé Turra, sur la rive orientale du Nil. Ensuite nous vîmes à l'occident, Sheik-Atmant, autre village qui ne contient qu'une trentaine de maisons.

Les montagnes, qui s'étendent du château du Caire, dans l'Est du Sud-Est, jusques à cinq milles de distance du Nil,

& à l'Est quart de Nord, se rapprochent ensuite des bords du fleuve, dans une direction Sud quart d'Ouest, jusques à ce qu'elles se terminent sur le rivage des environs de Turra.

Le Nil a, en cet endroit, environ un quart de mille de large; & les personnes, qui ne tiennent point aux préjugés, ne peuvent pas avoir le moindre doute, que cette largeur ne soit bien éloignée des autres parties de l'Egypte déjà connues (1). Certainement il y a un demi-mille entre le pied des montagnes & le rivage de Lybie; ce qu'on ne peut dire d'aucun autre endroit de l'Egypte, où nous soyons encore allés. D'ailleurs il est impossible de décrire cette situation mieux qu'Hérodote ne l'a fait: « Vis-à-vis de la côte d'Arabie, dit-il, s'étend vers » la Lybie, la montagne pierreuse d'Egypte, couverte de sable, » & où l'on trouve les Pyramides (2). »

Comme cette observation & plusieurs autres que j'aurai occasion de rapporter par la suite, devoient nécessairement exciter un voyageur à chercher, en cet endroit, l'antique ville de Memphis, je quittai le vaisseau à Sheik-Atman, & accompagné comme je l'ai déjà dit, par les Arabes, je marchai vers le Sud. Nous entrâmes dans une forêt de palmiers très-vaste & très-épaisse, qui paroissoit s'étendre au Sud quart d'Est; en continuant notre route, nous vîmes bientôt un village, & ensuite plusieurs autres, tous bâtis au milieu des palmiers & des dattiers, de maniere qu'ils ne pouvoient guère être vus du rivage.

Ces villages portent le nom de Métrahenny, dont il m'a

(1) Herod. lib. 2, p. 99.
(2) Idem, ibid. cap. 8,

été impossible

été impoſſible de connoître, ni l'étymologie, ni la ſignification. Quand nous les eûmes paſſés, nous nous écartâmes du fleuve, & nous nous enfonçâmes dans la partie occidentale de la forêt, qui eſt appelée Mohannan; mot ſur lequel mes recherches ne m'ont pas procuré plus de renſeignemens que ſur le premier.

Au Sud de ce déſert, on voit un grand nombre de Pyramides. Autant que j'ai pu le diſtinguer, toutes ſont bâties d'argile; & quelques-unes ſont ſi éloignées qu'à peine je les apperçus à l'horizon.

Après avoir atteint l'extrémité de la forêt de palmiers à Mohannan, nous découvrîmes bien aiſément les Pyramides de Géeza, qui ſont dans le Sud-Oueſt, & dont nous étions éloignés alors d'environ neuf milles. Si ma vue ne m'a point trompé, Métrahenny, Géeza, & le centre des trois Pyramides, ſont un triangle aſſez régulier.

Je demandai au Sheik-Arabe avec qui j'étois, s'il en ſavoit la diſtance, & s'il croyoit que les Pyramides fuſſent plus ou moins éloignées que Géeza? A quoi il répondit qu'il penſoit que leur diſtance étoit, *Sowah*, *Sowah*; c'eſt-à-dire, à-peu-près égale; que peut-être il y avoit un peu plus loin de Métrahenny aux Pyramides, mais qu'il y ſeroit plutôt rendu qu'à Géeza, parce qu'il n'auroit pas beſoin de ſuivre la côte, où l'on eſt arrêté par les flaques d'eau.

A l'Occident & au Midi de Mohannan nous vîmes pluſieurs grands monceaux de décombres & de ruines qui n'étoient pas très-étendus, mais qu'on avoit alignés avec des pierres, & recouverts en partie avec de la terre.

Au Sud-Oueſt étoient trois grandes Colonnes de granit, & un reſte de citerne briſée, de la même eſpèce de pierre que les Colonnes. Mais il n'y avoit là, ni obéliſques, ni pierres chargées de hiéroglyphes, & nous jugeâmes que la plupart des ruines devoient ſe trouver plus avant dans la même direction, ou un peu plus encore dans le Sud.

Mon Conducteur me dit que c'étoient là les ruines de Maïmf l'ancienne capitale des Pharaons, Rois d'Egypte; & qu'il y avoit une autre Maïmf, très-loin dans le Delta: mais je compris qu'il déſignoit Ménouf, au-deſſous de Terrane & de Batn el Baccara (1).

Voyant bien alors que plus de recherches ne m'en apprendroient pas davantage, je revins ſur mes pas; & arrivé au vaiſſeau, je me ſéparai du Sheik, mon guide & mon ami, que je récompenſai de ſes peines & qui fut très-content de moi.

Je vis dans ces ſables beaucoup de lièvres; & le Sheik me dit que ſi je voulois aller avec lui à un Village juſqu'au près de Faioume, je pourrois tuer, dans un jour, de quoi charger à moitié un vaiſſeau, tant de lièvres que d'antelopes; parce qu'il me procureroit des chiens. En même-tems, il m'invitoit à tirer ſur les lièvres, qui paſſoient près de nous: mais je n'y conſentis pas. J'aimai mieux paſſer tranquillement au milieu des palmiers, que de trop exciter la curioſité des habitans des Villages voiſins.

Le peuple, qui vit dans ces palmiers, eſt d'une couleur

(1) Voyez la carte du Nil.

fort jaune, & qui semble annoncer une très-mauvaise santé. Il a d'ailleurs, en général, un air triste, grave, inanimé, & il paroît plutôt disposé à éviter qu'à rechercher la conversation de personne.

Il étoit près de quatre heures après midi, quand nous nous en retournâmes : mais nous rencontrâmes dans le chemin un de nos jeunes Maures, qui venoit nous avertir que le vaisseau étoit remonté vis-à-vis de la Pointe-Nord de la forêt des palmiers de Métrahenny.

Le Sheik voulut absolument m'accompagner jusqu'à ce que je fusse rendu à bord ; &, après lui avoir fait un présent, je pris congé de lui.

Le soir, ce bon Arabe m'envoya des dattes séches, & des cannes de sucre, qui ne croissent point dans ces cantons, mais qu'il avoit reçues de quelqu'un de ses amis des Villages situés dans le haut du Nil.

Le savant Docteur Pococke est, autant que je puis me le rappeller, le premier Européen, qui s'est hasardé, loin des sentiers battus, à chercher les ruines de Memphis, à Métrahenny, & à Mohannan.

Le Docteur Shaw, dont le jugement, le savoir & la véracité ne sont point inférieurs à ceux du Docteur Pococke, ni d'aucun autre Voyageur, qui ait parcouru l'Egypte, insiste beaucoup pour placer ces ruines à Géeza.

Monsieur Niéburh, voyageur Danois, pense comme le

Docteur Pococke. Mais je crois que ni M. Niéburh, ni M. Shaw, n'ont jamais vu Métrahenny, où le Docteur Pococke & moi sommes allés. Nous avons visité également Géeza ; & je confesse, avec sincérité, que quelques argumens qu'ait fait M. Shaw, en faveur de Géeza, ils ne me paroissent nullement victorieux, tandis qu'au contraire tout semble prouver que les véritables restes de Memphis sont à Métrahenny.

Avant d'entrer dans aucun raisonnement, je dois observer que si Ptolemée est vrai, s'il mérite la centième partie des peines que ses Commentateurs se sont données pour l'expliquer, son autorité doit certainement être de quelque poids dans cette occasion.

Il s'agit de connoître la véritable position de l'ancienne Capitale de l'Egypte, dont Ptolemée n'étoit éloigné que de quarante milles lorsqu'il écrivoit, & avec laquelle il avoit des rapports continuels. Ainsi, dans l'incertitude où nous sommes sur cette Ville, je crois qu'on doit avoir beaucoup de confiance en Ptolemée.

Le Docteur Pococke (1) croit que Memphis étoit située à Métrahenny ou à Mehannan, parce que Pline (2) dit que les Pyramides étoient entre Memphis & le Delta ; & le rapport de Pline est vrai, si le Docteur Pococke ne s'est point trompé sur la position de Memphis (3).

(1) Pococke, vol. 1, chap. 5, p. 59.
(2) Plin. lib. 5, cap. 9.
(3) ibid.. lib. 36, cap. 12.

MAIS le Docteur Shaw, sans répondre à cette assertion, cherche à la détruire en alléguant un autre sentiment de Pline. Cet Historien dit que les Pyramides sont entre Memphis & le nome d'Arsinoé; & le Docteur Shaw croit que conséquemment c'étoit à l'occident de Memphis.

SI Memphis étoit à Métrahenny, cette Ville se trouvoit placée entre les Pyramides; elle en avoit trois au Nord-Ouest & plus de trente au Sud.

QUAND Pline dit que les Pyramides étoient entre Memphis & le Delta, il entend les trois grandes Pyramides, communément nommées les Pyramides de Géeza.

MAIS ensuite, parlant des Pyramides de Saccara, de cette multitude de Pyramides, qu'on voit au Sud, il dit qu'elles étoient entre Memphis & le nome d'Arsinoé; ce qui est très-vrai, en mettant Memphis à Métrahenny.

PTOLEMÉ place Memphis par les 29° 50′ de latitude, & le nome d'Arsinoé par les 29° 30′, & dit qu'il y a 8′ de longitude entr'eux. Ainsi, le nome d'Arsinoé ne peut pas être à l'occident de Geeza ou de Métrahenny. Le nome de Memphis s'étend à l'Occident dans cette partie de la Lybie, appellée le Pays des Scythes; & le sud du nome de Memphis est le nome Arsinoïte, lequel est borné à l'Occident par cette même partie de la Lybie.

POUR prouver que la dernière opinion, qu'on a citée de Pline, doit l'emporter sur la première, le Docteur Shaw, rap-

porte un passage de Diodore de Sicile (1) ; qui dit que Memphis étoit très-avantageusement située, servant de clef au pays dans l'endroit même où le fleuve commence à se diviser en plusieurs branches & à former le Delta.

Je n'ai jamais rien vu qui prouvât plus fortement combien un homme cherche à s'aveugler pour soutenir l'opinion qu'il a embrassée, que la citation de ce passage. Memphis étoit par les 29° 50′ de latitude ; & la pointe du Delta par les 30°. Or cette dernière latitude étant la même que celle de Géeza, elle ne peut appartenir à Memphis. Cette Ville doit avoir été bâtie de dix à onze milles plus loin dans le Sud.

Si elle avoit, comme le Docteur Shaw le suppose, dix-neuf milles de circonférence, & cinq ou six milles de large, certes, dans sa plus grande largeur, elle devoit s'étendre jusqu'au bord du fleuve. Ainsi 10 & 6 font 16 ; ce qui est la latitude de Métrahenny suivant la manière de calculer du Docteur Shaw.

Mais alors on ne pourroit pas dire que Géeza fût la clef du pays ; puisqu'il n'a à l'Occident que de vastes plaines & des déserts, & que, de l'autre côté, la montagne la plus près est le château du Caire.

Le Docteur Shaw (2) pense que son opinion est encore confirmée par un autre passage de Pline, qui dit que Memphis étoit à quinze milles du Delta ; mais si ce rapport est effective-

(1) Diod. Sic., p. 45, §. 50.
(2) Voyage de Shaw, chap. 4, p. 298.

ment vrai, il fournit une nouvelle raison, non pour soutenir, mais pour combattre l'opinion de M. Shaw : car Géeza, qui n'est éloignée du Delta que de dix milles, ne peut pas être Memphis.

Si quelqu'un, fondant ces raisonnemens sur la mesure des distances, se permet de rejetter à son gré un tiers de ces distances, il n'aura certainement pas beaucoup de peine de placer les anciennes Villes dans les endroits où il lui plaira.

Le Docteur Shaw a également tort de dire ce qui n'est pas. Métrahenny n'est qu'à vingt-sept milles du Delta, & non à quarante, comme il nous l'assure. De pareilles libertés embrouillent la question la plus claire.

Il continue enfin par dire que des monceaux de ruines seuls ne prouvent pas qu'il y ait eu une Ville dans le lieu même, où on les trouve ; mais que la distance de Memphis au Delta, étant connue, & le Delta étant une borne certaine & inébranlable, cette distance fournit une preuve sans replique du lieu où étoit Memphis.

Pour moi, si j'avois eu un conseil à donner au Docteur Shaw, je lui aurois rappellé que celui qui croyoit que toute l'Egypte avoit été créée par le Nil, ne devoit pas soutenir à l'immutabilité de la pointe du Delta. L'inconséquence est trop frappante.

La situation de Babylone, qu'on nomme à présent le Caire, est bien fixée par le Calish, ou le fleuve Trajan, qui traverse

la Ville. Ptolemée en parle ; & le Docteur Shaw dit que Géeza placée vis-à-vis du Caire, dans une ligne Est & Ouest, est nécessairement l'ancienne Memphis.

Il est certain que Babylone étant par la latitude de 30°, ainsi que Géeza, elles peuvent être l'une vis-à-vis de l'autre, dans une ligne de l'Est à l'Ouest ; mais si la latitude de Memphis étoit de 29° 50′, Memphis n'étoit point où l'on voit Géeza, qui est vis-à-vis de Babylone. Il étoit deux milles de plus dans le Sud ; ainsi, il ne pouvoit pas être vis-à-vis de Babylone, ou du Caire. De plus, si la pointe du Delta est par les 30°, & que Babylone ou le Caire, & Géeza soient par la même latitude, la pointe du Delta ne peut pas être à dix milles du Caire ou de Babylone, ni à dix milles de Géeza.

Cependant cette pointe n'est pas à moins de distance, ni de Babylone, ni de Géeza ; & cette distance n'est nullement conforme à ce que dit le Docteur Shaw. Il se trompe également en partant de la pointe du Delta. Cette pointe ne peut pas être regardée comme une borne stable, ni elle ne doit pas plus ressembler toujours aux figures qu'il en a tracées, qu'à celles de Ptolemée ; il est plutôt vraisemblable qu'elle a été emportée & reculée 10′ plus dans le Nord. Babylone, comme l'observe le Docteur, est une borne fixée par le fleuve Trajan : or supposé que le Delta eût été de même stable, par la latitude de 30°, il y auroit tout juste les quinze milles, que Pline a dit être entre le Delta & Memphis, si nous admettons que cette grande ville fut située à Métrahenny.

Je ne répondrai rien aux argumens du Docteur Shaw, sur la distance

la distance qu'il y a de Géeza aux Pyramides, parce que raisonnant toujours d'après les mêmes suppositions, il se trompe dans cette dernière hypothèse, comme dans la première.

En continuant à vouloir déterminer la situation de Memphis, il s'appuie de l'autorité d'Hérodote (1), qui dit que cette ville étoit au-dessous des montagnes de la Libye, & que ces montagnes étoient de rocher, mais couvertes de sable, & opposées à la montagne d'Arabie.

Cependant, d'après ce passage même, Memphis ne pouvoit pas être à Géeza; car Géeza n'a point de montagnes auprès de lui; & le mont d'Arabie, dont parle Hérodote, est celui qui vient se terminer sur le rivage de Turra.

Diodore de Sicile dit que Memphis étoit placée dans la partie la plus étroite de l'Egypte. Or ce rapport fournit une nouvelle raison de croire que ce n'étoit point à Géeza. Le Docteur Shaw convient lui-même qu'il y a une plaine de douze milles d'étendue au moins depuis Géeza jusqu'aux Pyramides, qui sont élevées à l'extrémité de la Lybie; &, du côté de l'Arabie, il n'y a d'autre montagne, que celle où l'on voit le château du Caire; montagne qui, depuis le Château, s'étend fort au loin dans le désert, & tournant ensuite au Sud-Ouest, vient se terminer au rivage de Turra, où il ne reste qu'un passage très-étroit pour le fleuve. Si la question devoit être décidée d'après cette remarque seule, & que le Docteur Shaw se fût transporté à Turra, j'ai assez de confiance en sa candeur & en sa véracité pour croire qu'il auroit abandonné son opinion.

(1) Herod. lib. 2, p. 141. Ibid. p. 158. Ibid. p. 105. Ibi. p. 109. edit. Steph.

La dernière autorité que le docteur Shaw rapporte, & que je vais examiner, me paroît si décisive, contre lui, que si je n'écrivois que pour ceux qui ont vu l'Egypte & qui connoissent la navigation du Nil, je n'aurois pas voulu en citer d'autre.

Herodote dit (1), en propres termes : « dans le tems des » débordemens du Nil, les Egyptiens ne naviguent pas de Nau- » cratis à Memphis, en suivant le cours ordinaire du fleuve, qui » passe à Cercasora & à la pointe du Delta ; mais ils vont à » travers les campagnes, en côtoyant les Pyramides. »

Naucratis étoit située sur la rive occidentale du Nil, par les 30° 30′ de latitude, c'est-à-dire, aux environs de Terrane, ainsi que je l'ai placée dans ma Carte. Ainsi, les Egyptiens, qui naviguoient à travers la campagne, pendant les débordemens du Nil, devoient passer de l'un ou de l'autre côté des Pyramides pour se rendre de Naucratis à Métrahenny ou à l'ancien Memphis.

Les vents d'Eté, ordinairement très-forts, accéléroient leur course dans cette direction ; car ils soufflent précisément de Terrane à Métrahenny ; & nous devons penser qu'ils faisoient cette route en peu d'heures. Si les Navigateurs avoient eu alors de ces vaisseaux, appellés Canjas, dont j'ai déjà fait la description, & qui ont de si immenses voiles, ils auroient dû encore raccourcir leur voyage & le faire bien plus agréablement.

Mais il en eût été bien autrement si les Canjas avoient eu besoin de se rendre à Géeza.

(1) Herod. lib. 2, §. 97, p. 123.

NON-SEULEMENT ils n'auroient pas pu côtoyer les Pyramides, mais ils en auroient passé à plus de trois lieues; & l'expérience prouve tous les jours qu'en s'en approchant, loin de raccourcir leur voyage, ils l'auroient alongé; car le vent soufflant très-fort du Nord & du Nord-Ouest, pour se rendre à Géeza, ils n'eussent eu rien de mieux à faire que d'y aller en droite ligne. Mais si, comme le croit le Docteur Shaw, les Navigateurs alloient d'abord reconnoître les Pyramides, je voudrois savoir comment ils faisoient ensuite pour revenir vers Géeza.

LEURS vaisseaux ne pouvoient aller que vent arrière, & en prenant la route des Pyramides pour aller à Géeza, ils auroient eu vent debout.

LE courant ne les eût pas non-plus favorisés; car les eaux étoient alors stagnantes; & si les Canjas n'eussent pas abattu leurs grandes voiles, & leurs pesantes vergues, ou bien même quand ils les auroient abattues, le vent auroit eu tant de prise sur eux, qu'il les eût entraînés dans la haute Egypte, & là, entrant dans le premier canal qui se seroit présenté, ils eussent, malgré eux, suivi son cours.

LE danger ne se fût pas borné là; car si les Canjas, emportés par la rapidité du fleuve, avoient gardé leur immense voilure ils auroient couru risque de heurter quelque côté du rivage, & d'être renversés & mis en pièces.

LEUR sûreté auroit donc obligé d'abattre les mâts comme on le fait à présent, lorsque les Canjas descendent le fleuve, ils se mettent en travers. Tandis que le courant les entraîne d'un côté, un vent violent

les repousse de l'autre ; & ils demeureroient ainsi sans avancer, si un homme, avec un très-long aviron, qui passe à la poupe du vaisseau, n'en pressoit pas la marche, malgré les efforts du vent.

Tel eut donc été, sans doute, le moyen qu'on eût pris, dans ce voyage de Naucratis, à moins qu'on n'eût tenté de louvoyer, manœuvre à laquelle les Canjas ne sont nullement propres ; car elles ne pourroient manquer de les faire chavirer & périr.

Si Memphis étoit à Métrahenny, je pense que tous ceux qui le pouvoient, s'y rendoient de Naucratis à travers la plaine. Ils alloient directement du Nord au Sud. Mais le Docteur Shaw se trompe beaucoup en croyant qu'il y a un moyen plus prompt que de faire voile contre le courant de la rivière. Je me rappelle que, depuis dix heures du matin jusques à quatre heures après midi, nous ne faisions jamais moins de huit milles par heure, contre un courant qui en faisoit bien six. Ce courant rapide venoit droit à notre vaisseau ; mais notre énorme voile en domptoit la violence & nous emportoit avec facilité.

Le Docteur Shaw voulant rendre encore plus probable l'opinion qu'il a adoptée sur la situation de Memphis, dans la plaine de Géeza, dit qu'il ne reste plus maintenant aucune trace de l'ancienne capitale de l'Egypte, parce que sa décadence commença dès qu'on eut jetté les fondemens d'Alexanderie ; que les digues & les remparts, qui l'empêchoient d'être inondée, furent insensiblement détruites, & que Memphis qu'il suppose être

(1) Voyage de Shaw, chap. 4.

dans l'ancien lit du Nil, au tems des Ptolemées fut tellement abandonnée, que le fleuve la couvrit & cacha le reste de ses ruines, dont les meilleures avoient déja servi à bâtir Alexandrie; de sorte que personne ne peut plus connoître, où étoit sa vraie situation. Cette opinion est aussi celle du Docteur Pococke & de M. Maillet.

En pensant que les restes de Memphis sont maintenant difficiles à connoître, les Voyageurs, que je viens de citer, ont absolument raison; & tout ce que j'ai dit plus haut le prouve assez.

Mais je ne puis pas supporter qu'on avance que Memphis fut détruite presqu'au moment, où l'on bâtit Alexandrie, ou du tems des Ptolemées; puisque Strabon (1) rapporte que, lorsqu'il étoit en Egypte, Memphis, située non loin d'Alexandrie, étoit la Ville la plus magnifique de ce Royaume.

Elle étoit encore la Capitale de toute l'Egypte (2). On y voyoit un Temple d'Osiris, où l'on entretenoit & adoroit le Bœuf Apis. Il y avoit aussi un appartement réservé pour la Mere de ce Bœuf sacré; un Temple de Vulcain d'une grande magnificence; un vaste cirque, destiné aux combats des Taureaux (3); & un grand colosse à l'entrée de la Ville, lequel étoit déjà renversé; on voyoit aussi, hors des murs, un Temple de Vénus, & un de Sérapis, dans une place très-sablonneuse, où le vent accumuloit des monceaux de sable, dangereux pour

(1) Strabo, lib. 7, p. 914.
(2) Ibid.
(3) Ibid.

les Voyageurs ; & cette place contenoit, en outre, un grand nombre de Sphinx (1), dont quelques-uns n'avoient que la tête de visible, & les autres paroissoient jusqu'au milieu du corps.

A l'entrée de la Ville (2), il y avoit un grand nombre de réservoirs & de Palais déjà tombés en ruine. Ces édifices, dit Strabon, avoient été bâtis sur une éminence de la montagne, & ils s'étendoient le long des étangs & des bois, jusques à quarante stades de la Ville, où l'on trouvoit une colline sur laquelle étoit élevées plusieurs pyramides. Les pyramides servoient de tombeaux aux Rois d'Egypte ; trois d'entr'elles étoient remarquables, & deux sur-tout faisoient l'étonnement de l'Univers.

Tel est le récit d'un témoin oculaire, d'un Historien très-accrédité, qui écrivoit sous le règne de Néron. J'ajouterai encore trois observations, qui, j'ose le dire, n'auroient pas dû échapper à un homme, qui a autant de savoir & de pénétration, que le Docteur Shaw.

Premierement ; la Description que Strabon fait de Memphis, prouve que cette Ville ne pouvoit pas être abandonnée au tems des Ptolemées.

Secondement ; entre la fondation d'Alexandrie & le tems des Ptolemées, le fleuve n'avoit pas submergé la Ville & caché la place où elle étoit.

Troisiemement enfin ; une grande partie de Memphis

(1) Strabo, lib. 7. p. 914.
(2) Ibid.

ayant été bâtie ſur une éminence au pied de la montagne, & principalement les vaſtes & ſuperbes édifices, dont parle Strabon, cette Ville ne devoit pas ſe trouver dans le lit du fleuve, comme l'a dit le Docteur Shaw; car, ſi elle avoit eu une pareille ſituation, la moindre breche à ſes remparts l'auroit fait ſubmerger.

Mais ſi Memphis a été ſubmergée, elle n'étoit donc pas ſituée à Géeza; & cet accident doit être arrivé depuis le tems, où Strabon écrivoit, à quoi le Docteur Shaw n'a pas pris garde. En raiſonnant trop négligemment, il dit que Memphis fut détruite par un violent débordement du Nil; & enſuite il prétend que la place de cette Ville eſt à Géeza, où jamais le Nil n'eſt venu.

La montagne, où ſont les pyramides; le nombre de ces monumens, dont trois ſont très-remarquables, la campagne ſablonneuſe, & les monceaux de ſable, que le vent accumule, & qui ſont fort dangereux pour les Voyageurs; tout cela reſſemble ſingulièrement à ce qu'on voit à Saccara, dans le voiſinage de Métrahenny & de Mohannan: mais il n'y a, au contraire, aucun rapport, avec les environs de Géeza.

On demandera peut-être, où ſont tous ces Temples, de Serapis, de Vulcain, de Vénus, & ce cirque immenſe? Les trouve-t-on auprès de Métrahenny.

Mais je répondrai, en demandant à mon tour, ſi on les trouve à Géeza? non. Mais s'ils avoient été à Géeza, leurs ruines y ſubſiſteroient encore, comme on voit celles de Thèbes,

de Diolpolis, de Syene; parce que ces différens endroits sont environnés d'une terre noire, que le vent ne soulève jamais.

CEPENDANT une immense quantité de ruines de Memphis subsistent au milieu du Caire. Les murailles, les écuries, les abreuvoirs des chevaux du Bey, ne sont que de superbes débris qu'on a tirés de Métrahenny. — Le reste a, sans doute, été couvert par les sables mouvans de Saccara, ainsi que les Sphinx, & les édifices abandonnés l'étoient déjà au tems de Strabon, parce qu'il n'y avoit déjà plus dans ces endroits des plantes dont la racines continssent la terre, comme on a soin d'en entretenir dans ces pays, autour des lieux qu'on habite. Les sables du Désert n'ont point trouvé d'obstacle, & vraisemblablement couvrent pour jamais, les restes de la Capitale de l'Egypte.

L'HOMME sent son cœur défaillir quand il jette les yeux au Sud & au Sud-Ouest de Métrahenny. Ses regards se perdent dans l'immensité du désert qu'il contemple devant lui, & où subsistent encore tant de Pyramides. Frappé d'étonnement à l'aspect de l'étendue immense, qu'on découvre par-delà les palmiers, & à laquelle il n'est point accoutumé, il commence à se décourager, & il redoute les effets de ces brûlans climats.

L'HABITUDE de l'indolence qu'il a contractée au Caire, les tristes récits qu'il a entendu faire du mauvais Gouvernement & de la barbarie des Peuples de ces contrées, l'ignorance de la langue, le manque de plan, tout enfin l'empêche de tenter des découvertes dans les sables mouvans de Saccara; & il aime

aime mieux s'en rapporter tranquillement à ce qu'en disent ceux qu'il croit avoir été plus curieux & plus hardis que lui.

Ainsi, l'on ne crée point de nouvelles erreurs; mais en adoptant les erreurs des autres, on leur prête plus de force; & quoique le même nombre de Voyageurs se succède dans ces pays, les sciences n'en retirent presqu'aucun avantage.

Dans la matinée du 14 Décembre, au moment où je venois de faire la paix avec Abou-Cuffi, qui m'avoit fait beaucoup d'excuses sur ses fautes passées, & des promesses de se bien conduire à l'avenir; tandis que nous prenions le café, nous préparant à partir de Métrahenny & à poursuivre notre voyage avec ardeur, un Arabe arriva, & me remit, de la part de mon ami le Sheik des Howadat, une lettre & une centaine de dattes.

L'Arabe, porteur de la lettre, étoit malade depuis longtems, & avoit besoin de se rendre à Kemé dans la Haute-Egypte. Le Sheik me prioit, dans sa lettre, de le prendre avec moi, pour lui faire faire un petit voyage de deux cens cinquante milles, de le soigner dans sa maladie, de le guérir, & de lui fournir de quoi vivre durant la route.

Le seul parti qu'il y ait à prendre dans ces occasions, c'est d'accéder aux demandes d'un ami. Le Sheik m'avoit offert de me faire faire par terre le même chemin, & de me porter moi, mes gens & mon bagage, sans qu'il m'en coûtât rien. Il m'avoit accompagné avec beaucoup d'honnêteté dans le désert de Saccara; ainsi je répondis sans hésiter à l'Arabe, qu'il me

connoit : « mon ami, sois le bien venu, je réponds de toi » sur ma tête. » A ces mots le malheureux à demi-nud, me présenta un petit haillon assez sale, où il y avoit une dixaine de dattes, & le domestique du Sheik, qui l'avoit accompagné, s'en retourna avec une sorte de triomphe.

Je ne rapporte cet exemple que pour montrer combien les présens sont, dans toutes les occasions, regardés comme essentiels en Orient. — Que ce soit des dattes ou des diamans, il faut toujours qu'on en offre. Sans cela, un inférieur ne seroit jamais tranquille au fond de son ame, parce qu'il croiroit n'avoir aucun droit à la bienveillance de son supérieur.





CHAPITRE IV.

Départ de Métrahenny. — Arrivée dans l'Isle d'Halouan. — Fausse Pyramide. — Motifs qui ont fait bâtir ces édifices. — Cannes de sucre. — Ruines d'Antinopolis. — Accueil que reçoit à Antinopolis le Chevalier Bruce.

Le vent étoit très-favorable & souffloit avec force, lorsque pleins du desir de continuer notre voyage, nous mîmes à la voile, & nous nous éloignâmes de la pointe de Métrahenny, où mes lecteurs trouveront peut-être que je les ai retenus trop long-tems. Nous découvrîmes les Pyramides de Saccara au Sud-Ouest de notre vaisseau. Nous apperçûmes plusieurs villages sur les deux rives du fleuve, mais ils n'annonçoient que la tristesse & la pauvreté. Du côté du Levant une partie de la terre avoit été inondée, mais elle n'avoit reçu aucune espèce de semences; preuve incontestable de la misere des cultivateurs, qui sont sans cesse accablés par l'avarice & l'oppression des différens Officiers de l'incompréhensible Gouvernement du Caire.

Après avoir fait environ deux milles, nous rencontrâmes trois hommes, qui pêchoient d'une manière bien extraordinaire. Ils étoient sur un radeau, fait avec des branches de palmier, & supporté par plusieurs jarres d'argile bien bouchées & attachées très-près l'une de l'autre. La forme de ce radeau étoit un triangle isoscèle, & ressembloit à la façade d'une pyramide.

Deux hommes dont un, à chaque angle des côtés, tenoient des filets en épervier, & les lançoient en même-tems au courant de l'eau; le troisième, placé à l'autre angle, qui alloit en avant, ne jettoit son filet qu'au moment, où ses camarades levoient les leurs; cet exercice se répétoit avec une régularité étonnante. Notre Raïs, croyant que nous desirions d'acheter du poisson, laissa tomber sa grand-voile, & appella les pêcheurs avec le ton d'une haute supériorité.

Au même instant ils furent le long de notre vaisseau, & l'un d'entr'eux monta à bord après avoir attaché son frèle radeau à un de nos cordages. Pour les dédommager de leur peine, nous leur fîmes présent de quelques rouleaux de tabac à fumer, & ils en furent si enchantés, qu'aussi-tôt ils nous apporterent un panier plein de poisson. Ce poisson étoit de différente espèce, & très-petit, excepté un saumon, d'une couleur brillante, & argentée sur les côtés, avec le dos d'un très-beau bleu (1). Il pesoit environ dix livres, & il étoit d'un goût excellent, ayant, lorsqu'il fut cuit, la fermeté & la blancheur de la perche. On en voit, dit-on, de la même espèce, du poids de 70 livres. J'examinai les filets des trois Pêcheurs. Ils me parurent plus petits que les éperviers dont nous nous servons en Angleterre: mais, dans leur proportion, ils me semblerent, par leur plomb, plus pesans que les nôtres, & ils étoient faits d'un fil plus fin. Il me fut impossible de bien juger de la bonté de ces filets: car, dans l'endroit où ils pêchoient, le Nil avoit au moins douze pieds de profondeur, avec un courant d'eau extrêmement rapide.

Les Pêcheurs m'offrirent de me mettre sur leur radeau, pour

(1) Nommé *Binny*; dans la langue du Pays. *Voyez* l'Appendix.

m'apprendre la manière dont ils lançoient leurs filets : mais j'avoue que ma curiosité ne s'étendit pas jusques-là. Ils me dirent en même-tems qu'ils ne pêchoient que par occasion; parce que leur commerce ordinaire étoit de vendre les jarres d'argile qu'ils tiroient d'auprès d'Ashmouncin. Quand ils les ont descendues ainsi jusqu'au Caire, ils les détachent, les charrient au marché, & en rapportent chez eux le produit en argent, ou en marchandises, qu'ils chargent sur leurs épaules. C'est-là, sans doute, un assez pauvre commerce : mais il suffit cependant, me dirent-ils, pour occuper deux mille personnes, tant pour préparer l'argile, & fabriquer les jarres, que pour les charrier dans les marchés du Caire, & des différentes Villes du Delta. Ainsi, il y a, dans cette manufacture, quatre fois plus de monde employé que dans aucune des plus grandes forges d'Angleterre. Toutefois je prie mes lecteurs d'observer que je ne leur garantis ce fait que d'après le témoignage sur lequel je l'ai reçu moi-même.

A deux heures après midi, nous atteignîmes la pointe d'une Isle, & nous découvrîmes plusieurs villages, avec des plantations de dattiers, de chaque côté du fleuve. Le sol avoit été inondé par le Nil & paroissoit bien cultivé. Le courant étoit très-rapide en cet endroit. Nous passâmes devant deux villages, situés sur la rive orientale, dont l'un se nomme Regnagie, & l'autre Zaragara. De-là nous vînmes à Caphar el Hayat, nom qui veut dire le Péage du Tailleur. Ce village est environné de beaucoup de dattiers, & est, sans contredit, le plus grand que nous eussions encore rencontré.

Vers les quatre heures le vent nous manqua, & nous nous

arrêtâmes pour passer la nuit à la pointe Sud-Ouest de l'Isle, entre Caphar el Hayat & Gizier Azali. C'est dans cet endroit que commence le nome d'Héraclée, dont la situation prouve évidemment que Memphis étoit placé à Métrahenny.

L'isle s'appelle l'isle d'Halouan. Elle est maintenant divisée en une multitude de petits Islôts au moyen de plusieurs canaux que le Nil s'est ouverts & dans lesquels les eaux la traversant irrégulièrement, viennent se réunir avec rapidité au courant du fleuve. Les divers canaux portent chacun un nom différent.

J'abordai dans l'Isle pour examiner s'il restoit quelques traces de l'olivier, dont parle Strabon (1): mais toutes mes recherches furent vaines. Cependant nous devons croire qu'il y a eu là quelque chose d'approchant, puisqu'il y reste encore un village nommé Zeïtoon, c'est-à-dire, l'olivier.

Le 15 Décembre, ayant un temps assez calme, nous nous éloignâmes de l'extrémité Nord de l'Isle, ou du territoire d'Héraclée. Nous faisions route au Sud, en remontant le cours du fleuve; &, après avoir marché trois milles, nous trouvâmes Woodan, avec un grand nombre d'autres petits villages du même nom, semés sur la rive orientale du Nil. A l'occident, nous vîmes quelques petites Isles, autrefois comprises dans le nome d'Héraclée.

La terre étoit bien cultivée dans la plaine des environs de Woodan, qui depuis le bord du fleuve au pied de la montagne,

---

(1) Strabo, lib. 17, p. 936.

a tout au plus quatre milles d'étendue: mais, à l'occident, elle en a au moins huit, & elle avoit été par-tout inondée & semée. Le Nil, en cet endroit, n'a guère, qu'un quart de mille de large & trois pieds de profondeur; ce qui vient j'imagine de la résistance que lui oppose l'Isle, qui, placée au milieu de son cours, arrête le sable que les eaux charrient.

L'INCLINAISON des montagnes ne se termine qu'à deux milles de Suf el Woodan, car c'est-là le nom entier du village, dont je viens de parler. On nous dit qu'il y avoit quelques ruines à l'occident de ce village, mais que ce n'étoit plus que des décombres, & qu'on n'y voyoit ni arcs, ni colonnes encore debout. Je pense que c'étoit les restes d'Aphroditopolis, ou la ville de Vénus, dont le nome s'étendoit dans l'Est.

BIENTÔT le vent renforça & nous passâmes devant plusieurs villages, répandus sur les deux côtés du fleuve, & tous entourés de palmiers verdoyans, d'abord agréables, mais ensuite inspirans l'ennui d'une triste uniformité; sentiment qu'on éprouve de même en voyageant dans les canaux tranquilles & bourbeux de la verte Hollande.

CEPENDANT le Nil avoit, en cet endroit, un grand mille de large, l'eau étoit profonde & le courant rapide. Le vent sembloit irrité de la résistance du courant, il souffloit avec plus de force, & j'ai remarqué que cela arrivoit presque toujours là où les eaux avoient plus de pente & de profondeur.

NOUS atteignîmes Nizelet Embarak, c'est-à-dire, l'heureux débarquement. M. Norden appelle cet endroit Giéziret Bar-

rakaed, ce qui veut dire, à ce qu'il prétend, l'aiguade de la Croix. Il se trompe; car si le nom étoit, en effet, Giéziret Barrakaed, il faudroit le traduire par l'Isle fortunée. Mais, quand on n'entend pas la langue des pays où l'on voyage, on a tort d'en vouloir écrire les noms.

Les Navigateurs, qui vivent dans le Delta, au Caire, ou dans les grandes Villes de la Haute-Egypte, & qui conduisent toujours des marchandises, ou des passagers, s'arrêtent fort peu dans ces petits villages, parce qu'en descendant le Nil, ils sont favorisés par un courant rapide, & en le remontant par un vent ordinairement très-fort; &, quand les débordemens du Nil arrivent, & que le vent passe au Sud, ils se tiennent dans le Delta, parce que le fleuve cesse d'être navigable dans les hauteurs, jusqu'à la saison prochaine.

Ces Navigateurs se soucient donc fort peu en général de connoître les noms des villages ou les habitans répandus le long du Nil; & les habitans des villages ont des barques & font par eux-mêmes leur commerce particulier. A la vérité quelques-uns d'entr'eux, qui sont employés par les Négociants Turcs & par les Cophtes, peuvent mieux savoir les noms des lieux où ils passent; mais, s'il en est autrement, ils se gardent bien de confesser leur ignorance devant les gens qui n'entendent pas la langue du pays. Ils leur diront plutôt les premiers noms, qui leur viendront dans l'idée, quelques ridicules ou indécents qu'il puissent être; & ensuite quand nous lisons les relations des Voyageurs, nous nous étonnons que des villes ou des villages portent de pareils noms.

Mes lecteurs

Mes Lecteurs se ressouviendront de ce que je viens de dire s'ils comparent le voyage de M. Norden & le mien. Ils verront que les mêmes villages où nous avons passé l'un & l'autre, ont rarement les mêmes noms. Au commencement de notre navigation, lorsque mon patron Abou-Cuffi ne savoit pas bien comment s'appelloient les lieux sur lesquels je l'interrogeois, il cherchoit à me tromper : mais, dès qu'il vit que j'écrivois tout, il m'avoua la vérité ; il cessa d'avoir l'air de connoître ce qu'il ne connoissoit pas ; & il me dit franchement qu'il avoit voulu en user avec moi, comme lui & ses camarades en usent avec les passagers, qui ignorent leur langue, principalement avec les Moines catholiques.

Nous passâmes, avec une extrême rapidité, devant Nizelet Embarak, Cubabac, Nizelet, Omar, Racca Kubeer, Racca Séguier, & nous arrivâmes à la vue d'Atfia, grand village bâti à quelque distance du Nil. Là, le fleuve étoit très-profond, la plaine tapissée d'une verdure charmante, & les plantations de palmiers d'une rare beauté.

Mais tout ce qu'on voit autour d'Atfia n'est pas aussi agréable à la vue. Car la plaine, qui est si bien cultivée jusques au pied sablonneux des montagnes, n'a pas plus de trois quarts de mille de large ; & les montagnes qui commencent à paroître plus hautes, & qui bornent cette étroite vallée, sont blanchâtres, sablonneuses, tristement inégales, & dépouillées de toute espèce de verdure.

Le petit village de Racca Séguier est remarquable, en ce que les maisons y sont fort rapprochées, & qu'il est environné

d'arbres très-différens des palmiers. Je ne puis pas bien dire l'espèce de ces arbres; mais je crois que ce sont des grenadiers. Ce qui m'a donné lieu de penser ainsi, c'est qu'en les regardant avec ma lunette d'approche, je vis que le fruit étoit rouge; &, bientôt après, nous passâmes devant un village, appellé Rhoda, nom qu'on donne aux grenades en Egypte.

SALEAH est situé vis-à-vis de Rhoda, sur la rive orientale du Nil. Le cours du fleuve est très-paisible dans l'endroit où il sépare ces deux villages; & c'est-là, que nous mouillâmes pour passer la nuit du quinze.

NOTRE Raïs Abou-Cuffi me prévint qu'il desiroit d'aller jusques à Comadreedy, petit village à l'occident du Nil, & placé, comme presque tous les autres, au milieu d'une plantation de palmiers. Il m'annonça en même-tems que sa femme demeuroit là. Mais, comme je ne lui en avois pas encore entendu parler, j'imaginai que c'étoit un prétexte, dont il se servoit pour aller se divertir de la même manière qu'il avoit fait la veille de notre départ du Caire. Il s'étoit déjà revêtu d'une robe noire, d'un turban d'écarlate, & d'un shaul (1), également d'écarlate, toute neuve, qu'il me dit avoir portée pour me faire honneur dans mon voyage.

JE le remerciai de son attention; & je lui demandai pourquoi étant Shérif, il ne portoit pas le Turban verd de Mahomet? « Bon! me répondit-il. Ce n'est qu'une manière d'en imposer aux » étrangers. Il y a beaucoup de gens, qui portent le Turban » verd & qui ne sont que de vrais scélérats. En même-tems

(1) C'est un mot indien; que les Anglois ont adopté, & qui sert à désigner une espèce de mouchoir ou une pièce d'étoffe, que les femmes portent sur leurs épaules & que les hommes mettent autour de leur turban.

» il m'ajouta que pour lui, il valoit mieux qu'un Shérif, parce » qu'il étoit un *Saint*, & qu'il étoit connu de tout le monde comme » tel, soit qu'il eût un Turban verd ou rouge, soit qu'il n'en eût » point du tout, mais qu'il s'étoit paré pour me faire honneur; qu'il » seroit de retour le lendemain de bon matin, & qu'il m'amè- » neroit un bon vent. »

« Hassan, lui dis-je, il vaut mieux que vous m'apportiez un » peu d'eau-de-vie, si vous ne la buvez pas toute. » Et il me promit de faire en sorte de m'en procurer, puisque la mienne tiroit vers la fin. Il me dit alors que le Prophête n'avoit jamais recommandé de ne pas boire de l'eau-de-vie, mais seulement de ne pas boire de vin, & que comme il n'y avoit pas de vin en Egypte, la défense n'étoit pas pour ce pays : « Mais, Bouza, ajouta- » t-il, Bouza, je veux boire aussi long-tems que je pourrai me pro- » mener sur le tillac d'un vaisseau. » En achevant ces mots, il partit; & je ne doutai nullement qu'il ne tînt la promesse qu'il faisoit de boire, soit qu'il revînt à bord ou non.

PENDANT la nuit, nous fîmes bonne garde suivant notre coutume, & il ne nous arriva rien de fâcheux. La matinée du 17 fut extrêmement brumeuse jusques à dix heures que le tems commença à s'éclaircir. Cet exemple, & plusieurs autres pareils que nous avons eu dans le cours de notre voyage, prouvent qu'Hérodote s'est trompé quand il a prétendu que le Nil n'étoit jamais chargé de brouillards (1).

L'APRÈS-MIDI nos gens descendirent à terre pour tuer des pigeons, dont la chair étoit noire & fort mauvaise; ce qui pro-

(1) Herodot., lib. 2, cap. 19.

venoit, ſans doute, de ce que la ſaiſon du grain étoit paſſée. Je me mis à arranger mon Journal, quand je vis, avec ſurpriſe, l'Arabe Howadat entrer dans ma chambre & s'aſſeoir très-près de moi. Cependant je ne fus point effrayé ; j'avois un coutelas à ma ceinture & deux piſtolets à côté de moi.

« Qu'est-ce, ami, lui dis-je, qui t'amène ici? » — En même-tems il me baiſa la main, en diſant *fiarduc*, je ſuis ſous votre protection. Puis il tira un petit paquet de deſſous ſa ceinture, & il me confia qu'il alloit à la Mecque, où il portoit ce qu'il tenoit dans ſa main ; qu'il trembloit que notre patron ne le dépouillât & ne le jettât enſuite dans le Nil, ou qu'il n'apoſtât quelqu'un pour le dérober & l'aſſaſſiner ; & qu'enfin un des jeunes Maures de l'équipage, le croyant endormi la nuit d'auparavant, étoit venu tâter s'il n'avoit point d'argent.

Je lui fis compter ſa ſomme, qui conſiſtoit en ſept ſequins & demi, & une pièce d'argent de la valeur d'environ un écu de trois livres. Ces pièces ſe nomment en Syrie Abou-kelb, c'eſt-à-dire, le vieux chien; parce que ce ſont des pièces de monnoie de Hollande, ſur leſquelles il y a un Lion rampant, que les Arabes, qui tronquent tous les noms, appellent un chien. Enfin le petit tréſor de l'Howadat valoit un peu plus de trois guinées, & il me pria de le lui garder. « N'en parlez pas aux » gens du vaiſſeau, me dit-il; parce que je quitterai, devant eux, » mes vêtemens & ma ceinture, & je me baignerai dans le » fleuve; & quand ils verront que je n'ai rien de caché ſur » moi, ils ne chercheront point à me faire du mal.

» Mais qui eſt-ce qui vous aſſure, lui répondis-je, que je ne

» volerai pas moi-même ce que vous me confiez, & que quel- » qu'une de ces nuits je ne vous jetterai pas dans le Nil ? » « Non, non, s'écria-t-il ; je sais que cela est impossible. Cepen- » dant je n'ai pas fermé l'œil depuis l'instant que je suis entré » à bord jusqu'au moment où je vous parle. Faites de moi & » de mon argent, ce que vous voudrez. Mais délivrez-moi des » inquiétudes que me causent ces scélérats. » « Fort bien ! repris-je, » mon ami. Maintenant que vous n'avez plus d'argent sur vous, » restez en sûreté, & soyez au nombre de mes domestiques. » Vous pourrez coucher à la porte de ma salle à manger ; cer- » tainement ils n'oseront pas toucher un cheveu de votre tête, » pendant que je serai envie. »

Les Pyramides, que nous avions toujours apperçues à notre droite & à différentes distances, depuis que nous étions partis de Saccara, offroient ici un spectacle très-singulier. A environ deux milles du Nil, entre Suf & Woodan, il y a une Pyramide qui, au premier coup-d'œil, paroît toute d'une pièce. Elle est de brique, qui n'a point été cuite, bien entière, & les gens du pays l'appellent la fausse Pyramide. La base est formée d'une montagne, taillée en Pyramide jusques à une grande élévation ; ensuite le haut a été bâti dans les mêmes proportions & terminé comme la pointe d'une Pyramide ordinaire. Il est très-difficile de distinguer la différence dans un certain éloignement ; car la couleur du roc ressemble beaucoup à l'argile, qui compose les Pyramides de Saccara.

Hassan Abou-Cuffi me tint parole à certains égards. Il revint le soir, & il ne paroissoit pas avoir beaucoup bu. Mais il n'avoit pas pu trouver de l'eau-de-vie ; ce qui vraisemblablement l'avoit fait revenir plus vîte.

J'AVOIS veillé une grande partie de la nuit, pour tâcher de faire quelques observations astronomiques : mais les brouillards m'en empêcherent, & depuis que nous étions partis du Caire, j'avois éprouvé le même obstacle.

LE 18, à huit heures du matin ; nous nous préparâmes à continuer notre route. La brise étoit au Sud & n'avoit que très-peu de force. Je demandai alors à notre Raïs, où étoit ce bon vent, qu'il nous avoit promis ? Et il me répondit que sa femme se disputant avec lui toute la nuit, l'avoit empêché de se mettre en prière. C'est pourquoi, ajouta-t-il avec une mine plaisante, je vais tenter pour vous, tout ce qu'un Saint peut faire. « Qu'est-ce donc, lui dis-je ? » — « Tirer le vaisseau » avec une corde, jusques à ce que le vent se leve, me répli» qua-t-il, avec le même air. » Je louai beaucoup sa sage précaution ; & le vaisseau commença à marcher, mais très-lentement.

EN parcourant le voyage de M. Norden, je fus frappé du passage suivant que je trouvai dans son second volume (1). « Nous vîmes ce jour-là une grande abondance de chameaux : » mais ils ne vinrent pas à la portée de nos fusils, ce qui fit » que nous n'en tuâmes pas. » — Je réfléchis alors que si on tuoit des chameaux en Egypte, on ne feroit gueres mieux traité que si on tuoit des hommes ; & qu'il avoit été très-heureux pour M. Norden, que les chameaux ne vinssent pas près de lui, si c'étoit la seule raison qui l'eût empêché de leur tirer des coups de fusils. Mais, en jettant les yeux sur une note que

(1) Voyage de Norden, vol. 2, p. 17.

je vis au bas de la page, je m'apperçus bientôt qu'il y avoit une méprise du Traducteur, qui dit que, dans l'original, il y a des chameaux d'eau, mais qu'il ne sait pas si c'est un animal d'une espèce particulière ou de l'espèce ordinaire des chameaux.

Mais l'Auteur n'a voulu désigner aucun animal, qui ait rapport avec le chameau. Il parle d'un oiseau nommé en françois le Pélican, & que les Arabes appellent Jimmel el Bahar, c'est-à-dire, le chameau de rivière. L'autre oiseau semblable à une perdrix, que les gens de M. Norden tuerent, dont il ne put pas apprendre le nom, & qu'il trouva meilleur qu'un pigeonneau, est le Gooto. On en voit beaucoup dans tous les déserts de l'Afrique. J'en ai dessiné *de diverse couleur.* Ceux de Tripoli & du Cyrénaïque, sont extrêmement beaux. Ceux de l'Egypte sont tachetés de blanc, comme la pintade: mais le fond de leur plumage est brun & non pas d'un bleu cendré. En général, le Gooto est un assez mauvais manger. Il n'est point de l'espèce des perdrix. Ses jambes & ses pieds sont tous couverts de plumes, & il n'a que deux ergots devant. Les Arabes imaginent qu'il se nourrit de petites pierres: mais le fait est qu'il vit d'insectes.

Au dessus de Comadreedy le Nil est encore divisé par un fragment d'Isle, & il se jette un peu vers l'occident. Sur la rive orientale, on voit le village de Sidi Ali el courant. Il n'y avoit à côté que deux seuls palmiers, d'après quoi on auroit pu juger qu'il devoit être désert: mais tout à l'entour le bled avoit cinq pouces de hauteur & étoit conséquemment bien plus avancé que celui que nous avions vus jusque-là. Les montagnes, qui sont au-dessus & du même côté, viennent presque jusques au bord.

du fleuve, & n'offrent qu'un aſpect blanchâtre, ſablonneux & d'une nudité horrible. On n'y apperçoit d'ailleurs aucune apparence d'habitation.

Le Nil a, en cet endroit, un peu plus d'un quart de mille de large. Il me ſembla que là pourroit être la place de la ville d'Angyrorum dont parle Ptolemée. Mais ni la nuit, ni le jour, il ne me fut poſſible de déterminer la latitude. Des nuages blancs, qui paſſoient ſans ceſſe, n'obſcurciſſoient pas préciſément le ciel, mais ils l'embrouilloient de manière à interrompre toutes mes obſervations.

Bientôt nous vîmes un couvent de Cophtes, auprès duquel il y avoit une petite-plantation de palmiers. Le bâtiment eſt fort mal conſtruit, ſurmonté d'une eſpèce de dôme qui repréſente un moine debout, & ſans aucune autre décoration.

A quatre milles de-là, on rencontre le village de Nizelet el Arab, conſiſtant ſeulement en quelques miſérables huttes. Il eſt environné de grandes plantations de cannes de ſucre, les premières que nous euſſions encore vues ſur la route; & il y en avoit alors pluſieurs bateaux chargés & prêts à partir pour le Caire. Les cannes croiſſent en cet endroit de la groſſeur d'environ un pouce & un quart de diamètre. Les Egyptiens les coupent par morceaux de trois pouces de long, & après avoir fendu ces morceaux, ils les mettent dans des vaſes de bois remplis d'eau. Cette eſpèce de liqueur eſt très-agréable & très-rafraîchiſſante. D'ailleurs, pendant que les morceaux de canne ſaturent l'eau, ils s'imbibent eux-mêmes de cette eau, & perdent cette douceur pâteuſe qui altere quand on les mâche. Je fus vraiment

ſurpris

surpris de voir que cette plante pût si bien réussir; dans une latitude si avancée dans le Nord, nous n'étions gueres que par les 29 degrés, & les plantations paroissoient de la plus grande beauté.

Je pense que la canne de sucre est originaire de l'ancien Continent, & a été transportée, par les Européens, dans le nouveau. En Egypte, elle vient de graine. J'ignore s'il en est de même au Brésil; cependant je ne doute pas que l'Egypte ne l'ait ainsi cultivée dans tous les tems. Il m'a été impossible, jusqu'à présent, de savoir où l'on a d'abord trouvé cette plante; mais il faudroit que quelque personne savante dans l'histoire de la Botanique, distinguât enfin les productions du vieux & du nouveau monde, avant que ce qu'on peut en connoître n'acheve de se perdre dans les ténèbres des siècles.

L'origine du sucre, du tabac, du rocou, du coton, de quelques espèces de solanum, de l'indigo, & d'une multitude d'autres plantes n'est pas encore bien connue.

Le Prince Henri de Portugal, ardent à mettre toutes les découvertes à profit, transporta, dans chaque partie du monde, les plantes dont elle manquoit & qui enrichissoient les autres. Aussi sera-t-il bientôt très-difficile de dire de quel pays viennent les plantes, même les plus communes.

Le bled même, cultivé depuis si long-tems en Egypte, y a été apporté. Il croît très-bien sous la ligne, entre les topiques & jusqu'aux extrémités du Nord & du Sud. Les rigueurs de l'hiver semblent même le favoriser, & il a une nouvelle vigueur

dans la neige & ſous la gelée ; cependant nous ignorons encore d'où il vient originairement.

Nous avions vu des champs de bled verdir le long des bords du Nil, excepté du côté du couvent des Cophtes, où il y avoit une interruption de culture d'environ un demi-mille de chaque côté. Ces malheureux ſavent que s'ils ſemoient, les Arabes ne leur permettroient jamais de recueillir. Auſſi laiſſent-ils en friche le terrein qui eſt autour d'eux.

Sur le rivage, qui eſt vis-à-vis de Sment, les champs de bled continuent de Sment juſques à Mey-Moom, & de Mey-Moom à Shenuia, qui ſe trouve à un mille plus loin. Dans toute cette côte, qui n'a guères qu'un quart de mille de large, on voit non-ſeulement du froment, mais du trèfle que les Egyptiens nomment Berſine. J'ignore s'il vaut celui que j'ai vu en Angleterre, mais on le ſeme & on l'entretient de la même manière.

Derrière cette plaine étroite, qui borde le Nil, s'élèvent preſque perpendiculairement des montagnes blanchâtres, dont le ſommet eſt plane & taillé comme une table quarrée. Ces montagnes ſemblent être poſées ſur la ſurface de la terre, & non ſorties de ſon ſein ; car leurs différens degrés paroiſſent nivellés comme ſi on les avoit placés à la règle & au compas, d'ailleurs elles ne ſont pas d'une exceſſive hauteur.

Bientôt nous atteignîmes Boush, village ſitué ſur la rive occidentale, à deux milles de Shenuiah ; & un peu plus loin, nous trouvâmes Beni-Ali, où nous vîmes, pendant une minute,

les montagnes à la droite du Nil, s'étendre dans une direction presque Sud, & s'élever excessivement. A environ cinq milles de Boush est le village de Maniareish, à l'orient du fleuve; & là finit, de chaque côté, la chaîne des montagnes.

BOUSH est éloigné des bords du fleuve d'environ deux milles un quart. Beni-Ali est un très-grand village, & Zeytoon, qui l'avoisine, encore plus grand. Ils sont, l'un & l'autre, sur la rive occidentale. Je crois que Zeytoon faisoit autrefois partie du district d'Héraclée, le seul endroit de l'Egypte, où Strabon dit que les oliviers croissoient (1): mais je ne vis cependant nulle trace des monumens, qui illustroient jadis cette contrée.

UN peu au Sud de Zeytoon est Baiad, devenu fameux par le combat qui se donna entre Hussein-Bey & Ali-Bey. Ce dernier étoit alors en exil, & la victoire qu'il remporta sur son rival, le rétablit dans le Gouvernement du Caire.

DE Maniareish à Beni-Suef, dans l'espace de deux milles & demi, on découvre de nouveau des montagnes, très-élevées, à environ douze milles de distance. Quoique Beni-Suef ne fût pas mieux bâti que les autres villages, il nous parut plus intéressant par son étendue. C'étoit, sans contredit, le lieu le plus considérable que nous eussions vu depuis que nous avions quitté le Caire. Il y a un Cacheff & une mosquée, avec trois grands clochers, & on y tient marché.

LA campagne des environs est parfaitement bien cultivée &

(1) Strabo, lib. 17, p. 936.

d'une grande fertilité. Les habitans y sont mieux vêtus, & semblent moins malheureux, moins opprimés, que ceux qui vivent près du Caire.

Le Nil a fort peu de profondeur & un courant très-rapide vis-à-vis de Béni-Suef. Nous touchâmes plusieurs fois, quoique nous tinssions le milieu du fleuve. A un quart de mille au-dessus, dans un endroit nommé Baha, nous jetâmes l'ancre pour passer la nuit.

Nous fûmes avertis de faire une bonne garde, parce qu'il y avoit à l'orient du Nil des troupes de voleurs, qui avoient récemment pillé quelques vaisseaux, & le Cacheff n'avoit pas osé ou n'avoit pas voulu venir au secours. En conséquence, nous veillâmes très-attentivement toute la nuit; mais nous ne vîmes aucun voleur, & il ne nous arriva rien de fâcheux.

Le 18, le tems fut beau & le vent très-favorable. Les villages assez tristes & les plantations de palmiers toujours verdoyans, que nous apperçûmes, ne compensoit pas la satisfaction que nous aurions eue à contempler des champs mieux cultivés, une plaine moins étroite & des montagnes moins arides.

Nous passâmes devant Mansura, Gadami, Magaga, Malatiah, & divers autres villages, dont quelques-uns n'avoient qu'une quinzaine de maisons. Nous vîmes ensuite à l'occident du fleuve, Gundiah & Kerm, auprès desquels il y avoit beaucoup de dattiers. Quatre milles plus loin est Sharuni. De Boush à Sharuni, il ne paroît point de montagnes du côté du

couchant; mais, en revanche, il y a des forêts de palmiers, qui s'étendent depuis Gundiah jusques à quatre milles au-dessus.

En remontant le fleuve pour arriver à Abou-Azéeze, il y avoit beaucoup de plantations de cannes de sucre, qu'on coupoit; & de ce dernier village jusques à Kafoor, nous ne vîmes des deux côtés de l'eau, qu'un terrein sablonneux & stérile. Bientôt après, on trouve Etfa, à l'occident. Le Nil, qui se partage en cet endroit, y forme une Isle. Là, toutes les maisons ont des colombiers dans leur grenier; & les habitans en retirent beaucoup de profit. Ces colombiers sont garnis de pots de terre placés les uns sur les autres & fort bien arrangés; & les murs en dehors sont faits avec une sorte d'élégance.

Le soir, nous vînmes à Zahora, qui est à un mille au-dessus d'Etfa. Zahora a trois belles plantations de dattiers, & est éloigné de Miniet d'environ cinq milles. Là, nous nous arrêtâmes pendant la nuit du 18 Décembre.

Le lendemain, nous n'apperçûmes rien de remarquable jusques à Barkaras, village bâti sur le penchant d'une montagne & environné d'une épaisse forêt de palmiers.

Le vent étoit si haut qu'à peine pouvions-nous porter la voile : mais quand nous fûmes à Sheik Témine, où le fleuve étoit extrêmement rapide, nous le remontions avec une force terrible. Notre Raïs me dit alors qu'il cargueroit bien un peu les voiles; mais que, sachant que j'étois très-curieux de voir comment son vaisseau manœuvroit, & que d'ailleurs il n'y avoit point de

danger d'être submergé, quoique le courant de l'eau fût effrayant; il vouloit me montrer tout ce qu'un Canja pouvoit faire.

Je le remerciai de son attention, nous étions déjà devenus très-bons amis. « Ne craignez jamais les rivages, lui dis-je; » car s'il s'en rencontroit quelqu'un, qui voulût accrocher vos » larges voiles, vous n'auriez qu'à lui ordonner de se ranger de » côté, & soudain il vous obéiroit. » « J'ai eu des passagers, » me répondit-il, qui auroient cru ce que vous dites-là, & plus » que cela, si je le leur avois affirmé : mais je vois bien que » je perdrois mon tems, avec vous, si je vous parlois de mira- » cles. »

« Vous vous trompez beaucoup, mon Raïs, lui repli- » quai-je. J'aime singulièrement à entendre raconter des mira- » cles nouveaux. Il y a toujours quelque chose d'amusant dans » ces récits. » — « A bord de vos vaisseaux chrétiens, me » dit-il, vous faites toujours une prière à midi; ensuite vous » buvez un coup d'eau-de-vie. Je voudrois donc bien que puis- » que vous ne voulez pas être un Turc, comme moi, vous fussiez » au moins bon chrétien. » — « Fort bien, mon cher Hassan, » répondis-je, laissez votre vaisseau profiter du vent tant qu'il » n'y aura point de danger; & j'aurai soin de me pourvoir d'une » provision d'eau-de-vie pour tout le voyage, dans le premier » village où nous pourrons en acheter. »

Nous apperçûmes plusieurs villages à l'occident du Nil : mais la rive orientale nous parut absolument déserte. Le premier de ces villages est très-grand & se nomme Feshné. Ensuite nous vîmes Miniet ou l'ancienne Phylæ, lieu bien plus considéra-

ble encore, qui a été fortifié du côté du fleuve, & où l'on voit quelques canons (1); un Bey, rebelle, s'étoit emparé de cet endroit, & les vaiſſeaux ſont obligés de s'y arrêter, d'autant que le fleuve y eſt étroit & rapide: mais notre Raïs étant très-animé, réſolut de profiter du vent, comme je le lui conſeillois; & nous paſſâmes ſans qu'on nous fît aucun ſignal.

Nous découvrîmes bientôt Rhoda, d'où nous contemplâmes les ſuperbes ruines de l'ancienne ville d'Antinoüs, bâtie par Adrien. Malheureuſement je ne ſavois point à mon départ du Caire, que ces ruines exiſtoient, & je n'avois pris aucune lettre de recommandation pour cet endroit; ce qu'il m'eût été très-aiſé de faire. Peut-être auſſi qu'il m'y ſeroit arrivé quelque déſagrément, & qu'il valoit mieux que les choſes fuſſent comme elles étoient.

Je demandai au Raïs quelle eſpèce de gens on trouvoit-là? & il me répondit que ce lieu n'étoit peuplé que de mauvais Turcs, de mauvais Maures, & de mauvais Chrétiens; qu'il y avoit réſidé pluſieurs diables, & qu'on ne les avoit découverts que parce qu'ils étoient doux & plus honnêtes que le reſte des habitans.

Le Géographe de Nubie nous apprend que c'eſt de-là que Pharaon fit venir ſes magiciens, lorſqu'il voulut comparer leur pouvoir à celui de Moïſe; & cette anecdote eſt vraiment digne d'un ſi grand Hiſtorien.

(1) Miniet ſignifie un paſſage étroit, comme philæ, en latin.

Je dis au Raïs qu'il étoit indispensable pour moi d'aller à terre; & je lui demandai si les habitans de Rhoda ne respectoient pas les Saints? J'ajoutai que je pensois que s'il vouloit se parer en mon honneur de son turban rouge, comme il l'avoit fait à Comadreedy, il paroîtroit être un Saint, puisqu'il m'avoit déjà dit qu'il étoit connu pour tel par-tout le monde. Il ne parut pas trop content de cette expédition: mais il gouverna aussi-tôt au Sud-Sud-Est, & nous voguâmes à pleines voiles droit aux ruines. En peu de tems nous arrivâmes au lieu de débarquement; la côte étoit très-basse, & nous entrâmes dans une petite Baye, où il y avoit une espèce de barre, où notre vaisseau toucha un peu, mais sans danger.

Mahomet, fils d'Abou-Cuffi, & l'Arabe Howadat descendirent à terre, sous prétexte d'acheter quelques provisions, & d'examiner le rivage: mais, d'après l'idée que nous avions du caractère malfaisant des habitans, nous étalâmes toutes nos armes à feu sur le tillac. Pendant ce tems-là, tantôt avec ma lunette d'approche, tantôt avec mes yeux seulement, j'observai les ruines de manière à desirer vivement de les contempler de plus près.

J'apperçus les colonnes de l'angle du portique debout & faisant face au nord. Une partie du tympanum, la corniche, la frise, l'architrave, paroissoient bien conservées & élégamment ornées. Le reste m'étoit dérobé par des arbres épais. Les colonnes étoient très-hautes, & très-flûtées. Les chapiteaux de l'ordre Corinthien demeuroient tout entiers. Ils étoient probablement de marbre de Paros; mais ils avoient perdu cette blancheur éclatante, ce poli que conserve encore l'Antinous Romain, & leur couleur ressembloit au jaune brillant du gladiateur. J'entrevis aussi un

monument

monument du même ſtyle que le premier, qui me parut être un arc triomphal, ou une porte de ville; &c., à côté, il y avoit plusieurs blocs d'une pierre très-blanche & ſemblable à de l'albâtre; mais il me fut impoſſible de deviner à quoi ils avoient ſervi.

Personne n'avoit encore remué à terre, quand tout-à-coup nous entendîmes un bruit, qui nous avertit que Mahomet & le Maure étoient attaqués. Auſſi-tôt le Raïs ſe dépouillant de ſa robe ſauta à terre, & détacha la corde avec laquelle nous étions amarrés, tandis qu'un autre de nos Maures planta une longue perche dans l'eau, & roula la corde tout autour. Nous étions dans un endroit très-calme; de ſorte que le vaiſſeau demeuroit immobile.

Nous n'avions encore pu qu'entendre Mahomet & le Maure: mais bientôt nous les apperçûmes. La populace s'étoit emparée du turban de Mahomet, qui ſe défendoit aſſez vivement, & qui nous cria que toute la ville venoit nous attaquer. Dès qu'il fut près du vaiſſeau, il s'élança dans l'eau ainſi que le Maure, & ils monterent à bord avec beaucoup d'agilité. Cependant un grand nombre d'habitans s'étoient déjà raſſemblés ſur le rivage, & on nous tira trois coups de fuſils qui ſe ſuivirent de très-près.

Je leur criai auſſi-tôt en Arabe: « infidèles, voleurs, ſcélérats, » retirez-vous, ou vous ſerez à l'inſtant punis. « En même-tems je fis partir un coup de mouſquet, chargé avec des balles de piſtolets, mais je dirigeai le coup aſſez haut pour qu'il paſſât pardeſſus leur tête ſans les toucher. Les trois ou quatre hommes, qui étoient le plus près de nous tombant, ſoudain la face contre

terre, se glisserent en rampant comme des couleuvres parderrière les buissons, & bientôt nous n'en vîmes plus aucun.

Alors nous revirâmes de bord, nous hissâmes notre petite voile, & nous sortîmes du port. Cependant Mahomet crioit aux habitans : « prenez garde à vous. Si vous êtes des hommes, » nous sommes des soldats de Sanjack, & nous reviendrons » ce soir chercher le turban. » Mais personne n'étoit plus là pour lui répondre.

Nous ne fûmes pas plutôt hors de danger, que notre Raïs, prenant sa pipe, me dit d'un air fort grave de remercier Dieu de ce que j'étois embarqué avec un homme tel que lui, parce que c'étoit là l'unique raison qui m'avoit empêché d'être massacré à terre. « Certes, lui répondis-je, Hassan, grace à Dieu, le » moyen de n'être jamais massacré à terre, c'est de ne pas » sortir du vaisseau : mais ne pensez-vous pas que mon mous- » queton vous a été aussi utile que votre sainteté ? Mahomet dites- » nous à présent d'où est venue votre querelle. » Mahomet me dit alors que les habitans de Rhoda ne nous avoient pas vu arriver ; mais qu'ils avoient entendu parler de nous depuis notre séjour à Métrahenny, & qu'ils nous attendoient dans l'intention de nous piller & de nous assassiner ; qu'à l'instant, où ils avoient appris que nous venions d'aborder, ils étoient accourus dans leurs maisons pour chercher leurs armes & pour venir fondre sur le vaisseau ; qu'alors lui & le Maure s'étoient enfuis, & qu'ils avoient rencontré trois hommes & un enfant qui heureusement n'étoient point armés, mais qui, malgré cela, lui avoient enlevé son turban. Il ajouta que la ville étoit divisée en deux partis, dont l'un tenoit pour Ali-Bey, & l'autre pour

le Bey rebelle, qui s'étoit emparé de Miniet; qu'ils avoient déja combattu deux ou trois fois pour cette querelle, & qu'ils étoient encore prêts à en venir aux mains, chaque parti ayant appellé des Arabes à ſon ſecours. « Mahomet Bey, l'Arabe » Howadat, doit venir bientôt avec ſes ſoldats, & amenera avec lui notre Sheik & ſes guerriers, pour brûler » les maiſons de ces miſérables, détruire leurs cultures, & les » réduire à toutes les horreurs de la famine. »

Cependant Haſſan & ſon fils Mahomet étoient extrêmement irrités; &, pour les ſatisfaire, il eût fallu nous approcher du rivage & tirer contre nos aſſaillans toutes les armes à feu, que nous avions à bord. Mais indépendamment de ce que cette vengeance étoit étrangere à mon caractere, j'aurois craint en m'y livrant, de nuire aux tentatives des Voyageurs, qui viendront après moi, & qui pourront joindre les tableaux de ces belles ruines à ceux des grands monumens de l'architecture ancienne, qui nous ont été conſervés.

C'est aſſurément un ouvrage bien digne de nous être tranſmis par la gravure. J'en puis garantir l'importance & la beauté. L'Artiſte qui voudra aller le deſſiner peut s'y rendre en quatre jours de navigation aſſez agréables & ſans aucun danger; &, dans les tems de paix, il lui ſera aiſé de ſe procurer à peu de frais la protection néceſſaire des Chefs.



CHAPITRE V.

Continuation du voyage dans la Haute-Egypte. — Ruines d'Ashmounein. — Ruines de Gawa Kibeer. — Méprise de M. Norden. — Achmim. — Couvent de Catholiques. — Dendera. — Ruines superbes. — Aventure avec un Saint du pays.

LA CURIOSITÉ de notre Raïs le fit essayer de me déterminer à relâcher à Reremont, qui étoit à trois milles & demi de Rhoda, & précisément vis-à-vis de nous. Il m'apprit en même-tems que c'étoit une ville de Chrétiens Coptes, & comme plusieurs habitans du village de Sheik-Abadé étoient aussi Chrétiens, je crus qu'ils étoient trop voisins pour me mettre dans le cas d'avoir rien à démêler avec eux.

A Reremont, on voit une grande quantité de roues à la Persanne, qui élèvent l'eau du Nil & la versent dans des canaux par où elle va arroser les plantations des cannes à sucre, appartenant aux Chrétiens. L'eau qu'on conduit ainsi passe au-dessous de la ville, & est prise au-dessus; preuve qu'en cet endroit la pente des montagnes n'est pas une erreur d'optique, comme l'a prétendu le Docteur Shaw.

Nous fûmes bientôt à Ashmounein, qui vraisemblablement doit être l'ancienne Latopolis. Ashmounein est une grande

ville qui donne son nom à la Province, & où l'on voit de magnifiques ruines de l'architecture Egyptienne. De-là nous nous rendîmes à Melawé, ville encore plus grande, mieux bâtie & mieux habitée qu'Ashmounein. C'est-là que réside le Cacheff. Mahomet Aga s'y trouvoit alors avec ses troupes. Il venoit de prendre Miniet, & par l'amitié du Sheik Haman, Gouverneur de la Haute-Egypte, il retenoit tous les habitans de ce côté du fleuve dans le parti d'Ali-Bey.

Je l'avois déjà vu au Caire, & à la prière de Risk, il avoit promis de me rendre service s'il me rencontroit pendant son expédition. Ainsi, j'allai lui rendre visite à Melawé pour me plaindre du traitement que j'avois reçu à Sheik-Abadé; & comme il n'avoit alors rien à faire, je voulois le prier de vouloir bien faire un tour pour l'amour de moi dans un endroit où l'on respectoit si peu les droits de l'hospitalité. J'étois bien sûr que Mahomet Aga ne me refuseroit point: mais il étoit absent avec ses troupes. Je ne trouvai qu'un vieux Grec, qui étoit à son service, & qui, par bonheur, me reconnut pour un ami d'Ali-Bey & du Patriarche.

Il me procura environ quatre pintes d'eau-de-vie, & une jarre de limons & d'oranges confites dans du miel; ce qui me fit grand plaisir. Il me procura aussi un agneau, avec quelques légumes. Mais, parmi ces diverses provisions, il se trouvoit des raiforts, préparés comme du gingembre, & qui, quelques salubres qu'ils pussent être, me parurent la chose la plus détestable dont j'aye jamais goûté. J'en donnai un morceau bien trempé dans du miel, à mon Raïs, qui toussa & cracha pendant une demi-heure, en criant qu'il étoit empoisonné.

Je vis bien qu'Abou-Cuffi ne se soucioit pas que je restasse à Melawé. Il avoit peur que les troupes du Bey ne l'obligeassent à les porter quelque part. Aussi partit-il volontiers; & très-satisfait de mon emplette d'eau-de-vie, il m'assura qu'il feroit voile autant que le vent le lui permettroit.

Nous passâmes devant Mollé, petit village où les plantations de palmiers sont entre-mêlées d'un grand nombre d'Acacias. Cette variété plaît beaucoup, non-seulement par rapport à la forme des arbres, mais par la différence du verd.

L'acacia paroît être le seul arbre indigène de la Thébaïde, comme le sycomorre l'est de la Basse-Egypte. Cet Acacia est l'*Acacia vera* ou la *Spina Egyptiaca*, portant une fleur ronde & jaune. Le mâle est distingué par le nom de Saïel; & c'est de lui que découle la gomme Arabique. Cette gomme vient principalement de l'Arabie Pétrée, où les Saïels sont très-multipliés; mais ces arbres croissent depuis la partie la plus au nord de l'Arabie, jusqu'aux extrémités de l'Ethiopie; & leurs feuilles sont la seule nourriture que trouvent les chameaux, qui traversent ces vastes déserts. La gomme Arabique est appellée Sumach dans l'ouest de l'Afrique, & les Yalofs, peuples du Sénégal, en font un assez grand commerce.

Après avoir passé Mollé, on trouve une grande plantation de palmiers, qui s'étend, sur la rive occidentale du Nil, jusques au village de Masara. Là, le fleuve, quoique très-large, est rempli d'écueils; & nous allions avec tant de vîtesse, que nous donnâmes sur un banc de sable, d'où nous ne pûmes pas nous retirer, avant le coucher du soleil. Alors nous gagnâmes

la rive opposée à Masara, où nous mouillâmes, pendant la nuit du 19 Décembre.

Le 20, nous remîmes à la voile de grand matin. Bientôt après nous vîmes deux villages, dont le premier se nomme Wellet Behi, & le second Salem. Ils sont situés à l'occident du fleuve, & à environ un mille & demi l'un de l'autre. Les montagnes de ce même côté paroissent éloignées du rivage de près de seize milles, & elles forment une chaîne très-exhaussée, qui s'étend au Sud-Est. Mais celles qui sont à l'orient du Nil, suivent la même direction que le fleuve, & ne sont pas à plus de trois milles de ses bords.

Nous passâmes devant Deirout, & ensuite devant Zohor, l'un & l'autre situés sur la rive orientale, & environnés de palmiers. Peu après nous vîmes toujours, du même côté, Siradé, où il y a une petite forêt d'Acacias. Ces arbres nous parurent pleins de vigueur, & quoique nous fussions au mois de Décembre, où les matinées sont très-froides, ils étoient tous couverts de fleurs. En nous éloignant de Siradé, nous ne tardâmes pas à découvrir sur la rive opposée, la ville de Montfalout. Elle est encore assez vaste : mais elle fut jadis bien plus considérable, & les anciens Egyptiens y faisoient un grand commerce. Ruinée par les Romains, c'est aux Arabes qu'elle a dû son rétablissement.

Un Auteur Arabe (1) raconte qu'en creusant à Montfalout parmi les fondemens d'un ancien temple Egyptien, on trouva un crocodile de plomb chargé d'hiéroglyphes ; & il croit que

(1) Messoudi.

c'étoit un talisman pour empêcher les crocodiles de remonter plus avant dans le Nil. En effet, nous cessâmes d'en voir dans cette partie du fleuve. Mais comme ces animaux aiment extrêmement la chaleur & que les matinées sont là très-froides, ils n'ont pas besoin d'autre talisman pour les retenir dans le Sud. La vallée d'Egypte a, du côté de Montfalout, environ huit milles d'étendue du pied d'une montagne à l'autre.

En suivant notre route, nous apperçûmes Siout, autre ville assez grande, bâtie des débris de l'ancienne cité d'Isiu (1). Elle est à quelques milles de distance du Nil, & placée sur le bord d'un canal, où l'on voit un ancien pont. C'est là que se reposoit autrefois la caravane, qui se rendoit à Sennaar. Ceux, qui la composoient, se rassembloient à Siout & à Monfalout, & se mettoient sous la protection du Bey, qui y résidoit. Ensuite, entrant par le Sud-Est dans le désert de la Libye, ils passoient à el Wah, qui est la grande Oasis des Anciens, & de-là ils traversoient l'immense désert de Selima.

A-PEINE nous avions fait trois milles au-delà de Siout que le vent tourna tout-à-coup au Sud ; ce qui nous obligea de passer le reste du jour à Tima. Là je descendis à terre, car j'étois déjà très-ennuyé du vaisseau. Tima est une petite ville environnée d'une plantation de palmiers, comme toutes celles que nous avions déjà vues. Au-dessous de Tima, à trois milles de distance de la rive orientale, est Bandini. Là le Nil a formé un grand nombre de petites Isles de sable. Les premières, que les débordemens laissent à découvert, sont cultivées, & elles sont principalement du côté du levant. Celles qui sont au couchant demeurent stériles & n'ont aucune trace de culture.

(1) Itin. Anton., p. 14.

J'ALLAI me promener dans le désert, qui est au-delà du village. J'y tuai beaucoup d'oiseaux de l'espèce qu'on nomme Gooto, ainsi que plusieurs lièvres ; & j'en chargeai un de mes domestiques pour les porter à bord. En allant plus loin, je trouvai un petit village, appellé Nizelet el Himma, & je m'en revins par un autre encore plus petit, nommé Shaka, situé à un quart de mille de Tima. J'étois excessivement fatigué à cause du sable mouvant dans lequel j'avois marché au pied de la montagne, & à cause de la chaleur qu'occasionnoit le vent de Sud (1). Je commençois alors un apprentissage que j'ai bien achevé depuis.

LES habitans de ces villages me semblerent un peu moins misérables que ceux des autres villages que j'avois déjà vus. Je leur trouvai d'abord un air de réserve & d'aigreur ; mais, après que j'eus causé avec eux, ils se montrerent assez doux. Ils me vendirent quelques médailles de peu de valeur ; & comme ils apprirent de mes gens que j'étois Médecin, ils me présenterent divers malades auxquels j'enseignai des remèdes : cela les disposa très-bien en ma faveur. Ils m'apporterent de l'eau fraîche & des cannes de sucre qu'ils dépécerent & mêlerent à l'eau. Aussi ne fus-je pas moins satisfait d'eux, qu'ils l'étoient de moi. Ils m'apprirent alors qu'il y avoit beaucoup d'anciennes ruines, à quatre milles de leur village, & ils m'offrirent de me donner un guide pour m'y conduire soudain ; mais je n'acceptai point leur offre, parce que je devois passer près de ces ruines le lendemain.

LE 21 Décembre, nous nous rendîmes de bon matin à

(1) On l'appelle hamséen, parce qu'il a coutume de souffler à la Pentecôte.

Gawa, où, après être partis du Caire pour remonter le Nil, on trouve le second théâtre des débris de l'architecture Egyptienne. Je descendis aussi-tôt à terre, & je vis un petit temple de trois colonnes de front, dont les chapiteaux étoient bien conservés, & les colonnes séparées en plusieurs morceaux. Ces colonnes sembloient par la légèreté de leurs proportions être du style le plus moderne de ces sortes d'édifices: mais elles n'en étoient pas moins couvertes d'hiéroglyphes, & d'emblêmes de l'ancienne mythologie. On y voyoit l'épervier & le serpent, l'homme assis avec la tête de chien, & avec une verge ou baguette à mesurer; dans une de ses mains étoient une hémisphère & des globes avec des ailes, & dans l'autre des feuilles, qu'on croit être de Bananier.

Le temple étoit rempli de décombres & du fumier des bestiaux que les Arabes y conduisent pour les abriter contre la chaleur.

M. Norden prétend que ces ruines sont celles de l'ancienne Diospolis parva. Mais, quoique je sois très-fâché de n'être point d'accord avec lui, & que je sois sur-tout bien éloigné d'avoir envie de le critiquer, il m'est impossible d'adopter son opinion. Ptolémée place la petite Diospolis par les 26° 40', & Gawa est par les 37° 20'; & cette différence est certainement trop grande pour croire que ce soit le même endroit. En outre Diospolis & son nome s'étendoient au Sud de Panopolis; & je démontrerai évidemment que Gawa est au Nord de cette Ville.

Il y a à Gawa deux villages, qui portent le même nom & qui sont vis-à-vis l'un de l'autre. Le premier, & le plus grand, est

Gawa Shergieh, c'est-à-dire, le Gawa de l'Est, & l'autre est Gawa Garbieh. Plusieurs Auteurs, qui ne connoissoient pas la signification de ces mots, ont appellé le petit Gawa, Gawa Gébery; mais Gébery ne veut rien dire du tout, au lieu que Garbieh signifie l'Ouest ou l'Occident.

J'EUS quelque plaisir en voyant là, pour la première fois, deux chiens de berger qui buvoient au courant du fleuve, & qui se couchoient fort tranquillement dans l'eau. Cet exemple réfutoit l'opinion fabuleuse qu'on a, que les chiens, qui vivent sur les bords du Nil, ne boivent jamais qu'en courant de peur des crocodiles.

TOUT à l'entour du village de Gawa Garbieh, & de ses plantations, ainsi qu'auprès de Meshta & de Raany, c'est-à-dire, sur toute la rive occidentale du fleuve, le terrein est cultivé depuis le pied de la montagne jusques au bord de l'eau; car on seme du grain sur la vase aussi-tôt que le Nil baisse. Le bled avoit, à mon passage, environ quatre pouces de hauteur.

NOUS rencontrâmes plus haut trois villages, Shaftour, Commawhaia, & Zinedi, nous jetâmes l'ancre au-dessus de Shaftour & à la vue de Taahta. Taahta est un grand village, où il y a plusieurs mosquées. Du côté de l'Orient s'élève une montagne nommée Jibbel Héredy, d'après un saint Turc, qui, suivant la tradition du pays, vécut plusieurs années, fut métamorphosé en serpent, & doit vivre à jamais. Comme les Maures, les Turcs, les Chrétiens, croient dévotement cette fable, on écrit tous les jours à son sujet des volumes d'extravagances. M. Norden

l'a discutée très-longuement, & ensuite il nous a dit, avec gravité, qu'il ne falloit pas y croire. Je suis, en cela, parfaitement d'accord avec lui ; & j'adresse à mes Lecteurs la même exhortation, sans qu'ils aient besoin de lire aucun des livres qui en traitent.

Dans la soirée du 22, nous arrivâmes à Achmim. Là, je fis mettre à terre mon quadrant & les instrumens, qui m'étoient nécessaires, pour observer une éclipse de lune ; mais à peine la lune se leva que des nuages & d'épais brouillards couvrirent tellement les cieux, qu'il me fut impossible de voir une seule étoile passer au méridien.

Achmim est un endroit très-considérable. Il appartenoit autrefois à un Prince Arabe, qui lui donna son nom, & qui le possédoit sous la protection du Grand-Seigneur, à qui il payoit un revenu annuel. La famille du Prince Achmim est éteinte ; & maintenant un autre Prince Arabe, Haman Sheik de Furshout possède, aux mêmes conditions, la ville & tout le pays, depuis Siout à Luxor, à l'exception du Bourg de Girgé.

Les habitans d'Achmim sont très-jaunes & ont un air malsain ; ce qui provient, sans doute, en grande partie des mauvaises exhalaisons d'un canal fort bourbeux qui traverse la Ville. Il y a en outre beaucoup d'arbres, de buissons, jardins, aux environs de ce canal, qui l'embarrassent & en augmentent l'insalubrité.

On a établi à Achmim un Hospice ou Couvent de l'ordre des Francifcains, destiné à recevoir les Chrétiens persécutés de la Nubie, quand on peut les découvrir. Je parlerai dans la suite

plus en détail de cette institution. Je me bornerai ici à remarquer qu'un des Princes de la maison de Médicis, ces protecteurs renommés des Sciences, proposa aux moines du Couvent d'Achmim de leur faire construire un observatoire, & de leur fournir tous les instrumens qui leur seroient nécessaires : mais ils le refuserent sous prétexte qu'ils donneroient de l'ombrage aux habitans. Pour moi, je crois que leur ignorance & leur paresse entrerent pour beaucoup dans les motifs de ce refus.

Ces Moines nous accueillirent assez civilement : mais ce fut tout. Je n'ai jamais vu ensemble un certain nombre de Prêtres, qui eussent aussi peu d'esprit & de savoir. A peine possédoient-ils quelques notions scholastiques ; & ils étoient doués d'une ignorance profonde sur toute autre matière. Je cessai de m'en étonner quand j'appris par la suite que c'étoient des Italiens de la plus basse classe. Les uns avoient été barbiers à Milan, les autres tailleurs. Ils affectoient tous d'être opposés au systême de Copernic, sur la foi des saintes Ecritures : mais le fait est qu'ils n'en savoient pas plus en Astronomie.

Ces Prêtres vivoient tranquilles & à leur aise, parce qu'ils étoient fort aimés de l'Arabe, Sheik Haman ; & comme ils se mêloient un peu de Médecine, le peuple les considéroit. Ils me dirent qu'il y avoit huit cent Catholiques dans la ville : malgré cela je suis certain qu'on n'y auroit pas trouvé la cinquième partie de ce nombre. Le reste des habitans sont des Coptes & des Maures ; mais ceux-ci forment le plus petit nombre. Aussi, comme je l'ai déjà remarqué, les Missionnaires Chrétiens ne sont nullement inquiétés.

Il y a à Achmim une grande manufacture d'étoffes de

coton fort grossières. De plus, on y élève beaucoup de volaille, qu'on envoie au Caire, & qui passe pour la meilleure de toute l'Egypte. La raison en est facile à deviner; c'est parce qu'Achmim fournit une grande quantité de froment. Toute la campagne d'alentour est bien cultivée & produit du bled d'une extrême beauté. Trente-deux grains tirés d'un seul épi, formoient un volume égal à quarante-neuf grains du plus beau bled de Barbarie, recueilli dans la même saison. On sent combien cette disproportion seroit considérable si tous les épis étoient de même. Le jeune bled n'avoit pourtant gueres plus de hauteur dans cette partie de l'Egypte que dans le bas, c'est-à-dire, peut-être un peu plus de quatre pouces; mais tout le terrein étoit semé jusqu'à toucher le Nil.

Les habitans plus sages là qu'ailleurs, & consacrant tous leurs soins & toutes leurs terres à la culture du bled, n'ont que quelques palmiers autour de leurs maisons, & très-peu de cannes de sucre à côté de leurs jardins. Aussi-tôt que leurs bleds sont coupés, ils ensemencent de nouveau leurs champs pour recueillir une seconde récolte, avant que le soleil ait desséché l'humidité, occasionnée par les débordemens du Nil.

On pêche à Achmim du poisson excellent & en grande quantité. Il y en a un sur-tout, d'une espèce particulière, appellée Binny, dont on trouvera la figure dans mon appendix, & qui a quelquefois jusqu'à quatre pieds de long & un pied de large.

Les habitans de cette Ville sont doux & paisibles, & paroissent fort peu curieux. Ils ne témoignerent pas le moindre étonnement

à la vue de mon grand quadrant & de mes téléscopes. Nous avions dressé une tente sur le rivage, & nous y passâmes la nuit, sans trouble, quoiqu'on nous eût dit qu'il y avoit beaucoup de voleurs dans la ville. Peut-être aussi que jugeant, par la lumière que nous avions, qu'ils nous trouveroient éveillés, ils n'oserent pas tenter de nous surprendre.

Il est fort rare, dans ce pays-là, qu'on attende que les filles aient seize ans pour les marier. Nous en vîmes plusieurs qui avoient déjà des enfans, & qui nous dirent n'être pas âgées de plus d'onze ans. Malgré cela, je remarquai que les hommes n'étoient pas moins hauts de taille, moins forts, moins vigoureux, moins agiles, que dans les autres villes d'Egypte: mais on n'en jugeroit pas ainsi, si l'on ne considéroit que l'air foible & souffrant qu'ont toutes les jeunes femmes. Elles sont extrêmement pâles; & à seize ans elles ont l'air plus cassées, que beaucoup d'Angloises à soixante. De sorte que si on cherchoit la beauté parmi elles, on ne pourroit la trouver que dans l'enfance.

Achmim est, je crois, la Panopolis des anciens; & j'en juge non-seulement par sa latitude, mais par une inscription que je vis sur un grand arc-de-triomphe, à quelques cens pas du couvent. Cet arc fut élevé par l'Empreur Néron. Il est de marbre & la dédicace grecque contient ces deux mots, ΠΑΝΙ ΘΕΩ. Les colonnes du frontispice sont brisées & dispersées. L'arc lui-même est déjà enfoncé dans la terre, ou renversé sur un côté; mais les différentes pièces qui le composent, ne sont pas encore tout-à-fait disjointes.

Le 24 Décembre, nous partîmes d'Achmim, & à deux milles

au-delà, fur la rive occidentale, le village de Sheik Ali s'offrit à notre vue. Deux milles encore plus loin nous trouvâmes Hamedi. Aboudarat & Salladi fe montrerent à l'orient du fleuve; puis Salladi Garbieh, & Salladi Shergieh, l'un au levant & l'autre au couchant, comme leurs noms le défignent; & enfin nous continuâmes à trouver un grand nombre de villages fur les deux bords du Nil, & prefque toujours vis-à-vis les uns des autres.

A trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes à Girgé, la ville la plus confidérable que nous euffions vue depuis notre départ du Caire; & où, fuivant la jufte latitude que Ptolémée lui a affignée, devoit être l'ancienne Diofpolis parva, & non point à Gawa, comme l'a cru M. Norden. Nous favons d'ailleurs que c'eft-là que commence le nome de Diofpolis, & le Nil y fait encore, comme autrefois, un coude très-remarquable. Girgé eft auffi fur la rive occidentele du fleuve comme l'étoit Diofpolis, & à une diftance jufte de Dendera, qui eft l'ancienne Tentyra; preuve qui ne peut pas permettre de fe tromper.

Le Nil a à Girgé une efpèce de renflement. Il eft très-large & fon cours très-rapide. Nous pafsâmes là avec un vent de Nord; & alors les vagues s'élevoient comme celles de l'Océan.

Toute la campagne, après qu'on a paffé Girgé, ne forme des deux côtés du fleuve qu'une forêt de palmiers, parmi lefquels font femés des villages de diftance en diftance, tels que Doulani, Confaed, Deirout & Berdis, au couchant; Welled Hallifi, & Beni Haled au levant.

Ces villages, qu'on voit à travers les arbres, forment un fpectacle très-pittorefque,

très-pittoresque, sur-tout à cause des colombiers, qui sont placés au faîte des maisons. Les montagnes du côté du levant commencent là à s'écarter du fleuve, & celles de l'autre côté s'en rapprochent. Il me semble que bientôt la plus grande partie de l'Egypte, entre Achmim & le Caire & à l'orient du Nil, ne sera qu'un désert; non à cause de la vase du Nil, comme on l'imagine, mais par rapport à l'immense quantité de sable, qui tombe des montagnes, & qui couvre déjà la terre de plusieurs pieds. Nous jetâmes l'ancre, le 224, entre le village de Béliani & celui de Mobanniny, & nous y passâmes la nuit.

Le 25, impatiens de visiter les plus considérables, les plus superbes ruines de la Haute-Egypte, nous partîmes très-bon matin de Béliany, &, à dix heures avant midi, nous arrivâmes à Dendera. Quoiqu'on nous eût prévenus que les habitans fussent les plus dangereux de tout le pays, cela ne nous inspira pas beaucoup de crainte. Je m'étois muni de deux lettres d'Ali-Bey, pour les deux principaux habitans du pays; & ils étoient avertis dans ces lettres, que leur vie & leur fortune, répondoient du mal qui pourroit nous arriver. J'avois de plus une autre lettre très-pressante pour le Sheik Haman, qui résidoit à Furshout, & dans le territoire duquel nous étions alors.

Je plantai ma tente sur le bord du fleuve, un peu au-dessus de notre vaisseau, puis j'envoyai un messager au principal habitant, & ensuite à l'autre, les priant de m'envoyer une personne sûre pour que je pusse lui remettre les ordres du Bey. Je ne voulus point confier ces lettres à un Matelot, parce que Dendera est bâtie à près d'un demi-mille du rivage, les deux hommes vinrent au bout d'un certain

tems, & m'apporterent chacun un mouton. Je leur remis les lettres du Bey. Ils s'en retournerent très-promptement; &, bientôt après, ils revinrent avec un cheval & trois ânes, pour me conduire aux ruines de Tentyra.

DENDERA est encore une ville considérable, environnée de forêts de palmiers, & telle que Juvenal l'a décrite. Juvenal devoit l'avoir vu une fois en passant; puisqu'il alla mourir dans un honorable exil à Syene, dont on lui avoit donné le commandement.

Terga fugæ celeri, præstantibus omnibus instant,
Qui vicina colunt umbrosæ Tentyra palmæ.
Juv., Sat. 15, V. 75.

LA Ville est gouvernée par un Cacheff, nommé par le Sheik Haman. A un mille de Dendera on trouve les ruines de deux Temples, l'un desquels est si fort enseveli dans la terre, qu'il est assez difficile de le voir : mais l'autre, bien plus magnifique, reste encore tout entier, & est accessible de toutes parts. Il est couvert d'hiéroglyphes, en relief, tant au-dehors qu'au dedans; & on y trouve tous les emblèmes, simples & composés, qui ont été jusques à présent publiés, & mis au rang des hiéroglyphes.

LA forme de cet édifice est un quarré long, à chaque bout duquel est un grand vestibule, supporté par d'énormes colonnes, remplies de figures hiéroglyphiques. Quelques-unes de ces figures ressemblent à des hommes, d'autres à des animaux. Plusieurs ont la forme des instrumens qui servoient aux sacrifices, pendant que d'autres, plus petites, paroissent être des

inſcriptions dans l'écriture ordinaire des hiéroglyphes, ainſi que je l'expliquerai par la ſuite. Toutes ces figures ſont du plus beau fini.

Les chapiteaux ſont tout d'une pièce, & repréſentent quatre grandes têtes d'homme, tournées l'une à l'oppoſé de l'autre, avec des oreilles de chauve-ſouris: mais ce qu'il y a de bien mal imaginé, & plus mal exécuté, c'eſt un pli de draperie qui les ſépare.

Ces têtes ſont ſurmontées d'un grand bloc, formant un quarré long, plus large encore que le chapiteau, avec quatre fronteaux applatis & diſpoſés comme des panneaux, & ayant une bordure arrondie ſur les angles, & beaucoup d'hiéroglyphes ſur la façade & ſur les côtés. Les murailles & la voûte ſont également remplis d'hiéroglyphes. Entre les deux veſtibules, qui ſont aux extrémités, il y a trois autres appartemens, qui ne diffèrent des premiers que par leur petiteſſe.

Tout l'édifice eſt d'une eſpèce de pierre blanche, tirée des montagnes voiſines, à l'exception cependant de deux pierres, où l'on avoit mis les gonds, pour ſuſpendre les portes, (car on voit encore qu'il y a eu des portes,) leſquelles deux pierres ſont de granit, ou de porphire bleu & noir.

Le deſſus du Temple eſt applati. Les bouts des conduits, pour rejetter l'eau, repréſentent des têtes monſtrueuſes de ſphinx. Les globes avec des ailes, les deux ſerpens avec un bouclier ou cuiraſſe qui les ſépare, ſont fréquemment répétés, & reſſemblent parfaitement à ceux que nous voyons dans les médailles Carthaginoiſes.

P 2

Les hiéroglyphes avoient été sculptés & peints, & il reste encore sur les pierres une partie de la couleur. Il y a du rouge dans toutes ses nuances, & principalement de ce rouge foncé, qu'on appelloit la pourpre tyrienne; du jaune très-frais; du bleu de ciel, semblable à ce bleu diaphane, que nous voyons au soleil levant, de plusieurs teintes, & plus légères que les nôtres; & enfin du verd de différentes nuances. Les autres couleurs, s'il y en a eu, ne se sont point conservées.

Il me fut impossible de découvrir à Dendera aucune trace des maisons qu'habitoient les Anciens. Il n'en reste pas plus là que dans les autres Villes de l'Egypte. J'imagine que les premiers habitans de ces brûlantes contrées se bâtirent des maisons fort peu solides, après qu'ils eurent abandonné les cavernes où ils se retiroient dans les montagnes. Qu'avoient-ils en effet besoin d'autre chose? Ne connoissant pas la régularité des inondations du Nil, ils ne devoient jamais se croire en sûreté contre cette espèce de déluge. Aussi c'est vraisemblablement la coutume de bâtir très-légerement les maisons particulières, qui est cause qu'on trouve si peu de restes, des nombreuses Villes qui ont jadis couvert l'Egypte. S'il y a encore d'autres monumens, ils sont ensevelis dans le sable blanc, qui tombe sans cesse des montagnes; car des bords du fleuve au pied de ces montagnes, la plaine est toujours inondée dans le tems des débordemens, & ensuite mise en culture.

Il n'entroit ni dans mon plan, ni dans mon goût de parler en détail des restes extraordinaires de Dendera. La quantité & la solidité y sont réunis; & l'on y voit aussi une vengeance.

Ce monument en impose singulièrement au premier aspect : mais l'impression qu'il produit est semblable à celle qu'on éprouve à la vue d'une très-haute montagne. On ne peut en conserver qu'une idée confuse. Je suis sûr qu'un artiste très-actif, en travaillant du matin au soir, demeureroit au moins six mois à copier les hiéroglyphes, qui sont dans l'intérieur du temple. Il y en a plusieurs dont l'arrangement ne ressemble point à celui qu'on voit dans la collection des Hiéroglyphes déjà connus. Je fus étonné de ce qu'étant là dans le voisinage de Lycopolis, il n'y eût pas dans tous ces emblêmes un seul loup. Nous n'y vîmes que ce qui avoit quelque rapport avec l'eau. Cependant le loup est sur toutes les médailles ; & cela me fait croire que l'adoration de cet animal est une superstition moderne.

Dendera est placée à l'extrémité d'une plaine étroite, mais très-fertile : le bled y avoit treize pouces de hauteur, & nous n'étions qu'à Noël. La récolte s'y fait à la fin de Mars. Là, nous vîmes, pour la première fois, des arbres appellés dooms. Ils croissent en grande quantité parmi les palmiers, & ils leur ressemblent tellement qu'il est difficile de les distinguer à une certaine distance. Cet arbre est le même que les Naturalistes ont nommé Palma Thebaïca Cuciofera (1). Sa noix a parfaitement l'air d'un noyau de pêche, & est recouverte d'une pulpe noire & très-amère, semblable à l'enveloppe d'une noix très-mûre.

Un peu avant d'arriver à Dendera, nous apperçûmes le premier crocodile. Après quoi nous en vîmes sur toutes les Isles, se promenant par centaines. Malgré cela les habitans de Den-

(1) Teophrast. hist. plan., lib. 3, cap. 8, — lib. 4, cap. 2.

dera font baigner dans le Nil leur bétail de toute espèce, & ils l'y laissent même quelquefois des heures entières. Les femmes, même les filles, qui vont puiser de l'eau dans leurs cruches, entrent dans le fleuve, & y restent assez long-tems ; & si nous en jugeons par ce qui leur arrive, elles ne courent pas plus de risque qu'elles n'ont de peur ; car je n'ai jamais entendu dire qu'une seule d'entr'elles eût été mordue par un crocodile. Cependant si le peuple de ces contrées étoit maintenant aussi habile chasseur de crocodiles, qu'il le fut autrefois, au rapport des Historiens (1), il n'y a sûrement aucun endroit du Nil, où ils pussent mieux exercer leur talent que devant leur Ville même.

Lorsque j'eus témoigné ma reconnoissance aux guides, qui m'avoient conduit aux ruines des Temples, je repris le chemin du vaisseau, ou plutôt de la tente, que j'avois dressé sur le rivage. Pendant que je m'en retournois, je vis, à une certaine distance, un homme bien vêtu, & coëffé d'un turban blanc, recouvert d'un shaul jaune, avec une foule de bas peuple, qui l'entouroit. Je crus que c'étoit quelque querelle survenue entre les habitans. Je n'y fis nulle attention, & je me hâtai d'arriver dans ma tente pour arranger mon quadrant, & achever mes observations.

Mais à peine mon Raïs m'apperçut qu'il courut à moi, & me dit d'un air indigné. « Que vous sert-il d'être l'ami du Bey, » d'avoir des lettres de recommandation, & de vous trouver » aux portes de Furshout, puisqu'il y a ici un homme qui veut » vous enlever votre vaisseau. »

(1) Strabo, lib. 7, p. 94.

« DOUCEMENT, doucement, lui répondis-je, Hassan. Si Ali-
» Bey, Sheik Haman, ou quelqu'autre personne a besoin d'un
» vaisseau pour le service public, je dois lui prêter le mien.
» Voyons. »

« SHEIK Haman & Ali-Bey ! s'écria-t-il. Non, non ;
» aucun d'eux ne veut votre canja. C'est un fou, un imbécille,
» un drôle, qui va mendier de tous côtés, & qui se dit un Saint ;
» c'est un extravagant, aussi sot, & aussi lâche qu'on puisse
» l'être ; c'est enfin un voleur, que je connois bien pour tel. »

« SI c'est un Saint, comme vous, mon cher Hagi-Hassan,
» lui dis-je, un Saint connu par tout le monde, je ne vois pas
» pourquoi je me mêlerois de cette querelle. Saint contre Saint,
» la partie est égale. » — « C'est le Cadi, répliqua-t-il ; c'est le
» Cadi lui-même. »

« SUIVEZ-MOI, lui dis-je alors, Hassan. Allons voir ce Cadi.
» Si c'est le Cadi, ce n'est pas le fou, mais c'est peut-être le
» frippon. »

IL étoit assis sur un tapis, étendu à terre, branlant la tête d'un côté & d'autre, tenant une espèce de chapelet dans sa main, & marmotant des prières. Sa vue ne me donna pas bonne opinion de lui ; cependant je l'abordai, en disant fièrement, *salam alicum*. Ce ton parut l'offenser. Il me regarda avec un grand air de dédain, & ne fit aucune réponse : mais bientôt il parut déconcerté de mon audace.

« Etes-vous le *Cafre*, dit-il, à qui appartient ce vaisseau ? »

« Non, lui répondis-je. Il appartient à Hagi-Hassan. »

« Croyez-vous répliqua-t-il, que j'appelle *Cafre*, Hagi-
» Hassan, qui est un Shérif? »

« Cela dépend, lui dis-je, de votre prudence, dont aucune
» preuve ne me met encore à même de juger. »

« Etes-vous le *Chrétien*, qui est allé ce matin voir les
» ruines, reprit-il? »

« Oui, répondis-je, je suis ce matin allé voir les ruines; &
» je suis *Chrétien*. Ali-Bey appelle les Chrétiens *Nazarani*; c'est
» le nom qu'on leur donne en arabe, au Caire & à Constan-
» tinople, & je n'en entends pas d'autre. »

« J'ai besoin d'aller à Girgé, dit-il. Ce Saint doit faire la
» même route, & j'ai promis de le prendre avec moi dans votre
» vaisseau, parce qu'il n'y en a point d'autre, qui aille du même
» côté. »

Pendant ce tems-là le Saint entra dans le vaisseau, &
s'assit sur le devant du tillac. C'étoit un homme d'une mine
basse, & désagréable, ayant l'air malade & presque aveugle.

« Vous ne devez point faire de promesses téméraires, dis-je
» au Cadi; car vous ne pouvez pas les accomplir. Je ne vais
» point à Girgé. Ali-Bey dont vous êtes l'esclave, m'a donné
» ce vaisseau: mais il ne m'a pas dit d'embarquer des Saints ni
» des Cadis. Voilà mon vaisseau. Entrez-y, si vous l'osez. Et

vous

» vous, Hagi-Hassan, prenez garde que je ne vous voie remuer » un aviron, ou hisser une voile pour un Cadi, ou pour un saint, » pendant que je ne serai pas avec eux. »

Alors je repris le chemin de la tente, & mon Raïs me suivit. « Hagi-Hassan, lui dis-je, il y a un proverbe dans mon » pays, qui nous enseigne qu'il vaut mieux flatter les foux, que » de les combattre. Allez trouver le fou, ou le saint, & offrez-lui » une demi-piastre. Croyez-vous qu'à ce prix-là il ne renonce » point au voyage de Girgé? après cela, moi je m'arrangerai » avec le Cadi. »

« Le saint prendra la demi-piastre de tout son cœur, » s'écria Hassan; & il vous baisera la main par-dessus le mar- » ché. »

» Presentez-lui donc cette demi-piastre, lui dis-je, pour » qu'il se retire. Faites-lui entendre que je la lui donne par » charité; mais qu'en retour je m'attends qu'il aura la complaisance » de se conformer à mes volontés. »

Au même instant, un Chrétien Cophte entra dans la tente, & me dit: « Seigneur, ignorez-vous, ce que vous faites? le Cadi » est un homme très-puissant. Offrez-lui un présent, & délivrez- » vous de lui. »

» Quand il se conduira mieux, je lui ferai des présens, » répondis-je.—Si vous êtes de ses amis, conseillez-lui de rester » tranquille, de peur qu'il n'arrive bientôt un ordre, qui le fasse

» traîner au Caire.—Votre compatriote Risk ne me donneroit
» sûrement pas un avis tel que le vôtre. »

« Risk! dit-t-il. Est-ce que vous connoissez Risk? » — « N'est-» ce point là l'écriture de Risk, répondis-je, en lui montrant une » lettre du Bey? » — Wallah! (1) s'écria-t-il; & soudain il se retira, sans ajouter une seule parole.

Il étoit déjà nuit. Le saint avoit pris la demi-piastre, que le Raïs lui avoit offerte, & il s'étoit retiré en chantant. Le Cadi s'en alla aussi; le peuple se dispersa; & nous fîmes crier, par un des maures du vaisseau, que si quelqu'un s'approchoit de la tente durant la nuit, on lui tireroit des coups de fusil. Peu après, on nous lança deux ou trois pierres, mais on ne nous atteignit point.

Après avoir fini mes observations, & déterminé la latitude de Dendera, je renvoyai mes instrumens à bord.

M. Norden semble s'être bien trompé sur la position de cette Ville, qui non-seulement est célèbre par ce qu'en ont dit les anciens Auteurs, mais encore est un des objets principaux de l'attention des Voyageurs modernes. M. Norden, qui ne daigne pas même la décrire, la place, dans sa carte, vingt ou trente milles au sud de Badjoura, tandis qu'elle est neuf milles au nord de cette derniere Ville. Badjoura est par le 26° 3′ de latitude, & Dendera par le 26° 10′.

(1) C'est-à-dire, Bon-Dieu!

Il eſt, en vérité, inconcevable que l'Ecrivain, dont je viens de parler, lui, qui avoit du goût pour le genre d'architecture, qu'on trouve à Dendera, y ait paſſé en allant & en revenant ſans s'arrêter. Cependant c'eſt l'endroit de toute la Haute-Egypte le plus propre à ſatisfaire les regards d'un curieux.

Tandis que nous abattions notre tente, une foule de peuple s'avança de notre côté, mais ſans être accompagnée du Cadi. J'ordonnai auſſi-tôt à mes gens de prendre leurs armes, & alors la populace ſe tint à une certaine diſtance, mais le ſaint, ou plutôt le fou, monta à bord; il tenoit un pavillon jaune dans ſa main, & il s'aſſit au pied du grand mât, en diſant avec un rire niais, que nous pouvions faire feu, parce qu'il étoit hors de notre portée. Cependant on nous lança quelques pierres, ſans pouvoir nous toucher.

J'ordonnai alors à deux de mes domeſtiques, qui tenoient chacun un gros mouſqueton de cuivre, très-brillant, de monter par-deſſus la grand'chambre. Puis, je pointai un autre fuſil ſuédois par la fenêtre, & je criai de toute ma force au Peuple. « Prenez garde à vous. La première pierre qu'on nous » jettera, je fais partir un coup de fuſil, qui balayera trois » cens d'entre vous de deſſus de la face de la terre. » Je ne crois pourtant pas qu'ils fuſſent en tout plus de deux cens.

Je dis à Hagi Haſſan de lever auſſi-tôt l'ancre; & comme au premier aſpect des mouſquets, la populace s'étoit diſperſée, notre vaiſſeau fut au milieu du fleuve, avant qu'elle pût ſe reconnoître pour revenir vers nous. Le vent nous favoriſoit bien, quoiqu'il ne fût pas très-fort, nous hiſsâmes nos deux voiles, & nous allâmes d'un bon train.

Le faint, qui s'étoit mis à chanter pendant tout le tems de la dispute, commença alors à craindre pour lui. Il demanda à Hagi-Hassan, si nous prenions la route de Girgé ? & il n'eut d'autre réponse que ces mots : « Oui, c'est la route que les » foux prennent pour aller à Girgé. »

Nous lui fîmes ainsi remonter le fleuve environ un mille de chemin. Ensuite voyant un endroit propre à le débarquer, je lui demandai s'il avoit reçu mon argent, ou non, la veille ? « Il dit qu'il en avoit reçu pour la veille, mais non pas pour » le lendemain. » — « Eh-bien ! maintenant, repris-je, ce que » j'ai à vous proposer, c'est d'aller à terre de bonne volonté ou » de vous résoudre à être jetté dans le Nil. » — « Quoi ! me » répondit-il, avec un air de confiance, ne savez-vous pas qu'un » mot de ma bouche peut arrêter pour jamais votre vaisseau, » le plonger au fond du Nil, & le faire soudain croître comme » un arbre ? — » Fort bien ! dit Hagi-Hassan ; & de plus porter » des limons & des oranges. Mais si vous ne faites pas ce mi- » racle, vous êtes un frippon. » — « Allons, mes Amis, dis-je, » aux gens de l'équipage, ne perdez point de tems, jettez le » dehors. » Le vaisseau n'étoit pas à plus de trois pieds du rivage, le faint m'avoit paru malade & aveugle ; mais plaçant un de ses pieds sur le bord du navire, il sauta très-lestement à terre.

Alors nous regagnâmes le large, & nous profitâmes du vent à pleines voiles. Aussi-tôt le faint entra dans une colere affreuse, blasphémant, nous maudissant, frappant la terre, avec son pied, & criant à tout instant, « Shar Ullah ! » C'est-à-dire, que Dieu me fasse justice.—Sur cela les gens du vaisseau se mi-

rent à le plaisanter. Ils lui demanderent s'il vouloit fumer une pipe de tabac pour se réchauffer , parce que la matinée étoit très-froide. Mais je leur ordonnai de le laisser en paix. Il étoit assez curieux de voir ce pauvre diable , d'aussi loin que nous pûmes le distinguer, tantôt s'asseyant à terre, tantôt se relevant, sautant, remuant son pavillon, & courant une centaine de pas comme s'ils nous avoit poursuivis ; mais se reculant ensuite d'un pas grave.

Aucun autre habitant de Dendera ne nous avoit suivis. Le saint étoit sans doute l'instrument dont le Cadi s'étoit servi pour nous jouer un tour, & quand celui-ci se vit frustré de ses espérances, tout le monde abandonna l'autre. On le laissa dans l'oubli, comme on laisse toujours ses pareils, quand les frippons n'en ont plus besoin.





CHAPITRE VI.

Arrivée à Furshout. — Aventure du Pere Christophe. — De Thèbes. — De Luxor & de Carnac. — Ruines d'Edfu & d'Esné. — Continuation du Voyage.

DANS la matinée de ce même jour, 26 Décembre, nous arrivâmes heureusement à Furshout ; & je me rendis aussi-tôt au couvent des Moines Italiens, qui comme ceux d'Achmim, sont de l'ordre des Franciscains réformés. J'aurai occasion, par la suite, de parler de leur mission.

JE fus mieux reçu par ceux-ci que par ceux d'Achmim. Mais le pere Antonio, Supérieur du couvent d'Achmim, & dont celui de Furshout dépend aussi, arriva bientôt après moi, & fut cause qu'on se refroidit un peu à mon égard ; en un mot, ces bons Peres ne voulurent pas nous laisser acheter de la viande, parce qu'ils nous dirent que cela leur mériteroit des reproches, & ils ne voulurent pas non plus nous en donner de peur de mériter aussi des reproches si on savoit en Europe qu'ils vivoient bien.

AU bout de quelque tems, je pris la liberté de faire mes provisions, à quoi les Moines se soumirent avec une dévote patience. Cependant ces couvens ne sont fondés que pour donner l'hospitalité aux Voyageurs, qui se rendent d'Egypte en Ethio-

pie, & j'avois certainement droit à être bien traité par eux. Mais ces institutions sont fort peu utiles dans la Haute-Egypte. Il y a là de riches Arabes, qui sont infiniment plus humains & plus charitables envers les chrétiens que ne le sont les Moines.

Furshout est situé dans une plaine bien cultivée, & qui a neuf milles d'étendue des bords du Nil au pied des montagnes. Elle étoit à-la-fois couverte de champs de bled, & de plantations de canne de sucre. La Ville contient, dit-on, dix mille habitans : mais je crois que cette évaluation est exagérée.

J'allai faire visite au Sheik Haman, homme d'une taille haute, d'une forte corpulence, très-bien fait, & âgé d'une soixantaine d'années. Il avoit en ce moment une ample pelisse, garnie en peau de renard, par-dessus ses autres vêtemens, & un shawl jaune des Indes, roulé autour de la tête, en forme de turban. Il me reçut avec beaucoup de politesse, me fit asseoir à côté de lui, & me fit beaucoup causer ; mais ses questions se portoient plus souvent sur le Caire que sur l'Europe.

Le Raïs lui avoit déjà appris notre aventure avec le saint, dont il avoit beaucoup ri en disant que j'étois un homme sage, & qui savois me conduire ; quant à moi, il me dit que les habitans de Dendera étoient de la canaille, sur quoi je lui répondis qu'il y avoit bien peu de Ville au monde, où l'on ne trouvât quelque canaille. — « Votre observation est juste, me » repliqua-t-il : mais à Dendera il n'y a pas autre chose. Re» posez-vous ici : c'est un lieu fort tranquille, quoiqu'il y ait » quelques personnes un peu moins honnêtes, qu'elles ne de» vroient l'être. »

Ce Sheik étoit un homme excessivement riche. Peu-à-peu il avoit su mettre sous sa seule domination tous les Districts de la Haute-Egypte, qui auparavant avoient toujours été soumis à des Princes particuliers. Mais Sheik Haman avoit des relations directes à Constantinople, où son crédit étoit si bien établi, qu'il inspiroit beaucoup de jalousie aux Beys du Caire. Il payoit une redevance au Grand-Seigneur pour tout le pays, qui s'étend entre Siout & Syene ou Assouan. Je crois que c'est le même Prince de la Haute-Egypte, dont M. Irwine parle avec tant de reconnoissance. Peu de tems après mon passage, il fut trahi & massacré par un de Beys à qui il avoit donné l'hospitalité dans ses Etats.

Tandis que nous étions à Furshout, nous fûmes témoins d'un phénomène. Il plut beaucoup toute la nuit, & jusques au lendemain à neuf heures du matin ; de sorte que le peuple craignit que la Ville ne fût entièrement détruite. La pluie est regardée comme un prodige, quand elle tombe à Furshout ; les Prophêtes disent qu'elle annonce un changement dans le Gouvernement; cette fois-ci tout rendoit la prophétie extrêmement probable ; &, en effet, elle ne tarda pas à se vérifier.

Furshout est par les 26° 3′ 30″ de latitude. Au-de-là de Furshout dans la même plaine, en tirant vers le Sud, il y a une autre Ville dépendante du Sheik Ismaël, neveu du Sheik Haman. C'est un endroit considérable, bâti d'une pierre argileuse, comme Furshout, & environné de forêts de palmiers & de plantations de cannes. On y fabrique même du sucre.

Le Sheik Ismaël étoit un homme très-gai & très-aimable, mais

mais fort valétudinaire, attaqué d'un asthme violent, & sujet à des pleurésies, dont on ne le guérissoit qu'à force de le saigner. Il avoit fait présent aux Moines de Furshout d'une maison pour établir un couvent à Badjoura : mais, comme ils n'en avoient pas encore pris possession, il m'invita à y venir demeurer.

L'un des Moines, nommé frere Christophe, qu'on me dit avoir été Barbier à Milan, servoit de médecin au Sheik : mais, en vérité, il en savoit moins en chirurgie que le plus ignorant de nos Barbiers Anglois. Il ne savoit saigner qu'avec une sorte d'instrument semblable à ceux dont nous nous servons pour ventouser, mais qui n'avoit qu'une seule lame. Malgré cela, il avoit été assez heureux pour ne pas estropier ses malades. Cet instrument s'appelle un tabange, ainsi que celui auquel je l'ai comparé. Je ne pouvois jamais m'empêcher de frémir, en voyant l'air de confiance avec lequel le frere Christophe plaçoit une espèce de boîte de cuivre sous le bras des malades & poussoit la pointe de son instrument au hasard de ce qui en pourroit arriver.

Le Sheik Ismaël aimoit singulièrement ce Chirurgien, & le frere paroissoit également très-attaché au Sheik. Tout auroit donc été assez bien, si le frere Christophe n'avoit pas voulu aussi passer pour un Astronome. Sa manie étoit sur-tout de se montrer grand ennemi du systême de Copernic, systême que, malheureusement il prenoit pour une hérésie chrétienne. Et tant d'après ses idées & ses connoissances bornées, que d'après ses Almanachs de Milan, il s'avisoit de prédire le tems. Le Ciel étoit alors nébuleux, il y avoit changement de lune, & nous allions entrer dans le mois du Ramadan, qui est le carême des Sectateurs de Mahomet.

IL arriva que les habitans de Badjoura & leur Sheik Ismaël, étoient alors dans une sorte de rivalité de savoir avec le Sheik Haman & son peuple ; &, se flattant d'obtenir l'avantage sur eux par le moyen du frere Christophe, ils continuerent à manger, boire & fumer, deux jours après le commencement de la nouvelle lune.

CEPENDANT la lune avoit été vue la seconde nuit, dans le désert, par un Faquir, qui en avoit fait avertir le Sheik Haman. Celui-ci commença aussi-tôt son jeûne : mais le Sheik Ismaël, à qui frere Christophe soutenoit que la lune ne pouvoit avoir encore paru, ne fit aucun cas des avis du Faquir.

LES habitans du Furshout voyant leurs voisins chanter, danser & fumer leurs pipes, furent très-scandalisés & leur demanderent, avec étonnement, s'ils avoient abjuré leur religion ? Des paroles on en vint bientôt aux coups ; & il y eut, de chaque côté, sept ou huit blessés, dont par bonheur aucun ne le fut mortellement. Haman alla, dès le lendemain, voir son neveu, pour s'instruire des vrais motifs de cette dispute, & pour savoir le parti qu'il y avoit à prendre ; car les deux villages s'étoient réciproquement déclarés infidèles.

J'ÉTOIS en ce moment, avec tous mes domestiques, à Badjoura, où je vivois fort tranquille sous la protection du Sheik Ismaël, qui me témoignoit la plus grande confiance. Malgré cela, au bruit que j'entendis dans les rues, je barricadai les portes d'entrée de ma maison. Une haute muraille fermoit l'avant-cour. Ainsi, je demeurai en repos & à l'abri de toute atteinte,

BIENTÔT j'appris que le sujet de la querelle étoit l'observation du Ramadan. J'avois des provisions, & de quoi m'occuper chez moi. D'après cela je résolus de ne pas sortir jusques à ce que la guerre fût terminée, me souciant peu, d'ailleurs, que la victoire demeurât à un parti plutôt qu'à l'autre. Cependant, vers midi, Ismaël m'envoya chercher, & je trouvai son oncle Haman, avec lui.

IL me dit qu'il y avoit eu plusieurs personnes blessées à la suite d'une dispute, qui s'étoit élevée pour le Ramadan, & il me pria d'en prendre soin. « Pour le Ramadan, lui dis-je, » votre grand jeûne! Eh, quoi! ne l'avez-vous pas encore com- » mencé? » — Mais, sans répondre à ma question, il me demanda soudain. — « Qand est-ce qu'il y aura nouvelle lune? » — Je ne savois rien de ce qu'avoit dit frere Christophe; & je fixai au Sheik, les heures, les minutes, les secondes de la nouvelle lune, selon qu'elles étoient marqués dans les éphémérides.

« VOYEZ-VOUS, dit Haman, voilà une excellente parole! » Et s'adressant à moi, il ajouta quand est-ce que nous verrons la lune? « Seigneur, repondis-je, il m'est impossible de vous » le dire, parce que cela dépend du tems qu'il fera; mais si » le ciel n'est pas trop chargé de nuages, vous la verrez ce » soir; si vous y avez fait attention hier, vous avez pu l'apper- » cevoir très-basse à l'horizon & aussi mince qu'un fil. Elle a » maintenant trois jours. » --- A ces mots, il se leva, & me raconta les prédictions de frere Christophe, & les suites qu'elles avoient eu.

ISMAEL honteux, maudit le frere & jura qu'il s'en vengeroit. Il étoit trop tard pour me retracter. D'ailleurs la lune parut,

& parla elle-même ; ainsi, le pauvre frere disgracié fut banni de Badjoura, heureusement pour lui que le Sheik eut une nouvelle pleurésie. Il m'envoya chercher pour le saigner ; ce que je fis avec une lancette. Mais il fut si effrayé du brillant de la lame, du bassin, de la bande, de tous mes préparatifs enfin, qu'il ne put pas s'y accoutumer, & il se reconcilia avec frere Christophe & son tabange.

Badjoura est par le 26° 3′ 16″ de latitude ; & bâti, ainsi que Furshout, sur la rive occidentale du Nil.

Le 7 Février 1769, nous partîmes très-bon matin de Furshout. Ce n'est que jusqu'à cette Ville que j'avois freté mon vaisseau ; mais la bonne intelligence, qui subsistoit entre mon Raïs Abou-Cuffi, & moi, fut cause que nous nous arrangeâmes aisément pour qu'il me portât plus loin. Il consentit pour quatre livres sterling de me porter à Syene, & de me ramener à Furshout, espérant, dit-il, que s'il se comportoit bien, il auroit une gratification. — « Et si vous vous comportez » mal, repris-je, Hassan, qu'espérez-vous ? — » D'être pendu, » me répondit-il, & je ne demande pas mieux. »

Nous eûmes d'abord assez peu de vent. Mon Raïs me dit que son vaisseau n'alloit pas comme il avoit coutume d'aller, & qu'il commençoit, sans doute, à être métamorphosé en arbre. Cependant le vent augmenta, vers l'heure de midi, & ses craintes furent dissipées. Nous passâmes devant une grande ville, appellée How, & située à l'Occident du Nil ; à environ quatre heures après midi, nous arrivâmes vis-à-vis du petit village d'el Gourni, qui est à un quart de mille des bords du

fleuve. On y a conſervé un temple des anciens Egyptiens ; & je crois que ce temple & les deux monceaux de ruines, qu'on voit à la diſtance du Nil, ſont des reſtes de la fameuſe ville de Thèbes.

Shaamy & Taamy ſont deux ſtatues coloſſales, aſſiſes & couvertes d'hiéroglyphes. Celle qui eſt au Sud, eſt d'une ſeule pierre, & bien conſervée dans ſon entier; mais l'autre eſt fort mutilée. C'eſt ſans doute Cambyſes qui la briſa ; & l'on voit qu'on a depuis eſſayé de la réparer. La première a les cheveux ſingulièrement bien arrangés. Ils ont préciſément la forme de nos perruques les plus modernes. Ces deux ſtatues placées dans la campagne fertile de Thèbes, ſervoient ſans doute à marquer les accroiſſemens du Nil : les traces que les eaux ont laiſſées ſur leur baſe, le démontrent ſuffiſamment. Cette baſe reſte encore découverte juſques au bas de la plinthe du piedeſtal, de manière qu'il n'y en a pas la huitième partie d'un pouce, cachée par le limon du fleuve, quoiqu'elles ſoient dans le milieu de cette plaine depuis plus de trois mille ans. Certes, depuis ce tems-là, ſi le Nil exhauſſoit l'Egypte comme on l'a fauſſement prétendu, la terre auroit déjà couvert la moitié de ces ſtatues.

Ces coloſſes ſont chargés d'inſcriptions grecques & latines, qui ſignifient à-peu-près toutes, que quelques Voyageurs ont entendu la ſtatue de Meumon rendre des ſons harmonieux, quand le ſoleil la frappoit de ſes rayons.

Ce ſeroit peut-être ici l'occaſion de parler de la fondation & de la chûte de la première Thèbes : mais je ſerois obligé pour cela de remonter à des ſiècles trop reculés & d'interrompre

trop long-tems le fil de ma narration. D'ailleurs ces objets ont des rapports plus directs, avec l'origine de quelques Peuples, dont je traiterai par la suite, & conviennent mieux aux discussions d'un historien, qu'aux esquisses rapides d'un Voyageur. Je n'en parlerai que quand j'écrirai l'histoire, & plus particulièrement encore quand je ferai connoître l'origine des Pasteurs, & que je retracerai les maux qu'a fait à l'Egypte cette nation puissante & terrible, que tant d'Ecrivains ont célébrée & dont l'histoire reste encore presqu'inconnue.

Il ne reste maintenant de l'ancienne ville de Thèbes, que quatre temples immenses, qui paroissent plus antiques, mais qui sont moins magnifiques, & moins bien conservés que ceux de Dendera. Les temples de Medinet-Tabu sont plus élégants que ceux d'el Gourni. Les hiéroglyphes en sont sculptés dans quelques parties à un demi-pied de profondeur; mais ils représentent les mêmes figures que ceux de Dendera, & avec encore moins de variété.

Les hiéroglyphes sont de quatre sortes. Les premiers ont un contour qui n'est qu'indiqué & à peine tracé dans la pierre; les seconds sont creusés, & dans le milieu s'élève une figure en relief, dont la partie la plus haute est de niveau avec la pierre même, tandis que tout autour il y a une petite bordure, qui semble avoir été faite pour préserver l'hiéroglyphe d'accident; les troisièmes sont en bas-relief, la figure est proéminente sur la pierre & n'est défendue d'aucune manière; les quatrièmes sont enfin ceux dont j'ai parlé au commencement de cette description, & dont les figures ont été profondément taillées dans la pierre.

Tous les hiéroglyphes, excepté ceux de la dernière espèce,

font peints à el Gourni, comme à Dendera, en rouge, bleu & verd, fans mêlange d'aucune autre couleur.

MALGRÉ les diverfes manières, dont les hiéroglyphes font fculptés, malgré la quantité prodigieufe que j'en ai vu dans tous les anciens monumens de l'Egypte, je n'en ai pu compter que cinq cens quatorze, dont les figures different les unes des autres; encore dans ce nombre y en avoit-il, fans doute, beaucoup dont la différence ne venoit que d'une mauvaife exécution. Je conclus donc de celà que les hiéroglyphes ne doivent pas former feuls toute une langue; car il n'y a point de langue qui pût être bornée à cinq cens mots. Probablement ils ne font pas non plus un alphabet de fimples lettres, car cinq cens lettres feroient un alphabet beaucoup trop étendu. Il eft vrai que les Chinois fe fervent d'un grand nombre de lettres, fans avoir d'alphabet: mais auffi qui eft-ce qui entend parfaitement la langue Chinoife?

J'AI remarqué qu'il y avoit eu dans le même tems en Egypte, trois fortes d'écritures, l'hiéroglyphique, celle des momies, & l'Ethiopienne. Je les ai vues toutes les trois employées dans la même momie: mais je crois que la dernière feule formoit une langue fuivie.

LES montagnes qui s'élèvent derrière Thèbes, laiffent encore appercevoir les nombreufes cavernes, qui fervirent d'abord de demeure à la Colonie d'Ethiopiens qui jetta les fondemens de cette fameufe Ville. J'imagine qu'elle habita long-tems les cavernes; car vraifemblablement les Temples n'ont jamais été deftinés qu'à des fêtes publiques & folemnelles; & dans aucune

des villes anciennes de l'Egypte, je n'ai pu découvrir ni les murailles, ni les fondemens d'une maison particulière. On n'y voit que des monumens des Temples & des tombeaux; & les Temples & les tombeaux étoient peut-être alors la même chose. Pour des restes de maisons il n'en reste plus la moindre trace. Quoiqu'en dise Diodore de Sicile (1), des édifices en pierre eussent été trop coûteux pour de simples particuliers. Les maisons des premiers Egyptiens étoient probablement d'argile, palissadées avec des branches de palmiers, comme celles des Egyptiens de nos jours; & c'est pour cela qu'il se trouve si peu de restes des nombreuses Villes, qui ont jadis été bâties le long du Nil.

THÈBES, à ce que dit Homère, avoit cent portes. Cependant il est impossible d'appercevoir le moindre vestige des murs, qui formoient son enceinte; & quant au grand nombre d'hommes qui, suivant le même Poëte, en sortoient à cheval & sur des charriots, la Thébaïde entière couverte de froment, n'eût pas pu en nourrir la moitié.

LES ruines des Temples de Thèbes, qu'on nomme Medinet-Tabu, sont placés dans une espace d'environ un mille d'étendue, & dans le sable, qui s'accumule au pied des montagnes sur les jardins suspendus, ou horti pensiles, comme les appelle Pline (2), étoient; sans doute, pratiqués sur les flancs de ces montagnes; on y élevoit l'eau par le moyen de quelques machines. L'on avoit fait tout cela pour ménager la plaine, & on avoit eu

(1) Diod. Sic. lib. 1.
(2) Plin. lib. 26, cap. 14.

grande raison; car toute la campagne que possédoit Thèbes, pour nourrir ses millions d'hommes & de chevaux, n'avoit pas plus de trois quarts de mille de large entre la Ville & le fleuve, & les eaux s'y élevoient pendant les inondations du Nil, jusques à quatre & cinq pieds de hauteur, comme nous pouvons encore en juger par les marques qu'on voit sur les statues Shaamy & Taamy. Aussi je crois que toute cette immense population de l'ancienne Thèbes est fabuleuse.

Il y a une chose très-remarquable dans la façon dont les anciens temples sont bâtis; c'est qu'on ne voit pas de piliers dans ceux dont les murs extérieurs sont solides. Mais les uns ont la façade & les côtés élevés perpendiculairement, & les autres sont inclinés de manière à former un angle très-considérable; & l'on peut juger, par les hiéroglyphes, & les divers ornemens, qui les couvrent, que ces derniers Temples sont de la plus haute antiquité. De-là je suis porté à croire que cette singulière construction étoit un reste du goût de ceux qui les ont bâtis, pour leurs premières habitations. Ils imitoient l'inclinaison des montagnes (1); & c'est cette inclinaison, & cette manière de bâtir, qui leur donna ensuite la première idée des Pyramides (2).

Il se retire dans les cavernes, qui sont au-dessus de Thèbes, un grand nombre de voleurs, semblables à ces troupes d'Egyptiens, ou de Bohémiens, que nous voyons en Europe. Ils sont

(1) Voyez dans Norden les Temples d'Esné & d'Edfu, vol. 2, planche 6, p. 80.

(2) Cette inclinaison des côtés se voit fréquemment dans les petites boîtes, qu'on trouve dans les caisses des Momies.

toujours, sans autre forme de procès, punis de mort dès qu'on les attrape. Un ancien Gouverneur de Girgé, Osman Bey, indigné de tous les excès, auxquels s'abandonnoient ces gens-là, s'empara des hauteurs des montagnes, y fit porter une immense quantité de fagots, en fit remplir toutes les cavernes, & ensuite on y mit le feu; de sorte que la plupart de ces malheureux furent brûlés: mais depuis, leur troupe s'est recrutée, & elle n'a point changé de mœurs.

A environ un demi-mille au Nord d'el Gourni, on voit les superbes & majestueux sépulchres de Thèbes. Les montagnes de la Thébaïde sont immédiatement derrière la Ville. Elles ne s'élèvent point par degrés les unes au-dessus des autres, mais elles sont chacune isolée sur sa base, de sorte qu'on peut en faire séparément le tour. Il y en a, dit-on, cent où l'on a creusé des tombeaux, & une infinité d'autres appartemens. Je parcourus, avec beaucoup de fatigue, les excavations de sept de ces montagnes; elles sont très-solitaires, & mes guides, impatiens & ennuyés peut-être du chemin que je leur faisois faire, ou ayant réellement peur des bandits, qui habitent les cavernes des environs, m'importunoient pour me faire retourner au vaisseau, avant même que j'eusse commencé mes recherches, & pénétré dans les vastes appartemens que je voulois voir.

Le premier endroit où j'entrai, est l'immense sarcophage, que plusieurs personnes prétendent être celui de Menès, & d'autres, celui d'Osimandyas, & qui peut-être n'appartient ni à l'un ni à l'autre. Il a seize pieds de haut, dix de long, & six de large; il est fait d'un seul bloc de granit rouge, & je ne doute pas que ce ne soit le plus beau vase qu'il y ait au

monde. Son couvercle décoré d'une figure en relief, est encore posé dessus, & a un côté brisé. Ce n'est point-là vraisemblablement le sarcophage d'Osimandyas, puisqu'il se trouve parmi les tombeaux des Rois, & que Diodore de Sicile dit que celui d'Osimandyas en étoit éloigné de dix stades (1).

Il y a eu autrefois des ornemens sur les piliers, qui sont en dehors de l'entrée du caveau : mais ils ont été brisés, & jettés de côté. De-là on trouve un passage incliné, d'environ vingt pieds de large; c'est du moins ce qu'il me parut avoir, car je n'en pris pas la mesure. Les côtés & la voûte de ce passage sont revêtus de stuc, dont le grain est égal à celui du plus beau stuc que j'aie vu en Europe. Mon crayon ne s'usoit pas plus en y écrivant, que si j'avois écrit sur du papier.

Du côté gauche, on voit le crocodile, qui saisit le bœuf Apis, & le plonge dans le Nil. En face, à droite, est le scarabée Thébain (2), le premier animal qu'on trouve vivant, après que le Nil s'est retiré de dessus les terres, qu'il a inondées, & qui, d'après cela, est regardé comme un emblême de la résurrection. Suivant mes conjectures, le bœuf Apis représente les terres cultivées de l'Egypte; le crocodile est le Typhon, ou l'être mal-faisant, type des trop grands débordemens du Nil; le scarabée désigne les champs qui ont été inondés, mais d'où les eaux se sont trop tôt retirées. Cet insecte ne peut, ce me semble, avoir aucun rapport, ni avec l'immortalité, ni avec la résurrection, puisqu'au tems où ces emblêmes ont été

(1) Diod. Sic. lib. 1.

(2) Scarabæus Thebaïcus. Voyez la figure de cet insecte dans Paul Lucas.

S 2

inventés; l'immortalité & la résurrection n'étoient point l'objet des espérances humaines.

PLUS loin, à la droite après ce passage, les panneaux, ou compartimens sont aussi revêtus de stuc. Mais au lieu de figures en relief, il y en a qui sont peintes à fresque. Le côté gauche est sans doute de même: mais je ne l'ai point vérifié. Cette découverte inespérée me frappa tellement, & je croyois d'abord avoir si bien le tems de tout examiner à loisir, que je m'arrêtai aux premières peintures, & qu'ensuite il fut trop tard pour aller plus avant.

SUR un panneau, on a peint divers instrumens de musique, posé à terre. On y voit sur-tout plusieurs hautbois, avec un chalumeau de roseau & des flûtes ordinaires; des jarres, dont l'ouverture paroît recouverte d'un parchemin, & qui, cordées sur les côtés comme un tambour, étoient, sans doute, cette espèce d'instrument, nommé *tabor* (1), qui, dans les premiers siècles, s'accordoit avec la harpe, & dont on se sert encore en Abyssinie, quoique la harpe n'y soit plus en usage.

LES trois panneaux suivans sont également décorés d'une fresque, représentant trois harpes, qui sont dignes de la plus grande attention, tant pour l'élégance qu'on a donnée à la forme de ces instrumens, qu'à la perfection de toutes leurs parties. En les considérant, on ne peut s'empêcher de refléchir sur les progrès étonnans que la musique devoit avoir déjà faits, pour qu'un Artiste pût inventer un pareil instrument.

(1) Gen. 31. v. 27.—Isa. cap. 30, v. 32. Cet instrument se nomme aussi Tabret.



Benard Direxit.

PEINTURE À FRESQUE TROUVÉE DANS LES SÉPULCHRES DE THÈBES.

Comme la première des trois harpes que nous examinions, sembloit la plus parfaite, & celle dont la peinture étoit la moins gâtée, je m'attachai à la dessiner, priant mon Secrétaire de se charger de la seconde. Par ce moyen, j'espérai que je pourrois copier aisément toutes les peintures de ce caveau, & étendre mes recherches jusques dans les autres; mais je ne tardai pas à m'appercevoir que je m'étois désagréablement trompé.

Le premier dessin, que je traçai, représente un homme jouant de la harpe. Il est debout; & la harpe étant fort large, avec une base plate, il la supporte aisément, quoiqu'elle soit penchée sur son bras. La tête du Musicien est entièrement rasée; ses sourcils sont très-noirs, & il n'a ni barbe ni moustaches. Il est vêtu d'une espèce de tunique, ou de chemise flottante, pareille à celles qu'on porte de nos jours en Nubie, excepté qu'elle n'est pas de couleur bleue. Ses manches flottent aussi, & il a les bras & le cou nuds. La chemise paroît être de grosse mousseline, & elle a sur la bordure, une raie cramoisie d'environ une ligne & demie de large; ce qui prouve, si cette étoffe est de manufacture Egyptienne, que ces peuples savoient dès lors peindre le coton en cramoisi, art qu'on n'a pu trouver que depuis peu d'années en Angleterre; mais si elle est de fabrique indienne, elle fait voir jusques à quelle époque remonte le commerce, qui se faisoit entre l'Egypte & les Indes.

La tunique du joueur de harpe lui tombe jusques à la cheville du pied. Il paroît avoir une soixantaine d'années. Il est d'une forte corpulence & d'une couleur un peu plus noire que la couleur ordinaire des Egyptiens. Quant aux détails du tableau, le peintre semble avoir eu à-peu-près le même degré de

talent que nos bons peintres d'enseigne. Le Musicien a cinq pieds dix pouces de haut, & la harpe, dans sa plus grande longueur, a un peu moins de six pieds & demi.

Cet instrument est bien plus avantageux, par sa forme, que la harpe triangulaire des Grecs. Il a treize cordes : mais il lui manque le bout d'en haut, qui doit être vis-à-vis de la corde la plus longue. La table, ou la partie resonnante, est composée de quatre pièces de bois minces, & jointes en forme de cône, qui s'élargit vers le pied; de sorte qu'à mesure que les cordes sont plus longues, le quarré de la partie resonnante qui y répond, croît à proportion, & doit mieux en renvoyer les vibrations. Les principes d'après lesquels on a fait cette harpe, paroissent très-ingénieux & très-sages; & les ornemens qui l'accompagnent, sont de la plus grande élégance.

Le pied & les côtés de l'instrument semblent incrustés avec de l'ivoire, de l'écaille & de la nacre de perle, productions des déserts & des mers, qui sont dans le voisinage de l'Egypte. Il seroit, sans contredit, impossible à nos meilleurs ouvriers de faire une harpe avec plus de goût & de grace. Indépendamment de la finesse du travail, on voit combien elle approche de la perfection, puisqu'il ne lui manque que deux cordes pour avoir deux octaves complètes ; mais il est indubitable que ces deux cordes ont été omises exprès & non par manque de savoir, si on juge par ce que je vais rapporter.

Je n'eus pas plutôt achevé de dessiner la première harpe, que je me rendis auprès de mon Secrétaire pour examiner si son ouvrage avançoit. Je trouvai, à mon grand étonnement,

que la harpe, qu'il copioit, différoit essentiellement de la mienne, tant pour l'ensemble que pour les détails, & malgré cela, loin d'avoir moins d'élégance, elle étoit finie avec plus de soin que la première. Le bois paroissoit comme dans l'autre incrusté avec de l'ivoire & de l'écaille; mais les cordes en étoient différemment disposées; les trois plus longues se trouvoient à l'endroit où elles sont jointes en bas à la partie resonnante, effacées par un trou qu'on avoit creusé dans la muraille; plusieurs autres étoient également gâtées en différens endroits, où l'on avoit gratté la muraille avec un couteau: mais tout le reste paroissoit bien conservé. Cette harpe avoit dix-huit cordes, & elle étoit pincée par un homme, plus âgé que le premier; mais vêtu de la même manière, ayant le teint d'une couleur aussi noire, les pieds nuds & la tête rasée. Il jouoit avec ses deux mains, tenant la harpe vers le milieu, & paroissant moins animé que l'autre.

Je revins ensuite à ma première harpe pour vérifier si j'en avois rendu le dessin fidèlement. C'est avec une extrême plaisir qu'en le donnant au public, je puis y joindre celui de la seconde, qui se trouvoit égaré parmi une multitude de papiers, quand je donnai le premier pour servir à l'histoire de la musique, publiée il y a quelque tems par le Docteur Burney. Je suis bien fâché que ce savant n'ait pu faire ses remarques sur cet instrument, que je n'ai retrouvé que depuis peu & par hasard: mais j'espere qu'à présent il lui fournira de nouvelles réflexions sur l'art de la musique, & qu'il voudra bien nous en faire part; c'est pourquoi je n'anticiperai pas sur ses droits, persuadé d'ailleurs comme je le suis que personne n'est plus capable que M. Burney de traiter cette matière.

A la suite de ces deux harpes, il y en avoit une troisième à dix cordes seulement. Je ne me rappelle pas précisément de sa forme, parce que je n'y jetai qu'un coup d'œil en entrant dans le caveau; & que je me proposois de la copier comme les autres. Je ne me souviens pas bien non plus, s'il y avoit un homme qui en jouât. Je crois plutôt qu'elle paroissoit pendue à une muraille, qu'il y avoit une espèce de draperie à l'un de ses bouts, & qu'elle étoit la plus petite des trois. L'incertitude où je suis à cet égard ne me permet pas d'en donner une description particulière; mais on peut compter sur l'exactitude de ce que j'ai dit des deux autres.

Je pense que ces instrumens étoient les harpes Thébaines, dont on se servoit au tems de Sésostris, qui ne rebâtit point l'ancienne Thèbes; mais qui y ajouta seulement plusieurs embellissemens. Quand ces harpes seroient les seuls monumens, qui nous resteroient en ce genre, je les regarderois comme une preuve incontestable que tous les arts qui ont servi à leur construction, étoient portés au plus haut point de perfection, & probablement, que les autres arts des Anciens avoient le même avantage.

Nous voyons aussi que ces Peuples possédoient un art relatif à l'architecture, celui de sculpter, avec la plus grande aisance, les pierres les plus dures; art qui nous est encore presque étranger. Nous n'avons pas des outils d'une assez bonne qualité pour faire aussi facilement qu'eux des bas-reliefs sur du granit & du porphire; & notre impuissance, à cet égard, est d'autant plus frappante que nous avons toutes sortes de raisons de croire que les outils, dont ces Peuples se servoient pour ces

étonnans



Benard Direxit.

PEINTURE A FRESQUE TROUVÉE DANS LES SÉPULCHRES DE THÈBES.

étonnans travaux, étoient d'airain, métal, dont, après mille expériences, nous n'avons pas pu faire un bon couteau. Cependant il est bien certain que les Anciens l'employoient même pour leurs rasoirs.

Les harpes, que j'ai décrites plus haut, détruisent ce me semble tout ce qu'on a dit sur l'état où étoit la musique, en Orient, dans les premiers tems. Elles prouvent, en outre, par la régularité de leur forme, par l'élégance de leurs ornemens, elles prouvent, bien mieux qu'une infinité de passages grecs, que dès-lors la géométrie, la peinture, la musique avoient fait les plus grands progrès, & que le tems, que l'on a depuis dit être celui de l'invention de ces arts, n'est que le tems de leur renouvellement. Tel étoit d'ailleurs le sentiment de Salomon, qui écrivoit à-peu-près à la même époque, où les harpes des caveaux de Thèbes furent peintes. «Y a-t-il une seule chose, dit Salomon, dont » on puisse dire : cela est nouveau ! tout ce que nous voyons » a déjà été de même dans les premiers tems (1). »

Ces mêmes contrées nous ont offert, quand les Arabes les ont conquises, un second exemple de l'ignorance où les Peuples peuvent retomber. Le Caliphe Omar, en brûlant la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie, porta un coup terrible aux sciences, que nous avons ensuite vu refleurir, plantées par les mêmes mains qui les avoient déracinées.

Les effets les plus terribles de la révolution, qu'occasionna

(1) Ecclés. chap. 1, vers. 10.

l'invasion des Pasteurs, furent la destruction de Thèbes; la ruine de l'architecture, & la perte de l'astronomie en Egypte. Cependant il subsista encore quelques notions des sciences & des arts, parmi les colonies Thébaines, & dans les Villes qui avoient eu des rapports avec Thèbes. Ezéchiel dit que Tyr étoit dès long-tems fameuse par le goût du tabret & de la harpe (1); & c'est vraisemblablement à Tyr que la musique fut cultivée, à l'abri du mépris & de la persécution des Barbares Pasteurs, qui, bien qu'ils forment une Nation très-nombreuse, n'ont possédé jusques à ce jour, aucune espèce de musique, ni d'instrument propre à être perfectionné.

Quoiqu'il soit, sans doute, très-curieux & très-digne d'attention d'avoir trouvé des harpes aussi parfaites & aussi variées dans les ruines de l'Egypte, nous ne devons pas en être extrêmement étonnés. L'ancienne Thèbes, comme nous allons bientôt le voir, avoit été détruite; & ensuite elle fut, non pas rebâtie, mais ornée & embellie par Sésostris. Ce fut à-peu-près entre le règne de Menès, premier Roi de Thèbes, & la première guerre des Pasteurs, que ces embellissemens & ces peintures furent faits, ce qui les fait remonter à une haute antiquité. Mais, en supposant que la harpe fût en usage, lors de la fondation de Tyr (2), 1320 ans avant Jesus-Christ, & que Sésostris ait vêcu du tems de Salomon, comme le prétend Newton, dans sa Chronologie, il y avoit 320 ans que cet instrument étoit porté

(1) Ezech. Chap. 28, Vers. 13.

(2) Avant ce tems-là même, il est parlé de la harpe comme d'un instrument très-connu du tems d'Abraham, 1370 avant Jesus-Christ. Voyez la Genes. ch. 31, Vers. 27.

à une certaine perfection, & il n'est pas surprenant qu'on en variât la forme.

Dès que mes guides virent que je me proposois de pousser plus loin mes recherches, ils perdirent toute patience. Ils avoient peur que je ne voulusse passer la nuit dans ce caveau & visiter les autres le lendemain, ce qui étoit effectivement mon intention. Pleins de mécontentement & de mauvaise humeur, ils éteignirent leurs torches en les frappant contre la première harpe, & ils sortirent du caveau, me laissant dans les ténèbres moi & mes gens. Ce ne fut pas tout; pendant qu'ils s'en alloient, ils nous annonçoient les événemens les plus tragiques, qui ne pouvoient pas, disoient-ils, manquer de nous arriver, dès qu'ils nous auroient abandonnés.

Il ne me fut donc pas possible d'aller plus loin. Envain je leurs offris beaucoup plus d'argent qu'ils ne devoient en espérer. La peur de voir fondre sur eux les habitans des cavernes de Medinet Tabu les avoit atterrés; &, pensant enfin moi-même que leurs craintes n'étoient pas sans fondement, je les suivis; car il est certain que si les brigands nous avoient attaqués, nous n'aurions pu obtenir aucune justice du mal qu'ils nous auroient fait.

Faché de ce contretems, je remontai à cheval pour me rendre au rivage. Le chemin, où nous passâmes étoit pratiqué dans une étroite vallée, entre deux montagnes stériles & pierreuses. Je ne fus pas plutôt au fond de la vallée, que j'entendis parler très-haut des deux côtés; &, au même instant, je fus

assailli par un déluge de grosses pierres, que j'entendois tomber; mais que la nuit m'empêchoit de voir ; ce qui redoubloit ma terreur.

Jugeant par l'impatience de mon cheval que les pierres qu'on jettoit, le frappoient; & pensant aussi que c'étoit le bruit qu'il faisoit en marchant qui aidoit nos assaillans à diriger leurs coups, je mis pied à terre, & je fis monter à cheval un Maure, qui m'avoit suivi, & qui, en galoppant, se mit bientôt hors de tout danger. C'est ce que j'aurois fait moi-même, si j'y avois bien pensé; mais j'avois en ce moment l'esprit préocupé des peintures, que je venois de dessiner. Cependant je résolus de me venger avant de m'éloigner de ces bandits, & écoutant attentivement, j'entendis bien leurs voix, sur le côté droit de la montagne. En conséquence, je les couchai en joue, aussi-bien qu'il me fut possible sans les voir, & je leur tirai un coup de fusil. Un profond silence suivit ce coup: mais bientôt il partit un grand cri, poussé par trente ou quarante personnes à-la-fois. Je pris alors le mousqueton de mon domestique & je le tirai sur cette troupe, qui se mit aussi-tôt à parler très-confusément, mais qui ne jetta plus de pierres. Comme je jugeai que c'étoit le moment le plus favorable pour me sauver, je marchai dans l'obscurité aussi vîte qu'il me fut possible le long de la montagne, jusqu'à ce qu'enfin j'arrivai à l'entrée de la plaine. Là, nous rechargeâmes nos fusils, nous attendant bien à être encore attaqués, avant d'arriver au vaisseau, vers lequel nous marchions avec rapidité.

Nous trouvâmes notre Raïs très-inquiet de ce qui nous arriveroit. On lui avoit dit que, dès qu'il feroit nuit, tous les Ban-

dits, habitans des cavernes, devoient venir pour piller & détruire le vaisseau.

MAIS, pour ce soir-là, il n'y eut que l'escarmouche de la montagne. L'assaut général étoit réservé pour le lendemain. Nous tînmes conseil là-dessus, & nous fûmes de la même opinion, comme nous l'avions été pendant tout le voyage. Nous pensâmes que puisque l'ennemi nous laissoit tranquilles cette nuit, ce seroit bien notre faute, s'il nous attrapoit le lendemain. Aussi nous dénouâmes, sans le moindre bruit, la corde, qui nous attachoit au rivage, & nous allâmes nous placer de l'autre côté du fleuve. A minuit, la brise commença à souffler, & nous prîmes la route de Luxor, où il y avoit un Gouverneur pour lequel j'avois des lettres de recommandation.

CONVAINCU, par l'examen des ruines de Thèbes, que cette Ville n'avoit jamais été entourée de murailles & que les cent portes, dont Homere parle, n'étoient qu'une invention des Poëtes, je me mis à réfléchir sur ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette fable.

IL n'y a nul doute, je crois, que les habitans de Thèbes n'aient vécu dans les cavernes des montagnes; il est également probable que les cent montagnes, qu'on voit auprès de cette Ville creusées & remplies de monumens des arts, faisoient l'admiration du siècle d'Homere. Jusqu'à nos jours même ces montagnes sont nommées, Beeban el Meluke, c'est-à-dire, les portes des Rois; c'est donc là peut-être ce qui a donné lieu à la fable des cent portes, que les Grecs ont rendue si célèbre. Homere n'avoit jamais vu Thbèes. Cette Ville étoit détruite avant le siècle

des premiers Ecrivains profanes, que nous connoissons, tant en prose qu'en vers; & l'imagination du Chantre d'Achille ajouta sans doute beaucoup à la vérité.

Tout ce que les Historiens & les Poëtes, venus après Homère, ont dit de Thèbes, doit s'appliquer à Diospolis, que les Grecs bâtirent long-tems après que Thèbes fut détruite, comme son nom le prouve. Diodore de Sicile (1) s'est trompé quand il a avancé que cette Ville fut fondée par Busiris. Elle étoit située sur la rive orientale du Nil, & Thèbes sur la rive occidentale, quoique l'une & l'autre fussent considérées comme une même cité. Aussi (2) Strabon dit que le Nil (3) passe dans le milieu de Thèbes; ce qui signifie au milieu de l'ancienne Thèbes & de Diospolis, ou de Minet Tabu & de Luxor.

Lorsque je fus à bord du vaisseau, je ne pus m'empêcher de regretter le tems que j'avois perdu dans la matinée précédente à chercher dans la petite vallée, les traces de ce fameux cercle d'or, que M. Norden prétend avoir vu, mais je n'en apperçus aucune; & certes s'il y en restoit, elles ne devroient pas avoir une forme circulaire. Ce magnifique instrument étoit sans doute posé perpendiculairement & non pas horizontalement sous le méridien. Ainsi, la place où il étoit ne pouvoit être reconnue par aucune trace particulière. D'ailleurs on ne l'avoit point élevé, ainsi que je l'ai déjà observé, parmi les cent montagnes Thébaines, mais bien à dix stades de ces montagnes; ce n'est

(1) Diod. Sic. Bib. lib. 1, p. 42, S. d.
(2) Strabo, lib. 17, p. 943.
(3) Nah. chap. 3, Vers. 8 & 9.

donc point-là qu'on peut en découvrir des vestiges (1). Il est bon d'observer aussi que la dernière édition de M. Norden n'en fait pas mention ; ce qui semble prouver que ce Voyageur n'étoit pas trop assuré que ces vestiges existassent.

Nous fûmes très-bien accueillis par le Gouverneur de Luxor, qui étoit aussi grand partisan de l'astrologie judiciaire. Je lui fis un petit présent, & il me fournit des provisions, parmi lesquelles il y avoit un peu de sucre brut. Nous avions vu d'excellens limons à Thèbes : aussi nous résolûmes de nous rafraîchir avec du punch, en commémoration de l'Angleterre. Mais, comme après ce qui nous étoit arrivé la nuit précédente, aucun de nous n'osa se hasarder à la rencontre des brigands, nous chargeâmes un des domestiques du Gouverneur de monter sur une peau de Belier remplie de vent, & de naviguer sur le Nil de Luxor à El Gourni pour aller chercher les fruits dont nous avions besoin ; ce qu'il fit très-promptement.

Il nous informa à son retour que les habitans des cavernes étoient descendus le matin dans le dessin de piller notre vaisseau ; qu'il y en avoit eu plusieurs de blessés par les coups de fusil que je leur avois tirés, & qu'ils menaçoient de nous poursuivre jusques à Syène. Le domestique du Gouverneur avoit fait, de son côté, tout ce qu'il avoit pu pour les épouvanter. Il leur avoit dit que le projet de son Maître étoit de marcher contr'eux avec ses troupes, d'essayer de les exterminer, comme l'avoit fait Osman,

(1) Un instrument semblable, mais de cuivre, élevé par Eratosthènes, à Alexandrie, servit à Hipparque & à Ptolémée. — Alm. lib. 1, cap. 2, lib. 5, cap. 2. Voyez les Remarques sur la Pyramidographie de M. Gréaves, p. 134.

Bey de Girgé, & que nous l'aiderions de nos armes à feu.— Je ne sais pas ce qu'ils devinrent : mais nous n'en entendîmes plus parler.

Luxor & Carnac, éloignés l'un de l'autre d'environ un quart de mille, sont les lieux où l'on voit les ruines les plus magnifiques de l'Egypte. Elles sont bien plus considérables que celles de Thèbes & de Dendera réunies.

Il y a deux Obélisques de la plus grande beauté. Ils paroissent à la vérité un peu moins grands que ceux de Rome ; mais ils ne sont point mutilés. Le pavé sur lequel porte l'ombre de ces obélisques est encore si bien de niveau, qu'il peut servir pour faire les observations auxquelles il étoit destiné. Le bout des obélisques est de forme demi-circulaire ; expérience qu'on a fait, j'imagine, à la sollicitation de quelqu'Observateur, parce qu'en variant ainsi la pointe de l'obélisque, on espéroit être délivré de la pénombre.

A Carnac, nous vîmes deux vastes rangées de sphinx, l'une à droite, & l'autre à gauche. Les têtes des sphinx étoient très-endommagées ; un peu plus bas il y avoit un grand nombre de termes. Ces sphinx étoient en basalte, avec une tête de chien ou de lion, de sculpture Egyptienne. Ils étoient aussi placés sur deux lignes, & sembloient former une avenue qui conduisoit à quelque grand monument.

Ils ont été long-tems couverts de terre : mais dernièrement le signor Donati, savant antiquaire vénitien, en acheta un fort cher, qu'il dit être destiné pour le Roi de Sardaigne. Cela est

cause

cause qu'on en a découvert beaucoup d'autres ; mais il ne s'est plus présenté d'acquéreur.

Sur la partie extérieure des murailles de Carnac & de Luxor, il y a une suite de faits historiques gravés, au lieu d'hiéroglyphes ; ce que je n'avois encore vu nulle part. Ces sculptures représentent des hommes, des chevaux, des charriots, des combats. Quelques figures sont très-hardies & bien dessinées, mais grossièrement taillées sur la pierre, comme les hiéroglyphes de Thèbes. Les armes, que les guerriers tiennent en main, sont de courtes javelines, telles que celles dont se servent encore de nos jours les habitans de l'Egypte ; la seule différence qui est entr'elles, c'est que les premières ont des espèces d'ailes garnies de plumes. Cependant, parmi tous ces tableaux, il y a un personnage très-remarquable. Il est à cheval & combat contre un lion furieux, ainsi que Diodore de Sicile rapporte qu'Osimandyas étoit représenté à Thèbes (1). Toutes ces sculptures méritent une attention particulière.

J'ai déjà dit que Luxor étoit la Diospolis des Anciens ; & je pense que cette ville & celle de Carnac réunies faisoient la *Jovis Civitas magna* de Ptolémée, quoiqu'il y ait 9′ de différence entre la latitude qu'il lui assigne, & celle que j'ai trouvée ; mais, comme mes observations ont été faites au Sud de Luxor, s'il avoit fait les siennes au Nord de Carnac, cette différence seroit bien diminuée.

Le 17, nous prîmes congé du Sheik bienveillant de Luxor ;

(1) Diod. Sic. Bib. lib. 1, cap. 45. §. c.

&, pleins d'une ardeur nouvelle, nous fîmes voile avec un bon vent. La générosité du Gouverneur s'étoit étendue jusques à mon Raïs, & il lui avoit bien recommandé d'aborder encore chez lui au retour de notre voyage. Il est vrai que je ne lui avois pas été inutile pour quelques maux, dont il se plaignoit : je lui avois procuré du soulagement. Aussi vit-il notre départ avec non moins de chagrin que notre arrivée en causoit dans beaucoup d'autres endroits.

A l'orient du Nil, on voit Hambdé, Maschergarona, Tot, Senimi & Gibeg. M. Norden s'est beaucoup trompé sur la situation qu'il a assignée aux divers villages qui sont dans le voisinage de Luxor. Il place Erment vis-à-vis de Carnac, & Thèbes plus dans le Sud qu'Erment, sur la rive orientale ; & il met Luxor également plus dans le Sud qu'Erment. Mais Erment est quatorze milles plus dans le Sud que Thèbes, & Luxor environ un quart de mille, comme je l'ai déjà dit, & sur la rive de l'Est, comme Thèbes est sur la rive de l'Ouest.

Il a posé un village, qu'il nomme Démegeit (1), à la place même où l'on voit Thèbes, & il dit que c'étoit Crocodilopolis ; mais, en vérité, j'ignore où il peut avoir pris cela. Toute sa géographie de cette partie du Nil est si confusément distribuée dans ses cartes & dans ses descriptions, qu'on n'y reconnoît plus rien.

Le soir, nous jettâmes l'ancre sur la rive orientale, presque vis-à-vis d'Esné. Quelques-uns de nos gens étoient descendus

(1) Voyez, dans Norden, la carte du Nil.

pour chasser, s'imaginant qu'ils nous joindroient facilement à cause d'un coude que faisoit le fleuve : mais ils n'arriverent qu'à soleil couché ; ils étoient chargés de lièvres, de pigeons, de gootos, &, malgré cela, toute leur chasse ne valoit pas grand chose. Pour moi, qui étois resté à bord, j'avois tué, pour ma part, deux oies, dont le plumage étoit magnifique, mais qui étoient un aussi mauvais gibier que le reste.

Le lendemain matin, nous passâmes devant Esné. C'est l'ancienne Latopolis. Elle conserve d'assez grands monumens, parmi lesquels on distingue un temple, dont l'ensemble est très-antique, mais qui semble avoir été bâti à diverses époques, ou plutôt avec les ruines de plusieurs anciens édifices. Les hiéroglyphes en sont fort mal sculptés & point peints.

Il réside à Esné un Sheik Arabe, & les habitans y sont nombreux & fort méchants : mais j'étois habillé moi-même en Arabe, & ils ne chercherent point à me faire du mal, parce qu'ils ne me reconnurent pas.

Le 18, nous partîmes d'Esné & bientôt nous fûmes à Edfu où l'on voit aussi beaucoup de restes de l'architecture Egyptienne. Edfu est l'ancienne Appollinis Civitas magna.

Le vent nous manqua tout-à-coup, & nous fûmes obligés de nous arrêter dans un des endroits du Nil, dont l'aspect est le plus misérable & le plus affreux. On nomme ce lieu Jibbel el Silselli. Le fleuve étoit traversé autrefois par une chaîne qu'on avoit mise, dit-on, pour empêcher les bateaux Nubiens de commettre des pirateries en Egypte. Les pierres où cette chaîne

étoit attachée des deux côtés du Nil, subsistent encore : mais j'imagine que cet établissement avoit pour objet quelque péage, plutôt que la guerre. Syène renferme une bonne garnison, & il n'y a nulle apparence que les bateaux de la Nubie osassent passer devant cette Ville pour entrer en Egypte. La chaîne pouvoit aussi être mise pour empêcher les querelles entre les deux Etats coadjacents.

Nous apprenons de Juvenal (1), qui résida long-tems à Syène, qu'il y avoit, aux environs de cette Ville, une Tribu, appellée Ombi, qui eut de violentes querelles avec les habitans de Dendera, à cause du crocodile. Il est bien singulier que ces deux Peuples fussent encore antropophages au tems de Juvenal. Aucun Historien ne parle de ce fait; cependant il ne peut pas être révoqué en doute, puisque le Poëte en fut témoin oculaire.

MAINTENANT les deux Nations, qui se faisoient jadis la guerre, ont entr'elles plus de cent milles de pays, habité par des Peuples neutres. Si elles vouloient encore combattre, elles ne pourroient choisir que le Nil pour champ de bataille; & si l'une possédoit la chaîne qui traversoit le Nil, elle arrêteroit aisément les entreprises de l'autre. Comme la chaîne étoit placée dans le territoire d'Hermès, ainsi que la capitale des Ombi, j'imagine que c'étoit la barrière que cette Nation opposoit aux habitans de Dendera, pour empêcher qu'ils ne vinssent les manger.

A midi, nous vîmes Coom-Ombo, grand bâtiment rond qui ressemble à un château, & où l'on dit qu'étoit autrefois la ville des Ombis. Bientôt après, nous arrivâmes à Daroo (1),

(1) Idris Valled Hamran, qui nous conduisit à travers le grand désert demeuroit dans ce village.

village fort pauvre. Nous étions loin de prévoir alors que, quelques années après, nous aurions l'obligation à un habitant de ce malheureux village, de nous guider à travers les déserts où nous serions égarés, & de nous rendre à notre patrie & à nos amis.

Le premier endroit que nous trouvâmes ensuite fut Sheik-Ammer, où campent les Arabes (1) Ababdé, les mêmes, je pense, que M. Norden appelle Ababuda, & qui s'étendent depuis Cosséir jusqu'à une grande distance dans le désert. Comme j'avois connu à Badjura un Arabe de cette Tribu, & que je lui avois donné des remèdes pour son pere, en lui promettant d'aller le voir, quand je passerois à Sheik-Ammer, je ne manquai pas de le demander. Je jugeai bien par l'accueil que je reçus, qu'on ne s'attendoit pas que je tiendrois ma parole; & peut-être qu'en effet je ne l'aurois pas tenue, si je n'avois réfléchi que prêt à m'engager dans ces immenses déserts, dont les Ababdé dominent une grande partie, je ferois bien de me ménager la bienveillance de cette Nation.

Sheik-Ammer n'est pas un village, mais une collection de villages composés de misérables huttes, & renfermant à-peu-près un millier d'hommes. Ces Arabes ont peu de chevaux, parce que la plupart montent des chameaux.

Les Abadés étoient liés d'amitié avec le Sheik Haman, Commandant de la Haute-Egypte, ainsi qu'avec le Gouvernemement Turc de Syène, & avec les Janissaires de Deir & d'Ibrim; & ils servoient de barrière contre les invasions des

(1) Anciennement Adei.

multitudes innombrables d'Arabes, les Bishareens & autres dépendans du Royaume de Sennaar.

Ibrahim, ce jeune Arabe que j'avois rencontré à Furshout & à Badjura me reconnut dès que je me présentai; &, après avoir averti son pere de mon arrivée, il courut au-devant de moi avec une escorte d'une douzaine de ses compagnons nuds & armés de lances. A peine fus-je entré dans sa tente, que, suivant la coutume du pays, on servit un grand dîner; &, après que nous eûmes mangé, ils me répéterent mille fois au moins, combien peu ils s'étoient flattés que je leur rendrois jamais visite.

Je fus présenté au Sheik, lequel étoit alors malade & couché sur un tapis dans le coin d'une hutte. Ce Chef des Ababdé, appellé Nimmer, c'est-à-dire, le Tigre, encore que sa fureur & son activité fussent cruellement abattues par la maladie, me fit beaucoup de questions sur la Basse-Egypte. Je me pressai de le satisfaire. Après quoi je lui conseillai, d'après le mauvais état de sa santé, de fixer ses pensées autour de lui, & non de s'inquiéter des contrées lointaines.

Nimmer paroissoit âgé d'environ soixante ans. La maladie, qui le tourmentoit si horriblement, étoit la gravelle; ce qui sembloit d'autant plus extraordinaire, qu'il demeuroit au bord du Nil. La gravelle attaque ordinairement ceux qui vivent dans le désert, & qui boivent de l'eau de puits. Aussi ce Chef me dit que, jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, il n'avoit vu le Nil, que lorsqu'il s'en étoit approché avec ses compagnons pour y chercher du pillage; qu'il avoit été constamment en guerre avec les habitaus des plaines de l'Egypte qui sont en culture, & qu'il les avoit réduits souvent

à mourir de faim. Mais que maintenant qu'il étoit vieux, ami du Sheik Haman, & résident au bord du Nil, il buvoit de l'eau du fleuve, & se trouvoit un peu soulagé de la maladie, qui le faisoit souffrir depuis long-tems. Je lui avois envoyé de Badjoura des pillules savonneuses, qui lui avoient fait grand bien. Je lui donnai alors de l'eau de limon; & je lui promis qu'à mon retour j'enseignerois à ces gens à faire cet eau.

Nous causâmes ensuite très-amicalement, & on me répéta encore bien des fois, qu'on n'avoit jamais espéré de me voir venir !

Cette fréquente exclamation sembloit annoncer deux choses; la première, que quand je donnois ma parole, je n'étois pas exact à la tenir; la seconde que je n'estimois pas assez ces Arabes pour prendre quelque peine par rapport à eux; ainsi, je crus qu'il étoit nécessaire de répondre à cela.

« Sheik-Nimmer, lui dis-je, je ne puis m'empêcher de » vous observer, que ces mots que vous répétez si souvent me » sont pénibles à entendre. Je suis chrétien, & je vis, depuis » plusieurs années, parmi vous autres Arabes. Pourquoi donc » pouvez-vous penser que je ne tienne pas ma parole, moi » qui sais que c'est un principe inviolable, parmi les Arabes, » de tenir la leur? Quand votre fils Ibrahim me vint voir à » Badjoura, & m'apprit les maux que vous souffriez nuit & » jour, la crainte de Dieu & le desir de faire du bien, même » à ceux que je n'avois jamais vus, m'engagea à vous envoyer » les remèdes qui vous ont soulagé. Après cette preuve de » mon amour pour l'humanité, qu'y a-t-il donc de si extra- » ordinaire à me voir vous rendre visite, lorsque je passe

» chez vous? Je ne vous connoissois point, il est vrai; mais » ma religion m'apprend à faire du bien à tous les hommes, » même à mes ennemis, sans en avoir de récompense, & » même sans considérer si je les reverrai jamais. »

« MAINTENANT pour prix des remèdes que je vous ai en- » voyés par votre fils Ibrahim, dites-moi, mais avec vérité » & sur la foi d'un véritable Arabe, si les gens de votre Tri- » bu me rencontrent dans le désert, chercheront-ils à me » nuire, me feront-ils plus de mal qu'à cette heure, que je viens » de manger & de boire avec vous? »

LE vieux Nimmer souleva alors sa tête de dessus le tapis, où il étoit couché, & se mettant sur son séant, il m'offrit le spectacle d'une des plus hideuses, des plus horribles figures que j'aie jamais vu. — « Non, dit-il, Sheik. Maudit soit » l'homme de ma Nation, ou tout autre, qui osera jamais » lever la main contre vous, tant dans le désert que dans » le *Tell*; c'est-à-dire, dans la partie cultivée de l'Egypte. » Tandis que vous demeurerez dans cette contrée ou dans le » pays, qui s'étend d'ici à Cosséir, mon Fils vous accompa- » gnera & vous servira avec zèle. Une seule des nuits de » douleur, que vos remèdes m'ont épargnée, feroit encore » payée trop peu, quand je vous suivrois moi-même à pied » d'ici jusques à Messir, c'est-à-dire, jusques au Caire. »

JE jugeai alors que je devois saisir l'occasion de leur faire part du dessein que j'avois formé de pénétrer par ce côté-là dans l'Abyssinie; & nous commençâmes là-dessus une discus-

sion

ſion dans laquelle ils s'expliquerent d'une manière très-amicale & avec beaucoup d'eſprit & de raiſon.

« Nous pourrions, dit le Vieillard, vous conduire à El » Haimer (1); » (je crus alors qu'El Haimer étoit un puits creuſé au milieu du déſert, mais je l'ai mieux connu depuis pour mon malheur.) « Nous pourrions vous conduire juſque » là, avec l'aide du ciel, ſans qu'il vous arrivât aucun mal, » ni que vous euſſiez rien à craindre. Tout ce Pays étoit » autrefois Chrétien, & nous étions Chrétiens nous-mêmes » auſſi bien que vous. »

» Les Sarraſins n'ont-là aucun pouvoir, & nous vous dé» poſerions en ſûreté aux portes de Suakem. Mais nous ne » pourrions pas aller plus loin. Les Bishary ſont des hommes » qui ne méritent aucune confiance; nous ſerions obligés de » vous laiſſer au milieu d'eux; ils vous mettroient à mort, » & ils vous inſulteroient encore par des railleries en vous » tourmentant (2). Ainſi, puiſque vous avez envie de voir l'Abyſ» ſinie, entrez-y par Coſſéir & Jidda, où vous autres, Chrétiens, » vous êtes les maîtres. »

Je lui dis que je craignois que les Kennouſs, qui habitent aux environs de la ſeconde cataracte au-deſſus d'Ibrim, ne fuſſent un peuple méchant & dangereux. Il me répondit qu'effectivement les Kennouſs étoient aſſez mauvais au fond du cœur;

(1) C'étoient les Paſteurs *Indigènes*, non pas *Arabes*.

(2) Il y a long-tems qu'ils ſont connus par ce caractère :
Qui ludit in hoſpite fixo. *Hor. Oda.*

mais que c'étoient des serviteurs avilis, des esclaves qui n'avoient aucune force en main, & qui n'osoient jamais faire du mal à quelqu'un qui étoit avec sa Nation : « S'ils l'osoient, ajouta-» t-il, je les exterminerois tous en un seul jour. »

Je lui témoignai combien j'étois satisfait qu'il me parlât avec vérité ; & je lui demandai ensuite quel étoit le meilleur chemin pour me rendre à Cosséir. « Le meilleur chemin, me répon-» dit-il, est celui qui part de Kenné ou de Cust. « Je fais » charrier par-là, en ce moment, une grande quantité de bled » de la Haute-Egypte, pendant que le Sheik Haman en ex-» pédie un autre convoi du pays qui lui est soumis. Les deux » envois se rendront à Cosséir, & là on les changera pour » Jidda. »

« Tout cela est fort bien, Sheik, lui dis-je. Mais supposons » que votre peuple nous rencontre dans le désert, en allant à » Cosséir ou autrement, quel parti prendrons-nous ? Faudra-t-il » combattre ? » — « Je vous ai déjà dit, Sheik, me répondit-il, » que maudit soit l'homme qui levera sa main contre vous, » ou même qui ne vous traitera pas en ami & ne vous défen-» dra au péril de sa vie, fût-ce Ibrahim mon propre fils ! »

Je lui dis alors que j'étois décidé à aller à Cosséir, & que si je me trouvois dans quelqu'embarras, j'espérois qu'en m'adressant à son peuple, il me protégeroit. Je le priai de faire dire par-tout que j'étois un *Yagoube*, un Médecin, qui loin de vouloir du mal à personne ne faisoit que du bien ; que je me trouvois obligé, par un vœu & par la crainte de Dieu, à errer

pour un certain tems dans les déserts, & qu'on ne devoit pas se permettre de me nuire en aucune manière.

Le Vieillard tint à ses enfans quelques discours que je ne compris point, parce qu'il les prononça dans la langue des Pasteurs de Suakem. Comme c'étoit la première fois qu'il parloit sans que je pusse l'entendre, je n'y fis pas grande attention; mais je m'amusai à mêler un peu de jus de limon avec de l'eau, dans une grande bouteille vénitienne, qu'on m'avoit donnée au Caire, remplie de liqueur. Un moment après, je vis une foule d'Arabes entrer dans la cabane.

C'étoient les Prêtres & les Moines de leur Religion, avec les Chefs des familles; mais la cabane ne put pas en contenir la moitié. Les principaux d'entr'eux s'avancerent, &, en joignant les mains, ils répéterent une sorte de prière, qui duroit deux minutes (1), dans laquelle ils déclaroient qu'ils seroient maudits, eux & leurs enfans, si jamais ils levoient la main contre moi dans le *Tell*, dans les champs du désert, ou dans le fleuve; ou si moi, ou aucun des miens, s'adressoit à eux pour leur demander du secours, ils ne me défendoient pas, au péril de leur vie, de leur famille & de leur fortune, ou plutôt comme ils l'exprimoient eux-mêmes avec plus d'emphase, jusques à la mort du dernier enfant mâle de leur race.

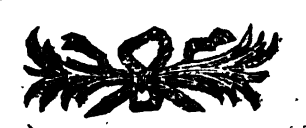
Lorsque j'eus distribué des médecines & des avis, & qu'on m'eut promis amitié & secours, le bon Sheik fit porter dans

(1) Cette espèce de serment étoit en usage parmi les Arabes, ou Pasteurs, du tems même d'Abraham. — Genes. ch. 21, vers. 22 & 23, ch. 26, vers. 28.

mon vaisseau deux boisseaux de froment & sept moutons. Il m'étoit bien difficile de ne pas recevoir cette marque d'affection dans un pays, où le refus d'un présent est un affront non point sensible, que de ne porter aucun présent lorsqu'on a recours à un Supérieur.

CEPENDANT j'observai au Sheik que j'allois voyager parmi les Turcs, qui étoient obligés de me défrayer; & qu'en conséquence ils épargneroient ce qui leur appartenoit, & emploieroient ses moutons au repas qu'ils me donneroient. « Vous & » moi sommes Arabes, ajoutai-je, & vous connoissez les » Turcs. » Au nom des Turcs, le Sheik & tous ceux qui étoient présens, prononcerent entre leurs dents quelques malédictions, & nous convînmes qu'ils garderoient les moutons jusques à mon retour, à condition qu'ils pourroient ajouter alors à ce présent tout ce qu'il leur plaîroit.

CETTE affaire ainsi arrangée, nous nous séparâmes très-satisfaits les uns des autres. Mon Raïs, qui avoit appris l'histoire des moutons, fut le seul qui n'en parût pas content; d'autant que comme il savoit que nous arriverions le lendemain à Syène, où nous ne manquerions pas de viande, il les regardoit déjà comme sa propriété. Cependant, pour bannir son chagrin, je lui dis qu'il ne devoit pas faire attention à ce qui venoit de se passer à Sheik Ammer, & que je l'en dédommagerois à notre retour.



CHAPITRE VII.

Arrivée à Syène. — Le Chevalier Bruce va voir la Cataracte. — Tombeaux remarquables. — L'Aga propose au Chevalier un voyage à Dair & à Ibrim. — Retour à Kenné.

NOUS FÎMES voile, le 26, avec un vent favorable qui dura jusques au matin une heure avant le lever du soleil ; à neuf heures, nous jetâmes l'ancre à l'extrémité Sud d'une forêt de Palmiers & au Nord de la ville de Syène, presque vis-à-vis d'une Isle, sur laquelle il y a un petit temple Egyptien, très-joli & très-bien conservé. C'est le temple de *Cnuphis* (1), où étoit jadis le Nilomètre.

TOUT auprès de la forêt de palmiers nous vîmes une assez belle maison, appartenant à Hussein Schourbatchie, celui qui avoit coutume d'aller recevoir au Caire, la paie des Janissaires, qui sont en garnison à Syène, & sur lequel j'avois pris une lettre de crédit pour une petite somme.

L'ON a trois raisons principales pour se munir de lettres-de-crédit, quand on voyage dans ces contrées ; la première, c'est qu'on peut tomber malade, ou avoir besoin d'acheter des an-

(1) Strabo, lib. 17, p. 944.

tiques ; la seconde, & la plus utile peut-être, c'est qu'il est bon que le peuple chez lequel on passe, sache qu'on n'a point d'argent sur soi ; & la troisième enfin, c'est que les espèces changent de valeur, & n'ont même pas de cours au-delà d'Esné.

Hussein n'étoit point chez lui. Il étoit sorti pour affaires. Mais j'eus l'espérance de le voir dans le cours de la journée. Jamais, dans ces contrées, l'hospitalité ne se refuse, & on peut la réclamer sous le plus léger prétexte. Aussi ayant des lettres pour Hussein, & sachant qu'il n'y avoit personne dans sa maison, j'y envoyai mes gens & mon bagage. A peine fus-je arrivé qu'un Janissaire, revêtu d'une longue robe à la Turque, & ne portant pour toute arme qu'un bâton blanc à la main, vint à moi pour me dire que Syène étoit une Ville de garnison, & que l'Aga étoit au Château prêt à me donner audience.

Je lui répondis que je savois bien que mon devoir, comme étranger, étoit de me rendre auprès de l'Aga, qui commandoit dans une Ville de garnison : mais qu'étant chargé d'un firman du Grand-Seigneur, de lettres du Bey du Caire, & d'autres lettres de la porte des Janissaires pour *l'Aga* en particulier, & me trouvant, en ce moment, fatigué & indisposé, j'espérois qu'il voudroit bien me permettre d'attendre mon hôte ; que, pendant ce tems là, je me reposerois un peu, je changerois de vêtemens, & je serois plus en état de lui présenter mon respect.

Bientôt après je reçus un nouveau message, par deux Janissaires, qui insisterent pour me voir, & qu'on fit entrer en conséquence, dans l'appartement où je reposois. Ils me dirent que

Mahomet Aga avoit reçu ma réponse; qu'il ne m'avoit point envoyé le premier Janissaire, ni pour me presser; ni pour me déranger, mais pour savoir plutôt quel service il pourroit me rendre; qu'il avoit eu une lettre particuliere d'Ali-Bey, d'après laquelle il avoit envoyé à Esné l'ordre de me bien recevoir; mais que comme je n'avois point été voir le Cacheff, il n'avoit pas été instruit de mon passage.

Je fis servir du café à ces Janissaires très-polis. Ensuite je me reposai environ deux heures; mon hôte arriva, & après midi, nous allâmes ensemble rendre visite à l'Aga.

Le Fort de Syène est bâti d'argile, & on y a monté quelques petits canons; ce qui suffit pour tenir dans la crainte les habitans du Pays.

Je trouvai l'Aga dans un petit Kioosk ou cabinet, où il étoit assis sur un banc de pierre couvert de tapis. Je n'avois rien à caindre de lui, ainsi je résolus de profiter de tous mes privilèges; & comme le dernier des Turcs pourroit le faire devant le premier homme d'Angleterre, je me plaçai sur un coussin, qui étoit à terre, après avoir mis la main sur mon sein, & dit d'une voix très-haute, & cependant avec de grandes marques de respect, *Salam alicum!* à quoi l'Aga répondit sans la moindre difficulté, *Alicum salam!* ce salut veut dire, que la paix soit entre nous! & la réponse signifie, la paix est entre nous.

Lorsque j'eus été assis pendant deux minutes, je me levai, & me tenant debout au milieu de la chambre & en face de

l'Aga, je lui dis: «je suis porteur d'un Hatishériff, qui vous est adressé!» & tirant le firman de mon sein, je le lui présentai. Alors il se leva, ainsi que tous ceux qui étoient assis autour de lui; il inclina sa tête jusques sur le tapis, porta le firman à son front, l'ouvrit & fit semblant de le lire: mais il étoit déjà bien instruit de ce qu'il contenoit; & je crois d'ailleurs qu'il ne savoit ni lire ni écrire dans aucune langue. Je lui remis ensuite les autres lettres, que j'avois portées du Caire pour lui; & il ordonna à son Secrétaire de les lui lire tout bas.

Après cette cérémonie, il demanda une pipe & du café. Je refusai la pipe comme ne m'en servant jamais; mais je pris une tasse de café. Ensuite je lui dis qu'Ali-Bey m'avoit confié des choses secrètes pour lui, & que je souhaitois de les lui dire sans témoins, lorsque cela lui feroit plaisir. Aussi-tôt tout le monde sortit, excepté le Secrétaire de l'Aga qui s'en alloit aussi: mais je le retins par la robe, en lui disant: «demeurez, vous, » s'il vous plaît, nous aurons besoin de vous, pour écrire la réponse. «Nous ne fûmes pas plutôt seuls que je dis à l'Aga qu'étant étranger & ne connoissant point les dispositions des autres Officiers, ni de quelle manière il vivoit avec eux & ayant demandé d'être adressé à lui seul par le Bey & nos amis communs, je voulois le laisser le maître d'avoir des témoins, ou non, quand je lui offrirois le petit présent que je lui avois porté du Caire. L'Aga parut très-sensible à cette délicatesse, & il me pria sur-tout de ne parler de rien de ce que je portois pour lui à mon hôte de Schourbatchie.

Tout cela étant terminé, & m'étant mis en bonne intelligence

gence avec le Gouvernement, j'envoyai mon présent le soir à l'Aga par un de ses domestiques, sous prétexte de demander des chevaux pour aller voir la Cataracte. Le Messager revint me dire que les chevaux seroient prêts le lendemain à six heures du matin; &, en effet, le 21, l'Aga m'envoya son propre cheval, avec des mulets & des ânes pour monter les gens de ma suite.

Nous passâmes par la porte de la Ville du côté du midi; & nous entrâmes dans une petite plaine sablonneuse, qui se présenta la première devant nous. Un peu à notre gauche, nous vîmes un grand nombre de tombeaux de pierre, chargés d'épitaphes en langue & en écriture Cufienne (1), que quelques Voyageurs ont appellé mal-à-propos une langue & des caractères inconnus. Cette langue & ces caractères étoient les seuls dont se servit Mahomet; &, de son tems, les Savans de sa secte n'en ont pas employé d'autres.

L'écriture Cufienne semble être toute en lettres capitales. Aussi peut-on apprendre à la lire plus aisément que l'Arabe moderne, & elle ressemble singulièrement à l'écriture samaritaine.

Nous lûmes sur les tombeaux de la plaine de Syène; — « Abdullah El Hejazi El Ansari. — Mahomet Abdel Shems el Taiéfy El Ansari. — La première de ces épitaphes Abdullah El Hejazi, signifie Adullah né dans l'Arabie Pétrée; & la seconde Mahomet esclave du soleil, né à Taief. Ensuite tous les deux

(1) Il y a dans l'Anglois *cufic*.

sont qualifiés d'*Ansari*, ce qui veut dire littéralement, suivant plusieurs Auteurs, qui ont écrit sur l'histoire des Arabes, *né à Médine*; parce que quand Mahomet s'enfuit de la Mecque, la nuit de l'hégire, les habitans de Médine l'accueillirent favorablement, & mériterent par-là le nom d'Ansari (1), ou de secoureurs. Ce nom glorieux fut donné par la suite à tous ceux qui firent la guerre sous le Prophête, & enfin à ceux même qui vécurent de son tems.

Les tombeaux, qu'on voit auprès de Syène, sont ceux des Guerriers, qui périrent en combattant dans l'armée d'Haled Ibn El Waalid, que Mahomet avoit surnommé Saif Ullah, c'est-à-dire, l'épée de Dieu, &qui, sous le Califat d'Omar s'empara de Syène & la détruisit, après avoir perdu une grande quantité de son armée en faisant le siège de cette Ville.

Syene fut rebâtie dans la suite par les Arabes pasteurs du Beja, qui alors étoient chrétiens. Elle fut conquise de nouveau dans le tems de Saladin, avec le reste de l'Egypte, & depuis elle est demeurée sous la dépendance du Caire. En 1516, Syène se rendit avec tout le pays à Selim, Empereur des Turcs, qui fit construire deux postes avancés, Déir & Ibrim, jusques au-delà de la cataracte de Nubie. On mit en même-tems dans ces postes une petite garnison de Janissaires, qu'on a eu soin d'entretenir jusqu'à ce jour.

L'on tire leur paie du Caire. Ceux qui se marient épou-

(1) Le mot improprement employé, & écrit par M. de Volney, n'a rien de commun avec les Ansaris.

fent les filles de leurs camarades, & rarement des femmes du pays ; &, à la mort d'un d'entr'eux, il eſt remplacé par ſon fils, par ſon neveu, ou par ſon plus proche parent. Ces Janiſſaires ont oublié leur langue naturelle ; & ils ne conſervent guères du caractère Turc, qu'un grand penchant à la violence, à l'injuſtice & à la rapine, à quoi ils ont joint la perfidie des Arabes, dont ils peuvent, comme je l'ai obſervé, quelquefois hériter par leur mere. Un Aga, qui réſide dans le fort, commande ces troupes, conſiſtant à-peu-près en deux cens hommes de cheval, armés de carabines, & qui, avec le ſecours des Ababdé, campés à Sheik Ammer, ſuffiſent pour maintenir dans l'ordre, les Bisharéens & toutes ces nombreuſes tribus d'Arabes répandus dans les déſerts de Sennaar.

Les habitans de la ville de Syène, les marchands, & le peuple en général, ſont gouvernés par un Cacheff.

Il n'y a à Syène ni beurre ni laitage, ſi ce n'eſt le lait qu'on fait venir de la Baſſe-Egypte. On peut en dire autant des volailles. Les dattes n'y mûriſſent pas ; & celles qu'on vend au Caire ſous le nom de Syène, viennent d'Ibrim & de Dongola ; mais en revanche, le Nil fournit à Syène d'excellent poiſſon, & on le pêche facilement, ſur-tout du côté de la Cataracte, où les eaux ſont briſées. Il y a deux eſpèces de poiſſon très-gros, le binny & le boulty. On a déjà vu, dans un des chapitres de cet Ouvrage, la deſcription du premier.

Lorsque nous eûmes paſſé les tombeaux de pierre, qui ſont en-dehors de la porte du midi, nous entrâmes dans une plaine, qui a environ cinq milles de long, bornée du côté gauche

par une montagne peu élevée, mais sablonneuse comme la plaine : on voit sur cette montagne quelques ruines, qui paroissent bien moins anciennes que les autres monumens de l'Egypte, dont j'ai déjà parlé. Ce n'est, je crois, qu'un mélange bizarre de l'architecture de divers siècles.

De la porte de la ville à Termissi ou à Marada, qui sont des petits villages situés auprès de la Cataracte, il y a précisément six milles Anglois. Un Voyageur, qui a lu ce que certains Ecrivains ont dit de cette Cataracte, & qui arrive sur ses bords, doit être un peu surpris, en voyant que des vaisseaux la remontent, & que conséquemment sa chûte n'est pas assez bruyante pour occasionner, comme on l'a prétendu (1), une surdité à ceux qui en approchent.

Le lit, que remplit le fleuve, lorsque j'y allai, n'avoit pas plus d'un demi-mille de large. Il forme plusieurs petits canaux, que séparent de très-gros blocs de granit, de trente à quarante pieds de haut. Les eaux contenues pendant un assez long espace entre les montagnes de rocher de la Nubie, semblent ici essayer de s'épandre avec violence. Leur choc contre les obstacles qu'elles rencontrent, la réunion bruyante de leurs courants opposés à l'issue des canaux, tout forme un bouillonnement, une confusion un désordre, qui porte dans l'âme plus de surprise que de terreur.

Nous vîmes les pauvres Kennouss, Peuple qui habite sur les bords du Nil, au-delà de la seconde cataracte de Nubie.

---

(1) Cicero, de somnio Scipronis.

Pour se procurer leur nourriture journalière, ils se tiennent derrière les rochers, un ameçon à la main, cherchant à attraper un peu de poisson; & ils ne nous parurent ni très-adroits ni très-heureux à ce métier. Les Kennoufs ne sont pas noirs, mais très-bruns; & leur tête est couverte de cheveux & non de laine. Ils sont petits, minces, agiles, & semblent toujours affamés. Je fis signe à l'un d'entr'eux que je voulois lui parler; mais me voyant environné de gens à cheval & d'armes à feu, il n'eut pas assez de confiance pour s'approcher. Alors je laissai mes gens & mes armes, & je marchai seul vers eux. Celà ne les retint point; ils se reculerent toujours; & comme je persistois à les suivre, ils prirent la course & se cacherent parmi les rochers.

Pline (1) dit que, de son tems, la ville de Syène étoit située précisément sous le tropique du cancer, & qu'il y avoit un puits sur lequel les rayons du soleil tomboient si perpendiculairement, que le fond étoit éclairé par cet astre. Strabon (1) a rapporté la même chose. Cependant l'ignorance, ou la négligence, qui paroît dans la mesure géodésique de cette observation, est extraordinaire. La situation de l'Egypte a été déterminée depuis les siècles les plus reculés, & la distance, entre Syène & Alexandrie, devroit avoir été parfaitement connue. Mais, d'après cette inexactitude, je soupçonne que les autres observations attribuées à Eratosthènes, & par lesquelles on a fixé le parallaxe du soleil à 10 secondes & demie, ne sont pas réellement de lui; mais bien que ce sont d'anciennes observations Chaldéennes ou Egyptiennes, faites par des Astronomes plus savantes, & dont il a profité.

(1) Plin., lib. 2, cap 73.
(2) Strabo, lib. 17, p. 944.

Les Arabes appellent Syène, Affouan, c'est-à-dire, l'éclairée, par allufion fans doute au puits dont le fond étoit éclairé par le foleil, lorfqu'il paffoit directement deffus, dans le mois de Juin. Dans le langage du Beja, le nom de Syène fignifie un cercle, ou une portion de cercle.

Syène eft fameufe par les premières tentatives que firent les Géomètres Grecs pour déterminer la mefure de la circonférence de la terre. Eratofthènes, né à Cyrene, environ deux cens foixante feize ans avant Jefus-Chrift, fut appellé d'Athènes à Alexandrie par Ptolémée Evergètes, qui lui confia fa grande & magnifique bibliothèque. Dans les obfervations qu'on fit alors, on détermina bien deux chofes, l'une c'eft que de Syène à Alexandrie il y a exactement cinq mille ftades de diftance, & l'autre c'eft que ces deux Villes font fous le même méridien. Il fut encore vérifié que, dans le folftice d'été, à midi, le foleil étant dans le tropique du cancer, & dans fa plus grande déclinaifon au nord, le puits fe trouvoit totalement & éclairé (1), & aucun corps élevé perpendiculairement & fur une furface plate, ne pouvoit donner de l'ombre à cent cinquante ftades autour du puits; d'où l'on conclut juftement que ce jour-là le foleil paffoit fi verticalament fur Syène, que le centre de fon difque correfpondoit immédiatement au centre du puits; & ces obfervations préliminaires étant bien déterminées, Eratofthènes commença fes nouvelles expériences.

Le jour même du folftice d'été, au moment où le foleil étoit au méridien de Syène, il plaça perpendiculairement une

(1) Strabo, lib. 2, p. 133.

baguette de fer dans le fond d'une sphère à demi-cercle, & il l'exposa en plein air à Alexandrie. Si cette baguette n'avoit point donné d'ombre à Alexandrie, elle eût été précisément comme celle qu'on auroit planté dans le milieu du puits de Syène; & la conséquence, c'est que le soleil auroit passé verticalement dessus. Mais Eratosthènes trouva, au contraire, que la baguette donnoit de l'ombre à Alexandrie, & en mesurant la distance de l'extrémité de l'ombre au pied de la baguette, il jugea que puisque le soleil étant au Zénith, & ne laissant point d'ombre autour des corps qu'il frappoit, à Syène, & qu'il en produisoit à Alexandrie, cette dernière Ville étoit éloignée du point vertical ou Zénith de $7^{\circ} \frac{1}{5} = 7^{\circ}\ 12'$ — ce qui étoit $\frac{1}{50}$ de la circonférence de tous les Cieux, ou d'un très-grand cercle.

D'APRÈS cela il conclut qu'Alexandrie étoit éloignée de Syène d'un cinquantième de la circonférence du globe.

ON avoit déjà trouvé qu'il y avoit cinq mille stades de distance de l'une à l'autre de ces Villes, & on n'eut qu'à multiplier cinq mille stades par cinquante, ce qui produisit 250,000 stades; qu'on jugea être la mesure juste de la circonférence de la terre. En attribuant aux stades Egyptiennes l'étendue que les François leur ont donné, 250,000 stades feroient 11,403 lieues; &, comme les dernières mesures de la terre n'ont porté la circonférence qu'à 9000, il résulte qu'il y avoit une erreur de 2403 lieues de plus, c'est-à-dire, plus d'un quart de sa juste mesure.

CES essais géométriques ne devroient sûrement pas être rap-

portés, si ce n'étoit pour prouver l'insuffisance d'une pareille méthode; & ils sont bien loin de mériter les éloges qui leur ont été donnés (1) par quelques Ecrivains modernes. Mais, si on a dit vrai, en parlant d'Eratosthènes, ce que je ne garantis en aucune manière, il paroît que sa mesure de l'arc du méridien fut faite avec bien plus de justesse & de succès que celle de la circonférence du globe.

Les 22, 23, & 24 de Janvier, me trouvant à Syène, logé dans une maison située à l'Orient de la petite Isle, où subsiste encore presqu'entier le temple de Cnuphis, que Strabon (2), qui lui-même visita ces lieux, dit avoir été bâti dans l'ancienne Ville, & vis-à-vis du puits destiné à réfléchir le soleil dans le tems du solstice; je fis, pendant que le soleil étoit au méridien, trois observations différentes, avec un quadrant de trois pieds, fait par l'Anglois & décrit par M. de Lalande (3), & je trouvai que la latitude de Syène étoit par les 24° 0′ 45″ Nord.

Et comme la latitude d'Alexandrie est fixée, d'après les diverses observations des Académiciens François, celles de M. Niébuhr, & les miennes, à 31° 11′ 33″ sans qu'on puisse en contredire la justesse, la différence du méridien entre Syène & Alexandrie doit être de 7° 10′ 48″ ou 1′ 12″ moins qu'Eratosthènes n'avoit trouvé; &, malgré cela, sa précision est vraiment étonnante quand on considere l'imperfection de l'instru-

(1) Spectacle de la Nature.
(2) Strabo, lib. 17, p. 944.
(3) Histoire de l'Astronomie, Tom. I, liv. 2.

ment dont il se servit, & la difficulté presqu'insurmontable qu'il dut avoir à distinguer la division de la pénombre.

Les Géomètres Grecs commirent certainement une erreur en plaçant Syène & Alexandrie sous le même méridien ; car si je n'eus pas, ainsi que je le desirois beaucoup à mon premier passage à Syène, occasion de déterminer la longitude, comme la latitude, je la déterminai à mon retour en 1772, d'après une éclipse du premier satellite de Jupiter, & je trouvai que cette Ville étoit par les 33° 30′, tandis que la longitude d'Alexandrie est par 30° 16′ 7″, c'est-à-dire, que Syène est 3° 14′ plus dans l'Est qu'Alexandrie, & fort loin d'être sous le même méridien.

Il est impossible de fixer le tems de la fondation de Syène. Après avoir examiné très-attentivement les hiéroglyphes & les divers monumens, qui y sont, j'ai pensé qu'elle avoit été bâtie un peu plus tard que Thèbes, mais avant Dendera, Luxor & Carnac.

Il ne seroit pas moins curieux de savoir si le puits, dont Eratosthènes se servit, pour observer le soleil avoit été creusé exprès pour ses observations, ou s'il étoit fait depuis le tems qu'on fonda Syène. Je suis porté à croire qu'il étoit aussi ancien que la Ville, & qu'en plaçant cette Ville & ce puits directement sous le tropique, on avoit eu en vue de régler la longueur de l'année solaire. En un mot, ce point si important à déterminer, fut l'objet de l'attention constante des premiers Astronomes, & c'est pour cela qu'on fit le cadrant solaire d'Osimandyas, & qu'on éleva tant d'obélisques dans les anciennes Villes de l'Egypte.

Nous ne pouvons assurément point nous méprendre sur cela ; si nous considérons les manières différentes, dont on a taillé la pointe des obélisques. Quelquefois elle est très-aiguë ; quelquefois elle forme une portion de cercle, & on la faisoit ainsi pour tâcher d'éviter le grand inconvénient, qui tourmentoit les Astronomes, la pénombre.

Les pavés à l'entour des obélisques dont la projection est constamment vers le nord, bien nivellés, formés de grands carreaux de granit parfaitement unis, & joints avec un art infini, ont été si solidement construits, qu'ils peuvent encore, jusques à ce jour, servir pour faire des observations.

Il est probable que Syène & son puits ont été construits dans le même tems, & que l'un & l'autre furent l'ouvrage des premiers Astronomes, peu après la fondation de Thèbes. Mais si cela est ainsi, nous devons conclure que ce qu'on disoit encore du tems d'Eratosthènes, que tout le puits étoit éclairé par le soleil, ne pouvoit être qu'une ancienne tradition ; car le changement périodique de l'angle que forme l'équateur & l'écliptique n'étoit pas alors connu ; & l'étendue de l'arc du méridien, entre Alexandrie & Syène, pouvoit être erronée d'après toute autre cause, comme sa base l'a été en comptant une fausse distance, au lieu d'une distance exactement mesurée.

L'on voit, à Axum, un obélisque, érigé par Ptolémée Evergètes, le même qui fut le protecteur d'Eratosthènes. Cet obélisque est sans hiéroglyphes, faisant face directement au Sud, son sommet est très-aminci, & ensuite le bout s'élargit en forme demi-circulaire. Le pavé est nivellé d'une manière très-curieuse,

& on y distingue, autant qu'il est possible, l'ombre véritable de la pénombre.

Cet obélisque fut probablement érigé pour vérifier les calculs d'Eratosthènes ; car on ne doit pas supposer que Ptolémée se proposât d'observer à Axum l'obliquité de l'Ecliptique. Quoiqu'il soit bien certain qu'Axum, par sa situation, semble très-convenable à ces expériences, puisque le soleil passe verticalement deux fois l'année sur la Ville & sur l'obélisque, il est également vrai qu'un obstacle, qui ne devoit point être ignoré de Ptolémée, & qui ne permettoit point qu'on vît le soleil toutes les fois qu'il étoit vertical à Axum, l'auroit empêché de dépenser autant de tems & d'argent à construire son obélisque ; cet obstacle est que, vers le 25 d'Avril & le 20 d'Août, où le soleil se trouve verticalement sur l'obélisque, le ciel est si nébuleux & il tombe tant de pluie, principalement vers le milieu du jour, que ce n'eût été que par une espèce de prodige que Ptolémée auroit pu faire ses observations une seule fois durant tout le cours du mois.

Quoique le séjour de Syène ne paroisse pas devoir être malsain, les maux d'yeux y sont très-communs ; & cette maladie n'est pas ordinairement passagere ; mais elle se termine par une cecité absolue, ou au moins par la perte d'un œil. On rencontre rarement, dans les rues, un homme qui voie bien de ses deux yeux. Les habitans de Syène attribuent ce fléau au vent brûlant du désert ; & je crois qu'ils ont raison, sur-tout si j'en juge par l'inflammation & la douleur violente que nous ressentîmes dans nos yeux, lorsqu'à notre retour nous traversâmes le grand désert pour revenir à Syène.

Nous avions déjà terminé toutes nos affaires; & nous nous préparions à redescendre le Nil. Tranquilles & bien traités pendant tout le tems que nous avions séjourné dans la Ville, nous étions fort satisfaits des habitans, nous pensions qu'ils devoient être également satisfaits de nous, & nous étions loin de prévoir aucune altercation à notre départ. Mais, malheureusement pour nous, mon hôte le Schourbatchie, sur lequel j'avois des lettres-de-crédit, & qui s'étoit montré très-serviable & très-obligeant, se trouvoit être propriétaire d'un bateau, qu'il ne savoit à quoi employer en ce moment; & il vouloit absolument exiger que je le frétasse, au lieu de m'en retourner dans celui qui m'avoit porté jusques-là.

Mais je ne pouvois y consentir, sans rompre mon marché avec mon Raïs Abou-Cuffi, qui s'étoit toujours très-honnêtement conduit, & auquel j'étois bien résolu de ne manquer de parole sous aucun prétexte. Les Janissaires prirent le parti de leur camarade, & ils menacerent Abou-Cuffi de le tailler en pièces & de le donner à manger aux crocodiles.

Malgré cela Abou-Cuffi n'eut point peur. Il dit hardiment aux Janissaires, qu'il étoit au service d'Ali-Bey, & que s'ils lui faisoient aucun mal, leur paie seroit arrêtée au Caire, jusqu'à ce qu'on eût livré les coupables pour être punis. Il se moqua même d'eux très-finement sur la menace de le tailler en pièces; il les assura que s'il s'en plaignoit à son arrivée dans la Basse-Egypte, il n'y auroit pas un seul Janissaire de la garnison de Syène qui ne courût plus de risque que lui d'être mangé par les crocodiles.

J'allai le soir voir l'Aga, & je me plaignis à lui du procédé

de mon hôte. Je l'assurai positivement, mais avec de grandes marques de respect, que j'aimerois mieux descendre le Nil sur un radeau, que de mettre le pied dans aucun autre vaisseau que celui qui m'avoit apporté. Je le priai de bien prendre garde à ce qu'il feroit; parce que ce seroit mon rapport & non le sien, qui iroit à l'oreille du Bey. Mon air grave & résolu eut son effet. L'Aga envoya chercher le Schourbatchie & lui fit une vive réprimande, ainsi qu'à tous ceux qui avoient voulu soutenir sa cause. Ensuite, moi je pris le Schourbatchie en particulier & pour écarter la rancune qu'il pouvoit conserver contre mon Raïs, je lui promis une pièce de drap vert, que je savois qu'il desiroit; ce moyen réussit, & nous fûmes tous si bien réconciliés, que le lendemain le Schourbatchie donna ordre à ses domestiques d'aider Abou-Cuffi à charrier nos bagages à bord.

L'Aga me dit, en causant avec moi, qu'il étoit étonné de mon départ, puisqu'il avoit appris que j'avois eu l'intention de voir, avant de m'en retourner, Ibrim & Déir. Je lui répondis que les garnisons de ces postes avoient une très-mauvaise réputation; qu'il y avoit quelques années qu'un Voyageur Danois y étoit allé avec des lettres du Gouvernement du Caire, & qu'il avoit été pillié & presque assassiné par Ibrahim, Cacheff de Déir. Il fut étonné, secoua la tête, & ne parut pas croire ce récit. Mais je persistai dans mon assertion, d'après les propres expressions de M. Norden (1); & je lui dis que le frere de l'Aga de Syène accompagnoit alors ce Voyageur. «Y a-t-il » quelqu'un, dit l'Aga, qui puisse avancer qu'un homme que j'ai

(1) Voyez le voyage de Norden.

» tiens dans mes mains une fois par mois, qui n'a pas une » once de pain que je ne la lui fournisse, & dont la paie, » comme l'a très-bien observé votre Raïs, seroit arrêtée sur » les premières plaintes qu'on porteroit au Caire, pût assassiner » une personne chargée des ordres d'Ali-Bey, & ayant mon » frere avec elle? J'enverrai demain au Cacheff de Déir un » de mes esclaves, qui me l'amenera par la barbe, s'il refuse » de venir volontairement. »

« Les tems sont heureusement changés, répondis-je. Ce ne » fut pas toujours comme à présent. Il n'y eut pas toujours » au Caire un Souverain semblable à Ali-Bey, ni à Syène un » Commandant qui eût autant de prudence & de capacité » que vous. Mais comme je n'ai point d'affaires à Déir & à » Ibrim, je ne veux pas m'exposer à y trouver la garnison » de mauvaise humeur, & exerçant un tout autre emploi que » celui pour lequel on l'a mise là. »

Le 26 de Juin, nous rentrâmes à bord, à l'extrémité nord de la ville de Syène, & précisément dans le même endroit où je me rembarquai trois ans après. Nous ne pûmes point, en descendant le Nil, profiter de nos immenses voiles. Non-seulement nos vergues furent descendues, mais nos mâts même abattus; & nous nous abandonnâmes au courant, notre vaisseau ayant vraiment l'air de sortir d'un naufrage. Le courant poussant le flanc du bâtiment d'un côté, le vent directement contraire, nous repoussant de l'autre, nous allions en travers & faisions route, mais d'une manière si insensible, qu'on ne s'appercevoit pas que le vaisseau fût en mouvement.

Le soir, nous arrivâmes à Sheik-Ammer, & j'allai rendre visite

à mon malade Nimmer, Sheik de la Tribu des Ababdé, que je trouvai en bien meilleure ſanté que la première fois, mais non moins reconnoiſſant. Je lui renouvellai mes ordonnances, & lui me renouvella ſes offres de ſervice.

TANDIS que je deſcendois le Nil, je voulus m'amuſer à tirer ſur des crocodiles, mais il me fut impoſſible d'en ajuſter aucun d'aſſez près; & je n'attrapai à cette chaſſe qu'une fièvre très-forte.

LE 31 de Janvier, nous arrivâmes à Négadé, où eſt le quatrième couvent des Moines Franciſcains de la Haute-Egypte, pour leurs prétendues miſſions en Ethiopie.

JE déterminai la latitude de Négadé, par les 25° 53′ 30″. C'eſt un petit village très-joli, environné de palmiers, & habité par des Cophtes. Les Franciſcains n'en ont encore converti aucun, ni ils n'en convertiront jamais: mais ils donnent quelques charités aux plus pauvres habitans, afin d'être reſpectés des autres.

VIS-A-VIS de Négadé, ſur la rive oppoſée, & à environ trois milles du fleuve, on trouve Cus, grande ville qui eſt l'Apollinis civitas parva des anciens. Il n'y ſubſiſte aucun monument: mais elle eſt aſſez fameuſe, parce que c'eſt-là que ſe raſſemble la caravane, qui tranſporte à travers le déſert, juſques à Coſſéir, le bled deſtiné pour la Mecque.

CELLE qui devoit partir quand j'arrivai à Cus n'étoit pas encore prête. Les Arabes Atouni avoient annoncé qu'ils

iroient à sa rencontre & ne la laisseroient pas passer. Il falloit faire venir de Furshout une garde pour l'escorter dans le désert. Ainsi, je ne pouvois manquer d'être averti à tems de son départ.

Le 2 de Février, je retournai à Badjoura & j'allai m'établir dans la maison, où j'avois logé la première fois, au grand contentement du Sheik Ismaël, qui, bien qu'il fût raccommodé avec le frere Christophe, n'avoit pas tout-à-fait oublié qu'il avoit eu cinq hommes blessés par le mécompte du frere, au sujet du Ramadan; & qui n'étoit pas sans quelques craintes que tôt ou tard, une plus fâcheuse inadvertence ne lui devînt funeste dans ses attaques d'asthme, ou ce qui étoit encore plus vraisemblable dans les opérations du Tabange.

Comme j'étois alors à la veille de commencer cette partie de mes voyages, où je ne pouvois avoir aucun rapport avec l'Europe, je me mis à repasser mes observations; & j'ajoutai à mon journal des notes explicatives, afin que mon travail ne fût pas totalement perdu pour le public, si je venois à périr dans le cours d'une expédition où les remarques que j'avois déjà faites deviennent chaque jour plus difficiles.

Ayant donc mis mes écrits en ordre & en état d'être bien compris, je les envoyai au Caire à mes amis, Messieurs Julien & Rosa, pour qu'ils les gardassent jusques à mon retour, ou jusqu'à ce qu'ils eussent des nouvelles que je n'existois plus.



CAP. VIII.



CHAPITRE VIII.

Départ de Kenné. — Voyage à travers le désert de la Thébaïde. — Montagnes de marbre. — Arrivée à Cosséir, sur la mer rouge. — Séjour à Cosséir.

LE JEUDI, 16 de Février 1769, nous joignîmes la caravane, qui alloit partir de Kenné, la Cœne Emporium des Anciens. De Kenné nous marchâmes à l'orient pendant une demi-heure, en suivant le pied des montagnes qui sont bordées par un terrein bien cultivé. Ensuite nous tournâmes au Sud-est; &, à onze heures avant midi, nous traversâmes un petit mauvais village, appellé Seraffa. Durant toute cette route, on ne voit à gauche que des montagnes inhabitées, & sur lesquelles on ne distingue d'autre verdure que quelques plantes de l'espèce du grand solanum, & qu'on nomme, dans la langue du pays, Burrumbuc.

A deux heures après midi, nous arrivâmes à un puits, appellé Bir ambar, le puits des épiceries, auprès duquel il y a un chétif village du même nom, appartenant aux Azaizi, Tribu d'Arabes pauvre & peu nombreuse. Ces Arabes ne vivent que du prix qu'ils retirent de leur bétail, qu'ils louent aux caravanes, qui vont à Cosséir, & qu'ils accompagnent quelquefois eux-mêmes.

LE nom de Bir-ambar a, suivant moi, été donné au puits,

parce qu'apparemment c'étoit-là que s'arrêtoient autrefois les caravanes qui venoient de la mer rouge, & qui conduisoient les épiceries qui venoient des Indes.

Les Azaizi sont logés dans des maisons singulièrement construites, si tant est qu'on doive leur donner le nom de maisons. Elles sont faites en entier d'argile, & ont la forme d'une ruche d'abeilles. La plus grande n'a pas dix pieds de haut & six pieds de large.

Il n'y a là aucun vestige du canal, qu'on dit avoir été autrefois creusé pour communiquer du Nil à la mer Rouge. La terre cultivée le long du fleuve, n'a pas plus d'un demi-mille de largeur, mais les inondations du Nil vont plus haut; &, quand il déborde, il ne laisse pas à découvert la moindre apparence de plaine.

Quand nous eûmes quitté Bir-ambar nous arrivâmes à quatre heures après midi à Gabba, qui est à un mille de Cust, le long du désert. Nous plantâmes nos tentes à Gabba & nous y passâmes la nuit.

Le 17, à huit heures du matin, je fis monter tous mes domestiques à cheval, nous prîmes nous-mêmes la conduite de nos chameaux & nous nous avançâmes lentement à travers le désert. Il y avoit dans notre caravane, un désordre, une confusion, qu'il est impossible de décrire, & nous n'ignorions pas que les gardes qui nous escortoient, n'étoient qu'une troupe

(1) Gabba n'est point un village, mais un assemblage de sable & de buissons.

de voleurs. Ils étoient au nombre de deux cens, tous à cheval, armés de carabines & ayant l'air de vrais lions: mais, malgré cela, cinquante Arabes auroient fait fuir ces héros, à la première vue, sans répandre une seule goutte de sang.

A peine avions-nous fait deux milles, que je fus joint par l'Arabe Howadat, que j'avois reçu dans le vaisseau, à mon départ du Caire. Il m'offrit ses services avec de grandes marques d'affection & de reconnoissance, & il me dit qu'il espéroit que je voudrois bien encore me charger de son argent, comme la première fois que nous avions fait route ensemble. Ce fut alors qu'il me dit son nom, que je ne savois pas encore. Ce nom étoit Mahomet Abdel Gin, c'est-à-dire l'esclave du diable, ou de l'esprit. Une Tribu considérable s'appelle ainsi, & beaucoup d'Arabes de cette Tribu viennent du Royaume de Sennaar au Caire; mais mon compagnon de voyage étoit né parmi les Howadat, vis-à-vis de Métrahenny, où je l'avois trouvé.

Le chemin que nous suivions étoit par-tout très-couvert. Il y avoit, de chaque côté, des monceaux de sable & de gravier fin, mais qu'on ne distinguoit pourtant pas de loin, au-dessus de la surface unie de la plaine. A près de douze milles de distance, on trouve une chaîne de montagnes, qui ne s'élèvent pas très-haut; mais qui sont peut-être les plus arides qu'il y ait au monde. Quand nous eûmes atteint ces montagnes, nous marchâmes dans une petite plaine d'environ trois milles de large, qui les sépare & où il n'y a pas l'apparence d'un arbuste, ni d'un brin d'herbe. On n'y apperçoit non-plus nulle trace d'aucun être vivant, ni antelopes, ni autruches, ni serpens, ni lézards, qui sont les habitans ordinaires des déserts les plus horribles.

Les oiseaux même semblent fuir un séjour aussi désastreux. Nous n'y en vîmes pas voler un seul. La surface de la terre y est absolument dépourvue de toute espèce d'eau douce ou saumache. Le soleil y darde ses rayons & y répand une chaleur brûlante. Nous essayâmes de frotter deux morceaux de bois l'un contre l'autre, & en moins de demi-minute ils furent en feu; ce qui prouve combien dans ce pays tout est desséché & prêt à s'enflammer.

A trois heures & demie de l'après-midi, nous dressâmes nos tentes, auprès de quelques puits, dont l'eau nous parut plus amère que de la suie. Heureusement que nous avions porté sur les chameaux des outres remplie d'autre eau. Celle de ces puits avoit un seul avantage, elle étoit froide & elle servit à nous rafraîchir extérieurement.

L'ENDROIT désagréable où nous nous étions arrêtés, se nomme Légeta. Nous fûmes obligés d'y passer la nuit, & toute la journée du lendemain, pour attendre l'arrivée de la caravane de Cus & d'Esné, & une partie de celle de Kenné & d'Ebanout, qui étoient demeurées de l'arrière.

TANDIS que nous étions aux puits de Légeta, l'Arabe Abdel Gin vint me porter son trésor, qui s'étoit accru jusques à la somme de dix-neuf sequins & demi. « Eh ! quoi ! lui » dis-je, Mahomet, n'êtes-vous jamais en sûreté parmi vos » Compatriotes, soit sur terre, soit sur mer ? » — « Non, me » répondit-il. La seule différence qu'il y ait, c'est que quand » nous étions à bord du vaisseau, nous n'avions à craindre que » trois voleurs, & quand nous serons tous rassemblés ici, il y

» en aura peut-être trois milles. Mais j'ai un conseil à vous » donner ? » — « Mahomet, repliquai-je, mon oreille est tou- » jours attentive aux conseils, sur-tout en pays étranger. » — « Ces gens-là, reprit alors Mahomet, craignent la rencontre » des Arabes Atouni ; & si nous étions attaqués, ils s'enfui- » roient & vous abandonneroient à ces Atouni, qui pilleroient » vos bagages. Mais comme vous n'avez aucun intérêt à défen- » dre le bled de la caravane, si les Atouni surviennent, n'en » tuez aucun ; ce qui seroit fort dangereux pour vous. Con- » tentez-vous de vous mettre à l'écart ; &, laissez-moi le soin » d'arranger les choses. Je vous réponds, sur ma vie, que quand » toute la caravane seroit dépouillée & mise entièrement à nud, » & que vous paroîtriez chargé d'or, on ne toucha à rien » de ce qui nous appartiendra. »

Je lui fis beaucoup de questions relativement à cet avis, parce que l'affaire étoit de très-grande conséquence ; & je fus si satisfait de ses réponses, que je résolus de me conformer exactement à ce qu'il me disoit.

L'après-midi il nous arriva vingt Turcs, qui venoient de la Caramanie qui est cette partie de l'Asie mineure, située sur les bords de la méditerranée, vis-à-vis des côtes d'Egypte. Ils étoient tous très-bien vêtus à la Turque, montés sur des chameaux, ayant le sabre au côté, des pistolets à leur ceinture & portant en outre une jolie carabine, avec des munitions dans des gibernes. Quelques-uns d'entr'eux parloient Arabe, & mon domestique Grec, Michaël, servit d'interprête aux autres. Dès qu'ils eurent appris que la grande tente appartenoit à un Voyageur Anglois, ils y vinrent sans cérémonie. Ils me dirent

qu'ils étoient tous voisins & amis, & qu'ils étoient partis ensemble pour aller à la Mecque en pélerinage. Mais qu'ignorant le langage & les coutumes des Egyptiens, ils avoient été traités assez mal depuis qu'ils avoient débarqué à Alexandrie, & particulièrement dans un certain endroit, que je soupçonnai être Achmim; qu'un des owam, c'est-à-dire, un de ces voleurs qui plongent dans le Nil, étoit monté à leur bord pendant la nuit & leur avoit enlevé un petit porte-manteau contenant deux cens sequins en or; qu'ils s'en étoient plaints au Bey de Girgé & qu'ils n'en avoient obtenu aucune satisfaction. Qu'enfin ils venoient d'apprendre qu'il y avoit dans la caravane un Anglois, qu'ils reconnoissoient pour leur *Compatriote*, & qu'ils venoient lui proposer de faire cause commune avec eux, & de se défendre mutuellement contre leurs ennemis.

Voici ce qu'ils entendoient par leur Compatriote.

Il y a dans l'Asie mineure entre la Natolie & la Caramanie, un district appellé Caz Dagli, & par corruption Caz Dangli; & les Turcs croient que c'est de-là que les Anglois tirent leur origine. Aussi ne manquent-ils jamais de réclamer sur ce titre l'alliance des Anglois, & principalement quand ils ont besoin de leurs secours.

J'appris à nos nouveaux compagnons l'arrangement que j'avois fait avec l'Arabe Abdel Gin. Ils trouverent d'abord que je portois trop loin ma confiance : mais je leur persuadai que c'étoit le vrai moyen de diminuer le danger; &, au pis aller, j'étois très-content, que nous fussions un assez grand nombre de gens bien armés, pour battre les Atouni, après qu'ils

auroient vaincu la caravane des paysans d'Egypte, dont on ne devoit certainement espérer aucune résistance.

Je ne puis dissimuler le secret plaisir que j'eus alors, en voyant le nom & le caractère Anglois, en si bonne réputation parmi des Peuples éloignés, qui sont ennemis de notre Religion & étrangers à notre Gouvernement. Dès Turcs, venant du Mont-Taurus, & des Arabes sortant de la Libye, ne se croyoient pas en sûreté au milieu de leurs Compatriotes; mais ils confioient leur vie & leur fortune à la parole d'un Anglois, qu'ils voyoient pour la première fois.

Ces Turcs paroissoient être un peu au-dessus de la classe ordinaire du Peuple. Tous avoient leur porte-manteau fort bien arrangé, & ils me firent entendre qu'il y avoit de l'argent dedans. Ils les placerent dans la tente de mon domestique, en les attachant l'un à l'autre, autour du poteau du milieu; précaution nécessaire, car il avoit été aisé de s'appercevoir que depuis le premier moment de l'arrivée des Turcs, les Arabes de la caravane n'avoient cessé d'avoir les yeux sur ces porte-manteaux.

Nous séjournâmes, le 18, à Légeta, pour attendre la réunion des caravanes; & nous en partîmes, le 19, à six heures du matin. Nous fîmes route ce jour-là dans une plaine, qui dans sa moindre largeur, n'avoit pas moins d'un mille, ni dans la plus grande plus de trois milles. Les montagnes que nous voions à droite & à gauche, étoient plus élevées que les premières & d'une couleur noire & calcinée. Les rochers qui les hérissoient, étoient semblables aux pierres qu'on trouve sur les flancs du

Mont-Vésuve. Mais, sur le Vésuve, il y a des arbres & des plantes; au lieu que sur ces montagnes, on n'en apperçoit d'aucune espèce.

A dix heures & demie, nous passâmes auprès d'une montagne de marbre verd & rouge; &, à midi, nous entrâmes dans la plaine d'Hamra, où nous observâmes d'abord que le sable étoit rouge, & tirant sur la couleur pourpre du porphyre, d'où l'on a donné le nom d'Hamra à la vallée. Je descendis de cheval pour examiner la qualité des rochers; & je reconnus avec grand plaisir, que là commençoient les carrières de porphyre, sans mêlange d'aucune autre pierre; mais il étoit imparfait, mou & cassant.

A peine y avoit-il une heure que je m'amusois à cet examen; que je fus averti que les Arabes avoient fondu sur l'arrière-garde de la caravane, dont nous formions l'avant-garde. Les Turcs & mes domestiques s'étoient tous rangés au pied de la montagne & placés le plus avantageusement possible. Mais nous apprîmes bientôt que le danger n'étoit pas grand. Il n'y avoit que quelques voleurs, qui avoient tenté d'enlever la charge de bled des chameaux, qui ne pouvoient pas marcher aussi vîte que les autres. Peut-être même que ce vol se faisoit d'accord avec quelques personnes de la caravane.

Le reste de l'après-midi, toutes les montagnes que nous vîmes étoient de porphyre & de la plus belle couleur de pourpre; & on peut observer que Ptolémée (1) ne s'est que fort peu trompé sur leur position.

(1) Ptol. Amag., lib. 4, Geograph., p. 104.

A quatre

A quatre heures, nous campâmes dans un endroit nommé Main El Masareck, où le sable étoit de la même couleur que dans la vallée d'El Hamara ; & nous remarquâmes que les fourmis, les seuls êtres vivants, qui habitent dans ces déserts, étoient d'une superbe couleur rouge, comme le sable.

Le 20, à six heures du matin, nous partîmes de Main El Masareck, & à dix heures nous fûmes rendus à l'entrée du défilé. A onze heures, nous commençâmes à descendre. Nous avions monté jusques-là depuis Kenné, mais presque insensiblement.

Alors nous fûmes dédommagés de l'uniformité des objets, que nous avions vus la veille. De chaque côté de la plaine nous trouvâmes plusieurs sortes de marbre, & j'en ramassai des échantilions de douze espèces différentes que j'emportai avec moi.

A midi, nous entrâmes dans une plaine remplie d'acacias, plantés à égale distance. Des arbres isolés étendent leurs branches bien davantage, comme si la nature les faisoit croître à proportion du besoin que les Voyageurs ont de rechercher leur ombrage. C'est sous ces acacias que se rendent les Arabes Atouni après la pluie.

Depuis notre départ de Legeta, nous n'avions pas trouvé d'eau. Nous n'en rencontrâmes pas davantage le jour suivant.

A droite de la vallée d'acacias, nous vîmes du porphyre & du granit d'une extrême beauté ; & dans toute la route que nous

fîmes ce jour-là; les montagnes, qui bordoient notre chemin des deux côtés, étoient de porphyre, à l'exception de très-peu d'endroits, où nous apperçûmes de la pierre commune.

A quatre heures un quart, nous dressâmes nos tentes à Koraim, petite plaine presque absolument stérile; le sol en est de gravier très-fin, & de sable mêlé de quelques pierres; & l'on n'y voit que peu d'acacias, semés de loin en loin.

Le 21, nous partîmes de grand matin de Koraim; &, à dix heures, nous passâmes dans divers défilés, étant continuellement inquiétés par la nouvelle que les Arabes approchoient. Cependant nous n'en vîmes aucun. Les défilés que nous avions suivis, nous conduisirent dans une longue plaine, qui tourne à l'Est, ensuite au Nord-est, & puis au Nord; de sorte qu'elle forme une portion de cercle. Au bout de cette plaine, nous trouvâmes une montagne dont la plus grande partie étoit de marbre, *verde antico*, comme on l'appelle à Rome, & le plus beau que j'aie vu de ma vie.

Lorsque nous eûmes passé cet endroit, nous vîmes presque continuellement des montagnes des deux côtés de notre chemin, & sur-tout à droite. Les seules que j'examinai étoient d'une espèce de granit, avec des veines rougeâtres, & des taches noires, en forme quarrée & triangulaire. Ces montagnes s'étendent jusques à Messag El Tersowey, où nous campâmes à midi. Là, nous fûmes obligés d'aller chercher de l'eau à plus de cinq milles au Sud-Est. Cette eau ne vient point de source; on la trouve dans des grottes & dans les cavités des rochers, lesquelles sont au nombre de douze; & il m'est impossible de

dire si elles ont été creusées par la nature, ou par la main des hommes, ou par tous les deux ensemble. La pluie tombe très-abondamment dans cette partie en Février, parce que les nuages, poussés vers l'Abyssinie, se brisent contre le sommet des montagnes. Alors les cavités sont remplies, & les rochers suspendus, qui les couvrent, empêchent les évaporations.

C'ÉTOIT la première eau fraîche que nous avions bue depuis que nous avions quitté les bords du Nil; & la seule que nous eussions trouvée depuis Legeta: mais telle avoit été la prévoyance de notre caravane, que peu de gens eurent besoin de ce secours. Presque tous avoient pris une abondante provision d'eau du Nil; quelques-uns même en avoient assez pour leur retour. Pour nous, nous n'étions pas dans ce cas-là. Nous avions pris, à la vérité, de l'eau du Nil: mais nous ne crûmes jamais que nous pussions en avoir assez, tant qu'il y auroit de la place dans nos outres pour en mettre davantage. Les conducteurs de mes chameaux allerent donc en chercher dans la soirée; & je les accompagnai, dans l'espérance de voir quelques antelopes qui vont boire la nuit dans les citernes, quand elles n'ont pas pu y aller le jour.

IL y avoit une demi-heure que j'étois à l'affût au-dessus du sentier, qui conduit à la principale grotte, lorsqu'une antelope parut seule, marchant fort tranquillement; puis quatre autres vinrent sur ses traces. Quoique je demeurasse caché & tranquille, la première antelope parut m'avoir découvert, dès l'instant que je l'apperçus moi-même. J'aurois imaginé que c'étoit son odorat, qui l'avertissoit que j'étois-là: mais j'avois eu soin de porter un morceau de tourbe allu-

mée, avec moi, & j'en avois laissé un autre à côté de mon cheval. Peut-être aussi étoit-ce cette odeur, qui lui paroissoit étrange, & qui l'effraya. Quoi qu'il en soit, cette antelope avoit un air craintif, & sembloit veiller pour celles qui la suivoient, & qui, au lieu de témoigner quelqu'inquiétude, s'amusoient à jouer entr'elles. La première ralentit donc son pas, & eut l'air de plus en plus soupçonneux : mais, comme elle étoit bien à ma portée, je ne voulus pas attendre plus long-tems à lui tirer mon coup de fusil, & risquer de n'avoir rien pour obtenir beaucoup. Je l'ajustai si bien, qu'elle ne fit qu'un saut d'environ six pieds de haut, & tomba roide morte, la tête en bas. Je tirai aussi-tôt un autre coup aux quatre, qui s'étoient rassemblées en grouppe; j'en tuai une seconde, & j'en blessai une troisième, qui se sauva dans l'obscurité des montagnes. La difficulté de pénétrer dans ces endroits, ne nous permit pas de la suivre. Nous étions, d'ailleurs, contens de notre proie; & nous aidâmes nos compagnons à puiser de l'eau, devoir que la nécessité nous impose à tous en pareil cas.

Il étoit près de minuit, quand nous nous en retournâmes avec notre proie & notre eau. Nous apperçûmes de loin nos tentes toutes éclairées, ce qui n'est pas d'usage à cette heure de la nuit. Cependant je crus que c'étoit par rapport à mon absence; je crus qu'on avoit voulu que cette clarté me guidât de loin. Dès que nous fûmes à une certaine distance de notre tente, on nous cria pour nous demander le mot de passe; je répondis soudain, *charlotte*. Je vis, en arrivant, que les Turcs, armés, montoient la garde autour de la tente. Bientôt après, l'Arabe Howadat vint à moi

avec un meſſager de Sidi Haſſan, qui m'invitoit à me rendre immédiatement auprès de lui : mais, d'un autre côté, mes domeſtiques me prièrent d'entendre auparavant ce qu'ils avoient à me dire.

Je m'apperçus tout de ſuite qu'il étoit arrivé quelque fâcheuſe aventure ; je fis faire mes complimens à Haſſan, en ajoutant que, s'il avoit beſoin de me dire quelque choſe, à une heure ſi avancée de la nuit, il feroit bien de venir lui-même, ou d'envoyer quelqu'un à ſa place, parce qu'il étoit trop tard pour moi, pour faire des viſites dans le déſert, ſur-tout ayant beſoin de manger & étant fatigué de ma courſe aux citernes. Je donnai ordre à mes domeſtiques d'éteindre les flambeaux, que nous n'avions pas coutume de tenir allumés, & de ne laiſſer brûler que ceux dont nous avions beſoin ; parce qu'autrement, c'étoit annoncer de la crainte : mais je défendis en même-tems que perſonne dormît, excepté les conducteurs des animaux, qui avoient été chercher de l'eau.

L'on m'apprit, en me rendant compte de ce qui s'étoit paſſé, que, pendant que mes gens étoient plongés dans leur premier ſommeil, deux hommes s'étoient gliſſés dans leur tente, & avoient eſſayé de dérober un porte-manteau. Mais comme tous les porte-manteaux étoient attachés l'un à l'autre autour du poteau, qui ſoutenoit le milieu de la tente, le bruit éveilla mes domeſtiques, qui ſaiſirent un des voleurs. Les Turcs voulurent auſſi-tôt ſe défaire à coups de ſabre de ce miſérable : mais cependant mes domeſtiques obtinrent, avec beaucoup de difficulté, qu'on l'épargnât, conformé-

ment à mes ordres ; car je voulois toujours éviter, autant qu'il étoit possible, en pareille occasion, d'en venir aux dernières extrémités. A la vérité, je permettois à mes gens de se servir de leurs bâtons, autant que leur prudence le leur conseilloit ; mais cette fois-ci ils avoient passé les bornes de la modération, & sur-tout l'Arabe Abdel Gin, qui avoit le premier arrêté le voleur. En un mot, les coups avoient été si libéralement distribués, que celui qui les avoit reçus, ne donnoit plus aucun signe de vie, que par quelques gémissemens ; & on l'avoit jetté à quelque distance de la tente pour que ceux à qui il plaîroit le reconnoître le ramassassent. Il paroissoit que c'étoit un domestique de Sidi Hassan, Egyptien, esclave ou domestique lui-même du Sheik Haman, par l'ordre de qui il conduisoit & commandoit la caravane, si tant est pourtant qu'il y eût là une conduite & un commandement.

J'AVOIS avec moi dix domestiques bien armés, vingt-cinq Turcs, sur lesquels il sembloit qu'on pouvoit compter, & quatre Janissaires du Caire, qui s'étoient joints à nous ; de sorte que nous étions quarante hommes en état de combattre, sans compter les conducteurs de nos chameaux. Comme nous avions parmi nous des gens, qui connoissoient les puits du désert, & en outre un ami, qui n'étoit point étranger aux Arabes Atouni, rien ne pouvoit nous alarmer.

NOUS arrachâmes, avec beaucoup de peine, un vieux acacia, & nous nous procurâmes quelque fiente de chameau, bien sèche, avec quoi nous fîmes rôtir nos deux antelopes. Malgré cela, elles furent mal cuites, & la viande nous en pa-

rut exécrable, quoique d'ailleurs elle eût été assez bien préparée & que la sauce qu'on y joignoit fût excellente. Cependant nous étions dans le desert; & là on profite de tout. Nous bûmes un coup d'eau-de-vie, qui acheva notre repas; & ensuite nous nous resserrâmes en cercle auprès du feu, car la nuit étoit excessivement froide.

Cinq hommes armés de carabines & un grand nombre d'Arabes la lance à la main s'avancerent vers nous. La sentinelle leur demanda le mot de passe, & comme ils ne furent pas le dire, elle leur signifia de s'arrêter ou qu'elle alloit faire feu sur eux. Ils crièrent alors tous à-la-fois *salam alicum!* Je leur fis dire que trois d'entr'eux pouvoient s'avancer, mais qu'ils tinssent les Arabes à l'écart. Trois vinrent, en effet, & bientôt ils furent suivis des deux autres. Ils me rapporterent de la part de Sidi Hassan, que mes gens avoient tué un homme; & qu'il me prioit de lui faire livrer le meurtrier & d'aller moi-même à sa tente pour être témoin de la justice qu'il vouloit rendre. Je répondis : « qu'aucun des gens de ma » suite, même quand il seroit provoqué, ne donneroit la mort » à pesonne, en mon absence, à-moins que ce ne fût pour » défendre sa propre vie; & que si j'avois été là, lorsqu'on » étoit venu dérober dans ma tente, j'aurois certainement fait » tirer sur le voleur; mais que puisqu'il étoit mort, j'en étois » bien-aise, & que je comptois seulement que Sidi Hassan » me remettroit celui qui s'étoit sauvé; qu'il alloit être bien» tôt jour, & que je le verrois au départ de la caravane, » pour entendre ce qu'il avoit à dire pour sa justification. » En même-tems je défendis que qui que ce fût s'approchât de ma tente, jusqu'à ce qu'il fît jour, sous aucun prétexte que ce pût être.

Les cinq Envoyés se retirerent en murmurant; mais il me fut impossible de comprendre ce qu'ils disoient. Ils ne revinrent plus. Cependant aucun de nous ne dormit. Nous nous répétâmes la promesse de nous soutenir tous mutuellement; & nous reconnûmes depuis qu'on avoit voulu nous traiter comme on traite ordinairement ces pauvres étrangers, les Turcs, qui sont dépouillés, tous les ans, en allant à la Mecque.

A la pointe du jour la caravane fut très-alarmée. On avoit été informé que trois cens Arabes Atouni étoient venus puiser de l'eau à Tersowey; & en effet nous avions vu beaucoup de traces, qui indiquoient qu'il y avoit eu récemment du monde à la citerne, où nous étions allés le soir. Nous résolûmes, mes camarades & moi, de ne pas charger un seul de nos chameaux; de laisser partir la caravane pour qu'elle rencontrât la première les Atouni; qu'au moment du départ, je m'avancerois seul à cheval jusqu'à deux cens pas de ma tente, & que tout le reste de ma troupe me suivroit à pied, & les armes à la main.

Hassan étoit aussi monté à cheval avec une centaine de ses soldats & une multitude d'Arabes qui les suivoient à pied. Il m'envoya dire de m'avancer avec deux de mes gens seulement: mais je répondis que je n'avois pas intention de m'avancer du tout; que cependant s'il vouloit avoir affaire à moi, il n'avoit qu'à parler; que j'irois le joindre un contre un, ou trois contre six, comme il lui plaîroit. Alors il me renvoya un message pour m'annoncer seulement qu'il desiroit de me communiquer ce qu'il savoit des Atouni, afin que je me tinsse sur mes gardes. Je lui fis rendre une seconde réponse qui portoit

toit que je me tenois toujours ſur mes gardes contre toute eſpèce de voleurs, & que je ne diſtinguois point les gens, qni étoient voleurs eux-mêmes, de ceux qui encourageoient les autres à l'être, ſoit Atouni, ſoit Ababdé.

Pour toute replique, Haſſan me fit dire que la matinée étoit froide & qu'il me prioit de lui donner une taſſe de café, & de faire éloigner les Turcs. Je fis auſſi-tôt prendre la cafetière par un de mes domeſtiques, & je dis à mes compagnons de s'aſſeoir. Après quoi j'allai joindre Haſſan, & comme il deſcendoit de cheval, je mis auſſi pied à terre, au milieu de vingt ou trente de ſes vagabonds, qui s'aſſirent auprès de nous. Il me dit alors qu'il étoit extrêmement ſurpris que m'ayant envoyé chercher la veille, je ne me fuſſe point rendu à ſa tente; que tout le camp murmuroit de la manière dont un homme avoit été battu par mes gens; qu'il avoit eu beaucoup de peine à empêcher ſes ſoldats de tomber ſur nous & de nous exterminer tous; & qu'enfin j'avois tort de protéger ces Turcs, qui portoient continuellement de l'argent à la Mecque pour acheter des marchandiſes & les paſſer en fraudant les droits.

Mon domeſtique venoit juſtement de verſer une taſſe de café, qu'il lui préſentoit. Mais je lui dis. « Attendez, juſqu'à » ce que nous ſachions, ſi nous ſommes en paix, ou non. Sidi » Haſſan, ſi le moyen que vous employez de lever les droits, » qui vous ſont dûs par les Turcs, eſt d'envoyer des voleurs » pour leur prendre leur bagage dans ma tente, vous auriez dû » m'en avertir d'avance; & je me ſerois arrangé là-deſſus. » Quant à la peine que vous dites avoir priſe d'empêcher vos

» ſoldats de m'exterminer, c'eſt une vanterie ſi ridicule que je » ne puis qu'en rire. Ces pauvres diables, à face pâle, qui » ſont autour de vous, le nez emmitouflé dans leur manteau » (1), de peur du froid, ſont-ils capables de regarder, entre » les deux yeux, des Janiſſaires comme les miens ? Parlez » bas, & en Arabe, quand vous tenez de pareils propos ; car » autrement il ne ſeroit peut-être pas en mon pouvoir de faire » pour vous, ce que vous dites avoir fait pour moi la nuit der- » nière : je ne ſerois pas le maître d'empêcher qu'on ne vous » exterminât ſur la place. »

« PARLA-T-ON jamais ainſi ? dit un de ceux qui étoient der- » rière lui. Dites-moi, maître, êtes-vous un Roi ? » — « Si, » Sidi Haſſan eſt ton maître, répondis-je, & que tu oſes me » parler en ce moment, tu es un inſolent. Sors de devant moi. » Je jure que ſi tu reſtes ici, je ne boirai pas une ſeule goutte » de café, & je vais auſſi-tôt remonter à cheval. »

JE me levai & mon domeſtique recula ſa cafetière. Mais Haſſan ordonna à ſon homme de ſe retirer, en diſant : « Non, » non. Donnez-moi du café, ſi nous ſommes en paix. Et il but ſa taſſe. « Maintenant, ajouta-t-il, ce qui eſt paſſé, » eſt paſſé. Mais les Atouni vont nous attaquer au paſſage (2) » de Béder. Vos gens ſont mieux armés que les miens. Ils ſont

(1) Burnooſe.

(2) Les Arabes appellent ces paſſages étroits des montagnes *Fum*, comme les Hébreux les appelloient pi, la bouche. Fum el Beder, ſignifient la bouche de Beder ; Fum el Terfowey, la bouche ou le paſſage de Terfowey. Piha Hhiroth, la bouche de la vallé traverſée par des ravines.

» Turcs & accoutumés à combattre. Je desirerois que vous vou- » lussiez marcher en avant; nous nous chargerions de conduire » vos chameaux, quoique mes gens en conduisent quatre mille » des leurs, & qu'ils soient assez embarrassés de veiller sur leur » bled. »

« Moi, répondis-je, si j'avois manqué d'eau ou d'autres » provisions, je serois allé en demander aux Atouni, qui m'en » auroient donné. Ne savez-vous donc pas à qui vous parlez ? » Ne savez-vous pas que les Atouni sont des Arabes, amis d'Ali- » Bey ? Et que je suis moi-même chargé de sa confiance & en- » voyé par lui vers le Shérif de la Mecque ? Les Atouni ne nous » feront point de mal à nous. Mais, comme vous dites que » vous êtes le Commandant de la caravane, nous avons tous juré » de ne pas tirer un coup de fusil, jusqu'à ce que nous vous » voyions bien engagé au combat; & alors nous ferons de notre » mieux pour empêcher les Arabes d'enlever le bled du Shérif » de la Mecque, par rapport au Shérif seulement. » A ces mots, ils s'écrièrent tous, El Fedtah ! El Fedtah ! & je prononçai aussi les paroles de paix pour mes compagnons; car aucun Turc ne voulut s'approcher d'Hassan.

Vis-a-vis de l'endroit où nous avions campés, étoit Tersowey; grande montagne composée en partie de marbre verd, & en partie de granit, d'une couleur rougeâtre sur un fond gris, & tacheté de marques longues & quarrées. A environ quarante pas, en dedans de la vallée étroite, qui sépare Tersowey de la montagne, qui lui est opposée, il y avoit le fût ou la tige d'un immense obélisque de marbre, presque quarré. Sa base & son sommet étoient brisés; malgré, cela il avoit encore trente pieds

de long & dix-neuf pieds de face. Environ deux pieds de la base étoient parfaitement séparé de la montagne, & tout le reste n'étoit détaché que par un côté. L'entrée de la carrière avoit été élargie & nivellée, & le chemin pratiqué au-dessous du bloc.

Nous trouvâmes aussi plusieurs morceaux de jaspe, semés dans la plaine. Ils avoient des marques vertes, blanches & rouges, & étoient de l'espèce qu'on nomme en Italie *Diaspoo sanguine*. Les chaînes de montagnes des deux côtés de la plaine paroissoient être d'un bout à l'autre de la même qualité; mais je ne veux point l'assurer, parce que je ne pus pas les examiner assez long-tems.

Le 22, à une heure du matin, notre caravane se remit en route, pleine de terreur de l'approche des Atouni. Nous marchions du côté de l'orient; &, à trois heures, nous arrivâmes aux défilés. Mais il faisoit encore si obscur qu'il nous étoit impossible de distinguer les côtés du chemin que nous suivions; & lorsque le jour commença à paroître, nous nous trouvâmes au pied d'une montagne de granit, semblable à celle que nous avions vu la veille.

Nous apperçûmes une immense quantité de petits morceaux de granit de différente qualité, ainsi que des morceaux de porphyre, répandus dans la plaine. Ils sortoient probablement des anciennes carrières & ils avoient été charriés là par les torrens. Il y en avoit de blancs tachetés de noir, & de rouge avec des veines vertes & des taches noires.

A la ſuite de cette plaine, toutes les montagnes que l'on trouve à main droite, ſont de marbre rouge. Il y en a immenſément : mais il n'eſt pas très-beau. Il nous parut que ces montagnes de marbre avoient à-peu-près la même étendue que celles de granit que nous avions rencontrées auparavant ; & tandis qu'à notre droite le marbre étoit rouge, le côté gauche ne nous offroit que du marbre d'un verd terne, qu'on dit être du marbre ſerpentine.

Ce ſpectacle eſt un des plus extraordinaire que j'aie jamais vu. Les premières montagnes d'une hauteur conſidérable, n'avoient pas un arbre, pas un buiſſon, pas même un ſeul brin d'herbe. Celles-ci étoient moins hautes, mais il ſembloit qu'elles avoient été couvertes, les unes de tabac d'Eſpagne, les autres de tabac du Bréſil.

Les montagnes de marbre rouge s'étendent le long de la Mer, & les vaiſſeaux qui fréquentent la côte d'Abyſſinie pouvant les obſerver par la latitude de 26°, je fus étonné que l'on n'eût pas imaginé que c'étoit là la raiſon, qui avoit fait donner à cette Mer le nom de mer Rouge, plutôt que de l'attribuer à une foule de cauſes invraiſemblables.

A huit heures, nous commençâmes à deſcendre rapidement, & une demi-heure après, nous entrâmes dans un défilé ſemblable à ceux que j'ai déjà décrits, & ayant de chaque côté des montagnes de marbre verd. A neuf heures, nous vîmes à notre gauche les hautes montagnes, que nous venions de paſſer. Nous les examinâmes attentivement, & nous reconnûmes qu'elles étoient en effet de marbre ſerpentine, & qu'à environ

un tiers de leur épaisseur, il y avoit une grande veine de jaspe verd tacheté de rouge. Ce jaspe étoit si dur, qu'il nous fut impossible d'en détacher des morceaux à grands coups de marteau. Cependant il portoit les antiques empreintes de la main des hommes, plus qu'aucune autre partie du reste des montagnes, que nous avions déjà vues. On apperçoit encore très-facilement, les canaux creusés jadis pour conduire l'eau au travers de la montagne & qui venoient se terminer à la carrière de jaspe; preuve indubitable que l'eau étoit pour les anciens Peuples, un des moyens de couper & de détacher ces pierres si dures.

A dix heures, nous descendions encore par un chemin très-rapide, ayant de chaque côté du jaspe & du marbre verd, mais non aucune autre espèce de verdure, lorsque nous eûmes la première vue de la mer Rouge. Une heure un quart après nous arrivâmes à Cosléir.

J'avois d'abord été étonné, comme tous les Voyageurs, qui m'ont précédé, en voyant la prodigieuse quantité de marbre magnifique, qu'on trouve dans tous les monumens de l'ancienne architecture des Egyptiens: mais mon étonnement à cet égard, ainsi qu'à bien d'autres, cessa quand j'eus traversé, en quatre jours, un pays, où il y a plus de granit, de porphyre, de marbre, de jaspe, qu'il n'en faudroit pour bâtir Rome, Athènes, Corinthe, Syracuse, Memphis, Alexandrie, & une demi-douzaine d'autres Villes pareilles. Il est vraisemblable que les chemins creux des montagnes, qu'on nomme défilés, ne sont point l'ouvrage de la nature, mais des hommes; & qu'on a pratiqué tous ces passages de cette manière, afin de rendre la descente vers le Nil aussi aisée qu'il étoit possible. J'ai jugé que, dans ces passages, il n'y avoit

guères qu'un pied de pente, par cinquante pieds de chemin. De ſorte que de l'endroit où l'on prenoit les plus peſants blocs, juſques au Nil, ils devoient être tirés avec le moins d'efforts poſſibles, & en même-tems aſſez retenus par le frottement pour qu'ils ne roulaſſent pas plus vîte qu'il n'eût fallu, & qu'ils ne fuſſent pas emportés avec une vélocité contre laquelle on prenoit ſans doute encore d'autres moyens.

Comme après mon arrivée à Coſſéir, j'entrepris une nouvelle excurſion dans les montagnes de marbre, je vais rapporter ici toutes les obſervations minéralogiques que j'ai pu y faire.

On reconnoît le porphyre à un ſable très-fin de couleur pourpre, ſans luſtre, ſans brillant, mais très-agréable à la vue. Il eſt ordinairement mêlé au ſable blanc & au gravier naturel des vallées. On trouve en général, dans les montagnes où eſt le porphyre, une eſpèce de marbre verd, ſans aucune bigarrure; & toutes les fois que ces deux veines différentes ſe rencontrent, le marbre eſt fragile, mais le porphyre conſerve ſa ſolidité ordinaire.

Le granit eſt couvert de ſable, & a l'air d'une pierre de couleur brune & ſale. Mais cette apparence ne lui eſt donnée que par l'impreſſion du ſoleil & le contact immédiat de l'air; car, dès qu'on en caſſe un morceau, on apperçoit ſon beau gris, mêlé de marques noires, & orné d'une ſorte de vernis rouge. Cette couleur rouge ſe fane bientôt à l'air; mais, quand on polit le granit, elle reparoît de nouveau dans tout ſon luſtre. Le granit eſt là en bien plus grande quantité & plus près de

la mer Rouge que le porphyre; & c'eſt ſans doute de cette carrière qu'on a tiré la colonne de Pompée.

Non loin du granit eſt le marbre rouge. Cependant j'ai obſervé que l'un & l'autre ne ſe trouvoient jamais dans la même montagne. Le marbre rouge eſt recouvert d'un ſable de ſa propre couleur, & on croiroit de loin, que toute la montagne eſt chargée de pouſſière de brique. Il y a auſſi, dans le même endroit, un autre marbre rouge, parſemé de veines blanches, tel que j'en ai vu ſouvent à Rome, mais non pas employés dans les beaux ouvrages antiques. J'en ai vu auſſi de pareil en Angleterre.

Le marbre vert, appellé ſerpentine, ſemble être parſemé de tabac du Bréſil. Auprès de ce verd, je vis deux échantillons de ce magnifique marbre, qu'on nomme Iſabelle. L'un étoit embelli par un luſtre tirant ſur le jaune & de cette couleur que nous appellons en Angleterre, couleur de quaker; (1) l'autre par un luſtre bleuâtre, ou plutôt gorge de pigeon. Ces deux eſpèces de marbre forment à-peu-près la moitié de la montagne, dont le ſerpentine compoſe le reſte. Dans la partie du ſerpentine ou marbre vert, j'apperçus auſſi une veine de jaſpe : mais comme je n'eus pas le tems de l'examiner attentivement, il m'eſt impoſſible d'aſſurer s'il étoit de la qualité de celui qu'on nomme jaſpe ſanguin ou du jaſpe plus commun.

Je devrois d'abord avoir parlé du *verde antico*, de ce marbre d'un verd foncé & orné de marques blanches & irré-

(1) C'eſt une eſpèce de couleur, ventre de biche, un peu foncée.

gulières;

gulières; car il se trouve plus près du Nil que les autres, & il est, d'ailleurs, le plus précieux de tous. Ce marbre est, comme le jaspe, au milieu des montagnes de marbre verd, ou serpentine, & il n'est point recouvert par un sable particulier, dont la couleur puisse le faire reconnoître. On trouve avant une pierre bleue, d'un grain très-uni, très-solide, & sans aucunes taches différentes. Quand on la brise, elle est un peu plus légere que l'ardoise, & plus belle que beaucoup de marbres; &, dès qu'elle est polie, elle est semblable à la lave des volcans. Après avoir enlevé cette couche de pierre, nous découvrîmes les lits de *verde antico*, & là, la carrière est bien facile à suivre, car elle a été découverte en différens endroits, dans l'espace de 24 pieds quarrés. Dans une autre partie, la pierre a été ôtée & on y a fait un grand creux.

En divers endroits de la plaine, il y avoit plusieurs petits morceaux de marbre Africain dispersés : cependant je ne découvris aucune montagne, ni même aucune veine de cette espèce de marbre. J'imagine que les morceaux que je vis, sortoient du cœur de quelqu'autre marbre coloré, & placé par degrés comme le *verde antico* & le jaspe. Je crois même que c'est dans les montagnes de marbre Isabelle, & spécialement dans celles de la couleur la plus jaune : mais ce n'est pourtant qu'une simple conjecture. Ces immenses carrières de marbre sont placées dans une chaîne de montagnes, d'où l'on descend également à l'orient & à l'occident, vers le Nil & vers la mer Rouge. Le terrein en plaine est rempli d'un gravier solide, propre à supporter le charroi des plus pesants fardeaux; & on peut aisément les conduire jusques au lieu de l'embarquement sur le Nil. Cette remarque

fit encore cesser un de mes étonnemens; celui que m'avoit causé le transport de ces énormes blocs de marbre, que les Anciens conduisoient à Thèbes, à Memphis, à Alexandrie.

Cosseir est un petit village, entouré de murailles de boue sur le bord de la mer Rouge & au milieu de ces amoncelemens de sable, que le vent rassemble & disperse alternativement. Il est défendu par un château quarré construit en pierres de taille, avec des tours quarrées dans les angles, où il y a trois petits canons de fer & un de bronze, tous en fort mauvais état. Ces canons ne servent absolument qu'à épouvanter les Arabes & à les empêcher de piller le village, quand on y a déposé le bled qu'on veut transporter à la Mecque dans les tems de famine. Les murs ne sont pas très-élevés & ils n'auroient point, en effet, besoin de l'être si les canons étoient bien en ordre; mais, comme il en est tout autrement, on a exhaussé les remparts avec de l'argile ou de la boue, pour empêcher que les soldats, qui défendent Cosséir, ne soient sous la portée des armes à feu des Arabes, lesquels pourroient sans cela les commander du haut des montagnes de sable des environs.

Il y a au Nord-ouest du château plusieurs puits d'eau saumache, que je rendis potable, en la faisant filtrer à travers du sable; & cela seulement pour en faire l'épreuve. L'eau qu'on boit ordinairement à Cosséir, vient de Tersowey, qui en est à une bonne journée de chemin.

Ce qu'on appelle le port de Cosséir se trouve au sud-est. Il n'y a rien qu'un rocher, qui s'étend à environ quatre cens pas dans la mer & abrite les vaisseaux, qui sont à l'ouest,

contre les vents de nord & de nord-eſt, comme les maiſons de la Ville les défendent du vent d'Oueſt.

Il y a, dans la Ville, un grand enclos, entouré de hautes murailles de terre, où chaque commercant a un magaſin pour renfermer ſon bled & ſes autres marchandiſes, qui ne conſiſtent guère qu'en toiles des Indes pour la conſommation de la Haute-Egypte. C'eſt-là tout ce qu'on porte à Coſſéir, depuis que le commerce de Dongola & de Sennaar a été interrompu.

J'avois des ordres du Sheik Haman pour loger dans le château. Mais quelques heures avant mon arrivée Huſſein Bey Abou Kersh, avoit débarqué venant de la Mecque & de Jidda, & il s'étoit emparé des appartemens qu'on m'avoit deſtinés. C'étoit un des Beys errants, qu'ali-Bey avoit vaincus & chaſſés du Caire. On l'avoit ſurnommé Abou Kersh, c'eſt-à-dire, le Pere au gros ventre, à cauſe de ſon extrême groſſeur : mais, depuis ſes revers, il étoit devenu un peu moins gros. Mes gens, qui me précédoient, croyant qu'un ami du Bey victorieux devoit jouir de plus de conſidération qu'un Bey banni, dépoſerent une partie de mon bagage dans le château, au moment où ce Potentat en prenoit poſſeſſion. Soudain le ſabre fut tiré, & on menaça de mort mes pauvres domeſtiques, qui s'enfuirent & ſe cacherent juſques à mon arrivée.

Dès qu'ils vinrent ſe plaindre à moi, je leur dis qu'ils avoient eu tort; qu'un Souverain devoit jouir par tout de ſes droits, & que ce n'étoit point à moi à juger s'il en avoit le pouvoir ou non. Je me procurai facilement une maiſon, & j'envoyai faire

mes complimens au Bey par un des quatre Janiſſaires du Caire; qui s'étoient joints à nous. Je lui fis dire en même-tems, que je le priois de me rendre mes effets, & d'excuſer l'ignorance de mes domeſtiques, qui ne ſavoient point qu'il étoit à Coſſéir; mais que d'après le Firman du Grand-Seigneur & les lettres du Bey & de la porte des Janiſſaires du Caire, dont j'étois muni, ils avoient penſé que j'avois droit de me loger dans le château, s'il n'avoit pas déjà été occupé par lui.

Il ſe trouva, par haſard, qu'un de mes intimes amis, Mahomet Topal, capitaine d'un des grands vaiſſeaux du Caire, qui font le commerce d'Arabie, étant le compagnon d'Huſſein Bey, l'avoit mené voir à Jidda le capitaine Thoenhik, & quelques autres de nos capitaines Anglois, dont la précieuſe coutume eſt de faire beaucoup de civilités à ces ſortes de perſonnages.

Hussein Bey fit beaucoup de queſtions au Janiſſaire, qui lui dit que j'étois Anglois, protégé du Grand-Seigneur, du Bey & de la porte du Caire, & que, par humanité, par charité, j'avois fourni de l'eau & d'autres proviſions à des étrangers Turcs, avec qui nous avions traverſé le déſert. Huſſein parut alors très-fâché de la conduite de ſes gens, qui avoient tiré le ſabre contre mes domeſtiques & taillé en pièces mon tapis & quelques cordes. Il ordonna de ſon propre mouvement à ſon Kaya, ou premier Lieutenant, de quitter ſon logement, & au lieu de me renvoyer mon bagage, il le fit porter dans l'appartement du Kaya. Mais je refuſai abſolument de profiter de ſa politeſſe. Je lui fis dire que je ſavois qu'il n'étoit-là que pour quelques jours, & que comme j'y ſerois moi-même pour plus

long-tems, je me contenterois de prendre son logement à son départ pour mettre mes effets à l'abri des Arabes; mais qu'il n'y avoit aucun risque à courir pendant qu'il étoit dans la Ville. J'ajoutai que j'irois lui présenter mon respect dans la soirée, quand la chaleur seroit moins forte. J'y allai en effet; & je lui portai un petit présent, auquel il ne s'attendoit sûrement pas. Nous nous fîmes réciproquement beaucoup de civilités. Les Turcs, qui avoient été mes compagnons de voyage, étoient tous chez lui; & il me donna, à plusieurs reprises, beaucoup de louanges sur la charité, la générosité, l'humanité, que j'avois exercées envers eux.

Les Turcs trouvant une occasion d'être favorablement écoutés, ne manquerent pas de porter des plaintes contre l'Arabe, qui avoit tenté de les voler dans le désert. Hussein Bey me demanda si cela étoit arrivé dans ma tente? Je répondis que c'étoit dans celle de mes domestiques. « Pour quelle raison, me » dit-il, vous autres Anglois, qui connoissez si bien ce que c'est » qu'un bon Gouvernement, n'avez-vous pas donné ordre qu'on » fît tomber devant la porte de votre tente, la tête du coupable, tan- » dis qu'il étoit en vos mains? » — « Bey, repliquai-je, je sais » ce que c'est qu'un bon Gouvernement; mais étranger & » chrétien, je n'ai aucun titre pour exercer le pouvoir de vie & » de mort dans ce pays. Il n'est qu'un seul cas, où je me le » permettrois; ce seroit celui, où un homme attenteroit à ma » vie. Alors je crois que je serois en droit de me défendre, » quelles qu'en pussent être les conséquences pour l'agresseur. » Mes gens prirent l'Arabe sur le fait. Ils savoient de moi que, » dans ces sortes d'occasions, il falloit châtier le voleur de ma- » nière à le mettre hors d'état de dérober pendant deux mois.

TOUTE la Ville fut épouvantée à l'arrivée de tant de barbares, qui ne connoissent d'autre loi que leur caprice. Ils conduisoient mille chameaux, chargés de bled destiné pour la Mecque. Tous les habitans fermerent leur porte, & je fis comme eux. Le Bey m'envoya dire de venir m'établir dans le château. Mais je n'avois point peur ; & apprenant que les Arabes étoient de la nation du Sheik *Nimmer*, je résolus d'éprouver si je pourrois me fier à eux ou non dans le désert. Je me contentai de faire mettre en sûreté dans une chambre du château, mes instrumens, ma pharmacie, mes papiers, mon argent, & mes autres effets les plus précieux. On en ferma la porte, sur laquelle le Bey fit clouer des pièces des bois en travers ; on m'en remit la clef, & on y mit une sentinelle pendant le jour & deux pendant la nuit.

LE lendemain, matin j'étois allé me promener sur le port, & je m'amusois à chercher des coquillages, quand j'apperçus un de mes domestiques, qui couroit vers moi d'un air effrayé. Il m'avertit que les Ababdé avoient reconnu qu'Abdel Gin étoit un des Atouni, leurs ennemis, & qu'ils l'avoient déjà égorgé, ou que du moins ils étoient prêts à le faire ; car il le leur avoit vu saisir avec tant de fureur qu'il étoit impossible, dit-il qu'ils l'épargnassent une minute.

MON domestique avoit eu la précaution de me mener un cheval sur lequel je montai immédiatement, voyant bien qu'il n'y avoit pas de tems à perdre ; &, en habit de pêcheur & avec un turban rouge sur la tête, je traversai la Ville au grand galop. Si j'étois alarmé moi-même, je ne manquai pas d'alarmer

mer beaucoup d'autres personnes. Loin de penser que je courois où étoit le danger, on croyoit que le danger me poursuivoit & occasionnoit ma vîtesse. Je dis seulement en passant à mon domestique de m'envoyer deux de mes gens, à qui le Bey feroit prêter des chevaux.

CEPENDANT à peine eus-je fait un mille au milieu des sables, que je commençai à réfléchir sur la témérité de ma démarche. J'allois m'aventurer au milieu du désert, parmi une troupe nombreuse de sauvages, dont tout le métier est le pillage & le meurtre, & où il y avoit apparence que je ne serois pas moins maltraité, que l'homme que je voulois sauver. Mais, voyant une foule à un demi-mille au-devant de moi, pensant que c'étoit-là qu'on massacroit peut-être ce pauvre, honnête & bon Abdel Gin, je ne m'occupai que de lui, & j'oubliai ma propre sûreté.

A mon approche, six ou sept Arabes à cheval m'environnerent, & commencerent à parler entr'eux dans leur langage particulier. J'avoue que je ne fus pas alors très-content de ma situation. Il ne leur en auroit pas beaucoup coûté de me donner un coup de lance parderrière, d'enlever mon cheval, & après m'avoir dépouillé de tous mes habits, de m'enterrer dans un tas de sable, s'ils étoient encore assez humains pour prendre cette peine.

CEPENDANT je rassemblai tout mon courage; & je leur demandai d'un ton plein d'assurance: « Quels étoient les hom» mes que je voyois en avant? » —Après un moment de silence, ils me répondirent: « Ce sont des hommes. » Ensuite ils se regarderent entr'eux, en faisant une mine assez singulière, & comme

s'ils avoient voulu ſe dire : « voilà un étrange perſonnage ! »
— « Sont-ce des Arabes? repris-je. Viennent-ils de Sheik Ammer? »
— l'un d'eux fit un ſigne de tête, & murmura plutôt qu'il ne dit, « oui, ce ſont des Ababdé de Sheik Ammer. » — « Alors » dis-je, Salam Alicum! nous ſommes freres. Comment ſe » porte Nimmer? Qui vous commande ici? où eſt Ibrahim? »

Au nom de Nimmer, au nom d'Ibrahim, leur contenance changea; non qu'ils priſſent un air plus doux & plus poli, mais ils me regarderent avec une grande ſurpriſe. Ils ne m'avoient pas encore rendu mon ſalut : la paix ſoit entre nous! mais un d'eux me demanda qui j'étois? — « Apprends- » moi plutôt, lui dis-je, qui eſt-ce que je vois là-bas? » — « C'eſt un Arabe, notre ennemi, répondit-il, coupable d'avoir » répandu notre ſang. » — « Non, répliquai-je, c'eſt un de » mes domeſtiques, un Arabe Howadat. Sa Tribu vit en paix » aux portes du Caire, comme la vôtre vit à Sheik Ammer, » aux portes d'Aſſouan. Mais je vous demande encore où eſt » Ibrahim, le fils de votre Sheik? » — « Ibrahim, me répondit- » il, eſt à notre tête. C'eſt lui, qui nous commande ici. Mais » qui êtes-vous? » — « Venez avec moi lui dis-je. Faites-moi » voir Ibrahim. Vous apprendrez qui je ſuis. »

Je laiſſai cette troupe, & j'en traverſai une autre, au milieu de laquelle étoit le pauvre Abdel Gin, attaché par le cou & à moitié étranglé, avec une corde de crin, & me criant de toute ſa force de ne pas l'abandonner. Je marchai promptement vers la tente noire, au bout de laquelle je vis une longue lance plantée, & je trouvai à la porte Ibrahim & ſon frere, avec ſept ou huit autres Arabes. Ibrahim ne me remit

pas tout de suite : Mais je descendis de cheval, & à peine touchai-je le poteau de la tente en disant *fiarduc* (1), que les deux freres me reconnurent. « Eh, quoi! me dirent-ils, êtes-vous » Yagoubé, notre médecin, notre ami? » — « Laissez-moi plutôt » vous demander, leur répondis-je, si vous êtes vous-mêmes les » Ababdé de Sheik Ammer, qui avez prononcé une malédiction » sur vous & sur vos enfans, si vous leviez la main contre » moi ou contre les miens, soit dans le désert, soit dans les » champs labourés? si vous vous êtes repentis de ce serment, » ou si vous ne l'avez fait que pour me tromper, je viens me » remettre en vos mains dans le désert. »

» De quoi s'agit-il donc? reprit Ibrahim. Nous sommes les » Ababdé de Sheik Ammer, nous n'avons aucun étranger parmi » nous, & nous disons encore : « maudit soit celui d'entre nos » peres ou nos enfans, qui levera la main contre vous dans » le désert, ou dans les champs labourables. »

« Ainsi, lui dis-je, vous êtes tous maudits ici, car un grand » nombre de vos Arabes sont prêts à assassiner un de mes gens. » Ils l'ont pris à la vérité, dans ma maison *enville*, qui peut-être ne se trouve pas comprise dans votre serment, car ce n'est ni le *désert*, ni un champ labourable. » — J'étois véritablement irrité en prononçant ces paroles.

« Bon! dit Ibrahim. Que signifie cette moquerie? une telle » distinction seroit une absurdité. Qui sont ceux de mes Arabes, » qui ont assez d'autorité pour prendre des prisonniers & pour

(1) Ce mot signifie, je suis sous votre protection.

» les assassiner tandis que je suis ici? que l'un de vous, ajouta-» t-il en parlant à ses gens, monte sur le cheval du Yagoubé, » & m'amene cet homme.» Alors revenant à moi, il me pria » d'entrer dans sa tente & de m'asseoir. «Que Dieu m'abandonne » moi & les miens, dit-il, si l'un d'eux, ayant touché comme » vous le dites, un cheveu de la tête de votre domestique, » il boit encore des eaux du Nil.»

Plusieurs Arabes, qui m'avoient vu à Sheik Ammer, se rassemblerent alors autour de moi, les uns pour me demander des conseils sur quelque maladie, les autres pour me faire compliment, & d'autres aussi m'importunant de beaucoup de questions oiseuses. Mais enfin Abdel Gin parut, avec quarante ou cinquante Ababdé. Il n'avoit plus de corde autour du cou. Une violente altercation s'éleva entre Ibrahim & ses gens. Ils parloient dans leur langage particulier que je n'entendois point. Tout ce qu'il me fut possible de comprendre, c'est que ceux qui avoient arrêté Abdel Gin furent violemment réprimandés, car tous les autres leur dirent quelques duretés, en désapprouvant leur action.

Pendant tout le tems que dura l'explication, j'entendis souvent prononcer le nom d'Hassan Sidi Hassan. Là-dessus je commençai à soupçonner quelque chose de la vérité, & ayant demandé en Arabe ce que c'étoit que ce Sidi Hassan, j'appris tout le secret.

L'on peut se rappeller que l'Arabe Abdel Gin, qui fut celui qui saisit le domestique du chef de la caravane Sidi Hassan, lorsque ce domestique se glissa dans ma tente pour dérober

un des porte-manteaux des Turcs; qu'alors mes gens battirent le voleur jusqu'à le laisser pour mort sur la place, & que depuis Hussein Bey ordonna, sur la plainte des Turcs, qu'on pendît ce misérable. Mais, pour se venger de cela, Sidi Hassan dit aux Ababdé qu'Abdel Gin étoit un espion des Atouni; qu'il avoit été reconnu pour tel dans la caravane; & qu'il étoit venu pour savoir le nombre des Ababdé, & les faire surprendre par ses compagnons. Sidi Hassan se garda bien de dire alors qu'Abdel Gin étoit mon domestique, & que j'étois à Cosséir. De sorte que les Ababdé crurent pouvoir sacrifier justement ce pauvre Arabe.

Tout se termina alors par des assurances d'amitié. On me demanda quelques nouveaux remèdes pour Nimmer; on me fit beaucoup de remerçiemens pour ceux que j'avois déja donnés, & une immense quantité de viande, fort bien préparée dans des plats de bois, nous fut servie, & nous bûmes de l'eau fraîche des rochers de Tersowey.

Pendant ce tems-là deux de mes gens & trois de la suite d'Hussein Bey, vinrent avec beaucoup d'inquiétude pour s'informer de ce qui se passoit; mais comme ils ne se soucioient pas plus de la compagnie des Arabes que les Arabes de la leur, je les renvoyai pour apprendre mon aventure au Bey. Bientôt après je pris moi-même congé des Ababdé, emmenant avec moi Abdel Gin, qui avoit été habillé des pieds jusqu'à la tête par Ibrahim. Ce Seik nous donna aussi deux de ses Arabes pour nous accompagner en cas d'accident.

Je ne puis m'empêcher de m'accuser ici d'une chose, que

je regarde maintenant comme un grand mal : mais j'étois si indi-gné alors contre Sidi Hassan, qu'en quittant Ibrahim, je m'oubliai jusqu'à lui dire : « A présent, Sheik, que j'ai fait tout » ce que vous avez desiré sans en attendre jamais aucune ré» compense, la seule chose que je vous demanderai & qui » sera probablement la dernière, c'est que vous me vengiez de » cet Hassan, qui est tous les jours en votre puissance. » Alors il me tendit la main, en disant : « Hassan ne mourra point » dans son lit, ou je ne parviendrai jamais jusqu'à la vieil» lesse. »

Nous retournâmes alors très-satisfaits à Cosséir, ou je remarquai que mes liaisons imprévues avec les Ababdé me donnoient une considération, qui me mettoit à l'abri de tout danger; d'autant qu'on avoit vu en même-tems que j'étois aussi l'ami des Atouni, puisque j'avois sauvé un Arabe de leur tribu.

Le Bey voulut absolument que je soupasse avec lui. Je lui racontai alors toute l'histoire ; ce qui parut l'étonner beaucoup ; car il s'écria plusieurs fois : « Menullah ! Menullah ! Mucktoub ! » mots qui signifient : « c'est la volonté de Dieu ! c'est la vo» lonté de Dieu ! cela étoit ainsi écrit ! » & quand j'eus fini, il me dit : « je ne veux point laisser ici ce traître avec vous » pour vous inquiéter encore. Je veux l'obliger à me suivre à » Furshout, comme c'est son devoir. » Il l'y obligea en effet : mais, à mon grand étonnement, Sidi Hassan, qui ne pouvoit ignorer ni ce qui venoit de se passer, ni les plaintes que j'avois portées contre lui au Sheik Hamam, vint à moi avant son départ, tandis que je prenois du café avec le Bey, &

me remit un morceau de papier contenant une adresse, & une note, avec prière de lui acheter un sabre à la Mecque. Il paroît que ces sortes de sabres sont fabriqués en Perse; & comme je ne comprends point les mots dont se servit Hassan pour les désigner, je les copie ici afin qu'on puisse connoître le véritable nom de ces sabres excellens. Ils sont appellés Suggaro Tabanne Haresanne Agemmi.

Quoiqu'assez accoutumé à dissimuler mon ressentiment, il m'étoit impossible d'après le tour que Sidi Hassan avoit voulu me jouer avec les Ababdé, de me contraindre avec lui. Je jettai le papier aux pieds du Bey, en disant à Hassan : « Ce sabre si précieux seroit inutile, même déplacé dans les » mains d'un lâche, d'un traître tel que vous; car vous ne » pouvez pas ignorer que je sais bien que vous l'êtes. »

Il regarda le Bey, comme pour se plaindre à lui d'une pareille insulte : mais le Bey lui dit, sans aucun ménagement, » cela est vrai, Hassan, cela est vrai. Si j'étois à la place » d'Ali-Bey, & que vous en eussiez usé avec aucune des per- » sonnes qui me sont attachées, ou même avec aucun étran- » ger, comme vous en avez usé avec lui, je vous ferois » planter sur un pieu dans le marché, jusqu'à ce que les » enfans vous eussent assommé à coups de pierres. Il s'est plaint » de vous dans une lettre au Sheik Hamam, & je veux déposer » moi-même que votre conduite n'est pas celle d'un vrai Mu- » sulman. »

Tandis que j'avois été avec les Ababdé, on avoit apperçu un vaisseau en détresse, & tous les canots de la rade étoient

allés à ſon ſecours & l'avoient toué dans le port. C'étoit préciſément le vaiſſeau qui portoit les vingt-cinq Turcs, & qu'on avoit trop chargé. Rien n'eſt ſi dangereux que de s'embarquer ſur cette côte, car les vaiſſeaux, qui y naviguent, ne ſont point pontés, & on les remplit de bled d'un bout à l'autre, & on met encore une planche dans l'écrancrure qui ſe trouve entre la partie élevée du devant, & celle de derrière, & qui forme à-peu-près tout ce qui reſte au-deſſus des vagues. Des ſacs, des voiles gaudronnées, des nates, ſont étendues ſur le bled; & c'eſt-là que les paſſagers couchent. Lorſque la mer eſt un peu agitée, & qu'elle entre dans le vaiſſeau, le bled gonfle prodigieuſement, & augmente tellement de poids, que le vaiſſeau enfonce, & l'eau entrant dans l'échancrure que l'on a fermée avec une planche, il eſt bientôt ſubmergé.

Quoique chaque jour voie arriver quelque accident ſemblable & provenant de la même cauſe, le deſir de gagner de l'argent dans ces ſortes de charrois, qui n'ont lieu qu'une fois par an, eſt tel que tous les vaiſſeaux partent non moins chargés que ceux qu'un chargement trop conſidérable a fait périr. C'eſt juſtement ce qui arriva à celui où étoient les vingt-cinq Turcs. Impatiens de s'éloigner de Coſſéir, ils ne voulurent pas attendre que le beau tems fût sûr. *Ullah Kerim*! S'écrièrent-ils; Dieu eſt puiſſant & miſéricordieux. Et ſur cela ils entreprirent une navigation, où, en vérité, il ne falloit pas moins d'un miracle pour les ſauver.

Ces Turcs ſe rendirent tous à terre excepté un ſeul, le plus jeune & le plus aimable, qui ayant eu le malheur de tomber

tomber pardessus le bord, s'étoit noyé. Le Bey les accueillit avec beaucoup d'humanité, & les défraya de tout; mais la Mer les avoit tellement effrayés qu'ils étoient presque résolus de ne plus se rembarquer.

Le Bey étoit venu de Jidda, dans un petit vaisseau très-solide, qui étoit du port de Shéher (1), d'où on l'avoit expédié chargé d'encens, denrée ordinaire qui sort de ce port. Le Raïs avoit des affaires à Tor dans le fond du Golfe, & il pria le Bey de me le recommander. Je n'avois moi-même nul besoin d'aller à Tor : mais comme j'avois lié une sorte d'amitié avec ce Raïs, d'après les fréquentes conversations que nous avions eues ensemble, & qu'il se vantoit comme mon dernier patron, d'être un grand saint, espèce de caractère que je croyois pouvoir ménager à ma fantaisie, je proposai au Bey de contribuer, avec moi, à récompenser ce Capitaine, pour qu'il portât nos amis les Turcs à Yambo, afin qu'ils ne sussent pas privés du bonheur qu'ils espéroient de leur voyage au tombeau du Prophète, & pour lequel ils avoient déjà pris tant de peine. Je promis en même-tems au Raïs, qu'à son retour de Yambo je freterois son vaisseau pour un mois; & comme j'avois alors formé le dessein de visiter la mer rouge jusqu'au détroit de Babel-mandeb, il s'engagea à se conformer à mes ordres jusques à ce que je voulusse le renvoyer.

Rien ne pouvoit être plus agréable que cet arrangement aux différentes personnes qui y étoient intéressées. Le Bey promit de ne pas quitter Cosséir jusques à ce que le vaisseau eût mis

(1) C'est sur la côte de l'Arabie heureuse. Siagrum Promontorium.

à la voile; moi je m'obligeai de le prendre à son retour; & comme le Raïs, en sa qualité de saint, nous assura que si quelque rocher se rencontroit sur son passage, il se rangeroit à côté, où il deviendroit mou comme une éponge, ainsi que cela lui étoit déjà plusieurs fois arrivé, les Turcs & nous ne redoutâmes plus aucun danger pour ce voyage.

Tout alloit ainsi à notre satisfaction; quand malheureusement les Turcs rencontrerent en allant s'embarquer Sidi Hassan, qu'ils regardoient, avec raison, comme l'Auteur de toutes leurs infortunes. Tous les vingt quatre à-la-fois tirerent leurs épées, & sans attendre des sabres de Perse, comme lui, ils vouloient le tailler en pièces: mais ils portoient de grandes culottes de drap à la hollandoise, ce qui les empêchoit de courir, & Sidi, qui n'étoit point embarrassé par les siennes, se sauva avec beaucoup d'agilité. Cependant on lui tira plusieurs coups de pistolet, dont un lui attrapa le derrière de l'oreille. Il se réfugia sous la protection du Bey; & nous ne le revîmes plus.





CHAPITRE IX.

Voyage au Jibbel Zumrud. — Retour à Cosséir. — Le Chevalier Bruce s'embarque à Cosséir. — Il visite les isles de Jaffateen. — Il arrive à Tor.

Le Bey & les Turcs partirent de Cosséir pour leurs différentes destinations. Je fis embarquer avec les Turcs mon Arabe Abdel Gin, & non-seulement je lui fis un présent, mais je le recommandai à mes généreux Compatriotes, qui étoient à Jidda, si, par hasard, il alloit dans cette Ville.

Je me logeai alors dans le château ; &, comme les Ababdé m'avoient raconté des choses fort étranges de la montagne des Eméraudes, je résolus d'y faire un voyage en attendant le retour de mon Raïs.

Il étoit impossible de savoir la distance de cette montagne par le rapport des gens du pays. Quelquefois on la disoit éloignée de vingt-cinq milles, quelquefois de cinquante, ensuite de cent ; puis Dieu sait combien elle étoit reculée !

Je pris un homme, qui avoit été deux fois à cette montagne des Emeraudes ; je fretai le meilleur vaisseau qui fût dans le port ; & le mardi, 14 de Mars, environ une heure avant l'aube nous fîmes voile de Cosséir, avec un vent de Nord-Est. Ce

vent étoit très-modéré, & nous longeâmes la côte, extrêmement récréés par la vue des montagnes de marbre verd ou rouge, qui la dominent.

NOTRE vaisseau n'avoit qu'une voile tissue avec des feuilles d'une espèce de palmier, qu'on appelle *Doom*, & semblable à une épaisse natte de paille. Elle étoit attachée en haut, & on la tiroit comme un rideau; mais on ne pouvoit pas la baisser avec une vergue, comme une voile ordinaire, de sorte que, dans un mauvais tems, si la voile avoit été ferlée elle seroit devenue si pesante, que le vaisseau eût été renversé, ou le mât brisé & emporté; mais en revanche les planches du vaisseau étoient bien cousues ensemble, & il n'y avoit pas un clou, pas un seul morceau de fer dans toute la construction du bâtiment. Aussi quand on frappe contre quelque rocher avec de tels vaisseaux, il arrive peu de dommage. Mais, comme je ne m'y fiois point, j'insistai pour que nous allassions tout doucement le long de la côte.

LA terre, que nous avions sous le vent, appartenoit à nos amis les Ababdé. Il étoit aisé de ramasser beaucoup de coquillages sur tous les hauts fonds, que nous rencontrions. J'avois mis dans le vaisseau quatre outres d'eau fraîche, lesquelles étoient grosses comme des muids, & avoient chacune une bouée, bien attachée avec une corde; de sorte que si nous avions fait naufrage près de terre, nous nous aurions procuré du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre; & je ne doutois pas que nous ne pussions recevoir des secours, avant d'être à la dernière extrémité. Il n'y auroit eu un grand danger pour nous qu'en périssant au large, de quoi je n'avois guère peur.

Le 15, à neuf heures du matin, nous vîmes un grand rocher, qui s'élevoit comme une colonne du sein de la mer. Je le pris d'abord pour une partie du Continent : mais je le reconnus bientôt pour une Isle. Comme nous nous avancions de ce côté-là, que le soleil étoit très-beau, & la mer très-calme, je pris hauteur, & je trouvai que nous étions par les 25° 6' de latitude ; & l'Isle paroissant à un lieue de distance au Sud-Sud-Ouest de notre vaisseau, je conclus que sa latitude étoit de 25° 3' nord. Cette Isle est à environ trois milles du rivage, de forme ovale, & s'élevant tout-à-coup vers le milieu. On la nomme, dans le langage du pays, Jibbel Siberget, ce que nous rendons par montagne des émeraudes. Siberget est pourtant un mot de la langue des Pasteurs, qui, je pense, n'ont jamais vu une seule émeraude ; & quoique la traduction Arabe soit Jibbel zumrud, & que le mot zumrud s'emploie pour nommer l'émeraude, pierre très-fine, & fort connue depuis la découverte du nouveau monde, je doute beaucoup que ni Siberget, ni Zumrud ait eu cette signification dans les premiers siècles. La raison qui, je crois, a fait donner à l'Isle le nom de Jibbel Siberget, c'est qu'on y trouve, ainsi que sur le Continent, qui l'avoisine, beaucoup de morceaux d'une substance verte, crystalline & transparente ; cependant, quoique verts, ils ont des veines & des taches, & ne sont pas à beaucoup près aussi durs que le crystal de roche. C'est sûrement une production minérale : mais elle n'a guere plus de solidité que le verre. J'imagine enfin que c'est-là ce que les Arabes Pasteurs ou les Peuples du Beja, appelloient *Siberget*, les Latins *Smaragdus*, & les Maures Zumrud.

Le 16, à la pointe du jour, je pris avec moi l'Arabe de

Cosséir, qui connoissoit l'Isle, & nous débarquâmes dans un endroit parfaitement désert. Nous trouvâmes d'abord un sable mouvant, comme celui de Cosséir, & ensuite un sol plus solide, où il n'y avoit pour toutes plantes que de la rue & de l'absynthe. Nous nous enfonçâmes à environ trois milles du rivage dans un pays toujours non moins désert, où on ne voyoit que quelques acacias répandus ça & là; & enfin nous parvînmes jusqu'au pied de la montagne. Je demandai à mon guide le nom de cet endroit; & il me répondit qu'on l'appelloit Saïel. Ces sortes de gens ne manquent jamais de dire des noms; & les Voyageurs qui n'entendent pas la langue du pays, les croient sur leur parole. Je me trouvai alors dans ce cas-là. Mon guide ne savoit point le nom de cet endroit; peut-être même n'en existoit-il aucun: mais il le baptisa tout de suite Saïel, ce qui signifie un Acacia mâle; & cela vraisemblablement parce qu'il y vit un Acacia: Aussi, pour la même raison, il auroit pu donner le même nom de Saïel, à tous les endroits où il se seroit arrêté depuis le golfe de Suez, jusque sous la ligne.

Nous trouvons un pareil abus; dans tous les vieux itinéraires, & particulièrement dans l'Antonin (1). De telle ville à telle ville, il y a tant de lieues. Et quelle est la première station? *El Seggera*, à dix milles. Les lecteurs prennent cet El Seggera pour le nom d'une ville, ainsi que le Jesuite Hardouin & tous les Commentateurs l'ont fait: mais bien loin que Seggera (2) soit un nom de ville, il signifie au contraire qu'il

(1) Itin. Anton. à Carth., p. 4.

(2) Ainsi la première station après Syéné est appellée Hiera Sycaminos; d'après un Sycomore, Ptolem. lib. 4, p. 108.

n'y a point de ville en cet endroit, & que le Voyageur est obligé de s'arrêter la nuit sous un arbre. Saïel veut dire à-peu-près la même chose.

Au pied de la montagne, ou à environ sept pas au-dessus de sa base, il y a cinq trous, ou puits, dont le plus grand n'a pas quatre pieds de diamètre. On les nomme les puits de Zumrud ; & c'est de-là, dit-on, que les Anciens tiroient des émeraudes. Nous n'avions ni le dessein d'entrer dans ces puits ni les choses qu'il nous eût fallu pour pouvoir y descendre ; d'autant que l'air y est vraisemblablement très-mauvais. Je ramassai des chandeliers & quelques fragmens de lampes, pareils à ceux qu'on rencontre par millions en Italie ; je trouvai aussi quelques très-petits morceaux de ce crystal verd & fragile, qu'on nomme siberget & bilur en Ethiopie, & qui est peut-être le zumrud, le smaragdus décrit par Pline, mais non l'émeraude connue depuis la découverte de l'Amérique, dont la qualité est bien différente. La véritable émeraude du Pérou n'a pas moins de dureté que le rubis.

Pline compte douze sortes d'émeraudes, & nomme les (1) différens pays, où on les trouvoit. Plusieurs Auteurs ont cru que le smaragdus des Latins, étoit un espèce de jaspe très-fin. Pomet nous assure que c'est un minéral qui se forme dans les mines de fer, & il dit qu'il avoit une émeraude où il y avoit encore du fer attaché. Si cela étoit vrai, les plus belles émeraudes ne viendroient point du Pérou, où jusqu'à présent on n'a pas pu découvrir du fer.

---

(1) Plin., lib. 37, cap. 5.

A l'égard des émeraudes orientales qui viennent ; dit-on, de l'Inde, elles sont maintenant bien connues, & leur prix est à peu-près fixé : mais toute notre industrie, toute notre avarice n'a pas encore pu découvrir dans ce pays-là, une mine de ces pierres. Il n'y a certainement point de doute que les émeraudes ne fussent connues dans les Indes orientales, lorsqu'on a trouvé le passage du Cap de Bonne-Espérance. Il n'y en a pas non plus que les Romains n'en tirassent de ces contrées lointaines. Cependant les émeraudes étoient excessivement rares dans l'Antiquité, & on en faisoit un tel cas ; que c'étoit un crime pour un artiste que de graver sur une émeraude. (1)

Il est probable que quelque ancien peuple de l'Orient étoit en communication avec le nouveau monde, bien longtems avant que nous y songeassions nous-mêmes. Les émeraudes qu'on en avoit tiré, sont les mêmes, qui passerent ensuite en Europe, & qu'on nomma les émeraudes orientales, jusqu'à ce qu'elles fussent confondues avec les Péruviennes, (2) dont les Juifs & les Maures porterent une grande quantité dans l'Inde, après la découverte de l'Amérique.

Mais ce qui prouve invinciblement que nous ne sommes point d'accord avec les Anciens sur l'émeraude ; c'est ce que Théophraste (3) dit avoir vu dans des livres des premiers Egyptiens, au sujet d'une émeraude de quatre coudées, ou six

(1) Plin., lib. 37, cap. 5.
(2) Tavernier, vol. 2.
(3) Theophrastus Περὶ λίθων.

pieds

pieds de long, qui avoit été envoyée en présent à l'un de leurs Rois. Il rapporte également qu'il a vu en Egypte dans un des Temples de Jupiter, un obélisque de soixante pieds de hauteur fait avec quatre émeraudes; & Roderic de Tolède dit que quand les Sarrasins s'emparerent de cette ville, Tarik, leur chef, avoit une table d'une émeraude de 365 coudées, ou 547 pieds & demi de long. Les histoires de l'invasion des Maures en Espagne parlent de beaucoup d'autres émeraudes à-peu-près pareilles.

Après avoir satisfait ma curiosité dans les montagnes des émeraudes, sans avoir rencontré une seule créature vivante, je repris le chemin de mon vaisseau, où je trouvai un excellent dîner de poisson tout prêt. Il étoit composé de trois différentes espèces de poisson, qu'on nomme Bisser, Surrumbac & Nhoude El benaat. Le bisser semble être de l'espèce des huîtres; mais ses deux coquilles sont également courbes & concaves, & elles ont sur le côté une jointure faite comme une charnière ou plutôt comme un gond, par où elles s'ouvrent. Ce poisson est barbu, comme quelques huîtres, qu'on ne mange pas & qu'on jette. Nous en trouvâmes quelques-uns de deux pieds de long. Mais le plus grand qu'on ait jamais vu est celui qui sert de bénitier dans l'église de Notre-Dame à Paris. (1)

Le second poisson dont nous mangeâmes étoit le Concha veneris, armé de longues pointes; & le troisième dont le nom signifie dans la langue du pays, le sein de la Vierge, avoit

(1) Clamps.

des coquilles d'une extrême beauté, en forme pyramidale d'environ quatre pouces de hauteur & d'une couleur superbement variée de verd & de nacre de perle.

Tous ces poissons ont un goût poivré, & on les regarde comme très-salubres. Il est d'ailleurs d'autant plus commode qu'ils portent avec eux ce goût d'épice, que les Voyageurs comme moi, se chargent rarement de pareilles drogues.

Indépendamment d'un grand nombre de beaux coquillages, que nous ramassâmes, nous choisîmes aussi plusieurs branches de corail, des coralines, des yusser, (1) & plusieurs autres curiosités précieuses pour l'Histoire naturelle.

Nous étions alors pourvus de tout ce qui nous étoit nécessaire. Le tems étoit beau. Nous n'avions aucun doute qu'il ne continuât. Pleins d'ardeur pour voyager, nous regrettions seulement de n'avoir pas pris, une fois pour toutes, congé de Cosséir pour nous rendre à Jidda.

Dans cette heureuse disposition, nous remîmes à la voile à trois heures de l'après-midi; & le vent nous favorisa tellement que le lendemain, 17, à huit heures du matin, nous nous trouvâmes à environ deux lieues d'une petite Isle, connue du Pilote, sous le nom de Jibbel Macouar. Cette Isle est au moins à quatre milles de la terre ferme, & elle est très-élevée; de sorte qu'en mer on peut la voir, je crois, de plus de huit lieues: mais on ne la distingue pas ordi-

(1) C'est une espèce de Keratophite, qui croît au fond de la Mer.

nairement du Continent. Je calculai qu'en faisant mes observations, j'avois dû me trouver à environ 0.° 4′ de distance de cette Isle, & que conséquemment sa latitude prise au centre pouvoit être par les 24.° 2′ nord.

La côte de la grande terre, qui s'étend du Jibbel Siberget à Macouar a une direction presque Nord-Ouest & Sud-Est, s'alongeant en forme de promontoire ; puis elle change de direction, s'étend au Nord-Est & Sud-Ouest, & se termine en une petite baye. Aussi l'on a bizarrement imaginé qu'elle ressembloit à un nez d'homme, & les Arabes l'ont nommée *Ras El Anf*, le cap du nez. Les montagnes, qui s'élèvent dans cette partie, sont d'une couleur sombre & brûlée ; & elles sont remplies d'escarpemens comme si des torrens s'étoient ouverts plusieurs passages entre les rochers.

Les vaisseaux qui font le cabotage de Masuah & de Suakem à Jidda, dans le fort de la mousson d'été, ont soin de se tenir le long de la côte d'Abyssinie, où ils trouvent un joli vent d'Est qui souffle ordinairement pendant la nuit, & un vent d'Ouest pendant le jour, s'ils naviguent assez près de terre, ainsi que leur construction le leur permet.

Le vent violent de Nord-Est soufflant droit dans le golfe, pousse les vagues par le détroit de Babel mandeb dans l'océan Indien, où se trouvant accumulées, elles se reportent bientôt en arrière, & encore dans le milieu du canal, elles vont se déployer sur les écueils des deux côtés de la mer Rouge. Quelque long que paroisse ordinairement le voyage de Masuah au Jibbel-maçouar, le vent favorable que nous eûmes & les cou-

rants, si je puis les nommer ainsi, nous eurent bientôt portés auprès de cette Isle.

CEPENDANT un grand vaisseau ne pourroit pas hasarder de naviguer le long de la côte, où il rencontreroit sans cesse des écueils. Mais les petits bâtimens, bien cousus, qui cèdent, sans danger, à la violence des flots, & qui glissent légèrement sur des bancs de corail, & quelquefois sur des rochers plus aigus, peuvent seuls suivre cette route. Arrivés à cette Isle, ils tournent leur proue vers la rive opposée, & ils traversent le canal en une seule nuit, pour se rendre à la côte d'Arabie, quoiqu'ils aient presqu'un vent contraire. La route, qu'on suit dans une si singulière navigation, est marquée sur ma carte, (1) avec exactitude, & a été vérifiée de manière qu'aucun Marin ne peut la soupçonner d'erreur.

A trois heures de l'après-midi, nous remîmes en mer, & nous continuâmes à parcourir la côte, avec un vent toujours favorable. Nous ne vîmes nulle part aucun indice d'habitation; les montagnes étoient par-tout également escarpées & brisées, & suivoient toujours la direction de la mer, plus ou moins avancées, ou reculées, comme la côte elle-même. Cette côte est très-dangereuse. Nous ne vîmes ni près de la terre ferme, ni autour des Isles, d'autre endroit, où l'on pût jetter l'ancre que sur les bords même; de sorte que quand nous débarquions, nous courions risque de rompre notre beaupré contre le rivage.

L'ISLE du Jibbel-macouar a de forts brisans dans tous ses

(1) Voyez la Carte.

angles. Cependant, quoique nous fussions très-rapprochés de ces brisans, la sonde ne nous rendit point de fond. Nous nous avançâmes alors entre Jibbel-macouar & l'autre petite Isle, qui est au Sud-Sud-Est à environ trois milles, & nous sondâmes sous le vent; mais nous ne trouvâmes encore point de fond à toucher presque la terre.

Presque au coucher du soleil, j'apperçus une petite Isle sablonneuse, que nous avions laissée à environ une lieue à l'ouest. Il n'y avoit ni arbre, ni buisson, ni aucune proéminence, qui pût la faire distinguer. Mon dessein étoit alors de m'avancer jusqu'à la rivière de Frat, qui est marquée sur les cartes comme très-large & très-profonde: mais, considérant que sa latitude étoit indiquée vers les 21.° 50′, c'est-à-dire, au-dessus des pluies du tropique, je ne pus croire à l'existence de cette prétendue rivière.

Il est un fait certain; c'est que nous ne connoissons point de rivière au Nord des sources du Nil, qui ne tombe dans le Nil même. De plus, je puis assurer qu'il n'y a point de rivière dans toute l'Abyssinie, qui se jette dans la mer Rouge. Les pluies du tropique ont leurs bornes, & ne tombent point pardelà le 16.° de latitude. Ainsi, il n'y a point-là de rivière ni de fleuve, qui se précipite des montagnes, dans les déserts de la Nubie; & nous n'en connoissons point qui soit tributaire du Nil, & qui ait sa source au-dessus des pluies du tropique. Il seroit donc bien extraordinaire que la rivière de Frat prît naissance, dans une des contrées les plus arides du globe, qu'elle pût être aussi considérable que le Nil; & qu'elle conservât l'abondance de ses eaux dans toutes les saisons; avantage que

le Nil n'a point; & qu'enfin, dans un pays où l'eau est si rare & si précieuse, il n'y eût sur ses bords point de Ville, point d'établissemens anciens ou nouveaux, qu'on n'y vît pas même des campemens d'Arabes, qui le taversassent & fissent le commerce de Jidda, qui est précisément vis-à-vis.

Le 18, à la pointe du jour, ne voyant point la terre, j'eus de l'inquiétude, parce que bien que je fusse certain de ma latitude, je ne pouvois nullement me confier au savoir de mon Pilote. Mais demi-heure après le lever du soleil, j'apperçus un rocher très-élevé & très-escarpé, que le Pilote me dit, sur ma demande, être un Jibbel, c'est-à-dire, un roc; & ce fut là tout ce que je pus en tirer. Nous fîmes route vers ce roc, assez mal secondés par le vent; &, à quatre heures, nous y jetâmes l'ancre. Comme cette Isle n'avoit aucun nom connu, & que je ne savois qu'aucun Voyageur y eût été avant moi, j'usai du privilège de ceux qui parcourent des contrées nouvelles, & je lui donnai mon nom. La partie sud de cette Isle est exhaussée & remplie de rochers. La partie nord est basse & se termine en queue, c'est-à-dire, en un rivage qui a beaucoup de pente. Cependant la Mer y est extrêmement profonde jusques au bord, & en sondant du derrière de notre vaisseau, nous ne trouvions point de fond.

Toute cette matinée notre Pilote me pria, comme la veille, de ne pas aller plus loin. Il disoit que le vent avoit changé; qu'il y avoit des signes au sud, dont il ne pouvoit pas douter, & qui lui annonçoient infailliblement qu'avant vingt-quatre heures, nous aurions une tempête, qui nous mettroit dans le cas de faire naufrage; que la rivière que je desirois de voir

étoit vis-à-vis de Jidda, & que, quand je ferois à Jidda, je pourrois m'y rendre en un jour & une nuit, ou par terre, ou par le moyen d'une chaloupe Angloife, parce que je trouverois des gens, qui connoiffoient le pays, & qui ne m'expoferoient à aucun accident; au lieu que, dans le voyage que je faifois en ce moment, je ne pouvois pas rencontrer un homme, qui ne fût mon ennemi. Quoique je ne fois pas beaucoup fufceptible de crainte, mon oreille ne fe ferme jamais à la raifon; & à ce que me difoit mon Pilote, j'ajoutai moi-même en mon particulier, que nous pouviôns très-bien être portés dans la haute mer, & manquer d'eau & d'autres provifions.

Nous dinâmes donc auffi promptement qu'il nous fût poffible, en nous encourageant les uns les autres, autant que nous pûmes. Un peu après fix heures, le vent tourna à l'Eft, & devint variable; & il fe leva un brouillard très-épais, qui couvroit la terre. Cependant à neuf heures du foir ce brouillard fe diffipa; & enfuite nous eûmes une très-forte brife & qui nous faifoit prefque voler fur les flots en nous pouffant droit à Cofféir. Le ciel étoit couvert de nuages paffagers, & quoique j'effayaffe plufieurs fois d'obferver quelqu'étoile au méridien, cela me fut abfolument impoffible. Le vent renforça encore, & continua à nous être favorable.

Le 19, dès que l'aube nous permit de diftinguer les objets, nous vîmes la terre, qui s'étendoit à perte de vue, au nord; & bientôt après nous reconnûmes le Jibbel Siberget, fous le vent à nous. Nous l'avions déjà vu depuis quelque-tems : mais nous l'avions pris pour une partie du Continent.

Après le vent favorable que nous avions eu cette nuit-là,

nous ne pûmes pas nous empêcher de plaiſanter notre Pilote ſur la profonde connoiſſance qu'il diſoit avoir du mauvais tems. Alors il ſecoua la tête, en nous diſant qu'il s'étoit trompé d'autres fois, & qu'il étoit toujours content quand il ſe trompoit de cette manière : mais que nous n'étions pas encore arrivés à Coſſéir, quoiqu'il eſpérât & qu'il crût même que nous nous y rendrions ſans péril. Peu de tems après la girouette, qui étoit à la tête du mât, tourna au nord, puis à l'Eſt, puis au Sud, & enſuite elle fit le tour du compas en ſens contraire. Le ciel devint obſcur, & il tomboit beaucoup de pluie au Sud. Tout-à-coup il partit un grand coup de tonnerre, ſans être précédé d'aucun éclair; & enfin le vent du Sud-Eſt ſouffla de nouveau avec force. Nous nous regardions les uns les autres, en baiſſant à moitié les yeux, & nous gardions un profond ſilence.

Cependant je vis que cela ne remédioit à rien. Nous étions en danger, & il falloit tâcher d'en ſortir le mieux que nous pourrions. Notre vaiſſeau alloit avec une vîteſſe prodigieuſe. La voile, tiſſue de palmier, étoit neuve & peſoit conſidérablement; & ce qui rendoit cet inconvénient encore pire, c'eſt que le mât étoit placé un peu trop en avant. La première choſe que je demandai, fut ſi le Pilote ne pouvoit pas baiſſer ſa grand'voile ? mais cela étoit impoſſible, parce que la vergue étoit attachée fixement au haut du mât. Le ſecond moyen étoit de la plier en la levant en partie, comme un rideau de théâtre : mais notre Pilote nous pria de ne pas le tenter, de peur que nous ne fiſſions chavirer le bâtiment. Malgré cela, je me fis aider par mes domeſtiques, & nous roulâmes une partie de la voile, autour des bâtons, qui la tenoient tendue : mais cela augmenta

le pied

le poids du vaisseau en haut, & en avant ; & la proue s'enfonça tellement à deux reprises qu'il passa beaucoup d'eau par-dessus notre tête, & que je crus que nous étions pour jamais ensevelis dans les vagues. Je suis bien assuré que si le bâtiment n'avoit pas été en bon état & bien sur sa quille, il étoit perdu ; car le vent continua à être tempétueux.

Je commençai alors à quitter mon habit & mes grandes culottes, afin de pouvoir nager jusques au rivage, si le vaisseau étoit submergé. Mais mes domestiques paroissoient avoir renoncé à l'espoir de se sauver ou du moins ils ne faisoient aucun préparatif pour cela. Le Pilote se tenoit le plus près de la côte, qu'il pouvoit, dans l'espérance de voir quelque petite Baye ; mais nous courions avec tant de violence que je suis persuadé que nous aurions chaviré, si nous avions tenté d'entrer dans un port. Toutes les dix minutes au plus nous passions par-dessus quelque banc de corail, que nous brisions par le frottement de notre quille, en faisant le même bruit qu'une forte lime sur du fer ; & ce qu'il y avoit de plus terrible encore, c'étoit une lame qui nous suivoit & qui beaucoup plus élevée que la poupe de notre vaisseau, sembloit destinée, par la providence, à recouvrir l'abyme où nous allions être engloutis.

La frayeur parut avoir aliéné la raison du Pilote. Je le priai de prendre courage, & je lui fis boire un coup d'eau-de-vie, en l'assurant qu'il ne devoit pas contrarier tout ce que je pourrois faire ou ordonner, ni même douter que ce ne fût à propos, parce que j'avois passé des nuits bien plus terribles sur l'Océan. Je lui promis que tout le mal, que pourroit souffrir son vaisseau, seroit réparé à mes frais, quand nous serions à Cosseir, & que je

lui en acheterois un neuf, si celui-ci étoit trop endommagé. Il ne me répondit rien, sinon que *Mahomet étoit le Prophète de Dieu.* « Laissez-le prophétiser aussi long-tems qu'il » voudra, lui dis-je. Tout ce que je vous demande, c'est de » vous tenir ferme à la barre. Regardez bien votre girouette, & » gouvernez droit en tenant le vent; car je suis résolu de couper » en pièces cette grand'voile, & d'empêcher que le mât ne soit » emporté & ne nous fasse chavirer. »

Le vent étoit si fort que je ne pus pas comprendre sa réponse. J'entendis seulement quelques mots sur la miséricorde & le mérite de Sidi Ali El Genowi, ce qui me mit en colere. « Au diable soit, lui dis-je, votre Sidi Ali El Genowi, imbécille que vous êtes, ne pouvez-vous me faire une réponse rai» sonnable ? tenez bien votre barre. Regardez votre girouette. » Gouvernez droit; car par le Dieu Tout-puissant, qui est assis » dans le ciel, je jure, (ce qui est bien autre serment que par Sidi » Ali El Genowi), je jure que je vous casse la tête d'un coup » de pistolet, au premier faux mouvement du vaisseau, ou au » premier changement de route. » Il me répondit alors, Maloom, c'est-à-dire, fort bien.

Ce que j'avois d'abord dit fut aussi-tôt fait. Je tenois la grand'voile, & avec un grand couteau, je la fendis en plusieurs bandes; ce qui soulagea beaucoup le bâtiment, quoique nous allassions encore avec une extrême rapidité.

Vers les deux heures le vent parut se calmer; mais, demi-heure après, il souffla avec plus de violence qu'auparavant. A trois heures, il tomba tout-à-fait. J'encourageai alors mon Pilote,

qui s'étoit montré très-attentif, & avoit, je crois, invoqué tous les Saints de son Calendrier. Je l'assurai que je le dédommagerois amplement de la perte de sa grand'voile. Nous vîmes très-bien, en ce moment, les deux rochers blancs qui sont sur les deux montagnes, au-dessus de l'ancien Cosséir; & le même jour, 19, le nouveau Cosséir nous vit arriver dans son port, un peu avant le coucher du soleil.

Bientôt après nous apprîmes combien nous avions été plus heureux que quelques autres Navigateurs, qui étoient à la mer dans le même-tems que nous. Trois vaisseaux de Cosséir chargés de bled pour Yambo périrent avec tout ce qui étoit à bord. L'un de ces trois vaisseaux étoit celui où les vingt-cinq Turcs avoient été d'abord embarqués. Cette nouvelle fut apportée par Sidi Ali El Meymotim El Shéhrié, ce qui signifie Sidi le singe de Sheher; car quoique ce fût un saint, sa figure ressembloit à celle d'un singe, & on avoit jugé à propos de le distinguer par le nom de cet animal.

Nous étions déja bien mécontens des embarcations de Cosséir. Mais le vaisseau de Sidi Ali El Meymoum, quoique petit, étoit fort & bien fourni d'agrêts. Les voiles étoient de toile, & il avoit navigué dans l'océan Indien. Sidi Ali avoit à son bord quatre hommes forts & qui paroissoient bien entendus, & lui-même, quoique de petite taille & âgé de près de soixante ans, il étoit encore plein de vigueur & d'activité & aussi bon marin, qu'il se vantoit d'être saint.

Ce fut donc le 3 d'Avril qu'après avoir fait mes dernières observations sur la longitude de Cosséir, je m'embarquai,

à bord de ce vaisseau, & que nous mîmes à la voile. Il m'étoit nécessaire de cacher à quelques-uns de mes domestiques que mon intention étoit d'aller au fond du Golfe, de peur que, se trouvant parmi des chrétiens & non loin du Caire, ils ne renonçassent à un voyage dont ils étoient fatigués, avant qu'il fût bien commencé.

Les deux premiers jours de notre navigation, nous eûmes un tems brumeux, & peu de vent. Le soir le vent se calma tout-à-fait. Nous vîmes au Sud-Ouest une terre élevée & très-inégale qui étoit parallèle avec la côte, & plus haute dans le milieu qu'à ses deux extrémités. Nous jugeâmes que c'étoit la montagne qui divise la côte de la mer Rouge de la partie orientale de la vallée d'Egypte qui répond à Monfalout & à Siout. Nous mîmes en travers pendant la nuit, derrière un petit promontoire assez bas, quoique le vent fût assez bon. Mais notre Raïs craignoit de donner sur les Isles de Jaffatéen, dont il savoit que nous n'étions pas loin.

Nous prîmes, avec une ligne pendant la nuit, beaucoup d'excellens poissons, dont quelques-uns pesoient jusques à quatorze livres. Les meilleurs avoient le dos bleu comme les saumons, & leur ventre étoit rouge & tacheté de bleu. Ils ressembloient aussi aux saumons pour la forme; mais ils avoient la chair blanche & moins ferme.

Dans la matinée du 6, nous arrivâmes aux Isles de Jaffatéen. Elles sont au nombre de quatre, jointes par des hauts fonds & des rochers cachés sous l'eau. Ces Isles forment une espèce d'arc & sont dangereuses pour les vaisseaux, qui navi-

guent la nuit; parce qu'il semble qu'il y ait un passage aisé entre elles; mais, quand les Pilotes veulent en profiter, ils peuvent rencontrer deux rochers, qui sont presqu'au milieu de l'entrée, à peine cachés par l'eau, & environnés d'une mer très-profonde.

Après que nous eûmes passé ces Isles, j'appris de mon Raïs que, sans quelques signes qu'il avoit remarqués relativement au tems, il ne se seroit pas engagé entre les Isles de Jaffatéen, mais qu'il auroit fait route directement à Tor, en passant entre l'Isle de Shéduan, & un rocher qui est dans le milieu du canal au-delà du Ras Mahomet. Mais nous avions été si tranquilles toute la nuit que nous ne pouvions qu'être fort reconnoissans envers notre Raïs du soin qu'il avoit pris, quoiqu'il n'eût pas eu de grandes raisons de le prendre.

Le lendemain, 7, nous laissâmes, dès le matin, notre paisible station dans la Baye; & nous gouvernâmes presque au Sud-Est, tout le long des deux Isles de Jaffatéen, qui sont le plus au Sud, & nous tînmes le cap directement sur le centre de Shéduan, jusqu'à ce que nous fussions trois milles au moins en dehors de la partie orientale de ces Isles. Nous passâmes alors Shéduan que nous laissâmes trois lieues dans l'Est; & nous dirigeâmes notre route presqu'au Nord-Nord-Ouest par ranger la partie occidentale du Jibbel Zeit, qui est une grande Isle déserte, ou plutôt un rocher, éloigné d'environ quinze milles du Continent.

Le passage entre les Isles de Jaffatéen n'est praticable que pour de petits bâtimens, dont les planches sont bien

coufues enfemble, & qui prêtent, fans danger, en heurtant contre des rochers. Ce n'eft pas, d'ailleurs, le manque d'eau, qui rend cette navigation périlleufe. Toute la partie occidentale de la côte eft prefque perpendiculaire, & il y a beaucoup plus d'eau que fur la côte orientale; mais auffi il n'y a ni de hauts fonds, ni aucun autre endroit où l'on puiffe jeter l'ancre. Tout le rivage eft bordé de rochers; la mer eft très-profonde, & cependant il s'élève fous l'eau diverfes pointes de roc, qui font exceffivement dangereufes, parce qu'on ne peut pas les voir, & que rencontrées par un grand vaiffeau, elles le fracafferoient & rendroient fon naufrage inévitable.

La nature de cette côte vient, ce me femble, d'une caufe que je vais expliquer. Les montagnes, qui bordent l'Egypte & l'Abyffinie, font toutes, comme je l'ai déjà obfervé, de Porphyre, de Granit, d'Albâtre, de Bafalte, & de plufieurs autres fortes de marbre extrêmement durs. Elles fe trouvent toutes, même dans la partie nord, par la latitude de 16° où il ne tombe jamais de pluie, & le vent ne peut, en paffant pardeffus ces montagnes, porter dans la mer que très-peu de fable & de pouffière. Du côté oppofé, c'eft-à-dire, fur le rivage de l'Arabie ou de l'Héjas & du Tehama, il n'y a que des fables mouvans, & dans les mouffons sèches de l'hiver, quand le vent fouffle du Sud-Eft, il porte dans le golfe une immenfe quantité de ces fables, lefquels s'entaffent dans les rochers qui font le long de cette côte, & s'y trouvent enfuite retenus par la mouffon d'été, ou par le vent du Nord-Eft, qui eft directement oppofé, & qui empêche qu'ils ne puiffent être entraînés par le mouvement des eaux, vers les côtes de l'Egypte.

De-là il fuit que fur la côte occidentale ou la côte d'Abyffinie,

l'eau est très-profonde, & remplie de rochers, qui n'étant jamais couverts par des sables, ne peuvent pas devenir insensiblement des Isles, comme cela arrive ailleurs. Ils restent toujours dépouillés, sans qu'aucun sédiment s'attache à eux, & leurs pointes sont aussi aiguës que des lances.

Sur la côte orientale il y a aussi des rochers : mais se trouvant immédiatement sous le vent de Sud-Est, qui porte le sable dans la mer, où ensuite la mousson du Nord-Ouest le repousse & le contient, ces rochers deviennent chacun un Isle, & deux ou trois Isles forment bientôt une Baye.

Aux bouts des principales de ces Bayes, on a élevé plusieurs monceaux de pierres pour servir de signaux & indiquer la passe ; & c'est-là que les grands navires qui vont du Caire à Jidda ; & qui non-seulement sont aussi gros que nos vaisseaux de guerre de soixante-quatorze canons, mais qui ont le double de poids à cause des citernes en maçonnerie qu'on y construit pour contenir l'eau, après avoir navigué le jour dans le canal, viennent tranquillement à quatre heures de l'après-midi, pour passer la nuit ; & ils ne recommencent leur navigation que le lendemain au soleil levant.

Quoique dans mon voyage, j'aie couru de l'Ouest du Jibbel Zeït, à l'Ouest-Nord-Ouest pour me rendre dans le port de Tor, je ne prétends point donner aux Marins, qui commanderont de gros vaisseaux, un conseil aussi pernicieux que celui de suivre ma route. Il y a deux manières d'instruire utilement les hommes dans les choses, qui leur sont absolument inconnues. La première c'est de ne leur apprendre que ce qu'ils peuvent

faire sans danger. La seconde, c'est de leur indiquer ce qu'ils ne doivent point faire ou du moins ce qu'ils ne doivent tenter, que dans des occasions très-pressantes, & avec plus ou moins de risque; & alors en plaçant devant les yeux de ceux à qui on parle, l'étendue de ce risque, on les met à même de bien connoître tout ce qu'ils pourront entreprendre; d'après cela, j'oserai dire que la route que j'ai suivie de Cosséir, ou même du Jibbel Siberget à Tor, ne peut être faite par de grands vaisseaux. Mon voyage, quelques peines, quelques soins qu'il m'ait coûté & à quelques dangers qu'il m'ait exposé, n'empêchera peut-être pas des milliers de Navigateurs de périr: mais il peut être regardé comme le commencement des examens, que feront sans doute à l'avenir des personnes plus capables que moi & mieux secondées. Ce qui, j'espere, le rendra un fragement précieux, c'est que, malgré toute la crainte que j'avois de faire périr dans la mer des gens à gage, qui s'exposoient à me suivre, je puis dire, avec certitude, que jamais le visage d'un homme, ni la crainte de mon propre danger, n'a pu m'empêcher de vérifier de mes yeux ce que j'ai voulu décrire.

Dans le tems des Ptolémées, &, comme je le ferai voir par la suite, long-tems avant eux, la côte occidentale de la mer Rouge, où il y a le plus d'eau & où sont les rochers les plus dangereux, étoit la route que suivoient les vaisseaux Indiens & Africains chargés des plus riches cargaisons, que jamais navires aient porté depuis. Les Ptolémées bâtirent plusieurs grandes Villes sur cette côte; & rien ne nous apprend que les vaisseaux aient été obligés d'abandonner cette route, à cause d'aucun danger. Au contraire, ils évitoient la côte d'Arabie;

rabie; & parmi les raisons qu'ils avoient de s'en éloigner, une paroît bien sensible. Ils étoient chargés des plus riches marchandises, d'or, d'yvoire, de gommes, de pierres précieuses, & conséquemment le fret étoit fort cher.

Lorsque ce commerce étoit à son plus haut point de perfection, il se faisoit en partie avec des vaisseaux à rames. Le Prophète Ezéchiel (1) nous apprend que 700 ans avant Jesus-Christ, ou 300 ans après que Salomon eut fini son commerce avec l'Inde & l'Afrique, on ne se servoit pas toujours de voiles, dans le tems même des moussons. Il falloit donc un grand nombre d'hommes pour ramer pendant de si longs voyages. Pour un grand nombre d'hommes on avoit besoin de beaucoup d'eau; ce qui auroit tenu trop de place si on l'avoit embarquée toute à-la-fois. Mais, sur la côte d'Abyssinie, on ne pouvoit pas naviguer deux jours, sans trouver à en prendre; au lieu que, sur la côte d'Arabie, il eût été difficile de s'en procurer une fois en quinze jours. Aussi la côte d'Abyssinie ou la côte occidentale a été appellée *Ber El Ajam* (2), & par corruption Azamia, le pays de l'Eau, par opposition à la côte orientale, qu'on nomme *Ber El Arab*, le pays où il n'y a point d'eau.

Un examen bien sûr devint nécessaire, & les Pilotes se rendirent habiles en raison des dangers qu'offroit cette navigation. Lorsqu'ils eurent une fois la connoissance exacte des rochers & des divers périls qui les menaçoient, ils préférerent la

(1) Ezech., chap. 27, vers. 6 & 29.

(2) Ajam, dans la langue des Arabes Pasteurs, signifie de l'eau de pluie,

côte la plus profonde, parce qu'ils y pouvoient naviguêr toute la nuit, & se pourvoir d'eau chaque jour. Au lieu que, sur la côte d'Arabie, ils auroient été obligés de ne voyager que la moitié de la journée, de s'arrêter chaque nuit, & de se charger d'une quantité d'eau, qui auroit rempli la moitié de leur vaisseau.

MAINTENANT je vais entreprendre d'indiquer aux grands vaisseaux la route qu'ils doivent suivre, pour entrer sans danger dans le golfe de Suez. Ceux qui les commanderont pourront, par ce moyen, juger eux-mêmes de la marche qu'il leur faudra tenir, même en cas d'accident, sans se confier aveuglément à des Pilotes.

D'ABORD je suis certain qu'en prenant leur point de départ du Jibbel El Ourée, les vaisseaux peuvent avec sécurité naviguer toute la nuit dans le milieu du canal, jusques par la latitude d'Yambo.

LA mer Rouge doit être divisée en quatre parties, dont le canal occupe deux, jusques à la latitude de 26°, & près de celle de Cosséir. Sur la côte occidentale l'eau est profonde, & il y a beaucoup de rochers, ainsi que je l'ai déjà remarqué. Du côté de l'orient sont, comme je l'ai dit aussi, plusieurs petites Isles ou rochers autour desquels il s'est accumulé beaucoup de sable; & entre ces Isles, il y a des canaux profonds & des havres & bayes, où les plus grands navires peuvent se mettre à l'abri de tous les vents. Mais, à travers ces Isles, depuis Moka à Suez, il est nécessaire de prendre un Pilote, & de ne voyager que pendant une partie du jour seulement.

Les personnes, qui ne connoissent que nos contrées civilisées, ne regarderont point comme un malheur, d'avoir besoin de naviguer avec un Pilote, quand on peut l'avoir aisément; &, dans les ports de la mer Rouge, il y en a beaucoup. Mais ce sont presque tous des gens sans aucune habileté, lesquels dictent les manœuvres par occasion, sans rien prévoir, & sans faire attention à ce qu'on leur dit. Dans de grands vaisseaux très-chargés, ces Pilotes courent avec toutes les voiles dehors, & tout-à-coup on les entend crier de laisser tomber les ancres, de mettre en travers, vis-à-vis d'un rocher ou d'un banc de sable. Aussi si nos Marins n'avoient pas infiniment plus de vigueur & de promptitude dans l'exécution, que les Pilotes n'ont d'habileté & de prévoyance, je crois que fort peu de vaisseaux, qui naviguent dans ces parages, atteindroient le port, pour lequel ils sont destinés.

Cependant si l'on va à Suez, sans la permission du Shériff de la Mecque, c'est-à-dire, qu'on ne veuille pas vendre sa cargaison à Jidda, ou y payer les droits, on peut faire route directement par Moka; & si quelques raisons empêchent d'aborder sur cette côte, on se rend en peu d'heures à Azab ou Saba, sur la côte d'Abyssinie, dont j'ai déterminé la latitude par les 13.° 5′ Nord.

Azab n'est point un port; mais il offre une route commode; & l'on peut y jetter l'ancre & se mettre à l'abri, sous une Isle basse & déserte, nommée l'Isle Crab, qui est terminée par quelques rochers. Il est pourtant nécessaire de se ressouvenir, que les habitans de ce pays sont des *Galla*, c'est-à-dire, la Nation la plus traître & la plus perfide, qui existe sur la surface du

Globe. Quelquefois les Arabes Pasteurs viennent en grand nombre sur cette côte, & se tiennent sur le derrière des montagnes, qui bordent le rivage, ou dans de misérables villages composés de huttes, qui sont plantés dans une direction tantôt Est, tantôt Ouest, d'Azab à Raheita, le plus considérable de leurs villages.

Il est aisé de se procurer à Azab, beaucoup d'eau, de moutons & de chevreaux. On y trouve aussi à acheter, dans la saison convenable, de la myrrhe & de l'encens, ou bien on peut y attendre qu'on les ait recueillis.

J'observe, encore une fois, qu'il ne faut pas avoir la moindre confiance dans le Peuple d'Azab. Les habitans de Moka, qui ne peuvent se dispenser de se servir de ce Peuple, dans leurs opérations de commerce, ne font rien passer par ses mains sans exiger des sûretés, même souvent des ôtages. Peu d'années avant mon arrivée dans ces contrées, le Chirurgien & le Contre-Maître & plusieurs matelots de l'Elgin, vaisseau de la compagnie des Indes Angloise, lesquels alloient à Azab, avec un sauf-conduit du Sheik pour acheter de la myrrhe, furent attaqués par le peuple. Ceux qui étoient restés dans la chaloupe purent seuls se sauver, encore y en eût-il plusieurs de blessés. Cependant un vaisseau, qui se tient sur ses gardes n'a point à redouter de pareils bandits ; & il peut trouver à Azab, comme je l'ai déjà dit, de l'eau & d'autres provisions en cas de nécessité.

Si on ne craint point d'être reconnu, on a la facilité de se procurer de l'eau en abondance & bien meilleure que celle d'Azab, dans l'Isle de Camaran située sur la côte d'Arabie,

par la latitude de 15° 39′. Cette Isle est petite, basse, noire, & remarquable par une maison blanche, ou forteresse, qu'on a bâtie dans la partie occidentale; mais il n'y a là que des provisions d'une très-mauvaise qualité.

Mais si l'on ne vouloit absolument point être apperçu sur cette côte, parmi la chaîne d'Isles, qui traverse presque le Golfe, & s'étend de Loheia jusques à Masuah, on trouveroit un ancrage sûr dans une de ces Isles, nommée Foosht. Cette Isle est placée sur ma Carte par les 15° 59′ 43″ de latitude Nord, & par les 42° 27′ de longitude Est, d'après les observations que j'ai faites sur l'Isle même.

Il y a, dans cette Isle, de l'eau excellente & en grande quantité, dans des puits, qu'un Dervis ou Moine garde & tient très-propres. Ce pauvre malheureux fut si épouvanté quand il nous vit débarquer avec des armes à feu, qu'il se laissa tomber la face contre terre; & il ne voulut point se relever jusques à ce que mon Raïs m'eût expliqué la cause de sa terreur, & qu'étant bien assuré moi-même que je ne courois aucun risque d'être surpris, j'eus renvoyé mes fusils & mes pistolets à bord.

De Foosht à Yambo il n'y a aucun autre endroit sûr pour faire aiguade. Certes si la rivière Frat dont nous avons déjà parlé, existoit réellement, on n'auroit pas besoin de chercher de l'eau ailleurs.

Avant d'arriver au Ras Mahomet, il est important d'avoir un Pilote à bord; parce qu'au-dessus des montagnes

d'Auche, du Golfe de l'Elan, & du Ras Mahomet même; il s'élève souvent des brumes, qui durent plusieurs jours de suite; & il périt beaucoup de vaisseaux, qui prennent la Baye orientale ou le Golfe de l'Elan, pour l'entrée du Golfe de Suez. Le Golfe de l'Elan a un banc de rocher qui le traverse.

Après Shéduan, qui est une grande Isle, à trois lieues de distance de celles Jaffatéen, dans une direction presque Nord, quart d'Ouest, on trouve un roc nud, lequel les Navigateurs de ces mers, conformément à leur paresse, à leur insouciance ordinaire, n'ont pris la peine de désigner que par le simple nom de Jibbel, qui veut dire en général un rocher, une Isle, ou une montagne. Il faut ne pas se tenir en faisant route, à moins de trois lieues de ce rocher; mais bien le laisser au loin dans l'Ouest. On trouve alors plusieurs hauts fonds, qui forment une espèce de canal, où la sonde rend depuis quinze jusques à trente brasses. Ensuite, en portant le Cap directement sur Tor, on rencontre deux bancs de sable, qui sont de forme ovale, avec plusieurs rocs cachés par l'eau, entre lesquels on passe. Là, tout le danger est à découvert; l'on peut naviguer ou en dedans, ou à l'Est de plusieurs petites Isles, qu'on voit le long de la côte, & où sont les ancrages des vaisseaux du Caire, ainsi que je les ai marqués sur carte, par un ancre noir.

Cette route est celle que font les meilleurs Pilotes de quelque grandeur que soient les vaisseaux, qu'ils conduisent. Mais, suivant la route tracée par M. Niéburh qui partit de Suez dans un gros vaisseau commandé par Mahomet Raïs Tobal, il suivit le canal jusques à ce qu'il arrivât à la pointe où Tor portoit un peu au Nord de l'Est de cette pointe.

TOR eſt reconnu de loin, à cauſe de deux montagnes, qui s'élèvent très-près du rivage, & que, dans un tems clair, on découvre de ſix lieues en mer. Au Sud-Eſt de ces montagnes ſont la Ville & le havre; les maiſons ſont entourées de quelques palmiers, d'autant plus remarquables qu'ils ſont les ſeuls qu'on apperçoive ſur cette côte.

IL n'y a nul danger à entrer dans le port de Tor. La paſſe eſt claire & aſſez profonde, & en paſſant un peu à bas bord l'endroit où il y a une vigie, on peut gagner un peu au Nord & mouiller l'ancre par cinq ou ſix braſſes.

LE fond de la Baye eſt à environ un mille de la vigie; & à la même diſtance du rivage oppoſé.

LA marée n'eſt pas ſenſible dans le milieu du golfe: mais, ſur les côtes, elle a un courant de deux nœuds par heure. Dans les hautes marées, la mer eſt pleine à Tor, un peu avant midi.

CE fut le 9 que nous arrivâmes à Tor, petit village dont les maiſons ſont diſperſées, & où il y a un couvent de Moines Grecs dépendant du Mont-Sinaï.

DON Juan de Caſtro (1) s'empara de Tor, peu de tems après que les Portuguais eurent découvert un paſſage aux Indes par le cap de Bonne-Eſpérance. Tor étoit alors entouré de murailles & fortifié: mais depuis il a perdu tous ſes

(1) Voyez le Journal publié par l'Abbé de Vertot.

avantages. Il ne sert plus qu'à fournir de l'eau aux vaisseaux, qui se rendent à Suez ou qui en reviennent.

De Tor nous pûmes contempler aisément les montagnes d'Horeb & de Sinaï, qui s'élèvent parderrière les autres montagnes & dont les sommets sont souvent couverts de neige pendant l'hiver.

A présent que je suis à l'extrémité de la partie Nord du Golfe d'Arabie, il y a trois choses dont on s'attend peut-être que je rendrai compte : mais je suis fâché d'être obligé d'avouer que mes explications seront vraisemblablement trop peu satisfaisantes pour contenter la curiosité de mes Lecteurs.

La première de ces choses, c'est de répondre à la question par laquelle on demande si la mer Rouge est plus haute de plusieurs pieds ou de plusieurs pouces que la Méditerranée? A cela je dirai que ce fait a été supposé par l'antiquité, & allégué comme la raison pour laquelle Ptolémée fit partir le canal qu'il creusa du fond du Golfe d'Héroopolis, plutôt que de le faire traverser l'Isthme de Suez ; attendu qu'en coupant cette Isthme, il eût pu submerger une grande partie de l'Asie Mineure. Mais qui est-ce qui a jamais entrepris de vérifier cela ? Qui peut établir, d'une manière certaine, la différence des niveaux, entre deux points distants l'un de l'autre de cent vingt milles, & séparés par un désert, dont la surface n'a aucune solidité, mais est au contraire mobile, & changeante à chaque heure du jour ? Dans le fait, toutes les Mers sont de même. Qui empêche donc que l'océan Indien n'inonde le sol qui est plus bas que lui ? Qui est-ce qui le retient dans ses limites ?

Jusques

JUSQU'A ce que cette partie de la queſtion ſoit réſolue, je ſoutiendrai qu'il n'exiſte aucune différence entre le niveau de la Méditerranée & celui de la mer Rouge, malgré tout ce que les Ingénieurs de Ptolémée en ont pu dire; car ſuppoſer une telle différence, c'eſt ſuppoſer que la nature a violé une de ſes principales loix.

LA choſe dont je dois parler enſuite, pour la ſatisfaction de mes Lecteurs, c'eſt le chemin par lequel les enfans d'Iſraël traverſerent la mer Rouge, quand ils abandonnerent les terres d'Egypte.

COMME l'Ecriture-Sainte nous apprend que ce paſſage, en quelque endroit qu'il ait été effectué, n'a eu lieu que par l'influence d'un pouvoir miraculeux, aucune marque du plus ou moins de largeur ou de profondeur n'en déſigne la trace. Ce n'eſt-il eſt vrai, qu'un ſimple objet de curioſité, qui peut ſervir ſeulement à ajouter à la gloire de l'Ecriture : mais, par cette raiſon même, il n'eſt point à dédaigner.

JE ſuppoſe que mes Lecteurs ont été ſuffiſamment convaincus, par les anciens Ecrivains, que la contrée de Goshen, que les Iſraélites habitoient en Egypte, étoit ſituée à l'orient du Nil, dont les débordemens ne pouvoient pas l'inonder; & que cette contrée étoit bornée au Sud par les montagnes de la Thébaïde, à l'Oueſt & au Nord par le Nil & la Méditerranée, & à l'Eſt, par la mer Rouge & les déſerts d'Arabie. C'étoit là le territoire d'Héliopolis. Sa capitale ſe nommoit *On*; d'après la prédiction des Hébreux pour la lettre O, ils appellerent cette contrée Goshen; mais ſon vrai nom étoit Geshen, le pays de l'herbe, ou

du pâturage, ou des Pasteurs ; & cela par opposition avec les terres voisines, qui étoient ensemencées d'abord après les inondations du Nil.

Il y avoit trois chemins, par où les enfans d'Israël pouvoient entrer en Palestine, en fuyant devant le Pharaon. Le premier, le long des côtes de la mer, par Gaza, Askelon & Joppé, étoit le plus court & le plus facile, sur-tout pour un peuple nombreux, portant ses provisions, ses ustensiles, & conduisant des enfans & du bétail. La côte de la mer étoit remplie de Villes commerçantes ; la terre du centre étoit bien cultivée, & la partie, qui bordoit les montagnes, couverte de troupeaux & de bergers, n'étoit ni moins riche, ni moins puissante que les Villes même.

Cette étroite vallée, située entre les montagnes & la mer, s'étend le long du rivage oriental de la Méditerranée & comprend depuis Gaza, qui est au Nord, toute la partie basse de la Palestine & de la Syrie. Sans doute un petit nombre d'hommes eussent pu traverser ce pays, en vertu des loix de l'hospitalité. On y passoit même incessamment, puisque c'étoit la grande route de communication entre l'Egypte & les villes de Tyr & de Sidon. Mais le cas étoit bien différent avec une multitude de six cent mille hommes, & des troupeaux immenses de bétail. Ils auroient couvert la terre entière des Philistins, ravagé & détruit tout ce qui se seroit rencontré sur leur passage, & occasionné, sans doute, quelque grande révolution. Comme ils ne devoient pas d'ailleurs entrer de suite en possession de la terre promise, les Nations n'ayant pas encore comblé la mesure de l'iniquité, Dieu les détourna

du chemin le plus court, & leur en fit prendre un autre, de peur « qu'ils ne viſſent la guerre » (1); c'eſt-à-dire, de peur que les autres Peuples ne s'élevaſſent contre eux, & ne les détruiſiſſent.

Un autre chemin, par lequel les Hébreux pouvoient s'enfuir, conduiſoit au Sud-Oueſt, en paſſant par les montagnes de Béershéba & d'Hébron, & entre la mer Morte & la Méditerranée. C'eſt-là la même route qu'Abraham, Loth & Jacob, ſuivirent lorſqu'ils allerent en Egypte : mais de ce côté les Iſraélites n'auroient trouvé, ni eau, ni nourriture pour eux, ni pour leurs beſtiaux. Quand Abraham & Loth s'en retournerent d'Egypte, ils furent obligés de ſe ſéparer d'un commun accord, parce qu'Abraham dit à Loth : « Cette terre ne pourroit pas » nous ſupporter tous deux » (2).

Le dernier chemin qui s'offroit aux Iſraélites, étoit droit à l'Eſt; & c'eſt à-peu-près le même que ſuivent les Pélerins, qui vont à la Mecque & les caravanes de Suez au Caire. Par-là ils auroient fait le tour des montagnes de Moab, à l'orient de la mer Morte, & traverſé le Jourdain dans la plaine, qui eſt vis-à-vis de Jéricho, ainſi qu'ils l'ont fait, quarante ans après. Mais on voit clairement, par l'Ecriture, que Dieu vouloit faire du Pharaon, & de ſes Egyptiens, un exemple éternel de ſes vengeances; & comme aucuns des trois chemins, dont nous venons de parler, ne conduiſoit vers la mer Rouge; ils ne pouvoient convenir aux intentions céleſtes.

A environ douze lieues de la mer, il y a un étroit ſentier

(1) Geneſ., ch. 13, verſ. 17.
(2) Ibid, chap. 13, verſ. 6.

tournant à droit, au milieu des montagnes & à travers la vallée de Bédéah, qui conduit presqu'au Sud-Est. La vallée se termine par un passage entre deux montagnes considérables, dont l'un, au Sud, est appellée *Gewoubé*, & l'autre au Nord, Jibbel Attakah, & ensuite on descend sur la terre basse, qui s'étend le long de la mer Rouge. C'est-là que les enfans d'Israël passerent ; & ils reçurent l'ordre de camper à Pihahiroth, vis-à-vis de Baal-Zéphon, entre Migdol & la mer.

Il est nécessaire d'expliquer tous ces noms. Le Docteur Shaw dit que *Bedeah* signifie la vallée du miracle. Mais cette interprétation est forcée, parce que quand on a nommé cette vallée, il ne s'y étoit point fait encore de miracle, & il ne s'y en est même jamais fait depuis. *Bedeah* veut dire au contraire *stérile*, *inhabité*, telle que peut être une vallée entre des montagnes pierreuses, une vallée déserte enfin.

Ensuite le Docteur Shaw traduit *Jibbel Attakah*, par *montagne de la délivrance*. Mais les Hébreux étoient si loin de leur délivrance, en arrivant à cette montagne, que c'est-là que les attendoient leurs plus pressants dangers, leur plus grande détresse. *Attakah* signifie seulement *arriver*, ou atteindre ; & les Hébreux se servirent de ce mot, soit parce qu'ils arriverent alors à la vue de la mer Rouge ; soit plutôt, comme je suis porté à le croire, à cause que le Pharaon arriva, ou du moins parut à la vue des Israelites, tandis qu'ils étoient campés entre Migdol & la mer.

Pihahiroth est l'entrée de la vallée, ou de la plaine, qui

s'étend le long de la mer. J'ai déja dit que tous ces passages étroits se nomment en Arabe *Fum*, qui signifie *bouche;* &, dans le chemin que je suivis pour me rendre à Cosséir, j'ai observé que l'entrée de la vallée étoit appellée tantôt *Fum El Beder*, la bouche du Beder, tantôt *Sum El Tersowey*, la bouche de Tersowey. *Hhoreth*, la plaine qui s'étend au bord de la mer, est ainsi appellée de *Hhor*, une étroite vallée, où se précipitent des torrens occasionnés par des pluies abondantes. Telle j'ai déja décrit la terre qui est à l'Est des montagnes, & borde la plaine, qui se trouve le long de la mer Rouge, où des orages passagers versent de la pluie en abondance, tandis qu'il n'en tombe jamais une seule goutte dans la vallée d'Egypte à l'Ouest des montagnes. Pihahiroth signifie donc l'entrée de la vallée de Bédéah, qui est jointe à Hhoreth, cette lisière de terre, où tombent des torrens de pluie.

Baal-Zephon, le Dieu de la tour où l'on veille, étoit quelque Temple d'Idole, où l'on entretenoit des signaux, sur le Cap, qui s'alonge au bord de la Baye située vis-à-vis du Jibbel Attakah. On voit encore là une Mosquée, ou le tombeau de quelque Saint. Probablement l'on allumoit des feux, dans ce Temple, pour empêcher les vaisseaux, qui alloient dans le fond du Golfe, de se tromper en prenant cette Baye pour une autre Baye dangereuse, qui est au-dessous de la terre haute, & où il y a aussi le tombeau d'un Saint, nommé Abou Deragé.

La dernière plaie, dont Dieu frappa le Pharaon, en faisant périr tous les fils ainés de l'Egypte, semble avoir fait une

forte impression sur l'esprit des Egyptiens. L'Ecriture rapporte qu'ils desiroient alors vivement que les Israélites s'en allassent; car ils disoient: « Nous ne sommes plus que des hommes » morts (1). » Nous ne devons pas douter que c'étoit pour fournir aux Egyptiens, une nouvelle cause de ressentiment, que Dieu permit que son Peuple empruntât leurs vases & leurs joyaux & les emportât. S'ils n'avoient pas eu ce dernier motif de vengeance, le châtiment qu'ils avoient éprouvé les auroit empêchés de poursuivre le Peuple Hébreu. Aussi, pendant que ce Peuple marcha à l'Orient vers le désert, les Egyptiens ne l'attaquerent point, parce qu'il y étoit allé pour faire des sacrifices avec la permission du Pharaon, & qu'il avoit promis de leur rendre à son retour, ce qu'il avoit emprunté d'eux. Mais dès qu'il se tourna vers le Sud, & qu'il prit le chemin des montagnes, on jugea qu'il n'avoit aucune intention de revenir, puisqu'il s'écartoit du désert; & le Pharaon afin de déterminer ses Egyptiens à suivre le Peuple d'Israël, leur représenta que ce Peuple se trouvoit embarrassé au milieu des montagnes, & n'avoit que des contrées sauvages derrière lui; ce qui étoit effectivement vrai, lorsqu'il eut campé à Pihahiroth, au Sud de Baal-Zéphon, entre Migdol & la mer. C'est donc là, devant Migdol, que la mer Rouge se divisa, & que les Israélites passerent à pied sec jusques au désert de Shur, qui étoit vis-à-vis d'eux. La mer Rouge n'a pas en cet endroit quatre lieues de large & il eût été aisé aux Hébreux de la traverser, en une nuit, sans miracle.

Dans le désert de Shur ils furent trois jours entiers sans

(1) Exod., chap. 12, verf. 33.

eau, ce qui les engagea à tourner vers Korondel, où il y a jusques à ce jour, des sources d'eaux saumaches & amères qui sont vraisemblablement les *eaux de Marah.* (1)

Les Arabes nomment encore cette partie de la mer Rouge, Bahar kolzum, ou la mer de la destruction ; & précisément vis-à-vis de Pihahiroth, il y avoit une Baye, dont le Cap Nord s'appelle jusqu'à présent *Ras Musa*, c'est-à-dire, le Cap de Moïse. Voilà les raisons qui me font croire que c'est là le chemin que suivirent les Israëlites. On trouve quatorze brasses d'eau dans le canal, & environ neuf brasses sur les bords, avec un ancrage sûr par-tout. La rive opposée offre une côte basse & sablonneuse, où l'on peut débarquer très-facilement. Le plan que le docteur Pococke a tracé du fond du Golfe, est très-erronné dans toutes ses parties.

Lorsque M. Niébuhr étoit en Egypte, on lui proposa d'examiner sur les lieux, s'il n'y avoit point quelques bancs de rocher, où la mer fût peu profonde, & sur lesquels une armée pût passer en certains tems ? ou bien, si les vents de Nord-Ouest, qui soufflent avec tant de violence pendant tout l'été, ne pouvoient pas repousser les eaux & les tenir amoncelées en arrière, de manière que les Hébreux eussent traversé la mer sans aucun prodige ? Une copie de ces questions me fut pareillement adressée, afin d'en joindre la solution à mes autres remarques.

Cependant j'avoue que quelques savans que fussent ceux

(1) Telle est, du moins, la tradition conservée parmi les Gens du Pays.

qui me proposerent de semblables recherches, je ne crus pas devoir y faire grande attention. L'Ecriture nous apprend que le passage des Israëlites étoit entièrement miraculeux : ainsi, nous n'avons pas besoin de lui chercher des causes naturelles. Si nous ne croyons pas ce que nous dit Moïse, nous ne devons croire rien de ce qui a rapport à ce passage, puisque Moïse seul nous en a parlé. Si nous croyons que Dieu a fait la mer, nous devons croire aussi qu'il peut la diviser, quand il lui plaît, & que lui seul doit juger des cas, où cela est nécessaire. La division de la mer Rouge n'est pas un plus grand miracle que la séparation des eaux du Jourdain.

Si les vents d'été, qui soufflent du Nord-Ouest, pouvoient élever les eaux de la mer, comme une muraille, du côté du Sud, c'est-à-dire, de cinquante pieds de haut, il resteroit encore une autre difficulté, pour bâtir la muraille du côté du Nord. D'ailleurs il faudroit, pour que l'eau restât ainsi toute une journée, qu'elle eût perdu sa qualité de fluide. D'où pourroit provenir, dans ses particules, la cohérence qui empêcheroit une telle muraille de s'abattre ? Ce miracle seroit plus grand que celui de Moïse. Si les vents d'été avoient pu opérer cela, une seule fois, ils l'auroient, sans doute, fait souvent, & avant & après, puisque la cause en eût été permanente.

Diodore (1) de Sicile raconte cependant que les Troglodites, habitans indigènes de cette contrée, savoient par tra-

(1) Diod. Sic., lib. 3, p. 122.

dition

dition de pere en fils, que dans les siècles les plus reculés, cette division de la mer Rouge avoit eu lieu une fois, & qu'après avoir laissé son lit quelque tems à sec, la mer revenant en arrière, y étoit rentrée avec furie. Le passage de cet Auteur est extrêmement remarquable. Nous ne pouvons pas penser qu'un Payen (1) ait cherché à écrire en faveur de la révélation. Il ne connoissoit point Moïse, & il ne dit pas un mot du Pharaon, ni de sa submersion ; mais il rapporte le miracle de la séparation des eaux, avec des expressions non moins fortes que celles de Moïse même ; & il ne parle pourtant que d'après des hommes naïfs & impartiaux.

Mais, quand toutes ces difficultés seroient résolues, que dirions-nous de la colonne de feu? La réponse la plus naturelle, c'est que nous ne devons pas y croire. Mais si nous ne croyons pas à cette colonne miraculeuse, pourquoi croirons-nous au passage? L'un n'a pas plus d'autorité que l'autre. Tout cela est absolument contraire à la nature ordinaire des choses, & si ce n'est point un miracle, ce ne peut être qu'une fable.

La cause de divers noms donnés à la mer Rouge est un sujet de recherches plus faciles à satisfaire. Mon opinion est que cette mer a été appellée, mer Rouge, à cause d'Edom, qui en fut très-anciennement & long-tems la maîtresse & dont le nom signifie Rouge en Hébreu; elle fut nommée d'abord mer d'Edom, ou d'Idumée, & depuis mer Rouge.

L'on a remarqué que, non-seulement le Golfe d'Ara-

(1) Diod. Sic., lib. 3, p. 122.

bie (1); mais une partie de l'Océan Indien; portoit le même nom, quoique très-éloigné de l'Idumée. Cela est vrai: mais quand on considérera, comme nous aurons occasion de le faire, dans le cours de cet ouvrage, que les Souverains de cet Océan furent les mêmes Edomites qui passoient, dans leurs voyages, d'une mer dans l'autre. On ne leur disputera point le droit qu'ils avoient pris d'étendre leur nom jusques à l'Océan Indien.

Quant à ce que quelques personnes (2), d'une imagination fantasque, ont dit de la couleur rouge de cette Mer, ou du sable, qui est au fond, on peut être certain que ce n'est qu'une fiction. La mer Rouge ne differe nullement par sa couleur, ni de l'Océan, ni d'aucune autre mer.

Il est plus difficile de trouver la raison du nom Yam Suph, que les Hébreux donnoient à la mer Rouge. Quelques Savans ont prétendu que c'étoit parce qu'il y avoit dans son sein une grande quantité d'herbes marines. Mais je puis assurer, au contraire, que je n'y en ai jamais vu d'aucune espèce, quoique je l'aie parcourue d'un bout à l'autre; &, certes il n'est personne, qui, en y réfléchissant un peu, ne voie bien qu'un Golfe étroit, agité par des moussons violentes & en sens contraires, de six mois en six mois, n'est pas susceptible de produire des végétaux, qu'on ne trouve que rarement, si ce n'est dans des eaux stagnantes, & presque jamais dans l'eau salée.

---

(1) Dionysii Periegesis, vers. 38, & comment. Eustathii in eundem. Strabo, lib 16, p. 765. Agathemeri Geographia, lib. 2, cap. 11.

(2) Le Pere Labbe, le plus grand menteur des Jésuites, chap. 4.

Pour moi, je penſe que le nom hébreu d'Yam Suph a été donné à la mer Rouge, à cauſe des grandes plantes de corail blanc, qui en tapiſſent le fond (1), & qui reſſemblent beaucoup, par leur forme, aux plantes qui couvrent la terre. J'avoue même, de bonne foi, que c'eſt la ſeule conjecture que je puiſſe former à cet égard.

Il n'y a, je crois, point de mer, il n'y a point de rivage au monde, qui fourniſſe plus d'objets d'hiſtoire naturelle que la mer Rouge. Les deſſins dans leſquels j'ai repréſenté la plupart de ces curioſités forment un volume auſſi conſidérable que l'hiſtorique de mon voyage. Mais la cherté exceſſive de la gravure, & quelques autres conſidérations, s'oppoſeront vraiſemblablement pour jamais à la publication de ces deſſins.

(1) J'ai vu un de ces coraux, qui, d'une de ſes racines, du centre, juſques à l'extrémité de ſes ramifications, en forme preſque circulaire, avoit vingt-ſix pieds de diamètre de chaque côté.



CHAPITRE X.

Départ de Tor. — Traversée sur le Golfe de l'Elan. — Relâche à Raddua. — Relâche & séjour à Yambo. — Arrivée à Jidda.

NOTRE RAÏS, ayant terminé ses affaires, étoit impatient de partir. En conséquence, le 11 Avril à la pointe du jour, nous sortîmes du port de Tor. A peine étions-nous à la pointe de la Baye, au Sud du village de Tor, que nous nous trouvâmes en calme, mais vers les huit heures, le vent fraîchit & nous passâmes dans le canal, entre quatre grands bancs & un plus petit, qui est à la suite. Nous vîmes l'entrée d'une petite Baye, formée par le cap Mahomet, & une pointe basse & sablonneuse, qui est à l'Est. Notre vaisseau étoit excellent voilier, & je ne négligeois rien pour entretenir la bonne humeur de notre Raïs.

A environ un mille de la pointe sablonneuse, dont je viens de parler, nous touchâmes sur un banc de corail, lequel, bien qu'il ne fût pas très-dur, nous occasionna une si violente secousse que notre mât en fut ébranlé. Comme je regardois en avant quand le vaisseau toucha, le Raïs étant à mon côté, je criai de toute ma force ; « Change de route, chien ! » Le Raïs croyant que ces mots s'adressoient à lui, parut très-étonné ; & me demanda ce que cela signifioit ? — « Eh ! quoi ! lui ré-

» pondis je, ne m'avez-vous pas dit quand je vous ai freté ; » que tous les rochers se reculeroient devant votre navire ? Ce » drôle, que nous venons de heurter, ne connoissoit pas son » devoir ; il dormoit, j'imagine, & il nous a donné un furieux » coup. Aussi j'ai juré contre lui, en attendant que vous veuilliez le » châtier d'une autre manière. » Alors il secoua la tête & me dit : « A la bonne heure ! Vous ne voulez pas croire : mais Dieu » connoît la vérité, eh-bien ! où est le rocher ? ne s'en est-il » pas allé ? » Cependant le Raïs eût la prudence de mouiller au premier ancrage, que nous rencontrâmes : mais heureusement le vaisseau n'avoit point été endommagé.

DANS la nuit, j'observai deux étoiles au méridien, & je trouvai que la latitude du Cap Mahomet étoit de 27° 54' Nord ; ce qui doit s'entendre de la montagne, ou de la terre élevée, qui forme le Cap, & non de la basse pointe.

LA chaîne de rochers qui passe parderrière Tor, s'étend le long de cette basse pointe de sable, appellée le désert de Sin, à l'Est, & finit au Cap, que forme la montagne qu'on apperçoit de la mer : mais la terre basse, ou l'extrémité du Cap, qui est le plus au Sud, s'étend à environ trois lieues au-delà de la montagne & elle est si enfoncée qu'on ne peut pas la découvrir de dessus le pont d'un vaisseau, quand on en est éloigné de plus de trois lieues. Les anciens appelloient cet endroit Pharan (1) Promontorium ; non parce qu'il y avoit sur le bord une tour, où l'on entretenoit des feux, ce qui pourtant a peut-être eu lieu, & ce qui eût été très-convenable à cause de sa situation ;

(1) Anciennement appellé Pharos.

mais à cause du mot Egyptien & Arabe Farek (1), qui signifie diviser, & parce que ce cap, ou montagne, sépare le Golfe de Suez du Golfe de l'Elan.

La, je descendis à terre, pour ramasser des coquillages, & je tuai, entre les rochers, un petit animal, qu'on nomme Daman Israël, ou l'agneau d'Israël. Je ne sais pourtant pas pourquoi on lui a donné ce nom; car il n'a aucune espèce de ressemblance avec un agneau. Je crois que c'est le véritable Saphan de l'Ecriture, dont on a mal-à-propos traduit le nom par celui de Lapin. On en trouvera la gravure & la description dans l'Appendix (2). Je tuai aussi plusieurs douzaines de Gootos, qui étoient les oiseaux les moins beaux de cette espèce, que j'eusse encore vus. Ils étoient petits, de la couleur du dos d'une perdrix & fort mauvais à manger.

Le 12, au lever du soleil, nous remîmes à la voile pour nous éloigner du cap Mahomet. Nous passâmes devant l'Isle de Tyrone, qui se trouve précisément au milieu de l'entrée du Golfe de l'Elan, & la sépare en deux parties presqu'égales; cependant celle qui est au Nord Ouest, est un peu plus étroite. La direction du Golfe est quasi Nord & Sud. J'ai jugé que l'entrée avoit environ six lieues de largeur.

Plusieurs vaisseaux du Caire se sont perdus en prenant l'entrée du Golfe de l'Elan, pour l'entrée du Golfe d'He-

(1) C'est pourquoi le Koran est appellé *El Farkan*, ou le Diviseur, le Distingueur entre la vraie croyance & l'hérésie.

(2) Voyez dans l'Appendix, l'article Ashkoko.

roopolis ou du Golfe de Suez. Vers l'Isle de Tyrone, qui n'est pas à plus de deux lieues de la grande terre ; il y a une suite d'Isles, qui forme une barre demi-circulaire, & qui semble traverser l'entrée, depuis la pointe, par où partent les vaisseaux qui font voile avec un vent du Sud ; & cette suite d'Isles se termine par un banc, lequel a plus de cinq lieues de long. Il est vraisemblable que c'est sur ces rochers que périt la flotte que Roboam avoit fait partir pour le voyage d'Ophir (1).

Je crois que l'Isle de Tyrone, est l'Isle Saspirène de Ptolémée, quoique ce Géographe se soit un peu trompé sur la latitude & la longitude de cette Isle.

Nous passâmes bientôt la seconde de ces Isles, à qui on a donné le nom de Senaffer, & qui est à environ trois lieues dans le Nord de la grande terre. Nous gouvernâmes alors avec un bon vent du Sud-Est sur une Isle triangulaire qui a une éminence en pointe sur chacun de ses trois côtés. Nous passâmes ensuite une petite Isle, qui n'a point de nom ; & qui paroît à-peu-près à la même distance du Continent que la première : puis nous rangeâmes trois rochers au Sud-Ouest d'une autre Isle, nommée *Sufange El Bahar*, l'éponge de la mer. Comme notre vaisseau faisoit un peu d'eau, & que le vent avoit été très-fort toute l'après-midi, le Raïs eut envie de s'avancer sous le vent de cette Isle, ou plutôt entr'elle & un Cap du Continent appellé *Ras Selah* : mais ne pouvant pas trouver le fond, avec la sonde, il reprit sa route, doubla le Cap., & mouilla l'ancre dans une jolie Baye qui se trouve au-dessous. Il y a dans cette Baye une

(1) Chroni, chap. 20, vers. 37.

ſtation de l'Emir Hadjé, laquelle on nomme *Kalaat El Moilah*, le château, ou le Poſte de l'eau.

Nous avions fait ce jour-là environ vingt-une lieues; & comme nous avions eu un bon vent & un très-beau tems, je ne négligai point de comparer la ſituation de ces Iſles avec celle qu'on leur a donnée dans une ſuperbe carte, nouvellement publiée, où elles ſont portées trop loin dans le Golfe.

Le 13, notre Raïs ayant remédié à ce qui manquoit à ſon vaiſſeau, remit à la voile à ſept heures du matin. Nous paſſâmes devant une montagne, en forme de cone, qui s'élève ſur le Continent, & qu'on appelle *Abou-Jubbé*, en mémoire d'un Saint de ce nom, dont on y voit le tombeau.

Là les montagnes ſont très-éloignées du rivage, & il n'y a point de côte plus ſtérile; plus déſolée que celle-là. Dans l'après-midi nous paſſâmes une Iſle, appellée *Jibbel Numan*, éloignée d'environ une lieue du rivage; & enſuite nous jetâmes l'ancre dans un endroit qu'on nomme Kella Clarega. Nous prîmes le long du banc de ſable qui s'étend là beaucoup de poiſſons excellens, & un grand nombre d'autres abſolument inconnus & d'une extrême beauté, mais qui, rôtis, diminuoient au point de n'avoir plus que la peau, & bouillis ſe fondoient en une eſpèce de glu bleuâtre.

Le 14, le vent varia juſques à dix heures du matin, qu'il tourna un peu du bon côté; & à midi, il fut auſſi favorable que nous puſſions le deſirer, quoiqu'il ne ſoufflât pas très-fort. Nous paſſâmes d'abord une Iſle environnée de briſans; puis trois

trois autres plus éloignées ; & nous allâmes mouiller près de la côte, dans un endroit, appellé *Jibbel Shekh*, la montagne du saint.

LA, je résolus de me promener un peu sur le rivage ; car j'étois fatigué de ne pas marcher. Je voulois d'ailleurs essayer d'attraper quelque gibier pour mettre de la variété dans nos repas. Je tenois mon fusil chargé à balle, & j'étois à peine à cinq cens pas du bord de la mer, quand une troupe immense de Gootos prirent la volée devant moi. Ils n'allerent pas se poser loin. Je me cachai dans l'herbe, ou plutôt dans les joncs, pour décharger mon fusil, & je le rechargeai avec du petit plomb : mais tandis que je m'amusois ainsi, je vis deux Antelopes, qui marchoient & paissoient sans paroître avoir la moindre crainte ; aussi-tôt je remis mes balles dans mon fusil, & je me tins clos dans les joncs, jusques à ce qu'elles fussent vis-à-vis de moi.

A peine avois-je été là trois ou quatre minutes, que j'entendis derrière moi quelque chose, qui ressembloit à la respiration d'une personne. Je me retournai, & ce ne fut pas sans une extrême surprise & même sans quelque crainte, que je vis un homme de bout à mon côté. Je me levai tout-à-coup, & l'homme qui n'avoit qu'un léger bâton dans sa main, fit quelques pas en arrière, puis s'arrêta. Presqu'entièrement nud, il portoit seulement autour de ses reins une mauvaise ceinture de grosse étoffe, où étoit attaché un coutelas recourbé. Je lui demandai qu'il étoit ? Et il me répondit qu'il étoit Arabe, appartenant au Sheik Abd El Macaber. Alors je le priai de m'apprendre où étoit son Maître. Il me dit que le Sheik étoit en ce moment sur la montagne voisine, avec ses chameaux, & qu'il alloit à Yambo.

L'ARABE me demanda ensuite, qui j'étois moi-même ? Je

lui répondis que j'étois un Abyssinien, esclave du Shérif de la Mecque, & allant par mer au Caire : mais que je serois bien charmé de parler à son Maître, s'il vouloit aller le chercher. Ce Sauvage se rendit très-volontiers à ma prière ; mais il n'eut pas plutôt disparu que je me dépêchai, le plus qu'il me fut possible, de regagner le vaisseau ; & nous nous mîmes en dehors du banc pour passer la nuit. De-là nous apperçûmes très-distinctement une cinquantaine d'hommes & trois ou quatre chameaux. Ces hommes nous firent plusieurs signes : mais nous étions trop contens de la distance qui étoit entr'eux & nous, pour la franchir, & nous ne songeâmes plus à tuer des Antelopes dans le voisinage de Sidi Abd El Macaber.

Si je n'avois point imaginé le subterfuge dont je me servis pour éloigner l'Arabe, j'étois peut-être absolument perdu, quoique reconnu pour chrétien, puisque je tombois entre les mains de ces habitans de l'Arabie déserte, ou de l'Arabie pétrée, qui sont regardés comme les Nations les plus barbares du monde, & qui probablement le sont. Toutefois, dans ces contrées, l'hospitalité, & l'exactitude à tenir sa parole, sont plus sacrées à proportion que le peuple est plus sauvage. Les Chrétiens, qui font le commerce de la mer Rouge, depuis Suez à Jidda, ont un moyen aisé & qui ne les trompe jamais, pour se sauver si, par hasard, ils sont jetés sur les côtes de l'Arabie. Le voici. Les principaux Chefs des différentes tribus d'Arabes viennent au Caire, donnent leur nom & leur signalement aux Navigateurs Chrétiens, & ils en reçoivent un léger présent, qu'on renouvelle chaque année, si les Arabes reviennent aussi souvent ; & en reconnoissance de ce présent les Arabes promettent leur protection aux Chrétiens, s'ils ont jamais le malheur de faire naufrage sur leurs côtes.

Les Turcs font fort mauvais Marins, & ils perdent beaucoup de vaiſſeaux, dont la plus grande partie des équipages eſt compoſée de Chrétiens. Quand un vaiſſeau périt, ſi les Turcs, qui ſe ſauvent à terre, ne peuvent pas s'ouvrir un chemin par force, ils ſont tous maſſacrés ſans pitié: mais les Chrétiens ſe préſentent à l'Arabe en criant, « *fiarduc*, nous ſommes ſous votre protection. » On leur demande alors qui eſt le Gafféer, ou l'Arabe, avec qui ils ont lié amitié? & ils nomment ou Mahomet Abdel Cader, ou tel autre. Si le Gafféer n'eſt pas là, on dit qu'il eſt abſent pour tant de jours ou à telle diſtance: mais ſes amis ou ſes voiſins aident les naufragés à ſauver ce qu'ils peuvent du vaiſſeau, & l'un d'eux fait un cercle à terre avec la pointe de ſa lance, où l'on dépoſe tout ce qui doit être reſpecté. Puis il plante ſa lance dans le ſable & dit aux Chrétiens d'entrer dans le cercle tracé. Après quoi, il va chercher leur Gafféer qui vient avec ſes chameaux, & qui eſt obligé, ſuivant des loix connues des ſeuls Arabes, de porter les naufragés pour rien, ou du moins pour très-peu de choſe, juſques dans l'endroit où ils ont beſoin d'aller, & même de leur fournir des proviſions pendant toute la route.

Au milieu du cercle que l'Arabe a tracé ſur le ſable, dans ces contrées déſertes & ſauvages, on eſt auſſi en ſûreté que dans une citadelle. On ne connoît pas un ſeul exemple de la violation d'un ſi ſimple aſyle.

Il y a beaucoup de Sheiks Arabes, qui vivant auprès des écueils où il périt ſouvent des navires, comme entre le cap Mahomet & le cap Selah, (1) Dar El Hamra, ont ſous

(1) Voyez la Carte dans l'Appendix.

leur protection une cinquantaine, & même une centaine de Chrétiens navigateurs. Aussi quand ces Arabes marient une de leurs filles, ils lui donnent en dot, le droit de protéger quatre ou cinq Chrétiens, comme une portion de leur revenu.

J'AVOIS, en ce tems-là, un Gafféer, nommé Ibn Talil, Arabe de la Tribu d'Harb; mais j'aurois peut-être été retenu là pendant trois jours, avant qu'il ne fût arrivé d'auprès de Médine pour me reconnoître & me porter, si, par hasard, j'avois fait naufrage, jusques à Yambo où j'allois.

LE 15, nous mouillâmes l'ancre à *El Har*, (1) d'où nous vîmes des montagnes élevées & couvertes de rochers escarpés, qu'on nomme les montagnes de Ruddua. Ces montagnes sont remplies de sources. Toutes les espèces de fruits, que l'Afrique & l'Arabie peuvent produire, y mûrissent, & tous les végétaux qu'on veut prendre la peine de cultiver y croissent. C'est-là le paradis terrestre des habitans d'Yambo. Tous ceux qui possédent quelque fortune, y ont une maison de campagne: mais, chose étrange! ils ne s'y tiennent que très-peu de tems, & préferent le séjour des sables stériles & brûlants d'Yambo, à l'un des plus beaux climats, à l'un des pays les plus agréables qui soient au monde. Des gens de Ruddua m'ont dit que pendant l'hiver l'eau gêle sur leurs montagnes, & que quelques-unes des personnes, qui y naissent, ont les cheveux rouges & les yeux bleus; ce qu'on ne voit que très-rarement, excepté dans les montagnes de l'Est, où le froid est excessif.

LE 16, nous vînmes, vis-à-vis d'une Mosquée, ou tombe de

(1) El Har signifie une extrême chaleur.

Saint, appellée Kubbet Yambo, que nous laissâmes à notre main gauche; &, à onze heures, nous jetâmes l'ancre, à l'entrée du port d'Yambo, dans une eau assez profonde.

YAMBO, & par corruption Imbo, est une ancienne Ville, qui a tellement déchu qu'elle n'est plus qu'un mauvais village. Ptolémée la nomme *Iambia vicus* ou le village d'Yambia; preuve que c'étoit un endroit peu considérable de son tems. Mais, après l'invasion de l'Egypte par le Sultan Selim, Yambo devint une Ville importante, parce qu'elle servit d'entrepôt aux munitions de guerre, qu'on fit venir de Suez pour la conquête de l'Arabie, & au bled qu'on tiroit d'Egypte pour nourrir les garnisons Turques, & pour faire passer à la Mecque & à Médine.

CE fut pour cela que le Pacha Sinan fit bâtir à Yambo une grande forteresse; car l'ancienne Yambo de Ptolémée n'est point celle qui porte aujourd'hui ce nom. Elle est même située six milles de plus dans le Sud, & on la désigne par l'épithète d'El Nachel, c'est-à-dire, Yambo au milieu des palmiers, parce qu'elle est environnée d'une forêt de ces arbres.

YAMBO signifie dans le langage du pays, une fontaine ou source. Il y en a en effet, au milieu des dattiers, une, dont l'eau est excellente. C'est encore là une des stations de l'Emir Hadjé, dans ses voyages de la Mecque.

CEPENDANT l'avantage d'un port, & la protection de la Forteresse, ont conduit à la nouvelle Yambo tous les vaisseaux qui font le commerce, quoiqu'elle n'ait d'autre eau, que celle qu'on ramasse dans des marres lorsque la pluie tombe.

Il y a, dans le château d'Yambo, une garnison de deux cens Janissaires, qui sont les descendans de ceux, qu'y conduisit Sinan Pacha. Ils ont succédé à leurs peres de la même manière que ceux de Syène & de toutes les autres places conquises par les Turcs en Egypte & en Arabie.

Les habitans d'Yambo sont reconnus, avec raison, pour les plus barbares (1) des côtes de la mer Rouge; & les Janissaires qui sont dans le Château les égalent au moins pour l'injustice & la violence. Nous ne descendîmes point à terre le jour de notre arrivée, parce que nous entendîmes tirer plusieurs coups de fusil, & qu'on nous apprit que les Janissaires & les gens d'Yambo se faisoient la guerre entr'eux depuis une semaine. J'étois bien éloigné de vouloir me mêler de les appaiser; je desirois plutôt qu'ils pussent s'exterminer réciproquement; & mon Raïs sembloit de bon cœur joindre ses vœux aux miens.

Le Capitaine du port vint le soir à bord de notre vaisseau. Il étoit accompagné par deux Janissaires, à qui je ne permis qu'avec difficulté de monter à bord. La première chose qu'ils me demanderent, fut de la poudre à feu, que je leur refusai. Ensuite je m'informai d'eux combien il y avoit eu d'hommes tués dans les huit jours qu'ils s'étoient battus? ils me répondirent avec un air assez indifférent: « Pas beaucoup. Une centaine » par jour, plus ou moins, la plupart Arabes. » Cependant nous sûmes par la suite, qu'il n'y avoit eu qu'un seul homme, non-pas tué, mais seulement blessé, encore étoit-ce par une chûte de cheval.

(1) Voyez les lettres d'Irvine.

CES Janissares vouloient absolument faire entrer notre vaisseau dans le port. Mais je leur dis que, n'ayant point d'affaires à Yambo & n'étant point sous le canon de leur Forteresse, j'étois libre de remettre en mer sans aller du tout à terre; & que s'ils ne s'en retournoient pas tout de suite, j'allois profiter du vent favorable qui venoit de s'élever pour faire voile, & les emmener malgré eux à Jidda. Ils commencerent alors à prendre, suivant leur coutume, un ton audacieux & menaçant: mais moi, qui savois que je serois bien soutenu à Jidda, moi qui avois la force en main, moi enfin dont le vaisseau étoit à flot, & qui pouvois partir en un instant, je ne me trouvai jamais moins disposé qu'alors à souffrir des bravades. Ils me faisoient cent questions différentes, pour savoir si j'étois un Mameluk, un Turc, ou un Arabe, & pourquoi je ne leur donnois pas du tabac & de l'eau-de-vie? Mais je leur répondis seulement qu'ils apprendroient le lendemain qui j'étois. Puis me tournant vers l'Emir Bahar, Capitaine de port, je lui ordonnai de ramener aussi-tôt ces insolens à terre, sans quoi j'allois m'emparer de leurs armes & les confiner à bord toute la nuit.

LE Raïs tira en même-tems le Capitaine de port en particulier, & lui conseilla de prendre garde à ce qu'ils diroient, parce qu'ils couroient risque de perdre la vie; & cet avis interprêté peut être dans un sens tout différent que celui où on le donnoit, fit un tel effet sur les Janissaires qu'ils se retirerent immédiatement. A leur départ, je chargeai l'Emir Bahar de faire mes complimens à leurs chefs, Hassan & Hussein, Agas, & de les prier de me faire savoir à quelle heure je pourrois leur rendre visite le lendemain. Je lui recommandai aussi de laisser ses Soldats à terre, parce que je n'étois point d'humeur à supporter leur insolence.

Bientôt après qu'ils s'en furent allés nous entendîmes plusieurs coups de fusil, & nous vîmes beaucoup d'illuminations dans la Ville. Le Raïs me proposa de mettre à la voile & de nous en fuir sans tarder, à quoi je ne répugnois nullement. Mais, comme il me dit aussi que nous aurions un meilleur ancrage, au-dessous de la mosquée de Kubbet Yambo, où d'ailleurs la sainteté du lieu seroit notre sauve-garde, & où nous pourrions, à notre choix, faire voile ou passer la nuit étant en état de repousser la force par la force si l'on nous attaquoit, nous nous reculâmes de quelques centaines de pas, & nous rejetâmes l'ancre sous les reliques d'un des saints les plus fêtés qui soient au monde.

Lorsqu'il fit nuit les mousquetades cesserent, les feux diminuerent, & l'Emir Bahar revint à bord. Il fut surpris de ne pas nous trouver à la même place; & sur-tout de nous entendre lui crier, dès que nous fûmes avertis, par le bruit de ses avirons, qu'il s'approchoit, qu'il n'avançât pas davantage, jusques à ce qu'il nous eût dit combien d'hommes il portoit dans son canot, & s'il avoit des Soldats, ou bien que nous allions faire feu sur lui. Sur cela, il répondit qu'il n'y avoit que lui, son mousse, & trois Officiers de l'Aga. Je repliquai que c'étoit beaucoup trop de trois Etrangers à cette heure de la nuit: mais que, puisqu'ils venoient de la part de l'Aga, ils pouvoient avancer.

Tous nos gens étoient postés, les armes à la main, sur le devant du vaisseau; mais je vis bientôt que les personnes, qui venoient vers nous n'avoient aucun mauvais dessein, car ils étoient encore à plus de dix pas, qu'ils nous criérent *Salam Alicum*!

Je leur

Je leur répondis amicalement. Nous les fîmes monter à bord, & nous nous assîmes tous sur le pont.

Les trois Officiers étoient jeunes & assez agréables, quoiqu'ils eussent un air de mauvaise santé. Ils étoient habillés, comme les habitans des campagnes, avec des espèces de capotes ou de manteaux, jetés négligemment sur leurs épaules, & d'une étoffe à raies rouges & blanches. Leurs turbans étoient mêlés de rouge, de verd & de blanc, & ornés d'une immense quantité de franges & de petits glands, qui pendoient par derrière. Ils tenoient chacun dans leurs mains une courte javeline, dont le fût avoit environ quatre pieds & demi de long, armé par le bout d'une pointe de fer de neuf pouces, & de deux ou trois crochets de fer au-dessous, avec du fil d'archal, qui l'attachoit en divers endroits, & une douille de fer qui le garnissoit par le bout d'en bas.

Ils me demanderent d'où je venois? Je dis que je venois de Constantinople, & du Caire : mais que je les priois de ne pas me faire d'autres questions, parce que je n'étois pas libre de leur répondre. Alors ils m'annoncerent qu'ils avoient ordre des Agas de me dire que j'étois le bien venu, si c'étoit moi qui fusse le Médecin d'Ali-Bey, & celui-là même qui leur avoit été recommandé pas le Shérif de la Mecque. Je leurs répondis que si Metical, Aga, leur avoit effectivement donné cet avis, j'étois celui qu'il concernoit. Je les priai de porter mon respect à leurs Chefs : « mais, leur dis-je, quoique je ne doute en » aucune manière de leur protection, je ne pense pas qu'une pru- » dence ordinaire me permît de me hasarder à aller à dix heures du » soir au milieu d'une Ville aussi en désordre qu'Yambo pa-

» roît l'être depuis quelque tems, & où la discipline & le » commandement sont assez peu respectés pour que les habi- » tans combattent sans cesse les uns contre les autres. » Ils me repliquerent que j'avois raison, & que je pouvois faire tout ce qui me conviendroit. Mais que les coups de fusil que j'avois entendus ne provenoient point d'un combat, mais d'une réjouissance à l'occasion de la paix.

Enfin nous apprîmes, après quelques discussions, que la garnison & les citoyens s'étoient battus les uns contre les autres pendant quelques jours; & que la plus grande partie des munitions avoient été consommée dans cette guerre civile & désordonnée: mais que depuis les vieillards des deux partis étoient convenus que personne n'avoit tort, & que tout le mal avoit été fait par un *chameau*. En conséquence, on saisit un pauvre *chameau*, on le mena hors la Ville, & là, on reprocha au *chameau* tout ce qui s'étoit dit ou fait. C'étoit le *chameau*, qui avoit tué des hommes, menacé de mettre le feu à la Ville & d'incendier le palais de l'Aga & le château. C'étoit le chameau, qui avoit maudit le Grand-Seigneur, & le Shérif de la Mecque, comme souverains des partis divisés; &, de plus, il avoit juré de détruire le bled destiné pour la Mecque, ce qui étoit la seule chose dans laquelle ce pauvre animal se trouvoit intéressé. Après avoir employé une partie de l'après-midi à faire des reproches au malheureux *chameau* qui sembloit avoir comblé la mesure de ses iniquités, chacun des assistans lui enfonça sa lance dans le corps, & on le dévoua *Diis manibus & diris*, par une sorte de prière, & en prononçant mille malédictions sur sa tête. Puis tout le monde se retira chez soi, complétement satisfait des injures qu'il avoit reçues du *chameau*.

On pourra remarquer, dans cette cérémonie, quelques traces du bouc Hazazel (1) que les Juifs renvoyoient dans le désert chargé de tous leurs péchés.

Le lendemain, je me rendis au Palais, où je vis de très-beaux appartemens. Il y avoit à la porte une garde de Janissaires; ces guerriers, revenus depuis peu de la sanglante bataille du *chameau*, ne manquerent pas de donner diverses marques d'insolence, qu'ils desiroient qu'on prît pour des preuves de courage.

Les deux Agas étoient assis sur un banc élevé, couvert de tapis de Perse; & environ quarante ou cinquante hommes de bonne mine & la plupart avancés en âge étoient assis sur d'autres tapis étendus sur le parquet, & formoient un demi-cercle au-devant des Agas.

Les deux Chefs se conduisirent avec moi avec beaucoup de politesse & d'attention. Ils ne m'adresserent d'abord que des questions générales, comme, par exemple, si la mer me plaisoit? s'il y avoit beaucoup d'habitans au Caire? ainsi du reste. Mais, comme je prenois congé d'eux, le plus jeune me demanda avec une sorte de timidité, si Mahomet Bey Abou Dahab (2) étoit prêt à marcher? Comme je savois bien ce que signifioit cette question, je répondis que je ne

(1) Levit., chap 16, vers. 5.

(2) C'est le même qui a été nommé dans toutes nos Gazettes, Mehemet Abou Dahab. Mais nous aimons mieux suivre, pour tous ces noms, l'orthographe de M. Bruce. (*Note du Traducteur.*)

ſavois point s'il étoit prêt : mais qu'il avoit fait de grands préparatifs. L'autre Aga me dit alors : « j'eſpere que vous ſerez » un meſſager de paix. Je vous conjure de ne point me faire » de queſtions repliquai-je. J'eſpere que, par la grace de Dieu, » tout ira bien. »

Tous ceux qui étoient là préſens applaudirent à ce diſcours, contents de reſpecter mon ſecret ; car ils imaginoient que j'en avois un, & que j'étois un homme de confiance d'Ali Bey, qui, ſans doute, avoit renoncé à ſes deſſeins hoſtiles contre la Mecque. C'étoit auſſi juſtement ce que je deſirois qu'ils cruſſent ; parce que cela me mettoit à l'abri de tout mauvais traitement pendant le tems que je voudrois demeurer là ; & j'en eus la preuve ſur-le-champ, car l'Aga me fournit une maiſon commode pour mon logement, & il me donna un de ſes gens pour m'y conduire.

J'ÉTOIS étonné que mon Raïs ne m'eût point ſuivi dans cette maiſon : mais à peine y avoit-il une demi-heure que j'y étois, qu'il vint me joindre, & me dit que quand le Capitaine de port étoit venu à abord la première fois avec les deux Soldats, il lui avoit remis un papier, appellé *Tiskera*, qui l'obligeoit d'entrer au ſercice du Shérif, pour porter à Jidda du bled & un certain nombre de Pélérins, qui alloient à la Mecque aux frais du Shérif. Cependant que comme nous étions hors du havre, & jugeant par notre conduite envers les Janiſſaires, que nous étions gens à bien ſavoir ce que nous avions à faire, il avoit ramené les deux Soldats fort mal ſatiſfaits de leur réception & très-peu diſpoſés à reſter dans une compagnie comme la nôtre. Il faut avouer, en effet, que par

la manière dont nous étions vêtus à bord, des étrangers nous pouvoient croire aussi aisément, que nous étions propres à les voler, que nous pouvions croire nous-mêmes, sur leur mine, qu'ils avoient un pareil dessein. Le Raïs me dit aussi qu'après que j'étois sorti du Palais, l'Aga l'avoit appellé & repris le *Tiskera*, en lui disant qu'il étoit libre, & qu'il ne devoit obéir à personne qu'à moi seul. De plus, l'Aga avoit envoyé un de ses domestiques pour garder ma porte, ne laisser entrer que les personnes qui me plairoient, & empêcher que le Peuple d'Yambo m'importunât.

Jusques-la tout alloit bien. Mais j'avois fait une remarque, qui ne manqua jamais de se trouver juste; c'est que, dans ce malheureux pays-là, les commencemens trop prospères annoncent toujours une fin désastreuse. Aussi je résolus d'user de ma prospérité avec beaucoup de prudence & de modération, & de me rendre aussi puissant que je pourrois, sans avoir l'air de m'en prévaloir.

Il y avoit un habitant d'Alep, riche & considéré, qu'on nommoit Sidi-Ali Taraboloussi, (1) grand ami du Médecin Russel, qui m'en procura la connoissance. Ce Taraboloussi étoit aussi intimement lié avec le Cadi de Médine, pour lequel il me donna à mon départ d'Alep une lettre de recommandation très-pressante. Quand je fus à Yambo, je demandai des nouvelles de ce Cadi, & j'appris qu'il étoit alors dans la Ville, occupé de la distribution des bleds qu'on envoyoit à Médine. Mes questions lui furent rapportées presqu'aussi-

(1) C'étoit un Turc, né à Tripoli.

tôt que j'eus prononcé son nom ; & d'après cela desirant de savoir quelle espèce d'homme j'étois, il m'envoya un message à huit heures du soir, & bientôt après il me rendit visite lui-même.

J'étois occupé alors à mettre en ordre mes télescopes & ma montre marine, & j'avois défendu de laisser entrer personne : mais pour un homme tel qu'un Cadi toutes les portes furent ouvertes. Il me regarda tandis que je travaillois à arranger mon grand télescope & mon quadrant, & que j'étois en chemise, car il faisoit une chaleur excessive. Il ne me demanda aucune excuse de s'être ainsi introduit chez moi. Mais il fit une exclamation, en disant combien il étoit heureux : puis, sans me regarder, il passa du télescope à la montre & de la montre au thermomètre, en s'écriant, *Ah! tibe! Ah! tibe!* Que c'est beau! Que c'est beau! à peine jettoit-il les yeux sur moi. Il sembloit, je crois, que je n'étois pas digne de son attention. Mais il examina, il toucha tout avec beaucoup de soin. Il mania même si bien la couverture de cuivre de l'alidade, qui renfermoit le petit plond & le crin, qu'il avoit l'air d'un homme plus versé qu'on ne l'est ordinairement dans la connoissance des instrumens d'astronomie. Enfin, pour ne pas m'étendre sur des choses inutiles, il se trouva que le Cadi avoit étudié à Constantinople ; qu'il entendoit assez passablement les principes de la géomètrie, & qu'il savoit son Euclide, dans ce qui concerne la trigonométrie, au point qu'il en répétoit les démonstrations, avec tant de rapidité, qu'il étoit impossible de le suivre, d'en comprendre un mot. En revanche, il ne connoissoit point les sphères. Toute sa science astronomique se réduisoit à des maximes d'astrologie judiciaire &

à parler de la marche des premières & secondes planètes, à peu-près dans le style des almanachs.

Il demanda que ma porte fût toujours ouverte pour lui, & spécialement quand je ferois des observations. Comme il connoissoit bien la division de nos montres, il me demanda aussi de pouvoir marquer le tems à mesure que j'observerois. Tout cela lui fut accordé ; &, en retour, j'obtins de lui une chose qui me fut plus utile ; c'est-à-dire, un tableau détaillé du Gouvernement d'Yambo, par lequel j'appris que les deux jeunes Gouverneurs, qui commandoient alors dans la Ville, étoient des esclaves du Shérif de la Mecque. Aussi étoit-il impossible aux personnes même qui les connoissoient le mieux, de dire lequel de ces deux esclaves étoit le plus bas, le plus lâche, le plus débauché. S'ils n'avoient point été retenus par la crainte, ils nous auroient, sans doute, volé jusques au dernier sou. Le Cadi m'en prévint, & il me dit, en même-tems, qu'un Voyageur, un Franc, qui alloit aux Indes, avoit été arrêté depuis peu ; & que comme on n'en avoit plus entendu parler, il croyoit qu'on l'avoit mis à mort dans la prison.

Quoique ce récit me fut très-désagréable, je gardai la meilleure contenance possible. « Il est vrai, dis-je, qu'ici, dans une Ville » de garnison, & secondés par une indigne soldatesque, ces » esclaves ont pu faire tout le mal qui leur a plû, à cinq ou six » étrangers sans appui : mais, pour moi, je ne les crains pas. » Je puis leur dire, ainsi qu'à tous les habitans d'Yambo en » général & en particulier, qu'il vaudroit mieux pour eux être » dans leur lit malades de la peste, que de toucher un poil » d'un chien qui m'appartiendroit. » — « C'est ce qu'ils savent

» très-bien, me répondit-il. Ainsi soyez tranquille, amusez-vous, » & restez avec nous aussi long-tems que vous pourrez. » — « Le moins qu'il me sera possible, au contraire, lui dis-je, » Sidi Mahomet. Quoique je ne craigne point les méchans, je » n'aime point à séjourner dans leur voisinage. »

Il me pria alors de permettre que mon Raïs portât une cargaison de bled à Jidda ; ce que je lui accordai volontiers, à condition qu'il ordonneroit qu'un seul de ses gens s'embarquât pour accompagner le bled. Là-dessus il me déclara solemnellement qu'il ne s'en embarqueroit qu'un seul, & même que je pourrois le faire jeter dans la mer, s'il se conduisoit mal. Cependant ensuite il en fit embarquer trois, l'un desquels auroit mérité souvent qu'on le jetât à la mer, comme le Cadi l'avoit permis.

Quand j'eus consenti à la demande du Cadi : « Ami, lui dis-je, » à présent que j'ai fait tout ce que vous avez desiré, quoique » suivant vos principes, vous eussiez dû commencer le premier » à m'accorder des graces, à moi, qui suis étranger ; à présent, » dis-je, j'ai une chose à vous demander. — Connoissez-vous » le Sheik de Beder Hunein ? Si je le connois ! répondit-il. J'ai » épousé sa sœur, une fille de Harb. Il est de la Tribu de » Harb. » — « Harb soit, repris-je, ce que j'exige de vous ne » vous coûtera pas beaucoup. Il faut que vous envoyiez un » chameau à votre beau-frere, pour qu'il me procure le pied » le plus grand & le plus parfait qu'il me sera possible d'avoir » du baume de la Mecque. Il sera important de n'en briser ni » la tige, ni les branches : mais il faudra le choisir entier, » même avec ses fruits & ses fleurs, s'il est possible, & le bien

envelopper



Benard Direxit.

SHEIK EL HARB DE LA TRIBU DES BENI KOREISH.

envelopper dans une natte.» — Il me regarda d'un air fin, fit un mouvement d'épaules, alongea les levres, appuya son doigt sur son nez & me dit: «c'est assez. J'entends ce que vous
» voulez dire. Vous verrez ce que je sais faire. Je ne suis point
» un idiot, vous en serez convaincu.»

Trois jours après, pendant que j'étois à dîner, je reçus le pied de baume: mais la fleur, s'il est vrai qu'il y en eût quand on le cueillit, avoit été emportée. Le fruit, au contraire, étoit à différens degrés de maturité, & bien entier. Le dessin & la description de cette plante (1) résoudront, j'espere, tous les doutes qu'on a souvent élevés à son sujet.

Le Cadi m'envoya aussi une petite bouteille d'un quart de baume très-pur, & tel qu'il avoit découlé de l'arbre, cette même année, avec lequel j'ai vérifié ce que les anciens Botanistes ont dit de ce baume. C'est d'ailleurs du Cadi, que je tiens tout ce que j'ai rapporté dans ma description sur la manière de le recueillir & de le préparer, ainsi qu'une anecdote curieuse sur son origne. Il me dit que cette plante n'étoit point au nombre des choses que Dieu avoit faites dans les six premiers jours de la création; mais qu'à la suite des trois batailles sanglantes, que Mahomet livra aux NoblesArabes de la tribu de Harb, & à ses alliés les Beni Koreish, qui étoient alors payens & [illegible] voient à Beder Hunein, le Prophète pria Dieu, & une forêt d'arbres de baume prit tout-à-coup naissance du sang de ceux qui avoient été tués sur le champ de bataille; qu'avec le baume qui découloit de ces arbres, Mahomet toucha les blessures de

(1) Voyez l'article Balessan dans l'Appendix.

outre, souvent à la pêche dans nos canots ; & ; comme j'avois apporté trois fouanes de différentes grandeurs, avec des lignes assorties, nous revenions rarement sans prendre quatre ou cinq Dauphins. La pêche à l'hameçon nous étoit également favorable. Des fenêtres de la maison même où nous logions, nous prenions une grande quantité de poissons très-beaux par leur couleur, & souvent d'un goût exquis. Nous avions du vinaigre tant que nous en voulions. Nous tirions de Ruddua des oignons & d'autres légumes ; & enfin, comme nous étions tous cuisiniers, nous vivions à merveille.

Le 28 Avril, au matin ; nous partîmes d'Yambo ; avec la cargaison de bled du Cadi, & trois passagers, au lieu d'un ; que je m'étois engagé de prendre. Nous avions un bon vent, & je trouvai que je m'étois au moins procuré un avantage en permettant à mon Raïs de charger son vaisseau ; c'est qu'il faisoit voile autant qu'il pouvoit, afin de me dédommager un peu du tems qu'il m'avoit fait perdre.

Bientôt la mer devint grosse, nous fûmes très-fatigués par le roulis, & le vent diminua beaucoup. Un de nos passagers se trouva fort malade ; &, à sa prière, nous mouillâmes l'ancre à Djar, petit havre, dont l'entrée est au Nord-Est. Il y a ; dans ce port, trois brasses d'eau presque par-tout, excepté du Sud. On y trouve d'ailleurs un abri sûr contre toute espèce de vent. Nous vîmes là, pour la première fois, plusieurs arbres de *Rack* (1), qui croissoient très-avant dans la mer, & qui

(1) Ce mot est Anglois. Il m'a été impossible de trouver le nom françois qui y correspond.

même; dans quelques endroits, avoient jusques à deux pieds d'eau au-dessus du tronc.

J'observai la latitude de Djar & je la trouvai de 23° 36′ 9″ Nord. Les montagnes de Beder Hunein étoient au Sud-Sud-Ouest de nous.

Le 29, à cinq heures du matin, nous remîmes à la voile. A huit heures, nous passâmes un petit Cap, nommé Ras El Himma (1); & bientôt le vent fraîchissant, nous vînmes vis-à-vis du Havre de Maibeed, où il y a un ancrage qu'on appelle El Horma. Lorsque nous passâmes en cet endroit, le soleil étoit au méridien. Je pris hauteur, & je trouvai qu'El Horma étoit par les 23° 0′ 30″ de latitude Nord.

A dix heures, nous nous trouvâmes devant une montagne, qui paroît sur la côte & qu'on nomme Soub. A deux heures après midi, nous passâmes le petit port de Mustura, qui est au-dessous d'une autre montagne, nommée Hajout; &, à quatre heures, nous jettâmes l'ancre dans un endroit, appellé Harar. Le vent fut contraire toute la nuit. Il soufflοit du Sud-Est, & étoit même assez violent. Nous crûmes remarquer aussi un courant très-fort à l'Ouest.

Le 30, nous levâmes l'ancre à huit heures du matin, & nous reprîmes notre route; mais le vent nous étoit contraire, & nous fîmes très-peu de chemin. Nous étions suivis par un grand nombre de Requins, dont quelques-uns nous parurent énormes.

(1) Cap de la Fièvre.

Nous n'avions d'autre ligne que celle qui garnissoit une petite fouane pour les dauphins; malgré cela, je ne pus m'empêcher de lancer un des plus gros de ces monstres; car ils venoient si près de nous, que nous croyions quelquefois qu'ils avoient envie de sauter à bord. Je l'atteignis précisément à la jointure du cou: mais, comme nous n'étions pas assez adroits à manier la fouane & à filer la ligne sans la sacader, l'animal sauta environ deux pieds au-dessus de l'eau; puis replongea avec une extrême violence, & la corde portant sur le côté du vaisseau, se cassa, & fut perdue avec le Requin. Tous les autres disparurent au même instant. Mon Raïs m'assura que c'étoit pour suivre le blessé, & que, dès qu'ils avoient flairé son sang, ils n'abandonneroient pas leur compagnon qu'ils ne l'eussent dévoré.

Je regrettois beaucoup ma fouane parce que les deux qui me restoient étoient plutôt des harpons que des fouanes. Mais mon Raïs, que j'avois soin d'entretenir en bonne humeur, & dont je me ménageois l'amitié autant que je le pouvois, étoit un vieux harponeur de l'Océan Indien; & bientôt il m'étala un assortiment complet de ses instrumens de pêche. Il avoit non-seulement une petite fouane, pareille à celle que j'avois perdue avec le requin, encore plus commode, mais plusieurs crocs, garnis de chaînes & de lignes, & une espèce de rouet avec une ligne de crin, & semblable à un petit vindas, auquel il attachoit la corde de son harpon, comme celle de ses crocs. Mon Raïs savoit bien que l'honnêteté qu'il me faisoit, me seroit très-agréable, & que je ne manquerois pas de la reconnoître en tems & lieu.

Le vent fraîchit & devint plus favorable. A midi, nous

fûmes à la vue de Rabac. Nous revirâmes pour y entrer &, à une heure, nous y jetâmes l'ancre. Rabac est un petit port par les 22.° 35.′ 30.″ Nord. L'entrée est Est-Nord-Est, & a environ un quart de mille de large. Le havre s'enfonce dans l'Est, & est de près de deux milles de long. Les montagnes sont à la distance de trois lieues dans le Nord; & la ville de Rabac est à quatre milles de l'entrée au Nord quart-d'Est.

Nous passâmes toute la journée du premier de Mai dans ce port, occupés à en dessiner le plan. Le soir, l'Emir Hadjé, qui conduisoit les Pélerins de la Mecque, campa à trois milles de nous. Nous entendîmes distinctement son coup de canon de retraite.

Le passager, qui avoit été malade, voulut alors voir l'Hadjé: mais, comme je savois que la conséquence d'une pareille visite, seroit qu'une multitude de Pélerins fanatiques viendroient nous assaillir, je lui dis clairement que s'il sortoit du vaisseau, il n'y rentreroit point, & que nous irions tout de suite jeter l'ancre le plus loin du rivage qu'il nous seroit possible. Cette menace le retint; mais, le lendemain, il fut de mauvaise humeur toute la journée, répétant souvent en se parlant à lui-même, qu'il méritoit tout cela pour s'être embarqué avec des infidèles.

Les habitans de Rabac vinrent nous apporter à bord des melons d'eau, & des outres remplies d'eau fraîche. Les vaisseaux peuvent là renouveller facilement leur eau, dans les puits, qui sont auprès de la Ville, & où elle n'est pas mauvaise.

La campagne est plane, & pourtant mal cultivée : mais elle ne paroît pas, à beaucoup près, aussi déserte qu'au tour d'Yambo. Je soupçonnai, par le coup d'œuil qu'elle offroit & par la fraîcheur de l'eau, qu'il pleuvoit de tems en tems dans les montagnes. Nous étions alors fort avancés en dedans du tropique; car le cercle du tropique passe très-près du Ras El Himma, & Rabac est à un demi-degré dans le Sud de ce Cap.

Le 2, à cinq heures du matin, nous fîmes voile de Rabac. Nous avions si peu de vent qu'à peine faisions-nous deux nœuds par heure.

A neuf heures & demie, nous vîmes Deneb, portant à l'Est quart de Sud de nous. Cette Ville est facile à reconnoître à quelques palmiers qui sont auprès. Son port est petit & très-incommode pendant six mois de l'année au moins, parce que la brise du Sud y donne en plein, & que la lame y est alors très-forte.

A une heure après midi, nous vîmes une Isle, appellée Hammel, que nous laissâmes à un mille de distance. Dans le même moment, nous apperçûmes une autre Isle, qu'on nomme El Memisk, laquelle nous restoit à trois milles dans l'Est. Cette dernière Isle a un autre ancrage sûr.

A trois heures trois-quarts, nous vîmes l'Isle de Gawad, dont nous passâmes à un mille un quart de distance, la laissant au Sud-Est. Le continent portoit également au Sud-Est, & nous en étions éloignés d'un peu plus d'une lieue. Nous ne faisions

ne faiſions plus route directement au Sud, nous avions le Cap à l'Oueſt-Sud-Oueſt; &, à quatre heures, nous mouillâmes dans la petite Iſle de Lajack.

Le 3, à quatre heures & demie du matin, nous remîmes à la voile, continuant toujours à diriger notre courſe à l'Oueſt-Sud-Oueſt: mais bientôt nous fûmes en calme. Après avoir fait une lieue, nous nous trouvâmes devant le cap Hateba, ou cap Boiſeux qui portoit à l'Eſt de nous.

Après que nous eûmes doublé le Cap, le vent fraîchit. A quatre heures de l'après-midi, nous mouillâmes dans le port de Jidda, tout auprès du quai; & les Officiers de la douane vinrent immédiatement ſe mettre en poſſeſſion de notre bagage.





CHAPITRE XI.

Détail de ce qui arrive à M. Bruce à Jidda. — Visite que lui rend le Visir. — Inquiétudes de la factorerie. — Honnêteté & politesse des Anglois qui font le commerce de l'Inde. — Polygamie. — Fausse opinion du Docteur Arburnoth. — Preuves que cette opinion est contraire à la raison & à l'expérience. — Départ de Jidda.

LA RADE de Jidda est très-vaste. Elle renferme un nombre immense de hauts fonds, de petites Isles, de rochers à fleur d'eau, entre lesquels il y a divers canaux. De quel côté que le vent souffle, on est bien abrité dans le port, parce que les hauts fonds, interposés, empêchent que la mer n'éprouve une trop grande agitation; & on peut, si on le veut, mouiller vingt ancres différens à la poupe & à la proue. Le seul risque qu'on court, & cela est aisé à concevoir, c'est en entrant dans la rade, ou lorsqu'on en sort. Mais aussi on a, à Jidda, la preuve d'une observation faite depuis long-tems; c'est que plus un port est dangereux, plus les Pilotes deviennent habiles; & il n'y arrive jamais d'accidens.

LES Marins Anglois possèdent, depuis long-tems, un plan de la Baye de Jidda, fort inexact & fort mal dessiné. Je ne sais point d'où il leur vient: mais je sais qu'il a été cri-

tiqué ſouvent, & jamais corrigé. Ils ont auſſi une prétendue carte de la partie du Golfe, qui s'étend de Jidda à Moka, laquelle eſt remplie d'erreurs.

Je fis, à Jidda, un ſéjour de quelques mois; & j'eus beaucoup à me louer des honnêtetés qu'on m'y fit. Comme j'avois beaucoup de tems à moi, le Capitaine Thornhill, & quelques autres Commerçans de notre Nation, me prièrent de ſonder la Baye & d'en lever le plan; ils me promirent, pour cela, le ſecours de leurs canots, de leurs officiers & de leurs équipages. J'y conſentis. Cependant comme je ſus bientôt après que le Capitaine Newland, l'un d'entr'eux, avoit entrepris ce travail, qu'il l'avoit même fort avancé, & qu'il ſeroit fâché, avec raiſon, que je vinſſe ſur ſes briſées, j'abandonnai mon deſſein. Le Capitaine Newland étoit un homme plein de mérite & de capacité, très-poli & qui avoit eu pour moi toute ſorte d'attentions.

Que la miſéricorde divine prenne en pitié ceux qui ont oſé très-récemment charger de nouveaux ſondages, c'eſt-à-dire, de nouvelles erreurs, cette miſérable carte du fond du Golfe, de Jidda à Moka, laquelle court la mer Rouge depuis vingt ans & par-delà! Depuis mon retour en Europe, on m'en a envoyé une copie, qui, comme une nouvelle mariée, étoit rhabillée à neuf & portoit ſur ſa tête tous ſes péchés mortels & originels.

Je prie qu'on me permette d'obſerver qu'il n'y a pas un homme au monde, qui ait plus de répugnance que moi à offenſer qui que ce puiſſe être, même un enfant. Ce n'eſt

pas par esprit de critique que je parle de cette carte. En toute autre occasion, je me serois tû. Mais, quand la fortune & la vie d'une foule de personnes sont exposées, tous les jours, ce seroit une sorte de trahison que de cacher son sentiment, si, en le faisant connoître, on peut contribuer à sauver ces personnes, quelque fâcheux d'ailleurs que soit un pareil aveu pour des gens déraisonnables.

De tous les vaisseaux, qui étoient à Jidda, deux seulement avoient leurs lignes de loc bien divisées; & cependant tous les Capitaines étoient tellement persuadés de leur exactitude qu'ils soutenoient qu'ils avoient porté leur course à cinq lieues en se rendant de l'Inde à Babel-Mandeb; mais ils n'avoient point estimé les courants en dehors du détroit, ni ceux qui sont encore bien plus forts, après avoir passé Socotra. Leurs petites horloges de sable de demi-minute s'écouloient en 57 secondes. Ils n'avoient pas non plus fait attention au flux de la mer Rouge, soit dans le canal, soit en dedans du passage : toutefois il y a sur la carte, dont je parlois tout-à-l'heure, une route pointée par le Capitaine Newland, dans laquelle il a suivi le milieu du canal, & qui est remplie d'angles aigus & d'étranglemens du détroit. On croiroit, à voir cela, qu'on a exactement sondé & mesuré la mer à chaque pas.

Aux sondages erronnés, qui surchargent dès long-tems cette mauvaise carte, on a joint une plus grande quantité de sondages nouveaux, qui sont tout aussi faux, & dont on ne connoît pas l'Auteur. De sorte que depuis Moka, jusques au 17° de latitude, il y a des profondeurs marquées à chaque mille, &

quelquefois à moins de distance. Personne ne peut jeter les yeux sur cette carte, sans être induit à croire que la mer Rouge est un des lieux les mieux connus de l'Univers. Cependant je puis certifier, sans crainte d'être démenti, que ce qui caractérise particulièrement cette mer, c'est qu'il y a très-peu d'endroits, dans le canal, que l'on puisse sonder; des deux côtés même du rivage, à peine trouve-t-on le fond à six pas de terre. Ceci regarde le Continent; & j'ajouterai que nous n'avons pas abordé dans une seule Isle, où tandis que notre beaupré touchoit à terre, la sonde ne nous rendoit rien à la proue du vaisseau. Je dois donc m'élever contre ces anciennes cartes inexactes, afin qu'elles ne servent pas de fondement à de nouvelles. Bien loin qu'on puisse en tirer aucun avantage, elles ne peuvent, au contraire, qu'être fort dangereuses.

Plusieurs Marins remplis d'habileté & de courage fréquentent la mer Rouge depuis quelques années. Qu'ils disent, avec sincérité, de quels instrumens ils se servoient, quelle foule de difficultés ils rencontroient, en quels endroits ils formoient des doutes; combien de fois ils devinoient juste; combien plus souvent ils se trompoient. Ces choses déclarées par l'un d'eux, seront bientôt appuyées par les autres, & rectifiées par le secours des Géomètres, qui auront fait de bonnes observations sur le rivage.

M. Niébuhr a contribué beaucoup, par ses remarques, à nous mettre à même de réformer la carte, dans ce qui a rapport à la terre. Mais, quoiqu'il ait fait beaucoup à cet égard, il en reste à faire bien davantage. J'espère que quand mon ami, M. Dalrymple, en aura le tems, il voudra bien nous

donner une carte différente de l'ancienne, quelque changée de forme, quelque corrigée que cette ancienne pût être, parce que le fond en eſt trop vicieux. Je ſuppoſe toute fois que, pour nous donner une carte nouvelle, M. Dalrymple ait par-devers lui beaucoup d'obſervations ſur l'exactitude deſquelles il puiſſe compter; car autrement il ne feroit que perpétuer des erreurs dangereuſes.

Si les vaiſſeaux de guerre, que nous envoyons dans la mer Rouge, ſont manœuvrés par de bons équipages, commandés par des Officiers jeunes & intelligens, pourvus de bonnes lignes, & de tous les inſtrumens propres à ces opérations, ainſi que d'un aſſez grand nombre de canots, nous pourrons enfin connoître, en partie, les différens degrés de profondeur de cette mer. L'on aura auſſi la preuve de ce que j'ai avancé; l'on verra que les vaiſſeaux, que l'on a employés juſqu'ici, quelques bons équipages qu'ils euſſent, étoient incapables au milieu des courans & des marées dont on ignoroit le degré de force, & emportés par le ſouffle violent des mouſſons du Nord ou du Sud, de pouvoir jamais connoître à trois lieues près, où ils avoient jeté leur ſonde, à moins qu'ils ne fuſſent auprès d'une Iſle, d'un banc remarquable, ou dans un port.

Jusques-là je conſeillerai à tout homme, qui naviguera ſur la mer Rouge, & principalement dans le canal, où les pilotes n'en ſauront pas plus que lui, de ne s'en rapporter qu'à lui-même dans le moment du danger; de jeter le plomb au moins toutes les heures; d'avoir un homme ſûr en vigie, de porter peu de voiles, avec un vent fort, ſur-tout la nuit, & de conſidérer toutes les cartes que nous avons à cette heure,

du Golfe d'Arabie, comme des objets de ſimple curioſité, ſur la foi menſongere deſquels on ne doit jamais haſarder ſa vie.

Un Capitaine de la compagnie des Indes, qui ſeroit allé depuis Jidda juſques à l'embouchure du Frat & au port de Kilfit, qui en eſt voiſin, ce qu'on pourroit faire chaque année pour dix livres ſterling de dépenſes extraordinaires, rendroit un plus grand ſervice à la navigation de la mer Rouge, que ne peuvent lui en rendre tous les ſondages qu'on a faits depuis le Jibbel Zékir juſques à l'Iſle de Shéduan.

D'Yambo à Jidda je dormis fort peu, parce que je travaillois à mon journal, autant qu'il m'étoit poſſible ſur les lieux même, où je faiſois des remarques. En outre, j'avois des fièvres qui me dérangeoient beaucoup; & par la forme de mes habillemens & par la négligence, qui étoit dans toute ma perſonne, je reſſemblois ſi fort à un Galiongy, ou matelot Turc, que l'Emir Bahar (1) fut extrêmement ſurpris, lorſque mes domeſtiques charrièrent mes bagages à la douane, de leur entendre dire que j'étois Anglois. Cependant cet Officier m'avoit donné pour m'accompagner à la maiſon de la factorerie Angloiſe, un de ſes valets, qui parloit un mauvais Anglois, & qui me promit dans tout le chemin un agréable accueil de la part de mes compatriotes.

Je me fis nommer par ce valet les différens Capitaines; &, quand je fus informé de leurs noms, je lui dis de me faire

(1) Capitaine de port.

parler d'abord à l'un d'eux, que je reconnus pour Ecossois & de mes parens, & qui étoit, par hasard, dans ce moment appuyé sur la rampe de l'escalier, qui conduisoit à son appartement. Je le saluai en l'appellant par son nom. Mais il se mit dans une colere violente, en m'appellant coquin, voleur, frippon de Renégat, & m'assurant que si j'avançois encore un pas, il me jeteroit en bas des degrés. Je me retirai sans rien répondre; & il continua à me dire des injures dont je me souvins long-tems.

Le valet, qui me servoit de conducteur, leva les épaules; & me dit: « qu'il vouloit me conduire chez le meilleur de » tous les Capitaines. » Il me mena, en effet, vers l'escalier opposé; &, pendant ce tems-là, je pensois en moi-même que si telles étoient leurs manières Indiennes, je n'apprendrois à personne ni mon nom, ni mon état, pendant que je demeurerois à Jidda. Je n'avois aucun besoin d'eux, puisque j'étois muni d'un crédit de mille sequins & plus sur Yousef Cabil, Visir ou Gouverneur de Jidda.

On me conduisit dans un appartement, où étoit assis le Capitaine Thornhill. Il avoit une veste blanche de callico, un bonnet de coton fort pointu sur la tête, un grand gobelet d'eau devant lui, & il paroissoit occupé à réfléchir très-profondément.

Le valet de l'Emir Bahar me tenoit par la main en me faisant entrer dans la chambre du Capitaine: mais je ne voulus avancer que deux ou trois pas de peur de recevoir un nouveau salut par lequel on me proposât encore de me faire sauter les montées. Le Capitaine me regarda attentivement, mais non d'un air

d'un air hautain ; puis il dit au valet de se retirer, & il ferma la porte. — « Monsieur, me dit-il, êtes-vous Anglois ? — Je fis une révérence. — « Sûrement, continua-t-il, vous ne vous portez » pas bien, & vous devriez être au lit. — Avez-vous été long-» tems malade ? » — Long-tems, Monsieur », lui répondis-je, & je fis une seconde révérence. — « Avez-vous besoin d'un » passage pour les Indes ? « — Je fis encore une révérence. — » Je vois bien, reprit-il, que vous avez l'air d'un homme dans » le malheur. Si vous avez des secrets, je les respecterai. Mais » si vous avez besoin d'un passage pour les Indes, ne vous » adressez pas à d'autre qu'au Capitaine Thornhill du Bengale. » Peut-être avez-vous des raisons de craindre de rester à terre : si, » par hasard, cela est, demandez M. Greig, mon Lieutenant, » & il vous fera aussi-tôt conduire à bord de mon vaisseau. » — « Monsieur, lui dis-je, j'espere que vous trouverez en moi » un honnête homme. Je n'ai point d'ennemi, que je sache ; » ni à Jidda, ni ailleurs ; & je ne dois rien à personne au » monde. » — « Je vois bien que j'ai tort, reprit le Capitaine, en te-» nant de bout un pauvre homme, qui a besoin d'être au lit. Philip ! » Philip ! — Philip vint. — » Mon enfant, dit-il en portugais, qu'il crut, sans doute, que je n'entendois pas, « voilà un pau-» vre Anglois, qui auroit besoin d'être dans son lit, ou plutôt » dans son cercueil, mene-le en bas, & dis à mon cuisinier de » lui donner du bouillon & de la viande autant qu'il en vou-» dra. Le pauvre garçon a l'air d'avoir enduré la faim : mais » j'aimerois mieux en avoir dix à nourrir d'ici aux Indes que » d'en enterrer un à Jidda.

PHILIPPE de la Cruz, fils d'une Dame portugaise, qu'avoit épousée le Capitaine Thornhill, étoit un jeune-homme rempli

de talens & de mérite ; & il me conduisit au cuisinier avec beaucoup de politesse & d'honnêteté.

Je fis une révérence aussi gauche que je le pus, en quittant le Capitaine Thornhill, & je lui dis ; « Dieu récompensera » un jour votre Excellence. »

Philip me mena dans une grande cour, où on avoit coutume d'étaler des ballots de marchandises des Indes pour servir de montres. Il y avoit, d'un côté, une espèce de galerie couverte, qui sembloit avoir été destinée à faire une écurie. C'est là que Philip me fit entrer, & bientôt après le cuisinier m'apporta mon dîner.

Plusieurs Anglois des équipages des vaisseaux, des Indiens & d'autres personnages vinrent me regarder ; & j'entendois qu'ils s'accordoient à dire en général que j'avois l'air d'un voleur, que je devois certainement être un Turc, & qu'ils ne se soucieroient, parbleu pas de tomber entre mes mains.

Après avoir mangé, je m'endormis sur une natte, pendant que Philip me faisoit préparer un appartement. En même tems quelques-uns de mes gens avoient suivi mes effets à la Douane, & d'autres étoient restés à bord, afin d'empêcher le pillage de ce qui étoit resté. J'avois mes clefs sur moi, & le Visir étoit allé dormir ainsi qu'il avoit coutume de le faire tous les jours à midi. Aussi-tôt qu'il s'éveilla, il se sentit si satisfait de sa proie, qu'il tomba sur mon bagage, s'étonnant qu'une aussi grande quantité de choses, & des boëtes d'une forme si curieuse, appartinssent à un homme d'aussi mauvaise mine que

moi. Cette raison ajoutoit encore à l'espérance de pouvoir bien profiter d'une si bonne occasion de voler. Il demanda les clefs des malles. Mon domestique répondit, que je les avois, & qu'il alloit les chercher à l'instant même. Mais ce délai étoit trop long. On ne pouvoit accorder une seule minute. Accoutumés à dérober, ils ne forcerent point les serrures : mais ils défirent adroitement les couplets, qui étoient au derrière des couvercles, &, par ce moyen, ils ouvrirent les malles, sans avoir besoin de clefs.

La première chose, qui se présenta aux yeux du Visir, fut le Firman du Grand-Seigneur, superbement écrit, avec un beau titre, & une suscription parsemée de poudre d'or, & bien enveloppé dans du taffetas verd. Après cela, il y avoit un petit sachet de satin blanc adressé au Khan des Tartares, dont M. Peyssonel, Consul de France à Smyrne, m'avoit chargé ; & que je n'avois point remis, parce que le Khan se trouvoit alors prisonnier à Rhodes. Venoit ensuite un autre sac d'étoffe de soie brochée d'or, contenant des lettres adressées au Shérif de la Mecque ; puis un quatrième sac de satin cramoisi, renfermant des lettres pour Métical Aga, Sélictar ou porte-sabre du Shérif, son premier Ministre & son favori. Le Gouverneur trouva enfin une lettre d'Ali Bey adressée à lui, & écrite avec toute la supériorité d'un Souverain à son esclave.

Par cette lettre le Bey lui mandoit, sans ménagement, que les Gouvernemens de Jidda, de la Mecque & des autres Etats du Shérif étoient plongés dans le désordre ; & que les Marchands qui y voyageoient pour leurs affaires étoient sans cesse épouvantés, pillés, arrêtés. Il le prévenoit, en conséquence, que s'il m'arri-

voit rien de pareil, il n'écriroit point, il ne se plaindroit point; mais il enverroit punir le crime jusqu'aux portes de la Mecque. Ce langage fut d'autant plus désagréable pour le Visir, qu'on disoit publiquement que Mahomet Bey Abou Dahab devoit marcher, l'année suivante, contre la Mecque, pour tirer vengeance de quelques insultes qu'Ali Bey avoit reçues du Shérif.

Il y avoit aussi dans ma malle une autre lettre pour le Visir; écrite par Ibrahim Sikakeen, Chef des Marchands du Caire, qui le chargeoit de me compter mille sequins, à vue, en le prévenant que si j'en exigeois davantage, il me les fournît sur mon reçu.

Toutes ces choses étoient si imprévues, que le Visit Cabil sentit bientôt qu'il étoit allé trop loin. Il fit rappeller promptement mon domestique, & le gronda beaucoup de ne pas lui avoir dit qui j'étois; mais mon Domestique se défendit en observant que ni le Visir, ni les personnes de sa suite, n'avoient voulu écouter une seule parole; & l'un des Gens du Cadi de Médine, qui avoit accompagné le bled, dit fièrement au Visir qu'il l'avoit assez averti; mais que son orgueil ne lui avoit laissé rien entendre.

Le mal étoit déjà fait. Le Visir ordonna à mon domestique de clouer les couplets de la malle: mais celui-ci déclara qu'il n'en feroit rien; qu'on n'ouvroit jamais des malles de cette manière, lorsqu'on pouvoit avoir les clefs, sans avoir envie de voler ce qui étoit dedans; que comme la malle contenoit beaucoup de choses précieuses destinées à faire des présens au Shérif de la Mecque & à Métical Aga, & qu'on pouvoit les avoir dérobées, puisque les couplets avoient été forcés, avant qu'il

vint, il ne vouloit nullement se mêler de cette affaire, & qu'il s'en lavoit les mains; mais qu'il étoit bien sûr que son Maître s'en plaindroit très-hautement à la Mecque & au Caire, & qu'il seroit écouté.

Le Visir prit aussi-tôt sa résolution en homme d'esprit. Il recloua la malle. Il ordonna qu'on lui amenât son cheval, & accompagné d'un grand nombre de scélérats presque nus, qu'on nomme des Soldats, il se rendit à la maison de la factorerie, où à l'instant tout le monde fût en alarmes.

Vingt-six ans, avant cette époque, les Marchands Anglois, qui étoient à Jidda au nombre de quatorze, furent tous massacrés pendant qu'ils étoient à dîner. Il y avoit eu une insurrection du peuple infâme de Jidda. On pilla la maison de la factorerie; on la démolit, & il n'a pas été permis depuis de la rebâtir telle qu'elle étoit d'abord.

A l'instant où le Visir approcha de la maison de la factorerie, on fit beaucoup de recherches pour trouver le Gentilhomme Anglois. Personne ne l'avoit vu: mais on dit qu'un de ses valets étoit alors dans la maison. Tranquillement assis sur ma natte, je prenois une tasse de café, quand on vit entrer le cheval du Visir, & que la cour fut aussi-tôt remplie de monde. Un des Commis de la Douane me demanda où étoit mon Maître? — « Dans le ciel, lui répondis-je. » — Le domestique de l'Emir Bahar conduisit alors vers moi le Visir, qui étoit encore à cheval. Celui-ci me répéta la question du commis de la Douane. Mais je lui répondis que je ne savois point ce que signifioit une

pareille demande ; que j'étois la personne, dont on avoit transporté les équipages à la Douane, & en faveur de qui le Grand-Seigneur & Ali Bey avoient écrit. A ces mots, il parut très-étonné, & me demanda comment je pouvois être aussi mal vêtu ? — « Votre question ne doit pas être faite sérieusement, lui dis-je. » Je crois qu'aucun homme ne voudroit paroître mieux habillé » dans le voyage, que je viens de faire. D'ailleurs vous ne m'a» vez pas laissé la liberté de me changer, puisque tous mes ef» fets sont depuis plus de quatre heures de tems à la Douane, » jusqu'à ce qu'il vous plaise de me les faire rendre. »

Je me levai, & nous montâmes ensemble dans l'appartement du Capitaine Thornhill, à qui je demandai excuse de ne lui avoir pas dit d'abord qui j'étois, par rapport au mauvais accueil que j'avois reçu de mon parent. Il plaisanta beaucoup sur cela, & nous vécumes depuis dans les liaisons de l'amitié & de la confiance intime. Tout fut bientôt arrangé, même avec le Visir Yousef Cabil; & on s'employa de tous côtés à me procurer les lettres les plus pressantes pour le Naïb de Masuah, pour le Roi d'Abyssinie, pour Michaël Suhul, son Ministre, & pour le Roi de Sennaar.

Metigal Aga, grand ami & protecteur des Anglois à Jidda, & même, comme nous pouvons le dire, acheté par les grands présens qu'il recevoit d'eux, avoit été originairement un esclave Abyssinien. Chargé de la confiance du Roi & de Michaël pour les ventes de l'or, de l'yvoire, de la civette, & de tous les objets précieux, qu'on tire d'Abyssinie, il les leur payoit en autres marchandises. Il fournissoit aussi à Michaël des armes à feu; ce qui avoit déjà mis ce Ministre à même

de subjuguer l'Abyssinie, de massacrer le Roi son maître, & d'en placer un nouveau sur le Trône.

D'UN autre côté le Naïb de Masuah, dont l'Isle appartenoit au Grand-Seigneur, & dépendoit du Pachalik de Jidda, avoit essayé de le soustraire à ce pouvoir & de se rendre indépendant. Il ne payoit plus aucun tribut; & le Pacha, qui n'avoit point de troupes, ne pouvoit pas le forcer à en payer; d'autant que l'Isle de Masuah, est située dans la partie de la mer Rouge, qui avoisine la côte d'Abyssinie. Cependant Metical Aga & le Pacha conclurent un traité, par lequel ce dernier céda à l'autre l'Isle & le territoire de Masuah, pour une redevance annuelle, & Metical Aga, nomma Michaël, Gouverneur de Tigré, Receveur de ses revenus. Le Naïb n'eut pas plutôt appris qu'il alloit avoir à faire à Michaël, qu'il s'empressa de lui payer son tribut & même de lui faire des présens; car Tigré étoit la province dont il tiroit ses subsistances, & Michaël auroit pu, s'il l'avoit voulu, ruiner en huit jours de tems, tout le territoire de Masuah, qui d'ailleurs avoit autrefois appartenu à l'Abyssinie, comme je l'expliquerai par la suite. La puissance de Metical étant donc généralement reconnue, il ne s'agissoit plus que d'en faire usage en ma faveur.

ON sait de quel foible avantage sont ordinairement les simples lettres de recommandation. Ce n'étoit pas la première fois que je voyageois, & je me connoissois trop bien en style Oriental pour me laisser duper par des lettres de complimens. Il n'y a pas de Gens, qui mettent plus de civilité, plus de politesse dans leur correspondance que les Orientaux: mais leurs expressions ne signifient guère plus que celles dont on

se sert en Europe, & qui prouvent seulement que celui qui écrit, est un homme bien élevé. De pareilles lettres ne suffisoient donc pas pour un voyage, si long, si périlleux, & si important que le mien.

Je cherchai donc à me procurer des lettres, qui eussent de l'effet; des lettres importantes pour ceux même qui les écrivoient comme pour ceux à qui elles étoient écrites; & j'essayai de faire bien comprendre cela à Métical Aga, qui étoit un excellent homme, mais de peu de capacité. Les lettres, que je lui portai de la part d'Ali-Bey, commencerent à fixer son attention sur moi; & le présent que je lui fis d'une belle paire de pistolets, le déciderent entièrement en ma faveur. Il fut d'autant plus sensible à ce présent, que j'aurois pu me dispenser de lui rien offrir, étant muni d'une lettre très-favorable de son supérieur.

Les Anglois de Jidda unirent leurs sollicitations aux miennes. Ils étoient assez en crédit pour obtenir des choses plus difficiles; car chacun d'eux avoit ses amis particuliers, & tous ensemble desiroient de me rendre service. A ceux-ci se joignoit encore un ami, que j'avois connu à Alep & qui se nommoit Ali Zimzimiah, c'est-à-dire, gardien du puits sacré de la Mecque, dignité très-honorable & très-respectée. Ali Zimzimiah étoit aussi mathématicien & astronome, suivant le degré où ces sciences sont portées dans ce pays-là.

Toutes les lettres que j'obtins, étoient écrites du style que je desirois. Cependant cela ne parut pas encore suffisant aux yeux d'un très-digne homme, qui avoit conçu un sincere

ſincere attachement pour moi depuis le moment de mon arrivée. Cet Ami étoit le Capitaine Thomas Price, commandant le Lion de Bombey. Il fut le premier qui propoſa à Métical Aga, de me faire accompagner ainſi que ſes lettres, par un de ſes Officiers; & je crois fermement que c'eſt à cette meſure, qu'avec le ſecours de la providence, j'ai dû la conſervation de ma vie. Le Capitaine Thornhill concourut auſſi de tout ſon pouvoir à faire adopter cette idée; & un Abyſſinien, nommé Mahomet Gibberti fut porteur de lettres particulières, indépendamment de celles que j'avois moi-même, & chargé d'être témoin de la réception qu'on me feroit.

Il me falloit attendre quelque tems, avant que Gibberti fût prêt à faire le voyage; &, comme il me reſtoit encore à viſiter une partie conſidérable du Golfe d'Arabie, je me préparai à le faire ſeul & à quitter Jidda, après y avoir fait un aſſez long ſéjour.

De toutes les choſes nouvelles, que j'avois déjà vues dans mon voyage, aucune ne m'avoit autant ſurpris que la manière dont ſe faiſoit le commerce de Jidda. Il y avoit alors dans le port neuf vaiſſeaux Anglois venant de l'Inde, dont la plupart valoient deux cens mille livres ſterling chacun. Un marchand Turc, qui demeuroit à la Mecque, où l'on ne peut ſe rendre de Jidda que dans trente heures, & où jamais un Chrétien n'oſe mettre le pied, tandis que tout le Continent eſt ouvert aux Turcs, s'ils veulent s'enfuir, offrit d'acheter, lui ſeul, la cargaiſon de quatre des neuf bâtimens Anglois; mais un autre Turc vint tout de ſuite, & dit qu'il n'achetteroit aucune cargaiſon, ou qu'il vouloit les neuf en-

semble. Les échantillons furent visités, & toutes ces riches marchandises furent transportées à travers les déserts de l'Arabie, par des hommes, avec qui personne ne voudroit se trouver seul en rase campagne. Ce n'est pas tout; deux couriers Indiens vinrent dans le comptoir pour conclure le marché, l'un traitant pour les Capitaines Anglois, & l'autre pour le marchand Turc. Ces courtiers n'étoient ni Chrétiens, ni Mahométans; mais ils avoient la confiance des uns & des autres. Ils s'assirent à terre sur un tapis, & prirent une pièce d'étoffe des Indes (1) grande comme une serviette, qui étoit sur leurs épaules, & qu'ils étendirent sur leurs mains. En même-tems ils s'entretinrent de choses indifférentes, de l'arrivée des vaisseaux des Indes, des nouvelles du jour, parlant comme s'ils n'avoient point eu à traiter d'affaires sérieuses. Au bout de vingt minutes employées à se toucher réciproquement les doigts par-dessous le Shawl, le marché des neuf cargaisons fut conclu, sans qu'ils en eussent prononcé un mot, sans qu'ils se fussent servis de plume & d'encre. Il n'y a cependant pas un seul exemple de difficultés survenues dans ces sortes de marchés.

Mais il reste encore une chose essentielle. L'argent n'est pas compté. Un simple particulier, qui ne possédoit rien que sa réputation, devint responsable du paiement des riches cargaisons de neuf vaisseaux. Son nom étoit Ibrahim Saraf, c'est-à-dire, Ibrahim le courtier. Cet homme délivra un certain nombre de sacs de grosse toile, remplis de ce que l'on supposoit être de l'argent. Il avoit marqué sur chaque sac ce qu'il

(1) Un Shawl.

étoit censé contenir, & apposé son cachet sur la ficelle qu le lioit. En conséquence ces sacs furent pris pour ce qui étoit écrit dessus, sans que personne en eût ouvert un seul; & de tels sacs sont reçus couramment dans toute l'Inde, aussi long-tems que la toile peut durer.

JIDDA est un séjour très-mal-sain, ainsi que tout le reste de la côte Orientale de la mer Rouge. Presqu'aux portes de de la Ville, dans un désert qui s'étend au Levant, il y a un nombre immense de cabanes appartenantes aux Arabes Bédouins. Ces cabanes sont construites avec des paquets de spartum, ou d'une espèce de jonc, qu'on arrange comme des fascines. Les Bédouins fournissent à Jidda du lait & du beurre.

ON ne peut point sortir de la Ville, même pour se promener, excepté jusques à la distance d'un demi-mille vers le Sud, & le long de la Mer, où il y a plusieurs mares d'eau stagnante & corrompue, qui contribue beaucoup à l'insalubrité de Jidda.

IDÉPENDAMMENT de ce que Jidda est situé dans la partie la plus mal-saine de l'Arabie, il se trouve entouré du désert le plus affreux. Cet inconvénient, & beaucoup d'autres, l'auroient probablement fait abandonner tout-à-fait depuis long-tems, si ce n'étoit par rapport au voisinage de la Mecque, & aux grands avantages que produit le commerce des Indes, dont les marchandises arrivent une fois par an à Jidda, pour être transportées très-promptement à la Mecque, d'où on les répand ensuite dans tout l'Orient. Cependant Jidda retient peu de profit pour lui-même. Les impôts de la douane sont aussi-tôt envoyés à la Mecque à un Souverain, qui manque toujours

d'argent, & à un Miniſtre & à une foule d'Officiers affamés. L'or, qui ſert à payer les marchandiſes, revient à Jidda y paſſer dans des ſacs ou des caiſſons, ſans s'y arrêter davantage, & ſans y laiſſer plus de profits. Mais, pendant le tems périodique de ce commerce, les vivres & toutes les proviſions augmentent conſidérablement, ce qui eſt au détriment des habitans, tandis que tous les bénéfices vont à des étrangers, dont pluſieurs n'y ſéjournent pas plus de ſix ſemaines que dure le marché, puis ſe retirent dans l'Yémen & dans les environs, où tout eſt moins cher & plus abondant.

Je fis, à cette occaſion, une remarque; c'eſt que de tous les pays Mahométans, il n'y en a point où il y ait moins de polygamie qu'à Jidda, ni où il reſte autant de femmes qui n'ont point de mari. C'eſt pourtant là qu'a vécu le Prophète; c'eſt-là qu'il a d'abord recommandé à chaque homme d'avoir quatre femmes; maxime qui a paſſé enſuite dans toutes les autres contrées où l'Iſlamiſme s'eſt établi.

Toutefois Mahomet en recommandant la pluralité des femmes, comme néceſſaire à la ſanté des Muſulmans, ſembla avoir eu conſtamment en vue de l'empêcher, par les conditions qu'il y attacha. Il ne permit à un homme d'épouſer deux, trois ou quatre femmes, qu'autant qu'il auroit de quoi les nourrir. Il défendit les droits & le rang de ces femmes; & l'homme qui vouloit les épouſer, étoit obligé de prouver pardevant le Cadi, ou quelqu'autre Magiſtrat, qu'il auroit de quoi les entretenir d'une manière conforme à leur naiſſance. Il n'en étoit pas de même relativement aux concubines, aux eſclaves qu'on achetoit, ou qu'on faiſoit à la guerre. Chaque homme en

pouvoit prendre autant qu'il lui plaisoit, soit qu'il eût de quoi les nourrir ou non.

La cherté des provisions, qui résulte du concours extraordinaire d'étrangers, qui se rendent, tous les ans, dans une Ville presque totalement dépourvue des choses nécessaires à la vie, est cause que peu d'habitans de Jidda peuvent profiter du privilège que leur a accordé Mahomet. Ils n'épousent qu'une femme chacun, parce qu'ils ne sont pas en état d'en nourrir davantage. Aussi la Ville est peu peuplée, & il y reste beaucoup de femmes à marier.

Dans l'Arabie heureuse, où les provisions de toute espèce sont à très-bon marché, où la terre produit presque spontanément les fruits & tout ce qui est nécessaire à la vie, il n'en coûte pas plus d'avoir quatre épouses que quatre esclaves, ou quatre domestiques. Leur nourriture est la même, & on leur donne également une chemise de coton bleue, une robe d'étoffe grossière. Aussi les femmes ne languissent jamais dans le célibat, & la population de ces contrées, où la polygamie est toujours en usage, paroît quatre fois plus considérable que celle des pays où l'on n'a qu'une femme.

Je sais qu'il y a des Ecrivains systématiques, & aveuglés par leurs préjugés, qui, sans faire des recherches sûres & sans avoir égard aux circonstances particulières, soutiennent que la Polygamie est toujours nuisible à la population. Le savant Docteur (1) Arbuthnot a, dans un Mémoire adressé à la Société royale,

(1) Transactions philosophiques, vol. 27, p. 186.

défendu cette étrange opinion, par des raisonnemens encore plus étranges. Il établit, comme un principe certain, que dans la faculté procréatrice (1) de notre premier pere Adam étoit renfermée la néceffité de produire fucceffivement un nombre égal d'êtres des deux fexes. La manière dont il prouve cela a été très-applaudie, & on a cru que fes argumens étoient irréfragables. Il démontre qu'en jetant trois dés remués dans un cornet, le nombre des chances en eft prefqu'infini, & qu'un nombre égal d'enfans mâles & femelles ne pourroit pas naître dans une même année: mais il prétend prouver qu'en examinant les regiftres des paroiffes pendant vingt ans, on trouve que chaque année a conftamment produit un nombre à-peu-près égal d'enfans des deux fexes, & même un plus grand nombre de mâles que de femelles pour compenfer les pertes occafionnées par la guerre, les affaffinats, l'ivrognerie, & tous les accidens auxquels les femmes ne font point fujettes,

Il eft inutile de dire qu'une pareille conféquence démontre évidemment combien le principe eft faux : car, s'il y avoit eu une égale proportion dans la faculté procréatrice de notre premier parent, le réfultat en eût été qu'il feroit né alternativement un enfant de chaque fexe depuis le commencement de la création jufques à la fin des fiècles. C'eft, fans doute, une fuppofition indigne de la fageffe fuprême, que de dire que quand il créa l'homme, il put faire un calcul en faveur des crimes que fes préceptes nous défendent. Mais, quelque étrange que ceci paroiffe, ce n'eft pourtant pas la partie la plus foible d'un argument artificieux, qui femblable à une toile d'arai-

(1) *In femine masculino.*

gnée trop finement tissue, se brise de quelque côté qu'on y touche.

Après avoir cru prouver, par les registres de paroisse de Londres, que les deux sexes sont en nombre égal, il conclut qu'il en est de même sur-tout le reste du globe; & qu'il n'y a aucun lieu, où il ne naisse autant d'hommes que de femmes. Le Docteur Arbuthnot étoit un habile Médecin, ce qui suppose aussi un Naturaliste instruit : mais il m'est impossible d'imaginer jusqu'où son raisonnement pouvoit le conduire. Avouons-le, il devoit savoir que, dans l'Orient, les animaux, les oiseaux, les poissons, les fruits, les fleurs, les arbres, les moindres brins d'herbe, sont différens de ce que nous voyons dans nos contrées, & que l'homme ne differe pas moins dans ses traits, sa manière de vivre, ses exercices, ses amusemens, son Gouvernement & sa Religion. Or, vouloir statuer les naissances ou les mortalités des Asiatiques d'après les registres de Londres, c'est assurément tout aussi absurde que de soutenir qu'on ne porte point des moustaches ou de la barbe en Syrie, parce qu'on est rasé en Angleterre.

Je crains bien que ceux qui se permettent de tout dire, parce qu'ils ne prennent la peine de rien examiner, n'avancent que le résultat de ce que je viens d'établir, doit servir à défendre la polygamie en général, ou la doctrine des Thélypthora (1). Mais de pareilles réflexions ne sont point, j'ose l'avouer, dignes d'être combattues; & je déclare, en même-

(1) C'est le titre d'un ouvrage nouveau du Docteur Madan, leque semble avoir été fort mal entendu.

tems, que ceux qui ont trouvé dans les Thélypthora de M. Madan, un encouragement à la polygamie, doivent peut-être avoir lu cet ouvrage avec plus de perſpicacité que je n'en ai; car je ſerai bien trompé ſi, d'après les principes qu'il contient, la polygamie s'établit en Angleterre.

Le Docteur Arbuthnot dit qu'en Angleterre le nombre des deux ſexes eſt le même, ou que du moins la différence eſt ſi peu de choſe qu'elle n'a pu avoir, juſqu'à cette heure, le moindre inconvénient. Il nous reſte à examiner ſi les autres Nations, où du moins le plus grand nombre d'entr'elles, ſont dans le même cas, parce que ſi c'eſt d'après cela qu'il nous faut décider la queſtion, & que nous trouvions que, dans d'autres pays, il naît conſtamment trois femmes pour un ſeul homme, nous ſerons obligés dans conclure qu'il devoit y avoir la même proportion de trois à un dans la faculté procréatrice de notre premier parent.

Je ne me ſoucie guere, j'en conviens, de décider de ce qu'étoit le monde avant le déluge. Mais, comme pluſieurs ſavans penchent à croire que la montagne d'Ararat & le fleuve de l'Euphrate étoient connus aux ſiècles antidiluviens, & que c'eſt en Méſopotamie ou dans le Diarbékir, que le paradis terreſtre étoit ſitué, je ne puis mieux favoriſer le ſyſtême du Docteur Arbuthnot qu'en me tranſportant-là, & en recherchant ſur les lieux même où il dit que la loi de ſe reproduire en nombre égal a été impoſée à l'homme & à la femme, quel eſt aujourd'hui l'état de cette réproduction. L'on ne peut pas dire que les tems & le climat étant changés, la proportion ne doit plus être la même, puiſqu'on a avancé que c'eſt d'après les regiſtres de paroiſſe de

Londres

Londres qu'il faut juger du reste de la terre, & que d'ailleurs la loi imprimée dans l'œuvre de la création doit être éternelle.

Cependant, après des recherches profondes dans le Sud & dans cette partie de la Mésopotamie, dont parle l'Ecriture, en Arménie & en Syrie, depuis Mousul, ou Ninive, jusques à Alep & à Antioche, j'ai trouvé qu'il naissoit au moins deux femmes pour un homme. J'ai observé même une plus grande différence à Latikéa ou Laodicée & tout le long de la côte de Syrie jusqu'à Sidon; la proportion du nombre des femmes qui naissent est à celui des hommes comme de trois ou au moins deux & trois quarts à un. Dans la terre sainte, dans la contrée d'Horan, du côté de l'Isthme de Suez & dans le Delta, que les étrangers ne fréquentent point, c'est à-peu-près la même proportion. Mais de Suez au détroit de Babel-mandeb, pays qui comprend les trois Arabies, il y a toujours quatre femmes pour un homme; & j'ai tout lieu de croire qu'il en est ainsi jusques à l'équateur & au trentième degré au-delà de la ligne.

Quand j'étois dans l'Arabie heureuse, en 1769, l'Iman de Sana (1) n'étoit pas vieux, & il avoit quatre vingt-huit enfans vivans, dont quatorze seulement étoient garçons.—Le Prêtre du Nil en avoit soixante-dix & plus, dont plus de cinquante filles.

L'on peut objecter que le Docteur Arbuthnot, en citant nos registres pour le terme de vingt ans, a appuyé son opinion de preuves indubitables, & que le simple rapport que je fais

(1) C'est le Souverain de l'Yémen, dont la Capitale est *Sana*.

de ce qui arrive dans un pays étranger, ne peut pas fournir un témoignage équivalent au sien. Je ne puis même disconvenir de cela; car, chez les Levantins, on ne connoît pas l'usage des registres de naissance ou de mortalité. Mais je vais expliquer de quelle manière j'ai obtenu des notions à cet égard.

Toutes les fois que j'arrivois dans une Ville, un Village, ou quelqu'autre lieu habité, que je passois quelque tems sur une montagne, ou que je voyageois avec les Orientaux, je m'informois du nombre d'enfans qu'avoient ceux à qui je parlois, ainsi que leurs parens, leurs amis, leurs voisins. Comme cette question n'étoit ni captieuse, ni du nombre de celles auxquelles on auroit pu se faire un scrupule de ne pas répondre, personne ne cherchoit à me tromper; & quand par hasard deux ou trois de ceux que j'ai interrogés, ne m'auroient pas dit la vérité, le mensonge seroit de peu de conséquence relativement à tous les autres.

Je demandai donc à l'homme chez qui je logeois à Sidon lequel étoit, je suppose, un tisserand, combien il avoit d'enfans? il me dit le nombre de garçons, & le nombre de filles. Ensuite je fis la même question à un forgeron, puis à un tailleur, puis à un marchand de soye, puis au Cadi, puis à un berger, puis à un chasseur, puis à un pêcheur, en un mot, à tous les gens du pays, par le moyen desquels je pouvois acquérir des lumières certaines. Ainsi, je crois qu'en prenant le médium sur trois ou quatre cens familles au hasard, l'altération de la vérité, tant sur le nombre des filles que sur le nombre des garçons, se trouvera justement compensée; & le résultat prouvera qu'il y a trois femmes pour un homme, dans 50.° sur 90.° qui partagent le Globe.

SANS croire que Mahomet fût doué de tout le génie, dont quelques personnes lui ont fait honneur, nous pouvons penser qu'il savoit au moins ce qui arrivoit dans sa propre famille, où il pouvoit remarquer cette différence de quatre filles pour un garçon, & d'après cela, nous ne devons pas nous étonner que comme Législateur, un de ses premiers soins fut de remédier à un inconvénient, qui attaquoit jusques dans leurs fondemens son Empire & sa religion. Alors il établit, ou plutôt il remit en vigueur, la Loi qui permettoit à chaque homme d'épouser quatre femmes, qui toutes devoient jouir du même rang & des mêmes honneurs, sans autre préférence entr'elles, que celle qu'il plaîroit au mari de leur accorder. Par ce moyen il assûra les droits civils de chaque épouse, & il la mit à même de se sauver du reproche de mourir sans postérité; reproche auquel ce sexe a toujours été infiniment sensible, quelle qu'ait été sa religion & dans quelque partie du Monde qu'il soit né.

BIEN des gens, qui connoissent peu l'histoire des Arabes, ont imaginé que cette loi sur la pluralité des femmes, a été faite seulement pour les hommes, & que les mesures les plus politiques, les plus nécessaires de leur Législateur, n'ont eu pour but que de flatter & d'encourager la débauche, dont il étoit en effet très-éloigné. Mais s'ils considéroient, en même-tems, que les loix Mahométanes admettent le divorce, sans qu'il soit nécessaire d'en expliquer les motifs, & toutes les fois qu'il convient au mari, & qu'elles permettent aussi aux hommes un nombre illimité de concubines, soit acquises pour de l'argent, soit prises à la guerre, ou obtenues par tout autre moyen, ils verroient bien qu'un Musulman étoit

suffisamment pourvu d'avance; & qu'on n'avoit pas besoin de lui accorder d'épouser quatre femmes à-la-fois, quand il avoit déjà la liberté d'en prendre, chaque jour, une nouvelle.

Le Docteur Arbuthnot établit, comme un principe certain, que quatre femmes doivent produire plus d'enfans, étant mariées chacune avec un homme différent, que si elles n'ont qu'un seul mari pour toutes quatre. Cette assertion peut être justement combattue : mais la question est ainsi mal présentée. Pour ce qui regarde l'Arabie & une grande partie du Monde, il s'agit de savoir si quatre femmes mariées à un seul homme ou vivant avec lui en concubines, produiront plus d'enfans que quatre femmes & un homme, à qui il n'est permis que d'habiter avec une seule, & qui laisse les trois autres languir & mourir dans le célibat ? Ou, en d'autres termes, qui produira le plus d'enfans, un homme & une femme, ou un homme & quatre femmes ? Je crois que cela ne souffre pas de discussion.

Considérons maintenant si l'Angleterre ne mériteroit pas de servir en cela d'exemple à l'Arabie & à tout l'Orient en général.

Les femmes sont en Angleterre communément en état d'avoir des enfans à quatorze ans, & elle peuvent en faire jusques à l'âge de quarante-huit : ainsi, elles ont trente-quatre ans de fécondité. A quatorze ou quinze ans, elles sont l'objet de notre amour ; en nous donnant des rejettons, elles nous deviennent plus cheres, & personne n'osera prétendre, j'espere, qu'à quarante-huit & cinquante ans, une Angloise n'est pas une

compagne très-agréable, peut-être même, qu'aux yeux des hommes sensés, elle paroîtra plus aimable dans ces dernières années que dans les premières. Quand nous vivons ensemble, nous espérons de mourir ensemble, rien ne peut donc rendre la vie sociale plus intéressante en Angleterre que la Monogamie.

D'un autre côté, les femmes Arabes commencent à avoir des enfans à l'âge d'onze ans; mais il est rare qu'elles engendrent encore à vingt. Le tems où elles font des enfans est donc borné à neuf ans; & quatre épouses prises ensemble n'ont entr'elles que trente-six ans de fécondité. Ainsi, une femme Angloise, qui fait des enfans pendant trente-quatre ans, n'a elle seule que deux ans de moins que les quatre épouses ensemble prescrites par Mohomet; & si on admet qu'une Angloise peut devenir enceinte à cinquante ans, le terme sera égal.

Mais il y a des différences plus considérables. Une fille Arabe s'attire dès l'âge d'onze ans, par sa jeunesse & par sa beauté, l'amour des hommes; mais, comme elle n'a encore que l'esprit d'un enfant, elle ne peut être pour eux une compagne raisonnable. Un homme se marie à vingt ans, & avant qu'il en ait trente, sa femme dont le jugement s'est perfectionné, & qui devroit lui être plus assortie par sa manière de penser, cesse d'être l'objet de ses desirs, & ne peut plus devenir mere. Ainsi, les plus belles années de la vie de cet homme, les jours de sa vigueur se perdront-ils avec une femme qu'il ne peut aimer, & sera-t-il destiné à vivre quarante ou quarante-cinq ans avec elle, sans accroître sa famille, pour sa propre satisfaction & les avantage de la société?

L'on voit que les raisons qui ont lieu, en Angleterre, con-

tre la polygamie ; ne peuvent nullement subsister parmi les Arabes. D'après cela, il ne seroit pas digne de la sagesse suprême, & des règles de sa justice, que deux Nations si différentes à certains égards, par leur nature, fussent absolument soumises à la même manière de vivre.

Je regarde la prophétie concernant Ismaël & les Arabes ses descendans, comme une des choses les plus frappantes que contienne l'ancien-testament. Ce fut aussi une des plus anciennes, & elle est fondée sur une satisfaction particulière. Agar étoit innocente, quoiqu'elle se fût enfui dans le désert avec Ismaël son fils, pour se dérober à la colere de Sara. Dans le désert il n'y avoit alors aucun habitant. La succession d'Ismaël (1) étoit incompatible avec la promesse que Dieu avoit faite à Abraham & à Isaac : mais Agar ni son fils n'ayant point péché, la justice exigeoit un dédommagement pour l'héritage qu'Ismaël venoit de perdre ; & Dieu lui donna ce désert, qui n'appartenoit encore à personne, & où Ismaël devoit fonder un Empire par les moyens les plus incompréhensibles. Il étoit destiné à lever la main contre tout homme (2), & tout homme devoit lever la main contre lui. Il falloit qu'il vécût de son épée, & qu'il plantât sa tente à la face de ses freres.

Jamais prédiction n'a été mieux remplie. Connue, dès les premiers siécles, elle avoit déjà commencé à se vérifier avant le tems de Moïse; elle a continué sous David & sous Salomon. Pendant la vie d'Alexandre, de César, de Justinien,

(1) Genes., Chap. 15, vers. 18.

(2) *Idem*, chap. 16, vers. 12.

à toutes les époques qui ont le moins de rapport entr'elles, elle n'a jamais cessé de s'accomplir ; & je le demande à tout le monde, y-a-t-il d'autre nécessité apparente, que la seule promesse de l'Eternel pour qu'elle dure encore de nos jours dans toute son étendue ?

Cette seule prophétie que toutes les Religions admettent, fournit une démonstration suffisante, sans qu'on ait besoin d'autres preuves de la divine autorité de l'Ecriture.

Mahomet défendit le cochon & le vin, dont on faisoit, sans doute, très-peu d'usage, avant lui, en Arabie. Il croît des vignes sur les montagnes de l'Yémen ; mais les raisins n'acquièrent jamais assez de maturité pour qu'on puisse en faire du vin. On les descend pour cela à Lohéia ; & là, la chaleur du climat fait tourner le vin & le rend aigre, avant qu'il puisse devenir potable. Nous savons donc qu'avant la naissance de Mahomet, l'Arabie n'étoit pas un pays de vin. Quant aux cochons, je n'ai jamais entendu dire qu'il y en eût aucun dans toute l'étendue de la Péninsule de l'Arabie, excepté peut-être quelques sangliers, qui vivent dans les forêts auprès de Sana. — Cette Péninsule fut habitée par les Juifs depuis les premiers siècles jusqu'au tems de Mahomet. Aussi les seules personnes qui aient mangé du cochon dans ce pays, doivent être les chrétiens ; & leur secte y est comptée pour peu de chose. A présent même beaucoup d'entr'eux ne mangent point du cochon ; d'ailleurs ils sont opprimés & méprisés dans tous ces pays-là, & personne n'est envieux de chercher à les imiter.

Mahomet défendit donc aux Arabes les choses qui leur

manquoient ou qui leur étoient indifférentes, & il leur recommanda celles pour lesquelles ils avoient du penchant.

Dans les diverses conversations, que j'eus avec les Négocians Anglois de Jidda, ils se plaignirent beaucoup de la manière dont ils étoient traités par le Shérif de la Mecque & par ses Officiers. Chaque voyage les droits de la Douane & les taxes qu'on leur imposoit, étoient augmentées, leurs privilèges mis de côté, & on se servoit des moyens les plus injustes, les plus oppressifs pour leur extorquer des présens. Je leur demandai, si en obtenant du Bey du Caire la permission de faire descendre leurs vaisseaux jusques à Suez, il se trouveroit des Négocians des Indes, qui voulussent entreprendre ce voyage? Le Capitaine Thornhill me promit que, pour lui, la saison qui suivroit l'arrivée de cette permission dans l'Inde, il expédieroit, pour ce Port, son navire, le Marchand du Bengale, sous le commandement du Capitaine Greig, dont tous les Anglois connoissoient le mérite & l'habileté, & dont je m'étois formé moi-même une excellente opinion par plusieurs entretiens que nous avions eus ensemble.

Ce plan fut concerté entre le Capitaine Thornhill & moi seulement; & quoi qu'il eût tout l'air, je l'avoue, d'un projet imaginaire, puisqu'il ne devoit être entrepris qu'au retour de mon voyage en Abyssinie & en Nubie, dans lequel j'avois tant d'obstacles & de dangers à surmonter, il fut cependant exécuté de la même manière que nous l'avions arrêté, ainsi qu'on le verra par la suite.

L'amitié & les attentions de mes Compatriotes ne se démentirent

mentirent pas un seul moment pendant tout le tems que je séjournai à terre; & ils me firent l'honneur de m'accompagner tous ensemble jusques au bord de la mer, lorsque j'allai m'embarquer. Si d'autres ont éprouvé de la hauteur & de l'orgueil de la part des Négocians des Indes Orientales, je puis dire que j'ai eu le bonheur de ne pas avoir à m'en plaindre. Je me serois même trouvé plus à mon aise d'être moins prévenu, moins recherché par eux.

TOUT le rivage de Jidda étoit couvert de monde, au moment de mon départ. On vouloit voir le salut des vaisseaux Anglois; & nous mîmes à la voile, en compagnie d'un autre navire destiné pour Masuah, & dans lequel Mahomet Abdel Cader, Gouverneur de Dahalac, s'étoit embarqué pour se rendre dans son Gouvernement.

DAHALAC, (1) est une grande Isle, dépendante de Masuah, mais dont le Gouverneur a pourtant un firman particulier, qu'on renouvelle tous les deux ans. Ce Gouverneur étoit un Maure, Officier du Naïb de Masuah. Il étoit venu à Jidda, pour obtenir de Métical Aga, son firman, & il s'en retournoit tandis que Mahomet Gibberti, étoit destiné à m'accompagner, & à porter ce firman au Naïb.

ABD EL CADER ne fut pas plutôt débarqué à Masuah, que, suivant le goût de son pays pour le mensonge, il débita qu'un Grand, ou un Prince, qu'il avoit laissé à Jidda, alloit arriver incessamment; qu'il avoit porté des présens considérables au

(1) L'Isle des Pasteurs.

Shérif de la Mecque & à Métical Aga, & qu'en retour il avoit reçu une fomme immenfe en or de la part du Vifir Youfef Cabil; qu'en outre, il avoit encore tiré tout l'argent qu'il avoit voulu des Anglois de Jidda, lefquels, pendant tout le tems de fon féjour qui avoit duré plufieurs mois, n'avoient pas ceffé de le régaler & de lui donner des fêtes; enfin Abd El Cader ajouta qu'à l'inftant où il quittoit Jidda, ce Prince partoit auffi pour aller rendre vifite à l'Iman de l'Arabie heureufe, & que tous les Anglois avoient alors déployé tous leurs pavillons, & tiré des coups de canons pendant trois jours du matin au foir: menfonge d'autant plus groffier, que fi l'on avoit effectivement fait cela deux jours après fon départ, il lui auroit été impoffible d'en être témoin.

Les conféquences d'un pareil rapport pouvoient me devenir très-funeftes. Le Naïb de Mafuah s'imagina voir bientôt arriver un homme, qui, chargé d'immenfes tréfors venoit fe mettre entre fes mains. Auffi je crois que le péril qui me menaça alors étoit plus terrible pour moi que tous les autres dangers réunis, auxquels j'ai échappé dans le cours de mon voyage; & tel étoit pourtant l'effet de la plus méprifable de toutes les armes, la langue d'un menteur!

Jidda eft par les 28° 0′ 1″ de latitude Nord, & par les 39° 16′ 45″ de longitude Eft, au méridien de Greenwich.

Il y eut fort peu de changemens dans l'atmofphère pendant mon féjour à Jidda. Le vent étoit ordinairement Nord-Oueft, quelquefois même plus Nord; & comme en venant de ce côté-là, il fouffle dans la direction du Golfe, il ap-

porte avec lui beaucoup d'humidité; ce qui augmente toujours avec la mousson. Une fois, tous les douze ou treize jours, peut être, nous avions un vent de Sud très-sec.

LE jour où je vis monter le baromètre à Jidda au plus haut degré fut le 5 Juin, le vent étant au Nord. Il alla jusques à 26° 6′ & le 18 du même mois le vent au Nord-Ouest, il descendit à 25° 7′, ce qui fut sa plus grande baisse.

LA plus grande ascension du thermomètre a été de 97° le 12 de Juillet, le vent au Nord, &, son plus bas degré de 78° avec le même vent.



CHAPITRE XII.

Route après le départ de Jidda. — Konfoda. — Ras Heli, borne de l'Arabie heureuse. — Arrivée à Lohéia. — Route vers le détroit de l'Océan Indien. — Arrivée au détroit. — Retour à Lohéia, par la voie d'Azab.

Ce fut le 8 de Juillet 1769 que je partis du port de Jidda. J'étois embarqué dans le même vaisseau qui m'avoit emmené de Cosséir; & je permis à mon Raïs de prendre un petit chargement pour son compte, à condition qu'il ne recevroit point de passagers. Le vent étoit très-favorable. Nous passâmes au milieu de la flotte Angloise, dont tous les vaisseaux étoient à l'ancre. Tous les Capitaines comme je l'ai déja dit, m'avoient témoigné leur amitié en m'accompagnant jusqu'à la chaloupe; & mon Raïs fut étonné de voir les honneurs, qu'on rendoit à son petit bâtiment, pendant que nous traversions la flotte. Tous les vaisseaux hisserent le pavillon d'Angleterre, & tirerent onze coups de canon chacun, excepté celui qui appartenoit à mon parent, qui se contenta de mettre son pavillon, & lorsque nous passâmes à côté de lui un Officier prit un porte-voix & nous cria de dessus le pont: « le Capitaine..... souhaite un bon voyage à M. Bruce. » Alors je pris aussi un porte-voix, & je répondis « M. Bruce » souhaite au Capitaine.... un heureux & prompt retour à

» la raiſon. » Mais ce vœu ne s'eſt malheureuſement point encore effectué ; & je crains bien qu'il ne s'accompliſſe jamais pour ce pauvre homme !

Le ſoir, après avoir paſſé un grouppe de hauts fonds appellés les écueils de Safia, nous jetâmes l'ancre dans la petite Baye de Merſa Gedan, qui eſt éloignée de Jidda d'environ douze lieues.

Le 9 de Juillet, nous ſuivîmes une route entre d'autres écueils, dont le paſſage eſt très-étroit & s'appelle *Gooſs*. A neuf heures un quart, nous vîmes Ragwan, que nous laiſſâmes à deux milles à l'Eſt-Nord-Eſt, & une heure après, nous fûmes vis-à-vis du petit port de Sodi, portant auſſi Eſt-Nord-Eſt à la même diſtance. A une heure trois quarts après midi, nous paſſâmes à deux milles de Markat, qui nous reſta au Nord-Eſt quart d'Eſt. Puis nous vîmes un rocher appellé *Numan*, à deux milles au Sud-Oueſt. Bientôt nous découvrîmes la montagne de Somma ; &, à ſix heures un quart, nous mouillâmes dans un petit havre, peu ſûr, qu'on appelle *Merſa Brahim*, & dont nous avions vu à Jidda, un plan inexact & mal deſſiné, entre les mains d'un Anglois. Je m'étois procuré une copie de ce plan, & je le corrigeai avec ſoin, ſur le lieu même ; de ſorte qu'on peut aujourd'hui le regarder comme fidèle.

Le 10, nous remîmes à la voile à cinq heures du matin, avec peu de vent. Nous dirigions notre courſe au Sud quart d'Oueſt ; & nous faiſions, je crois, un peu moins de deux nœuds par heure.

A ſept heures & demie, nous dépaſſâmes l'Iſle d'Abeled; & deux petites Iſles élevées, qui nous reſtoient à environ une lieue, dans le Sud-Oueſt quart d'Oueſt. Le vent fraîchit à l'approche du midi, de ſorte qu'à une heure nous faiſions trois nœuds par heure, quoique nous euſſions été obligés de changer un peu notre route à cauſe de la ſituation des Iſles auprès deſquelles nous paſſions. Vers la fin du jour le vent tourna au Sud-Sud-Eſt.

A quatre heures un quart, nous fûmes vis-à-vis du Ras El Askar, nom qui ſignifie, le cap des Soldats ou de l'Armée. Là, nous apperçûmes quelques arbres. Nous découvrîmes auſſi des montagnes très-reculées, ſur le Continent, & dans le Nord-Eſt de nous.

A deux heures, nous paſſâmes dans le milieu du canal entre cinq Iſles ſablonneuſes, & couvertes de varech. Nous en laiſsâmes trois à main droite à l'Eſt, & deux ſur la gauche à l'Oueſt. Ces cinq Iſles ſont nommées *Ginnan El Abiad*, c'eſt-à-dire, les Jardins Blancs; nom qui leur vient, j'imagine, de l'herbe verdoyante, qui croît ſur leurs ſables blancs. A deux heures & demie, nous trouvâmes une autre Iſle portant à l'Eſt. Nous étions alors à une lieue du Continent; & le vent ſouffloit toujours du même côté. A trois heures, nous rangeâmes encore une autre Iſle, portant au Sud-Oueſt de nous & éloignée d'environ un mille de la route que nous ſuivions. Cette Iſle, qu'on nomme *Jibbel Surreine*, eſt peu élevée.

A quatre heures & demie, nous courûmes au Sud-Eſt quart

de Sud, nous vîmes deux Isles au Sud-Est de nous & à deux milles de distance, & ensuite une plus petite à l'Ouest Sud-Ouest & à un quart de mille. De cette dernière Isle au Continent il y a cinq milles & même quelque chose de plus. A quatre heures cinquante minutes, nous arrivâmes vis-à-vis une autre Isle qui s'étendoit jusques à Konfodah. Nous vîmes alors à l'Ouest, & à l'Ouest-Sud-Ouest de nous différentes petites Isles, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un demi-mille.

Nous jettâmes alors la sonde : mais nous ne trouvâmes point de fond, avec trente-deux brasses de ligne. Je crois que si nous en avions trouvé dans les environs de cet endroit ce n'eût été que sur quelque écueil.

A cinq heures, faisant route au Sud-Est quart de Sud, nous vîmes une Isle, que nous laissâmes à un quart de mille à l'Ouest de nous. Ensuite nous en vîmes plusieurs autres formant une chaîne ; &, à huit heures & demie, nous mouillâmes dans un endroit nommé *Mersa Hadou*, mais qu'on ne peut pas dire être un port.

Le 11, dès les quatre heures du matin, nous levâmes l'ancre, & nous partîmes de Mersa Hadou. Le vent étoit calme. Nous faisions très-peu de chemin. Nous avions le cap au Sud-Sud-Est, & bientôt après nous le tournâmes un peu plus à l'Est. A six heures, nous revirâmes pour pouvoir gagner la Baie de Konfondah, très-remarquable par une haute montagne, qui est parderrière, & dont le sommet forme une pyramide, dans les proportions les plus régulières. Nous manquions de

vent pour entrer dans la Baie. De sorte que nous mîmes à la mer le canot, que j'avois acheté à Jidda pour me promener dans la rade, & dont je me proposois de faire présent à mon Raïs, ainsi que je lui avois promis. Par ce moyen, nous nous fîmes touer; &, à huit heures un quart, nous fûmes à l'ancre, dans le port de Konfodale.

Konfodah signifie la Ville du Hérisson, ou du Porc-épic. C'est un petit endroit, où il n'y a pas plus de deux cens mauvaises maisons, bâties en branchages & couvertes de nattes de feuilles de Doom, ou de palmier. Le village s'étend autour de la Baie, qui n'est qu'un bassin rempli de hauts fonds, & il a parderrière une plaine vaste & déserte. Dans cette plaine s'élèvent cependant quelques monticules de sable très-blanc. Le sol qui est le long du rivage ne produit rien que du varech, qui est d'une extrême beauté, & plein de vigueur : mais plus loin, il y a des Jardins potagers.

Le poisson est très-commun à Konfodah. On y trouve aussi du lait & du beurre en abondance. Le désert, qui environne le village a même un aspect moins aride que les autres déserts; ce qui me fit croire au premier abord qu'il y pleuvoit quelquefois, & l'Emir me confirma dans cette idée.

Je levai le plan du port : mais il ne vaut pas la peine que je le publie. Car quoiqu'il soit très-probable que ce port fût autrefois profond, sûr & commode, ce n'est plus aujourd'hui qu'une espèce de route, abritée par un alongement de terre, qui fait un contour & se termine au cap nommé *Ras Mozeffa*. Sur le derrière de la Ville, il y a une petite éminence,

sur

ſur laquelle on a placé trois canons, dont il eſt impoſſible d'imaginer l'utilité.

L'Emir Ferhan, Gouverneur de Konfodah étoit un eſclave Abyſſinien, qui m'invita à deſcendre à terre, & à dîner avec lui. On nous ſervit un repas excellent préparé à la mode du pays. Il me dit que la campagne, qui bordoit le rivage, étoit déſerte : mais qu'en s'éloignant de la mer, là où les herbes & quelque gravier avoient fixé le ſable, il produiſoit toute ſorte de plantes, ſur-tout dès qu'il tomboit quelques ondées de pluie.

Il y avoit ſi long-tems que je n'avois entendu parler d'une ondée de pluie que je ne pus m'empêcher de rire. L'Emir crut avoir mal parlé, & il me demanda ſi poliment de quoi je riois que fus obligé de le lui avouer : « La cauſe, qui me fait » rire, lui dis-je, Emir, eſt un peu folle. Il m'eſt venu dans » l'idée que je voyageois depuis douze mois, que j'avois fait au » moins deux mille milles de chemin, & que je n'avois encore » vu, ni entendu citer juſqu'à préſent une ondée de pluie. Quoi» que vous deviez vous appercevoir, par ma converſation, que » j'entends aſſez bien votre langue, pour un étranger, je vous » aſſure que ſi vous m'aviez demandé quel étoit le mot Arabe, » qui exprimoit une ondée de pluie, il m'eût été impoſſible de » vous le dire. Je vous donne, en même-tems, ma parole » d'honneur, que j'ai ri de cela & point d'autre choſe. » C'eſt une ſimple réminiſcence. »

« Vous allez, me répondit-il, dans des contrées, où vous » aurez de la pluie & du vent aſſez froid, & où l'eau, qui eſt » dans les montagnes, eſt plus dure que la terre la plus sèche,

» car on y marche facilement dessus (1). Nous n'avons que » quelques restes de leurs ondées de pluie, & ce sont ces restes » qui font notre plus grand bonheur. »

Je fus très-satisfait de la conversation de l'Emir Ferhan. C'étoit un homme de près de cinquante ans, fort bien mis, ne portant ni arme à feu, ni coutelas, n'ayant même auprès de lui aucun domestique Arabe avec des armes, quoique tous ses domestiques fussent habillés de manière à annoncer l'aisance du Maître, & qu'il eût dans son écurie soixante des plus beaux chevaux, que j'eusse vu depuis long-tems. Nous pouvions les examiner tout à notre aise pendant que nous dînions, car on nous servit dans un petit sallon, placé en face de l'écurie. Le parquet de ce sallon étoit orné de magnifiques tapis de l'Inde, & les murailles étoient couvertes avec des tuiles blanches, que vraisemblablement l'Inde avoit aussi fourni; d'ailleurs sa maison étoit assez simple, & on ne la distinguoit des autres maisons du village que par sa grandeur.

L'Emir paroissoit avoir une connoissance plus profonde des choses en général & parler avec plus d'élégance, qu'aucun des hommes avec lesquels j'avois conversé en Arabie. Il me raconta que la petite vérole lui avoit enlevé dans le cours d'un mois sept fils, les seuls qu'il eût eus. Lorsque je voulus me retirer, il me pria de rester quelque tems avec lui, en m'observant que je ferois mieux de passer la nuit dans sa maison que d'aller coucher à bord, où je n'étois pas en sûreté. Surpris de ce dis-

(1) L'Emir parloit de l'Yémen, qui est la partie la plus haute de l'Arabie heureuse.

cours, j'en demandai la raiſon, & il m'apprit que l'équipage d'un navire de Maſcatte dans l'Océan Indien, avoit eu querelle, l'année précédente, avec ſon peuple, qu'il s'étoit livré un combat ſur le rivage, & que pluſieurs Matelots avoient été tués; que d'après cela les Maſcattiens s'étoient obſtinés à croiſer dans les environs pour prendre leur revanche, juſques à ce que le changement de mouſſon les avoit mis dans la néceſſité de reſter ſix mois de plus dans la mer Rouge, avant de pouvoir retourner dans leur pays. Il ajouta que ces Pirates avoient quatre canons, qu'ils appelloient *Patareroes*, & que certainement ils nous attaqueroient, parce qu'ils ne pouvoient pas manquer de nous rencontrer.

UNE pareille nouvelle étoit la plus fâcheuſe que nous puſſions apprendre à la mer. Avant d'entendre parler de cela, nous penſions que tous les étrangers Navigateurs étoient nos amis; & nous ne craignions que les habitans des côtes. Mais après ſur un rivage, ſans défenſe, nous nous trouvions prêts à devenir la proie & des naturels du pays & des étrangers.

NOTRE Raïs, ſur-tout, fut frappé d'une terreur panique. Il étoit préciſément né dans le voiſinage de Maſcatte; & ſes compatriotes & les Maſcattiens ſe faiſoient continuellement la guerre. Il dit qu'il ſavoit très-bien ce qu'étoient ces gens-là; qu'il n'y avoit point de pays en meilleur état que Maſcatte: mais que les habitans étoient une troupe de pirates de la tribu des Baharéens; que leurs vaiſſeaux étoient fort remplis d'hommes; qu'ils venoient vendre de l'encens à Jidda & qu'ils alloient en porter juſques à Madagaſcar; qu'enfin les Maſcattiens ne craignoient perſonne, n'aimoient perſonne, & ne vivoient bien

qu'avec ceux qui les employoient. Mon Raïs imagina ; car ce n'étoit sûrement qu'un effet de son imagination, que le matin il avoit vu un vaisseau, à larges voiles, & tel qu'on avoit décrit le pirate, & d'après cela nous eûmes beaucoup de peine à l'empêcher de reprendre la route de Jidda.

Je pris alors congé de l'Emir, & je me retirai dans ma tente pour tenir conseil sur ce que nous avions de mieux à faire.

Konfodah est par les 19° 7′ de latitude Nord. C'est un des pays les plus mal sains, qu'il y ait sur les côtes de la mer Rouge. Les provisions y sont mauvaises & fort chères ; &, contre le témoignage de l'Emir, nous y trouvâmes l'eau exécrable. La viande de chevreau est la seule qu'on y vende ; encore y est-elle fort maigre & d'un prix excessif.

L'ancrage commence au fort, & s'étend jusqués à un quart de mille dans le Nord-Ouest ; on y trouve de sept à dix brasses d'eau sur un fond de sable vaseux.

Le 14, notre Raïs plus effrayé de mourir de la fièvre, que de la main des Pirates, consentit volontiers à remettre en mer. Les bons dîners de l'Emir ne s'étoient pas étendus jusques à notre équipage, qui avoit continué à vivre de ses courtes rations. La fièvre du Raïs l'avoit repris depuis notre départ de Jidda, & je fus obligé de lui faire prendre quelques doses de quinquina pour l'en délivrer. Mais il se plaignoit toujours de sa faim, qui ne put pas être satisfaite par la viande noire d'une vieille chèvre, dont l'Emir nous avoit fait présent.

Nous mîmes à la voile à six heures du matin, après avoir eu la précaution de jeter tout notre lest à la mer afin de pouvoir naviguer dans les endroits, où il y auroit peu d'eau, si nous appercevions l'ennemi. Nous observâmes, avec nos lunettes, l'horizon tout autour de nous, & sur-tout au moment de notre départ, puis je m'apperçus que nos craintes se dissipoient & que nous reprenions tout notre courage à midi; mais, le soir, nous sentîmes revenir notre terreur, semblables à des enfans qui ont peur des fantômes. Nous devions pourtant être assurés qu'à cette heure-là tous les vaisseaux étrangers étoient à l'ancre.

Le vent étoit sans force. Nous passâmes entre divers rochers à l'Ouest, continuant à diriger notre route au Sud-Sud-Est, même un tant soit peu plus Est, & nous tenant à environ trois milles du rivage. A quatre heures après midi, nous passâmes le Jibbel Sabéïa, Isle de sable un peu plus grande que les autres, mais non pas si élevée. C'est dans cette Isle que les Arabes du Ras-Héli envoient leurs femmes & leurs enfans en tems de guerre. Toutes les autres de ces parages sont à jamais inhabitées.

A cinq heures, nous doublâmes le Ras-Héli, qui est la borne, qui sépare l'Yémen ou l'Arabie heureuse de l'Héjaz (1), ou de la Province de la Mecque, la première appartient à l'Iman ou Roi de Sana; l'autre au Shérif, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent.

Je priai mon Raïs de mouiller cette nuit immédiatement au-dessous du cap, parce que le tems étoit très-calme & très-

(1) L'Arabie déserte.

ferein ; & par le moyen de cinq obfervations que je fis fur le paffage d'un pareil nombre d'étoiles, les plus-près du méridien, je déterminai la latitude du Ras-Héli, & conféquemment de la limite des deux Etats, l'Héjaz & l'Yémen, ou l'Arabie déferte & l'Arabie heureufe, que je trouvai par les 18° 36'. Nord.

La le pied des montagnes eft baigné par la mer. Nous jetâmes l'ancre à un mille du rivage, par quinze braffes d'eau. La côte eft bordée de fable & de corail.

A commencer au cap Héli, nous trouvâmes la côte bien mieux habitée. Les principaux Arabes, à qui ce pays appartient, font les Cotrushi, les Sébahi, les Hélali, les Mauchlota & les Menjahi. Ils ne font point originaires de l'Arabie heureufe : mais ils fortent d'auprès d'Azab, fur la côte oppofée, & ils defcendent de ces Arabes Pafteurs, qui furent long-tems les ennemis opiniâtres de Mahomet, mais qui enfin fe convertirent à fa loi. Leur peau eft noire, & leur tête couverte de laine.

Les montagnes & les petites Ifles qui font fur la côte, en tirant vers l'Eft, font occupées par les Habib. Ces Arabes ont la peau blanche, & ils vivent dans une indépendance abfolue, ne payant aucune efpèce de tribut, ne reconnoiffant pour rien l'Iman de Sana, ni le Shérif de la Mecque, & pillant de tems en tems les Villes qui font fur la côte.

Le défert de *Tehama* eft fablonneux, & s'étend depuis le pied des montagnes jufques à Moka. Cependant, fur les cartes, il eft marqué comme une contrée différente de l'A-

rabie heureuse: mais ce n'est que la partie basse de cette Arabie, ou le rivage de la mer, & il est soumis au même Maître. L'Ecriture-Sainte appelle ce pays *Tema* ; nom qui vient du mot arabe *Taami*, qui signifie les côtes de la mer.

Il y a sur cette côte fort peu d'eau, & il n'y pleut jamais. On n'y voit aucun autre animal que la gazelle ou l'antelope, encore s'y trouve-t-elle en fort petit nombre. Il y a aussi fort peu d'oiseaux, & tous sont muets.

Le 15, nous reprîmes notre route, nous avions toujours fort peu de vent, & nous suivions la côte, quelquefois à deux milles de distance, quelquefois moins. A mesure que nous avancions, les montagnes me parurent plus hautes. Je sondai à plusieurs reprises, mais je ne trouvai point le fond, avec une ligne de trente brasses, à un mille du rivage.

Nous passâmes devant plusieurs Ports ou Baies. Nous vîmes d'abord Mersa Amec, où on trouve un bon ancrage, par onze brasses d'eau, à un mille & demi de terre; puis à huit heures & demie Nohoude, ainsi qu'une Isle du même nom; puis à dix heures, le Port & le village de Dahaban. Le ciel étoit très-couvert; & il me fut impossible de faire aucune observation, malgré tout le desir que j'en avois.

Dahaban est un grand village, où l'on trouve de l'eau & des provisions. Je ne pus point examiner son Port; nous le laissâmes à trois milles de distance, à l'Est-Nord-Est, de nous.

A onze heures trois quarts, nous arrivâmes auprès d'un rocher fort haut, appellé *Kotumbal;* & je m'y arrêtai pour

prendre la hauteur du ſoleil. Ce rocher a ſa couleur d'un brun foncé, tirant ſur le rouge. Il eſt éloigné de deux milles de la côte d'Arabie, & il ne produit abſolument rien. Je déterminai ſa latitude par les 17° 57′ Nord. Un autre petit rocher s'élève à l'extrémité de la baſe du grand.

Nous mouillâmes dans le Port de Sibt, où je deſcendis à terre, ſous prétexte de chercher des proviſions, & avec l'intention plus réelle d'obſerver le pays, & le Peuple qui l'habitoit. Lès montagnes de Kotumbal forment une chaîne le long de la côte, & à peu de diſtance de la mer; & elles ſont ſi élevées, que nous n'en avions pas encore vu d'une ſi grande hauteur.

Sibt eſt trop médiocre, trop petit pour être appellé un Village, même en Arabie. Il ne contient que quinze ou vingt miſérables huttes de paille, autour deſquelles il y a une plantation de palmiers, de l'eſpèce qu'on nomme Dooms, dont les feuilles ſervent à faire des nattes & des voiles de navires; ſeule manufacture qu'il y ait dans Sibt.

Notre Raïs fit là beaucoup d'emplettes. Les *Cotrushi*, habitans de ce Village, ſemblent être un des Peuples les plus brutaux qu'il y ait au monde. Ils ſont très-maigres, mais muſclés, & ayant l'air très-forts. Ils portent tous leurs cheveux, qu'ils ſéparent ſur le ſommet de la tête, & qui, noirs & touffus, ſemblent, quoiqu'aſſez longs, tenir de la qualité laineuſe des cheveux des Nègres. Leur tête eſt entourée d'un cordon de feuilles de palmier, qui reſſemble au diadême des Anciens.

Leurs

Leurs femmes sont, en général, peu favorisées de la nature, & vont nues comme les hommes. Celles qui sont mariées portent, pour la plupart, une espèce de pagne, qui leur ceint les reins; mais quelques-unes n'ont rien du tout. Les filles de tout âge sont entièrement sans habits; cependant elles ont l'air d'avoir une pudeur naturelle, qui leur fait sentir la disconvenance de leur nudité. Leurs lèvres, le tour de leurs sourcils, leur front, sont piquetés & marqués avec de l'antimoine, ornement commun aux différentes Nations de Sauvages, qu'on trouve sur la surface du globe. Les femmes de Sibt vivent absolument comme leurs maris, marchant, s'asseyant, fumant avec eux; ce qui est contraire aux mœurs de toutes les autres femmes Turques ou Arabes.

Nous ne trouvâmes point de provisions à Sibt, & l'eau nous y parut très-mauvaise. Rentrés à bord de notre vaisseau, au coucher du soleil, nous allâmes mouiller, par onze brasses d'eau, à un peu moins d'un mille du rivage. A environ huit heures, deux jeunes filles, d'environ quinze ans, partirent de terre, & nagerent jusques au vaisseau. Elles demandoient de l'antimoine pour leurs sourcils. Comme elles avoient pris tant de peine pour cela, je leur en donnai un peu, qu'elles plièrent dans un chiffon, & attacherent à leur cou. J'avois pris ce jour-là trois requins, dont un très-gros restoit encore étendu sur le pont. Je demandai à ces filles, si, en nageant, elles n'avoient pas peur de ces monstres? Elles me répondirent qu'elles connoissoient leur voracité, mais qu'elles ne craignoient pas qu'ils leur fissent du mal. Elles nous inviterent, en même-tems, à manger de ce poisson, parce qu'il rendoit les hommes forts. Il ne paroissoit pas qu'il y eût la moindre jalousie entr'elles.

Le port de Sibt est en forme demi-circulaire, abrité au Nord-Nord-Est, & au Sud, mais exposé du côté du Sud-Ouest. Aussi n'offre-t-il un ancrage sûr qu'en été.

Le 16, à cinq heures du matin, nous levâmes l'ancre, & nous nous éloignâmes de Sibt. Mais le vent nous devenant contraire, nous fûmes obligés de gouverner à l'Ouest-Sud-Ouest, & ce ne fut qu'à neuf heures que nous pûmes reprendre la route que nous avions besoin de faire, qui étoit au Sud-Est.

A quatre heures & demie de l'après-midi, nous avions la grande terre à sept milles, portant à l'Est, lorsque nous atteignîmes une Isle d'un quart de mille de long. On la nomme *Jibbel Foran*, c'est-à-dire, la montagne des souris. Cette Isle est remplie de roches. Il y a quelques arbres du côté du Sud; & là elle commence à s'élever insensiblement, & va se terminer au Nord par une pointe tranchée presqu'à pic, & formant un précipice horrible.

A six heures, nous passâmes l'Isle Deregé (1), qui est basse & couverte d'herbe. Elle est aussi ronde comme un bouclier; & c'est de-là qu'elle prend son nom.

A six heures & demie, nous vîmes le Ras Tarfa, portant à l'Est-Sud-Est de nous à trois milles de distance. Un quart d'heure après, nous passâmes plusieurs petites Isles, dont la plus grande se nomme *Saraffer*. Elle a beaucoup d'herbe, de petits arbres, probablement de l'eau, mais point d'habi-

(1) Ce mot est tiré de la langue hébraïque.

tans. A neuf heures du soir, nous mouillâmes l'ancre devant Djezan.

DJEZAN est, par les 16° 45° de latitude Nord, & située sur un Cap, qui forme la pointe d'une grande Baie. Elle est bâtie, ainsi que toutes les Villes qu'on trouve sur cette côte, avec de la paille & de la boue. Jadis son commerce fut très-florissant : mais depuis que le café est très-recherché, comme cette Ville n'en a point, les vaisseaux se rendent à Lohéia & à Hodéida. Djezan faisoit partie de l'héritage de l'Iman, & fut usurpée par un Shérif de la Tribu des Beni Hassan, appellé Booarish. Les habitans de Djezan sont tous Shérifs, ou en d'autres termes, des tracassiers & des fanatiques ignorans. La fièvre règne presque continuellement dans cette Ville. Le ver qu'on nomme *Farenteit* (1) y est aussi très-commun.

MAIS, en revanche, Djezan possède divers avantages. On y trouve beaucoup d'excellent poisson, & du fruit en abondance. Ce dernier article vient des montagnes d'où l'on tire aussi de très-bonne eau.

NOUS partîmes de Djezan, le 17, au soir. La nuit, nous passâmes devant quelques petits Villages, désignés sous le nom de *Ducime*, dont je trouvai que la latitude étoit de 16° 12′ 5″ Nord. Le matin, nous suivions notre route, à la distance de trois milles du rivage, lorsque nous doublâmes le cap Cosserah, qui forme la pointe Nord d'un vaste Golfe.

(1) Ce mot signifie ver de Pharaon.

Là, les montagnes ne paroissent pas très-éloignées de la mer; mais elles sont d'une médiocre élévation. Tout le pays semble être absolument stérile & désert. Nous n'apperçûmes pas la trace d'un seul habitant. On dit pourtant que c'est la partie la plus salubre de l'Arabie heureuse.

Le 18, à sept heures du matin, nous eûmes la première vue des montagnes au-dessous desquelles est la ville de Lohéia. Elles portoient au Nord-Nord-Est de nous, & nous jetâmes l'ancre, par trois brasses d'eau, à cinq milles de distance du rivage. La Baie est si remplie de haut-fonds, que nous trouvant au moment du reflux de la marée, nous ne pûmes pas nous rapprocher davantage. Lohéia portoit alors à l'Est-Nord-Est de nous. Cette Ville est bâtie sur le côté Sud-Ouest d'une péninsule, & elle se trouve entourrée par la mer, excepté à l'Est. Dans la partie la plus étroite de la péninsule, il y a une petite montagne qui sert de forteresse. On y a élevé des tours, & mis des canons de chaque côté, qui garnissent tout le terrein jusques au bord de la mer. Parderrière cette montagne est une plaine où se rassemblent ordinairement les Arabes, lorsqu'ils veulent attaquer la Ville.

Le sol, sur lequel on a bâti Lohéia, est noir, & semble avoir été abandonné par la mer. Pendant notre séjour dans cette Ville, nous éprouvâmes une singulière incommodité. C'étoit une espèce de picotement, dans les jambes, que nous avions nues, picotement qui étoit sans doute occasionné par les particules salines, dont l'air étoit imprégné; car, dans tous les environs de la Ville, & sur-tout en tirant vers le Sud, la terre est chargée de sel.

Le poiſſon, la viande de boucherie, & toutes ſortes de proviſions abondent à Lohéia, & y ſont à bon marché. Mais l'on n'y a que de fort mauvaiſe eau, encore faut-il l'aller chercher juſqu'au pied des montagnes. Elle ſe ramaſſe là, dans les ſables, lorſqu'il a tombé de la pluie, & on la charrie à la Ville dans des outres de peau, & ſur le dos des chameaux.

Les Bédouins, qui vivent dans les environs de Lohéia, y portent beaucoup de fruits, qu'ils vont prendre auſſi dans les montagnes; & ils lui fourniſſent également du bois de chauffage, du lait, des raiſins & des bananes.

Le Gouvernement de l'Iman eſt bien plus doux qu'aucun des autres Gouvernemens des Maures, en Arabie & en Afrique. Le Peuple y eſt auſſi mieux civiliſé, les hommes commençant, dès leur première jeuneſſe, à s'adonner au commerce. Les femmes de Lohéia ne paroiſſent pas moins envieuſes de plaire que les femmes des Nations les plus polies de l'Europe; & quoiqu'elles vivent aſſez retirées, tant après être mariées, qu'avant qu'elles le ſoient, elles ſont toujours très-ſoigneuſes de ſe parer. Dans l'intérieur de leurs maiſons, elles ne portent qu'une longue chemiſe de toile de coton très-fine, & aſſortie à leur rang. Elles teignent leurs mains & leurs pieds avec de l'henna (1), non-ſeulement comme un ornement, mais parce que ſa qualité aſtringente diminue la trop grande moiteur de la peau. Leurs cheveux ſont artiſtement arrangés, & flottent en longues treſſes ſur leurs épaules.

(1) Liguſtrum Ægyptiacum Latifolium.

Les Peuples de l'Arabie regardent les cheveux longs & unis, comme une grande beauté. Les Abyssiniens préferent ceux qui sont courts & frisés. Les Arabes se parfument le corps & les vêtemens, avec une composition de musc, d'ambre, d'encens & de benjoin, qu'ils mêlent avec les petits ongles crochus du poisson *Surrumbac* : mais il m'est impossible de dire pourquoi ils ajoutent ces ongles à leur parfum; car, quand on les brûle séparément, l'odeur ne differe en rien de celle de la corne. Les Arabes mettent ces différens ingrédiens dans un réchaud, & ils se penchent de maniere à en recevoir toute la fumée. L'odeur en est alors très-agréable : mais en Europe ce seroit un luxe extrêmement cher.

Les femmes de l'Arabie heureuse ne sont point noires. Il y en a, au contraire, de très-blondes. Elles ont, en général, plus d'embonpoint que les hommes : mais elles n'en sont pas plus aimées. On leur préfere les filles de l'Abyssinie, qu'on achette pour de l'argent; & une des raisons de cette préférence, c'est qu'elles font des enfans plus tard. Peu de femmes Arabes sont encore fécondes après l'âge de vingt ans.

Pendant que j'étois à Lohéia, je reçus une lettre de Mahomet Gilberti. Il me mandoit qu'il ne pouvoit me venir joindre que dans dix jours, & il me prioit de me tenir prêt pour ce tems-là. Cette nouvelle m'engagea à me dépêcher beaucoup, parce que je craignois qu'il ne me restât pas assez de tems, pour parcourir le fond du Golfe d'Arabie, jusques à l'endroit, où il se réunit à l'Océan Indien.

Le 27, nous partîmes le soir de Lohéia, & nous fûmes obl-



ARABE DE LOHEIA DE LA TRIBU DE BENI KOREISH.

gés de nous faire touer pour sortir du Port. A neuf heures, nous jetâmes l'ancre entre l'isle d'Ormook & le Continent. A onze heures, le vent de Nord-Est se leva, & nous passâmes à côté d'un grouppe d'Isles que nous laissâmes à notre gauche.

Le 28, à cinq heures du matin, nous reconnûmes la petite Isle de Rasab; &, à six heures un quart, nous rangeâmes la grande Isle de Camaran, où il y a une Ville avec garnison Turque, & de l'excellente eau en abondance. A midi, nous vîmes une Isle basse & ronde, qui paroissoit n'être formée que de sable blanc. Le tems étoit nébuleux. Il me fut impossible de prendre hauteur. A une heure, nous étions vis-à-vis du cap Israël.

Comme le tems étoit beau & le vent qui souffloit du Nord très-favorable, quoique nous n'en eussions pas beaucoup, mon Raïs me dit que nous ferions mieux de gouverner directement sur Azab, que de continuer à longer la côte, parce qu'il y avoit un endroit entre Hodéida & le cap Nummel, où la Mer offroit des écueils, parmi lesquels il ne voudroit pas se trouver engagé pendant la nuit. Cette observation me fut très-agréable; car, quoique je susse bien qu'il ne falloit pas se fier aux habitans d'Azab, il y avoit deux choses que j'espérois de pouvoir accomplir en me tenant sur mes gardes. La première, c'étoit de connoître le véritable état des ruines dont j'avois entendu beaucoup parler à Jidda & en Egypte, & qu'on disoit être les restes des ouvrages de la fameuse reine de Saba, dont le Royaume étoit Azab. La seconde chose que je desirois, étoit de me procurer les arbres d'où découlent l'encens & la myrrhe, qui croissent

ſur cette ſeule côte, & qu'aucun Auteur n'a encore décrits ni même connus.

A quatre heures, nous paſsâmes près d'un écueil fort dangereux, que j'imaginois être celui dont mon Raïs m'avoit parlé. S'il en étoit ainſi, il n'avoit pas pu s'y prendre plus mal pour l'éviter que de traverſer directement, durant la nuit du cap Iſraël à Azab; car ſi nous avions déja eu le vent d'Oueſt, qui ne tarda pas à ſe lever, nous étions jetés ſur les rochers. Cependant nous nous en tînmes à un peu moins d'un mille. Le vent, comme je l'ai déjà dit, venoit du Nord & nous allions très-vîte.

Au ſoleil couchant, nous vîmes le Jibbel Zékir & trois petites Iſles au Nord de ce Jibbel. A minuit, le vent nous manqua, pendant que nous étions à environ une lieue à l'Oueſt du Jibbel Zékir. Mais bientôt après il ſe leva de l'Oueſt. De ſorte que le Raïs me demanda la permiſſion d'abandonner le voyage d'Azab, & de reprendre la route de Moka, où nous avions eu d'abord intention d'aller. Pour moi, je ne me ſentois aucune envie de débarquer à Moka. M. Niébuhr y étoit déja allé, & j'étois ſûr qu'il y avoit fait toutes les obſervations utiles qu'offroit le pays, parce qu'il y avoit demeuré long-tems, & que d'ailleurs il avoit eu à ſe plaindre des habitans. Malgré cela je cédai aux ſollicitations du Raïs, & nous fîmes route pour Moka.

Le 29 à deux heures du matin, nous rangeâmes ſix Iſles, appellées Jibbel El Ourée; &, comme nous avions peu de vent, nous jetâmes l'ancre à neuf heures, à la pointe du banc, qui

qui se trouve immédiatement à l'Est de la forteresse Nord de Moka.

La ville de Moka, vue de la Mer, offre un aspect charmant. Parderriere on découvre une forêt de palmiers, qui n'ont pas la beauté de ceux qui croissent en Egypte, peut-être à cause qu'ils sont trop exposés à la violence du vent du Sud-Ouest qui souffle là. Ce vent est aussi très-incommode pour les vaisseaux qui sont à l'ancre; cependant il leur arrive rarement des accidens. Le port est renfermé entre deux pointes de terre & forme un demi-cercle. Sur chaque pointe on a bâti une forteresse. La Ville est dans le milieu; & si elle se trouvoit attaquée, ces deux forteresses lui seroient, sans doute, plus nuisibles qu'utiles; car elles ne pourroient pas défendre le port. Le fond de la Mer est de la meilleure espèce pour l'ancrage, étant composé de sable, sans aucun mélange de ces coraux, qui raguent les cables dans tous les autres ports de la mer Rouge.

Le 30, à sept heures du matin, nous profitâmes d'un joli vent d'Ouest, & nous fîmes route pour l'entrée de l'Océan Indien. Notre Raïs devenoit plus gai & plus courageux, à mesure qu'il approchoit de ses côtes natales. Il m'offrit de me porter pour rien si je voulois aller chez lui à Shéher; mais j'avois déja trop de choses à faire, pour pouvoir en entreprendre de nouvelles. Un tel voyage seroit pourtant digne d'un homme en état d'observer le pays & les mœurs du peuple qui l'habite; car l'un & l'autre sont fort peu connus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on en tire toutes les gommes précieuses, toutes les drogues médecinales, l'encens, la myrrhe, le benjoin, le sang de Dragon, & une foule d'autres productions, que l'Histoire naturelle ne nous a pas encore pu bien décrire.

La côte d'Arabie, qui s'étend depuis Moka jusques aux détroits, est presque perpendiculaire, & on peut y naviguer très-près, jour & nuit sans aucun danger. Nous continuâmes notre route tout le long du rivage, en nous en tenant seulement à un mille de distance. Nous apperçûmes des bosquets en quelques endroits, & dans d'autres une campagne stérile, fort étendue, & bornée par des montagnes.

A mesure que nous avancions le vent fraîchit. A quatre heures après midi, nous découvrîmes la montagne, qui forme un des caps du détroit de Babel-mandeb. A six heures, je ne sais pas trop pour quelle raison notre Raïs voulut jeter l'ancre pour passer la nuit derrière une petite pointe. Je crus d'abord que c'étoit pour attendre un Pilote.

Le 31, à neuf heures du matin, nous mouillâmes au-dessus du Jibbel Raban, c'est-à-dire, l'Isle des Pilotes, située au-dessous du Cap, qui du côté de l'Arabie forme l'entrée Nord du détroit. Nous vîmes alors un petit bâtiment entrer dans un Port, dont nous étions séparés par le Cap. Le Raïs me dit qu'il avoit eu dessein d'ancrer là la nuit précédente; mais que, comme il étoit difficile d'en sortir le matin avec le vent d'Ouest, il vouloit courir sur l'Isle Périm pour y passer la nuit, & me fournir l'occasion de faire tout à mon aise les observations que je voudrois.

Nous prîmes là une grande quantité de poisson plus beau que tout celui que j'avois déja vu dans ces mers: mais notre Raïs troubla notre plaisir, en nous disant que la plupart des poissons, qu'on pêchoit dans ces parages, empoisonnoient. Plusieurs de nos gens eurent peur & s'abstinrent d'en man-

ger. J'eus attention en choisissant ceux que je voulois pour moi de les prendre les plus semblables que je pus aux poissons de nos mers du Nord, & je n'eus aucune raison de m'en plaindre.

A midi, j'avois pris la hauteur du soleil immédiatement au-dessous du cap du rivage d'Arabie. Je me servis alors d'un quadrant d'Hadley, & je trouvai la latitude de 12° 38′ 30″; mais, d'après l'observation de plusieurs étoiles, faite à l'Isle Périm avec mon grand quadrant astronomique, je trouvai que, toute déduction faite, la vraie latitude du Cap devoit être plutôt de 12° 39′ 20″. Nord.

PÉRIM est une Isle basse, qui a un bon port, & qui fait face à la côte d'Abyssinie. Elle est presque stérile, remplie de rochers, & produisant seulement, en quelques endroits, de l'absynthe & de la rue, & en quelques autres du varech, qui paroît avoir fort peu de végétation. Quand nous le vîmes, il étoit brûlé par le soleil.

L'ISLE a cinq milles de longueur; peut-être davantage; & deux milles de largeur. Elle se retrécit beaucoup aux deux extrémités. Depuis que nous avions mouillé sous le Cap, le vent souffloit constamment & violemment de l'Ouest; ce qui faisoit appréhender à notre Raïs, qu'il ne tînt dans cette partie au moins une quinzaine de jours, comme cela arrive, nous dit-il, assez souvent. Cela m'inquiéta beaucoup. Je craignis que manquant Mahomet Gibberti, mon voyage ne fût perdu.

Nous avions du ris, de la farine, du beurre & du miel.

La mer nous fournissoit du poisson en abondance; & je ne doutois pas que la faim ne l'emportât facilement sur la crainte d'être empoisonnés. Nous ne manquions pas non plus de bonne eau. Mais tous ces avantages devenoient presques nuls, parce que nous étions privés des moyens de faire du feu. En un mot, nous pouvions prendre vingt tortues par jour, & nous n'avions pour les faire cuire que des racines de rue desséchées, que nous ramassions dans les fentes des rochers, & qui ne pouvoient nous suffire que pour faire bouillir notre café.

Le 1.er Août, nous mangeâmes de la-bouillie (1) faite avec de la farine, de l'eau froide, du beurre & du miel; mais, ne pouvant pas la faire cuire, je la trouvai fort mauvaise; je n'ai jamais autant souffert de la faim, avec d'aussi bonnes provisions; car, indépendamment des articles dont j'ai parlé, nous avions acheté deux outres de vin, à Lohéia, & une petite jarre d'eau-de-vie, que j'avois expressément réservée pour célébrer une fête & boire à la santé du Roi à notre arrivée dans ses possessions de l'Océan Indien.

Je proposai au Raïs de rester à bord, & de traverser le Golfe, moi & deux autres personnes, pour nous rendre à la côte du Sud, & tâcher de nous procurer, dans le Royaume d'Adel, un peu de bois à brûler. Mais ce projet ne plut pas à mes compagnons. Nous étions plus près de la côte d'Arabie, & le Raïs avoit observé à terre des gens, qu'il croyoit être des pêcheurs.

---

(1) Cette bouillie est appellée dans l'original *drammock*.

Si la côte d'Abyssinie avoit l'inconvénient d'être un désert, celle d'Arabie nous offroit le danger bien plus affreux de tomber entre les mains des voleurs. Mais la crainte de manquer même de café étoit si terrible & la bouillie crûe à laquelle nous nous trouvions réduits si dégoûtante, que nous résolûmes, le soir, d'envoyer un canot avec deux hommes pour parler aux personnes que nous avions apperçues à terre.

Cependant le Raïs manqua encore de courage. Il dit que les habitans de cette côte avoient des armes à feu aussi-bien que nous, & qu'ils pourroient se rassembler un million d'hommes, dans le moment, s'ils en avoient besoin; qu'ainsi il valoit mieux abandonner pour quelque-tems l'Isle Périm, & au lieu de mettre le canot à la mer, nous approcher de la côte d'Arabie avec notre vaisseau. Là, ajoutoit-il, armés comme nous l'étions, & ayant des munitions de guerre en abondance, nous pourrions nous défendre tous ensemble, si les gens que nous avions vus étoient des pirates.

Pour moi, je n'avois pas la moindre suspicion à l'égard de ces habitans; car nous les avions eus pendant huit heures en vue, sans qu'ils eussent fait le moindre mouvement pour se rapprocher de nous. Mais j'étois le seul, à bord, qui fût aussi rassuré.

Lorsque nous voulûmes sortir du port, nous trouvâmes que le vent nous étoit fort contraire; de sorte que nous fûmes obligés de touer le vaisseau, avec beaucoup de peine & de danger, & nous ne doublâmes la pointe de l'Ouest qu'aux dépens de plusieurs chocs très-rudes contre les rochers. Pendant

ce tems-là, le vent avoit beaucoup diminué. Mon quadrant & mes autres instrumens étoient à bord. Toutes nos armes à feu, nouvellement chargées & amorcées, étoient dans la grande chambre, bien couvertes avec une toile : mais heureusement le vent tournant à l'Est, qui nous étoit favorable, notre résolution changea avec lui. Nous n'étions qu'à vingt lieues de Moka & à vingt-six d'Azab, & nous jugeâmes qu'il valoit mieux reprendre le chemin de Lohéia, que de demeurer-là pour ne manger que de la bouillie crûe, ou pour combattre contre des pirates, afin d'obtenir un peu de bois à brûler. Vers les six heures, nous fûmes en route. Nous avions un très-bon vent, & nous mîmes autant de voiles que notre vaisseau put en porter; aussi les mâts semblerent vouloir se pencher de nouveau. Mais, avant de commencer l'historique de notre retour, il est nécessaire de dire quelque chose de ce fameux détroit, qui sert de communication entre la mer Rouge & la mer des Indes.

L'ENTRÉE du détroit commence par se présenter entre deux caps, l'un faisant partie du Continent d'Afrique, & l'autre de la péninsule d'Arabie. Celui qui est du côté de l'Afrique est très-élevé & forme une chaîne de montagnes, qui se prolonge très-avant dans la Mer. Les Portugais, ou les Vénitiens, qui sont les premiers Chrétiens, qui aient fait le commerce dans ces parages, ont appellé ce cap *Gardefui*, mot qui n'a de signification dans aucune langue. Mais, dans le pays même, on le nomme *Gardefan*, ce qui veut dire le détroit des funérailles. J'expliquerai, par la suite, la cause de cette dénomination.

LE Cap opposé est appellé Fartack. Il est situé sur le rivage

de l'Arabie heureuse; &, en ligne dire[illegible], [illegible] a pas plus de cinquante lieues d'un Cap à l'autre. La distance, qui sépare les deux côtes, diminue insensiblement, puisque de 150 lieues, elle finit par se réduire à six lieues, dans le centre du détroit. Je crois, du moins, qu'il n'a pas plus de largeur.

Après qu'on est entré dans le détroit, on trouve que l'Isle Périm, qu'on appelle autrement Mehun, divise le canal en deux parties. Le passage, qui est du côté du Nord, n'a que deux lieues de large, tout au plus, & de douze à dix-sept brasses de profondeur. L'autre canal a trois lieues de largeur & vingt-cinq à trente brasses d'eau. Les terres des deux côtés de cette entrée ont une direction à-peu-près Nord-Ouest; & l'on trouve que l'autre s'élargit à mesure qu'on avance vers le vaste Océan des Indes.

La côte, qui est à main gauche, est dépendante du Royaume d'Adel, & celle qui reste à droite appartient à l'Arabie heureuse.

Le passage, qui est le plus rapproché de la côte d'Arabie, quoique plus étroit & ayant moins d'eau que l'autre, est pratiqué de préférence sur-tout pendant la nuit; parce que si l'on ne double point la pointe Sud de l'Isle, aussi près qu'il est possible, quand on veut gagner l'entrée la plus large, & qu'on se laisse un peu entraîner au large, par le vent, on tombe au milieu d'un grand nombre de petites Isles, où il y a beaucoup de danger.

Après que nous fûmes partis de l'Isle Périm, & que nous eûmes repris la route de Lohéia, nous courions au Nord-Est,

avec un vent favorable, lorſque nous apperçûmes trois Iſles de rocher, que nous laiſſâmes à environ un mille à gauche.

Le 2, au lever du ſoleil, nous vîmes devant nous une terre, que nous prîmes pour le Continent; mais, à meſure que nous en approchions & que le jour s'éclairciſſoit, nous reconnûmes que ce n'étoit que deux baſſes Iſles ſous le vent, & nous eûmes beaucoup de difficulté à pouvoir en atteindre une. Nous y trouvâmes un vieux acacia & deux ou trois paquets de bois pourri, que nous ramaſſâmes avec grand ſoin ſur la plage; & nous fûmes tous bien d'acord pour manger un déjeûner, un dîner & un ſouper chaud, au lieu des repas froids que nous faiſions dans le détroit, avec de la bouillie crûe. Nous allumâmes pluſieurs braſiers. L'un ſe chargea de faire le café; l'autre de faire cuire le ris; nous préparâmes quatre tortues & un dauphin; & avec de la bonne bière, du vin & de l'eau-de-vie, nous bûmes avec une extrême joie à la ſanté du Roi d'Angleterre; ce que notre régime ne nous avoit pas permis de faire dans le détroit de Babel-mandeb.

Tandis qu'on préparoit notre bonne chère, j'apperçus, avec ma lunette d'approche, un homme ſeul à pied, qui couroit le long de la côte de l'Oueſt & qui ne s'arrêta point. Un quart d'heure après, j'en vis un autre monté ſur un chameau, qui alloit d'un pas ordinaire, & qui deſcendit préciſément vis-à-vis de nous; je crus même diſtinguer qu'il s'agenouilloit ſur le ſable, comme pour faire ſa prière. Nous avions mis un canot à la mer lorſque nous avions vu l'acacia ſur l'Iſle; ainſi, je pouvois encore m'en ſervir ſans aucun retard, & j'ordonnai à deux de nos matelots de me porter à force de rames du côté où je voyois l'homme, qui étoit à genoux.

Il y avoit

Il y avoit là une Baie peu profonde, auprès de laquelle on voyoit sur un peu de terrein plane, des arbres dispercés çà & là. Puis sur le derrière s'élèvoit non loin de la mer, une chaîne de montagnes de couleur brune & noirâtre.

L'homme resta assis à terre sans se remuer. Quand le canot aborda, je sautai sur le sable, tenant en main mon fusil à deux coups, & portant à ma ceinture une paire de pistolets, & un petit sabre. Aussi-tôt que le Sauvage me vit à terre, il s'empressa de regagner son chameau, & il remonta dessus, mais sans s'en aller.

Je m'assis à mon tour sur le sable & je tirai le Turban blanc, que j'avois sur ma tête, en le remuant plusieurs fois en signe de paix; puis voyant que l'homme m'attendoit, je marchai vers lui une centaine de pas. Il demeuroit toujours. Alors je lui fis signe avec la main de s'approcher de moi, & je montrai même que je voulois retourner du côté de mon canot. Il me comprit, marcha quelques pas & s'arrêta. Aussi-tôt je posai mon fusil à terre, parce que je crus entrevoir qu'il en avoit peur; ensuite j'allai vers lui, & je m'approchai jusqu'à ce que je le vis prêt à s'enfuir. Je fis encore plusieurs signes avec mon Turban, & je criai *Salam*, *Salam!* le sauvage ne répondit rien: mais il me laissa approcher jusques à dix pas de lui. Il avoit la peau noire & il étoit presqu'entièrement nud, portant autour de la tête une espèce de bandeau d'une mauvaise étoffe noire ou bleue, & ayant, à chaque bras, des bracelets de grains de verres blancs. Il paroissoit fort incertain de ce qu'il devoit faire. Je prononçai alors, aussi distinctement qu'il me fut possible *Salam Alicum*; & il me répondit quelque mot comme Salam; mais je ne

l'entendis pas bien. « Je suis, lui dis-je, un étranger, qui sort
» des Indes. Je viens à présent de Tajoura dans la Baie de
» Zeyla, au Royaume d'Adel. »

Sur cela il remua la tête, & il dit quelque chose dans une langue inconnue. Je compris seulement qu'il répétoit les deux mots de Tajoura & d'Adel. Je lui fis entendre, par signes, que je manquois d'eau ; & lui m'indiqua avec la main le côté de l'Est, en disant *Rahééda*, & faisant comme s'il buvoit, il ajouta *Tybe*.

Je vis alors qu'il comprenoit fort bien ce que je disois ; & je lui demandai où étoit Azab ? Il me montra une montagne qui paroissoit devant nous, en disant Eh Owah Azab Tybe ; & en faisant de nouveau comme s'il buvoit.

Je fus quelque tems dans l'incertitude pour savoir si je ne prendrois pas ce Sauvage prisonnier. Il tenoit trois javelines dans sa main, & il étoit monté sur un chameau. Moi, j'étois à pied enfonçant dans le sable jusqu'au-dessus de la cheville du pied, & n'ayant que deux pistolets avec lesquels je n'étois pas trop sûr de pouvoir l'effrayer assez pour qu'il se rendît. S'il m'avoit résisté j'aurois peut-être été obligé de lui tirer dessus ; & c'étoit ce que je ne voulois pas faire. Après l'avoir invité de la manière la plus engageante à venir à bord du canot, j'en pris moi-même la route, & chemin faisant je ramassai mon fusil, qui étoit demeuré caché dans le sable. Le sauvage ne fit pas un pas pour me suivre ; &, dès qu'il vit que je prenois mon fusil, il partit au grand trot de son chameau, en gagnant du côté de l'Ouest ; & les arbres nous l'eurent bientôt dérobé.

JE rentrai dans le canot, & je me rendis dans l'Isle, où notre dîner nous attendoit. Nous donnâmes à cette Isle le nom de l'Isle du Traître, par rapport à la conduite soupçonneuse du seul homme que nous eussions vu auprès. Cette excursion me fit perdre le tems de prendre hauteur. Le seul avantage que j'en retirai fut de ramasser quelque bois sec & de la fiente de chameau, dont je fis un monceau & que les matelots, qui m'accompagnoient, charrièrent à bord, pour pouvoir nous en servir à allumer du feu, si, par hasard, nous étions retenus là. Mais le vent étoit très-favorable & nous remîmes à la voile à deux heures.

A quatre heures, nous vîmes une Isle de rocher, avec des brisans à son extrémité Sud. Nous la laissâmes à environ un mille au vent de notre vaisseau. Le Raïs la nomma l'Isle de Crabes. A cinq heures, nous mouillâmes tout auprès d'un cap peu élevé, dans une Baie où nous ne trouvâmes que trois brasses d'eau. Il y avoit une petite Isle précisément vis-à-vis de la poupe de notre navire.

A peine y avoit-il dix minutes que nous étions à l'ancre; que nous vîmes venir à nous un vieillard & un enfant. Ils ne portoient point d'armes, & je descendis à terre pour leur acheter une jarre d'eau. Le vieillard avoit l'air d'un véritable voleur. Il étoit entièrement nud, & il rioit à chaque parole qu'il disoit. Il parloit Arabe, mais fort mal. Il m'assura qu'il y avoit de tout en abondance dans le pays, & qu'il me serviroit de guide si je voulois le suivre. Il ajouta, pour mieux me déterminer, qu'il y avoit là un Roi & un peuple, qui aimoient beaucoup les étrangers.

Le massacre de l'équipage de l'Elgin, vaisseau de la Compagnie des Indes Angloise, massacre qui avoit eu lieu précisément au même endroit, où cet homme me vantoit ses compatriotes, me revint tout-à-coup dans l'idée. Je portai involontairement la main à un de mes pistolets, & je fus, pour la première fois de ma vie, tenté de commettre un meurtre. Je croyois reconnoître, dans les regards de ce vieux scélérat, un de ceux qui avoient assassiné de sang froid un grand nombre d'Anglois.

D'après la promptitude avec laquelle il s'étoit rendu au bord de la mer, & d'après son séjour dans l'endroit, où s'étoit commis le crime, il me paroissoit impossible qu'il n'y eût pas trempé; cependant la réflexion que je fis, lui sauva la vie. Je lui demandai s'il vouloit me vendre un mouton, & il me dit qu'on nous en amenoit plusieurs. Ces mots me firent tenir sur mes gardes, parce que je ne savois pas combien il viendroit de gens. Je le priai de charrier l'eau dans mon canot. L'enfant la porta tout de suite, & je le payai avec de l'antimoine, ainsi qu'il le desiroit.

Immédiatement après je leur ordonnai de nous aider à remettre notre canot à flot, leur demandant, pendant ce tems-là, où étoient les moutons? Ils ne m'avoient point encore répondu que nous vîmes paroître quatre jeunes hommes très-vigoureux, qui conduisoient deux chèvres fort maigres, que le vieillard m'assuroit être des moutons. Chaque homme étoit armé de trois javelines; & ils commencerent tous ensemble à disputer beaucoup sur leurs animaux pour soutenir qu'ils étoient des moutons & non pas des chèvres, quoique d'ailleurs ces hommes ne

paroissent pas entendre ce que nous disions, excepté les mots Arabes qui signifient *chèvres* & *moutons*.

Au bout de cinq minutes, le nombre de ces gens se fut accru jusqu'à onze. Alors je pensai qu'il étoit tems pour moi de regagner le vaisseau; car tous ces nouveaux venus paroissoient violemment animés, à en juger par leurs gestes & par l'accent de leurs discours, dont il me fut impossible de comprendre un mot. Je m'éloignai d'eux & je sautai promptement à bord du canot. Cependant les Naturels parurent se reculer un peu & crièrent tous ensemble *Belled*, *Belled!* en montrant la terre & me faisant signe de revenir. Le vieux hypocrite fut le seul qui sembla n'avoir aucune crainte, & qui me suivit jusques auprès de mon canot; ce qui m'engagea à avoir une explication avec lui.

« Il étoit inutile, lui dis-je, de faire venir treize hommes » pour conduire deux chèvres. Nous avons acheté de l'eau de » gens qui n'avoient point de lances, quoique nous n'eussions » point besoin d'eau, & nous aurions acheté de même des mou» tons. Mais que quiconque tient une lance dans sa main se » retire, ou je vais faire feu sur lui. »

Tous ces gens-là semblerent ne pas entendre ce discours; & au lieu de s'éloigner, ils vinrent plus près de moi. — « Vieux » traître à cheveux blancs, repris-je, penses-tu que je ne sache » pas ce que tu projettes en m'invitant à descendre à terre? Que » tous ceux qui sont armés, s'en aillent chez eux, ou je vais, » en ce moment, les balayer de dessus la face de la terre. »

Alors il fauta en arrière avec plus d'agilité que son âge ne sembloit le permettre, pour aller joindre les autres, qui s'étoient assis en groupe, & qui au bout de quelque-tems se retirerent.

Le vieillard & l'enfant revinrent ensuite, auprès du canot, sans avoir la moindre crainte. Je leur donnai du tabac, quelques grains de collier & de l'antimoine, & je fis tout ce que je pus pour tâcher de gagner la confiance du vieillard. Mais il continua à rire & à plaisanter, & je vis bien qu'il avoit pris son parti. Tout son refrain étoit de me conseiller de revenir à terre. Il dit & fit tout ce qu'il crut de plus propre à m'y déterminer. « Il faut, lui dis-je, vieux coquin, à présent que » ta vie est en mes mains, il faut que tu saches qu'il y a » des gens au monde qui valent mieux que toi. Ils étoient » mes compatriotes ces onze ou douze hommes, qui ont été » massacrés, il y a trois ans, par toi & tes camarades, à la » même place où tu es maintenant assis. Quoique j'aie pu » aujourd'hui tuer le même nombre d'assassins, sans qu'il y » eût aucun danger pour moi, je les ai laissés s'en aller. J'ai » plus fait; j'ai acheté & payé les choses que tu m'as por- » tées, & je t'ai fait des présens, tandis que suivant ta loi, » j'aurois dû t'égorger toi & ton fils. Cesse donc de te flat- » ter quand tu vois ce que je fais, que tu pourras m'assurer » au point de me faire débarquer. Mais si tu veux m'apor- » ter demain matin une branche de l'arbre de myrrhe, & » une branche de l'arbre qui fournit l'encens, je te les paierai » deux fonduclis chacune. »

Il répondit qu'il me les apporteroit le soir même. « Le

„ plutôt ſera le mieux, lui dis-je, car la nuit approche. „ Auſſi-tôt il fit partir ſon enfant, qui revint bientôt avec une branche dans ſa main.

A cet aſpect, je ne pus contenir ma joie. Je fis approcher le canot du rivage & je débarquai pour recevoir la branche: mais, à mon grand déplaiſir, je reconnus que c'étoit une branche d'acacia, ou de ſunt, dont nous avions trouvé des arbres dans toutes les parties de l'Egypte, de la Syrie & de l'Arabie. Je lui dis que ce n'étoit pas ce que je demandois, en lui répétant les mots *Gerar*, *Saiel*, *Sunt*. Il me répondit Eh Owah Saiel. Mais quand je lui demandai, où étoit la branche de myrrhe, (*Mour*,) il me dit qu'il falloit la chercher dans les montagnes, & qu'il me l'apporteroit bientôt ſi je voulois aller juſques à la Ville.

Cependant la Providence avoit daigné veiller ſur nous au moment même où nous y penſions le moins. Car comme je débarquois tranſporté de plaiſir d'avoir une branche de myrrhe, j'apperçus à moins d'un quart de mille du rivage, une trentaine d'hommes armés de javelines & aſſis derrière les arbres, & qui ſe leverent auſſi-tôt qu'ils me virent à terre. Je criai aux matelots de tenir le canot à flot, & je retournai tout de ſuite à bord, ayant de l'eau juſqu'à mi-corps. Mais avant, comme je paſſois à côté du vieux traître, je lui donnai un ſi rude coup de la branche d'acacia, que je tenois à la main, que je l'étendis ſur le ſable. L'enfant s'enfuit; & nous nous mîmes à ramer vers le vaiſſeau. Cependant, avant d'être loin de ces perfides, nous les ſaluâmes de trois coups de mouſquets chargés avec du petit plomb, & nous les visâmes de

manière qu'ils durent porter à l'endroit, où nos ennemis nous regardoient pendant que nous nous en allions.

Je conseillai au Raïs de partir de l'Isle des Crabes; & une jolie brise de terre se levant, nous mîmes à la voile & nous gouvernâmes sur Moka, pour éviter quelques Islôts ou rochers, que le Raïs disoit être dans l'Ouest.

Tandis que nous étions à l'Isle des Crabes, j'observai le passage de deux étoiles au Méridien, & je déterminai la latitude de cette Isle, par les 15.° 2′ 45.″ Nord.

Le 3, le vent, qui étoit modéré, tourna un peu au Sud. A trois heures du matin, nous dépassâmes le Jibbel El Ourée; puis le Jibbel Zékir. Ensuite la brise renforça & le tems devint très-beau. Nous passâmes à l'Ouest de l'Isle de Rasab entre cette Isle & quelques autres, qui gissent au Nord-Est. Là, le vent nous devint contraire. Malgré cela, nous arrivâmes à Lohéia dans la matinée du 6; c'est-à-dire, trois jours après avoir quitté Azab.

Nous trouvâmes tout bien dans l'ordre à Lohéia; mais nous n'y apprîmes pas la moindre nouvelle de Mahomet Gibberti; ce qui commença à me donner de l'inquiétude. Les pluies devoient cesser en Abyssinie, le 6 du mois de Septembre suivant; ainsi, c'étoit le moment le plus propre à faire notre voyage de Gondar.

La seule monnoie qu'il y ait dans le Royaume de

l'Iman;

l'Iman (1); est une petite pièce qui vaut moins de six pences (2) ou sous d'Angleterre; &, avec cette pièce, on apprécie la valeur de toutes les monnoies étrangeres. Elle a quatre noms Commeshe, Loubia, Muchsota & Harf; mais les deux premiers de ces noms sont les plus fréquemment employés.

Cette monnoie est d'un mauvais argent rempli d'alliage, si tant est même qu'il y reste quelque argent; car elle a l'air de n'être que d'étain. D'un côté, elle porte le nom de l'Iman, qui est *Olmass*; & sur les revers on lit, *Emir El Moumenéen*, c'est-à-dire Prince des Fidèles, ou des vrais Croyans; titre qu'Omar porta le premier, mais qu'il ne prit qu'après la mort d'Abou Becr (3), & qui est demeuré depuis à tous les Caliphes légitimes.

Il y a aussi dans l'Yémen des demi-comeshes, qui sont les plus petites pièces de ce Royaume.

Un sequin de Venise vaut . . . . 90. Cemeshes.
Un fonducli . . . . 80.
Un sequin de Barbarie . . . . . . 80.
Un pataka ou ducat Impérial 40.

Quand les vaisseaux de l'Inde viennent dans l'Arabie heureuse

(1) L'Arabie heureuse ou l'Yémen.

(2) C'est une monnoie angloise. Six pences valent à-peu-près 12 sols tournois.

(3) C'est le même dont nous écrivons en françois le nom Aboubeker. J'ai déjà dit la raison qui me fait préférer l'orthographe de M. Bruce pour les noms propres. (*Note du Traducteur.*)

le fonducli vaut trois comeshes de plus, quoique cette espèce de monnoie soit presque toute à present dans les Etats de l'Iman. Il y a aussi une immense quantité de patakas, ou ducats d'argent, qu'on y porte pour acheter du café, & dont on se sert dans tous les paiemens. Quand on veut ensuite les changer pour des comeshes, le Courtier n'en passe que 39, au-lieu de 40; aussi gagne-t-il deux & demi pour cent de courtage, sur tout l'argent qu'il change, parce qu'il ne donne que de la mauvaise monnoie pour de la bonne.

La plus longue mesure, dont on se sert dans l'Yémen, est le *Peek de Stamboul*. Mais en mesurant une baguette de cuivre, qui avoit été étalonnée, je trouvai qu'elle avoit 26 pouces & $\frac{5}{8}$ de pouce (1); ce qui n'est conforme ni au Peek de Stamboul, ni au Peek Handaizi, ni au Peek Belledi. Le Peek de Stamboul n'a que 23 pouces & $\frac{3}{5}$ de pouce: ainsi, celui de Lohéia étant différent, on peut l'appeller Peek Yémani (2).

Les poids de Lohéia sont appellés Rotolo. Il y en a deux sortes; un de 140 dragmes, dont on se sert pour les marchandises fines & précieuses; l'autre de 160 dragmes, avec lequel on pèse les choses grossières. Ce dernier est divisé en 16 onces, & chaque once vaut conséquemment 10 dragmes. Cent de ces Rotolos font un *Kantar*, ou un quintal. Le quintal d'Yémen vaut 113 Rotolos, au Caire & à Jidda, parce que là le Rotolo n'est que de 144 dragmes.

---

(1) Ce sont des pouces anglois, qui ont une ligne de moins que les pouces françois.

(2) C'est-à-dire le peek de l'Arabie heureuse ou de l'Yémen.

Tous ces poids semblent avoir une origine Italienne; & probablement ce sont les Vénitiens, qui les introduisirent dans ces contrées lorsqu'ils en faisoient le commerce.

Il y a aussi un autre poids appellé faranzala, qui, je crois, n'a point été apporté par les Européens. Il vaut 20 rotolos de 160 dragmes chacun.

Les droits qu'on perçoit à Moka, sur les marchandises des Indes, sont de trois pour cent, & à Lohéia de cinq pour cent, quand elles arrivent directement des Indes. Mais toutes les marchandises quelconques qu'y portent de Jidda les marchands Turcs ou Arabes, paient sept pour cent.

Lohéia est par la latitude de 15° 40′ 52″ Nord, & par la longitude de 42° 58′ 15″ à l'Est du méridien de Greenwich.

Le jour où le baromètre monta le plus haut, fut le 7 Août. Il étoit à 26° 9′ &, le 30 Juillet, il étoit descendu à 26° 1′.—La plus grande hauteur du thermomètre fut le même jour, 30 Juillet, où le vent de Nord-Est régnoit, à 99°; & sa plus grande baisse à 81° le 9 Août; que le vent souffloit du Sud-quart-d'Est.

Le 31 Août, à quatre heures du matin, je vis une comète. Sa forme exacte pouvoit à peine être distinguée avec le thélescope. C'étoit un corps lumineux, mais pâle, dont la bordure étoit peu perceptible. Sa queue avoit 20° d'étendue. Elle n'étoit vraisemblablement composée que d'une vapeur légere, à travers laquelle j'apperçus plusieurs étoiles de la cinquième

grandeur, qui vues ainsi paroissoient s'accroître. L'extrémité de la queue avoit déja perdu sa couleur foncée; elle étoit plus blanche & plus diaphane. Il me fut impossible de distinguer dans l'orbe de cette comète, ni le nucleus, ni aucune partie plus rouge que le reste; car elle paroissoit entièrement obscure & embrouillée. A 4 heures 1 minute 24 secondes du matin, elle étoit distante de Rigel de 20° 40″, & sa queue se prolongeoit jusques à la troisième étoile de l'Eridan.

Le 1.er de Septembre, Mahomet Gilberti arriva muni d'un firman pour le Naïb de Masuah, & de lettres de Métical Aga adressées à (1) Ras Michaël. Il portoit aussi une lettre pour moi, & une pour Achmet, neveu du Naïb, & son successeur. Ces deux lettres étoient écrites par Sidi-Ali *Zimzimia*, titre qui signifie gardien du puits sacré d'Ismaël à la Mecque, parce que ce puits s'appelle Zimzim. Sidi-Ali me mandoit, dans sa lettre, d'avoir peu de confiance dans le Naïb, mais d'agir différemment avec son neveu Achmet, qui seroit certainement bien aise d'être de mes amis.

(1) Gouverneur de la Province de Tigré, dans l'Abyssinie.



CHAPITRE XIII.

Départ de Lohéia pour Masuah. — Vue d'un volcan. — Relâche à Dahàlac. — Importunités d'un Revenant. — Arrivée à Masuah.

TOUT étant prêt pour notre départ, nous quittâmes Lohéia le 3 Septembre 1769. Mais le vent nous manquant, nous fûmes obligés de sortir du port en nous halant sur nos ancres. La rade de Lohéia, qui est la plus grande de la mer Rouge, est maintenant si remplie de hauts fonds & l'entrée tellement engorgée qu'à moins de suivre un étroit canal, il n'y a pas trois brasses d'eau dans la passe, & même dans beaucoup d'endroits à peine trouve-t-on la moitié de cette profondeur. Au reste, tous les ports situés sur la côte orientale de la mer Rouge sont dans le même cas, tandis que ceux qui sont sur la côte occidentale, restent très-profonds & ne sont embarrassés à leur entrée ni par des bancs ni par des barres. J'en ai déja expliqué la cause : elle provient des vents de Nord-Ouest, les seuls vents violents, qui règnent dans ce Golfe. Ils occasionnent des courans très-forts qui vont vers l'Est, & qui y charrient le sable & le gravier, quand, des déserts de l'Arabie, il est tombé dans la mer.

LA journée entière du 4 fut employée à haler notre vaisseau, pour le sortir de la rade malgré le vent contraire. Le 5, à cinq heures trois quarts, nous profitâmes d'un petit vent

pour mettre à la voile. A neuf heures & demie, Lohéia portoit à l'Eſt-Nord-Eſt de nous à quatre lieues de diſtance; & de-là nous découvrîmes pluſieurs petites Iſles ſtériles & inhabitées. Booarish nous reſtoit au Sud à deux milles; Zébid à un mille & demi, à l'Eſt quart de Nord; Amar la plus petite de toutes à un mille au Sud, & Ormook à deux milles au Sud-Eſt-quart-d'Eſt.

Les Arabes des montagnes, qui avoient tenté de ſurprendre Lohéia au printems, ſe préparoient à renouveller leur attaque, & ils s'étoient avancés juſques à trois journées de chemin de la Ville. Ces diſpoſitions engagerent l'Emir à raſſembler les troupes, qu'il avoit diſperſées dans les environs; & tous les chameaux furent employés à charrier une double proviſion d'eau.

Notre Raïs, qui étoit étranger & n'avoit point de correſpondans à Lohéïa, ſe trouva fort embarraſſé pour ſe procurer de l'eau pour le voyage. Il nous en reſtoit très-peu, & quoique notre vaiſſeau n'eût que ſoixante pieds de long, nous étions quarante perſonnes à bord. J'avois freté le bâtiment pour moi ſeul; mais, malgré cela, je permis au Raïs de prendre d'autres paſſagers, pourvu qu'ils fuſſent connus, car s'il eût été dangereux pour moi de me faire des ennemis dans les endroits où j'allois, en empêchant les gens de profiter de l'occaſion de regagner leur pays, parce que j'avois déjà payé le vaiſſeau, il auroit été bien plus dangereux d'embarquer des perſonnes inconnues, dont le but auroit peut-être été de nuire à mes projets.

Nous réſolûmes donc de nous rendre dans une Iſle, ſituée au Nord, où l'eau diſoit-on, étoit bonne & abondante.

DANS le cours de cette journée, nous rencontrâmes plusieurs petites Isles; &, le soir, à cinq heures, nous mouillâmes l'ancre par sept brasses & demie, auprès d'un banc à quatre lieues de distance de Lohéia. Là, nous observâmes le gissement & la distance des Isles au milieu desquelles nous étions. Foosht portoit à l'Ouest-quart-de-Nord, à quatre lieues; Baccalan au Nord-Ouest-quart-d'Ouest, à trois lieues; Baïda, rocher très-élevé au-dessus de la mer, dont les bords étoient escarpés & blanchissans, & sur lequel il y avoit une grande quantité de gibier marin, Djund & Musracken, deux autres grands rochers en dehors de la pointe occidentale de Baccalan, à l'Ouest Nord-Ouest quart-d'Ouest, à onze milles. Ces rochers ressembloient, dans l'éloignement, à d'immenses monceaux de ruines d'Architecture. Umsegger, très-petite Isle, presque de niveau à la mer, portoit à l'Ouest-Nord-Ouest à quatre milles de distance; Nachel au Sud-Est-quart-d'Est à une lieue. Ajerb au Sud-Est-quart-d'Est & demi-Sud, à deux lieues; Surbat au Sud-Est-quart-d'Est, trois quarts Sud, à dix milles. Il y a, dans cette dernière Isle, le tombeau d'un Marabou ou d'un Shéik. Dahu & Dec, deux petites Isles très-près l'une de l'autre, portoient au Nord-Ouest-quart-d'Ouest, à environ onze milles; Djua, petite Isle de sable blanc, au Sud-Est-deux-quarts-Sud, à quatre lieues & demie; & enfin Sahar à l'Ouest-quart-de-Nord, à neuf milles.

LE 6, à cinq heures du matin, nous fûmes sous voile. L'eau nous manquoit ainsi que nous l'avions prévu. Mais, le soir, nous jetâmes l'ancre à l'Ouest de la ville de Foosht, par deux brasses d'eau; & nous y restâmes tout le lendemain, pour remplir nos outres de peau, car on ne connoît point, dans ces mers, l'usage des bariques.

Fooshт eſt une Iſle d'une forme irrégulière. Elle a cinq lieues de longueur du Sud au Nord, & environ neuf lieues de circonférence. Le poiſſon y abonde; auſſi ne fimes-nous point uſage de nos filets. Nos hameçons ſuffiſoient pour fournir à notre proviſion. Il y a là des poiſſons peints des couleurs les plus brillantes: mais j'ai obſervé que plus ils étoient beaux à voir, moins ils ſe trouvoient bons à manger; & les ſeuls, dont le goût flatte, font ceux qui reſſemblent le plus aux poiſſons des mers du Nord & par leur forme & par leur couleur.

L'Isle de Fooshт eſt baſſe & ſablonneuſe dans la partie du Sud; &, dans celle du Nord, il y a une montagne noire, qui forme un cap, lequel ſans être fort exhauſſé, peut ſe voir à quatre lieues de diſtance. Fooshт a deux endroits où l'on peut prendre de l'eau; l'un dans l'Eſt de l'Iſle, où nous en puiſâmes, & l'autre dans l'Oueſt. L'eau nous parut d'abord amère; mais elle avoit été troublée par les gens de divers petits bâtimens, qui étoient venus en chercher avant nous. La manière dont nos matelots rempliſſoient les outres de peau de bouc étoit très-lente; & ils prenoient preſque autant de boue que d'eau. En arrivant à bord, elle étoit auſſi noire que de l'encre. Cependant, quand elle fut repoſée deux ou trois jours, nous la trouvâmes excellente; c'étoit ſans comparaiſon la meilleure que j'euſſe bu depuis que j'avois quitté les bords du Nil.

L'Isle eſt couverte d'une eſpèce de jonc, qui manque de pluie; & les chèvres qui le paiſſent conſtamment, l'empêchent de jamais croître à une grande hauteur. Le terrein de l'extrémité de l'Iſle, du côté du Nord, réſonne ſourdement en deſſous, ainſi qu'à Solfaterra, dans les environs de Naples; & comme on y

trouve

trouve une grande quantité de pierres ponces, il est vraisemblable que la montagne noire qui forme le cap, fut autrefois un volcan.

Nous vîmes plusieurs grandes coquilles de Bisser, dont quelques-unes avoient vingt pouces de long, & qui étoient adhérentes & renversées à plat sur des pierres de dix ou douze milliers pesant. Ces coquilles étoient même entrées dans les pierres, comme si on les avoit enfoncées dans de la pâte; & la pierre s'élevoit tout autour de manière à cacher les bords de la coquille; preuve indubitable que cette pierre a été récemment amollie, ou liquéfiée. S'il y avoit long-tems que cela fût arrivé, le soleil & le contact de l'air auroient fait impression sur le dehors de ces coquilles. Mais elles sont parfaitement conservées; & elles paroissent enchassées dans les pierres, comme le brillant d'une bague l'est dans son chaton.

Les habitans de Foosht sont de pauvres pêcheurs, aussi noirs de peau que les habitans d'Héli & de Djézan. Ainsi que ces derniers ils vont tous nuds, portant seulement une petite pagne autour des reins. Ils ne se marquent ni ne se peignent le visage. Ils prennent une grande quantité de poisson de l'espèce qu'on nomme Seajan, & ils le portent à Lohéia, où ils le troquent pour du bled d'Inde (1); car ils n'ont d'autre pain que celui qu'ils se procurent de cette manière. Ils ont aussi une espèce de poisson plat, qui a une longue queue, & dont la peau est comme la peau de chagrin, dont on garnit les fourreaux d'épée & les gaines de couteau. On pêche

(1) Il y a, dans l'original, du bled d'Inde & du *Dora*. (*Note du Traducteur.*)

aussi des perles dans l'Isle Foosht; mais elles ne sont ni grosses ni d'une belle eau; aussi ne les vend-t-on pas cher. On les trouve dans diverses espèces de coquillages, tous bivalves (1).

Le village contient une trentaine de cabanes, faites avec des fascines de jonc ou de spartum, qu'on entrelace avec des pieux, puis on couvre ces cabanes avec du même jonc.

Les habitans parurent épouvantés de nous voir tous descendre à terre avec des armes. Nous n'avions pas pris la précaution de nous armer à cause d'eux; mais comme nous devions passer la nuit dans l'Isle, nous étions bien aises de pouvoir nous défendre, en cas que nous fussions surpris la nuit par quelques canots du Continent. Le Saint ou Marabou de l'Isle, me voyant passer auprès de lui se laissa tomber la face contre terre, & y resta pendant un quart-d'heure, ne voulant point se relever jusqu'à ce que les fusils que j'appris être la cause de sa frayeur fussent renvoyés à bord.

Le 7, à midi, je pris la hauteur du soleil, & je trouvai la latitude de Foosht, par les 15.° 59′ 43″ Nord.

L'on trouve, dans cette Isle, plusieurs coquillages d'une grande beauté, entr'autres des concha Veneris, de diverses couleurs & de diverses grandeurs, & des oursins ou œufs de mer. J'en ramassai un, sur-tout, du genre des Pentaphilloïdes & d'une forme très-particulière. Il y a aussi, le long de la côte, beaucoup d'éponges communes.

Le gissement & la distance des principales Isles des environs, sont relativement à Foosht.

(1) Voyez l'article des Perles dans l'Appendix.

Baccalan & les deux rochers Djund & Mustracken Est-Nord-Est.	4 milles.

Baida	E. $\frac{1}{4}$ N. E.	4 milles.
Sahar	S. E.	3 milles.
Ardaina	O. N. O	8 milles.
Aideen	N. $\frac{1}{4}$ E	9 milles.

Baccalan est une Isle basse, longue & aussi large que Foosht. Elle est habitée par des pêcheurs. Privés d'eau en Eté ils vont en chercher à Foosht; &, en Hiver, ils ramassent de l'eau de pluie dans des citernes. Ces citernes furent construites il y a fort long-tems, lorsque Baccalan étoit regardée comme une Isle importante à cause de la pêche des perles: mais, malgré leur ancienneté, elles sont très-bien conservées. Ni le mortier avec lequel on a fait les murailles, ni le stuc qui garnit le dedans ne sont altérés en rien. La pluie tombe là en torrens, mais par intervalles seulement depuis la fin d'Octobre jusques au commencement de Mars.

Toutes les Isles, situées du côté Est du canal, appartiennent au Shérif Djezan Booarish; mais il n'y a que Foosht & Baccalan, qui soient habitées. Foosht est l'Isle la plus commode pour les vaisseaux qui veulent prendre de l'eau; mais quand ils vont du Jibbel Téïr dans le fond du canal. Elle gît relativement au Jibbel Téïr, Nord-Est $\frac{1}{4}$ & $\frac{3}{4}$ de quart Est, & elle en est à la distance de dix-neuf lieues. On doit se ressouvenir cependant que des deux endroits, où l'on peut puiser de l'eau dans Foosht, celui de l'Ouest est préférable, parce qu'en y abordant, les Navigateurs n'ont pas besoin de

s'engager parmi toutes les Isles, qui sont à l'Est, & où ils trouveroient des profondeurs trop inégales, à plus de deux lieues de terre. Malgré cela, s'ils tomboient à l'Est de cette Isle, ils pourroient encore trouver un bon ancrage, depuis neuf jusques à dix-huit brasses d'eau, sur un bon fond de sable, entre le village & le rocher blanc de Baida.

Après avoir pourvu à notre grand besoin d'eau; nous nous rembarquâmes tous dans la soirée du 7. Nous trouvâmes alors qu'il nous manquoit une autre chose indispensable, le moyen de faire du feu; & nos Gens commencerent à se rappeller combien nos estomachs s'étoient mal trouvés de la bouillie crûe à Babel-Mandeb. Le bois à brûler est une chose très-rare, sur les côtes de la mer Rouge. On ne peut s'en procurer qu'une petite quantité à-la-fois, aussi le consomme-t-on avec beaucoup de ménagement. Nous savions que nous en trouverions un peu dans l'isle de Zimmer, située au Nord. Mais, depuis que j'avois débarqué à Foosht, il se passoit sur le vaisseau une chose assez singulière, dont je ne fus instruit qu'à mon retour à bord.

Un Abyssinien, qui étoit mort dans le navire, & qu'on avoit enterré au moment de notre départ de la Baie de Lohéia, fut vu, pendant deux nuits de suite, sur le beaupré, & répandit la terreur dans l'esprit des Matelots. Le Raïs même en fut très-effrayé; & quoiqu'il ne pût pas dire précisément qu'il avoit vu le revenant, il vint me raconter *cela*, le soir, lorsque je fus couché, & il me fit part des fâcheuses conséquences qui en pouvoient résulter, s'il survenoit un coup de vent, & que l'esprit voulût se tenir dans les manœuvres.

Il me pria en même-tems de m'avancer vers lui, & de lui parler. « Mon bon Raïs, lui dis-je, je suis excessivement fa-
» tigué, & le soleil, qui a été très-chaud aujourd'hui, m'a
» occasionné un violent mal de tête. Vous savez que l'A-
» byssinien a payé son passage : or, s'il ne surcharge pas le
» bâtiment, (& le pauvre diable est vraisemblablement plus
» léger que lorsqu'il s'embarqua avec nous,) je ne pense pas
» qu'il soit juste que ni vous ni moi, devions empêcher l'es-
» prit de continuer son voyage jusqu'en Abyssinie, puisque
» nous ne pouvons pas juger des affaires importantes qu'il peut
» y avoir. »

Le Raïs se félicita beaucoup de ce qu'il ne savoit rien de ces affaires. « Eh-bien ! repris-je, si vous n'avez pas trouvé
» que l'Abyssinien augmentât trop le poids de votre vaisseau,
» ne le tourmentez point ; parce qu'assurément s'il vouloit se
» placer dans quelqu'autre partie du bâtiment, ou s'il insistoit,
» pour s'asseoir au milieu de vous ; dans les dispositions
» où vous êtes tous, il seroit bien plus incommode pour
» vous, que de se tenir dans le poste qu'il occupe à présent. »
— Le Raïs recommença à se féliciter, & il répéta un verset du Koran. « Bismilla Shéitan Rejem, » c'est-à-dire, Que le nom de Dieu écarte de moi le démon. « Ainsi, mon cher
» Raïs, lui dis-je, si l'esprit ne nous fait point de mal, il
» faut le laisser sur le beaupré, jusqu'à ce qu'il soit las d'y
» être, ou jusqu'à ce qu'il arrive à Masuah ; car je vous jure
» qu'à moins qu'il ne veuille nous tourmenter, je ne me crois
» pas obligé de quitter mon lit pour aller le tourmenter moi-
» même. Voyez seulement s'il ne nous emporte rien. »

Le Raïs parut alors blessé de ce que je lui disois. Il as-

fura qu'il ne se soucioit pas plus de sa vie qu'aucune autre personne qui fût à bord; que si ce n'étoit pas pour éviter un coup de vent, il grimperoit tout de suite sur le beaupré. Mais qu'il avoit toujours entendu dire que les Gens savans pouvoient parler aux esprits. « Voulez-vous me faire le plaisir, » lui dis-je, Raïs, d'aller lui dire que je vais prendre du café, » & que je serois bien aise qu'il vînt dans la chambre, pour » me communiquer ce qu'il a à dire, s'il est Chrétien, » ou bien pour le communiquer à Mahomet Gibberti, s'il est » Mahométan. »

Le Raïs sortit. Mais mon domestique m'apprit qu'il n'avoit pas été parler à l'esprit, ni pu engager personne à lui aller parler pour lui. Cependant il revint prendre du café avec moi. J'étois véritablement malade, & je craignois d'avoir attrapé un coup de soleil. « Allez, dis-je au Raïs, trouver » Mahomet Gibberti, qui est couché vis-à-vis de nous, & dites-» lui que je suis un Chrétien, & que je n'ai aucune jurisdic-» tion sur les esprits qui sont dans ces mers. »

Un Maure, nommé Yasine, que j'ai bien connu depuis, vint, & me dit que Mahomet Gibberti étoit malade, du mal de mer, depuis son entrée à bord, & qu'il me prioit de ne point me moquer de l'esprit, ni en parler si familièrement, parce qu'il étoit possible que ce fût le diable, qui paroissoit souvent dans ces parages. Le Maure me pria aussi d'envoyer du café à Gibberti, & d'ordonner à mon domestique de lui faire cuire du riz avec de l'eau fraîche de Foosht; car jusqu'alors on avoit fait bouillir le poisson & le riz dans de l'eau de mer, que je préférois pour cela à l'eau fraîche. Les

fâcheuses nouvelles, que je recevois de mon ami Mahomet, bannirent toute ma gaieté. Je donnai, à mon domestique, les ordres nécessaires pour qu'il eût soin de le servir; &, en même-tems, je recommandai à Yasine, de prendre le Koran, d'aller sur le devant du vaisseau, de lire toute la nuit, ou bien jusqu'à notre arrivée à Zimmer, & de venir me raconter le lendemain matin, tout ce qu'il auroit vu.

Le 8, à la pointe du jour, nous mîmes à la voile de Foosht. Mais le vent devenant contraire, nous n'atteignîmes notre destination qu'un peu avant midi, & nous ancrâmes à un demi-mille de l'Isle, en pleine mer; car il n'y a de port, ni à Baccalan, ni à Foosht, ni à Zimmer. Je pris mon quadrant, & je me rendis à terre, dans le canot, qui alloit chercher du bois. Zimmer est une Isle inhabitée, & beaucoup plus petite que Foosht. Il n'y a point d'eau, quoiqu'à en juger par les citernes qu'on y voit, & qui ont soixante pieds en quarré, & creusées dans un roc solide, on puisse croire que ce fût autrefois une place importante. Dans certains tems, la pluie y tombe en abondance. L'Isle étoit couverte de jeunes arbres de Rack, que j'ai déjà dit, avoir la propriété de croître dans l'eau salée. Tous les vieux arbres de cette espèce avoient été coupés: mais il restoit beaucoup de Saiels ou d'Acacias, & c'étoient ceux que nous cherchions de préférence.

Quoiqu'on dise que Zimmer est sans eau, il y a des antelopes, ainsi qu'un grand nombre d'hyènes; ce qui prouve qu'il y a des sources dans quelque creux caché, ou dans les fentes des rocs, sources que les pêcheurs Arabes ne connoissent point, & sans lesquelles les hyènes & les antelopes ne

pourroient vivre. Il y a apparence que les antelopes ont été portées-là de la côte d'Arabie, pour le plaisir du Shérif & de ses favoris, à moins qu'elles n'y soient venues à la nage. Mais les hyènes ne peuvent y avoir été mises que par un ennemi jaloux qui a voulu troubler l'amusement des autres. Quoiqu'il en puisse être, je ne vis moi-même aucun de ces animaux; mais je distinguai la fiente des uns & des autres, sur le sable & auprès des citernes: ainsi, ce fait n'est pas exclusivement garanti par le témoignage du Raïs.

Nous trouvâmes à Zimmer beaucoup de ces grands coquillages qu'on appelle Bisser, & surrumbac; mais c'étoient les deux seules espèces que nous vîmes.

D'APRÈS une observation du soleil, que je fis à midi, je déterminai la latitude de Zimmer par les 16° 7′ Nord; & de-là nous remarquâmes les gissemens & les distances suivantes.

Sahaanah. dist......	9. milles...	S. $\frac{1}{4}$ d'O.
Foosht.	8.	N. O. $\frac{1}{4}$ de N. $\frac{1}{4}$ d'O.
Aideen.	7.	E.
Ardaina.	2.	E. $\frac{1}{4}$ de S.
Rahha.	6.	N. O $\frac{1}{4}$ N.
Doohaarab......	21.	O. N. O. $\frac{1}{4}$ d'O.

Nous partîmes la nuit de Zimmer. A mesure que nous nous avançâmes dans le canal, nous rencontrâmes moins d'Isles; & nous n'eûmes jamais moins de vingt-cinq brasses d'eau. Le vent souffla continuellement du Nord & de l'Ouest, & pendant

dant la plus grande chaleur du jour, il fut Nord-Nord-Oueſt. Nous nous apperçûmes alors d'un courant très-fort, qui portoit du Nord.

Le 9, à ſix heures du matin, nous vîmes l'Iſle de Rapha, portant Nord-Eſt-quart-d'Eſt, à la diſtance de deux lieues, &, dans la même direction, nous découvrîmes le ſommet de très-hautes montagnes de l'Arabie heureuſe, que nous imaginâmes être celles des environs de Djézan. Quoique nous en fuſſions à vingt-ſix lieues de diſtance, au moins, je diſtinguai facilement leur ſommet, quelques minutes avant le lever du ſoleil.

A midi, je pris hauteur, & je trouvai que nous étions par les 16° 10′ 3″ de la latitude Nord. Auſſi avions-nous fait fort peu de chemin ce jour-là, le vent ayant été preſque toujours calme. Rapha portoit alors à l'Eſt $\frac{3}{4}$ Nord, à la diſtance de trois milles, & Doohaarab au Nord-Nord-Oueſt, & à cinq milles. Nous continuâmes à faire voile toute la ſoirée, mais nous avancions fort peu, & la nuit encore moins.

Le 10, à ſept heures du matin, je découvris, le premier, le Jibbel Téir. Juſqu'à ce moment le tems avoit été couvert de brouillards. J'ordonnai au Pilote de gouverner directement ſur le Jibbel. Toute la matinée notre vaiſſeau fut entouré d'une quantité prodigieuſe de requins. Ils étoient de l'eſpèce de ceux qui ont la tête en forme de marteau, & deux des plus gros ſembloient ſe diſputer l'un l'autre à qui s'approcheroit le plus de notre vaiſſeau. Le Raïs avoit préparé un harpon, avec une longue

ligne, pour les gros poiſſons que nous rencontrerions dans le milieu du canal. Je la pris, & j'allai me placer, pour lancer un requin, ſur le beaupré; après avoir toutefois demandé permiſſion au Raïs d'examiner ſi tout étoit-là bien en ordre, & ſi le Revenant n'avoit pas dérangé quelque choſe, en s'y aſſeyant toutes les nuits. Il ſecoua la tête, en riant, & me dit: « Les requins cherchent quelque choſe qui ait plus de conſiſ-» tance que des Revenans. » — « Je ſuis bien trompé, lui ré-» pondis-je, Raïs, ſi notre Revenant ne cherche pas auſſi » quelque choſe de conſiſtance : vous le verrez. »

Je lançai l'un des gros requins, & je le frappai à un pied de la tête, avec tant de force, que tout le fer du harpon fut enfoncé dans le corps du monſtre. Il trembla comme s'il avoit eu froid, & fit ſortir, par ſes ſecouſſes, le manche du harpon de ſa douille, l'inſtrument étant diſpoſé pour que cela arrivât ainſi. Le manche vint en travers, & tint bon à la ligne; de ſorte qu'il flottoit quand le requin vouloit plonger, & il l'embarraſſoit quand il vouloit nager. Jamais un pêcheur de ſaumon n'eut une pêche auſſi agréable. J'avois trente braſſes de ligne dehors & je pouvois en lâcher encore autant. Le requin ne plongeoit pas, mais il nageoit autour du vaiſſeau, ayant toujours le dos au-deſſus de l'eau. Le Raïs, qui dirigeoit cette pêche, recommanda de ne pas tirer le poiſſon à bord, mais au contraire de lui filer autant de ligne qu'il en voudroit; &, en effet, nous vîmes que c'étoit le poids de la ligne, qui l'incommodoit le plus, & qui l'obligeoit à revenir auprès du vaiſſeau ſans chercher à aller plus loin. A la fin, il ſe rapprocha encore, nous lui retirâmes quelques braſſes de ligne, & peu-à-peu nous l'amenâmes le long du bord;

& nous le faisîmes par la gorge, avec un bon crampon de canot. Un homme se suspendit à une corde pour aller lui couper la queue; mais il étoit déjà sinon mort, au moins hors d'état de faire aucun mal. Il avoit onze pieds sept pouces de long, depuis le bout de la hure jusques à l'extrémité de la queue, & quatre pieds de circonférence dans l'endroit le plus gros de son corps. On lui trouva dans le ventre un dauphin, encore tout entier, & environ une demi-aune d'étoffe bleue. Notre Raïs dit que c'étoit le requin le plus monstrueux qu'il eût jamais vu, tant dans la mer Rouge que dans l'Océan Indien.

Vingt minutes avant midi, nous étions à quatre lieues du Jibbel Téir, autant que je pus en juger par un parallèle. Après avoir pris hauteur & fait les déductions nécessaires, je déterminai la latitude de la pointe du Nord de cette Isle par les 15° 38′ Nord. Et sa longitude à l'Ouest de Lohéia de trente-deux lieues, à l'Est de Masuah de cinquante-trois, & à l'Est du méridien de Jidda de quarante-six.

Le Jibbel Téir, c'est-à-dire, la montagne de l'Oiseau, est appellée par d'autres personnes le Jibbel Douhan, la montagne de la Fumée. J'imagine que ce nom fut dans l'origine celui de notre *Gibraltar*, (1) plutôt que de croire que Gibraltar vient du nom de Tarik, le premier Arabe, qui aborda en Espagne; & une des raisons que j'ai de penser ainsi, c'est qu'une montagne si connue, & située si près des Maures, qui peu-

(1) Jibbel Téir, dont on a fait par corruption Gibraltar.

plent les côtes de Barbarie, doit avoir été désignée par quelque nom, avant que Tarik fît une invasion en Espagne.

Ce qui est cause que le Jibbel Téir porte aussi le nom de Jibbel Douhan, la montagne de la Fumée, c'est que, placée comme elle l'est, au milieu de la mer, il y a un volcan, qui a vomi beaucoup de feu, & qui, bien qu'il paroisse presqu'éteint, jette encore de la fumée. C'est probablement à ce volcan, que la plupart des Isles voisines ont dû leur création. S'il étoit encore enflammé, il seroit d'un grand secours pendant la nuit aux vaisseaux, qui naviguent dans ces parages. Cependant les plus anciennes histoires, qui parlent de la mer Rouge, ne font point mention d'aucun embrasement du Jibbel Téir. Ptolémée appelle cette Isle *Ornéon*, ce qui signifie également montagne de l'Oiseau. On lui donne aussi, de nos jours, le nom de Shéban, à cause de la blancheur, qui paroît à son sommet, & qui ressemble à du soufre. On diroit même qu'il en est tombé une partie dans le fond du volcan, & que le crater s'est élargi du côté où cette chûte a eu lieu. L'Isle a quatre lieues de longueur du Nord au Sud. Il y a un pic, en forme pyramidale, dans le milieu, lequel a au moins un quart de mille de haut. Il s'incline également & graduellement de chaque côté vers la mer. Le sommet a quatre ouvertures par lesquelles il vomit de la fumée, & même quelquefois, dit-on, de la flamme, lorsque le vent de Sud règne. A notre passage, nous n'en vîmes pas la moindre étincelle. L'Isle reste absolument déserte, & couverte de *soufre* & de pierres ponces.

Dans quelques Journaux, que j'ai vu, on a représenté les environs

du Jibbel Téir, comme remplis de courans, de tournoiemens d'eau, & de profondeurs, que la sonde ne peut mesurer. Je prendrai cependant la liberté d'observer, que ceux qui aiment tant à distribuer, à leur gré, la mesure des sondages le long du canal de la mer Rouge, ont eu le malheur de se tromper en plaçant auprès du Jibbel Téir des fonds qu'on ne peut sonder; ce sont les convulsions occasionnées par le volcan qui ont, vraisemblement produit un effet tout différent. Le seul courant que nous vîmes, portoit au Nord avec beaucoup de force, & nous jettâmes la sonde jusqu'à trois lieues de ce courant, par trente-trois brasses d'eau, sur un fond de sable. Entre le Jibbel Téir & l'Isle de Rasab, on n'a que de vingt à trente-cinq brasses d'eau avec un fond de sable & de rocher; au Nord-Est on peut jeter l'ancre depuis une lieue de distance jusques à la longueur d'un cable du rivage; & au Sud-Ouest-quart-d'Ouest, l'ancrage s'étend jusques à cinq lieues par vingt-cinq brasses d'eau. Je crois aussi qu'en ligne directe de Lohéia à Dahalac, le volcan a produit des effets à-peu-près pareils. Voilà du moins ce que j'appris à Masuah des Pilotes qui fréquentent ces parages pour y aller chercher du soufre; voilà aussi ce que me confirma mon Raïs, qui étoit venu deux fois se charger de ce minéral pour le porter à Mascatte. Il n'y a point d'autre Nation qui aille là. Les Abyssiniens & les Arabes croient que c'est par-là que le diable entre dans ce monde lorsqu'il vient s'y promener.

A six lieues, à l'Est-quart-de-Sud du Jibbel Téir, il y a un écueil très-dangereux, au milieu duquel sont plusieurs gouffres. Un vaisseau françois y toucha en 1751, & eut beaucoup de peine à se sauver. C'est du Jibbel Téir que tous nos vaisseaux

prennent leur point de départ, lorſqu'ils veulent ſe rendre à Jidda, en venant de Moka, & rangeant les Iſles, qui ſont au Sud.

Le 11, nous quittâmes le Jibbel Téir. Nous n'avions qu'un peu de vent d'Oueſt ; mais, vers midi, il fraîchit comme à l'ordinaire, & tourna au Nord-Nord-Eſt. Nous étions alors dans le milieu du canal & nous gouvernions droit ſur Dahalac. A quatre heures & demie, un mouſſe, qui étoit monté au haut du mât, apperçut quatre Iſles au Nord-Oueſt-quart-d'Oueſt, & un quart de quart. Profitant de la forte briſe, nous courions à toutes voiles, lorſqu'un peu avant le coucher du ſoleil, je vis une vague frangée de blanc, qui étoit très-reconnoiſſable pour être occaſionnée par des briſans. Je criai auſſi-tôt au Raïs de diminuer ſes voiles, & je lui dis ce que je venois de découvrir. Il me répondit que je me trompois ; qu'il n'y avoit là rien de pareil, & que je n'avois vu que quelque agitation trompeuſe des ondes. Cependant, à ſept heures du ſoir, nous nous échouâmes ſur un banc de corail. Les Arabes ſont extrêmement poltrons, toutes les fois qu'ils ſont ſurpris par quelques dangers, & ils les regardent comme un avertiſſement, que la providence leur envoie & qu'il eſt impoſſible d'éviter. Peu de perſonnes, à la vérité, quand elles manquent d'éducation, conſervent aſſez de calme & de ſang froid, pour trouver, à l'inſtant même du péril, les moyens les plus ſûrs de l'éviter. Nos Matelots Arabes, voulurent tout de ſuite prendre le canot, & ſe rendre aux Iſles que le mouſſe avoit vues dans l'après-midi ; les Abyſſiniens crurent qu'il valoit mieux détacher les planches en-dedans du navire & en faire un radeau.

Il s'éleva une violente altercation entre les deux partis ;

puis un combat, qui duroit encore, lorsque la nuit vint nous surprendre sur l'écueil. Cependant le Raïs & Yasine calmerent un peu la dispute, & je priai qu'on voulût bien m'écouter. « Vous savez tous, dis-je, ou vous devez savoir que le canot » m'appartient & que je l'ai acheté de mon argent, pour mon » usage & celui de mes domestiques. Vous savez aussi que moi » & mes gens sommes biens armés & que vous êtes tous nuds. » Ainsi, ne vous imaginez-pas que nous souffrions que vous pre- » niez le canot & que vous conserviez votre vie aux dépens de » la nôtre. Vous ne devez avoir d'autre espoir que dans le » vaisseau, c'est lui qui doit vous sauver ou vous faire périr. » Croyez-moi donc, que tout le monde mette la main à l'ou- » vrage. Retirez le vaisseau de dessus l'écueil pendant que le vent » & la mer sont calmes. S'il avoit été bien endommagé, il » seroit déjà coulé à fond. »

Ces dernières paroles semblerent leur rendre un peu de courage. Ils me dirent tous qu'ils espéroient que je ne les abandonnerois point. Je leur répondis que s'ils vouloient être des hommes, je ne me séparerois pas d'eux, tant qu'il resteroit deux planches du vaisseau jointes ensemble.

Le canot fut mis immédiatement à la mer, & un de mes domestiques, le Raïs & deux matelots y entrerent. Ils furent bientôt rendus au banc, où les deux matelots débarquerent. Ils commencerent d'abord à avoir de la peine à appuyer les pieds sur les rugosités du corail blanc, mais bientôt après ils marcherent plus hardiment. Ils essayerent de pousser le vaisseau en arrière; mais ils ne purent pas le faire remuer. Des perches & des barres de cabestan furent employées envain; elles n'étoient

pas assez longues. En un mot, nous n'eûmes d'autre espode dégager le bâtiment que le lendemain matin, quand la brise se leveroit ; mais il y avoit en même-tems à craindre qu'alors il ne fût mis en pièces.

Mahomet Gibberti & Yasine lisoient le koran, à haute voix, depuis le premier moment où le vaisseau étoit échoué. Je leur dis, en passant : « Messieurs, ne seroit-il pas plus sage que vous quittassiez vos livres, jusqu'à ce que vous fussiez à terre, & que vous donnassiez la main à ceux qui travaillent ? » Mahomet me répondit qu'il étoit si foible & si malade, qu'il n'avoit pas la force de se tenir de bout. » Mais Yasine ne méprisa point ma réprimande. Il se dépouilla tout nud, passa à la proue du navire, & se jetta à la mer. Il observa d'abord très-judicieusement de quel côté il falloit se placer pour pousser le bâtiment. Il vit que le banc étoit fort large, & que nous étions engagés sur la pointe ; qu'il s'arrondissoit d'abord, qu'ensuite il s'étendoit obliquement, & que la mer paroissoit très-profonde sur ses bords ; de sorte que les gens, qui étoient du côté droit, ne pouvoient pas s'approcher assez du vaisseau, & qu'il n'y avoit que ceux qui se tenoient sur la pointe, qui eussent la facilité de le pousser. Yasine & le Raïs demanderent alors des leviers, qu'on leur donna. Deux hommes de plus descendirent sur le banc. Je priai alors le Raïs de prendre une corde, & de passer à la poupe du vaisseau, avec le canot, afin de le haler à mesure qu'on le pousseroit pardevant.

Aussi-tôt qu'on commença à haler le navire du côté de la poupe, il remua & tout le monde jeta un grand cri. Un moment

moment après il se leva un petit vent d'Est, & le Raïs cria de hisser la voile de devant & de la retourner. On exécuta cet ordre, & la brise remplissant aussi-tôt la voile, & tout le monde à-la-fois poussant le vaisseau, il se trouva immédiatement dégagé de dessus le rocher. J'avoue que je ne partageai pas aussi promptement que les autres la joie qui s'empara d'eux. J'avois peur que quelque planche n'eût été brisée: mais je ne tardai pas à voir l'avantage d'un vaisseau dont les doublages étoient cousus plutôt que cloués, parce que non-seulement il n'eut rien de fracassé, mais il ne fit que très-peu d'eau. Tout le monde étoit excessivement fatigué, & on ne pouvoit assez louer le courage & l'activité d'Yasine. Depuis ce jour je conçus pour lui une estime, qui ne fit que croître jusques à mon départ d'Abyssinie.

La latitude que nous avions eue à midi étoit de 15° 32′ 12″. Je rectifiai mon quadrant ou quart de cercle. Voyant la clarté de la lyre non loin du Méridien, je voulus être certain du gissement du dangereux écueil, où nous nous étions échoués. D'après deux observations de la lyre & de l'aigle (1), & d'après la comparaison de l'une & de l'autre, je déterminai la latitude du banc par les 15°. 28′ 15″ Nord.

Il y eut une chose, pendant le tems de notre embarras, qui sembloit faite pour nous surprendre beaucoup, tous tant que nous étions. On crut voir le Revenant sur le beaupré, poussant le vaisseau sur l'écueil. Or comme c'étoit manquer

(1) Lucida Lyræ, & Lucida Aquilæ.

à ce qu'il me devoit personnellement comme passager, je crus qu'il étoit tems de faire quelqu'attention à lui, d'autant que le Raïs s'en étoit rapporté là-dessus entièrement à moi. Je demandai d'abord quelles étoient les personnes qui avoient vu l'esprit. Deux Maures d'Hamazen avoient été les premiers qui l'avoient apperçu; puis une grande partie de l'équipage avoit été induite à croire à la réalité de cette vision. Je fis venir les deux Maures sur le gaillard de devant pour les interroger devant le Raïs & Mahomet Gibberti, & ils me déclarerent que, pendant la nuit, ils avoient observé le Revenant aller & venir plusieurs fois. Tantôt il poussoit le beaupré; tantôt il tiroit la corde, comme s'il avoit eu un ancre à terre; ensuite il tenoit, dans ses mains, un long levier, qui paroissoit aussi pesant & aussi roide que s'il eût été de fer. Quand le vaisseau avoit commencé à remuer, l'esprit avoit pris la forme d'une légère flâme bleue, avoit couru le long du navire à bas-bord, & nous voyant dégagés il avoit disparu: « Maintenant, » dis-je, il est clair que puisqu'il a changé de forme, il nous » a abandonnés pour jamais. Mais voyons s'il nous a fait quelque » mal ou non. Quelqu'un de vous a-t-il son bagage sur le » devant du navire? « les étrangers répondirent: « Oui, tous nos bagages sont là. » — « Eh-bien! repris-je « allez tous en » avant pour voir si chacun a bien ce qui lui appartient. » Ils passerent, en effet, sur le devant sans perte de tems, & bientôt il s'éleva une vive dispute & beaucoup de confusion. Chacun se plaignoit qu'on lui avoit dérobé quelque chose. On trouvoit à dire de l'antimoine, des clous, du fil d'archal, de l'encens & des grains de collier; en un mot, tout ce que les pauvres gens possédoient de plus précieux, leur avoit été enlevé.

Tous les passagers se désespéroient & commencerent bientôt à accuser les matelots.

« C'est à vous que j'en appelle, dis-je, Yasine & Mahomet » Gibberti. Dites-moi si ces deux Maures, qui ont vu si souvent » l'esprit & qui sont dans une grande intimité avec lui, ne » doivent pas savoir où sont les choses qu'il a cachées? Dans » mon pays où les Revenants sont très-communs, ils se font » toujours aider dans les vols, qu'ils commettent, par ceux » qui les voient ou qui leur parlent. Ainsi, j'imagine que les » revenants Mahométans agissent de même.» — « De même » absolument, s'écrierent Yasine & Mahomet Gibberti, autant » que nous pouvons le savoir.» Allez donc, Yasine, conti- » nuai-je, allez, avec le Raïs visiter l'endroit où les Maures » couchent, tandis que moi je les retiens ici. Prenez aussi » deux matelots avec vous, afin qu'ils vous indiquent les recoins » les plus secrets du bâtiment. »

Cependant, avant que cette recherche commençât un des Maures dit à Yasine où on avoit déposé les choses dérobées, & en conséquence tout fut restitué. Je ne prétends pas qu'on croie que je veux ici me donner un grand relief, & faire entendre que j'ai eu beaucoup de sagacité, en supposant, dès le commencement que l'apparution du Revenant n'étoit qu'une fripponnerie concertée, de quoi je n'avois pourtant jamais douté. Mais tandis que Yasine & tout l'équipage étoient occupés à pousser le vaisseau hors de l'écueil, & que je faisois une observation astronomique sur le gaillard de derrière, un domestique de Mahomet Gibberti, lequel se tenoit à côté de son Maître, vit un des Maures aller du côté où étoit déposé tout le bagage.

des passagers, & un moment après revenir avec une boîte & quelques autres effets. Il dit cela en confidence à son Maître, qui m'en avertit; & le Revenant, voyant que ses associés étoient découverts, ne reparut plus dans le vaisseau.

Le 12, dès le matin, nous trouvâmes que l'écueil, sur lequel nous avions porté, étoit un banc de sable surmonté d'une espèce de crête de rocher de corail, prenant depuis Selma & allant un peu plus loin du côté du Nord, où il se terminoit dans une eau très-profonde. Au soleil levant, les Isles dont nous étions environnés portoient comme il suit.

Wowcanà.	5	mille de distance.	S. S. E. ¼ E.
Selma. ...	3.	....	S.
Mégaida. .	4.	....	S. O. ½ S.
Zober. ...	4.	....	O. ¼ de S. & ¼.
Racka. ...	5.	....	N. N. O.
Fursh. ...	4.	....	N. O. ¼ de N. & ¼.

Ces Isles forment un demi-cercle autour du banc. La Mer étoit si calme que l'écueil ne paroissoit avoir aucun brisant: mais je suis sûr que si le vent avoit soufflé, il y en auroit eu, parce que j'en avois certainement vu la veille, avant que nous ne fussions échoués. Entre Mégaida & Zober on apperçoit un petit roc pointu, qui s'élève au-dessus de la surface de la Mer.

Nous mîmes à la voile à six heures du matin; mais bientôt après le vent diminua & il nous laissa tout-à-fait en calme. Vers les onze heures la brise se leva, comme à l'ordinaire,

& souffla presque directement au Nord. A midi, je pris hauteur & je trouvai notre latitude de 15.° 29′ 33″ Nord.

Voici comment portoient les Isles que nous voyons alors;

Selma à	5. milles de distance.	S. E. ½ S.
Magaida.........	4.	S.S. E.
Zober...........	2.	S.
Dubia...........	5.	O. ¼ de S. & ¼.
Racka.	1.	N. O.
Beyoume.	5.	N. O. ¼ N.
Cigala.	6.	N.
Fursh.	3.	N.E. ¼ de N. & ¼.

Et l'écueil sur lequel nous étions échoués portoit à l'Est, quart-&-demi-Sud, à un peu moins de cinq milles de distance.

A quatre heures & demie, nous découvrîmes une terre, que le Pilote nous dit être l'extrémité Sud de Dahalac. Elle portoit à l'Ouest-quart-de-Sud, à environ neuf lieues de nous. Comme nous gouvernions alors à l'Ouest-quart-de-Nord, je trouvai que nous allions vers la pointe de l'Isle, que nous voyions & où je n'avois pas envie d'aborder. Je voulois au contraire toucher à Dahalac El Hiber, le principal port; d'autant que vers la pointe Sud de l'Isle, où les vaisseaux des Indes avoient autrefois coutume de s'arrêter, la Mer est très-profonde, & il y a beaucoup de distance delà à la grande terre. Mais le fret de quatre facs de Dora, lequel ne se montoit pas à dix shellings, suffisoit pour engager mon Raïs à me manquer de parole, & à perdre tout le prix des services qu'il m'avoit rendus; tant il est vrai que jamais aucun de ces

gens-là n'eſt droit, dès qu'on lui offre la moindre bagatelle pour le détourner de ſon devoir!

A ſix heures du ſoir, nous jettâmes l'ancre près de *la petite* Iſle de Racka Garbia, ou Racka de l'Oueſt. Nous n'avions là que quatre braſſes d'eau ſur un fond de roc. D'après la hauteur d'une étoile (1), que j'obſervai, notre latitude étoit de 15.° 31′ 30.″ Les Iſles au milieu deſquelles nous étions portoient de la manière ſuivante.

Dallacken. à	3. milles de diſtance.	N. E. ¼ E.
Dalgrousht.	5.	S. E. ¼ E. ½ S.
Dellesheb.	6.	E. N. ¼ E.
Dubia.	11.	E. ¼ S. ½ S.
Racka Garbia.	2.	S. O. ¼ O. ¼ S.

Le 13, un peu avant le lever du ſoleil, nous reprîmes notre route en gouvernant à l'Oueſt avec une légere inclinaiſon au Sud. Le vent étoit très-foible. A huit heures, nous paſſâmes Dalgrousht, que nous laiſſâmes au Nord-quart-d'Eſt, à une lieue de diſtance; puis nous paſsâmes l'Iſle de Germ Malco que nous n'avions pas encore vue, & qui nous reſtoit à l'Oueſt, quart-de-Nord. A midi, je trouvai notre latitude par les 15.° 33′ 13″ Nord. Nous avions alors les rapports qui ſuivent.

Dallacken. à	6. milles de diſtance.	E. ¼ S.
Racka.........	6.	S. E. ¼ S.
Germ Malco. ...	6.	S. S. O.

(1) Lucida aquilæ.

Dalgrousht. . . .	4.	milles de distance.	E. N. E.
Dennifarek. . . .	7.	. . . .	N. N. O.
Seide El Arabi. . .	4.	. . . .	O. $\frac{1}{4}$ S.
Dahal Coufl. . . .	9.	. . . .	N. O. $\frac{1}{4}$ N.

Le Cap, qui forme la pointe Sud de l'Isle de Dahalaç, est appellé Ras Shouke, ce qui signifie en Arabe le cap des Epines, parce qu'il y a en cet endroit une grande quantité d'acacias, arbres épineux d'où découle la gomme Arabique. Nous poursuivîmes notre route le long de la côte de l'Est de Dahalac, & à quatre heures de l'après-midi, nous vîmes le village d'Irwée, qu'on dit répondre précisément au centre de Dahalac. Irwée portoit au Sud-Ouest & à quatre milles de nous. Nous vîmes aussi deux petites Isles. La première à trois milles & au Nord-quart-d'Ouest, & la seconde au Nord-Est-quart-Est, & un peu plus éloignée. Après avoir heurté violemment contre les rochers de corail, qui embarrassent l'entrée de Dobelew, nous mouillâmes dans ce port au moment où le soleil disparoissoit de dessus l'horizon.

Le port de Dobelew est d'une forme circulaire, & suffisamment abitré contre tous les vents: mais l'entrée en est trop étroite, & l'intérieur du port est rempli de rochers. Le fond de la mer y est couvert de coraux blancs, dont les ramifications sont très-étendues, & parmi lesquels il y a çà & là des pierres noires énormes. Enfin, en aucun endroit du du port, je ne vis jamais au-dessus de trois brasses d'eau durant la haute mer. Le Pilote me dit pourtant qu'il y en avoit depuis sept jusqu'à douze à l'entrée: mais le flux de la marée y est si violent, qu'aucun vaisseau, qui voudroit y passer dans

ce moment-là, ne pourroit éviter d'être entraîné sur les rochers. C'est ce qui m'a empêché d'en dessiner le plan.

Le village de Dobelew est situé au Sud-Ouest & à trois milles de distance de la rade. Il contient environ quatre-vingt maisons, bâties en pierres, qu'on a tirées du fonds de la mer. Ces pierres fournissent à-la-fois & de bons matériaux, & de la chaux excellente, quand on les brûle. Les maisons de Dobelew sont couvertes de jonc, comme toutes celles de la côte d'Arabie.

Le 17, je fis descendre à terre mon grand quadrant. Je pris la hauteur du soleil au méridien, & je déterminai la latitude de l'extrémité Sud-Ouest du village, par les 15° 42′ 22″ Nord.

Irwée est un village encore plus petit que Dobelew, dont il est éloigné d'environ quatre milles. D'après l'observation que je venois de faire dans ce dernier endroit & les déductions nécessaires, j'estimai que le cap du Sud de Dahalac, appellé Ras Shouke, étoit par les 15° 27′ 30″ de latitude, & le Ras Antalou, ou le cap du Nord par les 15° 54′ 30″ Nord.

L'Isle de Dahalac n'a dans toute sa longueur, qui va du Nord-Ouest au Sud-Est, que trente-sept milles; & dix-huit milles dans sa plus grande largeur. Cette étendue ne s'accorde pourtant point avec le rapport des habitans, qui nous la firent plus considérable.

Dahalac

DAHALAC eſt de beaucoup plus grande qu'aucune des Iſles, que nous euſſions vue dans la partie de la mer Rouge, que nous venions de parcourir; car les autres n'avoient pas plus de cinq milles de long. Dahalac eſt baſſe & aſſez égale. Son ſol eſt compoſé de gravier & de ſable blanc, mêlé de coquillages & d'autres productions marines. On n'y voit aucune eſpèce d'herbe, du moins en Eté, à l'exception d'une petite quantité de jonc, qui ſuffit à peine pour nourrir le peu d'antelopes & de chèvres, qui ſont ſur l'Iſle. Il y a, dans cette Iſle, quelques-uns de ces derniers animaux, d'une eſpèce charmante. Leur taille eſt petite, leur poil ras, leurs cornes ſont noires & pointues. Ces chèvres ont une couleur bariolée & elles ſont extrêmement agiles.

PLUSIEURS parties de l'Iſle ſont couvertes de grandes plantations d'acacias. Ces arbres ne croiſſent jamais bien hauts. Ils ont rarement au-deſſus de huit pieds; mais ils étendent beaucoup leurs branches, & leur ſommet eſt preſque applati; ce qui eſt occaſionné ſans doute par le vent qui ſouffle de la Mer. Quoique Dahalac ſoit preſque ſur les confins de l'Abyſſinie, elle n'a point la même température. Il n'y pleut jamais depuis la fin de Mars juſques au commencement d'Octobre: mais dans les autres mois, & ſur-tout en Décembre, Janvier & Février, la pluie y tombe par torrens pendant douze heures de ſuite; l'Iſle en eſt inondée, & on remplit toutes les citernes pour l'Eté ſuivant; car Dahalac n'a ni montagnes ni collines; & conſéquemment point de ſource. Les citernes ſeules y conſervent de l'eau. Il y en a juſques à trois cens ſoixante-dix, toutes creuſées dans le roc ſolide. C'eſt, dit-on, l'ouvrage des Perſes: mais il me ſemble plus

probable que c'eſt celui des premiers Ptolémées; mais; quels que puiſſent être ceux qui ont conſtruit ces magnifiques réſervoirs, ils étoient aſſurément bien différens du Peuple qui les poſsède aujourd'hui, & qui n'a ni aſſez d'énergie, ni aſſez d'intelligence pour tenir propre & réſerver à l'uſage des hommes ſeulement une de ces trois cent ſoixante-dix citernes. Toutes ſont ouvertes aux animaux, qui y boivent, s'y vautrent & les rempliſſent d'ordures. Auſſi l'eau de Dobelew & d'Itwée a une forte odeur de muſc, qui eſt occaſionnée par la fiente des chèvres & des antelopes, & qui paroît encore plus déſagréable avant de boire que quand on boit. Il ſuffiroit pourtant de nétoyer une ſeule de ces citernes, & d'y mettre une porte pour avoir de l'eau claire & ſalubre pendant toute l'année.

Après qu'il a tombé de la pluie à Dahalac, l'herbe pouſſe avec beaucoup de vigueur, & les chèvres donnent abondamment de lait, qui, en hiver, eſt la principale nourriture des habitans; car ils ne labourent ni n'enſemencent leurs terres. Leur ſeule occupation eſt de travailler dans les vaiſſeaux, qui font le commerce en différentes parties de ces Mers. La moitié des habitans de Dahalac eſt conſtamment ſur la côte d'Arabie, & fournit, par ſon travail, du dora (1), & d'autres proviſions à l'autre moitié, qui ſe tient dans l'Iſle, & quand le tems des premiers habitans eſt expiré, ils s'en revienent & leurs compatriotes vont les remplacer, & leur procurent à leur tour les moyens de ſubſiſter. Mais les plus pauvres ne ſe nourriſſent que de poiſſons & de coquillages. Leurs femmes & leurs

(1) C'eſt du Mahis, ou du bled d'Inde.

filles ſont très-hardies & très-adroites à la pêche. Pluſieurs d'entr'elles entièrement nues nagerent juſques à notre vaiſſeau, avant que nous fuſſions à l'ancre, & elles nous prièrent de leur donner une poignée de bled, de riz, ou de dora. Ce ſont des mendiantes très-importunes & très-obſtinées, qu'il eſt difficile de renvoyer avec des refus. Des miſérables qui vivent dans des villages, où il vient rarement des barques d'Arabie, ſont quelquefois une année entière ſans manger un ſeul morceau de pain. Cependant tel eſt leur attachement pour le lieu de leur naiſſance, qu'ils aiment mieux vivre dans un pays ſtérile & brûlé, où ils manquent preſque de tout, même les choſes les plus néceſſaires à la vie, le pain & l'eau, que d'aller habiter les contrées fécondes & heureuſes, qui les bordent des deux côtés. Mais cette préférence ne doit pas nous paroître étrange, puiſqu'elle eſt univerſelle. La Providence par un principe très-ſage, ſans doute, a imprimé dans le cœur de tous les hommes un vif attachement pour leur patrie, quelque pauvre qu'elle ſoit. Depuis les poles juſqu'à l'équateur cet attachement ſe fait par-tout ſentir de la même manière.

Il y a à Dahalac douze Villes ou Villages, de la même grandeur à-peu-pres que Dobelew. Chacun de ces Villages eſt environné d'une plantation de palmiers, de l'eſpèce qu'on nomme Doom, dont les feuilles ſervent à faire les ſeuls ouvrages qu'on fabrique dans l'Iſle. Ces feuilles quand on les a fait ſécher ſont d'une blancheur ſi luſtrée, qu'on les prendroit aiſément pour du ſatin; & les Dahaliens en font des paniers d'une beauté ſurprenante, peignant une partie des feuilles de rouge & de noir & formant des figures, en les treſſant, avec un art infini. J'ai vu quelques uns de ces paniers, qui

ressembloient à des paniers de paille, & qu'on gardoit pleins d'eau pendant vingt-quatre heures de suite, sans qu'il s'en échappât une seule goutte. Ils vont vendre ces paniers à Jidda & à Lohéia, où les plus grands ne valent que quatre comeshes, ou dix sols de France.

Ces paniers sont l'ouvrage des hommes qui restent dans l'Isle, ou plutôt leur amusement; car ils y travaillent très-peu, craignant tous, en général, d'altérer leur santé par la moindre fatigue & les moindres soins.

Les Dahaliens du premier rang, tels que le Sheik & sa famille, qui ont le privilège de rester oisifs & de ne point s'exposer aux ardeurs du soleil, sont d'une couleur brune, beaucoup moins foncée que celle des habitans de Lohéia. Mais le commun peuple, les gens qui pêchent & qui vont constamment à la Mer, ne sont pas noirs, mais rouges & un peu plus foncés que la couleur du bois d'Acajou nouvellement coupé. En outre, il y a parmi eux des hommes très-noirs, qui viennent d'Arkeeko & du Continent: mais quand ils se marient dans le pays, leurs enfans sont moins noirs qu'eux.

Les habitans de Dahalac paroissent être d'un caractère simple, confiant & bon. C'est le seul endroit de toute l'Afrique ou de l'Arabie, comme on voudra l'appeller, où les hommes ne portent point d'armes d'aucune espèce. On ne leur voit jamais ni fusils, ni épées, ni couteaux, tandis qu'à *Lohéia*, à Yambo, & sur toute la côte d'Arabie, ils marchent toujours armés. Les porte-faix même, tous nuds qu'ils sont & accablés des fardeaux qu'ils charrient & de la chaleur,

ont un ceinturon de cuir auquel pend un ſabre ſi énormément long, qu'ils ont beſoin d'avoir une manière de marcher toute particulière, & beaucoup d'adreſſe pour n'en être pas eſtropiés. Cependant les habitans de Dahalac ne furent pas toujours auſſi pacifiques qu'à préſent. Les Portugais, à leur premiere arrivée dans cette Iſle, y eurent pluſieurs de leurs compagnons maſſacrés, & en revanche cette Nation traita ſouvent les Dahaliens avec beaucoup de ſévérité.

Les hommes paroiſſent très-vigoureux à Dahalac. Ils me dirent qu'ils ne connnoiſſoient point les maladies, excepté quelquefois au printems que les vaiſſeaux de l'Yémen & de Jidda, leur portent la petite vérole. Alors peu de ceux qui en ſont attaqués ont le bonheur d'en réchaper. Je jugeai qu'avec l'air de jouir d'une bonne ſanté, ils ne vivoient jamais long-tems; car je ne vis pas un ſeul homme qui parût avoir une ſoixantaine d'années. Leur climat doit pourtant être ſain, & ils ont, pendant l'Eté, le vent de Nord qui tempere beaucoup la chaleur du jour.

De toutes les Iſles que nous avions vues de ce côté du canal de la mer Rouge, Dahalac eſt la ſeule qui fut habitée. Elle dépend, ainſi que les autres, du Gouvernement de Maſuah; & elle eſt conférée au Pacha de Jidda, par un firman du Grand-Seigneur. Le Pacha de Jidda l'avoit alors cédée à Métical Aga, & Métical au Nayb & à ſes Délégués. Le Gouverneur, qui en étoit en poſſeſſion à mon paſſage, étoit cet Hagi Mahomet Abd El Cader, dont j'ai parlé plus haut, qui partit de Jidda dans le même tems que moi, & qui arrivé à Maſuah m'y deſſervit de tout ſon pouvoir, &

fut cause que je courus le plus grand risque d'y être assassiné. Le revenu de ce Gouverneur consiste en une chèvre, que chacun des douze villages de l'Isle lui présente tous les mois. Chaque vaisseau qui aborde, en se rendant à Masuah, lui paie aussi une livre de café, & chacun de ceux qui viennent d'Arabie, une piastre ou un pataka.

Il n'y a à Dahalac d'autre petite monnoie courante que les grains de verroterie de Venise, anciens & nouveaux, de quelque grandeur & de quelque couleur qu'ils soient, entiers ou brisés.

Quoique cette Isle languisse maintenant dans une triste décadence, elle fut jadis célèbre par son commerce & par sa splendeur. La pêche des perles y étoient très-abondante aux siècles des Ptolémées. Long-tems après, sous l'Empire des Caliphes, elle produisoit encore un grand revenu; & elle fut regardée comme très-importante, jusqu'à ce que cette misérable race d'esclaves, qui fournit à présent des Souverains au Caire, commença à se soustraire à la dépendance de la Porte. Du tems même de Sélim & de la conquête de l'Arabie par Sinan Pacha, les galeres Turques venoient jusqu'à Suez. Masuah & Suakem avoient des Pachas, & Dahalac étoit la principale Isle, qui fournissoit des plongeurs pour la pêche des perles. Elle étoit célèbre pour cette pêche dans la partie du Sud de la mer Rouge, comme Suakem dans la partie du Nord; & le Pacha de Masuah passoit l'Eté à Dahalac pour éviter les chaleurs excessives qui règnent dans le lieu ordinaire de sa résidence.

La pêche des perles s'étendoit depuis Dahalac & les Isles

voisines, jusqu'au 20.° de latitude. Les Isles, où il y avoit des habitans, fournissoient chacune une barque, & un plongeur, & on les payoit en bled ou en farine, de manière qu'ils en eussent assez pour leur nourriture pendant le tems de la pêche, ainsi que pour nourrir leurs familles, qui restoient dans leurs Isles; de sorte que quelques mois de travail suffisoit à ces gens-là pour gagner ce qui leur étoit nécessaire pendant le cours de l'année. Dans les derniers tems de cette pêche, on en payoit la rente au Pacha de Suakem. Mais il y avoit un endroit appellé Gungunnah & situé par les 21.°· 28′ de latitude, entre Suakem & le prétendu fleuve Frat, lequel étoit particulièrement réservé au Grand-Seigneur, & un Officier étoit envoyé de Constantinople pour recevoir les perles sur le lieu même. Les perles de Gungunnah beaucoup plus grosses que les autres, ne leur étoient inférieures ni pour la beauté de leur eau, ni pour la rondeur. La tradition rapporte que Gungunnah appartenoit aussi exclusivement aux Pharaons, qui sont désignés dans les manuscrits Arabes sous le titre d'anciens Rois d'Egypte avant Mahomet.

DANS les mêmes parages, entre Dahalac & Suakem, il y avoit une autre pêche très-riche; c'est celle de ces tortues (1), qui fournissent l'écaille la plus précieuse. On en faisoit un grand commerce avec les Indes Orientales, & principalement avec la Chine. Cette production coûtoit peu & elle donnoit de très-grands profits, car les tortues étoient fort abondantes entre le 18e & le 20e degré de latitude, dans les environs de ces basses Isles de sable, qui sont désignées sur ma carte.

(1) Voyez l'article des tortues, dans l'Appendix.

LE commerce des Indes fut extrêmement florissant à Suakem & à Masuah, dans les tems prospères de l'Empire des Caliphes. Les Banians, qui seuls de tous les Indiens faisoient autrefois le négoce, ayant reçu des Mahométans la défense d'entrer dans leur terre sacrée de l'Héjaz, conduisoient leurs vaisseaux à Konfodah dans l'Yémen, & tiroient de Suakem & de Masuah, de la première main, des perles & de l'écaille qu'ils alloient troquer en Chine, contre la même quantité d'or pesant. Le Tibbar, ou l'or pur de Sennaar, (car celui d'Abyssinie l'est beaucoup moins;) les dents d'éléphant, les cornes de rhinocéros, une grande quantité de gome Arabique, la casse, la mirrhe, l'encens & une infinité d'autres articles précieux; se vendoient tous à Masuah & à Suakem pour des marchandises des Indes. Mais rien de ce que l'injustice & la violence peuvent ruiner, ne subsiste sous le gouvernement des Turcs. Les Pacha payant leurs places fort chèrement à Constantinople, & incertains s'ils les conserveroient assez long-tems pour se rembourser de l'argent qu'ils avoient donné, n'eurent pas la patience d'attendre que le commerce les dédommageât par degrés: mais d'extorsion en extorsion ils devinrent voleurs publics, saisissant les cargaisons des vaisseaux, en quelque endroit qu'ils pussent les prendre, exerçant les cruautés les plus atroces envers les propriétaires de ces vaisseaux, & faisant empaler ou écorcher vifs les Facteurs qui demeuroient entre leurs mains, afin d'obtenir, par la terreur, des présens des Indes. Ces horreurs firent alors abandonner le commerce de ces contrées. Le revenu cessa. On ne vit plus à Constantinople d'enchérisseurs pour cette ferme. Personne ne songea à aller trafiquer dans un endroit où sa vie étoit continuellement en danger. Enfin Dahalac tomba sous la dépendance du

Pacha

Pacha de Jidda, lequel y envoya un Aga (1), qui lui payoit une rétribution modérée, & s'approprioit, en totalité ou en partie, les provisions & le salaire, qu'on allouoit pour la pêche des perles.

L'Aga de Suakem essaya vainement d'obliger les Arabes, qui vivoient auprès de lui, à travailler pour rien. Ces Peuples renoncerent bientôt à des occupations qui ne leur produisoient que des châtimens; &, en même-tems, ils perdirent l'usage de la pêche & l'habileté, qui les avoient fait long-tems distinguer. Ainsi, cette école de Marins fut perdue. Les galeres n'étant plus que mal manœuvrées pourrirent dans les ports ou furent converties en barques de commerce, & charrièrent le café de l'Yémen à Suez, sans être armées, hors d'état de l'être & d'un mauvais service à cause de leur construction. En outre, elles avoient des équipages si mauvais, si ignorans qu'il ne se passoit pas d'année que quelqu'une ne pérît, non par la tempête, car, dans l'endroit où elles naviguoient, la Mer est aussi tranquille qu'un étang, mais par l'incapacité ou l'inattention de ceux qui les conduisoient.

Le commerce reprit enfin son ancien cours vers Jidda. Le Shérif de la Mecque & tous les Arabes étoient intéressés à le rappeller dans l'Arabie, & à reprendre le Gouvernement de leur propre pays. Afin que la pêche des perles ne fût pas long-tems pour les Turcs un motif de rester dans ces contrées, & d'en opprimer les habitans naturels, ils découragerent tellement les plongeurs que leur art tomba en dé-

(1) Un Commandant subalterne.

suétude. Tous les Insulaires se jetterent alors du côté du Continent, où ils furent employés sur les vaisseaux, qui naviguoient le long de la côte, & c'est encore jusqu'à ce jour leur seule occupation.

Cette politique eut tout le succès qu'on en pouvoit attendre. Les Princes Arabes s'affranchirent du pouvoir des Turcs, qui n'est maintenant plus qu'une ombre. Dahalac, Masuah, Suakem, rentrerent sous les Loix de leurs anciens Maîtres. C'est à eux qu'elles obéissent; c'est par des Skeiks de leur pays qu'elles sont régies, & elles ne conservent du Gouvernement des Turcs que le nom, & un assassin, un voleur, qui prend le vain titre de Commandant.

Il y a déja près de deux cens ans qu'on laisse dans l'abandon ces immenses trésors, que la mer Rouge recèle dans son sein, quoique vraisemblablement ils n'aient jamais été d'un aussi grand prix qu'à présent. Personne ne pourroit en retirer le même avantage que la Compagnie des Indes Angloise, qui malheureusement semble plus appliquée à multiplier le nombre de ses ennemis, & à s'affoiblir elle-même en divisant trop ses forces dans de nouvelles conquêtes, qu'à augmenter ses profits en employant de nouveaux articles dans son commerce.

Un établissement sur le fleuve Frat, qui n'a jamais appartenu à personne, & où il n'y a que des Arabes vagabonds, ouvriroit un marché pour les marchandises fines & pour les grosseries, depuis les frontières méridionales de l'Empire de Maroc jusques aux Royaumes de Congo & d'Angola, &

remettroit en vigueur le commerce des perles & de l'écaille de tortue. Je sais que toute cette partie de l'Afrique, depuis le golfe de Suez, est comprise dans la charte de la Compagnie, & elle peut employer vingt vaisseaux au commerce de la mer Rouge, sans empiéter sur les droits de personne. L'encens, la myrrhe, la canelle, & une grande variété de drogues sont entre les mains du foible Roi d'Adel, usurpateur, tyran, idolâtre, sans alliés, & disposé à faire le commerce avec les premiers dont il sentira la puissance, & qui voudront seulement lui assurer un médiocre revenu.

Si ce que je propose n'a point lieu, je suis certain que le tems n'est pas éloigné, où ces contrées passeront d'une manière ou d'autre au pouvoir d'un nouveau Maître. Qu'un autre Pierre, une autre Elisabeth, ou ce qui seroit mieux encore, qu'une autre Catherine succède à celle qui règne maintenant dans un Empire, qui étend ses limites jusqu'aux frontières de la Chine; qu'une telle Souveraine n'étant point enchaînée par la politique Européene, poursuive le projet facile de repousser en Asie, ces charlatans oppresseurs, ces saltimbanques de Gouvernement, les Turcs; & tous les habitans de ces contrées qui, du fond du cœur, la considerent déjà comme leur Souveraine, parce qu'elle est le chef de leur Religion, consentiront, sans faire la moindre résistance, que les Ottomaux fussent confinés au-de-là de l'Hellespont.

A Dahalac, il n'y a ni chevaux, ni bœufs, ni moutons, ni chiens. Les seuls quadrupèdes qu'on y trouve sont des chèvres, des ânes, quelques chameaux à demi-morts de faim, & des antelopes. Ces dernières sont en grand nombre. Les

Dahaliens ne connoissent point les armes à feu; & il n'y a ni chiens, ni animaux de proie, qui puissent leur nuire. Cependant on en prend quelques-unes dans des pièges qu'on leur tend.

A notre arrivée à Dahalac, le 14, nous vîmes des hirondelles, &, le 16, il n'y en avoit plus aucune. Quand nous abordâmes, le 19, à Masuah, nous y en trouvâmes aussi quelques-unes; le 21 & le 22, elles s'y rassembloient en grande quantité, &; le 2 d'Octobre, elles eurent toutes disparu. Ces hirondelles étoient pour la plupart de l'espèce de l'hirondelle bleue à longue queue & à tête plate: mais il y avoit aussi des martinets, qui ont le dos noir & gris brun, avec la gorge blanche.

Le langage, qu'on parle à Dahalac, est celui des Pasteurs. La langue Arabe y est aussi parlée par beaucoup de monde. De cette Isle nous apperçûmes les hautes montagnes de Hobesh, formant une chaîne unie comme une muraille, patallèle à la côte du Continent, & s'étendant jusques à Suakem.

Avant de quitter Dahalac, il faut que j'observe que, dans une mauvaise carte, que je vis entre les mains de quelque Anglois à Jidda, il y a des *sondages marqués, tout le long* du côté de l'Est de l'Isle, depuis treize jusqu'à trente brasses, & à la distance de deux lieues du rivage. Les Isles, dont j'ai parlé, occupent un grand espace; cependant aucune d'elle n'est indiquée sur la carte; & là où les sondages *sont* marqués à trente, quarante & *jusqu'à* quatre-vingt-dix brasses, la Mer est remplie de hauts fonds, d'Isles & de rochers de corail à fleur d'eau, quoiqu'ils n'aient point de brisans, ce

qui provient en partie de ce que les vagues sont poussées avec une sorte d'uniformité par la force du courant, & en partie de ce que l'Isle les tient écartées.

LES erreurs dangereuses, qui abondent dans cette carte, sont, sans doute, dûes au mêlange confus de différens journaux, dont on s'est servi pour la composer, & dans lesquels les Pilotes ont mesuré les distances de différentes manières, les uns employant quarante-deux pieds pour une horloge de trente secondes, & les autres vingt-huit; ce qui étoit regardé par eux comme la division exacte d'un degré (1). Les distances sont aussi trop courtes, & les sondages & généralement tout ce qu'elle porte, s'y trouvent hors de place.

QUICONQUE voudra naviguer dans le canal de la mer Rouge du côté d'Abyssinie, fera bien de passer à l'Est de l'Isle de Dahalac, ou au moins de ne pas trop s'approcher de l'Isle, qui est le plus au large, Wowcan, de plus de dix lieues. Mais, en se conservant à douze lieues de distance du méridien du Jibbel Téir, en suivant presque le milieu du canal, entre le méridien & Wowcan, on ne courra aucun risque. On sera alors entre les 15° 20′ & les 15° 40′ de latitude. Cette dernière est celle que j'observai à Saïel Noora, qui est l'Isle la plus au Nord que nous vîmes en-dehors du Ras Antalou, le cap le plus Nord de Dahalac.

LORSQUE nous entrâmes, le 14, dans le port de Dobelew, & lorsque nous en sortîmes, le 16, nous apperçûmes un

(1) Ceci a rapport au lok. Le lok est une ficelle divisée par nœuds, qu'on dévide en tournant un sablier de demi-minute, pour estimer la marche d'un vaisseau. (*Note du Traducteur.*)

courant semblable au flux de la marée, & nous craignîmes qu'en dépit du vent, qui gonfloit nos voiles, ce courant ne nous entraînât sur les rochers. Je pense que la marée étoit dans sa plus grande force; car nous approchions du tems de la pleine lune de l'équinoxe. Le canal, qui sépare l'Isle de la terre ferme, est très-étroit; & le soleil & la lune étant alors près de l'équateur, leur double influence donnoit une violence extraordinaire à la colonne d'eau très-volumineuse qui se trouvoit pressée dans un espace si resserré.

Le 17, après avoir visité notre navire, & reconnu qu'il n'avoit point été endommagé, après avoir aussi fait une provision d'eau, toute mauvaise qu'elle étoit, nous remîmes à la voile pour nous éloigner de Dobelew. Mais le vent devenant bien contraire, nous fûmes obligés de mouiller l'ancre, à quatre heures trois quarts. Nous avions alors dix brasses d'eau à trois lieues de distance du port que nous venions de quitter, & qui nous restoit au Sud-Ouest. Voici les gissemens & les distances des Isles que nous voyions.

Derghiman Kibeer, à.	10.	milles......	O.* S. O.
Deleda..........	7.	....	O. $\frac{1}{4}$ N.
Saïel Sezan........	4.	....	S. E.
Zeteban..........	5.	....	N. E.
Dahalac.........	12.	....	S. S. O.
Dahalhalem......	12.	....	N. O. $\frac{1}{4}$ N.

Le 18, nous levâmes l'ancre & nous louvoyâmes, avec un vent contraire de Nord-Ouest, & un courant très-fort

qui venoit du même côté. A quatre heures & demie du matin, nous fûmes forcés de mouiller de nouveau. Nous avions rencontré un passage fort étroit & fort peu profond, que j'allai sonder moi-même avec le canot. J'y trouvai à peine une brasse & demie, c'est-à-dire, neuf pieds d'eau; & nous attendîmes la pleine mer. Cet endroit est appellé le *Bogaz*; ce qui signifie, comme je l'ai observé dans l'un des chapitres précédens, un passage qui n'a ni largeur ni profondeur. Il se trouve entre l'Isle de Dahalac & la pointe du Sud de l'Isle de Noora. Il n'a que quarante brasses de large, & il a, de chaque côté, des rochers très-dangereux. Les Isles des environs portent comme il suit.

Derghiman Segnier. à ..	3. milles	S. O.
Derghiman Kibeer.	5.	S.
Dahalhalem..........	4.	E. N. E.
Noora...............	2.	N. E. ¼ N.

La marée monta avec une force excessive; ressemblant plutôt au Nil qui se déborde, à un torrent qui tombe des montagnes, ou à un canal rapide qui fait tourner un moulin, qu'au flux ordinaire de la Mer. A une heure & demie, nous eûmes assez d'eau dans le passage, & nous y fûmes bientôt conduits par la violence du courant, qui nous emportoit d'une manière vraiment terrible.

A trois heures & demie, nous passâmes entre le Ras Antalou, qui est le Cap le plus au Nord de Dahalac, & la petite Isle de Dahalottom, où il y a quelques arbres. C'est

là qu'est le tombeau du Sheik Abou Gafar, dont Poncet (1) parle dans son Voyage, en prenant le nom du Saint pour celui de l'Isle. Le détroit entre cette Isle & le Ras Antalou n'a qu'un mille & demi de largeur.

A quatre heures, nous mouillâmes auprès d'une petite Isle, appellée Surat. De Dahalac à cette Isle, on ne trouve pas plus de sept brasses d'eau & il en est de même jusqu'auprès de Dahalac Kibeer, dont le port peut recevoir de grands vaisseaux, mais est ouvert à tous les vents depuis le Sud-Ouest au Nord-Ouest, & où la lame est toujours forte & clapoteuse.

Tous les vaisseaux, qui viennent à l'Ouest de Dahalac, n'ont rien de mieux à faire que de passer entre l'Isle de Drugerut & le Continent, où l'on trouve beaucoup d'eau & assez d'espace pour manœuvrer, quoiqu'il y ait des Isles qui se présentent en avant. Il faut d'ailleurs profiter d'un tems clair pour faire cette route, & avoir continuellement quelqu'un d'expérimenté en vigie.

Le 19 Septembre, à six heures trois quarts du matin, nous levâmes l'ancre d'auprès de *Surat*; &, à neuf heures quinze minutes, nous vîmes l'Isle de Dargéli sur laquelle il y a des arbres, portant au Nord-Ouest-quart-d'Ouest, à deux milles & demi de distance, & celle de Dugerut au Nord-quart-d'Est, & à trois lieues & demie. Nous restâmes-là en calme.

(1) Voyage de Poncet.

A onze heures,

A onze heures, nous reconnûmes l'Isle de Dergaiham, portant au Nord-quart-d'Est à trois milles; &, à cinq heures de l'après-midi, nous mouillâmes dans la rade de Masuah, après dix-sept jours (1) de traversée, y compris le jour, où nous nous embarquâmes. Cependant ce voyage se fait ordinairement en trois jours, avec un vent favorable, souvent même il dure beaucoup moins.

L'on doit observer que le nom de beaucoup d'Isles commence par Dahal, ou Del, qui n'est qu'une abréviation de Dahal. Or ces deux mots signifient une Isle dans la langue de Beja, qu'on nomme le *Geez*, ou la langue des Pasteurs. Massowa, quoique prononcé de la manière dont je l'exprime ici, doit être écrit, pour conserver l'orthographe, Masuah, qui veut dire aussi, dans la même langue, port, ou eau des Pasteurs.

Il est maintenant nécessaire de faire connoître un peu en détail cette Nation immense des Pasteurs, dont j'ai déjà si souvent fait mention dans cet ouvrage; il faut parler également des autres Peuples moins puissans & moins nombreux, qui habitent comme eux les pays situés entre les tropiques; c'est-à-dire, les frontières de l'Egypte & les contrées qui sont sous la ligne. Les rapports que ces Peuples ont tous avec le commerce de la mer Rouge, & leurs rapports entr'eux, m'obligeront de remonter à ces premiers siècles où les lettres

(1) La lenteur de notre voyage ne doit pas être entièrement attribuée aux vents contraires, ou au calme. Nous employâmes beaucoup de tems à l'examen des Isles, & à des observations astronomiques.

& tous les arts utiles prirent naissance dans ces contrées, y furent soigneusement cultivés, & y acquirent, sans doute, une aussi grande perfection que celle où ils ont pu parvenir dans aucun autre tems.



VOYAGE
AUX SOURCES DU NIL.

LIVRE SECOND.

HISTOIRE DES PREMIERS TEMS DU COMMERCE DE L'INDE ET DE L'AFRIQUE. — DU PREMIER PEUPLE, QUI HABITA L'ABYSSINIE ET ATBARA. — CONJECTURES SUR L'ORIGINE DE LA LANGUE DE CES PAYS.



CHAPITRE PREMIER.

Du commerce de l'Inde dans les premiers ſiècles. — Etabliſſement de l'Ethiopie. — Troglodites. — Edification des premières Villes.

Plus on remonte dans l'hiſtoire des Nations orientales ; plus on a lieu d'être étonné au récit de leurs immenſes richeſſes & de leur magnificence. Les perſonnes qui liſent l'hiſtoire de l'Egypte, ſont comme les Voyageurs qui parcourent ſes

Villes antiques & désertes, où tout est palais, ou temple; & où il ne reste pas la moindre trace d'une demeure ordinaire Aussi tous les anciens Ecrivains, qui parlent de ces Villes, aujourd'hui renversées & écrasées, ne font mention que de leur puissance, de leur splendeur, de leur opulence, & du luxe qui en étoit la suite nécessaire, sans nous laisser un fil par le moyen duquel nous puissions pénétrer à la source, d'où découloient ces étonnantes richesses, sans nous mettre seulement à portée d'arriver à une époque, où les Egyptiens étoient foibles & pauvres, ou du moins dans un état de médiocrité, & au même rang que les Nations de l'Europe.

L'Écriture-Sainte la plus ancienne, & la plus croyable de toutes les histoires, représente la Palestine, dont elle traite particulièrement, non-seulement comme remplie dans les premiers âges de Nations puissantes & policées, mais aussi comme possédant de l'or & de l'argent (1), en bien *plus* grande proportion qu'on n'en pourroit trouver de nos jours dans aucun état de l'Europe, quoique l'Europe soit maîtresse des contrées si riches de ce nouveau monde, qui fournit abondamment de l'argent & de l'or à l'ancien. Cependant la Palestine, réduite aux productions de son sol, & à ses propres ressources, n'est qu'une contrée *fort pauvre*; & elle auroit toujours été de même, sans quelques liaisons extraordinaires avec d'autres pays. Il n'y a jamais eu dans son territoire des mines d'or ni d'argent, & quoiqu'à certaines époques, il paroisse que la population en ait été *diminuée*,

(1) Exod. Chap. 38., vers. 39.

ses récoltes n'ont jamais suffi pour nourrir ses habitans, quelques peu nombreux qu'ils fussent.

MONTESQUIEU (1), en parlant des trésors de Sémiramis, s'imagine que les richesses de l'Empire d'Assyrie, étoient le fruit du pillage exercé sur quelque Nation ancienne & opulente, que cette Reine avoit vaincue, & que les Assyriens détruisirent, comme ils furent détruits à leur tour, par un ennemi plus pauvre & plus vaillant qu'eux. Cependant, quelque vrai que pût être ce fait, il ne résoudroit point certainement la question : elle se renouvelleroit relativement à l'opulence de cette autre Nation subjuguée par les Assyriens, & à laquelle ceux-ci durent leur splendeur. Je crois qu'il y a peu d'exemples qu'un grand Royaume se soit enrichi par la guerre. Alexandre conquit toute l'Asie, une partie de l'Afrique, & beaucoup de pays en Europe. Il enleva les trésors des successeurs de Sémiramis, & de tous les Rois, qu'il avoit rendu leurs Tributaires. Il pénétra dans les Indes, bien plus avant que Sémiramis elle-même n'avoit pénétré, quoique son Empire s'étendît jusqu'aux rives de l'Indus. Malgré cela la Macédoine, ni aucune des Provinces de la Grèce, ne purent jamais être comparées pour l'opulence aux petits Districts de Tyr & de Sidon.

LA guerre dissipe les richesses dans le moment même où elle les acquiert. Mais le commerce bien entendu, soutenu avec constance & avec droiture, exercé avec exactitude & économie, est le seul moyen qui puisse toujours enrichir un grand Etat ; & cent mains occupées à manier la navette de tisserand, seront d'un plus grand avantage pour leur Pays que dix mille autres, qui ne sauront que porter la lance &

(1) Livre XXI, chap. 6.

le bouclier. Nous n'avons pas besoin d'aller bien loin, pour chercher une preuve de cette vérité. Les sujets de Sémiramis, & les Peuples qui vivoient dans son voisinage, faisoient venir par terre des épiceries dans le Royaume d'Assyrie. Les Ismaëlites & les Madianites portoient de l'or d'Éthiopie, & plus directement encore de la Palestine, dans les Etats de cette Reine, & ce fut, pendant quelque tems, la seule route que suivit le commerce des Indes. Mais, en exécutant le projet insensé d'envoyer une armée dans l'Inde pour s'enrichir tout d'un coup, Sémiramis fit cesser le commerce & ruina son Empire, qui fut bientôt après anéanti.

Quiconque parcourt l'Histoire des plus anciennes Nations, voit que les richesses & le pouvoir ont pris naissance dans l'Orient; que delà elles ont fait des progrès insensiblement vers l'Occident, en s'étendant, tout-à-la-fois, au Septentrion & au Midi. On verra en même-tems que les richesses & la population des Peuples ont toujours diminué, en raison de l'abandon du commerce; & ces observations doivent rappeller à tous les esprits judicieux une vérité constamment prouvée dans l'arrangement de tout ce qui compose l'Univers, c'est que Dieu se sert des moindres causes & des plus petits moyens pour opérer les plus grands effets. Dans ses mains un grain de poivre est le fondement du pouvoir, de la gloire & de l'opulence de l'Inde. Il fait naître un gland; & par le moyen du chêne qui en provient, les richesses & le pouvoir de l'Inde sont bientôt communiqués à des Nations qu'un espace immense de mer a séparé d'elle.

Mais revenons à l'Egypte. Quelque tems avant l'époque,

dont nous venons de parler, Sésostris passa avec une flotte composée de grands vaisseaux, du Golfe d'Arabie dans l'Océan Indien, & ouvrit à l'Egypte le commerce de l'Inde par Mer. Je ne veux point croire tout ce qu'on raconte de la quantité de vaisseaux qui composoient sa flotte ; car on ne nous a guere laissé rien de croyable concernant les vaisseaux & la navigation des Anciens, ou du moins rien qui n'offre des difficultés & des contradictions. D'ailleurs je n'ai besoin de parler que de son expédition & non du nombre de ses vaisseaux. Il paroît que ce Prince renouvella plutôt qu'il ne découvrit cette manière de faire le commerce des Indes Orientales ; commerce qui, interrompu de tems en tems, peut-être même oublié par les Souverains, qui se disputoient l'Empire du Continent d'Asie, n'étoient pourtant jamais abandonné par les Peuples eux-mêmes, qui partoient des ports de l'Inde & de l'Afrique & du port d'Edom sur la mer Rouge.

Les Pilotes de ces ports étoient seuls instruits d'un secret, ignoré du reste des navigateurs, & dont le succès de leur voyage dépendoit ; c'étoit le phénomène des vents alisés & des moussons (1). Les Pilotes de Sésostris en avoient aussi la connoissance, & Néarque semble en avoir eu quelqu'idée dans le voyage qu'il fit long-tems après Sésostris ; & dont nous allons bientôt parler. L'histoire rapporte que les Egyptiens regardoient Sésostris comme leur plus grand Bienfaiteur, pour leur avoir ouvert le commerce de l'Arabie & des Indes, pour avoir renversé l'Empire des Rois Pasteurs, & enfin pour avoir rendu à cha-

(1) Ces termes sont bien loin d'être synonymes, comme on le verra par la suite.

que Egyptien les terres, qui lui avoient été ravies par la violence des Pasteurs Ethiopiens, lors de l'invasion de ces Princes en Egypte.

L'on dit qu'en mémoire de ces événemens Sésostris fit bâtir un vaisseau de cèdre de cent vingt verges de long, dont le dehors étoit tout couvert de plaques d'or & le dedans de plaques d'argent, & qu'il consacra ce magnifique ouvrage dans le temple d'Isis. Je ne veux point entreprendre la défense de ce fait, ni prouver que Sésostris eut raison de construire un vaisseau d'une telle grandeur, lorsqu'un beaucoup moindre auroit suffi pour l'objet auquel il le destinoit. Ce vaisseau n'étoit vraisemblablement qu'un monument hiéroglyphique des actions de ce Prince, à qui l'Egypte devoit le commerce de l'or & de l'argent des mines d'Ethiopie, & l'usage de naviguer sur l'Océan dans des vaisseaux construits avec du bois; & il montroit par-là que c'étoient les seuls qu'on dût employer à cette navigation. Avant le règne de Sésostris les vaisseaux Egyptiens étoient faits avec cette espèce de roseaux qu'on nomme Papyrus (1) & recouverts de peaux d'animaux ou de cuir; construction avec laquelle personne ne pouvoit se hasarder sur l'Océan.

Les hommes, qui réfléchissent, voient, par les changemens que fit Sésostris, de quels avantages les Egyptiens lui furent redevables. Quand nous comprenons ces avantages, ce qui est très-aisé à tous ceux qui ont voyagé en Egypte & en Arabie, où l'esprit des Peuples a peu changé jusques à ce jour, on trouve bientôt la solution d'un grand problême; c'est que c'étoit le commerce, qui, par degrés, posa les fondemens de l'immense grandeur de l'Orient, qui polit les Peuples, qui les

(1) Voyez l'article Papyrus dans l'Appendix.

revêtit

revêtit d'étoffes d'or & de soie; & qui porta les Arts & les Sciences parmi eux à un point de perfection, qu'on n'a point encore surpassé; & cela plusieurs années avant que les Nations de l'Europe eussent d'autre habitation que leurs forêts natales, d'autres vêtemens que des peaux de bêtes sauvages ou domestiques, & d'autre Gouvernement que ce premier Empire, que la Nature donne au plus fort.

CHERCHONS à présent quels furent les rapports que Sésostris établit entre l'Egypte & les Indes; quel fut ce commerce de l'Etiophie & de l'Arabie, par lequel il enrichit l'Egypte; & quelles relations la péninsule des Indes avoit avec ces autres contrées. Rappellons aussi ces Rois, qui exercerent en même-tems deux métiers si opposés, celui de Conquérant & celui de Pasteur; & voyons ce qu'étoient ces Pasteurs, assez voisins de l'Egypte, & assez puissans pour ravir les terres de quatre millions d'habitans.

IL nous faut pour cela entrer dans quelques détails, sans lesquels les personnes qui voudront approfondir l'histoire ancienne ou moderne de cette partie de l'Afrique, ne peuvent en avoir aucune idée précise, non plus que des différentes Nations, qui habitent la péninsule de l'Inde; & nous démontrerons que l'unique source des richesses de l'Orient étoit le commerce très-ancien, mais très-bien établi, entre l'Inde & l'Afrique. Ce qui rend ces choses plus faciles à expliquer, c'est que les travaux & les occupations de ces peuples étoient, dès les premiers âges, ce qu'ils sont encore aujourd'hui. Les Peuples eux-mêmes ont été, à la vérité, un peu altérés, par les colonies étrangeres, qu'on a introduites parmi eux; mais

leurs mœurs, leurs usages sont les mêmes qu'ils étoient dans l'origine. Je ne ferai mention à présent que de ce qui a rapport à leur ancienne histoire, & je ne parlerai de leurs modernes institutions que dans le cours de mon voyage, & à mesure que je passerai ou que je séjournerai parmi eux.

La Providence a placé les habitans de la péninsule de l'Inde dans un climat qui a de grands inconvéniens. La partie où l'air est pur & salubre est couverte de montagnes stériles & escarpées; &, en certains tems de l'année, il y tombe des torrens de pluie, qui viennent inonder les plaines fertiles qui sont au-dessous. A peine ces pluies ont-elles cessé, qu'un soleil brûlant leur succède; & ses effets sont tels que les hommes de ces contrées en deviennent foibles, énervés & incapables des travaux qu'exige l'agriculture. Ces plaines unies sont traversées par de grands fleuves & des rivières, qui n'ayant que peu de pente, coulent lentement dans les prairies, dont le sol est gras & noir, laissent des eaux stagnantes en beaucoup d'endroits, charrient abondamment des débris d'arbres & de plantes, & remplissent l'air d'exhalaisons putrides. Le riz même, la nourriture ordinaire des habitans de ces contrées, leur aliment le plus sûr & le plus chéri, ne peut croître que lorsqu'on a inondé les champs où on le seme, &, par ce moyen, il les rend pendant plusieurs mois inhabitables. La Providence a ainsi ordonné les choses; mais toujours infaillible dans sa sagesse, elle a amplement dédommagé les Peuples de l'Inde.

Ils ne sont point en état de supporter les fatigues du labourage, ni leurs terres ne sont propres à une culture ordinaire; mais le pays produit une grande diversité d'épiceries, & sur-tout

une petite graine, qu'on nomme poivre, & qu'on regarde avec raison comme celle de toutes, qui est la plus amie de la santé des hommes. Le poivre croît spontanément, & est recueilli sans peine. C'étoit autrefois un remède excellent pour les maladies du pays, & un grand moyen de richesse, par la vente qu'on en faisoit aux étrangers. Cette espèce d'épicerie ne vient que dans l'Inde, quoiqu'elle soit également utile dans toutes les régions insalubres, & malheureusement sujettes aux mêmes maladies. La nature n'a pas placé par-tout, comme dans l'Inde, le remède à côté du mal : mais, en forçant un homme d'avoir besoin de l'autre, elle a sagement préparé le bonheur du genre-humain en général. Dans l'Inde & dans les climats pareils, on n'emploie pas le poivre en petite quantité, mais on le consomme presque comme du pain.

La nature n'a pas été moins favorable aux Indiens pour ce qui concerne les vêtemens. Le ver à soie, sans que les hommes le soignent beaucoup, sans presque avoir besoin de leur secours, leur fournit une étoffe, qui est à-la-fois la plus douce, la plus légere, la plus brillante, & conséquemment la mieux assortie aux climats chauds. Ils ont aussi le coton, production végétale, qui croît autour d'eux en abondance, sans exiger aucun travail, & qui peut être considérée, comme égalant presque la soie à beaucoup d'égards, & lui étant supérieure à quelques autres. Le coton est d'ailleurs moins cher & d'un usage plus général. Chaque arbre de l'Inde produit sans culture des fruits excellens. Chaque arbre donne un ombrage agréable, sous lequel avec une légere navette de roseau à la main, les habitans peuvent passer leur vie dans les délices, occupés à jouir raisonnablement & tranquillement, & fabriquant

leurs étoffes ; pour leur avantage personnel ; pour les besoins de leur famille & pour la richesse de leur patrie.

Cependant quelqu'abondante que fussent leurs épiceries ; quelque quantité qu'ils en consommassent eux-mêmes, & quelque quantité d'étoffes qu'ils employassent pour eux, il leur en restoit tant, qu'ils furent naturellement induits à chercher des objets contre lesquels ils pussent troquer leur superflu. Ils voulurent l'employer à se procurer des choses, que la nature leur avoit peut-être sagement refusées, & dont par légereté, par goût de luxe, ou du moins sans beaucoup de nécessité, leur imagination leur avoit créé le besoin.

Loin d'eux, & à l'Occident de leur pays, mais sur le même Continent, étoit la péninsule d'Arabie, séparée par un long désert & une côte dangereuse. L'Arabie ne produisoit point d'épiceries, quoique la nature soumît les habitans aux mêmes maladies, qui régnoient dans l'Inde. Mais le climat étoit absolument semblable, & conséquemment le grand usage de ces végétaux échauffans étoit aussi nécessaire dans l'Arabie que dans l'Inde, où ils croissoient.

Il est vrai aussi que l'Arabie n'étoit point totalement abandonnée à l'insalubrité de son climat. La nature y avoit placé la myrrhe & l'encens, qui, employés en parfums & en fumigations, sont de puissans anti-septiques, mais dont on se sert plutôt comme de préservatifs, que comme de remèdes propres à combattre une maladie, qui a déjà fait des progrès. Ces productions étoient d'ailleurs montées à un prix qu'aujourd'hui nous

ne pouvons concevoir; mais qui pourtant ne diminuoit jamais, quelque chose qui arrivât dans le pays, où on les recueilloit.

La soie & le coton des Indes étoient naturellement blancs, sans aucune variété, & très-sujets à se salir: mais l'Arabie produisoit des gommes & des teintures de plusieurs couleurs qui flattoient singulièrement le goût des Asiatiques. Nous voyons que l'Ecriture-Sainte parle des vêtemens de diverses couleurs, comme d'une grande marque d'honneur (1). Salomon, dans les proverbes, dit aussi, qu'il para son lit avec des tapis d'Egypte (2). Mais l'Egypte n'avoit de manufactures ni de soie, ni de coton, ni même de laine. Les couvertures que Salomon en tiroit, y étoient venues des Indes.

Le baume, ou le balsam (3), étoit aussi une production de l'Arabie. On le vendoit toujours très-cher, & le prix s'en est soutenu dans l'Orient jusques aux derniers siècles. Quand les Vénitiens faisoient le commerce des Indes par la voie d'Alexandrie, le baume valoit encore son poids en or. Il croît toujours dans le même lieu, &, je pense, dans la même quantité, qu'il croissoit jadis: mais, par plusieurs raisons (4) connues, il est maintenant de peu de valeur.

C'est donc la main de la Providence, qui, dès le commencement de siècles, posa la base du commerce & des rapports

(1) Genes.—chap. 37, v. 3, & Sam. chap. 13, v. 18.

(2) Proverb., chap. 7, vers. 16.

(3) Voyez l'Appendix, où l'arbre du baume est décrit.

(4) Ce sont les drogues pareilles que fournit le Nouveau-Monde.

que ces deux contrées devoient avoir entr'elles. Les besoins de l'une étoient remplis par ce que lui fournissoit l'autre. Elles n'auroient pas eu un très-long chemin à faire, si elles avoient pu se communiquer par Mer. Mais des vents violents, opiniâtres, indomptables, sembloient rendre le passage de l'Océan impossible, & nous ne devons pas douter que ce ne fût pendant très-long-tems la cause, pour laquelle le commerce des Indes se faisant par terre seulement, se répandit dans le Continent & devint la source des richesses de Sémiramis.

CEPENDANT les productions de l'Arabie, toutes précieuses qu'elles étoient, ne pouvoient ni par la quantité, ni par la qualité, balancer celles que lui envoyoit l'Inde. Peut-être pouvoient-elles seulement payer ce qu'elle consommoit elle-même. Mais par-derrière sa péninsule étoit un vaste Continent, portant le nom d'Afrique, capable d'acheter plusieurs centaines de fois autant de marchandises que l'Arabie. Placée sous la même zone que l'Inde, & même en partie plus au midi, les maladies occasionnées par le climat, & les besoins de ses nombreux habitans, étoient les mêmes que dans l'Inde & en Arabie. En outre, elle avoit la mer Rouge & diverses communications ouvertes au Nord.

MAIS, dans ces contrées diverses, ni les objets de première nécessité, ni les besoins du luxe, n'étoient les mêmes que ceux de l'Europe. Et certes, dans les tems dont nous parlons, l'Europe n'étoit peuplée que de Bergers, de Chasseurs & de Pêcheurs, qui ne connoissoient aucune espèce de luxe, ni n'avoient rien qui pût égaler les productions de l'Inde. Vivant dans les bois & dans les marais, ils ne s'occupoient que des animaux, qui servoient à les vêtir & à les nourrir.

Les habitans du vaste continent d'Afrique avoient donc besoin de se procurer des choses de nécessité & de fantaisie : mais ils ne possédoient ni celles dont l'Arabie avoit besoin, ni celles que demandoit l'Inde. C'est du moins ce qu'ils crurent pendant long-tems, & ce qui les empêcha alors de s'adonner au commerce.

Les Abyssiniens conservent une tradition, qu'ils disent avoir eue de tems immémorial, & qui est également reçue parmi les Juifs & parmi les Chrétiens, c'est que peu de tems après le déluge Cush, petit-fils de Noé, passa avec sa famille par la Basse-Egypte, alors inhabitée, traversa Atbara & vint jusques aux terres élevées, qui séparent le pays enfoncé d'Atbara des hautes montagnes d'Abyssinie.

En jettant les yeux sur un Planisphere, on peut voir une chaîne de montagnes, qui commence à l'Istme de Suez, qui se prolonge comme une muraile à environ quarante milles de la mer Rouge, jusques à ce qu'arrivant par les 13° de latitude, il se divise en deux branches. L'une suit les frontières du Nord de l'Abyssinie, traverse le Nil, & s'étend en coupant l'Afrique jusques au bord de l'Océan Atlantique. L'autre va du côté du Sud, & tourne à l'Est conservant une direction parallèle avec le Golfe d'Arabie ; ensuite elle s'avance encore au Sud tout le long de l'Océan Indien, & de la même manière qu'elle a suivi la côte de la mer Rouge.

La tradition Abyssinienne rapporte que Cush & sa famille, épouvantés par l'événement terrible du déluge, toujours présent à leur mémoire, & appréhendant d'éprouver de nouveau un

pareil malheur, aimerent mieux habiter des cavernes dans le flanc des montagnes, que de s'établir dans les plaines. Il est plus que probable que bientôt après leur arrivée, témoins des pluies du tropique qui excèdent ordinairement en durée celles qui occasionnerent le déluge, ils observerent qu'en traversant Atbara, cette partie de la Nubie, située entre le Nil & Astaboras, & qu'on a depuis appellée Méroë, *ils* étoient tombés d'un climat très-sec qu'ils avoient rencontré d'abord dans un climat pluvieux, & que les pluies augmentoient même à mesure qu'ils avançoient vers le Sud; ce qui leur fit préférer de s'arrêter aux premières montagnes, où le pays étoit fertile & agréable, plutôt que d'aller plus loin risquer d'être engloutis dans une terre submergée, qui pourroit être *aussi* fatale à leur postérité, que la terre habitée par Noé l'avoit été à leurs peres.

Ceci n'est qu'une conjecture probable que je me permets d'exposer: car les motifs qui déterminerent la famille de Cush ne peuvent certainement pas être connus. Mais ce qui est indubitable, c'est que cette race d'hommes, se creusa, avec une industrie étonnante, & avec des outils, qui nous sont absolument inconnus, des demeures non moins commodes qu'admirables, dans le sein des montagnes de marbre & de granit; demeures qui sont conservées, en grand nombre, tout entières *jusques à* ce jour; & qui semblent devoir rester de même jusqu'à la fin des siècles.

Ces maisons d'une si singulière structure s'étendirent *bientôt* dans les montagnes voisines. Les descendans de Cush s'y établirent à mesure qu'ils se multiplièrent, & ils porterent leur

induſtrie & leurs arts, du côté de la mer Occidentale, comme du côté de la mer de l'Orient; mais, contens de leur premier choix, ils n'abandonnerent jamais leurs cavernes pour réſider dans les plaines.

Il eſt bien ſingulier que Saint-Jérôme n'ait pas ſu; où il devoit chercher les deſcendans de Cush, quoique l'Ecriture en parle auſſi ſouvent & auſſi clairement que d'aucun autre peuple de l'Ancien-Teſtament. En décrivant le caractere particulier de leur pays, qui n'a jamais varié, l'Ecriture indique qu'ils étoient dans le lieu que je viens de leur fixer; & ils ont demeuré depuis, & ils ſont encore à préſent, dans ces mêmes montagnes, dans ces mêmes cavernes, qui ont été creuſées par leurs premiers peres. Cependant Bochard (1), en traitant ce ſujet, y répand encore plus d'obſcurité que ſur l'Egypte. Je laiſſe à ceux qui voudront examiner ſon ouvrage, le ſoin d'en juger par eux-mêmes, plutôt que d'en citer ici des paſſages, qui répandroient la confuſion de ſes idées ſur ma narration.

Les Abyſſiniens diſent encore que les enfans de Cush, bâtirent la ville d'Axum, quelques tems avant la naiſſance d'Abraham. Bientôt après ils étendirent leur colonie juſques à Atbara, où nous ſavons, d'après le témoignage d'Hérodote (2), qu'ils cultiverent les Sciences très-anciennement & avec beaucoup de ſuccès. C'eſt parce qu'ils s'établirent vers le pays d'Atbara, que Joſephe (3) les appelle Méroëtes, ou habitans de l'Iſle de Méroé.

(1) Bochard, lib. 4, cap. 3.
(2) Herod, lib. 2, cap. 29.
(3) Joſeph. Antiquit. Jud.

Les prodigieux fragmens des ſtatues coloſſales de la conſtellation du chien, qu'on voit encore à Axum, prouvent ſuffiſamment combien ils croyoient cet objet digne de leur attention ; & *Sé'r*, qui, dans le langage des Troglodytes & dans celui du pays de Meroé, ſignifie *chien*, nous apprend pourquoi cette Province portoit le nom de *Siré*, & le grand fleuve, qui la borde, celui de *Siris*.

Je crois entrevoir la raiſon pour laquelle, ſans abandonner leurs anciennes demeures dans les montagnes, ils choiſirent Méroé pour y bâtir une Ville. Il y a apparence qu'ils remarquerent qu'un déſavantage pour Siré & pour leurs cavernes, qui étoient au-deſſous, réſultoit de leur climat. Ils étoient au-delà des pluies du Tropique, & conſéquemment gênés & interrompus dans leurs obſervations des corps céleſtes, & dans les progrès de l'Aſtronomie, dont ils s'occupoient avec tant d'ardeur. Ils durent ſentir la néceſſité de bâtir Méroé peut-être plus loin d'eux, qu'ils n'auroient voulu, par la même raiſon qu'ils avoient bâti Axum dans les hautes contrées de l'Abyſſinie, c'eſt-à-dire, pour éviter la mouche, (phénomène dont je parlerai par la ſuite), qui les pourſuivit par-tout dans les climats, où les pluies du Tropique tombent, & qui doit avoir réglé impérieuſement dans ces premiers tems, les établiſſemens des deſcendans de Cush. Ils porterent donc leurs pas juſques au ſeizième degré de latitude, dans l'endroit où j'ai vu des ruines, qu'on dit être celles de Méroé (1), & des cavernes dans les montagnes, qui ſont immédiatement au-deſſus, leſquelles ont indubitablement ſervi de demeure précaire aux fondateurs de cette première *école* des Sciences.

(1) A Gerri, à mon retour par le déſert.

Il eſt probable qu'après leur premier ſuccès à Méroé, ils ne perdirent pas de tems pour s'avancer juſqu'à Thèbes. Nous ſavons que cette Ville fut bâtie par une colonie d'Ethiopiens, ſortie vraiſemblablement de Méroé: mais on n'eſt point ſûr s'ils en venoient directement ou non. Il doit s'être écoulé très-peu de tems entre la fondation de ces deux Colonies; car on trouve au-deſſus de Thèbes, comme au-deſſus de Méroé, un grand nombre de cavernes, que les nouveaux arrivans creuſoient preſqu'au ſommet de la montagne, pour leurs premières demeures, & qui ſont encore toutes habitées juſqu'à ce jour.

De-là nous pouvons juger que leurs premières craintes d'un déluge ne les avoient pas encore quittés, tandis qu'ils voyoient que toute l'Egypte pouvoit être inondée chaque année, ſans qu'il y tombât un ſeul grain de pluie. Ils ne ſe confioient point abſolument comme à cette heure, à la ſtabilité des Villes, telles que Siré & Méroé, placées ſur des colonnes, ou des pierres l'une ſur l'autre. Ils trouvoient que leurs excavations dans les montagnes ſe faiſoient avec moins de peine, & étoient bien plus commodes, que des maiſons qu'il falloit bâtir. Cependant ils ne tarderent pas à déployer bien plus de courage.





CHAPITRE II.

Premier établissement de Saba & du Sud de l'Afrique. — Pasteurs. Leurs occupations particulières, & leur situation. — L'Abyssinie est occupée par sept Nations étrangeres. — Exemples de leurs divers langages. — Conjectures sur ces Nations.

Tandis que les descendans de Cush étendoient leurs progrès d'une manière si heureuse dans le centre & au nord de leur territoire, leurs freres, placés dans le Sud, ne restoient point oisifs. Ils s'avançoient au contraire dans les montagnes, qui se prolongent parallélement au Golfe d'Arabie. Ce pays fut, dans tous les tems, appellé *Saba*, ou *Azabo*, mots qui, l'un & l'autre, signifient le *Sud*; & il ne portoit point ce nom, parce qu'il étoit au Sud de Jérusalem, mais parce qu'il étoit sur la côte méridionale du Golfe d'Arabie, & qu'en partant d'Arabie & d'Egypte, c'étoit la première terre au Sud, qui servoit de frontière au Continent d'Afrique, plus riche alors plus important & plus connu que le reste du Monde.

En s'établissant dans ce pays, ce Peuple acquit la propriété de tous les parfums & les aromates de l'Orient, de la myrrhe, de l'encens & de la casse, qui croissent spontanément sur cette lisière de terre qui s'étend depuis la baie de Bilur à l'occident d'Azab, jusques au cap Gardefan, & qui de-là

tournant au Sud le long de l'Océan Indien, va se terminer auprès de la côte de Mélinde, où l'on trouve de la canelle, mais d'une qualité inférieure.

L'Arabie ne s'étoit pas probablement alors regardée comme la rivale de cette autre côte de la mer Rouge, ni elle n'avoit point encore tiré d'Abyssinie, l'encens & la myrrhe, pour les naturaliser chez elle, comme elle l'a entrepris depuis. Il n'y a nul doute que le principal marché de ces gommes précieuses ne fût dans l'origine, sans cesse établi auprès de Saba, où on les recueilloit. Mais la consommation augmentant avec le tems, elles furent transplantées en Arabie, où la myrrhe n'a jamais réussi.

Les Troglodytes se répandirent encore plus avant dans le Sud. Comme Astronomes, ils avoient besoin de s'éloigner des pluies du Tropique, & d'un ciel nébuleux, qui les empêchoit de faire des observations correspondantes avec celles de leurs freres de Thèbes & de Méroé: Mais plus ils pénétroient au-delà du Tropique du Sud, plus ils voyoient que les pluies étoient abondantes ; & ils continuerent à construire leurs maisons comme la crainte d'un déluge le leur avoit appris. Ils trouverent là de très-hautes montagnes, d'un roc solide, & situées dans un beau climat. Plus heureux encore que leurs freres, qui s'en étoient allés du côté du Nord, ils découvrirent que leur nouveau Pays recéloit beaucoup d'or & d'argent ; ce qui détermina leur genre de travail, & devint la source de leurs richesses. Dans ces montagnes, appellées les montagnes de Sofala, on trouve souvent de grandes quantités de ces deux métaux, formant des grains purs, sans aucun alliage, & conséquemment sans aucun besoin de préparation.

La balance du commerce, qui avoit été si long-tems défavorable à l'Arabie & l'Afrique, tourna alors à leur avantage, d'après la puissante influence, qu'eurent les métaux précieux des montagnes de Sofala, placées précisément sous les pluies du Tropique du Sud.

L'or & l'argent avoient été considérés dans l'Inde, comme les objets les plus propres à servir de retours pour ses marchandises. Il est impossible de dire, si ce fut la qualité ou la beauté de ces métaux, ou quelqu'autre raison plus puissante, qui détermina les hommes à en faire le signe général du commerce. L'histoire des événemens de ce tems-là est perdue, si tant il est vrai qu'elle ait jamais été écrite : ainsi, toutes nos recherches, à cet égard, sont vaines.

Le choix des Indiens semble cependant avoir été très-convenable, puisqu'il fut maintenu dans leur Pays, pendant un grand nombre de siècles, & qu'il a été adopté depuis, par toutes les Nations commerçantes, à peu-près au même taux & dans les mêmes proportions, que l'or & l'argent eurent d'abord. C'est dans l'Inde que ces métaux commencerent à être portés dès les premiers tems ; & c'est la même route qu'ils suivent encore, & qu'ils suivront probablement jusques à la fin des siècles. Qu'est devenue la quantité immense, que les Indiens en ont reçu ? est-elle consommée ? est-elle cachée ? ou par quelle voie s'écoule-t-elle ? Voilà des questions que je n'ai jamais vu résoudre d'une manière satisfaisante.

Les descendans de Cush, établis dans leurs premières montagnes, y demeurerent, tandis que les Colonies du Nord s'a-

vançoient de Méroé à Thèbes, & s'occupoient, sans relâche, des progrès de l'architecture, & de la fondation des Villes, pour lesquelles on commençoit à quitter les cavernes. Ainsi, les nouveaux Colons devinrent Laboureurs, Commerçans, Artistes, ils furent plus encore; ils furent Astronomes pratiques, par l'avantage qu'ils eurent d'être placés sous un méridien, nuit & jour, exempt de nuages; car tel étoit celui de la Thébaïde. Mais comme il n'en étoit pas de même de leurs freres, que six mois de pluie, chaque année, confinoient dans leurs cavernes, nous ne devons pas douter que leur vie sédentaire ne leur fût utile, en les engageant à s'occuper de la réduction des observations multipliées que faisoient tous les jours, ceux qui vivoient sous un ciel plus pur. Nous savons aussi que les lettres ou du moins une sorte de lettres, & les caractères arithmétiques furent inventés par les Cushites du centre, pendant que le commerce, l'astronomie, l'histoire naturelle des vents & des saisons occupoient nécessairement ceux qui s'étoient avancés vers le Sud à Sofala.

La nature des occupations de ces derniers, le soin de ramasser l'or, & de recueillir & de préparer les épiceries, les retint continuellement chez eux. Mais leur profit consistoit à répandre ces mêmes épiceries sur la surface du Continent, autrement leurs mines & le commerce, qui en suivoit la possession, ne leur auroient pas été d'un grand avantage.

Un messager étoit absolument nécessaire aux Cushites pour charrier leurs marchandises, & la Providence leur en avoit préparé un chez une Nation voisine. Cette Nation étoit, à beaucoup d'égards, différente d'eux. Elle avoit les cheveux longs, les traits

Européens, la couleur de la peau d'un brun foncé, mais non pas comme le Maure noir, ou le Nègre. Elle vivoit dans les plaines, avoit des maisons faciles à transporter, soignoit des troupeaux nombreux de bétail, & erroit au gré de ses besoins & suivant les changemens, qui survenoient dans le pays, qu'elle habitoit. Ces hommes étoient appellés en Hébreu *Phut*, & dans toutes les autres langues, *Pasteurs*. On les appelle encore de même, car ils existent encore. Ils ont toujours la même occupation; jamais ils n'en connurent d'autres. Ainsi, on ne peut pas s'y méprendre. Ils se désignent sous différens noms comme Balous, Bagla, Belowée, Berberi, Barabra, Zilla & Habab (1), qui tous signifient *Pasteur*. Le pays, qu'ils habitoient, fut appellé Barbarie, par les Grecs & par les Romains, d'après le mot Berber, qui signifioit originairement Pasteur. Les anciens Ecrivains, qui parlent des *Pasteurs*, semblent connoître fort peu ceux de la Thébaïde, & encore moins ceux d'Ethiopie : mais ils tombent tout de suite sur les Pasteurs du Delta afin de pouvoir en être plutôt quittes, & les repousser dans l'Assyrie, en Palestine & en Arabie. Ils ne disent ni quelle fut leur origine, ni par quels moyens ils devinrent si puissans, ni quelles étoient leurs occupations, ni quel pays ils habiterent d'abord, ni ce qu'ils sont devenus depuis; & ils semblent croire enfin que leur race soit entièrement éteinte.

Toute l'occupation des Pasteurs fut de répandre dans le Continent, les marchandises de l'Arabie & de l'Afrique. C'est-

(1) Il est vraisemblable que quelques-uns de ces mots expriment différens degrés parmi eux, comme nous le verrons par la suite.

là

là ce qui les fit devenir une grande Nation, parce qu'à mesure que leur commerce augmenta, ils accrurent le nombre de leurs bestiaux, ils se multiplièrent eux-mêmes & ils étendirent leur territoire.

L'ON voit, sur les cartes de Géographie, une chaîne de montagnes, que j'ai déja décrites, & qui, très-élevées, s'étendent presque droit au Nord, tout le long de l'Océan Indien, parallélement à la côte, & jusqu'au cap Gardefan. Là elles changent de direction, ainsi que la côte, & se prolongent vers l'Ouest, jusques au détroit de Babel-mandeb, renfermant le lieu où croissent l'encens & la myrrhe, pays très-considérable à l'Occident d'Azab. De Babel-mandeb ces montagnes s'avancent vers le Nord, en suivant la côte de la mer Rouge, & elles se terminent enfin aux plaines de sable de l'isthme de Suez, qui tire probablement son nom de Suah, *Pasteurs*.

LA longue lisière de terre, qui s'étend sur les bords de l'Océan Indien & de la mer Rouge, étoit sans doute nécessaire aux Pasteurs, pour charrier les marchandises dans les ports de ces Mers, & de-là à Thèbes & à Memphis, sur le Nil. Cependant le principal siège de leur résidence & de leur Empire, étoit cette partie basse & unie de l'Afrique, qui se trouve entre le Tropique du Nord & les Montagnes de l'Abyssinie. Ce pays est divisé en plusieurs Districts. Celui qui s'étend le long de la côte, depuis Masuah jusqu'à Suakem, & qui ensuite tourne vers l'Occident, & continue à suivre cette direction, jusques aux déserts de Sélima, & aux confins de la Lybie, borné par le Nil au midi, & par le Tropique au Septentrion, se nomme le pays de *Beja*. La contrée voisine est ce District,

qui a la forme d'un bouclier (1), où Méroé étoit, dit-on, bâtie. Ce nom de Méroé lui fut donné par Cambyses. On l'appelle aujourd'hui Atbara. Il est situé entre le Nil & Astaboras. Entre le fleuve Mareb, l'ancienne Astusaspes à l'Orient, & Atbara à l'Occident, est la petite plaine de Derkin, autre District des Pasteurs.

Toute cette chaîne de montagnes, qui va de l'Est à l'Ouest, renfermant Derkin & Atbara au Sud, & où commencent les contrées montueuses de l'Abyssinie, est habitée par le Nègre Cushite, aux cheveux laineux, qu'on nomme Shangala, qui loge, comme ses premiers Peres, dans des cavernes, & qui, après avoir été le Peuple le mieux cultivé, & le plus savant de l'Univers, est tombé, par un revers étrange, dans une ignorance brutale, & se voit maintenant chassé par ses voisins, comme une bête sauvage, dans ces mêmes forêts, où il vivoit jadis au sein de la liberté, de la magnificence & du luxe.

Mais les plus nobles, les plus belliqueux de tous les Pasteurs, sont, sans contredit, ceux qui habitoient jadis, & qui habitent encore les montagnes d'Habab, dont la chaîne s'étend depuis les environs de Masuah jusques à Suakem.

Dans l'ancienne langue de ce Pays *So*, & *Suah*, signifient Pasteur, & Pasteurs. Quoique nous ne connoissions aucun rang, aucune distinction parmi eux, nous pouvons croire que ceux qu'on appelloient simplement *Pasteurs*, composoient la classe ordinaire, qui gardoit les troupeaux. Quelques-uns se désignoient par le titre d'Hicsos, que nous pro-

(1) Diod. Sic., lib. I.

nonçons *Agsos*, & qui veut dire *Pasteurs armés*, ou Pasteurs qui portent le harnois. Ceux-là étoient sans doute les Soldats, ou les Pasteurs qui se dévouoient à combattre pour leur Nation. La troisième classe, dont on nous a conservé le nom, s'appelloit *Ag-ag*, que l'on croit être les Nobles, ou les Chefs des Pasteurs armés. C'est de-là que vint leur titre de *Roi des Rois*. (1) Le pluriel de ce mot est Agagi, qu'on écrit, suivant l'orthographe Ethiopienne, Agaazi.

Ce mot a beaucoup embarrassé Scaliger & Ludolf; car, voyant dans les livres Abyssiniens, que ce Peuple s'appelloit Agaazi, ils se tourmentent eux-mêmes pour en trouver l'étymologie. Ils imaginent que les Agaazi étoient des Arabes des environs de la mer Rouge; & M. Ludolf pense que ce mot veut dire *hommes bannis* (2). Scaliger forme aussi diverses conjectures, à-peu-près pareilles, & qui sont toutes sans aucun fondement. Le Peuple, qui prend encore de nos jours le nom d'Agaazi, est une race de Pasteurs, qui habitent les montagnes d'Habab, & qui se sont répandus peu-à-peu dans toute la province de Tigré, dont la Capitale se nomme Axum, d'après Ag & Suah, la métropole ou principale Ville des Pasteurs armés.

Rien n'étoit plus diamétralement opposé que les mœurs & la manière de vivre du Cushite, & celles du Pasteur, son Messager. Le premier, quoiqu'il eût abandonné ses cavernes,

---

(1) Tel étoit le nom du Roi d'Amalec, Arabe Pasteur, mis à mort par Samuël, — livre 1.er de Sam., chap. 15, vers. 33.

(2) Ludolf, lib. 1, cap. 4.

& qu'il vécût dans les Cités, qu'il avoit bâties, restoit nécessairement confiné chez lui, ramassant de l'or, arrangeant les envois de ses épiceries, & chassant, pour se procurer de l'yvoire, & de quoi manger pendant l'hiver. Ses montagnes, & les Villes qu'il fonda, étoient placées sur une terre noire & grasse; de sorte que, dès que les pluies du Tropique commençoient à tomber, un phénomène étonnant le privoit de ses bestiaux. Des essaims innombrables de mouches naissoient par-tout où il y avoit de cette terre grasse. Ce fléau rendoit le Cushite absolument dépendant du Pasteur; mais le Pasteur étoit aussi quelquefois incommodé par ce fléau.

Cet insecte, qu'aucun Naturaliste n'a encore décrit, s'appelle *Zimb*. Il est un peu plus gros qu'une abeille, & d'une forme moins alongée. Ses ailes, plus larges que les ailes de l'abeille, & séparées comme celles d'une mouche ordinaire, sont d'une membrane qui ressemble à de la gaze, sans aucune tache, ni variété de couleur. Il a la tête grosse, la partie supérieure de sa bouche est tranchante, & se termine par un poil très-fort, & pointu, d'environ un quart de pouce de longueur. La partie inférieure est aussi armée de deux poils semblables. Et ces trois poils, joints ensemble, résistent presqu'autant au doigt qu'une forte soie de cochon. Ses jambes sont inclinées en dedans, entièrement velues, & d'une couleur brune.

Aussi-tôt que cette mouche paroît, & qu'on entend son bourdonnement, tous les bestiaux cessent de paître, & courent, égarés, dans la plaine, jusqu'à ce qu'ils tombent morts de terreur, de fatigue & de faim. On ne peut remédier à ce

fléau, qu'en se hâtant d'abandonner la terre noire; & de conduire les troupeaux dans les sables d'Atbara, où on les laisse pendant tout le tems de la pluie. Leur cruel ennemi n'ose jamais les poursuivre jusques-là.

Ce qui rend le Pasteur capable de faire ses longs & pénibles voyages, à travers l'Afrique, c'est le chameau, que les Arabes appellent pompeusement, *le navire du désert*. Il semble avoir été créé exprès pour ce commerce, & doué de toutes les qualités nécessaires pour le travail auquel on l'emploie. Le chardon le plus sec, le buisson le plus dépouillé de feuilles suffit pour nourrir cet utile quadrupède; & il ne les mange même, pour ne pas perdre du tems, qu'en avançant dans sa route, sans s'arrêter, sans occasionner un seul instant de retard. Comme il a besoin de traverser des déserts immenses, où l'on ne trouve point d'eau, & où la terre n'est jamais humectée par les rosées du ciel, il a la faculté, quand il arrive à une source, de pouvoir prendre une provision d'eau, qui le désaltere pendant trente jours de suite. Pour qu'il puisse contenir cette grande quantité de fluide, la nature a formé, au-dedans de lui, de larges citernes, qu'il remplit, & dont il tire ensuite ce qu'il veut, pour le verser dans son estomac, de la même manière que s'il le tiroit d'une source. Par ce moyen, il marche tout le long du jour, avec patience, avec vigueur, portant des fardeaux prodigieux, dans ces contrées désolées par des vents empoisonnés, & couvertes d'un sable toujours brûlant. Mais bien qu'il soit d'une grande taille, & d'une force étonnante, bien que sa peau soit très-épaisse, & défendue par un poil dur & serré, il lui est impossible d'endurer les violentes piqures de la mouche *Zimb*; &, dès qu'elle paroît,

il ne faut point perdre de tems pour le mener aux sables d'Atbara. Car, s'il a été attaqué par elle, son corps, sa tête, ses jambes, se couvrent de grosses tumeurs, qui s'excorient, se purtréfient, & font périr le malheureux chameau.

L'Eléphant & le Rhinocéros, qui, en raison de leur masse énorme, ont besoin, chaque jour, d'une grande quantité de pâture & d'eau, ne peuvent pas se sauver dans le désert, & dans les endroits arides, quand la saison le requiert. Mais ils se roulent dans la vase, ou dans la boue, qui, ensuite desséchée sur eux, forme une espèce de cuirasse, & les rend capables de résister à leur ennemi ailé. Cependant j'ai trouvé quelques tubercules sur la peau de presque tous les Eléphans & les Rhinocéros, que j'ai vus; & je ne puis les attribuer qu'à la piquure du *Zimb*.

Les Peuples du rivage de la mer, depuis Mélinde, au cap Gardefan, à Saba, & le long de la côte du Sud de la mer Rouge, sont obligés de quitter leurs demeures, dès que la saison des pluies commence, & de se transporter dans les contrées sablonneuses les plus voisines, pour prévenir la destruction de leur bétail. Ce n'est point une émigration de quelques personnes seulement. Mais les Habitans de tout le pays, qui s'étend du côté du Nord des montagnes de l'Abyssinie aux bords du Nil, & à Astaboras, sont obligés, une fois tous les ans, de changer de séjour, & de chercher un asyle sûr dans les sables de Béja. Il n'y a point d'alternative. Il ne leur reste aucun moyen d'éviter ce voyage, quoiqu'une bande de voleurs soit toujours dans leur chemin, prêts à les dépouiller de la moitié de leur subsistance. Ces brigands sont même

aujourd'hui plus dangereux que jamais, comme nous l'expliquerons, en parlant du Royaume de Sennaar.

PARMI tous ceux qui ont parlé de ces contrées, le Prophète Isaïe est le seul qui ait fait mention du Zimb, & de la manière dont il agit (1). « Et il arrivera en ce jour que » le Seigneur fera entendre sa voix, & appellera la mouche, » qui se tient sur les bords des rivières de l'Egypte. » — « Et » elles viendront, & elles se tiendront toutes dans les vallées » du désert (2), & dans les trous des rochers, & sur les » herbes, & sur les buissons. »

LES montagnes, dont j'ai déjà parlé, & qui traversent le pays des Pasteurs, divisent les saisons, si exactement, par une ligne, tirée tout le long de leur sommet, que, tandis que le côté de l'Est, faisant face à la mer, est inondé de pluie, pendant les six mois, qui font notre hiver d'Europe, le côté de l'Ouest jouit d'un soleil toujours pur, & d'une végétation active. Ensuite, pendant les six mois, qui font notre été d'Europe, Atbara, ou le côté de l'Ouest de ces montagnes, est sans cesse couvert de nuages & d'ondées; & le Pasteur de l'Est, vers la mer Rouge, fait paître ses troupeaux dans de gras pâturages, dans des prairies couvertes de la plus riche verdure, où il jouit d'un tems toujours serein, sans craindre le Zimb, ni aucun autre ennemi. De si grands avantages ont naturellement induit le Pasteur à choisir sa résidence

(1) Isaïe, chap. 7, verf. 18 & 19.

(2) C'est-à-dire, elles empêcheront le bétail de se retirer dans le désert, sa retraite accoutumée, parce qu'elles s'en empareront elles-mêmes, & que le bétail les rencontrera dans les endroits qui lui servent de refuge, quand il veut les éviter.

à Béja & à Arbara, & l'ont soumis, en même-tems, à la nécessité de changer perpétuellement de place. Cependant cet inconvénient est si peu de chose, ce voyage si court, qu'en fuyant les pluies, qui tombent à l'Ouest des montagnes, un homme peut, dans quatre heures de tems, jouir d'une autre saison, & trouver un soleil brillant du côté de l'Est.

Lorsque Carthage fut bâtie, les charrois de cette Ville commerçante furent confiés aux Lehabim, ou Lubim, paysans de la Libye; ce qui augmenta beaucoup les occupations, la puissance & le nombre des Pasteurs. Dans les pays, où les vaisseaux ne pouvoient point aller, on suppléa à la navigation par des multitudes immenses de chameaux; & nous voyons que, dès les premiers âges, cette manière de faire le commerce étoit du côté de l'Arabie entre les mains des Ismaélites, qui de la pointe du Sud de la péninsule, se rendoient avec des chameaux en Palestine & en Syrie. La Genèse même nous apprend qu'ils portoient de la myrrhe & des épiceries, ou du poivre, qu'ils troquoient contre de l'argent. Ils avoient aussi du baume: mais il semble que, dans ce tems-là, ils tiroient ce baume de Giléad.

Nous sommes fâchés, en voyant un fait si curieux, que l'Ecriture nous a conservé, de trouver qu'aux premiers siècles même du commerce de l'Inde, on lui avoit joint étroitement un autre commerce, que la philantropie moderne regarde comme déshonorant l'espèce humaine. L'on voit clairement, par le passage de la Genèse, que l'usage de vendre des hommes étoit universellement établi. Joseph (1) est acheté aussi prom-

(1) Genes. chap 37, vers. 25 & 28.

prement

tement, & vendu ensuite, en Egypte, avec autant de facilité, que le seroit de nos jours un bœuf ou un chameau. Trois Nations, Javan, Tubal & Meshech (1) sont citées pour avoir fait leur principal commerce des hommes, qu'elles alloient vendre à Tyr; & Saint Jean rapporte que, de son tems, ce commerce étoit en vigueur à Babylone (2). Malgré cela nulle défense de Dieu, nulle censure des Prophètes ne l'a taxé d'être impie ou immoral. Au contraire, il en est toujours parlé dans les Livres saints aussi favorablement que d'aucune autre espèce de trafic. Aussi cette raison & beaucoup d'autres, que je pourrois citer, m'empêchent de croire que l'usage d'acheter des Esclaves, soit en lui-même cruel & dénaturé. C'est certainement une lâcheté, un crime, que d'acheter un être quelconque pour le rendre malheureux; & ce crime devient plus grand quand cet être, destiné à souffrir, est un homme comme nous. Mais, quoiqu'un pareil abus puisse être une suite accidentelle du commerce des Esclaves, il n'est point nécessairement inhérent à ce commerce. Ainsi, c'est contre l'abus que la sagesse des loix devroit être dirigée, & non contre le commerce lui-même.

A l'Orient de la Péninsule d'Afrique, des milliers d'Esclaves sont sans cesse vendus à l'Asie, précisément de la même manière que ceux de l'Occident de cette Péninsule se vendent pour être envoyés en Amérique. Cependant personne, que je sache, n'a encore ouvert la bouche contre l'achat que font les Orientaux des Esclaves Africains; & il est pourtant certain qu'ils leur font subir souvent une peine, qui devroit nous les faire

(1) Ezech., chap. 27, vers. 13.
(2) Apocal., chap. 18, vers. 13.

plaindre bien davantage, que ceux qui font achetés pour nos Isles, & qui ne courent jamais un pareil risque.

Beaucoup d'Esclaves vendus à l'Asie, sont Chrétiens, & tombent entre les mains des Mahométans. En perdant leur liberté, ils perdent sans doute leur religion. Mais le traitement que les Asiatiques leur font éprouver étant, en général, plus humain que celui qui attend les Esclaves transportés en Amérique, on n'a jamais élevé la voix contre ce commerce fait par les Orientaux, parce que la seule conséquence fâcheuse qu'il ait, est l'apostasie. C'est donc, à mes yeux, une preuve que la religion n'a point de part à cette dispute; &, comme je l'ai dit, c'est l'abus qui suit accidentellement l'achat des Esclaves, & non cet achat, qu'on doit regarder comme un mal.

Le rapport de tous les Historiens nous prouve que deux pratiques abominables furent répandues dans toute l'Afrique, l'une est ce llede manger des hommes, l'autre de les sacrifier au diable. Le commerce de l'Inde, ainsi que nous l'avons vu, *établit*, dès les premiers âges, la vente & l'achat des Esclaves. Depuis ce tems, l'usage de manger des hommes & d'en sacrifier a tellement diminué du côté de l'Est de la Péninsule, que maintenant il est fort rare qu'on entende citer quelque exemple de l'une ou de l'autre de ces atrocités. Mais, du côté de l'Ouest, sur l'Océan atlantique, où la vente des Esclaves ne commença que bien plus tard, c'est-à-dire, après la découverte de l'Amérique, les Nègres sont encore antropophages, & font sans cesse des sacrifices humains, quoique suivant ce que j'ai oui dire, ces coutumes se soient déjà un peu affoiblies vers le Nord.

Un homme, nommé Matthews, qui vit encore, fut témoin

d'un de ces banquets sanglans, célébré dans l'Ouest de l'Afrique & au Nord du Sénégal. Il y a cependant apparence que, par la continuation de la traite des Nègres, ces usages seront avec le tems abolis à l'Occident, comme ils l'ont été à l'Orient. J'alléguerois encore bien d'autres raisons en faveur de ce commerce, si le plan de mon ouvrage le permettoit. Je me contenterai seulement de dire que j'ai bien peur que ce paroxisme de philantropie n'ait été occasionné par trop de mollesse & des mœurs trop efféminées plutôt que par une vraie sensibilité; & que ce ne soit également la cause de quelques autres mesures nouvellement adoptées, qui ne tendent qu'au relâchement de la discipline. Aussi, je ne doute pas que nous ne nous ressentions bientôt de la décadence du commerce & de la navigation, suite nécessaire de ces mesures.

Les Pasteurs Ethiopiens porterent d'abord le commerce du côté de la mer Rouge qu'ils habitoient. Ils introduisirent les marchandises, qui venoient des Indes, à Thèbes, & parmi les différentes Nations de Nègres, répandues dans le Sud-Ouest de l'Afrique, dont ils reçurent en échange de l'or, qui leur revenoit sans doute moins cher que celui d'Ophir, parce qu'ils avoient moins de chemin à faire, pour transporter leurs marchandises.

Thèbes devint opulente & superbe, quoique d'après la plus grande enceinte qu'on lui ait donnée, elle ne put jamais être ni très-grande, ni très-populeuse. Cette Ville n'est point désignée dans l'Ecriture-Sainte par son ancien nom. Avant le tems où vivoit Moïse, elle fut détruite par Salatis, Prince des Agaazi, ou des Pasteurs Ethiopiens. Le nom qu'elle porte aujourd'hui,

veut dire la même chose, que celui qu'elle avoit déjà porté. La première signification de son nom de Médinet Tabu est, je crois, la Ville de notre pere. L'histoire nous apprend que ce fut en mémoire de son pere, que Sésostris la nomma. Dans l'ancien langage, cette Ville s'appelloit Ammon-No. La seconde interprétation, est que ce nom vient de Théba; mot qui, en hébreu, signifie l'arche que Noé eut ordre de bâtir. — « Tu te construiras une arche; (Théba), » de bois poli (1). »

En effet, la forme des Temples de Thèbes ne paroît pas très-éloignée de l'idée qu'on nous a donnée de l'arche. Mais enfin la troisième conjecture, c'est que Thèbes étant la première cité soutenue par des piliers, & bâtie de différens morceaux de pierre, elle dut son nom à la première exclamation de plaisir ou d'étonnement que laisserent échapper les Architectes, Tabu, en voyant qu'elle se tenoit de bout, seule & sans appui. C'est aussi, ce me semble, la signification la plus conforme à la langue Hébraïque & à l'Ethiopienne.

Les Pasteurs, la plupart du tems amis & alliés des Egyptiens, ou Cushites, étoient quelquefois leurs ennemis. Nous n'avons pas de peine à en deviner les motifs. Il y en a plusieurs très-vraisemblables, pris dans les mœurs opposées, & surtout dans la différence du régime diététique. Les Egyptiens adoroient la vache, & les Pasteurs la tuoient & la mangeoient. Ces derniers étoient en même-tems Sabéens, ou adorateurs de l'armée céleste, c'est-à-dire, du soleil, de la lune & des étoiles.

---

1) Genes., chap. 6, vers. 14.

Immédiatement après l'édification de Thèbes, & les progrès de la sculpture, l'idolâtrie & le plus grossier matérialisme corrompirent les mœurs pures & la religion spéculative des Sabéens. Il y avoit peu de tems que cette Ville étoit bâtie, lorsque, suivant l'Ecriture, l'épouse d'Abraham (1) avoit des Idoles. Nou ne devons pas chercher d'autre cause des guerres qui s'allumerent entre ces premiers Peuples, que la différence de religion.

Thèbes fut donc détruite par Salatis, qui renversa la première dynastie du Cushite, ou des anciens Rois Egyptiens, commencée par Menès. Ce fut alors l'époque de ce qu'on appelle le second âge du monde, ou de la première dynastie des Pasteurs, qui exercerent une tyrannie si cruelle, & qui ravirent les terres à ceux à qui elles appartenoient. Sésostris détruisit cette dynastie; ensuite il appella Thèbes d'après le nom de son pere, Ammon-No, il fit faire ces embellissemens, que nous avons vus dans les sépulcres de Thèbes, & il fonda Diospolis sur la rive opposée du Nil.

La seconde fois que les Pasteurs conquirent l'Egypte, ils étoient commandés par Sabaco. On a imaginé que Thèbes fut renversée par ce Prince, tandis qu'Ezéchias étoit Roi de Juda. Il est dit en effet, qu'Ezéchias fit la paix avec le Roi d'Egypte So (2), comme l'appelle le Traducteur, qui prend pour le nom propre du Roi, le nom de So, qui désigne seulement sa qualité de Pasteur.

---

(1) Genes., chap. 35, vers. 4.
(2) Second livre des Rois, chap. 17, vers. 4.

D'APRÈS cela il est certain que tout ce que l'Ecriture-Sainte dit d'Ammon-No, doit s'appliquer à Diospolis, située sur l'autre bord du Nil. Diospolis & Ammon-No, quoique séparées par le fleuve, étoient pourtant regardées comme une même Ville, au milieu de laquelle le Nil couloit, & qu'il divisoit en deux parties. L'histoire profane nous démontre clairement ce fait, & le Prophète Nahum (1), l'explique aussi exactement, si au mot de *mer*, on substitue celui de *fleuve*, comme cela doit être.

IL y eut encore une troisième invasion des Pasteurs. Alors Memphis étoit déjà bâtie ; & l'on dit qu'un Roi (2) d'Egypte (3) renferma dans une Ville, nommée Abaris, deux cent quarante mille de ces barbares, qu'il prit par capitulation, & qu'il bannit dans la terre de Canaan. J'avoue qu'il me semble très-peu probable que deux cent quarante mille hommes aient été renfermés dans une Ville, de manière à pouvoir soutenir un Siège. Mais, quand ce fait seroit vrai, il signifieroit seulement que Memphis bâtie dans la Basse-Egypte, près du Delta, fut en guerre avec les Pasteurs de l'Isthme de Suez, ou des Districts voisins, comme Thèbes l'avoit été avec les Pasteurs de la Thébaïde. Cependant tout ce qu'on a écrit de l'expulsion totale des Pasteurs, par quelque Roi d'Egypte, qu'on nomme, & dans quelque endroit qu'on désigne, est absolument fabuleux, puisqu'ils ont demeuré jusques à ce jour dans les lieux qu'ils avoient envahi. A la vérité, ils n'y sont peut-être pas en aussi

(1) Nahum, chap. 3, vers. 8.

(2) Misphragmutosis.

(3) Manethon, apud Jos. Apion., lib. 1, p. 460.

grand nombre, que quand le commerce des Indes suivoit la route du Golfe d'Arabie : mais leur Nation y est encore bien plus considérable qu'aucune autre.

Les montagnes habitées par les Agaazi, s'appellent *Habab*, nom dont ils ont eux-mêmes tiré le leur. Habab, dans leur langage, ainsi que dans la langue Arabe, signifie un serpent; & c'est, je pense, ce qui explique la fable historique, qu'on trouve dans le livre d'Axum, & qui dit qu'un serpent conquit la Province de Tigré & y régna.

L'on demandera peut-être si on ne trouve point dans l'Abyssinie, d'autre Peuple que les deux Nations des Cushites & des Pasteurs ? N'y a-t-il pas quelqu'autre race plus blanche, plus belle, vivant au Sud des Agaazi ? D'où est-elle venue ? Dans quel tems s'y est-elle établie ? Comment la nomme-t-on ? A cela je répondrai qu'il y a plusieurs Nations, auxquelles cette description convient, qui, chacune portent un nom particulier, & qui toutes ensemble sont connues sous celui d'*Habesh*, en latin *Convenæ*; ce qui signifie un certain nombre de personnes différentes qui se rencontrent accidentellement dans un endroit. Ce mot a été mal entendu & mal appliqué par Scaliger, par Ludolf, & par beaucoup d'autres Auteurs : mais la signification que j'en donne, convient parfaitement à l'histoire du pays, & d'ailleurs il ne peut pas en avoir d'autre.

Suivant la chronique d'Axum, le plus ancien recueil des antiquités de cette partie de l'Afrique, livre estimé à un point que je ne puis dire, & dont l'autorité est la plus respectable après celle de l'Ecriture-Sainte, entre la création du monde &

la naissance de Jesus-Christ, il s'écoula 5500 ans (1); l'Abyssinie ne fut peuplée que 1808 ans avant le Christ; & 200 ans après l'époque de son établissement, c'est-à-dire 1608 ans avant celle de la naissance du Sauveur, elle fut submergée par un déluge, tout le pays fut ravagé & défiguré, de sorte qu'on le nomma Ouré-Midre, c'est-à-dire, la campagne dévastée, ou, comme il est dit dans l'Ecriture-Sainte, la terre que le *déluge* a gâtée (2). Environ 1400, avant Jesus-Christ, un grand nombre d'hommes, qui parloient différens langages en vinrent prendre possession. Comme ils étoient amis des Agaazi, Pasteurs qui habitoient les hautes contrées de Tigré, ils s'établirent paisiblement, & chacun occupa la terre, qui lui convint le mieux. Cet établissement est appellé dans la chronique d'Axum, *Angaba*, c'est-à-dire, l'entrée des Nations, qui finirent de peupler l'Abyssinie.

La tradition dit encore que ce Peuple venoit de la Palestine. Tout cela me semble porter un grand caractère de vérité. Quelque tems après l'année 1500, il y eut une inondation, qui fit de très-grands ravages. Pausanias dit que cette inondation arriva en Ethiopie, pendant que Cécrops régnoit dans la Grèce; & environ 1490 ans avant Jesus-Christ, les Israélites entrerent dans la terre promise sous Caleb & sous Josué. Nous ne devons point être étonnés de l'impression terrible que fit cette invasion sur l'esprit des habitans de la Palestine. Nous voyons, par l'histoire de la femme de mauvaise vie, qui reçut les espions Hébreux, que

(1) Huit ans de moins que les Grecs, & les autres Auteurs qui se sont conformés à la version des Septante.

(2) Isaïe, chap. 18, vers. 2.

les différentes

les différentes Nations établies dans le pays, avoient été dès long-tems informées par des Prophéties publiquement accréditées parmi eux, qu'ils devoient être exterminés par les Israélites, qui, pendant quelque-tems, menacerent leurs frontières. Ainsi; quand Josué eut passé le Jourdain (1), qu'il sépara miraculeusement avant que son armée eût conquis le pays de Canaan, & quand il eut fait tomber les murailles de Jéricho, une terreur panique s'empara de tous les Peuples de la Syrie & de la Palestine.

Les divers Peuples de ces Etats nombreux, mais foibles, qui parloient chacun un langage différent, voyant un Conquérant suivi d'une immense armée, déjà en possession d'une partie du pays, & qui, loin de suivre les loix ordinaires des Vainqueurs, faisoit périr les vaincus sous des scies & des herses de fer, exterminoit les hommes, les femmes & les enfans, & souvent même le bétail, ces Peuples, dis-je, ne purent pas se déterminer à attendre plus long-tems l'arrivée d'un ennemi si redoutable, & ils chercherent leur sûreté dans une prompte fuite. Les Pasteurs de l'Abyssinie & d'Atbara étoient ceux chez qui ces malheureux devoient le plus naturellement se réfugier, le commerce leur avoit depuis long-tems fait connoître réciproquement leurs mœurs; & ils avoient droit de réclamer les loix de l'hospitalité, puisqu'ils avoient souvent traversé le pays les uns des autres.

Procope (2) fait mention de deux colonnes, qui, de son tems, étoient encore de bout sur la côte de la Mauritanie, vis-à-vis de

(1) Josué, chap. 3, vers. 16.
(2) Procop. de Bello Vind. lib. 2, cap. 10.

Gibraltar ; & sur lesquelles on lisoit des inscriptions en langue Phénicienne. Elles portoient : « Nous sommes Cananéens, » fuyans devant la face du fils de Nun, Josué, le *brigand.* (1) » Ils lui avoient sans doute donné ce titre à cause de sa violence & de sa férocité. Mais si ce que contiennent ces inscriptions est vrai, il est très-croyable que les différentes Nations, qui s'enfuyoient alors, chercherent leur sûreté parmi leurs amis, & non loin de leur Patrie ; plutôt que de traverser un pays immense pour aller au fonds de la Mauritanie, courir risque d'éprouver un mauvais accueil des étrangers qui y étoient, ou peut-être même de la trouver inhabitée.

En observant les diverses contrées où ces Nations se sont placées, il semble évident que leurs établissemens se sont faits pasiblement & de bon accord. Elles ne sont point séparées entr'elles par de hautes montagnes ; ni par de larges rivières ; mais bien par de petits ruisseaux, qui sont à sec la plus grande partie de l'année ; par des éminences ou des levées de terre ; ou des lignes imaginiaires de démarcation, sont tracées sur le sommet de quelque montagnes éloignées. Ces bornes n'ont jamais été ni contestées, ni changées. Mais elles sont affermies par une antique tradition. Les Peuples, dont nous parlons, ont chacun leur langage différent, comme nous apprenons dans l'Ecriture que les petits Etats de la Palestine avoient chacun le leur ; mais ils ne connoissent tous d'autre caractère ou d'autre écriture, que le *Geez*, qui est l'écriture que le Cushite Pasteur

(1) Un Auteur Maure, Ibn El Raquique, dit que cette inscription étoit sur une pierre, dans une montagne auprès de Carthage, Marmol, lib. 1 ; cap. 25.

inventa & employa le premier, comme nous verrons par la suite.

Je puis ajouter, pour renforcer encore les preuves que j'ai données de leur origine, que la malédiction de Canaan (1) semble les avoir suivis. Ils n'ont obtenu aucune souveraineté : mais ils ont servi les Rois des Agaazi, ou des Pasteurs. Ils ont coupé du bois, ils ont puisé de l'eau, & ils le font encore.

La première, & la plus considérable de ces Nations, occupa la Province d'Amhara. Elle étoit à son arrivée aussi peu connue que les autres. Mais il survint une révolution dans le pays, qui obligea le Roi de se retirer à Amhara, & la Cour se tint plusieurs années dans cette Province. C'est-là la cause que le Géez, ou la langue des Pasteurs, cessa d'être parlée, & qu'on la conserva pour l'écrire seulement, comme une langue morte. Les livres sacrés étant tous dans cette langue, sauverent le Géez d'un oubli total. La seconde de ces Nations étoit celle de Agows, qui s'établirent à Damot; l'une des Provinces du Sud de l'Abyssinie, située immédiatement au-dessous des Sources du Nil. La troisième est celle des Agows de Lasta, ou les Tchératz Agows, nom qui leur vient de Tchéra, leur principal établissement. Leur langage est différent des autres. Ils sont Troglodites, vivant dans des cavernes; & ils paroissent adorer le Siris ou le Tacazzé à-peu-près de la même manière que les Habitans de Damot adorent le Nil.

Je présume que les anciens noms de ces deux dernières

(1) Genes., chap. 9, vers. 25, 26 & 27.

Nations se confondirent dans leur nouvel établissement, & que celui qu'ils portent depuis n'est qu'un composé des deux mots Ag-Oha, qui signifient les Pasteurs du fleuve. J'imagine aussi que l'idolâtrie qu'ils introduisent dans ces contrées en adorant le Nil & le Siris, est une preuve qu'ils sortent du pays de Canaan, où l'on avoit remplacé, par un matérialisme absurde, le pur Sabéïsme des Pasteurs, qui fut long-tems la seule Religion de cette partie de l'Afrique.

La quatrième de ces Nations est celle qui vit dans la partie méridionale des bords du Nil près de Damot. Elle s'est donné le nom de *Gafat*, mot qui veut dire opprimé, arraché, repoussé, chassé par la violence. Si nous suivons l'idée que nous présente le nom des Gafat, nous serons portés à croire que cette Nation faisoit partie des tribus persécutées par Roboam, fils & successeur de Salomon. Je ne donne pourtant point ceci comme un fait digne de foi. L'aspect seul de ce Peuple & la tradition du pays, dénient qu'il ait jamais été Juif, & qu'il ait même eu quelque affinité avec la colonie qui vint s'établir en Afrique sous les auspices de Menilek & de la Reine de Saba, & qui y fonda la hiérarchie hébraïque. Les Gafat déclarent qu'ils sont payens & qu'ils l'ont toujours été. Ils disent qu'ils partagent avec leurs voisins, les Agows, le culte qu'ils rendent au Nil, culte dont il m'est impossible d'expliquer l'étendue & les particularités.

Le cinquième Peuple est une Tribu, laquelle si nous en croyions la ressemblance des noms, nous feroit imaginer que nous avons découvert dans ce canton de l'Afrique, une partie de cette grande Nation des Gaulois, qui s'est si prodigieuse-

ment étendue en Europe & en Asie. Une comparaison de son langage & de ce qui nous reste de celui des Gaulois, doit être certainement très-curieuse. Ce Peuple se nomme *Galla*; il est le plus considérable d'entre ces Nations. Je rapporte plus bas des échantillons de leur langue. Dans cette langue, leur nom de Galla signifie Pasteur (1). Ils disent qu'anciennement ils vivoient sur les bords du pays où tombent les pluies d'été, en dedans du Tropique du Sud; qu'ainsi que les Pasteurs d'Atbara, ils faisoient les charrois entre l'Océan Atlantique & l'Océan Indien, & qu'ils pourvoyoient des marchandises des Indes tout l'intérieur de la Péninsule.

L'HISTOIRE de ce commerce est inconnue. Il devoit être un peu moins ancien, mais presqu'aussi étendu que celui qui se faisoit en Egypte & en Arabie. C'est, sans doute, à l'époque de l'abandon des mines de Sofala, après la découverte du nouveau monde, qu'il commença à décheoir. Les Portugais le trouverent encore dans un état florissant, au tems de leurs premières conquêtes sur cette côte; & il se fait encore de la même manière, mais avec peu de vigueur du côté du Cap Nègre, sur l'Océan Atlantique. C'est de-là, c'est des environs du Cap Nègre, qu'il faudroit partir pour commencer les découvertes dans l'intérieur de la Péninsule d'Afrique, & sur les deux côtés du Tropique du Sud. L'on trouveroit probablement par-tout de la protection & des secours dans ce grand trajet, & on n'auroit besoin que d'un peu d'intelligence du langage.

(1) Ils se nomment aussi Agaazi, ou Agagi. Ils ont envahi le Royaume de Congo, au Sud de la ligne, sur la mer Atlantique, ainsi que cette partie du Royaume d'Adel & de l'Abyssinie, qu'ils occupent sur l'Océan Indien.—Purch., lib. 2, chap. 4, sect. 8.

Quand cette multitude d'hommes n'eut plus d'occupation ni pour ses bestiaux, ni pour elle-même, elle abandonna son pays natal, & se jeta du côté du Nord, où elle se trouva auprès de la ligne, enveloppée par la pluie, le froid & des nuages qui ne lui laissoient presque jamais voir le soleil. Impatiens de cet affreux climat, ces hommes s'avancerent encore plus loin; &, vers l'an 1537, ils se déborderent dans la Province de *Bali*, & quitterent bientôt l'usage de leurs chameaux pour monter à cheval. A présent, ils sont tous Cavaliers. Je ne m'étendrai pas en ce moment davantage sur ce qui les regarde, parce que je serai obligé d'en faire souvent mention dans le cours de mon Voyage.

Les Falasha sont aussi un Peuple de l'Abyssinie, qui a son langage particulier, dont je donnerai également un échantillon. L'histoire des Falasha paroît très-curieuse. Cependant je ne peux pas plus dire d'eux que des Galla, qu'ils faisoient partie des Nations, qui s'enfuirent de la Palestine aux approches de *Josué*. Ils ont toujours été, & ils sont encore Juifs. Ils conservent des traditions de leur origine, & des causes qui les obligerent de se séparer de leurs Compatriotes; traditions que je rapporterai, lorsque je parlerai de la traduction de l'Ecriture-Sainte.

Plein du desir de satisfaire ceux qui sont curieux de l'étude & de l'histoire des langues, je me suis procuré, avec beaucoup de peine & de difficulté, le livre entier des Cantiques, traduit dans les différens idiômes de ces Nations, par des Prêtres qui étoient regardés comme les plus capables d'un pareil travail. Comme cette barbare Polyglotte est trop volumineuse pour être insérée ici, je me contenterai de copier six versets du pre-

mier chapitre, dans chaque langue. Mais l'ouvrage entier sera à la disposition des Savans, qui voudront consacrer leur tems à l'étudier; &, en conséquence, je l'ai déposé dans le Musæum Britannique, sous la garde de Sir Joseph Banks & de l'Evêque de Carlisle.

Ces *Convenæ* sont appellés; ainsi que je l'ai déjà dit, *Habesh*, ce qui signifie un nombre d'hommes de différentes Nations, qui se trouvent dans un même lieu. L'Ecriture leur a donné ce nom, qui, quoique mal traduit, exprime précisément tant en Ethiopien qu'en Hébreu, le mot *Convenæ*. La traduction Angloise les appelle le Peuple mêlé (1); ce qui est d'autant plus erronné qu'on auroit dû dire plutôt le Peuple séparé, car quoiqu'établis dans le même endroit, ils ne se mêlent jamais, ce qu'exprime striĉtement le mot *Convenæ*.

Parmi les divers habitans, qui possédoient l'Abyssinie depuis ses limites Méridionales jusques au Tropique du Cancer, ou aux frontières de l'Egypte, il y avoit d'abord les descendans de Cush, Peuple policé & demeurant dans des Villes, après avoir été Troglodites & avoir vécu dans des Cavernes; ensuite les Pasteurs. Après ceux-ci venoient enfin les Nations, que nous croyons être sorties de la Palestine, les Amhara, les Agow de Damot, les Agow de Tchéra, les Gafat.

Les Interprètes, moins instruits des détails historiques de ces contrées que les Prophètes, ont, par ignorance, ou par inatten-

(1) Jerem., chap. 13, vers. 23. — Ibid, chap 25, vers. 24. — Ezech., chap. 30, vers. 5.

tion, répandu sur leurs traductions, une obscurité qui n'est sûrement point dans le texte. L'Ecriture, en parlant de tout ces Peuples, les décrit d'une manière caractéristique & qui auroit dû empêcher qu'on ne les confondît. S'ils ont occasionné des doutes & des difficultés, c'est uniquement la faute des Traducteurs, & sur-tout des Septante.

QUAND Moïse revint avec sa femme Zipporah, fille du Souverain des Pasteurs de Madian, lesquels alloient prendre les marchandises de l'Inde, à Saba, pour les porter dans la Palestine, & qui étoient établis dans l'Idumée, c'est-à-dire, dans l'Arabie, auprès d'Edom, où ils tenoient leur principale foire, Aaron, & Miriam, sa sœur, chercherent querelle à Moïse pour avoir pris une épouse, laquelle, dit le Traducteur, étoit Ethiopienne (1). Mais ce motif eût été insensé. Moïse n'étoit qu'un fugitif, lorsqu'il épousa Zipporah; & Zipporah avoit pour pere le Grand-Prêtre de Madian, Chef de tout un Peuple. De plus, elle étoit aussi Juive (2), & sûrement plus attentive alors à conserver les préceptes de la loi des Juifs, que Moïse lui-même. Il ne pouvoit donc y avoir en cela aucune raison qui parlât contre Zipporah, qui sembloit certainement, à tous égards, supérieure à Moïse. Mais si les Traducteurs avoient rendu ce passage, en disant qu'Aaron & Miriam firent une querelle à Moïse pour avoir épousé une *Négresse*, une *Maure noire*, le reproche eût été fondé. En effet, quelque mérite particulier qu'eût Zipporah, & qu'on pût reconnoître par la suite, elle dut paroître au premier abord, une de ces femmes *étrangères*, de ces payennes avec lesquelles

(1) Nomb. chap. 12, vers. 1.
(2) Exod., chap. 4, vers. 25.

il étoit

il étoitdefendu de se marier. En outre, malgré le désavantage de leur couleur, les Négresses furent, dans tous les tems, recherchées par des hommes qui vouloient des compagnes de plaisir & de luxure, plutôt que par des Législateurs, des Chefs, qui ne prenoient que des épouses dignes d'eux.

Je citerai, pour second exemple, Zérah de Gérar (1), qui vint pour combattre Asa, Roi d'Israël, avec une armée d'un million d'hommes & trois cens chariots; & cette querelle semble avoir été décidée en un moment.

Gérar étoit un petit District; qui ne produisoit que des Acacias, arbre d'où découle la gomme arabique & dont il a tiré son nom. Il n'y avoit, dans ce canton, d'autre eau, que celle de quelques puits, qu'Abraham (2) y creusa, & qui occasionnerent plusieurs débats entre lui & les habitans du pays; qui voulurent le priver de ses puits, comme d'un trésor.

Abraham & son frere Lot, à leur retour d'Egypte; ne purent, quoiqu'ils ne fussent que de pauvres Pasteurs, subsister ensemble dans le pays de Gérar; parce qu'ils y manquoient d'eau & de pâturage, & ils se séparerent d'un commun accord (3).

Or on doit avouer que; comme il n'y a point de miracle

(1) Chron., chap. 14, verf. 9.

(2) Genef., chap. 21, verf. 30.

(3) Genef., chap. 13, verf. 6 & 9.

annoncé, Hérodote ne nous offre pas une fable plus invraisemblable que ce passage de la traduction de la Bible. Les Traducteurs appellent Zérah un Ethiopien, ce qui signifie qu'il vivoit en Arabie, où il demeuroit effectivement, séjour qui ne lui donnoit pas plus d'avantage, ou bien qu'il étoit étranger & qu'il sortoit originairement des contrées situées au-dessus de l'Egypte. Mais de quel pays qu'il soit, il lui auroit été impossible de rassembler un million d'hommes, c'est-à-dire, une des plus grandes armées, qui aient jamais couvert la face de la terre; & il n'eût pas pu les nourrir quand il leur auroit fait manger tous les Acacias, qui croissoient dans son petit territoire. Il y a plus; il n'auroit pas eu de quoi donner un seul coup d'eau à boire par jour à chaque homme en prenant celle qui étoit dans tous ses puits.

Ce passage semble fournir un grand triomphe à l'irréligion; parce qu'ainsi que je l'ai remarqué, il n'y est point annoncé de miracle. Mais si on avoit traduit que Zérah étoit un Maure, un Cushite Nègre, un Prince des Cushites, qui faisoit le commerce de l'Isthme, un Pasteur Ethiopien enfin, la difficulté s'évanouissoit. Vingt Couriers montés sur des chameaux, pouvoient faire rassembler, en très-peu de tems, un million d'hommes; & comme Zérah étoit l'agresseur, il étoit le maître de choisir le moment qui lui convenoit le mieux pour l'attaque. Chacun de ces Pasteurs portant avec lui sa provision d'eau & de farine, suivant l'invariable coutume du pays, auroit pu combattre Asa à Gérar, sans coûter à Zérah, ni un morceau de pain, ni une pinte d'eau.

Un passage dont je ferai aussi mention est celui-ci: « Le

» labourage de l'Egypte, & les marchandises de l'Ethiopie & » des Sabéens, hommes de haute taille, reviendront chez toi, » & t'appartiendront (1). » Ici les différentes Nations sont très-distinctement & séparément caractérisées : mais tout le sens du passage auroit été perdu, si la situation de ces différentes Nations n'avoit pas été parfaitement connue, ou si les Sabéens n'avoient pas été mentionnés séparément, car les Sabéens & les Cushites étoient certainement Ethiopiens. Ce verset signifie donc que le fruit de l'agriculture d'Egypte, c'est-à-dire, le bled, & les productions du Nègre, l'or, l'argent, l'ivoire, & les parfums, seroient portés par les Pasteurs Sabéens, Nation très-puissante, qui se joindroit au Peuple de Dieu.

EZÉCHIEL dit (2) : « Et ils connoîtront que je suis le Seigneur, lorsque j'aurai allumé un grand feu en Egypte, & » que tous ses défenseurs seront consumés. » — « En ce jour, » j'enverrai des vaisseaux avec des Messagers pour épouvanter » les insolens Ethiopiens. » — Alors Nébuchadnezzar étoit prêt à détruire l'Egypte (3), depuis les frontières de la Palestine jusques aux montagnes, qui sont au-dessus d'Atbara, première résidence des Cushites. Entre ce pays & l'Egypte, il y a un grand désert. Le pays qui est au-delà, étoit possédé par un demi-million d'hommes. Le Cushite, ou Nègre marchand, étoit par conséquent tranquille, il ne craignoit point d'être attaqué par terre ; mais la mer restoit ouverte. Il n'avoit point des

(1) Isaïe, chap. 45, vers. 14.

(2) Ezech., chap. 30, vers. 8 & 9.

(3) Ezech., chap. 29, vers. 10.

défenseurs de ce côté-là ; & des Messagers venus sur des vaisseaux, pouvoient avoir un accès libre chez lui, afin de le tenir en alarmes & d'empêcher qu'il ne marchât en Egypte contre Nébuchadnezzar, & qu'il n'interrompît l'exécution des desseins pour lesquels Dieu avoit armé ce Conquérant.

Mais rien de tout cela n'est exprimé dans la traduction de la Bible, qui rend *Cush* par Ethiopien. Les Ethiopiens les plus rapprochés de Nébuchadnezzar, les plus puissans, les plus capables de l'arrêter dans ses conquêtes, étoient les Pasteurs Ethiopiens de la Thébaïde ; & certainement ils n'avoient point à craindre de vaisseaux. Mais ces Pasteurs qui vivoient à côté du Théâtre, où devoient s'exécuter les scènes sanglantes préparées par Nébuchadnezzar, étoient ennemis des Cushites, habitans des Villes. Ils les avoient eux-mêmes vaincus plusieurs fois. Ainsi, ils n'avoient d'autre envie que de rester tranquilles spectateurs de leur destruction.

Le même Prophète parle des Cushites dans plusieurs autres endroits, comme d'une Nation commerçante, qui vivoit en bonne intelligence avec les habitans des Villes d'Egypte, & indépendante des Pasteurs, qui étoient réellement leurs ennemis, tant par rapport à la *défense de leurs mœurs, qu'à celle de leur* religion. — « Et le glaive se promenera sur l'Egypte, & une » grande douleur se ressentira en Ethiopie, quand l'Egypte tom» bera sous les coups de la mort. » — C'est donc, comme je l'ai déjà dit, l'Ethiopie qui est la basse contrée des Pasteurs les

(1) Ezech., chap. 30, vers. 4.

plus près de l'Egypte; mais ceux-ci n'avoient rien de commun avec les Cushites qui habitoient les Villes Egyptiennes. C'étoient les autres Cushites d'Ethiopie, qui étoient marchands & qui demeuroient dans des Cités, lesquels devoient s'affliger pour le peuple d'Egypte.

Je ne citerai plus qu'un seul passage. « L'Ethiopien peut-» il changer sa couleur, ou le Léopard sa peau mouchetée (1)? » —Ici Cush est rendu par Ethiopien; & plusieurs Ethiopiens étant blancs, on ne voit pas pourquoi ce Peuple a été choisi plutôt qu'un autre, pour servir d'exemple de ce que le Prophète veut exprimer. Mais si Cush avoit été traduit par Nègre, ou Maure noir, l'idée de Jérémie auroit été bien comprise; le Nègre peut-il changer sa couleur, ou le Léopard sa peau mouchetée?

Jérémie (2) parle des Chefs du Peuple mélangé qui demeuroit dans les déserts. Ezéchiel dit aussi (3) qu'ils étoient indépendans de tous les autres, tant Cushites que Pasteurs, ou Libyens leurs voisins, & il les désigne par le nom de Peuple mélangé. Isaïe (4) les appelle « une Nation dispersée, & dé-» pouillée de sa peau; un Peuple terrible depuis son origine » jusqu'à ce moment; une Nation rejettée, foulée aux pieds;

(1) Jérémie, chap. 13, vers. 23.

(2) Ibid, chap. 25, vers. 24.

(3) Ezech., chap. 30, vers. 5.

(4) Isaïe, chap. 18, vers. 2.

„ & dont la rivière a gâté les terres. „ Voilà assurément une description caractéristique, qui explique qu'ils avoient été chassés de leur Patrie, & que le lieu de leur nouvel établissement avoit souffert peu de tems auparavant les ravages d'un déluge.





CHAPITRE III.

Origine des caractères ou lettres. — L'Ethiopien est le premier langage. — De quelle manière, & pour quel dessein les lettres hébraïques furent formées.

L'ON DOIT observer que j'ai déjà dit, en parlant du langage des Habesh, ou des Peuples mêlés d'Abyssinie qu'ils n'ont point de caractères qui leur soient propres; mais que, quand ils écrivent, ce qui est très-rare, il faut qu'ils se servent de l'alphabet Geez. Cependant Kircher dit qu'on trouve deux caractères en Abyssinie; & il nomme l'un le Syriaque ancien & sacré, & l'autre le vulgaire, ou le Geez commun, dont je parle à présent. Mais c'est certainement une méprise. Je ne sache pas qu'il y ait jamais eu là plus de deux caractères originaux venant d'Egypte. Le premier est le Geez, le second le Saïtique; & tous deux sont les plus anciens caractères du monde, & dérivent des hiéroglyphes.

QUOIQU'IL me soit impossible d'éviter de dire ici quelque chose concernant l'origine des langues, l'on ne doit pas s'attendre que je veuille me conformer aux opinions à la mode, qu'on a débitées sur ce sujet, ni penser que toutes les anciennes divinités du Paganisme, sont les Patriarches du vieux Testament. Malgré tout le respect que j'ai pour Sanchoniaton, & pour ceux qui ont adopté ses idées, je ne croirai pas plus qu'Osiris, le

premier Roi d'Egypte, ait exiſté, & que Tot fut ſon Miniſtre; que je ne puis croire que Saturne étoit le Patriarche Abraham, Rachel, Minerve, & Lia., Venus. Je ne veux point fatiguer mes Lecteurs de raiſons inutiles. Mais ſi Oſiris étoit un perſonnage réel, s'il étoit Roi d'Egypte & que Tot fût ſon Miniſtre ou ſon Secrétaire, certainement ils voyagerent dans de bonnes intentions, puiſque tous les Peuples de l'Europe & de l'Aſie; ſemblent s'accorder pour dire que ces deux perſonnages furent les premiers qui leur communiquerent eux-mêmes les lettres & l'art d'écrire, quoiqu'à la vérité à des époques tres-différentes & très-éloignées.

Thèbes fut bâtie par une colonie d'Ethiopiens, qui ſortoient de Siré, la Ville de Séir, ou de la canicule. Diodore de Sicile dit que les Grecs, en mettant un O devant Siris, avoient rendu ce mot inintelligible pour les Egyptiens. Siris étoit donc Oſiris; mais il n'étoit ni le ſoleil, ni Abraham, ni un perſonnage réel. C'étoit l'étoile Sirius, ou la canicule; déſignée ſous la figure d'un chien, à cauſe de l'avertiſſement qu'il donnoit à Atbara, où furent faites les premières obſervations de ſon lever héliaque, ou de ſon dégagement des rayons du ſoleil, qui le rendoit facilement perceptible à l'œil nud. C'étoit encore l'aboyant Anubis, & on comparoît figurément ſon premier aſpect au jappement d'un chien, parce qu'il annonçoit qu'on ſe préparât à la prochaine inondation. Je penſe donc que ce fut le premier hiéroglyphe, & qu'Iſis, Oſiris & Tot, furent enſuite des inventions qui s'y rapportoient. Je ſuis d'autant mieux fondé à avancer cela; que, dans tout, Axum, qui fut jadis une grande Ville, il n'y avoit pas un ſeul autre hiéroglyphe que le chien, autant que j'en ai pu juger par les fragmens

fragmens grossiers des figures de cet animal, représenté en différentes postures, & qu'on distingue facilement parmi les ruines sur tous les piedestaux.

Il n'y a nul doute que non pas l'Astronomie, mais les hiéroglyphes furent inventés à Thèbes, où la théorie de la constellation du chien fut particulièrement étudiée, à cause des rapports qu'elle avoit avec l'année rurale des Egyptiens. Ptolémée (1) nous a conservé l'observation d'une ascension héliaque de Sirius, le quatrième jour après le solstice d'été, qui répond à l'an 2250, avant Jesus-Christ; & il y a de très-fortes raisons de croire que, long-tems avant cette époque, les Thébains étoient de bons Astronomes (2). De plus, on peut penser que ceci donne à Thèbes une bien plus haute antiquité, que ne lui en attribue la chronique d'Axum, que j'ai citée.

Les observations astronomiques, peuvent servir à jamais & plus elles sont anciennes, plus elles sont utiles & précieuses. Celles de la plus haute antiquité pourroient être profitables pour les Astronomes de nos jours, puisque Newton en appelle à celles du Centaure Chiron. On peut certainement trouver, dans un certain nombre de siècles, des équations, qui, à cause de la petitesse des quantités, peuvent quelquefois avoir échappé à l'attention la plus scrupuleuse de deux ou trois générations; &, d'après un tableau comparatif des cieux depuis une longue série d'âges, on appercevroit beaucoup d'altérations dans le firmament, d'anciennes étoiles presqu'éteintes, & de nouvelles com-

(1) Uranologion. P. Petau.
(2) Banbridge. Ann. Canicul.

vu davantage, j'ai constamment trouvé la répétition des mêmes figures, ce qui prouve clairement & incontestablement qu'ils se rapportent à l'histoire du Nil, à ses différentes périodes d'accroissement & de décroissement, à la manière de le mesurer aux vents d'Eté ; en un mot, nous ne pouvons pas supposer que, dans des observations semblables à celles que nous trouvons chaque jour dans nos Almanachs, on abandonnât un sens clair, dont l'avantage étoit évident, pour donner différentes significations aux hiéroglyphes, dont on ne laissoit point la clef, & dont par conséquent on devoit prévoir l'inutilité.

Je me contenterai en parcourant un champ si vaste, de m'arrêter un moment sur un fameux personnage *hiéroglyphique*, le Secrétaire d'Osiris, Tot, dont je vais essayer d'expliquer les fonctions. Si je me trompe, je ne serai pas seul : mais je donne mon opinion comme m'étant propre, & je la soumets de bon cœur au jugement des personnes plus savantes que moi. Le mot *Tot* est Ethiopien, & il n'y a presque point de doute qu'il ne signifie la canicule. C'étoit le nom qu'on donnoit au premier mois de l'année Egyptienne. Les habitans de la Province de Siré s'en servent à désigner une Idole composée de différentes parties hétérogènes ; & c'est le seul sens qu'il ait dans plusieurs de leurs livres. Ainsi, un homme n'est point un Tot : mais le corps d'un homme nud, avec une tête de chien, une tête d'âne, ou un serpent au lieu d'une tête, est un Tot. Suivant le sens de ce mot, c'est, j'imagine, un Almanach, ou un tableau des phénomènes célestes, qui doivent arriver dans un tems limité & qu'on expose pour l'utilité du public ; & plus il comprend de tems, plus il est chargé d'emblêmes, ou de signes, qui marquent les observations.



Benard Direxit.

Figure d'un Pierre repreſentant un TOT trouvé à AXUM.

INDÉPENDAMMENT de plusieurs autres caractères ou figures, le Tot ordinaire tient, je crois, dans sa main, une croix avec une anse, qu'on nomme *Crux Ansata;* ce qui a occasionné beaucoup de conjectures parmi ceux qui ont voulu expliquer les hiéroglyphes. Cette croix attachée à un cercle, est supposée désigner les quatre élémens, & l'influence que le soleil a sur eux. Jamblique (1) prétend que la croix, dans la main de Tot, est le nom de l'Etre Divin, qui se répand dans tout l'Univers. Sozomène (2) croit que c'est un symbole de la vie à venir, & l'ineffable image de l'éternité. Mais quelques autres, étrange différence! ont osé dire que c'étoit le Phallus, ou l'emblême de la génération, tandis qu'un dernier déchiffreur (3) n'y a vu que la boussole des Marins. Mon sentiment, au contraire, est que c'étoit une figure exposée en public, pour les raisons que j'ai démontrées. La croix avec une anse, que cette figure tenoit dans la main, n'étoit autre chose que le monograme de son nom TO, & T•T signifioit Tot, de même que nous écrivons le mot Almanach sur la collection des révolutions célestes, qui doivent avoir lieu dans l'année.

LE changement de ces emblêmes & leur multitude obligeoit de les resserrer, & c'est conséquemment ce qui produisit l'altération des formes originales. Alors un style, ou un petit instrument plus facile à manier, fut tout ce qu'il falloit pour graver les petits *Tots*, au lieu des pesans outils, dont on s'étoit servi pour sculpter les grands. Mais enfin les hommes s'accou-

(1) Jamblich. de Myst., sect. 8, cap. 5.
(2) Sozomen, Eccles., hist., lib. 7, cap. 15.
(3) Herw., Theolog. Ethnica, p. 11.

tumerent tellement à cette altération, qu'ils connoissoient mieux ce qu'elle désignoit, qu'ils ne l'auroient reconnu sous les formes primitives, & les nouvelles gravures devinrent de préférence aux figures originales, ce que nous pouvons appeller les premiers élémens ou les racines de l'Ecriture.

L'on verra par la suite, dans l'histoire que j'ai tracée, des guerres civiles de l'Abyssinie, que le Roi forcé, par une rebellion de ses Sujets, de se retirer dans la province de Tigré; étant à Axum, trouva une pierre couverte d'hiéroglyphes, qu'il imagina d'après plusieurs recherches d'inscriptions, qu'il m'avoit vu faire, & d'après les conversations que j'avois eues avec lui; pouvoir me convenir. Rempli de cette bonté vraiment magnanime, de cette attention, dont il m'honora pendant tout le tems que je demeurai dans ses Etats, il porta cette pierre avec lui, quand il revint de Tigré, & qu'il fut rétabli sur le trône de Gondar.

Ce morceau est, ce me semble, un de ces Tots particuliers; un de ces Almanachs portatifs de l'espèce la plus curieuse. Toute la pierre n'a que quatorze pouces de long & six de large; & sa base est de trois pouces de hauteur, projetée en dehors du bloc & couverte d'hiéroglyphes. Une figure d'homme nud est montée sur un crocodile, & a la tête tournée d'un côté opposé à celle de l'animal. Il a aussi à chacune de ses mains, deux serpens & un scorpion, qu'il tient tous par la queue; dans sa main droite est un nœud coulant auquel pend un bélier. Dans la gauche un lion, qu'il tient par la queue. La figure est en relief; & elle porte sur sa tête un bonnet pareil à celui qu'on met ordinairement sur celle qui représente la

Déesse Isis. Tout autour de la figure, la façade de pierre sur laquelle on l'a sculptée, est couverte d'un grand nombre d'hiéroglyphes de toute espèce. Au-dessus il y a une image bien remarquable ; c'est une tête de vieillard, dont les traits sont fortement dessinés, & la barbe très-épaisse, & qui est coëffé d'un bonnet rayé. Je crois qu'elle représente le Cnuph, ou l'ame du monde (1), quoiqu'Apulée dise, avec peu de vraisemblance, qu'on ne la peignoit point comme une créature vivante. Le derrière de la pierre est divisé en huit compartimens (2), qui sont remplis de caractères hiéroglyphiques, tels qu'ils étoient tracés peu de tems avant qu'on leur donnât la figure entière de lettres. Il y en a plusieurs parfaitement bien formés. La croix avec l'anse est dans un des compartimens, & Tot dans un autre. Sur le bord précisément au-dessus de l'endroit brisé, il y a 1119, & ces chiffres sont si bien gravés qu'on pourroit les prendre, même de nos jours, pour un modèle de Caligraphie. 45 & 19, ainsi que quelques autres caractères arithmétiques, se trouvent dans les divers compartimens, parmi les hiéroglyphes.

Je pense que cette pierre est une de ces sculptures, que les Egyptiens appelloient anciennement un livre ou un Almanach. On en exposoit sans doute la collection dans un lieu, où on pouvoit les voir facilement, afin de faire connoître au Peuple l'état des cieux, le cours des saisons, & les maladies qu'il avoit

---

(1) Animus Mundi.

(2) J'imagine que c'est à cause du climat qu'il n'y a que huit compartimens de marqués. Dans les quatre mois que duroient les pluies, les cieux étoient si couverts, qu'il étoit impossible de faire aucune découverte.

à redouter dans l'année, ainsi que nous le faisons dans nos Almanachs.

Hermès, dit-on, composa 36,535 livres. Probablement ils étoient de cette sorte, & ils devoient contenir les observations correspondantes, que les Astronomes avoient faites dans un certain tems à Méroë, à Ophir, à Axum, & à Thèbes, & qui étoient communiquées & publiées pour l'utilité générale. Porphire nous donne un détail particulier des Almanachs Egyptiens (1). « Ce que contiennent les Almanachs Egyptiens, » dit-il, n'est qu'une petite partie des institutions Hermaïques. » Ils ne parlent que du lever & du coucher de la lune, des » planètes, des étoiles & de leur influence, ainsi que de quel» ques avis sur les maladies. »

Il est très-remarquable qu'indépendamment du Tot, que je viens de décrire, il y en eut cinq ou six précisément les mêmes, à tous égards, qu'on avoit déjà déposés dans le Musæum Britannique. L'un d'eux, & le plus grand de tous, est fait de sycomore; les autres sont de métal. Lord Shelburne en a, m'a-t-on dit, un autre dans son cabinet que je n'ai point eu occasion de le voir. Mais je sais qu'il paroît qu'en sculptant ces figures, on a eu grand soin de les rendre légères & portatives; & leur ressemblance exacte prouve qu'on les destinoit à être exposées en différens lieux aux yeux du Peuple, & qu'elles n'étoient autre chose que des Almanachs Egyptiens.

Nul témoignage ne nous apprend que les lettres fussent

(1) Porphyry Epist. ad Anebonem.

connues



Benard Direxit.

TABLE D'HIÉROGLYPHES TROUVÉE À AXUM.

connues du tems de Noé; & toute recherche, à cet égard, feroit fans doute inutile. Cependant il me paroît très-difficile qu'aucune fociété adonnée à différens travaux puiffe fubfifter long-tems fans elles. Il n'y a point de doute, ce me femble, qu'elles n'aient été inventées bientôt après le déluge, & long-tems avant Moïfe, & qu'elles ne fuffent, du tems de ce Légiflateur, d'un ufage commun parmi les Peuples idolâtres.

Il me femble également probable que le premier alphabet étoit Ethiopien; qu'il fut d'abord formé d'hiéroglyphes, & enfuite de caractères plus courans, plus faciles à tracer, & plus propres à être appliqués aux affaires ordinaires. M. Fourmont eft tellement de cet avis, qu'il dit que trois lettres de l'alphabet Ethiopien ont encore évidemment un caractère hiéroglyphique, & que le Béta reffemble à la porte d'une maifon ou d'un Temple. Mais je me permettrai de lui obferver que les portes des maifons & des Temples, qu'on bâtiffoient dans les premiers tems, étoient quarrées, parce qu'on ne connoiffoit point alors les ceintres. Le Béta fut fait d'après les portes des premiers Troglodites, qui vivoient dans les montagnes. Ces portes étoient rondes & firent naître l'idée de faire des ceintres, lorfque l'architecture fe fut perfectionnée.

Quelques Auteurs ont attribué aux lettres une origine divine. Ils difent que Dieu même les enfeigna à Abraham. Mais ce fait n'eft confirmé nulle part, quoiqu'on ne puiffe nier que, d'après le témoignage de l'Ecriture, il paroît qu'il y avoit deux caractères connus de Moïfe, quand Dieu lui parla fur le Mont-Sinaï. Les deux premières tables de la loi furent écrites par le doigt de Dieu. Il n'eft point dit en quels caractères; mais

Moïse, qui les reçut pour les lire au Peuple, devoit sûrement les entendre. Quand il eut brisé ces tables, & qu'il eut un second entretien avec Dieu sur la montagne, au sujet de la loi, il en reçut l'ordre spécial d'écrire, non en caractères Egyptiens, ou hiéroglyphiques, mais en écriture courante, pareille aux caractères dont se servoient les Marchands Ethiopiens ; *pareille aux lettres d'un cachet*. C'est-à-dire, qu'il ne devoit point tracer une *peinture* en hiéroglyphes, qui représentassent la chose ; car la loi le défend, & les conséquences dangereuses que cela auroit produit étoient évidentes : mais il devoit écrire la loi en caractères courants, qui représentassent des sons, & non rien de ce qui étoit apparent dans le ciel ou sur la terre ; en lettres dont les Ismaélites, les Cushites & les Nations, qui faisoient le commerce des Indes, se servoient dès long-tems dans les affaires, en signant leurs envois, leurs marchés ; & c'est-là le sens de ces mots, PAREILLE AUX LETTRES D'UN CACHET.

D'APRÈS cela on voit clairement que ce n'est point Dieu, qui donna les lettres aux hommes, & que ce n'est point Moïse, qui en fut l'inventeur ; mais qu'avant la promulgation de la loi sur le Mont-Sinaï, Moïse connoissoit les deux différens caractères, qui existoient, parce qu'il avoit appris à les connoître en Egypte, & durant le long séjour qu'il avoit fait parmi les Cushites & les Pasteurs de l'Arabie pétrée. Il paroît aussi que l'Ecriture sacrée des Egyptiens étoit considérée comme profane & défendue aux Hébreux, & que les caractères vulgaires des Ethiopiens étoient les caractères sacrés des Juifs, & ceux dans lesquels leur loi fut d'abord écrite. Le texte est clair & précis. « Et les pierres, où seront les noms des enfans d'Israël, seront

» au nombre de douze conformément à ces noms, & gravées » comme un cachet ; & chaque pierre aura un nom conformé- » ment aux douze tribus (1). » Cela veut dire tout simplement, vous n'écrirez point suivant la manière employée jusqu'à ce jour, parce qu'elle induit le Peuple à tomber dans l'idolâtrie. Vous ne représenterez point Juda sous l'emblême d'un *lion*, Zabulon d'un *vaisseau*, Issachar d'un *âne* couché entre deux fardeaux. Mais, au lieu de parler aux yeux par des peintures, vous vous servirez de l'écriture vulgaire, dont se servent les Marchands, qui exprime des *sons*, non des *choses*. Ecrivez les noms de Juda, Zabulon, Issachar, en lettres telles que celles dont se servent les Marchands pour leurs affaires. Et sur la plaque d'or pur qu'Aaron portoit sur son sein, il étoit écrit dans le même alphabet, comme la gravure d'un cachet : SAINTETÉ AU SEIGNEUR (2).

CES cachets inventés en Orient, dès la plus haute antiquité, y sont encore d'un usage général, jusqu'à ce jour, & on les porte sur la main. On y lit toujours ou le nom de la personne, qui les porte, ou quelque sentence religieuse. Les Grecs, après les Egyptiens se servirent de la méthode hiéroglyphique, & ils gravèrent des figures sur leurs cachets. L'usage de l'une & de l'autre de ces manières a toujours été commun en Angleterre.

Nous trouvons ensuite qu'au lieu de se servir de pierre ou d'or, Moïse, pour plus de commodité, écrivit dans un livre. « Et ceci arriva quand Moïse se fut proposé d'écrire les paroles

(1) Exod., chap. 28, verf. 21.
(2) Ibid., chap. 28, verf. 36.

» de la loi dans un livre, jusqu'à ce qu'elles fussent ache-
» vées (1) : »

Certes, quoique Moïse n'ait inventé aucun caractère, il est probable qu'il en connoissoit deux, & qu'il s'en servit. Peut-être aussi essaya-il davantage; peut-être qu'il fit des altérations dans l'alphabet Ethiopien alors en usage, afin d'accroître la différence entre l'écriture, dont se servoit les Nations idolâtres & celle qu'il vouloit rendre particulière aux Juifs. Le premier changement fut d'écrire de droit à gauche; tandis que l'Ethiopien étoit & est encore aujourd'hui écrit de gauche à droit, ainsi que l'alpahabet hiéroglyphique (2). Le second fut de supprimer les points, qui, dans tous les tems, doivent avoir existé dans l'écriture Ethiopienne, & avoir fait partie des lettres avec lesquelles ils ont été sans doute inventés. Je ne vois même pas comment elle pourroit avoir été lue sans ces points. Aussi quelque chose qu'on prétende sur l'antiquité de l'application des points masorétiques; l'invention n'en est certainement pas nouvelle. Ils doivent au contraire avoir existé dès l'instant que le langage fut écrit.

Je présume que les changemens faits par Moïse, furent promptement adoptés après que la loi fut écrite, & qu'ils furent appliqués aux nouveaux caractères, parce que, peu de tems après, Moïse reçut l'ordre de Dieu de soumettre la loi au Peuple; ce qui auroit été parfaitement inutile, si les caractères n'avoient pas été assez familiers à tous les Juifs pour qu'ils pussent aisément les lire.

(1) Deut, chap. 31, vers. 24.
(2) Voyez les hiéroglyphes, dans les estampes qui les représentent.

Il me paroît aussi que les mots Ethiopiens sont toujours séparés, & qu'ils ne peuvent pas s'écrire ensemble, ou être joints comme les mots Hébreux ; & la réunion des mots l'un à l'autre, dans l'écriture hébraïque, doit avoir été faite exprès pour la rendre plus différente encore de l'écriture Ethiopienne. Quoiqu'il n'y ait réellement que peu de conformité entre les lettres Ethiopiennes & les lettres Hébraïques, & pas davantage entre ces dernières & les samaritaines, certes je crois que les langues de ces Nations ont eu jadis bien plus d'affinité que la différence de leur alphabet ne semble l'annoncer ; & c'est cette affinité primitive qui fait qu'un grand nombre de mots de l'Ancien-Testament n'ont réellement point de racine dans leur langue propre, & ne peuvent dériver d'une origine hébraïque : mais, dans l'Ethiopien, ces mots ont une origine claire, simple, sans équivoque, & l'on peut les y ramener & les en faire redescendre sans aucune difficulté.

Je terminerai ce que j'ai à dire sur ce sujet, en observant que l'alphabet Ethiopien renferme vingt-six lettres, dont chacune a une virgule ou un point, qui lui est annexé & qui en change le son ; de sorte que cela fait réellement cinquante-deux lettres très-distinctes. Mais il faut dire encore que cet alphabet n'avoit dans l'origine que vingt-cinq lettres ; le P latin lui manquoit, & on étoit obligé de lui substituer une autre lettre. Palus, par exemple, étoit appellé Taulus, Oulus ou Caulus. Petros se prononçoit Ketros.

Ensuite, les Ethiopiens remplacerent la lettre, dont ils avoient besoin par un T, & ils le mirent à la fin de leur alphabet en lui donnant la force du P, quoique ce ne fût en

effet que la répétition d'une même lettre plutôt qu'une invention. En outre, ils ont aussi vingt autres lettres de la nature des diphthongues, dont quelques-unes ne sont pas, j'imagine, de la même antiquité que les premières lettres de leur alphabet, mais ont été inventées dans les derniers siècles pour la commodité des Copistes.

L'on doit observer qu'en parlant à présent de l'Ethiopien ; j'entends parler seulement du Geez, ou de la langue des Pasteurs, dans laquelle sont composés les livres de cette Nation. De tous les autres langages qu'on parle en Abyssinie, aucun n'a des caractères qui lui soient propres. Mais lorsqu'après un long bannissement dans le pays de Shoa, la famille royale fut rappellée au Trône, & que l'on substitua l'Amharic au Geez dans la conversation, & pour l'usage vulgaire, on fut obligé d'ajouter sept caractères nouveaux afin de pouvoir exprimer tous les mots du nouveau langage. Cependant jamais aucun de leurs livres n'a été écrit qu'en pur Geez. Il y a même, dans le pays, une ancienne loi, maintenue par la tradition seulement, qui ordonne que quiconque osera tenter de traduire les Livres sacrés en Amharic, ou en quelqu'autre langue vulgaire, sera égorgé de la manière qu'on égorge les moutons, que sa maison sera rasée, & que toute sa famille sera vendue & réduite en esclavage. Aussi soit que la crainte de cette loi fût feinte ou véritable, on me l'opposa comme un grand obstacle, lorsque je voulus avoir les traductions du Cantique de Salomon, dont j'ai déjà dit que je donnerois ici quelques passages, pour faire connoître les divers langages des Peuples d'Abyssinie.

Le Geez est excessivement dur à prononcer & sans aucune

harmonie. Il est rempli des lettres D & T, auxquelles on donne un accent, qui ressemble à une sorte de bégayement. En considérant le peu de largeur du Golfe, qui sépare l'Abyssinie de l'Arabie, on n'est point étonné que les langues de ces deux pays aient beaucoup d'affinité. Le Geez n'est nullement difficile à apprendre pour ceux qui savent déjà quelqu'autre langue Orientale. J'ai remarqué plus haut que les racines de plusieurs mots Hébreux ne pouvoient se trouver que dans le Geez ; ainsi, je crois qu'il est indispensable qu'on l'étudie si l'on veut obtenir une intelligence un peu approndie de la langue hébraïque.

WEMMERS a composé un petit Dictionnaire Ethiopien, qui, malgré son peu d'étendue, est très-estimable ; & j'ai oui dire qu'il y en avoit divers autres, la plupart faits par des Prêtres catholiques. Mais le plus considérable & le plus savant de tous ces ouvrages est celui de Jacob Ludolf, Allemand très-instruit dans les langues Orientales. Ce Savant a aussi composé une grammaire pour le Geez, qu'il a publiée avec son Dictionnaire *in-folio*.

LA Grammaire de Ludolf, lue avec attention, est plus que suffisante, pour rendre une personne, d'une intelligence ordinaire, très-avancée dans la langue éthiopienne. Le même Auteur a aussi écrit un petit essai sur la Grammaire & le Dictionnaire du langage Amharic; essai qui, relativement au peu de secours qu'avoit Ludolf, prouve une capacité & des talens surprenans. Cependant il reste encore beaucoup à faire à cet égard; & il est très-difficile, à cause du défaut de livres en Amharic, de pouvoir porter à un certain degré de

profondeur les ouvrages, qu'on composera sur ce langage, à moins qu'un homme de génie, n'aille y consacrer son tems & son application dans le pays même. L'Amharic n'est ni plus difficile que le Géez, ni moins rapproché de l'hébreu, & de l'arabe; mais la prononciation en est plus harmonieuse.



CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Observations sur les vents alisés, & sur les moussons. — De la manière dont on se servoit de ces vents pour le voyage d'Ophir & de Tarshish.

Ce qui est vraiment triste, & qui montre bien la vanité des entreprises humaines, c'est qu'il m'ait fallu employer les chapitres précédens à tirer du sein de l'oubli l'histoire de ces Nations, qui les premières ont habité la terre, & qui non-seulement ont connu les élémens des lettres, mais porté toutes sortes d'Etudes, de Sciences & d'Arts, jusques à la plus haute perfection. Nous voyons que ces Arts & ces Sciences avoient jeté en Orient des racines profondes, & qu'ils n'en ont pas été aisément extirpés. Le premier & le plus funeste coup, qu'ils reçurent, fut la destruction de Thèbes, & de ses Rois, lorsque les Pasteurs, commandés par Salatis, s'emparerent de l'Egypte. Les Sciences & les Arts furent alors renversés de fond en comble. On les releva : mais ils éprouverent encore un nouvel échec, quand les Pasteurs ayant à leur tête Sabaco, revinrent faire la conquête de la Thébaïde. Enfin leur troisième chûte eut lieu, lorsque l'Empire de la Basse-Egypte, & non, je crois, celui de la Thébaïde, fut transféré à Memphis & que cette Ville fut prise, comme le racontent les Anciens Historiens, par les seuls Pasteurs d'Abaris ou du Delta, quoiqu'il soit peu probable, que, pour une chose aussi agréable aux

Pasteurs que le renversement d'une Ville, toute la Nation ne leur ait pas prêté son assistance.

Ce sont-là, je pense, les principales époques de la décadence des Arts & des Sciences en Egypte. Quant aux invasions de Nébuchadnezzar & de ses Babyloniens, elles ne furent fatales qu'aux Villes & à leurs Habitans. Elles furent d'ailleurs passageres, & les conséquences n'en pouvoient être de longue durée. Les Prophéties en avoient annoncé à-la-fois, le commencement & la fin. La conquête des Assyriens ne fut qu'une expédition de pillage. L'Ecriture-Sainte elle-même nous apprend qu'elle ne devoit durer que quarante années seulement, la moitié de la vie d'un homme (1); & qu'elle étoit principalement destinée à dédommager Nébuchadnezzar des malheurs, qu'il avoit éprouvés au siège de Tyr, où les Habitans irrités détruisirent eux-mêmes leurs richesses, & priverent ce Conquérant du butin qu'il espéroit. Les Babyloniens étoient, après les Egyptiens, le Peuple le mieux policé; l'Egypte souffrit de leur rapacité, non de leur ignorance, au lieu qu'elle avoit eu à souffrir horriblement de l'ignorance des Pasteurs pendant tout le tems de leurs conquêtes.

Après la destruction de Thèbes, le commerce & probablement les Arts, s'enfuirent de l'Egypte pendant un certain tems, & se retirerent à Edom, Ville dont l'histoire nous est bien peu connue, mais qui étoit pourtant à cette époque, ainsi que son territoire, le pays le plus riche du monde. David, qui régnoit dans le voisinage de Sidon & de Tyr, appelle

(1) Ezech., chap. 29 vers. 11.

Edom, la Cité forte. « Qui me portera dans sa Cité forte ? » Qui me conduira dans Edom (1) ? »

David ; à la suite d'une ancienne querelle, & sans doute aussi à l'instigation des Tyriens ses amis, s'empara d'Edom, la détruisit & en dispersa les Habitans (2). Il étoit alors le guerrier le plus puissant du Continent. Tyr & Edom étoient rivales ; & le Prince Hébreu, en faisant la conquête de cette dernière Ville, qu'il unit à son Royaume, auroit anéanti le commerce, par les moyens mêmes qu'il employoit pour le cultiver & se l'approprier, si Tyr n'avoit pas été à même de succéder à Edom, & de rassembler ses Marins & ses Ouvriers, que la conquête avoit dispersés.

David prit possession de deux ports, Eloth & Ezion-Gaber ; d'où il fit avec beaucoup de succès, jusqu'à la fin de son règne, le commerce à Ophir & à Tarshish. Nous demeurons frappés d'étonnement quand nous réfléchissons aux sommes immenses que ce Prince reçut en si peu de tems des mines d'Ophir. Ce qu'il est rapporté que David (3) & ses fils, fournirent pour l'édification du Temple de Jérusalem, excède huit cens millions de notre monnoie, si toutefois le talent, dont l'Ecriture parle

(1) Pseaume 60, vers. 9, & Pseaume 108, vers. 10.

(2) Samuel, lib. 2, chap. 8, vers. 14. — Les Rois, lib. 1, chap. 11, vers. 15 & 16.

(3) Les Rois, lib. 1, chap. 9, vers. 26. Chron., lib. 2, chap. 8, v. 17. Chron, chap. 22, vers. 14, 15, 16, chap. 29, vers. 3, 4, 5, 6, 7. Trois mille talens hébraïques d'or, réduits en monnoie angloise, font vingt-un millions & six cens mille livres sterling; c'est-à-dire, cinq cens dix-huit millions quatre cens mille livres tournois.

en cet endroit, étoit le talent Hébraïque (1), & non un poids qui eût la même dénomination, dont la valeur fût moindre, & qu'on réservât spécialement pour le commerce de ces métaux précieux, l'or & l'argent. Peut-être étoit-ce un poids *Indien* ou Africain, d'abord particulier aux mines mêmes, où l'on alloit chercher l'or, & approprié à cette riche marchandise, ainsi que nous avons substitué en Angleterre pour *les* mêmes matières un poids qui a un quart de moins que le poids ordinaire (2).

SALOMON, qui monta sur le Trône après David son pere, succéda également à l'amitié que David avoit contractée avec Hiram, Roi de Tyr. Salomon visita en personne Eloth & Ezion-Gaber (3), & les fortifia. Il rassembla un grand nombre de Pilotes & de gens de mer qui s'étoient enfuis d'Edom, lorsque son pere en avoit fait la conquête, & dont la plupart s'étoient retirés à Tyr & à Sidon, les deux seules Villes commerçantes de la Méditerranée. Hiram lui fournit beaucoup de matelots: mais les matelots de Tyr, n'étoient pas capables d'exécuter les projets de Salomon, s'ils n'eussent pas été dirigés par des Pilotes & des Marins accoutumés à la navigation du Golfe

(1) La valeur du talent hébraïque est spécifiée dans *l'Exode*, *chap.* 38, *vers.* 25, 26. Car 603,550 personnes étant taxées à un demi-sicle chacune, elles doivent avoir payé en tout 301,775 *sicles*; & cette somme, est-il *dit*, montoit à 100 talens & 1775 sicles. *Déduisez* les deux dernières sommes, & il restera 300,000 sicles qui, *divisés par* 100, feront 3000 sicles pour chaque talent.

(2 Il y a, dans l'original, notre once *Troy*, différente de l'*Averdupoise*. Le *Troy* est un poids anglois qui a 12 onces, & l'*Averdupoise* en a 16. (*N. du T.*)

(3) Chronique, chap. 8, vers. 17.

d'Arabie & de l'Océan Indien; des hommes enfin, tels qu'étoient ceux qui vivoient autrefois à Edom, & que le Roi des Juifs venoit de recueillir à Eloth & à Ezion-Gaber.

La navigation de la mer Rouge étoit bien différente, à tous égards, de celle de la Méditerranée; car la Méditerranée peut être regardée, en comparaison de la mer Rouge, comme un paisible étang, dont les rivages sont très-peu écartés l'un de l'autre. D'ailleurs cette petite étendue de mer est si remplie d'Isles, que le Pilote avoit besoin de plus d'art & d'habileté pour éviter la terre, que pour l'aborder. Elle est de plus sujette à des vents variables, puisqu'elle se trouve au Nord des 30° de latitude, limites que la Providence a données à ces vents sur toute la circonférence du Golfe. La navigation de l'Océan Indien est gouvernée par des loix plus régulières, plus commodes pour les Marins, & très-différentes de celles auxquelles la Méditerranée est soumise. Mais, avant d'aller plus loin, il est nécessaire d'expliquer ce phénomène.

Tous ceux qui connoissent un peu l'histoire d'Egypte, savent que les vents du Nord y règnent pendant les six mois de la plus grande chaleur, & qu'on les y nomme les vents Etésiens, ou les vents d'Eté. Ces vents balayent la vallée du Nord au Sud qui est la direction de l'Egypte, ainsi que celle du Nil, qui la partage. Les deux chaînes de montagnes, qui bordent l'Egypte à l'Orient & à l'Occident, forcent le vent de suivre cette direction précise.

Il est naturel de penser qu'il en seroit de même pour le Golfe d'Arabie, si cette mer étroite avoit une direction pa-

rallèle à la terre d'Egypte, c'est-à-dire, du Septentrion au Midi. Cependant le Golfe d'Arabie, ou ce que nous appellons la mer Rouge, s'étend presque du Nord-Ouest au Sud-Est, depuis Suez jusques à Moka. Là, elle tourne & va presque de l'Est à l'Ouest, jusques à sa jonction avec l'Océan Indien par le détroit de Babel-mandeb, ainsi que je l'ai déjà dit; & on pourra mieux le voir encore en consultant la Carte.

Ainsi les vents Etésiens, qui sont directement Nord en Egypte, prennent ici la direction du Golfe, & soufflent avec force dans cette direction pendant tout l'Eté; c'est-à-dire, que, depuis le mois d'Avril jusques au mois d'Octobre, le vent règne du Nord-Ouest sur toute l'étendue de la mer Rouge, en remontant jusques au détroit, & que de Novembre en Mars, il est directement contraire, & descend le Golfe depuis le détroit de Babel-mandeb jusques à l'Isthme de Suez.

Ces vents sont appellés par quelques personnes les vents alisés: mais c'est par erreur qu'on leur a donné ce nom, qui peut servir à répandre de la confusion dans les relations & à les rendre inintelligibles. Le vent alisé est un vent qui souffle pendant tout le cours de l'année, & qui a toujours soufflé du même point de l'Horizon, tel le vent de Sud-Ouest, au Sud de la ligne, règne sur l'Océan pacifique & sur l'Océan Indien. Mais, au contraire, les vents dont nous parlons à présent s'appellent moussons. Chaque année, ils soufflent régulièrement six mois du Nord & six mois du Sud sur le Golfe d'Arabie; tandis que sur l'Océan Indien au-delà du détroit de Babel-mandeb, leur direction est précisément opposée pendant le même tems; c'est-à-dire, que, pendant l'Eté, ils viennent du Sud,

& pendant l'hiver, ils viennent du Nord, avec une légere inclinaison à l'Est ou à l'Oueſt.

L'on obſervera donc qu'un vaiſſeau partant de Suez ou du Golfe de l'Elan, dans quelque mois d'Eté que ce ſoit, rencontrera un vent de Nord-Oueſt très-violent, qui le portera directement du Golfe à Moka. A Moka, la côte va de l'Orient à l'Occident, juſques au détroit de Babel-mandeb; ainſi, le vaiſſeau parti de Moka aura, pendant un court eſpace de chemin, des vents variables, mais la plupart du tems ſoufflant de l'Oueſt; & ces vents le conduiront bientôt au détroit. Il n'a donc plus beſoin de la mouſſon du Golfe, qui venoit du Nord, & quand il a paſſé dans l'Océan Indien, il rencontre une autre mouſſon directement oppoſée, pendant les ſix mois d'Eté, à celle qui l'avoit favoriſé ſur la mer. Cette mouſſon ne lui eſt pas moins favorable. Elle ſouffle du Sud-Oueſt, & le porte à pleines voiles, ſans aucun délai, ſans aucun obſtacle, dans quelque port de l'Inde, qu'il veuille aller.

A ſon retour, il a le même avantage. Il fait voile pendant les mois d'hiver avec la mouſſon propre à cet Océan, qui ſouffle alors du Nord-Eſt, & qui le conduit au détroit de Babel-mandeb; le détroit franchi, il trouve dans le Golfe un vent de Sud-Eſt directement contraire à celui qui eſt dans l'Océan; mais la route qu'il a beſoin de faire eſt contraire auſſi; & ce vent de Sud-Eſt, ſuivant la direction du Golfe, le mène à Suez, ou dans le Golfe de l'Elan, en quelqu'endroit enfin qu'il ait beſoin de ſe rendre. Juſques-là tout eſt ſimple, clair, aiſé à comprendre; & c'eſt-là la raiſon pour laquelle dans les premiers âges, le commerce de l'Inde ſe fit ſans aucune difficulté.

CEPENDANT il s'est élevé beaucoup de doutes sur le port, appellé *Ophir*, d'où l'on tira l'immense quantité d'or & d'argent, qui étoit nécessaire dans le tems, où l'on voulut se préparer à bâtir le Temple de Jérusalem. On n'a pas pu encore s'accorder sur la partie du monde, où étoit situé cet Ophir. Avec ce voyage, on en faisoit aussi un à Tarshish, qui éprouve les mêmes difficultés. La même flotte alloit dans ces deux endroits, pendant la même saison.

POUR reconnoître avec certitude le lieu où étoit Orphir, il est nécessaire d'examiner ce qu'en dit l'Ecriture; & de rassembler tout ce qui le décrit précisément, sans permettre que notre imagination nous emporte plus loin.

PREMIÈREMENT, pour aller faire le commerce à Ophir, on partoit du Golfe de l'Elan, & on traversoit l'Océan Indien.

SECONDEMENT, les retours étoient en or, argent & *ivoire*; mais principalement en argent (1).

TROISIÈMEMENT enfin, les flottes demeuroient pour aller & pour venir, précisément trois ans (2), & elles ne resterent jamais ni plus ni moins de tems dans ce voyage.

OR, si les flottes de Salomon partoient du Golfe de l'Elan pour l'Océan Indien, leur voyage exigeoit de toute nécessité qu'elles se servissent des moussons, parce qu'il ne règne point

(1) Rois, liv. 1, chap. 10, vers. 22.
(2) *Ibid.* & 2, chron., chap. 9, vers. 21.

d'autres vents

d'autres vents sur ces mers. Et ce qui prouve indubitablement qu'elles en profitoient, c'est le terme précis de trois ans, qu'elles mettoient pour se rendre à Ophir, & revenir à Ezion-Gaber. Car il est clair, de manière à n'avoir besoin ni de preuve, ni de l'appui d'aucun raisonnement, que si ce voyage avoit été fait avec des vents variables, on n'auroit jamais dû observer qu'il falloit un terme limité pour l'allée & pour la venue. Les flottes auroient pu retourner d'Ophir dans deux, trois, quatre ou cinq ans; & le terme fixe de trois ans auroit été impossible à observer, dans quelque endroit du Globe qu'eût pu être situé Ophir.

Ni l'Espagne, ni le Pérou ne pouvoit être Ophir. Pendant une partie du voyage qu'il eût fallu faire pour se rendre dans ces endroits, on auroit trouvé des vents variables, & conséquemment le retour en eût été incertain. L'Isle de Ceylan, dans les Indes Orientales, ne pouvoit pas non plus être Ophir. On s'y rend & on en revient, à la vérité avec les moussons: mais j'ai déjà démontré qu'un an est tout ce qu'il faut pour un pareil voyage. En outre, Ceylan a bien de l'ivoire: mais elle n'a ni or, ni argent; & quant à Saint-Domingue, elle ne possède, ni de l'argent, ni de l'ivoire.

Quand les Tyriens découvrirent l'Espagne, ils y trouverent une immense quantité d'argent, en masses énormes: mais ils le porterent à Tyr par la Méditerranée, & ils l'envoyerent ensuite par terre jusques sur la mer Rouge, afin de payer les marchandises qu'ils faisoient venir des Indes. Tarshish n'est pas non plus un port qu'on eût pu trouver dans aucun de ces voyages: ainsi.

cette partie de la description pêche, & d'ailleurs il n'y a pas non plus des Eléphans en Epagne.

Ce furent les mines d'Ophir, qui fournirent probablement de l'or en Orient, dans les premiers âges. Conséquemment il auroit dû paroître de grandes traces d'excavations. Cependant en aucun des endroits, dont nous venons de parler, on ne trouve de grandes marque de l'exploitation d'aucune mine. Les anciennes traces des mines d'argent, qui étoient en Espagne, sont à présent ignorées ; & il n'y a jamais eu de mines d'or.

Juan-Dos-Santos (1), moine Dominicain, dit que sur la côte d'Afrique, dans le Royaume de Sofala, situé vis-à-vis de l'Isle de Madagascar, il y a des mines d'or & d'argent, plus abondantes qu'aucune autre mine connue, sur-tout celles d'argent. Elles paroissent avoir été exploitées depuis les premiers siècles. Elles étoient encore ouvertes & on y travailloit, quand les Portugais conquirent cette partie de la Péninsule ; & vraisemblablement qu'on les a abandonnées depuis la découverte du Nouveau-Monde, plutôt par politique que par aucune autre raison.

Juan-Dos-Santos raconte qu'il aborda à Sofala en l'année 1586, & qu'il remonta la grande rivière de Cuama, où les moines de son Ordre desirant toujours d'être dans le voisinage de l'or, avoient placé leur Couvent. De-là il pénétra à environ deux cens lieues dans le pays, & il vit les mines d'or, qu'on exploitoit

(1) Voyez le Voyage de Dos-Santos, publié par Legrand.

alors dans la montagne d'Afura (1). A une distance considérable de ces mines, étoient les mines d'argent de Chicoua. Dans les unes & les autres, on trouve des excavations, qui paroissent très-anciennes; & auprès de ces divers endroits, les maisons des Rois sont actuellement faites de paille & de boue, tandis qu'il y subsiste encore des restes considérables de bâtimens, construits avec des pierres & de la chaux.

C'est une tradition généralement adoptée dans ce pays là, que ces ouvrages ont appartenu autrefois à la Reine de Saba, & qu'ils furent bâtis dans le tems du commerce de la mer Rouge, & à cause de ce commerce. Tous les Caffres (2) conservent parmi eux la mémoire de ce fait.

Eupolemus, ancien Auteur, cité par Eusèbe (3), dit, en parlant de David, qu'il fit construire des vaisseaux à Eloth, Ville d'Arabie, & qu'il envoya des mineurs, ou, comme il les appelle, des *hommes à Métal*, à Orphi ou Ophir, Isle de la mer Rouge. Mais, par la mer Rouge, cet Ecrivain entend, sans doute, l'Océan Indien (4); & par Orphi, vraisemblablement il désigne l'Isle de Madagascar. Orphi, ou Ophir, pourroit avoir été le nom du Continent, au lieu de Sofala, ou bien Sofala, où les mines sont, pourroit avoir été le Continent d'Orphi.

(1) Voyez la carte de ce Voyage.

(2) M. le Chevalier Bruce, qui conserve exactement l'orthographe orientale, écrit *Cafrs*. (*Note du Traducteur.*)

(3) Euseb., Præp., Evang. lib. 9.

(4) Dionysii Periigesis, vers. 38. And Comment. Eustathii *in* eundem. Strabo, lib. 16, pag. 765. — Agathemeri Geographia, lib. 2, chap. 11.

Les Rois des Isles sont souvent cités dans ces Voyages: Socoterra, Madagascar, les Commoras, & plusieurs petites Isles des environs, sont apparemment ce que l'Ecriture appèlle les *Isles*. Tout se réduit donc alors à trouver un lieu, soit Sofala, soit quelqu'autre contrée adjacente, qui puisse fournir indubitablement de l'or, de l'argent & de l'ivoire en grande quantité, qui ait de vastes excavations, & qui, en même tems soit dans une position telle, par rapport aux moussons, qu'il faille absolument trois ans pour en faire le voyage, sans qu'il exige plus de tems, ni qu'on puisse le faire en moins, & ce lieu est Ophir.

Essayons maintenant de nous rendre à ces mines de Dos-Santos, avec les moussons, que nous avons déjà expliquées en décrivant le voyage des Indes. Les flottes, ou les vaisseaux, partant en Juin d'Ezion-Gaber, se rendroient à Moka avec la mousson du Nord. Là, non la mousson, mais la direction du Golfe change, & la violence des vents de Sud-Ouest, qui règnent dans l'Océan Indien, se fait quelquefois sentir dans la route de Moka. Les vaisseaux mouillent alors dans ce port; & y attendent un tems plus calme & des vents favorables, qui le conduisent jusques en-dehors du détroit de Babel-mandeb, dans le court passage duquel le vent est toujours variable. S'ils avoient besoin de se rendre aux Indes, leur route seroit à l'Est-Nord-Est; ou au Nord-Est-quart-de-Nord; & ils trouveroient un vent très-fort de Sud-Ouest, qui les porteroit dans quelque partie de l'Inde où ils voulussent aller, dès qu'ils auroient doublé le Cap Gardefan.

Mais les choses sont bien différentes, s'ils sont destinés pour

Sofala, leur route est presque au Sud-Ouest, & ils rencontrent au Cap Gardefan un vent violent de Sud-Ouest, qui leur est directement contraire. Etant obligés de retourner dans le Golfe, ils prennent ce vent pour un vent alisé, parce qu'ils ne peuvent faire leur route de Moka, qu'avec la mousson d'Eté, qui ne les conduit que jusques au détroit de Babel-mandeb, & qui les laisse ensuite abandonnés à un vent contraire, à un courant très-fort, & à une mer tempétueuse.

Il étoit absolument impossible de tenter un pareil voyage à la voile, parce que les vaisseaux n'alloient dans les premiers tems que vent arrière. Si on l'avoit voulu achever, il auroit fallu employer des avirons (1); & beaucoup de dépenses inutiles & la perte d'un grand nombre d'hommes, eussent été les conséquences nécessaires de ces essais. Ceci n'est point une simple conjecture. Le Prophète Ezéchiel décrit le fait: en parlant des voyages des Tyriens, & peut-être même de celui que je viens de tracer. Il dit: « Tes rameurs t'ont portée dans les grandes » eaux (l'Océan); le vent d'Orient t'a brisée dans le milieu » des mers (2). » En un mot, le vent d'Orient, c'est-à-dire, le vent de Nord-Est, étoit la vraie mousson propre à les conduire à Sofala. Cependant, n'ayant point de voiles, étant sur une côte, où le vent donnoit en plein, sur une côte très-dangereuse, & dans une mer très-grosse, il leur eût été impossible avec leurs avirons, d'échapper au naufrage.

Enfin, la philosophie, l'observation, la persévérance insa-

(1) Ezech, chap. 27, vers. 6.
(2) Ibid, chap. 27, vers. 26.

tigable de l'homme, qui cherche à exécuter tous les projets que son intérêt lui suggere, triompherent de ces difficultés, & apprirent aux Navigateurs du Golfe d'Arabie, que ces vents périodiques qu'ils avoient d'abord regardés comme des obstacles invincibles au commerce de Sofala, étoient, quand on les connoissoit, les moyens les plus sûrs & les plus prompts d'exécuter ce voyage.

Les vaisseaux qui alloient trafiquer à Sofala, partoient en Eté du Golfe d'Arabie, ainsi que je l'ai déjà dit; & profitoient d'une mousson du Nord, qui les conduisoit à Moka. Là, la mousson leur manquoit, par rapport au changement de direction du Golfe. Les vents de Sud-Ouest, qui soufflent en dehors du Cap Gardefan, dans l'Océan Indien, avoient tant de violence qu'ils se faisoient sentir jusques dans la route de Moka, & rendoient cet endroit assez difficile pour les vaisseaux. Mais bientôt le vent changeoit. Le tems devenoit calme; & les vaisseaux, j'imagine, étoient dans le mois d'Août, tranquillement à l'ancre sous le Cap Gardefan, où étoit le port que long-tems après, on a appellé Promontorium Aromatum. Là, les vaisseaux étoient obligés de demeurer jusqu'en Novembre, parce que, pendant tous les mois de l'Eté, les vents, au Sud du Cap, souffloient violemment du Sud-Ouest, & étoient, comme je l'ai exposé plus haut, directement contraires au voyage de Sofala. Mais le tems n'étoit pas perdu. On achettoit là une partie des marchandises, qu'on vouloit rapporter, telles que l'ivoire, l'encens & la Myrrhe; & les vaisseaux même étoient l'endroit, où l'on tenoit le marché de ces divers objets.

Je pense qu'en Novembre les vaisseaux partoient avec un

vent de Nord-Eſt, avec lequel ils auroient bientôt fait leur voyage. Mais, à la hauteur de la côte de Mélinde, ils rencontroient, au mois de Décembre, une mouſſon irrégulière du Sud-Oueſt, que, de nos jours, le Docteur Halley a obſervée le premier. Cette mouſſon les empêchoit d'arriver à Sofala, & les obligeoit de relâcher dans le petit Port de Moka, auprès de Mélinde, ou plus près encore à Tarshish, que nous trouvons ici par accident, & que nous regardons comme un puiſſant garant de la rectitude de nos idées ſur tout le reſte du voyage.

DANS les annales de l'Abyſſinie, nous voyons qu'Amda Sion, ayant porté la guerre ſur cette côte, dans le quatorzième ſiècle, avoit, dans le nombre de ſes vaſſaux rebelles, un Chef de Tarshish, pays déſigné dans le même endroit, où nous venons de le placer.

LES vaiſſeaux de Salomon étoient donc obligés de s'arrêter à Tarshish juſques en Avril de l'année ſuivante. En Mai, le vent paſſoit au Nord-Eſt, & probablement les portoit dans le cours du même mois à Sofala. Tout le tems qu'ils reſtoient à Tarshish étoit utilement employé. Une partie de leur cargaiſon devoit être priſe là, & ſans doute on l'achetoit, ou on en concluoit le marché, pour la prendre au retour. Depuis le mois de Mai, de la ſeconde année, juſques à la fin de la mouſſon en Octobre, les vaiſſeaux ne pouvoient pas quitter le Port : le vent étoit au Nord-Eſt; mais, pendant ce tems, les Navigateurs-Commerçants, embarquoient les marchandiſes, que, j'imagine, ils avoient trouvé toutes prêtes.

Les vaisseaux repartoient de Sofala dans le mois de Décembre de la seconde année, avec la mousson du Sud-Ouest, qui, en peu de semaines, les auroit portés dans le Golfe d'Arabie, si à la hauteur de Moka, près de Mélinde & de Tarshish, *ils* n'avoient pas rencontré la mousson de Nord-Est, laquelle les obligeoit d'entrer dans ce Port jusques à ce qu'elle fût changée. Ensuite le vent de Sud-Ouest venoit à leur secours, au *mois* de Mai de la troisième année, avec ce vent, ils franchissoient le Détroit de Babel-mandeb & se rendoient à Moka, où ils étoient confinés par la mousson d'Eté, qui régnoit sur le Golfe d'Arabie, depuis Suez jusques dans l'Yémen. Là ils attendoient que cette mousson du Nord changeât & passât au Sud-Est, en Octobre ou en Novembre, & alors *ils faisoient* aisément route pour le Golfe de l'Elan, où ils arrivoient vers le milieu ou la fin de Décembre de la troisième année. Ils n'avoient pas besoin de plus de tems pour compléter leur voyage; mais il étoit impossible d'en employer moins. En un mot, ils avoient changé six fois de mousson, ce qui fait exactement trente-six mois, ou bien trois ans; &, autant que j'en puis juger, il n'y a point d'autre combinaison de moussons sur toute l'étendue du Globe, qui pût être aussi-bien appliquée à ce voyage.

Si l'on consulte la Carte, & qu'on la garde devant soi, pendant qu'on lira ces détails, on verra qu'il ne reste plus aucune difficulté. C'est pour l'instruction de mes Lecteurs que cette Carte a été faite, non pour celle du savant Prélat (1) à qui elle est dédiée, & qui est bien plus capable de répandre un

(1) Le Docteur Douglas, Evêque de Carlisle.

nouveau

nouveau jour, même sur ce sujet, qu'il n'a besoin de profiter de mes observations.

Le célèbre Montesquieu soupçonne qu'Ophir étoit réellement sur la côte d'Afrique; & les conjectures de ce grand Homme méritent peut-être plus d'attention, que les assertions d'un autre. Il avoit trop de lumières & trop de sagacité, pour douter de la réalité de ce voyage, & pour chercher Ophir & Tarshish en Chine. Cependant ne connoissant point les particularités des moussons, qui règnent sur ces côtes, dont Eudoxe a parlé le premier, mais d'une manière très-légère, & que le Docteur Halley a depuis peu observées & décrites, il étoit ébranlé, en considérant que, du tems de Salomon, un vaisseau ne faisoit dans trois ans qu'un millier de lieues, que nous regardons à peine comme un trajet d'un mois. D'après cela, il suppose que la lenteur du voyage étoit occasionnée par l'imperfection des vaisseaux, & il fait là-dessus beaucoup de calculs & de raisonnemens ingénieux, dont il tire les conséquences. Il suppose donc que les vaisseaux employés par Salomon étoient de l'espèce, qu'il appelle Jonques (1) de la mer Rouge, faits de papyrus, & recouverts de peaux d'animaux ou de cuir.

Pline (2) a dit qu'une de ces Jonques de la mer Rouge demeuroit vingt jours à faire un voyage, qu'un vaisseau Grec ou Romain auroit fait en sept jours; & Strabon (3) avoit observé la même chose avant Pline.

(1) Esprit des Loix, lib. 21, chap. 6.
(2) Plin. lib. 6, cap. 22.
(3) Strabo, lib. 15.

Cependant la lenteur de ces vaisseaux (1) ne peut point résoudre la difficulté, car si les Jonques étoient les vaisseaux qu'on envoyoit à Ophir, elles auroient été employées bien davantage dans les voyages de l'Inde, qui étoient plus courts. Mais les Egyptiens faisoient ce voyage en un an; & c'étoit tout ce qu'auroit pu faire un vaisseau Grec ou Romain. Les Jonques ne composoient donc point les flottes de Salomon. Ce Prince employoit des vaisseaux Tyriens & Iduméens, les vaisseaux les plus solides & les meilleurs voiliers de leur tems. Quiconque a vu l'impétuosité de la mer, la force des courans, & la violence des vents du Sud-Ouest, au-delà du détroit de Babel-mandeb, n'a pas besoin qu'on lui prouve, par aucun raisonnement, qu'un vaisseau fait de papyrus & de cuir ne résisteroit pas *une heure* dans cet Océan.

Certes les Jonques étoient des bâtimens très-légers & très-commodes, faits pour traverser le Golfe étroit, qui séparoit les Sabéens des Cushites, vis-à-vis d'Azab, sur la mer Rouge, & pour porter des provisions de l'Arabie heureuse dans les endroits les plus déserts de la côte d'Azab. J'ai déjà donné à entendre que les noms des lieux qu'on trouve dans ces parages, démontroient suffisamment les pertes considérables d'hommes occasionnées par les voyages de Sofala, avant qu'on se servît de voiles & qu'on eût appris à connoître les moussons.

A présent, je vais examiner jusques à quel point cette vérité est confirmée par les noms divers qu'on avoit donnés aux

(1) Je sais qu'il y a beaucoup d'opinions contraires sur ce sujet, & que les Jonques doivent avoir été de différente espèce. *Vide Sabn.*

lieux où l'on passoit, & qu'ils conservent encore dans le langage du pays.

Il est fait mention, dans les voyages de Sofala, de trois Mokas (1), situés en divers endroits, & fort éloignés l'un de l'autre. Le premier est dans l'Arabie déserte, presque par les 30^{d} de latitude Nord, & non loin de l'extrémité du Golfe de Suez. Le second est par 13°, à peu de distance du détroit de Babel-mandeb ; & enfin le troisième est par 3^{d} de latitude Sud, près de Tarshish; sur la côte de Mélinde.

Le nom de Moka, dans la langue Ethiopienne, signifie une prison ; & il est précisément appliqué aux trois endroits, dont nous venons de parler, parce qu'un vaisseau est forcé de séjourner quelques mois dans chacun d'eux, pour attendre le changement des moussons & avoir la liberté de poursuivre son voyage.

A Moka, près de l'extrémité du Golfe de Suez, le vaisseau qui a besoin de faire route au Sud, pour se rendre au détroit de Babel-mandeb, reste emprisonné tout l'hiver, & jusques à l'instant où la mousson d'Eté vient le délivrer.

A Moka, dans l'Arabie heureuse, il en arrive autant au vaisseau, qui veut se rendre à Suez, pendant les mois d'Eté. Il peut bien revenir du détroit de Babel-mandeb, dans la route de Moka, à cause de la direction accidentelle de la partie du

(1) M. le Chevalier Bruce écrit ce mot *Mocha*.

Golfe qui est près de l'entrée : mais, dans le mois de Mai, le vent de Nord-Ouest, le force de relâcher à Moka, & là, il attend que la mousson du Sud-Est vienne lui permettre d'achever sa route.

Après qu'on a doublé le Cap Gardefan la mousson d'Eté, qui souffle du Nord-Est, porte le vaisseau à pleines voiles vers Sofala ; mais une mousson anomale l'arrête à la hauteur de Mélinde, & le fait aborder à Tarshish, où il est emprisonné, pendant six mois, dans un autre Moka. Ainsi ce mot, employé avec emphase, pour désigner les lieux où les vaisseaux sont nécessairement détenus par rapport à la vicissitude des moussons, prouve la vérité de ce que j'ai dit.

Le dernier Cap qu'on trouve sur le rivage d'Abyssinie, avant d'entrer dans le détroit de Babel-mandeb, est le Cap Defan. Les Portugais l'ont appellé Cap *Dafui* : mais le mot *Dafui*, n'a de signification dans aucun langage. Les Abyssiniens du côté desquels il est situé, le nomment Cap *Defan*, c'est-à-dire, le Cap des Funérailles. C'étoit-là, sans doute, que le vent d'Est poussoit à terre les cadavres, de ceux qui avoient fait naufrage sur ces mers. La pointe de la même côte, qui s'avance dans le Golfe, un peu en-deça du détroit de Babel-mandeb, étoit appellée par les Romains *Promontorium Aromatum* ; & depuis les Portugais lui ont donné le nom de Cap *Gardefui*. Mais les Abyssiniens & tous les Navigateurs de la mer Rouge, ne le nomment que le Cap *Gardefan*, le Promontoire de la sépulture.

Plus près encore du détroit, dans le Royaume d'Adel

il y a un petit Port qu'on appelle *Meté*, c'est-à-dire, la mort, ou bien *il est mort* ou *ils sont morts*. Plus à l'Ouest encore est le Mont-Félix, que les Portugais ont ainsi nommé par corruption. Les Romains l'appelloient *Elephas Mons*, la montagne de l'Eléphant, & les naturels du pays, le nomment Jibbel-Féel; ce qui veut dire la même chose que le nom latin. Les Portugais, qui ne savoient point que Jibbel-Féel signifioit le Mont de l'Eléphant, se sont laissé entraîner par le rapport des sons, & l'ont appellé le Mont-Félix, le Mont heureux, titre auquel ce lieu n'a sûrement aucun droit.

Le détroit par lequel on passe du Golfe d'Arabie, dans l'Océan Indien, est appellé, par les Portugais, Babel-mandel; mais ce mot n'a aucun sens. Le nom que lui donnent les Orientaux, est Babel-mandeb, c'est-à-dire, la porte de l'Affliction. Ptolémée (1) place auprès de ce détroit une Ville, qu'il nomme en Grec Mandaeth, ce qui me semble n'être qu'une corruption de Mandeb.

Le Promontoire, qui forme le côté Méridional du détroit & la Ville qui y est située, portent le nom de *Diræ*, ce qui veut dire l'enfer, & Ptolémée les appelle Δηρη (2). C'est aussi une traduction du nom ancien, parce que le mot de Δηρη, ou *Diræ*, n'a aucune signification en Grec.

Après avoir passé Moka, on trouve, dans le canal, un

(1) Ptolem., Geog., lib. 4, cap. 7.
(2) Ibid.

groupe d'Isles, appellées Jibbel Zékir, c'est-à-dire, les Isles de la prière en mémoire des morts. Plus loin, dans la même direction en suivant le Golfe, on en voit d'autres désignées par le nom de Sébaat Gzier, ce qui veut dire honneur à l'*Eternel*; & nous pouvons supposer que ces Isles avoient été ainsi nommées au retour de la navigation périlleuse de Sofala.

Toute la côte à l'Est de l'endroit où le Cap Gardefan s'avance au loin dans la mer, est le territoire de Saba, qui de tems immémorial, a été le lieu où l'on a vendu l'encens, la myrrhe & le baume. Derrière Saba, on trouve dans l'Océan Indien, le pays appellé *Regio Cinnamonifera*, où croît, en effet, une immense quantité de canelle sauvage.

Dans l'intérieur des terres, qui sont près d'Azab, il y a, ainsi que je l'ai déjà observé, de grandes ruines, dont quelques-unes sont composées de petites pierres jointes avec de la chaux, & ont une adhérence extrêmement forte. Il y a sur-tout un Aquéduc, lequel servoit anciennement à porter une grande quantité d'eau, provenant d'une fontaine située dans les montagnes; & sans doute, ce monument doit avoir contribué beaucoup à l'ornement, à la salubrité & aux délices de Saba. Il est construit de grands blocs de marbre, tirés des montagnes voisines, placés l'un sur l'autre, sans chaux, ni ciment, mais joints avec des crampons d'airain très-fort. L'on trouve aussi dans le même endroit, un grand nombre de puits, ou de réservoirs, d'environ six pieds de large, faits également de blocs de marbre, taillés en portion de cercle, & adaptés l'un à l'autre avec des crampons pareils à ceux de l'Aquéduc. Ceci

eſt d'autant plus ſurprenant qu'Agatharcidès (1) raconte, que les Alileens & les Caſſandrins, ſitués dans le Sud de l'Arabie, préciſément vis-à-vis d'Azab, poſſédoient tant d'or qu'ils en donnoient pour du fer, le double du poids, le triple pour de l'airain, & le décuple pour de l'argent. Cet Auteur ajoute qu'en creuſant la terre dans ces contrées, on trouvoit des morceaux d'or gros comme des noyaux d'olive, & quelquefois davantage.

Il me ſemble vraiment extraordinaire, ſi l'airain étoit à un ſi haut prix, en Arabie, qu'on l'employat, à Azab, aux choſes les plus communes. Mais, quoi qu'il en ſoit, les Habitans du continent d'Afrique, & ceux de la Péninſule d'Arabie, qui lui eſt oppoſée, s'accordent à dire que c'étoit-là l'Empire de la Reine de Saba, fameuſe par le voyage qu'elle fit à Jéruſalem. Ils ſoutiennent que ces monumens d'Architecture lui ont appartenu; qu'ils étoient érigés dans le Chef-lieu de ſa réſidence; & que tout l'or, l'argent & les parfums ſortoient de ſon Royaume de Sofala, qui étoit le même lieu qu'Ophir, & qui venoit juſques à Azab, s'étendant à-la-fois ſur les côtes de l'Océan Indien, & ſur celle de la mer Rouge.

L'on croira peut-être que c'eſt ici le lieu, où je vais raconter le voyage, que la Reine de Saba fit en Paleſtine. Mais l'importance de cette expédition, & la place qu'elle occupe dans les Antiquités Judaïques, rend ce ſujet digne d'être traité en particulier. D'ailleurs la connexion, qu'il eſt ſuppoſé avoir avec la fondation de l'Empire des Abyſſiniens, dont je vais bientôt

(1) Agatharcidès, pag. 60.

tracer l'Hiſtoire, m'engage à différer d'en parler juſqu'alors. Contentons-nous à préſent de continuer à décrire l'ancien commerce du Golfe d'Arabie, & nous reprendrons le récit du voyage de la Reine de Saba, lorſque nous le pourrons, ſans interrompre ce que nous avons encore à dire ſur d'autres matières.



CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

Etat chancelant du Commerce de l'Inde. — Les expéditions militaires des Perſes lui nuiſent. — Il reprend ſa vigueur ſous les Ptolémées. — Il tombe en décadence ſous l'Empire des Romains.

LES jours proſpères du commerce, qui enrichit le Golfe de l'Elan, ſembloient preſque être à leur terme. Cependant, après la révolte des dix Tribus, Edom demeurant à la famille de David, on continua à faire quelque trafic ſur cette mer, malgré les difficultés qu'on avoit à ſurmonter (1). Ces expéditions durerent jusques à la fin du règne de Joſaphat (2) : mais alors Joram ſuccédant à ce Prince, les Edomites ſe révolterent, ſe choiſirent un Roi de leur Nation, & ne furent plus ſoumis aux Rois de Juda, juſques au règne d'Uzziach (3) qui conquit Eloth, le fortifia, & l'ayant peuplé d'une Colonie de Juifs, y fit revivre l'ancien commerce. Les choſes demeurerent ainſi juſqu'au tems du Roi Ahaz, quand Rezin, Roi de Damas, s'empara d'Eloth (4), en chaſſa les Juifs, & établit à leur place une Colonie de Syriens. Mais le vainqueur ne jouit pas long-tems de ſon triomphe. L'année ſuivante, il fut vaincu lui-

(1) 1 Rois, chap. 22, verſ. 48. — 2. Chron. chap. 20, verſ. 36.
(2) 2 Chron. chap. 21, verſ. 10. — 2 Rois, chap. 2, verſ. 22.
(3) 2 Rois, chap. 14, verſ. 22. — 2 Chron. chap. 26, verſ. 2.
(4) 2 Rois, chap. 16, verſ. 6.

même par Tilgath-Pilefer (1); & un des fruits de la victoire de ce dernier fut la prife d'Eloth, qui depuis ne rentra jamais fous la domination des Juifs, ni ne leur procura plus aucun avantage.

Les guerres continuelles, qui dévafterent les Villes du Golfe de l'Elan, l'expulfion des Edomites, tous les grands événemens enfin qui fe fuivirent immédiatement l'un l'autre, interrompirent le commerce de la mer Rouge, dont les Ports n'avoient plus aucune fûreté, étant fans ceffe fous des Puiffances Etrangères, & remplis d'une foldatefque toujours ardente au pillage. Ce commerce paffa donc dans un lieu, qui étoit le centre d'un grand empire, & où il devoit plutôt efpérer de trouver un Gouvernement doux & policé, que dans des villes toujours peu fûres, & fur des frontières continuellement expofées aux ravages. Les marchands des Indes & ceux d'Afrique convinrent de fe réunir en Affyrie, comme ils avoient fait du tems de Sémiramis. Les uns s'y rendoient par le Golfe Perfique & l'Euphrate, les autres en traverfant l'Arabie. L'Affyrie devint donc le principal marché du commerce de l'Orient.

Les conquêtes de Nabopollafer, & de fon Fils Nebuchadnezzar, avoient répandu une quantité prodigieufe d'or & d'argent dans Babylone. Le premier de ces Conquérans avoit non-feulement pillé Tyr (2), mais encore le Temple de Salomon (3), & tout l'or que le Prince Hébreu avoit autre-

(1) 2 Rois, chap. 16, verf. 6.
(2) Ezech, chap. 26, verf. 7.
(1) 2 Rois, chap. 24, verf. 13. — 2 Chron. chap. 36, verf. 7.

fois tiré d'Ophir. Il avoit, en outre, conquis & dévasté l'Egypte, & interrompu la communication du commerce dans toutes ses Villes, en exterminant la plus grande partie de leurs habitans; ainsi, de toutes parts, il acquit des richesses immenses; & heureusement pour les personnes, qui faisoient le commerce, l'Assyrie avoit des loix écrites; & cet avantage particulier sauva leurs propriétés de la violence & de l'injustice.

Je pense que la phrase qu'on lit dans la Bible, « La loi des » Mèdes & des Perses n'est point altérée (1), » doit désigner seulement les loix écrites, d'après lesquelles ces pays étoient gouvernés, au lieu de demeurer abandonnés au caprice des Juges, comme étoit le reste de l'Orient, & comme il l'est à présent tout entier.

L'Empire des Assyriens se trouvoit dans la situation, que je viens d'exposer, lorsque Cyrus parut. Ce Prince ayant conquis Babylone (2), & fait égorger Belshazzer (3), qui en étoit Roi, devint maître du commerce & de toutes les richesses de l'Orient. Quel que soit le caractère que les Historiens attribuent à ce Conquérant celèbre, la conduite qu'il tint, par rapport au commerce de l'Orient, décèle une grande foiblesse. Non content de l'étonnante prospérité qui avoit élevé son Empire sur les ruines des autres Etats, & qui peut-être aussi étoit dûe à la fidélité gardée aux marchands Etrangers, par son Peuple, que des loix écrites rendoient circonspect, Cyrus forma le plus absurde

(1) Dan. chap. 6, vers. 8. — Esther, chap. 1, vers. 19 & chap. 6, v. 5.
(2) Ezra, chap. 5, vers. 14. — Dan., chap. 6, vers. 5.
(3) Dan., chap. 5, vers. 30.

& le plus désastreux de tous les projets, celui de tourmenter les commerçans, & d'envahir l'Inde entière, afin de ravir d'un seul coup toutes les richesses qu'elle possédoit. Il executa ce plan d'une manière aussi folle qu'il l'avoit conçu. Il savoit que de grandes caravanes de Marchands venoient des Indes en Perse & en Assyrie, en traversant l'Ariana, c'est-à-dire, la côte deserte qui s'étend tout le long de l'Océan Indien, jusques au Golfe Persique, & qui est presqu'entièrement dépourvue d'eau & d'autres provisions, dont les Caravanes ont toujours soin de se munir; & il tenta de suivre la même route pour entrer dans l'Inde, avec une grande Armée. Treize cens ans auparavant Sémiramis avoit voulu exécuter un pareil dessein; mais son Armée périt dans le désert; & celle de Cyrus périt de même, sans qu'il lui fût possible d'enlever un seul cornet de poivre dans aucune partie de l'Inde.

LA même destinée attendoit Cambyse, son Fils & son Successeur. Cambyse voyant la prodigieuse quantité d'or, qui passoit d'Ethiopie en Egypte, résolut de marcher à la source, & d'enlever, en un seul jour, ces trésors, qu'il jugea que le commerce lui amenoit trop lentement.

L'EXPÉDITION que Cambyse fit, en Afrique, est trop bien connue pour que j'aie besoin de m'arrêter ici à la décrire. Elle est devenue fameuse, par l'extravagance, qui l'avoit fait concevoir, par les désastres & l'énormité des pertes qu'elle entraîna, & par le châtiment terrible & mérité, qui en fut le prix. Ce fut enfin l'une de ces monstrueuses folies, qui ont rendu célèbre la vie du Prince le plus insensé, qui ait jamais déshonoré les Annales du Monde. Le caractère le plus lâche est peut-être le

plus enclin à l'avarice; mais quand cette passion s'est emparée du cœur humain, elle est assez forte pour l'exciter à des entreprises aussi hardies que celles qui sont dictées par les plus nobles vertus.

Tandis que Cambyse envahissoit l'Egypte, & s'y abandonnoit aux plus horribles excès, il apprit que du Midi de ce pays, il venoit beaucoup d'or pur, indépendamment de celui qui arrivoit du haut du Golfe d'Arabie, & qui étoit alors transporté en Assyrie, où il circuloit dans le commerce. Ce renfort d'or appartenoit en propre & exclusivement à l'Egypte, &, par ce moyen, elle faisoit avec l'Inde un commerce fort lucratif, quoique peu étendu. Cambyse sut aussi que les gens, qui étoient Maîtres de ces trésors, étoient *Macrobii*, c'est-à-dire, qu'ils vivoient long-tems, & qu'ils possédoient un pays séparé de lui, par des lacs, des montagnes & des déserts. Mais ce qui le frappa encore davantage, c'est que, dans le chemin par où il falloit passer pour les attaquer, il y avoit des multitudes de ces belliqueux Pasteurs, dont j'ai déjà assez parlé pour qu'on les connoisse suffisamment.

Voulant alors flatter ces Pasteurs & conserver la paix avec eux, Cambyse tomba avec fureur sur les Dieux & les Temples de l'Egypte. Il égorgea le Bœuf Apis, & il détruisit Memphis, & tous les Edifices qu'il rencontra sur son passage. Cette conduite ne pouvoit que plaire aux Pasteurs, également ennemis de ceux qui rendoient un culte aux animaux, & de ceux qui habitoient les Villes. Aussi, après ces sanglans préliminaires, Cambyse conclut avec eux une paix solemnelle, chaque Nation jurant l'une à l'autre une éternelle amitié. Malgré cela,

il ne fut pas plutôt rendu à Thèbes, dans la Haute-Egypte, qu'il envoya une grande partie de son Armée piller le Temple de Jupiter Ammon, l'un des plus grands objets de l'adoration des Pasteurs : mais ce détachement de son armée périt, sans qu'il en revînt un seul homme. J'imagine que tout fut enveloppé par quelqu'un de ces épais nuages de sable, que le vent charrie souvent dans les déserts. Cambyse marcha alors contre les *Macrobii*, en remontant le long des bords du Nil. Là, le pays trop élevé pour pouvoir être fertilisé par les débordemens du Fleuve, restoit sans culture; & un grand nombre d'Assyriens moururent, parce qu'ils manquerent de subsistance.

Un autre détachement de l'armée se rendit dans le Pays des Pasteurs, qui lui fournirent des provisions : mais indignés du sacrilège, dont les Assyriens s'étoient rendus coupables envers Jupiter Ammon, ils conduisirent ces Troupes dans des endroits, où elles ne purent pas se procurer de l'eau. Cambyse avoit déjà souffert toutes ces pertes, & il n'étoit pas encore arrivé au-delà du 24° de latitude, qui est le parallèle de Syené. De-là il dépêcha des Ambassadeurs ou des espions, pour reconnoître les contrées, qui étoient devant lui; parce qu'il vit bien qu'il ne devoit plus compter sur le secours des Pasteurs. Ces espions trouverent tout le Pays, rempli de Nègres guerriers, d'une haute stature, & d'une force de corps prodigieuse, lesquels s'exerçoient continuellement à la chasse des lions, des éléphans, & des autres monstres de ces forêts.

Ces Peuples possédoient une si grande quantité d'or, que leurs instrumens & leurs ustensiles les plus communs, étoient faits de ce métal; mais, en même-tems, ils ne connoissoient point le

pain ; & leur pays étoit de nature à ne produire aucune espèce de grains, dont on pût en faire. Ils ne se nourrissoient que de chair crûe, séchée au soleil, & principalement des giraffes, des rhinocéros & des éléphans, qu'ils tuoient à la chasse. C'est avec de tels alimens, qu'ils vécurent toujours, & qu'ils vivent encore ; & c'est ainsi que j'ai vécu moi-même tout le tems, que j'ai demeuré parmi eux. Aussi paroît-il étrange que des hommes réduits à cette nourriture, & ne la changeant ni ne la variant jamais, aient été caractérisés par leur longévité.

A l'arrivée des Envoyés de Cambyse, ils ne furent point du tout alarmés. Au contraire, ils les regarderent comme des hommes d'une espèce inférieure. Ils leur demanderent de quoi ils se nourrissoient ; &, en apprenant qu'ils mangeoient du pain, ils appellerent cet aliment de la *fiente*, parce qu'ils le comparerent, j'imagine, à cette espèce de pain, que j'ai vu chez les misérables Agows, leurs voisins, & qui est fait avec du seigle bâtard, que les Agows recueillent avec peine dans leurs champs, desséchés par les rayons d'un soleil brûlant. Les hommes, à qui s'étoient adressés les Ambassadeurs de Cambyse, rirent en entendant dire que ce Prince demandoit qu'ils se soumissent à lui, & ils ne purent que mépriser la folie qu'il avoit eu de conduire une armée jusques-là.

Ils parlerent avec ironie de l'espérance qu'il avoit de les conquérir ; &, en supposant même qu'il eût surmonté tous les obstacles, que lui offroit le passage du désert, & que son armée fût prête à entrer dans leur pays, ils lui conseillerent de retourner sur ses pas, pendant qu'il le pouvoit, au moins pour

un certain tems, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce qu'il pût produire un homme de ſon armée qui bandât l'Arc, qu'ils lui envoyoient; ajoutant qu'alors il pourroit continuer à s'avancer, & former des eſpérances de conquête.

L'on verra bientôt la raiſon, qui les engageoit à envoyer un Arc à Cambyſe. Je fais mention de la quantité d'or, qu'ils avoient alors, de la chaſſe qu'ils faiſoient aux éléphans, de leur manière de vivre de chair crûe, & ſur-tout de la circonſtance de l'Arc, parce que ce ſont des choſes que je puis certifier avoir vues moi-même encore en uſage chez eux. Certes, en voyageant, c'eſt une grande ſatiſfaction que de pouvoir être à même de prouver des vérités que, par un manque de connoiſſance du pays, on a traitées de menſonges, & dont on s'eſt ſervi pour décréditer les Hiſtoriens.

Les Perſes étoient tous de fameux Archers. Auſſi l'humiliation qu'ils éprouverent, en ne pouvant pas bander l'Arc qu'on leur avoit envoyé, leur fut très-ſenſible: mais le récit de l'immenſe quantité d'or, que les Ambaſſadeurs avoient vu, fit encore une plus grande impreſſion ſur l'eſprit de Cambyſe. Toutefois il étoit hors d'état de ſe procurer ces richeſſes; parce qu'il n'avoit point de proviſions & qu'il lui étoit impoſſible de s'en procurer dans le pays, où il vouloit marcher. Son armée diminuoit chaque jour; la mort lui enlevoit beaucoup de Soldats; d'autres ſe diſperſoient; & il fut contraint de ſe retirer en Egypte, après avoir vu une partie de ceux qui l'avoient accompagné, réduits à l'extrême néceſſité de ſe manger les uns les autres (1).

(1) Lucan. lib. 10, verſ. 280.

Le Roi de Perse, Darius, essaya d'une manière généreuse, & vraiment digne d'un grand Monarque, de faire fleurir le commerce. Il fit partir des vaisseaux, qui passerent de l'Indus dans l'Océan, & qui de-là pénétrerent dans la mer Rouge. Vraisemblablement ce voyage lui procura les connoissances nécessaires pour bien établir ce commerce dans ses Etats; car, ses vaisseaux durent traverser le Golfe Persique, & suivre leur route tout le long de la côte Orientale de l'Arabie. Ils durent voir les Marchés des parfums & des épiceries à l'entrée de la mer Rouge; & apprendre la manière de traiter pour de l'or & de l'argent, comme il étoit nécessaire qu'on traitât, dans ces lieux de commerce, lesquels étoient précisément situés sur la même côte, d'où l'or & l'argent étoient tirés. Je ne sais donc pas pourquoi M. de Montesquieu (1) a parlé, avec tant de mépris, de cette expédition de Darius. Il paroît pourtant qu'elle fût exécutée, sans beaucoup d'embarras & de dépense, & sans qu'on y perdît des hommes ou qu'ils eussent à souffrir; preuve certaine que le plan en avoit été, dès l'origine, très-sagement combiné. Darius étoit fameux par son amour pour les Sciences; ce que nous pouvons voir par l'envie qu'il eut d'être admis parmi les Mages & par le cas qu'il faisoit d'un tel honneur, puisqu'il voulut qu'on le gravât sur sa tombe.

L'expédition d'Alexandre, dans l'Inde, fut de tous les événemens, celui qui menaça le plus le commerce du Continent d'être totalement détruit, ou du moins d'être dispersé dans divers canaux. D'abord le renversement de Tyr lui fut très-nuisible, parce qu'il anéantit, pendant quelque-tems,

(1) Esprit des Loix, lib. 21, chap. 8.

la navigation du Golfe d'Arabie: Ensuite le commerce eut aussi à souffrir de la marche d'Alexandre à travers l'Egypte; lorsque ce Prince entra sur les terres des Pasteurs, & qu'il forma le projet de pénétrer, par l'Ethiopie, jusques aux Sources du Nil. Si nous jugeons de lui par ce que nous savons de cette partie de son expédition, nous ne serons pas disposés à croire, comme beaucoup d'autres, que ce Prince mêlât de grands projets de commerce à ses projets de conquête. L'inquiétude qu'il témoigna sur sa naissance dans le Temple de Jupiter Ammon, & la première question qu'il fit au Grand-Prêtre, » Où est ce que le Nil prend sa Source ? » décèlent un esprit rempli de tout autre objet que de ceux du commerce. Car il étoit précisément dans le lieu le plus propre à acquérir des lumières sur les rapports des Nations commerçantes; il se trouvoit dans le Sanctuaire du Dieu cornu (1), du Dieu qu'adoroient ces Pasteurs, les Voituriers Africains des productions de l'Inde; il étoit dans un Temple enfin, qui, *quoique* situé au milieu des sables de la Libye, & ne possédant ni or ni argent, pouvoit fournir plus de renseignemens sur le commerce de l'Inde & de l'Afrique, qu'on n'en auroit rassemblé dans aucun autre lieu du monde. Cependant nous n'avons vu nulle part ni qu'Alexandre ait fait alors une seule question, ni qu'il ait pris le moindre arrangement relativement au commerce de l'Inde avec Thèbes ou avec Alexandrie, qu'il bâtit ensuite.

Après avoir examiné le grand Océan au Sud, Alexandre donna ordre à Néarque, de ranger la terre, avec sa flotte, en remontant le Golfe Persique, tandis qu'une partie de son armée

(1) Lucan. lib. 9, vers. 515.

le suivroit par terre, & qu'ils pourroient se prêter mutuellement des secours, parce qu'il y avoit beaucoup de difficultés à vaincre pour ceux qui devoient faire la route par terre ; & que de bien plus grands dangers attendoient les Navigateurs qui s'exposoient dans des mers inconnues à aller contre les moussons. Néarque lui-même, étant rendu à Babylone, apprit au Roi de Macédoine le succès de son voyage ; & ce Prince lui ayant dit de poursuivre sa route, sur la mer Rouge, Néarque se rendit heureusement jusqu'à l'extrémité de cette mer.

L'HISTOIRE nous apprend que l'intention d'Alexandre étoit de faire le commerce de l'Inde par le Golfe Persique ; & c'est pour cette raison, qu'il brisa toutes les cataractes & les écluses que les Perses avoient construites sur les rivières, qui communiquoient avec l'Euphrate. Cependant il semble qu'il ne fit aucun usage de la connoissance qu'il avoit de l'Arabie & de l'Ethiopie ; ce qui me fait croire que l'expédition de sa flotte n'étoit pas une idée de ce Conquérant. Il est rapporté que lorsqu'Alexandre alla dans l'Inde, l'Océan Indien étoit parfaitement inconnu. Malgré cela, je suis porté à croire que ce voyage fut fait d'après quelques Mémoires qui étoient restés du voyage de Darius. Ce voyage de Darius est parvenu jusqu'à nous avec toutes ses circonstances, & il est très-probable qu'il n'étoit point ignoré d'Alexandre. Mais je ne crois pas que jamais ce Conquérant ait eu le dessein de porter le commerce de l'Inde à Babylone.

CERTES, quand il auroit eu au contraire le dessein formel de l'empêcher, il n'auroit pas pu faire des choses qui y eussent mieux réussi, que le renversement de Tyr, la dispersion de ses

habitans, la persécution des Orites, qui charrioient les marchandises à travers le grand désert de l'Ariana, & enfin la fondation d'Alexandrie sur la Méditerranée.

En bâtissant sa Ville, Alexandre y appella le commerce de l'Inde, & il y eût été fixé éternellement, si le Cap de Bonne-Espérance n'avoit point été découvert.

Les Ptolémées, les Princes les plus sages qui aient été assis sur le Trône d'Egypte, s'appliquerent avec la plus grande attention à cultiver le commerce de l'Inde, à se maintenir en paix & en bonne intelligence avec toutes les contrées, qui pouvoient entretenir quelque branche de ce commerce; & au lieu de chercher de le troubler en Asie, en Arabie, ou en Ethiopie, comme avoient fait leurs prédécesseurs, ils n'épargnerent aucun soin pour l'encourager de tous les côtés.

Ptolémée I régnoit alors à Alexandrie, dont il prépara non-seulement la grandeur, mais qu'il eut le bonheur de voir arriver au plus haut point de sa gloire. Ce Prince disoit souvent que la vraie Puissance d'un Roi ne consiste point à acquérir lui-même des richesses, mais à enrichir ses Sujets. Il ouvrit donc les Ports de l'Egypte à toutes les Nations commerçantes, il encouragea tous les Etrangers, protégea les caravanes, & la navigation de la mer Rouge; & il rendit, en peu d'années, Alexandrie l'entrepôt-général des marchandises de l'Inde, de l'Arabie, & de l'Ethiopie. Il fit plus encore pour assurer la durée de son Empire, dans le tems même où il paroissoit n'avoir d'autre intérêt que le bonheur de son Peuple; il éleva, avec le plus grand soin, son fils Ptolémée Philadel-

phe; & l'heureux génie de ce Prince répondit à tout ce qu'un tel pere avoit droit d'en attendre. Aussi, dès que le pere vit son fils en âge de gouverner, fatigué lui-même par les longues guerres qu'il avoit eu à soutenir, il lui remit sa couronne.

Ptolémée avoit été nourri, dès l'enfance, dans le métier de la guerre. Aussi entretint-il sans cesse des forces militaires, qui le firent respecter de toutes les Nations, dans ces tems de trouble & de ravage. Il avoit toujours prête à marcher une flotte de deux cens vaisseaux, qu'il tenoit dans le Port d'Alexandrie, la seule partie de ses Etats par où il eût à craindre quelque insulte. Tout ce qui bordoit le derrière de son Royaume étoit sagement gouverné, & faisoit un commerce florissant, à la prospérité duquel la paix étoit nécessaire. Enfin, ce grand Prince mourut dans le sein du repos, après avoir mérité le glorieux nom de *Soter*, ou de *Sauveur du Royaume*, que lui seul fonda, & dont la plus grande partie du Peuple différoit de lui, par le langage, la couleur, les mœurs & la Religion.

L'on est vraiment étonné quand on considere jusqu'à quel point de perfection Ptolémée avoit porté le commerce de l'Inde, de l'Ethiopie & de l'Arabie, & quels progrès il avoit déjà faits pour le réunir à celui d'Europe. La preuve en est dans Athénée (1), qui en fait mention, à l'occasion d'une fête que Ptolémée Philadelphe donna au Peuple d'Alexandrie, à son accession au Trône, que son Pere venoit de lui céder.

(1) Athen., lib. 5.

L'on fit une espèce de procession, ou de marche pompeuse; dans laquelle, indépendamment des femmes des autres pays, il y avoit un grand nombre d'Indiennes; & par Indiennes nous devons entendre, non-seulement les Indiennes d'Asie, mais encore les Abyssiniennes & les Habitantes des hautes parties de l'Afrique, parce que toutes ces contrées sont comprises sous la dénomination générale de l'Inde. Ces Indiennes étoient en habit d'Esclaves, & chacune d'elles conduisoit un chameau chargé d'encens de Shéher, de canelle, & d'autres aromates. Après elles, venoient plusieurs Noirs Ethiopiens, portant les dents de six cens Eléphans. Une autre Troupe avoit une grande quantité d'ébène; & une quatrième étoit chargée de cet or très-pur, qui n'est point fouillé dans les mines, mais qui, *dans la saison* des pluies du tropique, est entraîné par les eaux qui tombent des montagnes, & se trouve en petits grains, ou boulettes, que les gens du Pays & les Commerçans appellent de nos jours *Tibbar*. A la suite on menoit 24,000 chiens de l'Inde *Asiatique*, c'est-à-dire, de la péninsule de l'Inde. Ces chiens étoient suivis par un nombre prodigieux d'animaux étrangers, & d'oiseaux, tels que des perroquets, & des oiseaux d'Ethiopie, qu'on portoit dans des cages. Derrière eux, marchoient 130 moutons d'Ethiopie, 300 d'Arabie, & 20 de l'Isle de Nubie (1), 26 bufles de l'Inde, aussi blancs que de la neige, & 8 d'Ethiopie, 3 Ours bruns & 1 blanc, lequel on avoit sans doute tiré du Nord de l'Europe; 14 léopards, 16 panthères, 4 lynx, une giraffe, & un rhinocéros d'Ethiopie.

Quand nous voyons ce prodigieux mêlange d'animaux,

(1) C'est probablement d'Atbara. L'ancien nom de l'Isle est Méroé, & elle ne porte le nouveau que depuis Cambyse.

réunis si aisément, & à l'improviste, nous devons imaginer quelle quantité d'objets ordinaires de négoce, il devoit y avoir, en proportion, dans Alexandrie.

Le flux du commerce se porta vers cette Ville, avec la plus grande impétuosité : on y trouvoit en abondance tout ce qui servoit au luxe de l'Orient. L'or & l'argent qu'on envoyoit anciennement à Tyr, prirent la route la plus courte de l'Isthme, quand Tyr n'exista plus. De-là on les portoit à Memphis, & on les embarquoit sur le Nil pour Alexandrie. L'or, qui sortoit de l'Occident & du Midi du Continent, étoit rendu dans le même Port, en moins de tems encore & avec moins de risque, parce qu'il n'avoit pas besoin de traverser la mer Rouge, & qu'on trouvoit avec profusion à Alexandrie, toutes les marchandises de l'Arabie & de l'Inde.

Pour faciliter la communication de l'Egypte avec l'Arabie, Ptolémée bâtit dans la contrée des Pasteurs, sur la côte de la mer Rouge, une Ville, à laquelle il donna le nom de sa mere Bérénice (1). Ce lieu fut destiné à servir de relâche aux commerçans qui remontoient ou descendoient le Golfe & qui venoient de l'Inde & de l'Ethiopie. De-là les cargaisons de ceux qui craignoient de perdre le tems des moussons, ou qui l'avoient déjà perdu, étoient portées en trois jours sur les bords du Nil, par les Habitans de la campagne voisine, & ensuite le Nil les conduisoit à Alexandrie.

Ptolémée voulut encore rendre la communication entre le

(1) Plin., lib. 6, cap. 23.

Nil & la mer Rouge plus facile; & il tenta, ce qui avoit été vainement essayé deux fois avec de grandes pertes; il tenta de joindre, par un canal (1) de cent pieds de large, la mer Rouge & le Nil, & il eut le bonheur d'y réussir, en le faisant conduire de la mer Rouge dans le Pélusiac, qui est la branche orientale du Nil. L'on dit de plus que Ptolémée fit construire en ouvrant ce canal, différentes éclutes: mais elles devoient assurément être fort peu nécessaires; car entre le Nil & la mer Rouge, la différence du niveau n'est presque rien.

Ce grand & noble ouvrage ne fut pourtant point aussi utile au commerce que Ptolémée l'espéroit. Les marchands fatigués de la longueur du tems, qu'il falloit employer pour se rendre à l'extrémité du Golfe, & plus fatigués encore de la navigation intérieure du canal, & ensuite de celle du Nil, préféroient la manière plus prompte & plus commode de charger par terre leurs marchandises à Bérénice, &, après trois jours de chemin, de leur faire descendre le Nil jusqu'à Alexandrie. Le canal fut donc abandonné. Les marchandises continuerent à être transportées par terre, de Bérénice aux bords du Nil; & cet usage dure encore à présent.

Il semble que Ptolémée employa les vaisseaux de l'Inde & de la mer Rouge, à faire le commerce de la Péninsule, & que la manière d'aller traiter dans l'Inde directement, avec des vaisseaux Egyptiens, restoit entièrement ignorée, ou du moins oubliée. Aussi le Roi d'Egypte envoya deux Ambassadeurs, Mégasthènes & Denis, pour connoître par leur rapport quel

(1) Strabo, lib. 7, p. 932.

étoit

l'Etat de l'Inde depuis la mort d'Alexandre. Ces Ambaſſadeurs firent leur voyage avec promptitude & ſans danger; & ſi ce qu'ils raconterent de l'Inde étoit exactement vrai, il devoit, à tous égards, animer les Egyptiens à ſuivre le commerce de ces contrées. Pendant ce tems-là, Ptolémée voulant procurer plus de facilité aux vaiſſeaux, qui faiſoient la navigation de la mer Rouge, réſolut de pénétrer dans la partie de l'Ethiopie, qui s'étend le long des côtes de cette Mer. Il avoit même l'intention, à ce que diſent les Hiſtoriens, de dépouiller les Ethiopiens de leurs richeſſes.

Cependant on ne peut guère ſuppoſer que Ptolémée fut aſſez mal inſtruit de ce que produiſoit un pays ſi près de l'Egypte, pour ne pas ſavoir qu'il n'y avoit ni or, ni argent, & que de vaſtes forêts le couvroient dans toute ſon étendue; car ce Pays n'étoit que la partie de l'Ethiopie, appellée alors Barbaria, aujourd'hui Barabra, & habitée par des Paſteurs errans, avec leur bétail, des plaines dans les montagnes, ſuivant que les pluies l'exigent. Une conjecture plus probable, c'eſt que le Roi d'Egypte deſiroit de changer les mœurs de ces Peuples, afin qu'ils puſſent lui devenir utiles pour un objet de la plus grande importance.

Ptolémée eut ſoin d'entretenir, ainſi que l'avoit fait ſon pere, une flotte nombreuſe & une puiſſante armée : mais il ne poſſédoit pas, comme pluſieurs des Princes ſes rivaux, beaucoup d'Eléphans, dont on faiſoit alors uſage à la guerre. Les Ethiopiens, qui en avoient en grand nombre dans leur pays; faiſoient la chaſſe à ces animaux & ſe nourriſſoient de leur chair; & Ptolémée deſiroit d'avoir les Eléphans en vie, parce qu'il ſe

proposoit de réserver pour lui ceux qui lui seroient nécessaires, & d'employer les autres comme un objet de commerce, dont il pourroit profiter avec ses voisins.

La maniere dont il voulut exécuter son entreprise a quelque chose de ridicule. Craignant de trouver trop de difficulté à subsister dans ce pays, il prit seulement à sa suite cent Cavaliers Grecs, qu'il fit revêtir d'habillemens d'une forme monstrueuse & d'une grandeur déméfurée, qui ne laissoient paroître que les yeux de ceux qui les portoient. Leurs chevaux étoient aussi masqués avec des harnois énormes, qui les cachoient entièrement. Ainsi déguisés ces guerriers entrerent dans la partie de l'Ethiopie qu'ils vouloient conquérir, semant, par leur seul aspect, une terreur, que leur vigueur & leur courage augmenta encore toutes les fois qu'ils en vinrent aux mains. Mais ni la force, ni les prières ne purent rien gagner sur les Pasteurs. Ils ne voulurent absolument point condescendre à changer la manière de se nourrir à laquelle ils étoient accoutumés depuis si long-tems. Tout le fruit que Ptolémée put recueillir de son expédition, fut de bâtir une Ville, sur le rivage de la mer, dans un coin, qui est au Sud-Est du pays; & il lui donna le nom de Ptolémaïs Théron, c'est-à-dire, Ptolémaïs, dans la contrée des bêtes sauvages.

J'ai déjà dit, & je le répéterai encore, que la raison pour laquelle les vaisseaux qui remontent, ou qui descendent le Golfe d'Arabie, rangent toujours le rivage Ethiopien, & pour laquelle la plupart des Villes sont bâties sur ce rivage, c'est que l'eau y est beaucoup plus abondante que sur la côte d'Arabie. Aussi étoit-il très-important pour le commerce que ce rivage fût connu &

civilisé dans toute son étendue; & vraisemblablement les cent Grecs de Ptolémée n'avoient d'autre but que d'examiner quels étoient les moyens, qu'il falloit employer pour y réussir.

Ptolémée Evergètes, fils & successeur de Ptolémée Philadelphe, se chargea lui-même d'achever la découverte. S'étant mis à la tête d'une armée en bon ordre & munie de tout ce qui lui étoit nécessaire, & ayant ordonné à sa flotte de côtoyer le rivage pour remonter la mer Rouge, il pénétra à travers le pays des Pasteurs, jusques à celui des Ethiopiens Troglodites, Peuple au teint noir & aux cheveux laineux, qui habite les contrées adossées aux montagnes de l'Abyssinie. Il fit (1) même plus. Il franchit ces montagnes, força les Habitans à se soumettre à lui, bâtit un grand Temple à Axum, capitale de Siré, & éleva un grand nombre d'Obélisques, dont plusieurs sont encore de bout. Ensuite, marchant au Sud-Est, il descendit dans le pays de la myrrhe & de la canelle, pays situé derrière le Cap Gardefan, où se réunissent la mer Rouge & l'Océan Indien. Là, il traversa la mer pour se rendre sur la côte opposée. Il y trouva les Homérites, Nation, qui, vivant sur le rivage de l'Arabie & séparée des Abyssiniens par la mer, ne forme pourtant avec eux qu'un même Peuple.

Ptolémée Evergètes dompta quelques Princes Arabes, qui voulurent d'abord lui résister; & il eût été en son pouvoir de faire cesser dans ces contrées le commerce de l'Inde, s'il n'avoit pas été aussi grand Politique que vaillant Guerrier. Mais il n'usa de la victoire que pour engager & forcer ces Princes

(1) Mon. Aduli.

à protéger le commerce, à encourager les étrangers, & à défendre de tout leur pouvoir la sûreté des rapports du négoce, en faisant de rigoureux exemples des voleurs de terre & de mer.

CEPENDANT si les trois premiers Ptolémées surent fonder le commerce, & maintenir sa splendeur, le règne des derniers Princes de leur nom, qui les remplacerent, sembloit n'être fait, que pour accélérer son déclin. Mais, sur le penchant de sa ruine, le commerce d'Alexandrie fut soutenu par deux événemens célèbres dans l'histoire, la destruction de Carthage, par Scipion, & celle de Corinthe par le Consul *Mummius*. Ces deux événemens sauverent l'Egygte, & maintinrent sa prospérité, malgré les ravages qu'elle a souffert dans le tems de la guerre entre Ptolémée VI & Ptolémée VII. Alexandrie fut alors assiégée, & non-seulement on lui enleva ses richesses, mais on la réduisit aux dernières extrémités; & si les vexations horribles de Ptolémée VII avoient duré plus long-tems, cette Ville seroit restée absolument déserte. Cependant les effets de l'injustice de Ptolémée firent une forte impression sur ce Prince lui-même; il révoqua bientôt les édits cruels par lesquels il avoit banni d'Alexandrie tous les marchands étrangers; & il s'appliqua dès-lors à soutenir le commerce, & à faire fleurir les Sciences & les Arts.

TOUTEFOIS la rigueur impolitique, qu'il avoit déployée au commencement de son règne, avoit affecté le commerce jusques dans l'Inde même. C'est du moins ce que semble prouver l'anecdote que nous a conservé Possidonius, & que Strabon critique assez inutilement. Un jour, les Troupes postées sur le

bord du Golfe d'Arabie, trouverent un vaisseau abandonné à la merci des flots, & dans lequel il n'y avoit qu'un seul Indien, presque mort de faim & de soif, lequel on mena au Roi. Cet Indien raconta, qu'ayant fait voile d'un port de l'Inde, il s'étoit égaré dans sa route, & qu'après avoir consommé toutes ses provisions & avoir vu périr tous ses compagnons de voyage, il avoit été conduit, où on venoit de le trouver, sans qu'il sût où il étoit. Il conclut son discours, en offrant de servir de guide aux personnes que le Roi voudroit envoyer dans l'Inde. Cette proposition fut acceptée, & le Roi nomma Eudone pour accompagner l'Indien. Strabon se moque de cette histoire. Cependant nous pouvons dire qu'il n'a pas saisi ce qu'elle a de plus ridicule.

L'on dit que le Roi ordonna qu'on apprît la langue Grecque à l'Indien, & qu'il attendit avec patience qu'il sût la parler. Sûrement il falloit que le Maître chargé d'instruire cet Indien, eût quelque langage commun avec son écolier, & il valoit mieux qu'on apprît à Eudoxe la langue Indienne, parce que cela auroit été tout aussi aisé & bien plus utile dans le voyage qu'il devoit entreprendre. En outre, est-il possible de croire que, depuis le tems que les Egyptiens trafiquoient dans l'Inde, il n'y avoit pas un seul homme dans Alexandrie, qui pût servir d'interprête au Roi, tandis qu'un grand nombre d'Egyptiens alloient tous les ans faire le commerce dans l'Inde, & y séjournoit plusieurs mois à chaque voyage? Ptolémée Philadelphe avoit pu trouver dans Alexandrie six cens femmes Indiennes à-la-fois, lorsqu'il donna une fête à son pere; & dans le moment où le commerce duroit depuis bien plus long-tems, le nombre des Indiens avoit-il pu décroître dans la capitale de l'Egypte, où leur langue y étoit-elle moins bien entendue? Ajoutons en-

core que la sagesse du Roi ne brilla pas beaucoup ; quand il voulut confier la conduite d'un vaisseau & de quelques-uns de ses Sujets à un si habile Pilote que cet Indien, qui, à son premier voyage, s'étoit égaré avec ses compagnons.

CROYONS plutôt que l'Inde & l'Océan qui la baigne, étoient aussi bien connus en Egypte, qu'ils le sont à présent ; & la magnificence qui accompagna Eudoxe dans son Ambassade, semble démontrer que soit que l'histoire de l'Indien trouvé fût vraie ou non, l'Ambassadeur n'avoit d'autre but que de détruire les funestes impressions qu'avoient fait sur les Nations commerçantes, les extorsions & les injustices dont le Roi s'étoit permis d'accabler les étrangers au commencement de son règne.

QUAND Eudoxe revint de l'Inde, Ptolémée VII n'étoit déjà plus. Cependant Cléopâtre, veuve de ce Prince, sentit si bien l'importance de l'Ambassade d'Eudoxe, qu'elle projetta d'en envoyer une seconde, & fit faire en conséquence des préparatifs encore plus superbes que pour la première.

MAIS Eudoxe, voulant apparemment tenter des expériences relatives aux vents alisés, manqua son passage, & fut jetté sur la côte d'Ethiopie. Il y aborda, se rendit très-agréable aux naturels du pays, & rapporta en Egypte une description assez particulière de ces contrées & de leurs productions, pour fournir aux Ptolémées toutes les connoissances qui avoient rapport à l'ancien commerce de l'Arabie.

DANS le cours de son voyage, Eudoxe découvrit une partie de la proue d'un vaisseau, qui avoit été brisé par la tempête.



La figure d'un cheval, sculptée sur cette proue, l'engagea à s'informer d'où pouvoit être le vaisseau ; & quelques-uns des matelots qui étoient avec lui, & qui avoient été employés dans les voyages d'Europe, reconnurent aussi-tôt que la proue qu'ils voyoient, appartenoit à un de ces navires, qui naviguoient sur l'Océan Atlantique. Eudoxe (1) sentit tout de suite l'importance de cette découverte, qui ne prouvoit rien moins que l'existence d'un passage autour de l'Afrique, de l'Océan Indien dans l'Atlantique. Plein de cette idée, à son retour en Egypte, il montra la proue qu'il avoit trouvée à plusieurs navigateurs Européens : tous déclarerent que c'étoit celle d'un vaisseau de Cadix en Espagne.

Cette grande découverte ne pouvoit être plus intéressante pour qui que ce fût que pour Eudoxe ; car, peu de tems après, étant tombé dans la disgrace de Ptolémée Lathyrus, huitième du nom, & se trouvant en danger de perdre la vie, il s'embarqua sur la mer Rouge, fit le tour de la Péninsule d'Afrique, traversa l'Océan Atlantique & arriva heureusement à Cadix.

Ce voyage d'Eudoxe réveilla bientôt, en Egypte, l'esprit des découvertes, & le desir de parcourir le monde, & différens Voyageurs porterent leurs recherches dans l'intérieur du pays, où l'on trouva, dit-on, des Nations si ignorantes, qu'elles ne connoissoient pas même l'usage du feu ; chose qui nous paroîtroit presqu'incroyable, si l'exemple ne s'en étoit pas renouvellé de nos jours.

---

(1) Plin. Nat. Hist. liv. 2, cap. 67.

Ce fut sous le règne de Ptolémée IX, qu'Agatharcidès (1) composa sa description de la mer Rouge.

Quoique les Règnes des autres Ptolémées, qui finirent avec le XIIIeme de ce nom, soient remplis de grands événemens, ils n'ont rien, qui se rapporte au sujet que nous traitons à présent. Leur magnificence continuelle, leurs profusions doivent sans doute avoir fait consommer une grande quantité d'objets de commerce ; & il n'en falloit pas davantage; ou si le commerce avoit eu besoin de plus grands encouragemens, il les avoit sans doute déjà obtenus, lorsqu'il arriva à son plus haut point de prospérité, sous le Règne de la célèbre Cléopâtre, que sa magnificence, sa beauté & ses talens rendirent plus admirable qu'aucune des merveilles de sa Capitale. De son tems, toutes les Nations abondoient à Alexandrie, où la curiosité, ainsi que le commerce, les attiroit. Arabes, Ethiopiens, Troglodites, Mèdes, Juifs, étoient accueillis & protégés par la Reine d'Egypte, qui leur parloit à tous, dans leurs différens langages (2).

La découverte de l'Espagne, la possession des Mines de l'Afrique, d'où les Egyptiens tiroient leur argent, & la révolution, qui survint au sein de l'Egypte même, interrompirent le commerce de la côte d'Afrique. Du tems de Strabon, peu de Ports de l'Océan Indien, même ceux qui étoient le plus près de la mer Rouge, étoient connus. Je crois vo-

(1) Diodwell's, Differtat. vol. 1. Græc. Min. Id. Ox. 1698, 8 v.°

(2) Plut. vita Ant., pag. 913. Tom. 1, part. 1, Lubec 1624. fol.

lontiers

lontiers, que dès le moment où César conquit l'Egypte, le commerce, qu'Alexandrie faisoit avec l'Inde, commença à décroître.

Les Mines que les Romains possédoient en Espagne, près de la source du Bétis (1), ne leur rendoient pas plus de 15,000 l., par an (2); & cette somme n'étoit assurément pas suffisante pour faire le commerce de l'Inde. Aussi les immenses richesses des Romains semblent plutôt être dérivées des prix excessifs des marchandises, que de l'étendue du commerce. Nous savons (3) effectivement qu'on faisoit cent pour cent de bénéfice, dans le négoce ordinaire, sur tout ce qui venoit de l'Inde.

L'Egypte & tous les pays circonvoisins commencerent alors à se voir livrés à la guerre, dont ils avoient été exempts depuis très-long-tems. Le Nord de l'Afrique fut sans cesse rempli de troubles, après le premier renversement de Carthage. De sorte que nous pouvons penser que le commerce de l'Inde commença encore de ce côté-là à se faire, à-peu près, de la même manière qu'avant le Règne d'Alexandre. Mais il s'étoit beaucoup étendu du côté de la Perse, & il avoit trouvé un passage court & facile dans le Nord de l'Europe, où s'établit dès-lors un marché d'épiceries.

---

(1) Strabo, lib. 3.

(2) Quinze mille livres sterling font à-peu-près 352,500 livres tournois.

(3) Plin., lib. 6, cap. 23.

Néanmoins je dois avouer que, s'il est vrai, comme le rapporte Strabon (1), que les Romains employassent au commerce de l'Inde cent vingt vaisseaux, il avoit fort peu perdu de sa vigueur. Mais, dans ce cas, nous devons *croire* que les voyages se faisoient pour le compte des Marchands étrangers, & avec leurs fonds. Jusques au Règne de Ptolémée Phiscon, les Juifs d'Alexandrie firent une grande partie du commerce de l'Inde. Toute la Syrie étoit remplie de Marchands; & le plomb, le fer, le cuivre, suppléoient, en quelque sorte, l'or & l'argent, qui ne reparurent plus qu'en petite quantité, jusques au moment où l'Amérique fut découverte.

Mais l'ancien commerce de l'Inde, qui se faisoit par le Golfe d'Arabie & par l'Afrique, & dont l'or & l'argent étoient les seuls moteurs, continua chez les Ethiopiens, & ne souffrit point de diminution. Ces Peuples, défendus par de vastes déserts, étoient heureux de pouvoir jouir de leurs richesses, avec sécurité, jusques à ce qu'une nouvelle découverte leur donna des rivaux & des Maîtres pour leur commerce.

Une des raisons qui me font imaginer que le commerce des Indes n'étoit pas florissant, ou du moins en grande estime, quand les Romains eurent envahi l'Egypte, c'est que bientôt après Auguste tenta la conquête de l'Arabie. Il y envoya Elius Gallus, qui partit d'Egypte avec une Armée, & qui ne trouva en Arabie qu'un Peuple timide, efféminé,

(1) Strabo, lib. 2, pag. 81.

à peine capable de se mettre en défense, lorsqu'il y étoit réduit par la violence, & ignorant absolument tout ce qui avoit rapport à la guerre. Elius découvrit pourtant bientôt que les Arabes étoient plus rusés que les Romains, & qu'ils l'emportoient sur eux par la connoissance du Pays, que leur avoit donné l'usage de charrier des marchandises. Les guides que prit le Général Romain le conduisirent de désastre en désastre, jusqu'à ce que son armée eût presqu'entièrement péri de faim & de soif, sans avoir vu la moindre partie de ces richesses, dont son Maître l'avoit envoyé s'emparer.

Telle est cette expédition d'Auguste, conçue avec le même esprit, & aussi justement malheureuse que celles de Sémiramis, de Cyrus & de Cambyse, l'avoient été.

L'on voit, dans Strabon (1), que le commerce d'Afrique fut perdu, comme celui de l'Inde; car, en parlant du voyage d'Eudoxe, cet Auteur le traite de fable. Mais son raisonnement prouve précisément qu'il peut n'en pas être une, & ce voyage devoit servir d'encouragement, pour qu'on dût chercher à rouvrir ce commerce, & qu'on essayât de connoître parfaitement la côte. L'abandon du commerce d'Afrique paroît aussi clairement, par ce qu'a écrit Ptolémée (2), qui, en parlant du Promontoire, opposé à l'isle de Madagascar, dit que la côte d'Afrique étoit habitée par des Antropophages;

(1) Strabo, lib. 2, pag. 98.

(2) Ptolem., lib. 4, cap. 9, pag. 115.

que tout ce qui étoit au-delà du 8° étoit inconnu, & que la côte s'étendoit depuis ce Cap jusques au continent de l'Inde, auquel elle étoit jointe (1).

(1) Ptol. lib. 7, cap. 3.





CHAPITRE VI.

Du Voyage de la Reine de Saba à Jérusalem. — Tradition abyssinienne concernant cette Reine. — Du Fondateur de l'Empire d'Abyssinie. — L'Abyssinie embrasse la Religion juive. — L'Hiérarchie Judaïque se conserve encore parmi les Falasha. — Conjectures sur la version de la Bible qu'a cette Nation.

C'EST à présent que, remplissant la promesse, que j'ai faite plus haut, je vais donner quelques détails sur le voyage de la Reine de Saba (1), & sur les conséquences qui en résulterent. Je parlerai de la fondation de la Monarchie Ethiopienne, où le Sceptre s'est conservé jusques à ce jour dans la Tribu de Juda. Si je suis obligé de revenir sur mes pas, & de remonter vers des siècles reculés, c'est pour pouvoir faire connoître à-la-fois l'histoire du commerce de la mer Rouge, & celle de ce Royaume Judaïque, que rien n'a encore pu, ni changer, ni détruire.

NOUS ne devons point être étonnés, si le trafic continuel, & l'importance des affaires que les Tyriens & les Juifs faisoient, avec les Cushites & les Pasteurs de la côte

(1) Saba, Azab ou Azaba. Tous ces mots signifient le Sud ou le Midi.

d'Afrique, les avoient si bien familiarisés les uns avec les autres. Ce fut au point, que la Reine de Saba, Souveraine de ces contrées, conçut naturellement le desir de voir, par elle-même, ce que devenoient les trésors, qu'on exportoit de chez elle, depuis tant d'années, & elle voulut connoître le Prince qui les employoit avec tant de magnificence. Il ne peut y avoir aucun doute sur son voyage. Payens, Arabes, Maures, Abyssiniens, tous les Peuples d'alentour l'attestent, & en parlent presque dans les mêmes termes que l'Ecriture.

Plusieurs anciens Auteurs (1) ont cru cette Reine Arabe. Mais Saba étoit un Royaume particulier, & les Sabéens un Peuple distinct des Ethiopiens & des Arabes, *& ils n'ont cessé* de l'être que depuis peu de tems. L'Histoire nous apprend que les Sabéens avoient coutume d'être gouvernés par une Reine, plutôt que par un Roi; coutume qui se conserve encore parmi leurs descendans.

Medis levibusque Sabæis,
Imperat hos sexus Reginarumque sub armis,
Barbariæ (2), pars magna jacet.

Claudian.

Les Arabes prétendent que le nom de la Reine de Saba, qui vint à Jérusalem, étoit *Belkis*. Les Abyssiniens la nomment *Maqueda*. Jesus-Christ l'appelle la Reine du Midi, & ne lui

(1) Tels que Justin, Cyprien, Epiphane, Cyrille.

(2) Ce mot désigne le pays situé entre le tropique & les montagnes d'Abyssinie, le pays des Pasteurs.

donne point d'autre nom : mais il atteste la vérité de ce voyage. « La Reine du Midi s'élevera au jour du Jugement, contre » cette génération, & la condamnera : car elle vint des extré- » mités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, & » elle contemplera celui qui est plus grand que Salomon (1). »

CEPENDANT l'Ecriture ne raconte aucune autre particularité concernant cette Reine : mais il n'est point probable que Jesus-Christ eût dit qu'elle venoit des extrémités de la terre, si elle eût été Arabe, & qu'elle eût eu près de 50 degrés du continent par derrière elle. L'or, la myrrhe, l'encens, étoient des productions de son Pays; & les diverses raisons que donne Pinéda (2), pour prouver qu'elle étoit Arabe, ne servent qu'à me convaincre davantage qu'elle étoit Ethiopienne, ou de la Race des Pasteurs Cushites.

UNE chose qui démontre clairement qu'elle n'étoit point Arabe, c'est que les Sabéens Arabes, ou les Homérites, qui habitoient la côte d'Arabie, opposée au rivage d'Azab, étoient gouvernés par des Rois & non par des Reines, au lieu que les Pasteurs ont toujours obéi à des Reines & leur obéissent encore. De plus, les Rois des Homérites ne sortoient jamais de leur pays; &, dès qu'ils paroissoient en public, on les assommoit à coups de pierres. Assurément un Peuple, qui traitoit ainsi ses Souverains, n'auroit pas souffert que sa Reine allât voyager, si, par hasard, il eût été gouverné par une Reine; ce qui n'étoit pas.

(1) S. Math., chap. 12, vers. 42. — S. Luc, chap. 11, vers. 31.

(2) Pin. de Reb. Salomon., lib. 4, cap. 14. = Josephe, Origene, S. Augustin, S. Anselme, pensent qu'elle étoit Ethiopienne.

L'on ne sait point si la Reine de Saba professoit la Religion des Juifs, ou le Paganisme. Le Sabéïsme étoit répandu dans tout l'Orient. C'étoit sans cesse la pierre d'achoppement des Juifs. Mais en considérant la multitude de gens, qui alloient continuellement de la Palestine en Afrique, & le tems que dura ce commerce, il ne paroîtroit point étonnant que la Reine de Saba fût Juive. — « Et quand la Reine » de Saba entendit parler de la sagesse de Salomon, concer- » nant le nom du Seigneur, elle vint à Jérusalem pour lui » proposer des questions difficiles (1). » — Jesus-Christ parle d'elle avec éloge, & la donne pour exemple aux Juifs (2). En remerciant Salomon, cette Reine elle-même fait allusion à la *Bénédiction de l'Eternel*, accordée pour jamais à la *semence* d'Israël ; ce qui n'est nullement le langage d'une Payenne, mais qui montre, au contraire, une personne bien informée de l'ancienne Histoire des Juifs.

Il paroît également qu'elle étoit fort instruite, & qu'elle avoit, non cette sorte de savoir particulier à l'Ethiopie, mais bien celui, qui étoit particulier aux Juifs ; car nous voyons qu'un des motifs de son voyage, étoit de vérifier si Salomon étoit réellement aussi savant qu'il avoit la réputation de l'être. Elle veut enfin lui proposer des allégories, ou des paraboles, dans lesquelles Nathan avoit parfaitement instruit Salomon.

La science des Orientaux, & des Rois qui avoient des relations entr'eux, sur-tout des Rois de Palestine & de Syrie, *con-*

(1) 1 Rois, chap. 10, vers. 1. — 2 Chron. chap. 9, vers. 1.
(2) S. Matth., chap. 12, vers. 43. — S. Luc, chap. 11, vers. 31.

sistoit

ſiſtoit principalement à montrer leur habileté dans les queſtions qu'ils ſe propoſoient l'un à l'autre. — « Et Joas, Rois d'Iſraël, » envoya vers Amaziah, Roi de Juda, diſant: le chardon, qui » étoit dans le Liban, envoya dire au cèdre du Liban, donne » ta Fille pour épouſe à mon Fils; & il paſſa alors une bête » ſauvage, qui étoit dans le Liban & qui écraſa le chardon » ſous ſes pieds. » — « Voilà que tu dis que tu as frappé les » Edomites, & ton cœur s'eſt gonflé d'orgueil. Demeure main- » tenant chez toi. Pourquoi t'expoſer à tomber, toi & Juda, » avec toi (1). »

Les Annales d'Abyſſinie ſont remplies de détails ſur le voyage de la Reine de Saba; & il en réſulte une opinion moyenne, qui n'eſt nullement improbable. Elles diſent que cette Reine étoit Payenne lorſqu'elle partit d'Azab, mais que remplie d'admiration à la vue des ouvrages de Salomon, elle ſe convertit au Judaïſme, dans Jéruſalem; & qu'elle eut du Roi des Hébreux un fils, à qui elle donna le nom de Ménilek, & qui devint le premier Roi des Abyſſiniens.

Cependant quelque aſſurance que ces Annales nous donnent d'un tel fait, & quelque danger qu'il y eût à vouloir en douter en Abyſſinie, je ne prétends point l'établir ici comme une vérité; & encore veux-je moins le contredire poſitivement, quoique la Bible n'en diſe rien du tout. Que ce fait ſoit vrai ou non, j'imagine que dans les circonſtances où la Reine ſe trouvoit avec Salomon, & le Prince Hébreu bien loin d'être difficile dans ſon choix, étant adonné particulièrement aux

(1) Chron., chap. 25, verſ. 18 & 19.

Iduméennes & aux autres femmes étrangeres, il put naturellement se livrer à l'amour avec cette Reine, dont les rapports d'intérêt & d'amitié, lui étoient depuis long-tems si avantageux, & qui, de son côté, avoit sûrement, en entreprenant un *si long* voyage, fait des avances suffisantes.

Les Abyssiniens, Juifs & Chrétiens; croient que le Pseaume 45, contient une Prophétie sur le voyage de cette Reine à Jérusalem; & ils disent qu'elle étoit accompagnée par une fille d'Hiram, qui vint de Tyr dans la Capitale de la Palestine. Ils ajoutent que la dernière partie du Pseaume déclare qu'elle aura de Salomon un Fils, qui sera le Roi d'une Nation de Gentils.

La Reine s'en retourna donc à Saba, ou Azab, avec son Fils Menilek, qu'elle garda auprès d'elle quelques années, & qu'elle renvoya ensuite à son Pere pour le faire instruire. Salomon ne négligea rien pour l'éducation de cet enfant. Menilek fut oint & couronné Roi d'Ethiopie, dans le Temple de Jérusalem; &, à cette époque, il prit le nom de David. Ensuite il revint à Azab, où il conduisit une Colonie de Juifs, parmi lesquels étoient plusieurs Docteurs de la Loi de Moïse, particulièrement un de chaque Tribu. Il établit ces Docteurs Juges dans son Royaume; & c'est d'eux que descendent les Umbares actuels, Juges suprêmes, dont trois accompagnent toujours le Roi. Avec Menilek, étoit aussi Azarias, Fils du Grand-Prêtre Zadok, lequel porta une copie de la *loi*, *qui* resta confiée à sa garde. Azarias reçut aussi le titre de Nebrit ou de Grand-Prêtre; & quoique le Livre de la loi fût brûlé dans l'Eglise d'Axum, pendant que la guerre des Maures

dévastoit le Royaume d'Adel, la charge d'Azarias fut conservée, à ce qu'on assure dans sa famille, dont les descendans sont encore aujourd'hui Nébrits, ou Prêtres de l'Eglise d'Axum.

TOUTE l'Abyssinie fut donc convertie au Judaïsme, & le gouvernement de l'Eglise, & celui de l'Etat, furent entièrement modelés sur ce qui étoit alors en usage à Jérusalem.

LE dernier usage que la Reine de Saba fit de son pouvoir, fut d'établir la loi, qui devoit servir à jamais de règle pour la succession au trône dans ses Etats. D'abord elle ordonna que la Couronne seroit toujours héréditaire dans la famille de Salomon; en second lieu, qu'après elle aucune femme ne pourroit porter cette Couronne, ou être déclarée Reine, mais qu'on la déféreroit à son héritier mâle, quelqu'éloigné qu'il fût, à l'exclusion des femelles plus rapprochées. Elle voulut que ces deux articles fussent considérés comme la loi fondamentale de son Royaume, & ne pussent jamais être abolis ni altérés. Enfin la Reine établit que les Héritiers mâles de la Maison Royale seroient relégués dans une haute montagne, où ils seroient détenus prisonniers jusques à leur mort, ou jusqu'à ce que la succession au Trône leur fût ouverte.

La raison de cet exil n'est point connue; c'est un usage particulier à l'Abyssinie. Mais la coutume d'être gouverné par des Reines est très-ancienne, & a prévalu parmi les Peuples Pasteurs des pays voisins dans le dernier siècle, & s'est maintenue depuis, ainsi qu'on le verra par la suite de cette histoire. Cette coutume existoit en Nubie dans le tems d'Auguste,

quand Pétreïus, son Lieutenant en Egypte, prit la Reine Candace prisonnière. Elle duroit aussi sous Tibere, ainsi que nous l'apprend le baptême de l'Eunuque (1) de la Reine Candace, qui vraisemblablement avoit succédé à celle que vainquit *Petreïus*, & qui ne nous est représentée au moment de sa défaite que comme une femme infirme & privée d'un œil (2). Candace étoit le nom de toutes les Souveraines de ces contrées, comme César étoit celui de tous les Empereurs Romains. Quand à l'exil des Princes, qui descendoient de la Reine de Saba, cette Reine l'ordonna, sans doute, pour empêcher qu'il s'élevât entre ces Princes, des discordes pareilles à celles qu'elle avoit vu à Jérusalem désoler la famille de David (3).

La Reine de Saba, après avoir institué ces loix; qu'elle rendit irrévocables pour toute sa postérité, & après avoir eu un règne de quarante ans, mourut 986 ans avant Jesus-Christ. Son fils Ménilek lui succéda; & les annales d'Abyssinie nous apprennent que ses descendans occupent encore le Trône. Ce qui semble garantir cette vérité, c'est que ce n'est point une doctrine nouvelle, mais qu'elle a été constamment & également maintenue, dès son origine jusqu'à ce jour, c'est-à-dire, lorsque les Abyssiniens se convertirent à la loi Juive; &, depuis qu'ils ont embrassé le Christianisme. Nous pouvons de plus

(1) Actes des Apôtres, chap. 8, vers. 27 & 38.

(2) Ceci montre la fausseté de ce qu'observe Strabon, quand il dit que, suivant la coutume établie à Méroé, dès que le Souverain étoit *mutilé*, de quelque manière que ce pût être, les Sujets imitoient cette imperfection. Dans ce cas, tous les Sujets de Candace se feroient donc chacun crevés un œil. Strabo., lib. 17, pag. 777 & 778.

(3) 2 Samuel, chap. 16, vers. 22. — 1. Rois, chap. 2, vers. 13.

ajouter que le témoignage de toutes les Nations voisines, amies ou ennemies, s'accorde sur ce fait avec les Abyssiniens. Ces Nations diffèrent seulement sur le nom de la Reine de Saba, ou plutôt en ce qu'elles lui donnent deux noms.

Cette différence, relativement à une époque si ancienne, ne doit point affoiblir la vérité de l'Histoire, sur-tout quand nous voyons que, de nos jours, les Reines ont quelquefois trois ou quatre noms, & que les Rois en ont toujours trois au moins; ce qui véritablement occasionne, dans l'Histoire, une grande confusion.

Quant à ce qu'on a dit, pour prouver que la Reine de Saba étoit Arabe, la fausseté en est suffisamment démontrée. Tous les Habitans de l'Arabie heureuse, & principalement ceux de la côte opposée à Saba, ou Azab, étoient réputés Abyssiniens, & leur pays faisoit partie de l'Abyssinie, dès les premiers siècles jusques aux conquêtes des Mahométans & long-tems après eux. Ils étoient Sujets de l'Empire d'Abyssinie; d'abord Payens Sabéens, comme les autres Sujets de cet Empire, ensuite, dit la tradition, convertis au Judaïsme durant l'édification du Temple de Jérusalem, & continuant à être Juifs, jusques à l'an 622 de l'ère chrétienne, qu'ils devinrent Mahométans.

Maintenant je vais donner une liste des Rois Abyssiniens, descendans de Salomon & de la Reine de Saba. Leur emblême est un lion passant dans un champ de gueule, & ayant pour motto, « *Mo Anbasa am Nizilet Salomom am Negardè* » *Judé;* » ce qui signifie, « le lion de la race de Salomon, » & de la Tribu de Juda, a triomphé. »

Les Missionnaires Portugais, au lieu d'un lion passant, qui est réellement sur l'écusson du Roi, lui avoient donné un lion rampant, afin de pouvoir mettre une croix entre les griffes de ce lion Juif. Mais ce Prince a repris son lion passant, tel qu'il étoit du tems de Salomon, sans porter dans ses griffes aucun symbole de religion ni de paix.





LISTE DES ROIS D'ABYSSINIE,

Depuis MAQUEDA, Reine de Saba, jusques au commencement de l'ère Chrétienne.

	ans.		ans.
MENILEK, ou DAVID I, régna	4	KATZINA	9
HENDEYDA, ou ZAGDUR.	1	WAZEHA	1
AWIDA	11	HAZER	2
AUSYI	3	KALAS	6
SAWÉ	31	SOLAYA	16
GESAYA	15	FALAYA	26
KATAR	15	AGLEBU	3
MOUTA	20	ASISENA	1
BAHAS	9	BRUS	29
KAWIDA	2	MOHESA	1
KANAZA	10	BAZEN	16

MENILEK monta sur le Trône 986 avant Jesus-Christ; & pour que ce laps de tems fût rempli par les vingt-deux Rois, il faudroit qu'ils eussent régné plus de quarante-quatre ans chacun, ce qui est impossible. Le règne des vingt-un Rois d'Israël donne

un *medium* de vingt-deux ans pour chacun, & on regarde la durée de ce règne très-considérable. Mais quand bien même on calculeroit d'après cet exemple le tems qui s'est écoulé de Ménilek à *Bazen*, il manqueroit bien plus de la moitié du nombre d'années que comptent les Abyssiniens. Ainsi, leur rapport est évidemment faux.

MAIS je ferai encore une objection non moins importante contre cette liste de Rois : c'est que, parmi tous leurs noms, il n'y en a pas un seul dont la racine, ni la dérivation, soit Ethiopienne.

L'ON sera maître de donner à cette ancienne liste le crédit qu'on voudra. Pour moi, je me bornerai à ne désapprouver que ce qui est absolument impossible, ce qui est contraire à l'autorité de l'Ecriture, ou ce que je sais, par expérience, être absolument faux. Il existe encore d'autres listes en *Abyssinie*, que j'ai pareillement vues, & qui n'ont pas plus d'autorité que celle que je viens de transcrire.

J'OBSERVERAI seulement à propos de cette liste, qu'il s'y trouve un Roi, qui m'a fait l'honneur de porter mon nom, environ deux mille ans avant que ce nom vînt en Angleterre ; & précisément le nom Abyssinien est écrit de la même maniere que le mien l'étoit autrefois, avant que la folie & l'amour de la nouveauté en eussent corrompu l'orthographe.

TANDIS que j'étois en Abyssinie, les Grecs apprirent au Roi cette singularité, & ce Prince s'en amusa beaucoup. Quel-

quefois

quefois en voyant Michaël, Fasil (1), ou quelqu'autre Grand de sa Cour vouloir me rendre quelque service, parler avantageusement de moi, il disoit gravement: qu'il alloit recommander à son Conseil d'examiner ma généalogie pour savoir si je ne descendois point des héritiers mâles de ce Brus, qui avoit régné neuf ans avant l'ère Chrétienne; que j'avois l'air d'un homme dangereux, & qu'il étoit tems que je fusse envoyé en exil à Wechné, à moins que je n'aimasse mieux perdre un bras ou une jambe, si les Juges me reconnoissoient pour un des descendans du Roi Brus. A cela je répondois que quoiqu'il plaisantât, certainement un de mes ancêtres avoit été Roi, non d'Abyssinie, non quelques années avant le Christ, mais douze cens ans après notre Rédemption; que les armes de ma famille portoient un lion comme le sien: mais que quelque bien fondées que fussent ses appréhensions à mon sujet, j'osois l'assurer que les seules connexions que j'avois avec lui, étoient par les *Héritiers femelles*.

DANS d'autres momens, que j'étois excessivement abattu, & que je désespérois de revoir l'Angleterre, ce Prince, qui connoissoit bien la cause de ma tristesse, avoit coutume de dire au Sérach Masséry: « Prépare le Sendick & le Nagaréet; » rassemble les Juges; que mes Troupes se mettent sous les » armes, parce qu'il faut faire les funérailles de Brus. C'est » un Ozoro de la race de Salomon, & d'après quelque » chose, que je sais, il peut bien être un des héritiers de la » Couronne. Apporte aussi beaucoup d'eau-de-vie, parce que » tout le monde s'ennivre, quand on fait des obsèques dans son pays. »

(1) Ceci sera expliqué dans le récit du Voyage.

QUOIQUE les époques fixées dans le livre d'Axum ne soient pas précisément d'accord avec notre manière de compter, il y a si peu de différence, que nous ne pouvons douter que la révolte des dix Tribus & le naufrage de la flotte de Roboam n'aient été cause que Ménilek transporta sa Cour à Tigré (1). Cependant quelle qu'en soit la cause, Ménilek quitta Azab, & il vint résider auprès d'Axum, dans un lieu qui porte encore aujourd'hui le nom d'*Ageda Daid*, la maison de David. A peu de distance de cet endroit, il y en a un autre, appellé *Azabo*, nom de son ancienne Capitale. On y voit les restes de quelques Edifices qui étoient construits de pierres & de chaux. Ces deux endroits sont une preuve qu'Axum étoit déjà tombé au tems de Ménilek, parce qu'autrement il eût été tout naturel qu'il s'y rétirât en abondonnant Azab.

LE pays, qui est situé tout autour du cap Gardefan, & qui s'étend au Sud, le long de l'Océan Indien jusques à Sofala, fut long-tems gouverné par un Officier, appellé *Baharnagash*, titre qui signifie Roi de la mer, ou du rivage de la mer. Un autre Officier, revêtu du même titre, commandoit dans l'Arabie heureuse, qui depuis les premiers tems, où ces pays furent peuplés, jusques à la conquête des Musulmans, a appartenu à l'Empire d'Abyssinie. Le Roi lui-même portoit le titre de *Nagash*, ou *Najashi*. Plusieurs Gouverneurs de Province, spécialement ceux de Gojam, étoient désignés de même;

(1) Le Temple que la Reine de Saba avoit vu bâti, & si richement orné, fut pillé la cinquième année du Règne de Roboam, par Sesac, c'est-à-dire, 13 ans avant la mort de Ménilek. Ainsi, ces événemens avoient dû le dégoûter du commerce qu'on faisoit à Saba, lieu de sa première résidence.

& il en eſt réſulté pour l'hiſtoire une grande confuſion. Nous trouvons, par exemple, quelquefois trois Rois, qui, dans le même tems, ſemblent avoir occupé le même Trône ; ce qui eſt invraiſemblable dans quelque pays que ce ſoit. Nous ſommes obligés de ſuppoſer qu'un ſeul de ces trois Princes poſſédoit la Couronne, & que les deux autres étoient ſimplement Nagashs : car, puiſque la loi fondamentale de la Reine de Saba, loi qui ſubſiſte juſqu'à ce jour dans toute ſa vigueur, banniſſoit les héritiers mâles dans les montagnes, nous ne pouvons concevoir comment trois freres auroient pu régner à-la-fois dans le même Royaume. Mais quoique ceci ſoit un grand ſujet d'embarras dans les annales de ces contrées, ce n'eſt pourtant pas le ſeul & j'en ferai bientôt connoître un autre.

COMME nous allons perdre de vue la religion Juive & la race de Salomon, il faut, avant de ceſſer d'en parler, que j'ajoute ce que j'ai à dire des Falasha, dont j'ai déjà fait mention, en citant des exemples de leur langage ; parmi ceux des Nations étrangeres, qu'on croit venues de la Paleſtine en Abyſſinie, lorſque Joſué s'empara de leur pays. Je n'ai épargné aucunes peines pour me procurer quelques notions exactes ſur l'hiſtoire de ce Peuple curieux ; j'ai vécu dans une intime amitié avec pluſieurs de leurs principaux perſonnages, renommés pour leur ſavoir ; & je ſuis certain qu'autant qu'ils l'ont pu, ils m'ont fait connoître la vérité.

CE qu'ils racontent de leur origine, & qui eſt fondé ſur la ſeule tradition, c'eſt qu'ils vinrent de Jéruſalem à la ſuite de Ménilek. Ils ſont donc parfaitement d'accord, avec les Abyſſiniens, ſur l'hiſtoire de la Reine de Saba, laquelle,

disent-ils, étoit Juive, ainsi que sa Nation, avant le tems de Salomon. Ils disent aussi qu'elle vivoit à Saba, ou Azab, pays de l'encens & de la myrrhe, situé aux bords de la mer Rouge; & ils ajoutent de plus qu'elle alla à *Jérusalem* sous les auspices d'Hiram, Roi de Tyr, dont la fille l'accompagnoit, comme il est dit dans le pseaume 45; qu'elle ne fit point le voyage par mer, ni qu'elle ne traversa point l'Arabie, de peur des Ismaélites; mais qu'elle se rendit d'Azab en Palestine, & en revint, en faisant le tour de Masuah & de Suakem, escortée par ses propres sujets, les Pasteurs; & qu'enfin elle se servit du chameau, la voiture ordinaire de son Pays, & que celui qu'elle montoit étoit blanc, d'une grandeur prodigieuse, & d'une extrême beauté.

LEUR récit ne differe presque en rien de celui des Abyssiniens sur tout le reste de cette histoire, sur la naissance & l'installation de Ménilek, qui fut leur premier Roi, sur la venue d'Azarias, d'un des anciens de chaque Tribu d'Israël, & des autres Docteurs de la Loi, dont ils nient seulement que les Descendans se soient faits Chrétiens, comme les Abyssiniens le prétendent. Les Falasha disent encore, que quand le commerce de la mer Rouge tomba entre les mains des Etrangers, & que la communication entr'eux & *Jérusalem* fut interrompue, les habitans se retirerent loin de la côte, & les Villes resterent désertes; qu'ils avoient été eux-mêmes habitans de ces Villes, où ils trafiquoient, & s'occupoient principalement à faire des briques, des tuiles, des pots, & à couvrir les maisons en chaume, & que, trouvant que les plaines de Dembéa leur offroient tout ce qu'il falloit pour exercer leurs talens, ils se fixerent dans cette Province, & y

porterent la fabrique de la poterie à un degré de perfection difficile à imaginer.

Ce Peuple induſtrieux ſe multiplia prodigieuſement, & il étoit déjà très-puiſſant, au tems de la converſion de l'Empire au Chriſtianiſme, ou comme les Falasha l'appellent eux-mêmes, au tems de l'Apoſtaſie ſous Abreha & Atzbeha. Alors ils ſe choiſirent pour Souverain un Prince de la Tribu de Juda, & de la race de Salomon & de Ménilek. Ce Prince ſe nommoit Phinéas. Il refuſa d'abandonner la Religion de ſes Peres; & c'eſt de lui que les Souverains de Falasha deſcendent en droite ligne. Ainſi, ils ont un Prince de la Maiſon de David, quoique les Abyſſiniens aient, par manière de reproche, appellé cette famille Bet Iſraël, pour donner à entendre, qu'elle s'eſt révoltée contre la race de Salomon, & la Tribu de Juda. Il y a peu de doute que quelques-uns des deſcendans d'Azarias n'aient auſſi conſervé leur ancienne foi. Quoiqu'il n'y ait point eu de ſang répandu préciſément par rapport à la différence de religion, chacun de ces Peuples ayant un Roi, qui a les mêmes prétentions que l'autre, ils ſe ſont livrés pluſieurs batailles par des motifs d'ambition & de rivalité.

Vers l'an 960, la Famille des Princes des Falasha tenta de s'emparer du Trône d'Abyſſinie; & les autres deſcendans de Salomon furent preſqu'entièrement exterminés ſur le Roc de Damo, ainſi que je le raconterai ci-après. Cette guerre ſanglante porta au comble l'animoſité qui exiſtoit déja entre les deux Familles. Mais enfin le pouvoir des Falasha fut tellement affoibli, qu'ils ſe trouverent forcés d'abandonner la pro-

vince de Dembéa, où, n'ayant point de cavalerie, ils ne purent se soutenir. Dès-lors ils se réfugierent dans les rochers escarpés & presqu'inaccessibles, qui hérissent la haute chaîne des montagnes de Samen. Ils ont choisi pour leur capitale, un de ces rochers, que la nature semble avoir disposé exprès pour servir de forteresse; &, depuis ce moment, cet endroit porte le nom de Roc Juif.

Une déroute sanglante que les Falasha éprouverent en l'année 1600, les mit à deux doigts de leur ruine. Gédéon, leur Roi, & Judith, leur Reine, furent tous deux tués dans cette action. Depuis ils cherchent moins les troubles & les combats. Ils paient la taxe, qu'on leur a imposée, & on les laisse paisiblement se gouverner à leur manière.

Pendant que j'étois en Abyssinie, leur Roi & leur Reine, s'appelloient encore Gédéon & Judith; & ces noms semblent être les noms de préférence de la Famille Royale. Dans ce tems-là leur population s'élevoit, dit-on, à cent mille hommes effectifs.

Les Abyssiniens les mieux instruits & les plus sages conviennent à peu-près de la vérité de tout ce que je viens de rapporter. Mais vraisemblablement toutes les circonstances des troubles qu'occasionna la conversion au Christianisme, ne nous sont pas entièrement connues.

La seule version de la Bible qu'aient les Falasha est en Geez, & c'est la même dont se servent les Abyssiniens Chrétiens, qui sont les seuls Scribes, & qui vendent des copies

aux Juifs. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ne s'est jamais élevé la moindre dispute sur le texte de la loi entre les Docteurs des deux Religions. Ils n'ont point de Kérikétib, ou de Commentaires différens. Ils n'ont jamais entendu parler ni du Talmud, ni du Targum, ni de la Cabale; & ils ne portent ni franges (1), ni rubans sur leurs robes Pontificales; enfin, autant que j'ai pu le savoir, il n'y a pas un seul Scribe parmi eux.

Je leur demandai comment sortant de la Judée, ils avoient adopté le langage, que je leur entendois parler, & si c'étoit celui de quelqu'une des Nations, qui habitoient les côtes de la mer Rouge. Ils me répondirent, que ce pouvoit être le langage des Nations, qu'ils avoient trouvées sur la côte d'Azab, à leur arrivée de la Palestine, mais qu'ils ne faisoient que le conjecturer; & la raison qu'ils m'en donnerent étoit assez vraisemblable. Ils observerent que venus dans l'Abyssinie, en parlant hébreu, & avec l'avantage d'avoir des livres dans cette langue, ils avoient oublié leur hébreu (2); & qu'ainsi il n'étoit pas probable qu'ils pussent retenir un autre langage dans lequel ils n'avoient point de livres, & qu'ils n'avoient pas appris à exprimer par le moyen des lettres.

Je leur demandai aussi, pourquoi venant de Jérusalem ils n'avoient point des copies de la loi, en Hébreu, ou en Sama-

---

(1) Nombres, chap. 15, vers. 38 & 59. — Deut., chap. 22, vers. 12.

(2) Nous voyons qu'il en arriva de même, en moins de tems, durant la captivité; quand les Juifs oublièrent la langue hébraïque, & ne parlerent plus que Chaldéen.

ritain, ou au moins le Pentateuque, & l'Octateuque. L'un & l'autre étoient en leur possession à leur arrivée de la Judée, me dirent-ils : mais leur flotte étant détruite sous le règne de Roboam, & la communication devenant très-difficile à *cause* des guerres des Syriens, ils s'étoient trouvés nécessairement obligés d'avoir les écritures traduites, & de faire usage des copies, qui étoient entre les mains des Pasteurs, lesquels, suivant leur tradition, étoient tous Juifs, avant le tems de Salomon.

Je leur demandai, comment les Pasteurs avoient eu une version, puisque nonobstant l'invasion de l'Egypte par Nébuchadnezzar, invasion qui fut le plus long obstacle à leur communication, les Ismaélites Arabes en traversant l'*Arabie, eurent toujours* accès à Jérusalem & en Syrie, & continuerent à y faire un grand commerce par terre. Alors ils m'avouerent naïvement qu'il leur étoit impossible de répondre à cela d'une manière satisfaisante, parce que les tems étoient trop reculés & *que* la guerre avoit détruit tout ce qui pourroit leur fournir des renseignemens authentiques.

Je leur demandai enfin, s'ils avoient jamais eu quelques Mémoires sur leur pays, ou sur l'histoire des autres Nations. Et ils me répondirent, en hésitant un peu, qu'*ils ne* pouvoient pas dire, s'ils en avoient eu ou non ; mais que s'ils en avoient eu, ils devoient avoir été détruits dans la guerre de Gragné.

Voila tout ce que je pus apprendre de ce Peuple ; encore me fallut-il beaucoup de patience & de prudence pour leur faire ces questions & pour séparer la vérité du mensonge dans leurs réponses ; car la plupart d'entr'eux, dès qu'ils peuvent deviner

deviner la raiſon pourquoi on les interroge, diſent toujours ce qu'ils croient devoir plaire davantage. C'eſt même ce qui arrive avec tous les Peuples de Barbarie.

Les Falasha nient que le ſceptre ſoit jamais ſorti de la maiſon de Juda, parce qu'ils ont un Prince régnant de cette maiſon. Ils prétendent que la Prophétie, concernant la converſion des Gentils, s'accomplira à l'arrivée du Meſſie, qui n'eſt pas encore venu, & qu'alors tous les Peuples de la terre ſeront Juifs. Mais je confeſſe qu'ils ne m'ont point donné une explication claire & préciſe de cette Prophétie, & qu'ils ſembloient même ne l'avoir jamais conſidérée avant. Bien différens de nous en général, ils ne parloient ſur ce ſujet, ni avec intérêt, ni avec chaleur, & ils ne paroiſſoient même pas du tout ſe ſoucier de s'entretenir de leur Religion, quoiqu'ils fuſſent très-prompts à citer les paſſages de l'Ecriture, quand il y avoit quelque perſonne, qui parloit Amharic avec l'accent barbare dont ils le prononcent. Auſſi cette indifférence me fit concevoir que leurs Ancêtres n'étoient ni en Paleſtine, ni préſens à ces diſputes, qui ſuivirent la mort de Jeſus-Chriſt, & qui ont continué depuis.

Les Falasha ſoutiennent que le livre d'Enoch, eſt le premier livre de l'Ecriture qu'ils ont reçu. Ils ne connoiſſoient point celui de Seth : mais ils placent Job immédiatement après Enoch ; de ſorte qu'ils n'ont point une idée vraie du tems où Job a vécu, & ils diſent que c'eſt un peu après le déluge. Ils croient auſſi que le livre, qui porte le nom de ce Prophète, eſt ſon propre ouvrage.

PLUSIEURS difficultés se présentent sur le récit des Falasha. Quoiqu'ils disent qu'ils sont venus de Jérusalem du tems de Salomon, & qu'ils sortent des différentes Tribus, ils ne parlent tous qu'un seul langage, & ce langage n'est ni l'Hébreu, ni le Samaritain, qu'aucun d'eux ne peut ni lire ni entendre. La réponse qu'ils font à cette objection, n'est nullement satisfaisante, par plusieurs raisons très-sensibles.

LUDOLF, l'homme le plus savant qui ait écrit sur ce sujet, dit qu'il y a apparence que la Bible Ethiopienne, ou du moins le Pentateuque a été traduit sur la version des Septante; & il en juge par le grand nombre d'hellénismes, qu'on y trouve, ainsi que par les noms des Oiseaux, & des pierres *précieuses*, & par divers autres passages, qui paroissent être copiés du Grec littéralement. Il imagine aussi que la version Abyssienne est l'ouvrage de Frumentius, qui fut le premier Evêque d'Abyssinie, quand cet Empire fut converti au Christianisme sous *Abréha* & Atzbéha, 333 ans après Jesus-Christ, ou un peu plus tard.

QUOIQUE j'aye rapporté avec moi tous les livres de l'Ancien-Testament Abyssinien, je n'ai pas encore eu le tems d'en faire la comparaison & de vérifier ce que dit Ludolf : mais je les ai déposés pour la satisfaction du public, dans le *Musæum* Britannique, espérant que quelque Savant voudra se charger de ce travail. Je dois observer en même-tems, qu'il *est bien* plus naturel, de croire que les Grecs en comparant les copies ensemble, effacerent les mots ou les passages qu'ils trouverent différens de la version des Septante, & les rétablirent d'après

cette verſion, parce que cela ne pouvoit point déplaire aux Juifs, qui ſavoient bien que tous ceux qui avoient travaillé à la verſion des Septante, étoient Juifs eux-mêmes.

De plus, comme la copie Abyſſinienne de la Bible fut traduite, ſuivant l'opinion de M. Ludolf, par l'Evêque *Frumentius*, plus de trois cent trente ans après Jeſus-Chriſt, & que la verſion des Septante eſt faite du tems de Ptolémée Philadelphe, plus de ſoixante ans avant l'ère Chrétienne, il s'enſuit que ſi les Juifs ſe ſervent de la traduction de Frumentius, & ſi elle a été faite ſur la verſion des Septante, ces Juifs devoient avoir été au tems de la converſion de l'Abyſſinie, plus de quatre cens ans, ſans aucun livre quelconque. Ainſi, ils conſervoient de mémoire toutes les loix Juives, qui ſont en vigueur parmi eux; & toutes les obſervances lévitiques, leurs purifications, leurs abſtinences, leurs pénitences, leurs ſacrifices, ont été retenus ſans qu'ils les euſſent en écrit, pendant le long eſpace de quatre cens ans.

Cet effort de mémoire n'eſt peut-être pas abſolument impoſſible: mais il le paroît beaucoup. Nous ſavons qu'à Jéruſalem même, le Siége de la loi & du ſavoir Judaïque, l'idolâtrie commençant à faire des progrès durant le court règne de quatre Rois ſeulement, la loi dans cet intervalle, fut tellement oubliée & méconnue, qu'une copie en étant tombée par haſard entre les mains de Joſias, ce Prince la lut, & en voyant ce qu'elle contenoit, il fut ſi frappé de l'oubli qu'on en avoit fait qu'il craignit auſſi-tôt la deſtruction de la Cité de David & de tout le Peuple. J'ajouterai encore que quiconque obſerve

l'obstination ; l'opiniâtreté, l'endurcissement, qui forme le caractère de ces Juifs, ne pourra pas croire facilement, qu'ils aient jamais reçu volontiers *l'Ancien-Testament* des mains d'un Peuple, qui s'est déclaré le champion du *Nouveau.*

Ils n'ont aucune connoissance du Nouveau-Testament, si ce n'est par ce qu'ils en ont entendu dire dans la conversation. Ils ne le maudissent pas : mais ils le regardent comme un Ouvrage extravagant, où l'on suppose que le Messie est venu ; car ils se font du Messie l'idée d'un Prince temporel, d'un Prophète, d'un Pontife, d'un Conquérant.

Il n'est pas vraisemblable que des Juifs eussent voulu, sans une nécessité absolue, recevoir la loi & les Prophètes de la part d'un Chrétien ; au lieu qu'ils pouvoient bien les recevoir d'autres Juifs, qu'il regardoient comme leurs freres, ainsi que l'étoient les Abyssiniens, quand on fit cette traduction. D'ailleurs, rien n'auroit pu les empêcher d'adopter une traduction réellement faite par des Juifs, d'après le texte même, telle que la version des Septante étoit alors. Mais j'avoue qu'il s'offre beaucoup de difficultés de toutes parts, & je désespere de les voir résolues, à moins qu'elles ne le soient par une analyse profonde & raisonnée, de ce que j'ai recueilli sur le langage des Falasha ; & pour cela, je requiers, avec ardeur, le secours des Savans. Le livre des Cantiques de Salomon contient assez de mots pour pouvoir servir à faire décider la question ; pour qu'on sache enfin d'où viennent les Falasha, & pourquoi ils n'ont point la Bible dans leur propre langue, puisqu'une version *leur est* nécessaire ?

Je crois plutôt que Frumentius a traduit le Nouveau-Testament que je ne crois qu'il a traduit la Bible ; parce que, dans

la traduction du Nouveau-Teſtament, il put être aidé par les perſonnes de ſa communion, qui étoient en Egypte. C'eſt même une raiſon de plus pour me faire penſer qu'à ſon arrivée en Abyſſinie, Frumentius trouva la Bible traduite en langage & en caractères Ethiopiens, parce que le Bagla ou Geez étoit un caractère inconnu, & une langue également inconnue, non-ſeulement à lui, mais encore à toute l'Abyſſinie, excepté la ſeule Province de Tigré ; de ſorte qu'il n'auroit pas eu plus de peine à apprendre à ces Peuples la langue Grecque, & l'écriture Grecque, que de traduire le Nouveau-Teſtament en Ethiopien, en ſe ſervant des caractères Geez. Il ſe ſeroit épargné beaucoup de tems & de ſoins ; il ſe ſeroit ſervi de toute l'Ecriture-Sainte, telle qu'elle étoit reçue dans ſon Egliſe, & la langue Grecque & les caractères Grecs auroient été auſſi faciles en Amhara que le Geez. Ceux même des Habitans de la Province de Tigré, qui ne ſavoient point encore lire, auroient appris à lire & à écrire en Grec, comme ils pouvoient l'apprendre en leur propre langue.

Je ne ſais point s'il a exiſté une traduction Arabe auſſi ancienne de la Bible. S'il y en a eu une, les mêmes raiſons que je viens d'établir, auroient dû la faire préférer, & l'Evêque Frumentius n'auroit eu également beſoin que de traduire le Nouveau-Teſtament. Mais il en fut tout autrement quand il trouva la Bible déjà traduite en Geez ; & il continua, avec raiſon, à faire paſſer l'Ecriture-Sainte dans cette langue, en ſe ſervant des caractères qui lui ſont propres, afin que l'Evangile pût remplir ſa deſtination, & ſervir de témoignage en faveur des Chrétiens contre les Juifs.



CHAPITRE VII.

Livres dont on se sert en Abyssinie. — Enoch. — L'Abyssinie n'est point convertie par les Apôtres. — Conversion du Judaïsme au Christianisme, opérée par Frumentius.

Les Abyssiniens adoptent l'Ecriture-Sainte, comme nous l'adoptons, & ils comptent le même nombre de livres que nous : mais ils les divisent d'une autre manière. C'est, du moins, ce que j'ai vu chez quelques particuliers; parce que peu d'entr'eux sont assez riches pour acheter tous les livres historiques ou prophétiques de la Bible. L'on en peut dire autant pour ce qui concerne le Nouveau-Testament. Les copies, où il est tout entier, sont fort rares. Nulle part, excepté les Eglises, on ne voit que les Evangiles & les Actes des Apôtres; encore pour qu'un homme possède seulement ces livres, il ne faut point assurément que ce soit un homme de la classe ordinaire.

Plusieurs livres de la Bible sont oubliés des Abyssiniens. De sorte qu'il est tout aussi difficile de se les procurer, même dans les Eglises, quand on veut en prendre copie, que quand on veut, parmi nous, consulter des vieux Registres enſévelis dans la poussière des Greffes.

L'Apocalype de Saint-Jean est leur lecture favorite. Ils l'intitulent: *La vision de Jean Abou Kalamsis;* ce qui me semble n'être qu'une corruption d'*Apocalypsis*. Mais, en même-tems,

je puis à peine imaginer que Frumentius, qui étoit Grec d'origine & homme de lettres, ait pu faire une si étrange faute.

L'on ne distingue point, dans ce pays-là, les livres Canoniques des livres apocryphes. Bel & le Dragon sont lus avec la même dévotion que les Actes des Apôtres; &, j'en frémis! la plus grande partie des Lecteurs en est tout aussi édifiée. C'est avec un esprit de piété & non dans l'intention de semer du ridicule que je dirai que Saint-George & son Dragon, sont devenus d'après de folles légendes, des objets presqu'aussi respectables pour eux, que les plus grands Prophètes de l'Ancien-Testament & les Apôtres du Nouveau.

Les vieux Prêtres Abyssiniens lisent avec beaucaup de zèle & de plaisir le Cantique de Salomon. Mais ils ont soin d'en défendre la lecture aux jeunes. Elle est interdite aux Diacres, aux Laïques & aux femmes. Ils croient que Salomon composa ce Cantique en l'honneur de la fille de Pharaon; & ils sont loin d'être de l'avis de quelques-uns de nos Docteurs, qui croient que cet ouvrage renferme une allégorie sur le Christ & son Eglise. L'on me demandera peut-être pourquoi j'ai préféré ce livre pour le traduire, voyant la difficulté particulière qu'il y avoit à se le procurer (1)? Mais à cela je répondrai que ce choix ne vint pas de moi, & que je ne fus point informé tout de suite des obstacles, que j'avois à éprouver. Le premier livre auquel je pensai, fut celui de Ruth, parce qu'il étoit le plus court. Mais ce sujet ne plut point aux Scribes & aux Prêtres, qui devoient traduire pour moi, & ils ne voulurent pas

(1) On trouvera la version en Geez, qui sont les premiers caractères du Monde, dans l'Appendix.

s'en charger. Ils choisirent eux-mêmes le Cantique de Salomon, & ils s'engagerent à le traduire. Je le recommandai bien à deux ou trois jeunes Ecrivains, qui acheverent bientôt leur version en se faisant aider par leurs amis. J'avois *été obligé* de leur procurer une permission expresse pour qu'ils pussent mettre l'ouvrage dans les divers langages du pays : mais ce fut une permission passagere, qui n'éprouva point de *difficultés* réelles, quoiqu'on voulût en faire d'apparentes.

Un Neveu de l'Acab Saat, Abba (1) Salama (2), jeune homme d'un génie peu commun, demanda l'agrément de son Oncle, avant de commencer la traduction; mais Abba Salama lui répondit en faisant allusion à une ancienne *loi du pays*, que s'il l'entreprenoit, il seroit égorgé de la manière qu'on égorge les moutons; & que cependant si je voulois lui donner de l'argent, il le permettroit. Je n'aurois point fait attention à cela. Mais quelques jeunes gens parlerent au Ras Michaël (3), qui devina tout de suite de quoi il s'agissoit, & ayant fait appeller l'Ecrivain, il lui demanda ce que son Oncle lui avoit proposé. Celui-ci avoua franchement qu'il lui avoit dit que s'il commençoit la traduction, il seroit égorgé comme on égorge les moutons. Quelques jours après Michaël interrogea Abba Salama, sur la vérité de ce fait. Abba Salama répondit d'une manière affirmative, & parut vouloir persister dans ce qu'il avoit avancé.

(1) *Abba* est un mot syriaque & éthiopien, qui signifie *Pere*.

(2) J'aurai occasion de parler, plus au long, de ce Prêtre, qui étoit l'ennemi invétéré & dangereux de tous les Européens, & le principal Officier ecclésiastique de la Maison du Roi.

(3) Alors Premier Ministre. On aura beaucoup à parler de lui par la suite.

AINSI

« Ainsi donc, dit le Ras, en s'adressant au jeune-homme, » votre Oncle déclare que si vous traduisez le livre pour » Yagoubé, il vous égorgera comme on égorge un mouton; » & moi je vous jure par Saint Michaël, que si vous ne le » faites pas, je vous ferai donner la mort. Considérez mainte- » nant quels risques vous préférez courir; & revenez dans huit » jours me faire part de votre choix. » Mais, avant les huit jours révolus, il m'apporta le livre, très-satisfait de l'excuse, que lui avoit fourni Michaël pour pouvoir gagner le prix de la traduction.

Abba Salama se plaignit de cela une fois que j'étois présent; & le nom de *Franc* fut malicieusement prononcé. Mais le Ras lui dit seulement, en lui jettant un regard sevère: « Re- » tenez votre langue, Abba. Vous ne savez pas ce que vous » dites. Vous ne savez pas que vous êtes un fou: mais je le sais, » moi; & si vous prononcez encore une parole, je le publierai à » toute la terre. »

Après le Nouveau-Testament, les Abyssiniens placent les Actes des Apôtres, qu'ils appellent *Synnodos*, & l'on peut dire qu'autant que les cas sont applicables, ces Synnodos servent de loi écrite dans le pays. Ce livre a été traduit de l'Arabe en langage Geez. Ils ont ensuite une liturgie ou livre de prières générales, indépendamment de plusieurs autres prières particulières pour les jours de fête, sous les noms desquels elles sont désignées.

Le livre, qui vient à la suite de celui-là, s'appelle *Haimanout Abou*. Il contient principalement la collection des Ouvrages des Peres Grecs, traitant & expliquant certaines

héréfies ; ou articles de foi, qui ont été l'objet des difputes de l'ancienne Eglife Grecque. Les traductions des Ouvrages de Saint-Athanafe, Saint-Bafile, Saint-Jean Chryfoftôme & Saint-Cyrille, font auffi répandues parmi les Abyffiniens. Il eft vrai que je n'ai jamais vu les traductions des deux derniers, & qu'il ne m'eft tombé fous la main que quelques fragmens de celle de Saint-Athanafe : mais il n'en eft pas moins certain qu'elles exiftent.

Un autre livre révéré dans ces contrées eft le Synaxar, ou la fleur des Saints, dans lequel les miracles, la vie, & les menfonges de leurs Saints font très-longuement recueillis, en quatre monftrueux volumes *in-folio*, remplis d'un bout à l'autre des fables les plus abfurdes.

Ils ont un Saint contre lequel le diable combattit fous la forme d'un ferpent de neuf milles de long. Le Saint le jetta du haut d'une montagne & le tua. Un autre Saint convertit le diable, qui fe fit moine, & vécut quarante ans d'une manière édifiante, faifant pénitence pour avoir tenté le Chrift fur la montagne. On ne dit pas ce que le diable devint enfuite.

Un autre Saint, qui n'avoit jamais mangé ni bu depuis le ventre de fa mere, fe rendit à Jérufalem, où il célébroit la meffe au Saint-Sépulcre ; &, le foir, il fe retiroit fous la forme d'une cigogne. J'en citerai encore un. C'étoit un Saint qui étant malade & ayant l'eftomac fort dérangé, eut envie de manger des perdrix. Il en appella une paire ; & auffi-tôt deux perdrix toutes rôties prirent la volée, & vinrent fe placer fur fon affiette pour être mangées.

Toutes ces histoires sont racontées & affirmées par de fort honnêtes gens; & elles deviennent une terrible pierre d'achoppement pour les Jésuites, qui voudroient envain prétendre que leurs miracles fussent mieux attestés, ou plus dignes de foi.

Il y a encore d'autres livres d'un plus petit volume & de moindre conséquence. Tel est l'Organon Denghel, ou l'instrument musical de la Vierge Marie, composé vers l'an 1440, par Abba George: ce livre est très-estimé pour la pureté de son langage, quoique l'Auteur fût Arménien.

Enfin, le dernier Ouvrage de cette Bibliothèque Ethiopienne, est le livre d'Enoch (1). La première fois qu'on entendit parler de ce livre, plusieurs Savans de l'Europe eurent un grand desir de le voir, croyant que, sans doute, il devoit renfermer beaucoup de secrets & d'histoires inconnues. Là-dessus un imposteur trouvant sous sa main un livre Ethiopien, l'intitula: *les Prophéties d'Enoch;* & il écrivit ce titre au commencement de la première page. M. Peyeresc (1) n'eut pas plutôt entendu parler de cet Ouvrage, qu'il l'acheta fort cher de l'imposteur, qui le tenoit en sa possession. Ensuite on le déposa dans la Bibliothèque du Cardinal Mazarin, où M. Ludolf ayant eu accès, il reconnut que c'étoit un livre Gnostique, sur les mystères du ciel & de la terre; mais qui ne contenoit pas un seul mot d'Enoch, ni de ses Prophéties. Aussi M. Ludolf

(1) Vid. Origen. contra Celsum, lib. 5. — Tertull. de Idol. cap. 4. = Drus in suo Enoch. = Bangius in Cœlo Orientis exercit. 1. quæst. 5 & 6.

(2) Gassendi in vita Peyresc, lib. 5.

est parti de-là pour soutenir qu'il n'existoit point de livre d'Enoch; mais il s'est mépris.

Pour gage public de ma reconnoissance pour toutes les obligations que j'ai à une Nation humaine, bienfaisante, savante & polie, & principalement au Roi Louis XV, j'ai fait présent à son Cabinet d'une partie de choses curieuses, que j'ai rapportées des pays lointains, hommage qui a été accueilli avec une honnêteté & une attention, dignes d'engager tous les Voyageurs dont l'ame est généreuse à suivre mon exemple.

Parmi les Ouvrages que j'ai déposés, à Paris, dans la Bibliothèque du Roi, se trouve une copie magnifique des Prophéties d'Enoch, en grand *in-quarto*. Une autre est jointe aux livres de l'Ecriture, que j'ai rapportés en Angleterre; & elle suit immédiatement le livre de Job, suivant l'ordre établi par l'Eglise d'Abyssinie. Il y en a une troisième, que j'ai fait remettre à la Bibliothèque d'Oxford, par les mains du Docteur Douglas, Evêque de Carlisle.

La plus ancienne histoire de ce livre est bien connue. L'Eglise la regarda d'abord comme apocryphe; &, comme il étoit cité dans l'Epître de Jude, la même suspicion tomba sur cette Epître. D'après cela le Concile de Nicée la rejetta du nombre des livres Canoniques: mais le Concile de Trente, raisonnant mieux, rendit à l'Apôtre Jude, l'honneur que son *Epître* méritoit.

Nous pouvons observer, en passant, que l'allégation que

fait Jude d'un ouvrage apocryphe, ne prouve nullement qu'il croyoit ou qu'il garantissoit la vérité de ce que contenoit cet ouvrage. Mais c'est un argument *à fortiori*, dont Jesus-Christ lui-même fait souvent usage, & qui ne signifie pas plus que celui-ci : Vous, disoit-il aux Juifs, vous déniez certains faits, par une suite de vos préjugés, tandis que vous avez recueilli ces faits dans vos propres livres, & que vous les y reconnoissez pour vrais. Cette manière de raisonner est, en effet, très-bonne & très-concluante : mais elle ne prouve point du tout que ce qu'on cite est vrai. Voilà comment s'exprime Jude : Vous, dit-il, vous ne croyez point la venue du Christ & un dernier Jugement. Cependant votre ancien Enoch, que vous reconnoissez pour le septième homme qui est venu après Adam, vous l'a annoncé clairement & en propres termes depuis long-tems. Et, effectivement, la citation est la même mot pour mot, dans le second chapitre du livre d'Enoch.

Tout ce qu'il y a d'important à dire de plus sur ce livre d'Enoch, c'est que c'est un livre gnostique, contenant l'âge des Emims, des Anakims & des Egregores, qui sont appellés les enfans de Dieu, qui conçurent de l'amour pour les filles des hommes, & qui en eurent des fils, qui étoient des géants. Ces géants ne paroissent pas avoir été aussi bienveillans envers les fils & les filles des hommes, que leurs peres l'avoient été : car d'abord ils commencerent à dévorer tous les animaux terrestres; ensuite ils se jetterent sur les oiseaux & sur les poissons, qu'ils avalerent aussi; leur faim n'étant point satisfaite, ils consommerent tout le grain, toutes les recoltes que les hommes avoient préparées; puis tous les arbres, tous les buissons; & enfin ils tomberent sur les hommes eux-mêmes pour les manger.

Les hommes furent avec eux, tels que nos modernes navigateurs sont avec les sauvages; ils n'eurent point peur de mourir, mais bien d'être mangés après leur mort. A la fin, ils se plaignirent à Dieu de la voracité des injustes géants; & Dieu envoya un déluge, qui noya les géants & les hommes.

TELLE est la réparation que cet ingénieux Auteur a *jugé* à propos d'attribuer à la Providence, comme une réponse à la première plainte, & en même-tems la mieux fondée qui lui ait jamais été adressée par un homme. Je crois que ceci remplit les quatre ou cinq premiers chapitres. Ce n'est pas un quart de l'ouvrage: mais ma curiosité ne me conduisit pas plus loin. La catastrophe des géants, & l'équité, qui avoit accompagné cette catastrophe, m'avoient pleinement satisfait.

JE me rappelle que quand on sut en Angleterre que j'avois donné ce Livre à la Bibliothèque du Roi de France, nos savans Compatriotes ne me donnerent pas le tems d'arriver à Londres, où ils auroient pu tout à loisir parcourir une autre copie de ce livre: mais le Docteur Woide partit pour Paris, muni de lettres du Secrétaire d'Etat pour Lord Stormont, Ambassadeur à la Cour de France, dans lesquelles on le prioit d'aider le Docteur à se procurer l'examen du présent que j'avois fait à Sa Majesté Très-Chrétienne. M. Woide obtint facilement ce qu'il demandoit, & une traduction de l'ouvrage fut rapportée à Londres. Mais je ne sais pas pourquoi elle n'a point encore été publiée. J'imagine que la conduite des *géants* n'a pas plus contenté le Docteur Woide que moi.

JE terminerai cette digression par une particularité très-curieuse:

le Synaxar que les Catholiques appellent *Flos Sanctorum*, ou la Vie & les Miracles de leurs Saints, rapporte l'Histoire de la conversion des Abyssiniens au Christianisme en 333, & dit que quand Frumentius & Œdésius furent présentés au Roi, qui étoit encore fort jeune, ils le trouverent lisant les pseaumes de David.

Le Synaxar & le livre d'Enoch ne prouvent nullement que les Abyssiniens fussent anciennement Juifs; car ils étoient tous les deux en aussi grande autorité parmi les Payens, qui professoient le Sabéïsme, la première religion de l'Orient & particulièrement celle des *Pasteurs*, que parmi les Juifs. Ces livres d'ailleurs ont continué à être écrits avec le même caractère ou les mêmes lettres, qu'ils l'étoient au commencement : ce qui acheve de me convaincre qu'il n'y a pas eu d'autre écriture, ni dans ce Pays, ni dans le fond de l'Arabie, depuis celle qui a dû naissance aux Hiéroglyphes.

L'Histoire d'Abyssinie commence à présent à être dégagée en partie de cette confusion, qui a presque sans cesse obscurci le peu de faits qu'on a recueillis concernant les Nations Barbares des premiers tems. D'après l'Histoire Abyssinienne, il est évident que Bazen fut le contemporain d'Auguste; qu'il régna seize ans; & que la Naissance de Jesus-Christ arriva dans la huitième année du règne de ce Prince. De sorte que la huitième année de Bazen fut la première du Christ.

Amha-Yasous, Souverain de la Province de Shoa, dans laquelle les foibles restes de la race de Salomon s'enfuirent, au moment d'une catastrophe, que j'aurai occasion de rapporter;

Amha-Yasous, me donna la liste suivante des Rois, qui ont régné dans l'Abyssinie depuis le tems dont nous parlons. Ce fut le même Prince, qui me procura tous les livres des Annales d'Abyssinie, qui m'ont servi pour composer cette histoire. J'en excepte pourtant deux, dont l'un me fut donné par le Roi, & l'autre, qui est la chronique d'Axum, par le Ras-Michaël, Gouverneur de la Province de Tigré.





LISTE
DES PRINCES DE SHOA.

BAZEN.
TZENAF SEGUED.
GARIMA ASFERI.
SARAADA.
TZION.
SARGAI.
BAGAMAI.
JAN SEGUED.
TZION HEGES.
MOAL GENHA.
SAÏF ARAAD.
AGEDAR.
ABREHA & ATZBEHA, 333.
ASFEHA.
ARHPAD & AMZI.
ARAAD.
SALADOBA.
ABAMIDA.
TEZHANA.
CALEB, 522.
GUEBRA MASCAL.
CONSTANTINE.
BAZZER.
AZBEHA.
ARMAHA.
JAN ASFEHA.
JAN SEGUED.
FERE SANAI.
ADERAAZ.
AIZOR.

DEL NAAD, 960 (1).

CETTE liste est conservée dans le Monastère de Debra

(1) La durée du Règne de ces Princes est si longue qu'elle est presque incroyable. Mais comme nous n'avons, de leur histoire, que leurs noms, nous ne pouvons point faire de réforme sur des dates que nous ne connoissons pas.

Libanos, en Shoa. Les Abyssiniens n'ont aucun doute sur son exactitude. Mais à moi elle me semble très-douteuse. Si elle étoit vraie, elle feroit remonter cette Monarchie à une très-haute antiquité.

Ce qui a répandu beaucoup de confusion sur toutes ces anciennes Listes, c'est que les Rois y ont toujours deux & quelquefois trois noms. Le premier est leur nom de baptême, le second est un surnom, & le troisième un nouveau nom qu'ils prennent à leur avènement au Trône.

Il y a encore une autre source de méprises, c'est que quand il se présente à-la-fois deux noms, dont l'un est *le nom d'un Roi*, & l'autre seulement la dénomination de la qualité d'un Roi, ils sont comptés comme deux freres. Par exemple, Atzbéha signifie le Béni, ou le Saint; & je soupçonne beaucoup qu'Atzbéha & Abréha, qui sont dits être deux freres, désignent seulement Abraham le Saint ou le Béni; parce que c'est sous le règne de ce Prince que l'Abyssinie fut convertie au Christianisme.

Caleb (1) & Elesbaas furent long-tems pris pour deux Princes contemporains; mais enfin on reconnut en compulsant les anciens Auteurs, qu'Elesbaas étoit seulement un surnom, qui signifie bienheureux ou Saint, titre dont on avoit décoré Caleb, pour avoir fait une expédition en Arabie contre Phinéas, *Roi* des Juifs, & persécuteur des Chrétiens.

(1) Caleb & Atsbéha, dont on a fait Elesbaas.

Il y a eu quatre événemens très-intéressans, pendant le règne de ces Princes. Nous avons déjà fait mention du plus grand, qui est la naissance du Christ dans la huitième année de Bazen. Le second est la conversion de l'Empire au Christianisme, sous Abréha & Atzbéha, laquelle, suivant notre manière de compter, eut lieu l'an 333 de l'ère Chrétienne. Le troisième, est la guerre de Caleb contre les Juifs; & le quatrième enfin est le massacre des Princes sur la montagne de Damo. Les époques & les circonstances de tous ces événemens sont bien connus, & je les rapporterai avec la brièveté, qui convient à l'histoire.

C'est par esprit de système plutôt que parce qu'ils étoient convaincus de la vérité de leurs opinions, que quelques Auteurs (1) Ecclésiastiques, nous ont voulu persuader que la conversion de l'Abyssinie arriva au commencement de notre Ere, c'est-à-dire, très-peu de tems après le règne de Bazen. D'autres ont prétendu que Saint-Matthias, Saint Barthélemi, ou quelques autres des Apôtres, après qu'ils eurent reçu la mission d'aller instruire les Nations, commencerent par prêcher la loi du Christ aux Abyssiniens & les convertirent tous. Enfin, l'on dit que c'est l'Eunuque, baptisé par Philippe, qui, en retournant auprès de la Reine Candace, fut l'Apôtre de cette Nation, laquelle l'entendant prêcher, crut aussi-tôt en Jesus-Christ, & adopta la vérité de l'Evangile. Mais toutes ces opinions peuvent passer pour des rèves indignes d'un examen sérieux; à moins toutefois qu'elles n'aient été inventées par des motifs particuliers.

(1) Surius, Tom. 5, d. 24. = Card. Baronius, Tom. 7, Annal. A. C. 52 n.° 23.

JUSQUES à la mort du Christ, qui vécut plusieurs années après Bazen, très-peu d'hommes furent convertis même en Judée. Rien de ce que nous voyons dans l'Ecriture ne nous induit à croire que les Apôtres se disperserent loin les uns des autres, *immédiatement* après la crucifixion. Nous savons même, au contraire, qu'ils vécurent pendant long-tems en Communauté. En outre, il n'y a point apparence que si les Abyssiniens avoient été convertis par quelqu'un des Apôtres, ils eussent demeuré, pendant l'espace de trois cens ans, sans avoir d'Evêque, sans que leur Eglise fût gouvernée, bien qu'ils fussent dans le voisinage de plusieurs Etats, dont l'Hiérarchie étoit déjà formée; sans demander au moins à ces Etats voisins, quelques Prêtres qui vinssent à leur secours, & qui pussent les *informer des motifs* qui faisoient assembler les Conciles, & de tous les canons que ces Conciles promulguoient; car de pareils rapports eussent été nécessaires pour conserver l'Orthodoxie & l'uniformité de communion entre l'Eglise Abyssinienne & celles qui existoient dans ces premiers trois cens ans de notre ère.

L'ON pourroit encore observer que si, du tems de Saint-Philippe, la religion Chrétienne n'avoit pas encore pénétré, ainsi que nous en avons la preuve, jusques à la Cour de Candace, qui étoit bien plus près de l'Egypte, elle ne devoit sûrement pas s'étendre sitôt dans les contrées lointaines des montagnes d'Abyssinie. Il faut remarquer de plus que si l'Ethiopie, où régna Candace, étoit le même pays que l'Abyssinie, l'histoire de la Reine de Saba devroit être rejettée comme un mensonge; puisqu'il y auroit eu une femme assise sur le Trône de ce Royaume cinq cens ans après que les femmes en avoient été exclues par une loi fondamentale du pays.

Il eſt bien reconnu, d'après plusieurs Ecrivains reſpectables & exempts de tout eſprit de controverſe, que cette Candace régna ſur les bords du Nil, dans l'Atbara, pays plus voiſin de l'Egypte. Sa Ville capitale fut conquiſe par un des Lieutenans d'Auguſte, quelques années avant la converſion de l'Eunuque. J'aurai ſouvent occaſion, dans le cours de cette hiſtoire, de faire mention de ſon Royaume & de ſes Succeſſeurs qui ont exiſté comme les Rois Abyſſiniens, long-tems après la conquête des Mahométans. Lorſque je traverſai l'Atbara, ils étoient encore ſur le Trône ; sûrement ils n'en ſont pas deſcendus depuis ce tems-là.

Mais il eſt un fait certain, qui doit mettre fin à toutes ces diſcuſſions, c'eſt que les Abyſſiniens continuerent à être Payens & Juifs pendant plus de trois cens ans après le tems des Apôtres. Ainſi, au lieu de prendre Bazen, le premier Roi de la Liſte que je viens de rapporter, pour le Prince ſous lequel l'Abyſſinie abandonna le Judaïſme pour le Chriſtianiſme, comme quelques Auteurs l'ont écrit d'après les annales Abyſſiniennes, je choiſirai les treizièmes, Abréha & Atzbéha, que je crois pourtant n'être qu'un ſeul Prince. Mais, avant d'entrer dans le récit de ce mémorable événement, j'obſerverai que de Bazen à Abréha, 341 ans s'étant écoulés, & la huitième année de Bazen étant la première du Chriſt, la converſion ſous Abréha & Atzbéha, doit s'être opérée l'an 333 de l'ère Chrétienne, ou 341 ans après Bazen.

Nous ſavons certainement que le premier Evêque employé à la converſion de l'Abyſſinie, fut envoyé d'Alexandrie par Saint Athanaſe, qui remplit lui-même le Siège Epiſcopal de

cette Ville dès l'an 326. Ainsi, tout ce qu'on dira pour rapporter la conversion de l'Abyssinie & l'ordination de son Evêque à une époque antérieure doit être faux, & cette conversion & cette ordination, ont donc eu lieu vers l'année 330, où un peu plus tard; car Socrates (1), dit que Saint-Athanase lui-même étoit alors nouvellement placé sur le Siége d'Axandrie.

Pour achever de nous débarrasser de tout ce qui pourroit nous arrêter en chemin, je dirai, avant de commencer l'historique de la conversion de l'Abyssinie, pour quelle raison j'ai rapporté que quelques Auteurs Ecclésiastiques avoient attribué cette conversion aux Apôtres. L'on a trouvé où l'on a prétendu avoir trouvé à Alexandrie, le Canon d'un *Concile*, *qu'on dit* être celui de Nicée; mais ce Canon n'avoit jamais été auparavant, ni connu, ni vu dans aucun pays; & ils n'a jamais paru écrit qu'en Arabe. Je puis même assurer, d'après l'inspection, que j'en ai fait, que c'est dans un si mauvais Arabe, qu'à peine le sens peut en être compris; & si on en faisoit l'interprétation d'après les règles strictes de la grammaire, on n'y comprendroit rien du tout. Cependant ce Canon a servi de règle dans tous les Conciles suivans, pour la préséance de l'Abuna d'Ethiopie, & il l'a fait placer immédiatement après le Prélat de Seleucie. La vénérable antiquité de ce Canon fut considérée & vantée par les Jésuites, qui avoient bien leur dessein, comme une découverte d'un prix inestimable pour l'Eglise d'Ethiopie.

Je ne me permettrai plus qu'une seule observation pour ob-

(1) Ludolf, vol, 2, lib. 3, cap. 2.

vier à une difficulté, qu'on pourroit rencontrer en lisant ce qui va suivre. L'histoire Abyssinienne raconte clairement & positivement que Frumentius, l'Apôtre de l'Abyssinie, vint dans ce Royaume, sous le règne d'une femme ; ce qui est absolument en contradiction avec ce que nous avons déjà dit, & qui, en même-tems, semble favoriser l'histoire de la Reine de Candace. Mais à cela je réponds que, quoiqu'il soit bien vrai que toutes les femmes sont exclues du Trône d'Abyssinie, il est vrai aussi qu'il y a une autre loi, ou coutume, non moins rigoureusement observée que la première, par laquelle la Reine, sur la tête de qui le Roi a mis la Couronne, de son vivant, soit que ce Roi fût son époux, son fils, ou son parent, devient à la mort du Monarque, régente du Royaume & Tutrice du Roi Mineur pendant tout le tems qu'elle vit.

Supposons donc qu'une Reine soit couronnée par son époux, & que cet époux meure & laisse un Fils, tous les Freres & les Oncles de ce Fils sont bannis & envoyés prisonniers dans la montagne ; & la Reine gouverne le Roi & le Royaume durant la minorité. De plus, si son Fils meurt, & qu'il soit remplacé par un de ses Freres, mineur, comme lui, ou par quelqu'autre jeune Prince, qui n'est point parent de la Reine, & qu'on retire peut-être de la montagne, cette Princesse conserve la Régence. Elle ne la quitte absolument pas que le Roi ne soit majeur ; elle règle absolument à son gré, & suivant sa fantaisie l'éducation & l'entretien du Prince ; & il ne peut pas y avoir d'autre Régente pendant tout le tems de sa vie.

Cette Régente est appellée *Iteghé ;* & indubitablement le Royaume étoit ainsi gouverné au tems dont nous parlons.

L'Histoire nous apprend que le Roi étoit mineur; conséquemment son éducation, & toute sa maison étoient, ainsi que le gouvernement de l'Etat entre les mains de *l'Iteghé*. Je m'étendrai davantage quand il en sera tems, sur ce qui concerne cette importante place.

Le Philosophe Meropius, établi à Tyr, mais Grec de naissance & professant la religion Grecque, s'étoit embarqué sur la mer Rouge dans un vaisseau allant aux Indes, & amenoit avec lui Frumentius & Œdésius, deux jeunes hommes, qu'il avoit résolu de pousser dans le commerce, après leur avoir donné une éducation distinguée. Le vaisseau fut brisé sur un rocher des côtes d'Abyssinie. Meropius pétit, en se défendant contre les naturels du Pays, & les deux jeunes gens furent pris & conduits à Axum, où la Cour d'Abyssinie résidoit alors. Quoique, dans un âge peu avancé, ils ne tarderent pas à sentir les avantages de leur éducation. Ils apprirent très-promptement la langue des Abyssiniens; &, comme, dans ce Pays-là, on est naturellement disposé à admirer les étrangers, les deux Grecs furent bientôt regardés comme deux prodiges. Œdésius, qui vraisemblablement étoit le moins intelligent des deux, fut nommé Maître du garde-meuble & de la Maison du Roi; place qui depuis a été constamment remplie par un étranger comme lui, & de la même nation. Pour Frumentius, la Reine Régente le jugea digne d'être chargé de l'éducation du Roi, qui étoit en bas-âge; & il se dévoua tout entier à cette Princesse.

En instruisant son Elève dans les Sciences, Frumentius lui inspira beaucoup de vénération & d'amour pour la religion Chrétienne; & ensuite il partit pour aller étudier lui-même

cette Religion

cette religion à Alexandrie, où, comme je l'ai déja dit, il trouva Saint Athanase, qui venoit d'être élevé à l'Episcopat de cette Ville (1).

FRUMENTIUS lui raconta brièvement ce qui étoit arrivé en Ethiopie, & lui fit valoir les grandes espérances qu'il y avoit de convertir cet Empire, si on y envoyoit des hommes capables de semer l'instruction parmi le Peuple. Athanase saisit cette occasion, avec tout le zèle d'un homme digne de la place qu'il remplissoit. Il sacra Frumentius Evêque d'Axum. A son retour, le nouveau Prélat trouva le Roi dans les mêmes dispositions qu'il l'avoit laissé. Ce Prince embrassa le Christianisme. La plus grande partie de l'Abyssinie suivit son exemple; & l'Eglise d'Ethiopie se maintint dans un esprit d'union & de charité, qui dura jusques à la mort de cet Evêque. Tandis que les troubles, les hérésies se propageoient dans l'Orient, cette Eglise & celle d'Alexandrie, à qui elle devoit sa naissance, furent les seules qui resterent pures & exemptes de toute fausse doctrine.

CEPENDANT ce fut peu de tems après la conversion de l'Abyssinie, que l'Arianisme, favorisé par Constance, fit de si grands progrès. Nous avons une lettre d'Athanase à cet Empereur, qui s'étoit adressé à lui pour qu'il déposât Frumentius de son Siège, parce qu'il n'avoit point voulu accueillir cette hérésie, ou du moins parce qu'il avoit refusé de l'introduire dans son Diocèse.

(1) Vide Baron., Tom. 4, pag. 331, & alibi passim.

Il paroît que cette converſion de l'Abyſſinie s'effectua paiſiblement, & ſans aucune effuſion de ſang ; & ce qui eſt encore plus remarquable, c'étoit pour la ſeconde fois que l'Empire changeoit de Religion, de la même manière, avec la même facilité & le même ordre. Nul Prêcheur fanatique, nul Saint trop emporté, nul inſenſé, ardent à faire des Martyrs, ou à le devenir lui-même, ne cauſa de trouble. Ces deux grands événemens ne coûterent pas la moindre goutte de ſang à une Nation ſage, quoique barbare, parce qu'aucune perſécution ne fut la ſuite de la différence de ſentiment en fait de Religion. Si la guerre a ſouvent déſolé l'Abyſſinie, elle n'a eu que des motifs purement temporels.





CHAPITRE VIII.

Guerre de l'Eléphant. — Première apparution de la petite vérole. — Les Juifs perſécutent les Chrétiens en Arabie. — Ils ſont vaincus par les Abyſſiniens. — Mahomet ſe déclare l'envoyé de Dieu. — Opinion ſur le Koran. — Révolution ſous Judith. — Rétabliſſement des Princes de Shoa, de la race de Salomon.

SOUS le Règne commun des deux Princes, Abréha & Atzbéha, les annales de l'Abyſſinie rapportent une expédition, qui ſe fit aux extrémités de l'Arabie heureuſe, & que les Auteurs Arabes, & Mahomet lui-même, dans ſon Koran, appellent la guerre de l'Eléphant. En voici la cauſe.

PRESQU'AU milieu de la Péninſule d'Arabie, il y avoit un Temple, pour lequel on conſervoit la plus grande vénération, depuis plus de quatorze cens ans. Les Arabes racontent que ce fut-là qu'Adam planta ſa tente, lorſqu'il fut chaſſé du Paradis Terreſtre. Cependant Eve, par je ne ſais quel accident, mourut, & fut enterrée ſur le rivage de la mer Rouge, à Jidda; &, àdeux journées de marche, à l'Orient de cette Ville, on montre encore ſa tombe, couverte d'un tapis de gazon verdoyant, qui a une cinquantaine de pas de long.

Dans le Temple de la Péninsule, il y avoit une pierre noire sur laquelle, dit-on, Jacob eut, ainsi que l'Ecriture le rapporte, la vision des Anges, qui descendoient & remontoient l'échelle qui touchoit au Ciel. L'on raconte aussi, & *c'est* un peu plus vraisemblable, que ce Temple fut bâti par Sésostris, pendant son voyage en Arabie ; & que ce Prince y étoit adoré, sous le nom d'Osyris, comme il l'étoit alors dans toute l'Egypte.

La dévotion que toutes les Nations voisines avoient pour ce Temple & pour son Idole, fit naturellement naître l'idée de faire de cet endroit un grand entrepôt, pour le commerce de l'Inde & de l'Afrique, dont la liberté, *comme nous pouvons* l'imaginer, avoit été un peu gênée, par les établissemens des Nations étrangeres, sur les bords de la mer Rouge. C'est donc pour remédier à cette gêne, qu'on choisit ce lieu, situé au centre du Pays, & accessible de tous côtés, sans être commandé par aucun. On le nommoit Becca, ce qui signifie la Maison. Mais depuis, Mahomet, renversant l'Idole, & dédiant le Temple au vrai Dieu, l'appella la Mecque (1), nom sous lequel il a continué, jusqu'à ce jour, d'être le grand marché, où se fait le commerce de l'Inde.

Cependant le Roi d'Abyssinie, Abréha, voulant détourner ce commerce, & le rendre plus avantageux à ses Etats, bâtit une très-grande Eglise, dans le Pays des Homérites, auprès de l'Océan Indien ; & afin d'encourager les Etrangers à s'y rendre, il y établit, avec encore plus d'étendue, tous

(1) Mecca.

les privilèges, tous les avantages, dont jouissoit le Temple Payen de la Mecque.

Une Tribu particulière d'Arabes, appellés les Béni Koreish, étoit chargée du soin du Caba, car c'est ainsi qu'on nommoit la Tour ronde de la Mecque. Ces Arabes prirent l'alarme; ils craignirent de voir leur Temple abandonné, non-seulement par ceux qui avoient coutume de s'y rendre par dévotion, mais aussi par les Marchands; &, pour prévenir ce malheur, un parti d'entr'eux se rendit, pendant la nuit, au Temple d'Abréha, y entra, brûla tout ce qui pouvoit être consumé, & souilla le reste, avec des excrémens humains.

Abreha fut bientôt instruit d'un si infâme sacrilège. Ce Prince monta sur un Eléphant blanc, & s'étant mis à la tête de ses Troupes, il résolut, pour se venger, de détruire le Temple de la Mecque. Dans ce dessein, il traversa, dans sa longueur, le Pays-Bas, qui s'étend sur le bord de la mer, & qu'on nomme Téhama, où il n'éprouva aucune résistance, de la part des Arabes, ni ne souffrit aucun mal, que par le manque d'eau. Après quoi il marcha droit à la Mecque, ou du moins il crut y marcher.

Abou Thaleb, qu'on croit le Grand-Pere de Mahomet, étoit alors Gardien du Caba. Il eut l'adresse de persuader à ses Compatriotes, les Béni Koreish, de ne pas faire la moindre résistance, ni d'avoir, en aucune manière l'air de vouloir se défendre. Il étoit allé déjà lui-même au-devant d'Abréha, & s'étoit présenté à ce Prince. Il y avoit alors, à Taïef, un autre Temple d'Osiris, que les Béni Koreish

regardoient d'un œil jaloux, parce qu'il étoit en rivalité avec celui de la Mecque; & Abréha fut si bien induit en erreur, par les faux avis d'Abou Thaleb, que, croyant que le Temple de Taïef étoit celui de la Mecque, il le rasa, jusques dans ses fondemens; puis il se disposa à son retour.

Mais il ne tarda point à connoître sa méprise; &, sans se repentir d'avoir détruit Taïef, il résolut de détruire aussi la Mecque. Cependant Abou Thaleb ne s'étoit point éloigné du Vainqueur : sa grande hospitalité, l'abondance de provisions, qu'il procura à l'Armée d'Abréha, lui gagnerent entièrement l'amitié de ce Souverain, qui, apprenant bientôt que Thaleb n'étoit point d'une classe inférieure, *mais qu*'il étoit un Prince de la Tribu des Béni Koreish, Nobles Arabes, l'obligea de s'asseoir en sa présence, & le retint constamment auprès de lui. Enfin, ne sachant comment le récompenser dignement, Abréha lui demanda de lui faire connoître ce qu'il étoit en son pouvoir de lui accorder, qui lui fût le plus agréable; & qu'il le satisferoit aussi-tôt. Abou Thaleb, profitant de la promesse de l'Empereur, le pria de lui fournir un homme, qui lui aidât à retrouver quarante bœufs, que les Soldats lui avoient dérobé.

Abreha, qui s'attendoit que la faveur, que l'Arabe alloit demander, étoit d'épargner le Temple, & qui, dans ce cas, avoit résolu de ne pas le refuser, ne put cacher l'étonnement que lui causoit la simplicité d'Abou Thaleb, & il le lui témoigna même d'une manière, qui prouvoit qu'une telle demande l'avoit rabaissé dans son estime. Mais Abou Thaleb, lui dit, en souriant & d'un air très-calme. « Si le Temple,

» qui est devant vous, est celui de Dieu, comme je l
» & que Dieu veuille qu'il reste debout, vous ne
» jamais le détruire. Si, au contraire, ce n'est point le T
» de Dieu, ou, ce qui revient au même, s'il a ordon
» vous le détruisiez, je vous aiderai non-seulement à le d
» mais à charrier au loin sur mes épaules, jusqu'à la d
» pierre. Pour moi, je ne suis qu'un Pasteur, & ma pr
» est de prendre soin des troupeaux. Sur quarante bœu
» m'ont été volés, il y en a vingt, qui ne sont point
» & dès demain je serai mis en prison par rapport
» Ni vous, ni moi, ne pouvons croire que Dieu veuille
» de cette affaire : ainsi, je vous demande un soldat, qu
» trouver le voleur & me faire rendre mes bœufs, afin q
» me prive pas de ma liberté. »

ABREHA avoit alors fait reposer son armée, & par c
ration pour son Hôte, il n'avoit point touché au T
quand tout-à-coup, dit l'Auteur Arabe, il parut venir d
de la mer, un troupeau d'oiseaux appellés Ababil, a
face comme les lions, & portant dans chacune de leurs
une petite pierre de la grosseur d'un pois, qu'ils laisserent
toutes ensemble sur l'Armée d'Abréha ; de sorte qu'elle
tièrement détruite.

L'AUTEUR du Manuscrit (1), dont j'ai tiré cette
rapportée aussi par plusieurs autres Historiens, & ment
dans l'Alkoran, ne semble pas y croire beaucoup : car il
qu'il n'y a point d'oiseau, qui ait une face de lion ; qu

(1) Siège de la Mecque, par El Hameesy.

Thaleb étoit un Payen, Mahomet n'étant pas encore venu que les Chrétiens étoient adorateurs du vrai Dieu, le Dieu de Mahomet; & qu'ainsi s'il y a eu quelque miracle, c'étoit un miracle du Diable, une victoire en faveur du Paganisme, & destructive de la foi du vrai Dieu. En concluant, il dit que ce fut à cette époque que la petite vérole & la rougeole parurent pour la première fois en Arabie, & détruisirent presqu'entièrement l'Armée d'Abréha. Mais si des pierres pas plus grosses que des pois, jettées par les Ababils, ont tué l'Armée entière d'Abréha, on ne voit pas comment cette Armée put mourir ensuite de la petite-vérole & de la rougeole.

CEPENDANT tout ce qu'il y a d'intéressant pour nous dans ce fait, c'est que le siège de la Mecque doit être regardé comme l'époque de la première apparition de cette terrible maladie de la petite-vérole, qui commença en l'année 356; & plusieurs circonstances semblent prouver que l'Armée Abyssinienne en fut la première victime.

QUANT à l'Eglise qu'Abréha avoit bâtie; près de l'*Océan Indien*, elle demeura libre & à l'abri de toute insulte jusques au moment où les Mahométans s'emparerent de l'Arabie-heureuse. Alors elle fut entièrement détruite, sous le Califat d'Omar (1). Telle est la manière dont les Abyssiniens & les Arabes racontent la guerre de l'Eléphant. J'en ai parlé, parce qu'on la trouve dans les Ecrivains les plus respectables de ces tems-là.

MAIS mon devoir est de mettre mes Lecteurs à même de se

(1) Fetaat El Yémen.

tenir

tenir sur leur garde, & de ne point adopter littéralement tout ce que je rapporte, concernant un fait quelconque, quand il n'y a point d'objection suffisante, qui puisse me le faire rejetter en entier.

ABREHA régna vingt-sept ans. Il fut converti au Christianisme en 333, & mourut en 360. Il semble impossible que dans le court espace de vingt-sept ans, toute l'Abyssinie ait pu être convertie au Christianisme. La conversion des Abyssiniens est représentée comme ayant été l'ouvrage de fort peu de tems. Mais l'Auteur Arabe, Hameesy, dit que même l'Arabie-heureuse étoit remplie d'Eglises, lors de la guerre de l'Eléphant; ce qui n'est nullement probable. Une chose, qui ajoute encore à l'invraisemblance de ce fait, est cette partie de l'Histoire, où l'on raconte la conversation du pere ou du grand-pere de Mahomet avec Abréha. Car, en supposant que la guerre a eu lieu en 356, Mahomet étant né en 558, il y auroit entre ces deux époques deux cens deux ans, période trop longue pour la vie de deux hommes. Je crois que cette expédition n'a eu lieu qu'après le règne d'Abréha; & j'exposerai bientôt la raison qui me fait penser ainsi.

DÈS le commencement du commerce de l'Afrique avec la Palestine, le Judaïsme fit de grands progrès en Arabie; & après la destruction du Temple de Jérusalem par Titus, l'accroissement de la population & des richesses des Juifs, les avoit rendus maître absolus de plusieurs parties de la Péninsule. Dans le Neged, jusques auprès de Médine, il s'étoit établi de petits Princes, qui s'appelloient eux-mêmes Rois, & qui, étant entraînés dans les guerres de la Palestine, devintent très-

formidables aux Nations commerçantes & pacifiques de l'Arabie, profondément plongées dans la corruption des Grecs.

Phinéas, Prince Juif d'auprès de Médine, ayant vaincu Saint-Arétás, Gouverneur de Najiram, commença à persécuter les Chrétiens avec barbarie & à leur faire subir des supplices d'un genre nouveau. Il fit remplir de feu plusieurs grandes fosses, dans lesquels on précipita tous ceux des Habitans de Najiram qui refuserent de renoncer au Christianisme. Arétas & quatre-vingt-dix de ses compagnons ; éprouverent ce sort affreux. Cet Arétas est ainsi appellé par les Grecs, mais les Arabes le nomment Aryat, & les Abyssiniens *Hawaryat*, c'est à dire, l'Evangélique.

Mahomet, dans son Koran, parle du Tyran Phinéas, & l'appelle le Maître des fournaises ardentes : mais il ne blâme ni n'approuve sa cruauté, se bornant à dire : « Ceux qu'il a » fait souffrir, déposeront contre lui au jour du jugement. »

Justin, Empereur des Grecs, étoit alors occupé à faire la guerre aux Persans ; ainsi, il ne put donner aucun secours aux malheureux Chrétiens, qu'on persécutoit en Arabie. Mais, en 522, il envoya une Ambassade à Caleb, ou Elesbaas, Roi d'Abyssinie, pour le solliciter en faveur des Habitans de Najiram, Chrétiens de la communion Grecque, dont Caleb étoit lui-même. Caleb accéda aux demandes de l'Empereur, & aussi-tôt il donna ordre à Abréha, Gouverneur de l'Yémen, de marcher au secours d'Arétas, fils de celui qui avoit été brûlé. Arétas rassembloit alors des Troupes, &, se trouvant

renforcé par ce secours, le jeune Guerrier ne voulut point attendre l'arrivée de l'Empereur d'Abyssinie, pour venger la mort de son pere ; mais ayant joint Phinéas, qui faisoit en ce moment traverser un bras de mer à son armée, il le battit complétement & l'obligea de se jetter lui-même à cheval dans la mer & de passer à la nage de l'autre côté pour ne pas être pris. L'Empereur ne tarda pas à traverser la mer Rouge ; accompagné d'une armée puissante. Phinéas s'empressa aussi de rassembler ses Troupes dispersées, & les deux concurrens se livrerent une sanglante bataille, où la fortune de Caleb triompha de nouveau.

Il paroît que cette partie de l'Arabie, près de Najiram, qui fut le théâtre de la victoire de Caleb, appartenoit à l'Empereur des Grecs, Justin, puisqu'Arétas s'adressa directement à Constantinople pour obtenir des secours, & que ce ne fut qu'à la sollicitation de Justin que Caleb marcha au secours d'Arétas, non comme un Souverain, mais comme un ami. C'étoit aussi de la même manière qu'Abréha, Gouverneur de l'Yémen, avoit d'abord soutenu la même cause, & couru du Midi de l'Arabie avec des Troupes Abyssiniennes pour combattre les Juifs étrangers, qui de la Palestine étoient venus faire des invasions en Arabie, & qui n'avoient aucune connexion avec les Abyssiniens Juifs Homérites, originaires du Sud de la côte d'Arabie opposée à Saba.

Cependant aucun des Royaumes Juifs ne fut détruit, ni par les victoires de Caleb, & d'Abréha, ni par les conquêtes des Persans, qui ne tarderent point à se faire redouter. Ils se maintinrent dans le Néged, qui est au Nord de l'Arabie, non-

seulement après que Mahomet eut paru, mais jusqu'après l'Hégire, car ce fut la huitième année de cette ère que le Juif Hybar fut assiégé dans un château, qu'il avoit dans le Néged, & tué par le Gendre de Mahomet, Ali, qui depuis cette victoire fut appellé Hydar Ali, c'est-à-dire, Ali le Lion.

Les manuscrits Arabes disent positivement qu'Abréha, qui vint au secours du jeune Arétas, étoit Gouverneur de l'Arabie Heureuse ou l'Yémen; car désormais je n'emploierai que ce dernier nom pour désigner la partie de la Péninsule appartenant aux Abyssiniens. Cet Abréha pourroit donc avoir été le Prince qui s'entretint avec le pere de Mahomet, & qui perdit son armée devant la Mecque. S'il en étoit ainsi, *l'origine de la petite vérole* seroit reculée jusques à l'année 522, précisément cent ans avant l'Hégyre; & alors ce que disent les Arabes & les Abyssiniens seroit également vrai.

Les deux Officiers, qui gouvernoient l'un l'Yémen, & l'autre la côte opposée d'Azab, qui, comme je l'ai expliqué plus haut, appartenoient à l'Abyssinie, étoient décorés du titre de *Najashi*, titre que prenoit le Roi lui-même; & ces deux Officiers portoient sur leur tête une couronne d'or. Je suis donc persuadé que c'est-là la raison de cette confusion de noms, que nous rencontrons dans les manuscrits Arabes, qui parlent de l'Yémen. C'est aussi le fondement de l'histoire trouvée dans quelques manuscrits qui racontent que Jaffar, frere de Mahomet, se réfugia auprès du Najashi, Gouverneur de l'Yémen; qu'il en fut bien traité, & qu'il demeura auprès de lui, jusques à ce qu'il joignît son frere dans la campagne d'Hybaréa. Bientôt après sa grande victoire sur le Béni Koreish, à la der-

nière bataille de Béder Hunéin, Mahomet, dit-on, écrivit à ce même Najashi, pour le remercier de la manière dont il avoit traité son frere, & en récompense, il l'invita à embrasser sa Religion; ce qu'on assure que le Najashi fit immédiatement. Tout cela se trouve dans les livres Arabes; & tout cela est vrai, autant qu'on le peut conjecturer, d'après les Mémoires de ces tems-là, écrits avec partialité par des bigots zélés, dont l'imagination étoit toujours échauffée; car c'est ainsi qu'étoient indubitablement tous ces Anciens Auteurs Arabes.

La seule erreur se trouve dans l'application de cette histoire au Najashi du Roi d'Abyssinie, qui étoit placé bien loin du théâtre de ces actions, sur de hautes & froides montagnes, très-défavorables à ces loix, qui, dans les plaines & dans les pays chauds, ont tenté des hommes voluptueux & lâches, & les ont déterminés à embrasser la Religion Mahométane.

La plus honteuse prostitution s'introduisit dans l'Eglise Grecque, avec une multitude innombrable d'hérésies, qui étoient d'abord accueillies comme les vrais principes de la Religion, & qui bientôt après étoient persécutées de la manière la plus cruelle & la plus absurde. Leurs mensonges, leurs légendes, leurs Saints, leurs miracles, & sur-tout, la conduite désordonnée des Prêtres, les faisoit regarder en Arabie avec non moins de mépris que les Juifs; & s'ils se fussent montrés sous leur vrai point de vue, ils auroient été méprisés bien davantage.

Les inspirations de la nature qui se faisoient sentir dans le cœur d'un payen honnête, constamment occupé de longs, pénibles & dangereux voyages, l'exciterent souvent à ré-

fléchir, que c'étoit cette Providence par qui il étoit conduit d'une manière invisible, qui fournissoit à tous ses besoins & le sauvoit fréquemment des dangers dans lesquels son ignorance, & son imprudence le conduisoient. Exempt de tout *systême* empoisonné & de tout préjugé pervers, il desiroit de connoître son bienfaiteur & de pouvoir l'adorer avec pureté & simplicité de cœur, sans se livrer à ces folies, à ces momeries, avec lesquelles des Prêtres ignorans & des Moines imbécilles ont déguisé le culte qui lui est dû. Animé par la charité, constant dans ses devoirs envers ses parens, plein de respect pour ses supérieurs, attentif & bienveillant pour les animaux même; en un mot, conservant dans son cœur les principes de la première Religion, que Dieu avoit inculqué dans le cœur de Noé; *l'Arabe étoit* déjà préparé à en embrasser une plus parfaite que ne paroissoit l'être le Christianisme défiguré dans ce tems-là par la folie & la superstition.

Mahomet de la Tribu des Béni-Koreish se chargea, sans qu'on sache à l'instigation de qui, d'être l'Apôtre d'une nouvelle Religion, prétendant avoir pour unique objet l'adoration du vrai Dieu. Mais remplie en apparence de la morale des Arabes, de cette patience, de cette abnégation de soi-même, supérieure peut-être à ce que l'Evangile nous recommande pour être sauvés, sa Religion n'étoit au fond qu'une complication de blasphême, de mensonge d'injustice & de corruption. Mahomet étoit, ainsi que tous les Arabes de sa Tribu, profondément ignorant. Il n'y avoit, parmi eux, qu'un seul homme en état d'écrire; & l'on ne doutoit point que cet homme ne dût servir de Secrétaire à Mahomet: mais, par malheur, le Prophète ne put pas lire son écriture. L'Histoire de l'Ange, qui lui

apportoit les feuilles du Koran, eſt bien connue, & tout le reſte de la Fable ne l'eſt pas moins. Les plus ſages de ſes parens ſe moquoient de l'impudence qu'il montroit en prétendant avoir des communications avec des Anges. Cependant, lui & ſes Apôtres, ayant gagné quelques-uns des plus vaillants guerriers des Béni-Koreish, & perſévérant toujours également dans leurs projets, ils réuſſirent à fonder une nouvelle Religion, dans le Temple même de la Mecque, ſur les ruines de l'Idolâtrie & du Sabéïſme.

Mahomet n'inſtitua aucune pratique ſévere. Les prières fréquentes, les ablutions qu'on recommandoit étoient agréables & faciles à un Peuple ſédentaire, qui habitoit un climat chaud. La légèreté d'un tel joug le fit donc bientôt préférer par ceux qui étoient rebutés par les long jeûnes, les pénitences, & les pélérinages; & le poiſon de la religion fauſſe, mais commode, dont la ſource étoit à la Mecque, ſe répandit bientôt de-là chez toutes les Nations commerçantes. L'Inde, l'Ethiopie, l'Afrique & preſque toute l'Aſie l'embraſſerent ſoudain; & chaque Caravane la rapportoit dans le ſein de ſes compatriotes; car ces Peuples ne ſe montroient pas moins jaloux de prêcher & de faire propager leur nouvelle foi, qu'ils n'étoient attachés au commerce. Le Temple de la Mecque, l'ancien rendez-vous des Marchands de l'Inde, ne fut peut-être jamais plus fréquenté qu'alors, & le double motif des voyages qu'on y faiſoit, étoit encore comme autrefois, le commerce & la Religion.

J'obſerverai ici que les Arabes, commencerent bientôt après, à s'adonner à la culture des lettres, & devinrent très-attachés à

leur propre langue. Mahomet lui-même en étoit tellement jaloux, qu'il donnoit l'élégance seule de son Koran, pour un plus grand miracle que la Résurrection des morts. Cela n'étoit pourtant point généralement avoué dans ce tems-là. *Il y* avoit même des écrits, qu'on regardoit, sinon comme supérieurs au Koran, au moins comme égaux. De nos jours même, j'ai vu en Angleterre par rapport à ce Livre, un esprit d'enthousiasme, qui n'étoit guere moindre que celui qu'il inspira aux compagnons de Mahomet. Les incrédules modernes, tels que Sale & ses Disciples, l'élèvent autant qu'ils peuvent ; & ils vont jusques à dire qu'il a été dicté par l'esprit de Dieu. Excepté seulement le troisième verset du premier chapitre de la Genèse, « Et Dieu dit que la lumière soit, & la *lumière fut* ; » ils défient qu'on leur montre dans toute l'Ecriture un passage égal pour la sublimité à plusieurs passages du Koran. En suivant, sans examen, toutes les traditions parvenues jusqu'à nous, ils voudroient persuader une foule d'absurdités, qu'aucun homme de bon sens ne peut croire. Ils disent que le Koran est composé dans le style le plus pur, le plus chaste, & que la Tribu des Béni-Koreish étoit la plus polie, la plus savante, & la plus noble de toutes les tribus d'Arabes.

VOICI ce que je réponds. Les Béni-Koreish descendent d'Ismaël, Fils d'Agar, & ils furent, dès leur origine, suivant leur propre témoignage (1), en partie établis à la Mecque, & en partie vivant de racines sur le rivage de la mer. D'où vient donc alors ce grand savoir, & cette supériorité de noblesse ? *Trouverent-ils* leur science dans le désert, ou dans le Temple de la

(1) El Hameesy.

Mecque ?

Mecque? Les brigands la tirerent-ils de la mer? Soïouthy, l'un des Ecrivains les plus renommés pour la connoiſſance de la langue Arabe, a trouvé dans le Koran pluſieurs centaines de mots, Abyſſiniens, Indiens, Perſans, Ethiopiens, Syriaques, Hébreux, Chaldéens, dont il fait remarquer la racine, & qu'il reſtitue aux Nations à qui ils appartiennent. Certes, cela ne pouvoit pas être autrement. Les caravanes, qui venoient continuellement faire le commerce, à la Mecque, devoient néceſſairement changer la langue du pays, en y introduiſant une foule de nouvelles locutions & de mots nouveaux, pour ſuppléer à ſa pénurie originaire. Quelqu'un pourra-t-il donc me perſuader qu'un livre ſera un modèle de correction, de pureté, d'élégance; en Anglois, lorſqu'on y trouvera un millier de mots, Gallois, Irlandois, François, Eſpagnols, Malabares, Mexicains, & Lapons? Que devroit-on penſer d'un tel mêlange? Pourroit-on nous le recommander comme un exemple de la manière d'écrire purement?

Ce que je dis du Koran peut être généralement appliqué à la langue Arabe. Quand on l'appelle une langue abondante, & que les Profeſſeurs vous diſent ſavamment qu'il y a ſix cens mots pour exprimer une épée, deux cens pour exprimer du miel, & trois cens pour ſignifier un Lion; je dois encore obſerver que ce n'eſt point-là ce qui caractériſe une langue abondante, mais une confuſion de langues. Car ces mots, au lieu d'être des noms diſtincts, ne ſont que des épithètes différentes. Par exemple, un lion peut être appellé un jeune lion, un lion blanc, un petit lion, un gros lion; je le déſignerai encore par le titre de cruel, d'ennemi de l'homme, d'habitant du déſert, de roi des animaux, de celui qui cherche le ſang.

Il en eſt de même en Arabe ; & cependant on dit que tous ces mots ſont les noms du lion. Prenons encore une épée pour exemple. L'inſtrument tranchant, l'inſtrument qui diviſe, l'amie de l'homme, la maîtreſſe des villes, l'arme qui fait les *veuves*, l'arme longue, l'arme à la pointe acérée : tout cela peut ſe dire en Anglois comme en Arabe.

Les Arabes ſont un Peuple vivant dans un pays, dont la plus grande partie eſt un déſert. Ils habitent ſous des tentes ; leur principale occupation eſt d'élever & de ſoigner du bétail ; & ils ſe marient toujours dans leur propre famille. Ainſi, l'on voit que la langue d'un tel Peuple doit être fort pauvre par elle même ; d'autant que la nature de leur climat ne leur offre aucune variété d'images. Auſſi furent-ils toujours de très-mauvais Poëtes, comme leurs ouvrages le prouvent. Mais ſi, contre la règle générale, le langage de l'Arabie déſerte eſt devenu un langage très-abondant, ce ne peut avoir été qu'à cauſe du mélange des diverſes Nations, qui venoient trafiquer à la Mecque. En même-tems, le langage devoit être très-corrompu, là où il y avoit le plus grand concours d'Etrangers ; & il l'étoit, en effet, parmi les Béni Koreish du Caba.

Lorsque j'entends enſuite des gens qui louent la pureté du ſtyle du Koran, cela me rappelle le Vieillard de la Comédie, qui vante ſon Neveu, parce qu'il ſait lire le Grec ; & qui, dès qu'on lui demande s'il entend le Grec que ſon Neveu lit, répond que non, qu'il n'en comprend pas un mot, mais que la prononciation lui en plaît beaucoup.

Les guerres, qui enſanglanterent l'Arabie, d'abord quand les

Grecs & les Perſans combattirent, & enſuite lorſque Mahomet voulut établir ſa nouvelle Religion, nuiſit beaucoup au commerce de la Mecque, où les Nations venoient auparavant ſe rendre, par un accord univerſel. Les caravanes, qui oſerent ſe haſarder pendant les tems de trouble, furent ſurpriſes ſur leur route, tantôt par un parti, tantôt par l'autre. Auſſi les Marchands & le commerce s'éloignerent bientôt de la Mecque, & allerent s'établir au Sud du Golfe d'Arabie, dans les mêmes lieux où s'étoient tenus anciennement les marchés, & où s'étoient donnés les premiers rendez-vous des Commerçans du Monde. Azab, ou Saba, fut rebâtie. L'on releva également les murs de Raheeta, de Zeyla, de Tajoura, de Soomaal, ſur la côte de la mer Rouge, & d'un grand nombre d'autres Villes, ſur le rivage de l'Océan Indien.

Les conquêtes des pays, que les Abyſſiniens poſſédoient en Arabie, forcerent tous ceux de cette Nation, qui s'y trouvoient, à ſe réfugier ſur la côte d'Afrique, dans de petits territoires, qui, par ce moyen, obtinrent bientôt de la conſidération. Adel, Mara, Hadéa, Auſſa, Wypo, Tarshish, & pluſieurs autres Provinces, prirent le nom de Royaumes, & acquirent une Puiſſance & des richeſſes ſupérieures à celles de beaucoup de Royaumes plus anciens qu'eux.

Le Najashi, Gouverneur de l'Yémen, embraſſa la Religion de Mahomet, & ſe retira ſur la côte africaine du Golfe d'Arabie. Son Gouvernement, ayant été dès longtems ébranlé, par les guerres des Arabes, fut enfin totalement détruit. Mais dans le Royaume d'Adel, le commerce des

Indes prit une vigueur, qui rappelloit les premiers tems de sa prospérité.

Sans relever chaque objection, sans m'amuser à y *répondre*, & à entrer dans des discussions trop polémiques, pour un ouvrage du genre de celui-ci, je crois avoir fait disparoître le plus grand nombre des difficultés, qui ont, pendant long-tems, embrouillé cette partie de l'histoire du Monde. Il en reste cependant encore une, qui se trouve dans les Historiens Arabes; c'est que le Najashi, qui se soumit à la loi mahométane, étoit incontestablement de la Famille Royale d'Abyssinie. Mais j'observerai que ce Najashi pouvoit être certainement tel qu'on le dit, & qu'il étoit, sans *doute*, *Noble*, suivant le sens qu'on attache à ce mot, dans ce pays-là, où il n'y a d'autre noblesse que la *parenté* du Roi, & où personne ne peut être regardé comme parent du Roi, par la ligne masculine. Mais les sœurs, & les filles des Princes, qui sont bannis dans la montagne, sont maîtresses de se marier à leur fantaisie; & tous les enfans qui proviennent de ces mariages sont réputés Nobles, comme étant Alliés du Roi. L'on peut donc assurer, avec certitude, que le Gouverneur de l'Yémen, que Mahomet convertit, étoit, ainsi que sa postérité, allié, par les femmes, aux Rois *Abyssiniens*. Mais prétendre qu'aucun descendant *mâle* de cette famille se soit fait Musulman, c'est avancer un fait, sans aucun fondement, & sans aucune probabilité.

Le Calife Omar, après avoir conquis l'Egypte, détruisit la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie. Mais ses Successeurs penserent autrement que lui sur les Sciences profanes. Les

Livres Grecs, de toute espèce, & principalement ceux qui avoient rapport à la Géométrie, à l'Astronomie, & à la Médecine, furent recherchés de tous côtés, & traduits en Arabe. Les lettres, encouragées, refleurirent; le commerce, marchant d'un même pas, s'étendit avec les Sciences. La Géographie & l'Astronomie furent par-tout étudiées avec soin; & on les appliqua utilement aux grands voyages qu'on entreprit.

Les Juifs qui, dans tous les tems, ont servi les Arabes, se plièrent beaucoup à leur goût pour les Sciences. Ce Peuple s'étoit alors excessivement accru. La rapidité des conquêtes des Mahométans, en Arabie & en Egypte, où leur secte avoit fait de grands progrès, fut cause que les Juifs devinrent encore plus puissans en Abyssinie. Cet Empire recevoit alors de l'Egypte l'Arianisme, & toutes les autres hérésies qui désolerent l'Eglise Grecque. Les liens du Christianisme étoient rompus; & le Peuple, en général, sembloit plus porté à accueillir une Religion nouvelle, qu'à se conformer aux règles de la sienne propre, quand les règles se trouvoient différentes de celles qu'inventoient sans cesse le caprice & le délyre du bigotisme. Par une suite de ces désordres, la métropole de l'Egypte fut détruite, & abandonnée aux Sarasins; & les Abyssiniens se montroient tellement disposés à ressembler à leurs freres les Cophtes, qu'une révolution, en faveur du Judaïsme, parut alors aussi aisée dans ce pays, qu'elle l'avoit été en Egypte en faveur de la nouvelle Religion de Mahomet.

Une famille Juive avoit toujours conservé une souveraineté

indépendante, dans la montagne de Samen; & la résidence royale étoit établie sur un rocher pointu, appellé le Roc Juif. Plusieurs autres montagnes inaccessibles servoient de forteresses naturelles à cette Nation, devenue très-nombreuse, par les fréquens renforts qu'elle avoit reçus de la Palestine & de l'Arabie, d'où les Juifs avoient été chassés.

GÉDÉON & Judith occupoient alors le Trône des Juifs. Leur fille Judith, qu'on nomme en Amhara *Esther*, & quelquefois *Saat* (1), c'est-à-dire, *le feu*, étoit une femme d'une rare beauté, & remplie de talens pour l'intrigue. Elle avoit été mariée au Gouverneur du petit District de Bugna, dans le voisinage de Lasta, deux pays également infectés de Judaïsme.

CETTE Judith s'étoit fait un parti si puissant, qu'elle résolut de détruire de fond en comble le Christianisme, & avec lui, la lignée des descendans de Salomon, qui régnoit sur l'Empire d'Abyssinie. Les Enfans de la Famille Royale étoient en ce tems-là confinés, d'après l'ancienne loi dont j'ai déjà parlé, sur la montagne presqu'inaccessible de Damo, dans la Province de Tigré. Le court règne & la mort imprévue du dernier Roi, Aizor, la désolation qu'une maladie contagieuse avoit répandu dans la cour & dans la capitale de l'Empire; la foiblesse de Del-Naad, enfant destiné à succéder à Aizor, tout persuada Judith qu'il étoit tems de placer sa famille sur le Trône, & de rétablir la Religion Judaïque en exterminant la race de Salomon. En conséquence, elle alla surprendre la

(1) Elle est aussi appellée par Victor, *Tredda Gabez*.

montagne de Damo, & elle fit égorger tous les Princes, qui y étoient, dit-on, au nombre de quatre cens.

Au premier bruit, qui se répandit, d'une si sanglante catastrophe, quelques Nobles d'Amhara conduisirent le Roi, enfant Del-Naad, devenu le seul rejetton de sa race, dans la puissante & fidèle Province de Shoa; &, par ce moyen, la Famille Royale fut conservée.

CEPENDANT Judith s'empara du Trône, malgré la loi établie par la Reine de Saba; &, par cette première interruption de la succession des descendans de Salomon, cette Princesse, qui auroit dû recevoir un autre prix des moyens horribles, dont elle s'étoit servie pour usurper la Couronne, non-seulement en jouit elle-même pendant un règne de quarante ans, mais elle la transmit à cinq de ses descendans, dont les noms barbares annoncent qu'ils sortent originairement du pays de Lasta. Voïci ces noms.

TOTADEM. JAM SHUM. GARIMA SHUM. HARBAI. MARARI.

LES Auteurs Abyssiniens, ainsi que les Européens, ont étrangement différé sur la durée de ces règnes. La seule chose sur laquelle les Abyssiniens s'accordent, c'est que toute cette dynastie ne fut qu'une scène de violence, de meurtre, & d'oppression.

JUDITH & ses descendans furent remplacés par une famille

Noble de Lasta, qui leur étoit alliée. L'histoire de cette seconde révolution, & des causes qui la précéderent, est ignorée dans le pays même où elle se passa. C'est donc envain qu'on voudroit la chercher ailleurs. Tout ce que nous savons *c'est* qu'alors la Cour retourna de nouveau au Christianisme; & que ces nouveaux Rois furent aussi différens des premiers par leurs mœurs que par leur Religion. Usurpateurs, comme les autres, ils ont eu la gloire de laisser des noms chéris & respectés. Ces noms sont,

TECLA HEIMANOUT. KEDUS HARBÉ. ITIBAREK. LALIBALA. IMERANHA CHRISTOS. NAACUETO LAAB.

CES Princes n'étant point de la lignée de Salomon, on n'a inséré dans les annales d'Abyssinie, rien de ce qui les concerne, excepté la vie de Lalibala, qui passe pour un Saint, & qui vécut vers la fin du douzième siècle, ou au commencement du treizième. Toute la période de cette usurpation, en comptant le long règne de Judith, ne comprend guères plus de trois cens ans, pendant la durée desquels onze Princes sont montés sur le Trône de Salomon. Ainsi, en supposant que Judith soit morte dans la dernière année du dixième siècle, chacun de ces Princes, par un partage égal, seroit censé avoir régné vingt-quatre ans, ce qui est excessif. Tout ce tems-là est enveloppé de ténèbres. Nous pourrons bien former des conjectures: mais, puisque nous ne sommes pas en état d'en faire davantage, il est inutile de ne faire que cela.

J'AI suivi les histoires & les traditions, qui sont regardées comme

comme les plus authentiques, dans le pays, & quoique je puisse différer de ce qu'ont écrit quelques Auteurs Européens, cela ne m'a point arrêté, parce que je sais qu'aucun de ces Auteurs n'a pu puiser dans d'autres sources que celles où j'ai puisé moi-même, & que la dissemblance, qui peut se trouver entre nos récits, doit être le fruit d'une imagination vague ou de suppositions hasardées.

Vers l'an 1200, tandis que Lalibala régnoit en Abyssinie, les Chrétiens furent violemment persécutés en Egypte. Les Sarrasins avoient alors achevé la conquête de ce Royaume; & les Maçons & les Tailleurs de pierre furent plus vivement poursuivis que les autres, parce que les Arabes regardoient leur métier comme la plus grande des abominations. Lalibala offrant un asyle, dans ses Etats, à tous ceux qui se déroboient à la persécution, en recueillit un grand nombre. Ayant devant lui les restes des anciens ouvrages des Troglodites, il fit faire plusieurs Eglises, qu'on creusa dans le roc solide de la Province de Lasta, sa patrie, où elles sont demeurées entières jusqu'à présent, comme elles y demeureront vraisemblablement jusqu'à la dernière postérité. Elles sont remplies de grandes colonnes, qu'on a taillées dans la masse du roc, ainsi que chaque espèce d'ornemens, tels qu'on auroit pu les exécuter dans des édifices construits avec des pierres taillées séparément.

Ce Prince entreprit de réaliser la prétention favorite qu'ont les Abyssiniens de pouvoir changer le cours du Nil. Il vouloit, par ce moyen, faire cesser la cause de la fertilité de l'Egypte, possédée par les ennemis de sa Religion. Nous devons croire que, s'il eût été au pouvoir de l'homme de réaliser ce projet,

il ne pouvoit tomber en de meilleures mains que celles à qui Lalibala en confia l'exécution. C'étoit un Peuple écarté de son pays natal par ces Sarrasins, qui recueilloient les fruits que produisoit la fécondité du fleuve, à la place de ce Peuple même qu'ils avoient forcé d'aller au loin chercher d'autres demeures.

CEPENDANT Lalibala, en voulant détourner le cours du Nil, ne conçut point la folle idée de le faire sortir de son canal ; entreprise dont la possibilité a si long-tems & si mal-à-propos occupé les esprits. Il avoit seulement le dessein d'affamer l'Egypte ; &, comme la fertilité de ce pays n'est point dûe au cours ordinaire du Nil, mais à ses débordemens, produits par les pluies du Tropique, il avoit, dit-on, trouvé & calculé d'après une inspection très-attentive, que, dans *les hautes parties* des montagnes, où il coule plusieurs rivières, ces rivières pouvoient être interceptées par le moyen des mines, & rejettées du côté du Sud, au lieu de tomber dans le Nil, qu'elles grossissent considérablement en se précipitant vers le Nord. De cette manière il crut être capable d'empêcher le fleuve de croître au point de jamais inonder & fertiliser l'Egypte ; & il étoit si sûr du succès de son projet, à ce que m'ont assuré les Habitans de ces contrées, que détournant le cours de deux grandes rivières, il les porta du côté de l'Océan Indien, où depuis elles ont continué à couler. *Il avoit* de plus commencé un nivellement ; vers le Lac Zawaïa, où plusieurs rivières se versent au commencement des pluies, & il auroit effectivement par-là détourné le cours de toutes ces rivières ; ce qui n'eût pu que diminuer considérablement le courant qui est au-dessous.

LA mort, ennemie constante de ces travaux Herculéens, la mort

interpofa fon pouvoir, & mit un terme aux entreprifes de Lalibala Tous ces Ouvrages ont été faits dans le pays de Shoa ; & Amha Yafous, Prince de Shoa, jeune-homme plein d'efprit, avec lequel j'ai vécu plufieurs mois à Gondar, dans la plus grande intimité, m'affura qu'on les voyoit encore, & qu'ils étoient faits de manière à ne pas fe méprendre fur leur ufage. Il m'ajouta qu'il les avoit lui-même fouvent vifités, & qu'il étoit convaincu que l'entreprife auroit complétement réuffi, conduite par celui qui l'avoit conçue & dans les circonftances où les chofes étoient alors. Amha Yafous me dit auffi que, dans les annales de Shoa, il étoit dit que Lalibala ne fut point arrêté dans fon travail par la mort : mais que les moines lui avoient perfuadé que fi une grande quantité d'eau étoit portée dans les Royaumes arides d'Hadéa, de Mara, & d'Adel, qui croiffoient chaque jour en population, & qui déjà étoient auffi puiffans que l'Abyffinie elle-même, ces Royaumes ftériles deviendroient le jardin du Monde ; qu'aux premières apparences de la diminution du Nil, un fi grand nombre de Sarrafins abandonneroit l'Egypte, & viendroit s'établir dans ce pays, que non-feulement ils l'affranchiroient de fa domination, mais qu'ils feroient affez forts pour envahir l'Empire entier d'Abyffinie. D'après ces confeils, continua Amha Yafous, Lalibala renonça à fon premier plan, qui étoit d'affamer l'Égypte ; & il en exécuta un fecond, en employant fes Ouvriers à creufer des Eglifes fouterraines ; travail inutile, fans doute, mais mieux afforti que l'autre au génie des hommes ordinaires.

Don Roderic de Lima, Ambaffadeur du Roi de Portugal, vit, en 1522, les reftes de ces grands Ouvrages, & il y voyagea

dedans pendant plusieurs jours, ainsi que nous l'apprend Alvarez (1), Chapelain & Historien de cette Ambassade, dont je parlerai par la suite.

Lalibala se distingua à-la-fois & comme Orateur, & comme Poëte. L'ancienne fable d'un essaim d'Abeilles, posées sur ses lèvres, tandis qu'il étoit au berceau, a été renouvellée, pour prouver la douceur de son élocution.

A Lalibala succéda Iméranha Christos, qui n'a rien de remarquable que d'être le fils d'un pere tel que Lalibala, & le pere d'un fils tel que Naacueto Laab, l'un & l'autre fameux par des faits vraiment extraordinaires, quoique d'un genre bien différent. Ceux de Lalibala consistent dans d'immenses entreprises de mécanique. Ceux de Naacueto Laab sont l'ouvrage de l'ame & bien plus difficiles à exécuter; c'est une victoire à remporter sur l'ambition; c'est enfin l'abdication volontaire d'une Couronne, à laquelle il avoit succédé, sans qu'on pût lui en faire un crime.

Tecla Haimanout; moine né dans l'Abyssinie, élevé à la dignité d'Abuna, fonda le fameux Monastère de Débra Libanos dans la Province de Shoa. C'étoit un homme célèbre à-la-fois par la sainteté de ses mœurs, par l'étendue de *son esprit*, & par son amour pour sa patrie. Profitant du grand crédit qu'il avoit acquis sur le Roi Naacueto Laab, il lui persuada de résigner par délicatesse de conscience, une Couronne, qui, bien qu'on pût dire qu'il l'avoit reçue de son Pere, restoit toujours souillée d'un crime originaire d'usurpation.

(1) Alvarez, Relation de l'Ambassade de Don Roderic de Lima.

LES descendans de Salomon n'avoient pas cessé de se perpétuer depuis Del Nahad, qui, comme nous l'avons vu, avoit été dérobé au massacre de la montagne de Damo. Contens de posséder la fidèle Province de Shoa, ces Princes y maintinrent leur résidence, sans tenter une seule fois, à ce qu'il paroît par leurs annales, de remonter sur le Trône qui leur appartenoit.

RACE DE SALOMON

Bannie, & régnant en Soha.

DEL NAAD.	ASFEHA.
MAHABER WEDEM.	JACOB.
IGBA SION.	BAHAR SEGUED.
TZENAF ARAAD.	ADAMAS SEGUED.
NAGASH ZARÉ.	ICON AMLAC.

TOUT porte à croire que Naacueto Laab, de la maison de Zagué, étoit un Prince juste & pacifique.

PAR la médiation de l'Abuna Tecla Haimanout, il y eut un traité conclu entre Naacueto Laab & Icon Amlac, traité qui renfermoit quatre articles fort extraordinaires.

LE premier portoit que Naacueto Laab, Prince de la Maison de Zagué, résigneroit incontinent le Trône d'Abyssinie, à Icon Amlac, Prince de la lignée de Salomon, régnant alors en Shoa.

Le second, qu'une partie du pays de Lasta seroit donnée à Naacueto Laab, & à ses Héritiers, en toute propriété, & d'une manière irrévocable; qu'il conserveroit, comme marques de Souveraineté, deux Tymbales ou Nagaréets; que les pointes des lances de ses Gardes, les globes qui surmontoient son sendeck, c'est-à-dire, l'esponton auquel étoit attaché son drapeau, seroient d'argent; que le Siège sur lequel il s'asseoiroit seroit d'or, & auroit la même forme que ceux des Rois d'Abyssinie; & que lui & tous ses descendans seroient affranchis de tous hommages, services, taxes & contributions publiques; & qu'ils resteroient décorés du titre de Rois de Zagué, ou Rois de Lasta.

Le troisième article disoit qu'un tiers du Royaume seroit cédé, en propriété absolue, à l'Abuna, lui-même, pour l'entretien de son Etat, du Clergé, des couvens & des Eglises d'Abyssinie; & ceci est devenu depuis, dans l'Histoire Abyssinienne, une époque, ou une ère, appellée l'ère du partage.

Le quatrième & dernier article portoit: qu'aucun Abyssinien ne pourroit désormais être élu Abuna, quand bien même il seroit sacré, & envoyé du Caire.

En vertu de ce traité, conclu & juré solemnellement; Icon Amlac prit possession de son Trône, & Naacueto Laab, & l'Abuna, furent également mis en possession de ce qui leur étoit accordé.

L'article du Traité, qui sembloit le plus sujet à être en-

N°. I.

20 25 45 50 55

nwich.

CARTE

35 Cand 35

A F R

ISLES I. Alphonse

I. Natal

I. Pedro

10 I. John - Martins I. John de Nova 10

30 HOTENTOTS 30

Limites

35 Cap de Bonne Espérance 300 35

20 25 45 50 55

Benard Direxit.

freint, étoit celui qui élevoit un Royaume dans un Royaume. Cependant un des faits les plus remarquables, dans les annales d'Abyssinie, c'est que la convention entre Icon Amlac & la Maison de Zagué fut rigoureusement observée pendant près de cinq cens ans; car elle est de l'année 1300, & elle n'a été rompue qu'à la mort du Prince Zaguéan, que le traître Allo Fasil massacra, dans la guerre malheureuse de Bégemder, sous le Règne de Joas, en 1768, l'année avant mon arrivée en Abyssinie.

Il n'y avoit point non plus eu, depuis cette époque, d'Abuna né en Abyssinie.

Quant au don exhorbitant, d'un tiers du Royaume, accordé à l'Abuna, il a été, en grande partie, diminué sous différens prétextes de torts faux ou réels. La première atteinte considérable lui fut portée sous le Règne du Roi Théodore, qui, bien loin de perdre, par cette infraction, l'amour de son Peuple, a toujours été considéré comme le modèle des Souverains.

Fin du Tome I.er

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

LIVRE PRÉMIER.

L'Auteur voyage en Egypte, & parcourt la Mer Rouge, jusques à son arrivée à Masuah.

CHAP V.

LIVRE SECOND.

Fin de la Table des Matières.

AVIS AU RELIEUR.

CARTE de la mer Rouge, à la fin du premier Volume.

Pl. 1.ere	Canja à la voile.	Page 45
2	Plan, coupe & développemens du Canja.	48
3	Peinture à fresque, trouvée dans les Sépulcres de Thèbes.	141
4	Peinture à fresque, trouvée dans les Sépulcres de Thèbes.	144
5	Sheik El Harb, de la Tribu des Béni Koreish.	288
6	Femme Arabe de Lohéia, de la Tribu des Béni Koreish.	350
7	Figure d'une pierre représentant un TOT trouvé à Axum.	476
8	Table d'hiéroglyphes trouvée, à Axum, en 1771.	480

ERRATA.

PAGE 17, ligne 24, Quadrant, *lisez* quart de cercle.
152, 20, Ces Sphinx, *lisez* Ces Termes.

Veuve HÉRISSANT, Imprimeur ordinaire du ROI.

H5

[illegible] 24 [illegible]